

Albert Frank-Duquesne



VIA CRUCIS
Chemin de la Croix

Éditions de Sombrevail

VIA CRUCIS

Chemin de la Croix

Les quatorze stations de ce Chemin de Croix scandent le douloureux acheminement vers la mort rédemptrice du Christ. En filigrane se lit la propre expérience de la « via dolorosa » vécue par l'écrivain au camp de Breendonk, lieu de souffrances indicibles, où des êtres d'élite étaient voués à l'avilissement. Davantage qu'un exercice pieux, le Chemin de Croix fut pour Albert Frank-Duquesne une réalité vécue. Elle lui fournit la matière d'une spiritualité concrète, porteuse de leçons de vie et qui intéresse chacun de nous. Aujourd'hui encore, qu'est-ce qui peut continuer à aimer le chrétien, le pousser à persévérer, à aller vers l'avant, alors que tout conspire autour de lui à son affaïssement, à sa chute, sinon cette *lumière noire de la foi* que l'écrivain a décrite avec une force admirable ?

Nourri de bible et de dogme, ce Chemin de Croix est exempt de toute sentimentalité bondieusarde. Grâce à sa familiarité avec la littérature rabbinique, la théologie patristique et le symbolisme, l'auteur multiplie les détails généralement ignorés, opère des rapprochements saisissants, dévoile des aspects insoupçonnés du mystère de la rédemption. Surtout il nous révèle le visage authentique d'un christianisme viril, le seul vrai, celui des chevaliers, des saints, des confesseurs et des martyrs.

PROLOGUE AU PURGATOIRE

Pour compenser le *Prologue*
au (pseudo) ciel de *Faust*.

En 1941, j'étais le n° 538 à l'*Erziehungslager* de Breendonk, car il ne s'agissait là, vociférait le fameux Herr Leutnant de cet ergastule, que d'un camp d'« éducation ». Entré au bagne le 21 août, après qu'on m'eût promis à la Gestapo de m'y garder jusqu'à la fin de la guerre, inculpé de *briellliche Verunglimpfung des Führers* (diffamation épistolaire du Führer) pour avoir écrit à une dame russe... en 1937, que « pour moi, Chrétien, Hitler et Staline, Gog et Magog, étaient à fourrer dans le, même sac, parce que tous deux fidèles larbins de l'Antéchrist », je me remis, sitôt le tunnel de l'ex-fort franchi dans le fracas des wagonnets et du *drill* pneumatique, au moment même où l'on me collait face au mur, aux mains puissantes et maternelles de Notre-Dame des Douleurs : « Si telle est la volonté du Père, s'il le faut pour les miens, arrachez-moi, bonne Mère, à ce purgatoire terrestre pour la première grande fête à venir ! » Un verset de Jonas me revint à la mémoire : « Les eaux m'enserrent jusqu'à l'âme, l'abîme m'environne, l'algue encercle ma tête ; *pourtant, je contemplerai encore ton saint temple !* » Cette médiocre et laide église des Servîtes, où depuis un an ma femme et moi adorions chaque matin, une grande tendresse à son égard m'envahit : impossible, me dis-je, que je ne doive plus jamais y prier ! Ce sera pour la « première grande fête à venir »... Je pensais à la Noël ; en fait, je fus relaxé dès la Toussaint, à laquelle je ne songeais pas, sur l'intervention particulière du Cardinal de Malines, qu'avait alerté un prêtre alors inconnu de moi. Voies déroutantes de la charité !

Cependant, le jour de mon arrivée, sitôt mon sort remis aux mains de Marie, je « fis une croix sur le passé ». – Mon Dieu, me dis-je très lucidement, avec un calme total, à la fois pour le Père m'observant « dans le secret » et pour moi-même, je viens d'avoir quarante-

cinq ans ; la première moitié de ma vie s'achève. Si vous le voulez, Seigneur, je sortirai d'ici aussi aisément que Simon-Pierre de sa prison : il ne sert donc à rien d'évoquer le passé, de supputer l'avenir. Le présent seul a substance et réalité. Pas une minute, je ne veux plus penser à *l'autre* vie, à celle des hommes libres. Pour moi, dorénavant, la vraie vie, authentique, seule réelle et normale, ma destinée, ma « carrière », mon « lot » et ma « part d'héritage », comme dit un Psaume, c'est d'être le 538 au fort de Breendonk. Pas d'attendrissement. Ma femme, ma mère, mes amis : qu'est-ce que ces fantômes ? Me voici comme Lazare dans mon nouveau séjour, et de ces faces familières à moi, c'est « un grand abîme » qui s'ouvre, « afin que ceux qui voudraient passer d'ici vers eux ne le puissent, et qu'il leur soit impossible de passer de là-bas jusqu'à moi ». Dans cette vie nouvelle où j'entre, quasiment désincarnée par rapport à l'ancienne, purgatoire dans la chair et sur terre, je ne veux ni ne peux, désormais, avoir encore de rapports avec les miens qu'à travers la prière réciproque, donc en Vous. Retraite et thébaïde... Que de fois, par après, le sourire m'est venu brusquement, en pleins « travaux forcés », lorsque je me suis dit : « C'est ma Trappe ! »

Plusieurs années ont passé depuis mon séjour à Breendonk, et je ne cesse de songer avec regret, joie, reconnaissance, à ce purgatoire – enfer pour tant d'autres, qui n'ont pas su recevoir ce don, accueillir cette « visitation » – à ce *tunnel* qui fut pour moi comme une image visible et tangible, un « sacrement » de la Nuit mystique. Jamais je n'ai plus connu, ni ne connaîtrai plus, sans doute, l'exaltation calme et lucide – *l'exaltation*, au sens premier, étymologique, du terme – avec laquelle j'acceptais alors – avec force, avec allégresse, avec une immense espérance qui n'attendait plus rien de la vie terrestre – pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, l'amertume et le péril quotidiens du bagne.

Après une vie de vagabondage intellectuel et d'anarchie spirituelle – car même les meilleurs, et certes je n'en étais pas, ne servent souvent Dieu, à leur insu, que pour se complaire – je me suis trouvé à Breendonk réduit à rien, humainement inexistant, foulé aux pieds, inférieur à la boue sur la route. L'atmosphère et le système délibérément pratique avilissaient, bestialisaient les âmes ; ce qu'on visait, c'était de nous réduire à une présence je ne dirai même pas de plantes, mais de choses, avec des réactions purement physico-chimiques. Or, pour moi, c'était encore une façon de servir Dieu que d'être, comme Simon-Pierre, « mené où je ne voulais pas », de ne plus rien vouloir,

et non plus de jouir de Dieu en Le « servant » suivant *mes* vues, pour affirmer et assouvir *ma* conception de la religion.

S'il est exact qu'on trouve plus de *béatitude*, c'est-à-dire de plénitude divine, de satisfaction plénière – et le domaine qui compte, c'est, plus que la pellicule de la vie consciente, le tuf des profondeurs ontologiques – à donner qu'à recevoir¹, et qu'il y a là le témoignage d'une inexhaustible richesse, m'abandonner à Dieu totalement, absolument, me remettre entre ses mains radicalement, sans arrière-pensée ni réserve, comme la « vie » à Breendonk m'en offrait la redoutable facilité, Lui sacrifier sans restrictions tout ce que j'avais, tout ce que j'étais, ma présence même ici-bas, et cependant Lui rendre hommage dans une *espérance* qui ne s'adosse à rien de tangible, faire *don* de moi-même au Créateur, de ma liberté intérieure, cet empire dont Il respecte jalousement les frontières, n'était-ce pas le « service raisonnable », spirituel, par excellence² ? Or, précisément, pour l'Apôtre, la dignité, la sainteté, la majesté de nos *corps*, temples de l'Esprit-Saint, exige qu'ils soient associés à cette sacrificante dédicace ; trop lâche dans la vie ordinaire pour embrasser la Croix, j'ai eu la main forcée à Breendonk par mon Ange gardien.

De tout cela, j'eus l'intuition, brève comme l'entrevision que donne l'éclair dans les ténèbres, l'aperception sans « discours mental », lorsque, face au mur, avant d'être chassé à coups de crosse vers le greffe, je *compris* qu'enfin ma destinée trouvait toute sa portée et, dans le même instant de lumière intérieure, *acquiesçai*. Voir la volonté de Dieu et la faire mienne : ce ne fut qu'un seul acte, et tout ce que je puis en dire ici, par une analyse ultérieure, ne saurait exprimer, même de loin, la puissance, la plénitude, l'inouïe densité, *l'aeternum gloriae pondus* qu'à la minute même j'y trouvai.

– Seigneur, ma vie, jusqu'à présent ratée, Vous m'offrez, par une miséricorde unique, imméritée, de la réussir en la reprenant à ses débuts. Je viens de naître : Breendonk, c'est ma planète, mon *éon*, tout mon univers. Puisque Vous m'y avez envoyé pour n'être plus qu'à Vous, accordez-moi de *faire une croix* sur tout le reste et de ne le posséder qu'en Vous, pour Vous, par Vous, comme un élément de votre gloire *ad extra*. Ma femme, c'est votre servante : donnez-moi de ne plus songer qu'à son salut, c'est-à-dire à votre triomphe, Vous qui, après l'avoir créée, l'attendez du haut de la Croix ! Ma mère n'existe

¹ Actes, 20:35.

² Rom, 12:1.

plus pour moi qu'en ma prière, sans que je m'attarde encore aux liens purement humains qui nous unissent...

Oui, de la première minute à la dernière, mon existence en ce bagne a été purement *théologique*. Littéralement, je n'avais *rien que Dieu*. Brutalement vidangé par mes gardes-chiourme, vidé de moi-même, *exinanitus*, je n'ai eu de conscience, d'étoffe, de réalité, que par cette symbiose, cette *communio*, cette « vie cachée avec le Christ en Dieu », ce séjour à l'abri « dans le creux du Rocher »... *petra état autem Christus*.

Jamais je n'ai *servi* Dieu comme en cet ergastule... *Servus* : l'esclave c'est ce que le Fils éternellement glorieux est devenu pour m'enrichir de sa divinité. À Breendonk, s'est posé pour moi le dilemme : serf de Moloch et de ses adorateurs, ou du Dieu vivant et de Jésus-Christ qui Le manifeste.

Cui servire regnare est, dit la Liturgie : Le servir, c'est régner... Comme c'est vrai ! Alors que, depuis ma « libération », je traîne ma vie médiocre et lâche, couarde devant la Croix, pécheresse et sisypharde, avec une conviction décourageante de mon impuissance velléitaire – *caro autem infirma* – à Breendonk, dès le premier jour et sitôt mon sort confié à Notre-Dame, j'avais *tout* accepté, même la pire des morts, inexprimablement joyeux et reconnaissant d'être admis à conformer, sinon ma vie, du moins ma mort éventuelle, à Jésus-Christ... Aussi n'ai-je pas cessé d'être heureux, de surabonder de joie, pendant les quelques mois passés au bagne.

Car ce service exclusif de Dieu – cette brute avinée de « Leutnant Prauss » s'est-elle jamais doutée qu'elle incarnait pour moi l'attentif et sévère amour du Dieu « jaloux » ? – cet abandon, cette obéissance absolue, cette « veille » ininterrompue, j'y trouvai ce à quoi j'avais définitivement renoncé : « Donnez-moi, Seigneur, non la consolation, mais le parfait renoncement »... Pour la plupart de mes compatriotes, Breendonk est une vomissure de l'enfer. Or, il m'y fut accordé une joie, une allégresse et, par-dessus tout – mais comment m'exprimer ? – comme une ivresse de liberté véritable et souveraine, comme une certitude de triomphe spirituel, une assurance (sans orgueil) d'être associé à Dieu, à ses vues providentielles, à sa victoire sur la mort et à son œuvre salvatrice en Jésus-Christ mon seul Seigneur... Il m'est d'ailleurs, à l'heure présente, presque impossible de traduire en concepts et mots humains cette conviction paisible, ce sentiment de présence aussi net et translucide qu'un beau matin de juillet. Mais *alors*, et *là-bas*, j'ai compris quelle majesté devait remplir

Pierre et Jean devant le Sanhédrin, et comment Étienne put paraître aux yeux de ses juges « comme un Ange » : *je vois les cieux ouverts*³.

De ces temps de bénédiction, un souvenir émerge particulièrement, parce qu'il est à l'origine de cet ouvrage...

Le vendredi 12 septembre 1941, mon équipe – le *Dritter Zug* – dévora trop d'épluchures en pelant les pommes de terre. Il y eut des malades. En guise de sanctions, le dimanche 14 septembre, nous fûmes tous – à trente-huit ! – privés du moindre atome de nourriture, de la plus humble goutte d'eau. De 8 heures à midi, nous dûmes, sans répit, ramper dans la boue, sous une pluie battante, sur le glacis du fort. Les commandements à *coups* de sifflet alternaient à une vitesse folle avec les ordres hurlés : *Aufstehen !... Kriechen... Debout !... Rampez !...* Quiconque ne pouvait, à cause de son grand âge, ou de ses infirmités, obtempérer assez vite, était « éduqué » à coups de crosse...

À midi, la pluie cessa brusquement ; on nous fit défiler devant les chaudrons de soupe – au pas de l'oie ! – pour nous avertir que nous n'en aurions pas. Puis, de 13 à 20 heures, il nous fallut rester debout, immobiles, dans la cour, dans le plus impeccable des garde-à-vous, tête haute, les yeux fixés droit devant nous, sous la constante brûlure d'un cuisant soleil.

Sept longues heures ! De quoi « faire un Chemin de Croix » en quatorze interminables et douloureuses Stations ! Eh bien ! non : alors qu'autrefois, avant que je ne franchisse, sous l'œil de la sentinelle allemande, les portes du Schéôl, je me battais les flancs pour étoffer cet « exercice » pieux, ce fut ce jour-là, pendant sept heures qui s'écoulèrent pour moi comme sept minutes – mais non ! je les ai passées *hors du temps*, « fût-ce dans mon corps, je ne sais ; fût-ce hors de mon corps, je ne sais » – ce fut, dis-je, à même la Source, un jaillissement, un mascaret de gloire et de sérénité, une surabondance d'actions de grâces, une pure reconnaissance pour ce couronnement des « dons excellents » et des « grâces hors pair » que m'envoyait le Père des lumières⁴, une offrande royale de moi-même, des miens, de mes amis, de l'Église, de la patrie, du genre humain : un sacrifice d'expiation et de réconciliation, opéré, comme celui de Dismas « le bon larron », en union d'amour *total* avec le Fils éternel... *Introite*

³ Actes, 7: 56.

⁴ Jean, 1:17.

*portas ejus in confessione... introite in conspectu ejus in exultatione... introibo in domum tuam in holocaustis*⁵...

Vers quatre heures, l'Unteroffizier Weber, brute parfaite et rigolarde, pillard, paillard, et puant au loin le schnaps, me fit photographier par un reporter de *Signal*, en quête d'un type juif cent-pour-cent. Fils d'un Israélite converti en 1867, j'étais, en effet, considéré comme un *Rassenjude* par la Gestapo... J'avais le crâne rasé, une barbe de huit jours, un anthrax à la tempe droite ; efflanqué dans un vieil uniforme de l'armée belge, j'étais hideux : « Ta gueule, me dit Weber, figurera dans la Presse comme le symbole de la sale race qui prétend dominer l'Europe ! » Et d'ajouter finement : « À ton tour de goûter la croix ! »... *Und jetzt wirst Du gekreuzigt* !... Il ne croyait pas si bien dire ! Je dus reprendre ma place dans le rang. J'en étais à la cinquième Station, mais Weber faisait plutôt piètre figure comme Simon de Cyrène...

À huit heures du soir, on put regagner la chambrée, vous devinez en quel état. Me voyant vigoureux, frais, vaillant, parmi mes camarades plus qu'à moitié morts d'éreintement, Weber, admirateur en bon nazi de la résistance physique, me dit : « Bravo ! Toi, au moins, tu as tenu bon. T'as du cran. Dommage que tu sois Yid. Ta recette ? » A quoi je répondis : « La prière. » Il me fallut esquiver un coup de pied, mi-furibond, mi-goguenard...

Le Chemin de Croix du 14 septembre 1941 a, depuis lors, hanté ma vie ; il l'a totalement réorientée : impossible, malgré mon retour à la médiocrité de la vie « normale », de jamais plus voir les choses sous le même angle. Longtemps, je n'ai plus osé refaire cet « exercice » dans les églises : c'eût été profaner une expérience qui n'est pas un souvenir, puisqu'elle m'est plus présente, plus « informatrice » que l'heure actuelle, et qu'elle prépare et couve, en ce moment même, l'avenir. J'eusse voulu fixer sur le papier les thèmes de cette extraordinaire méditation. Pendant cinq ans, ce me fut absolument impossible. Tout ce que je tentais de me remémorer, d'évoquer, de traduire en concepts qui me fussent habituels, s'avérait lamentablement inadéquat, lave grossière de ce qui, naguère, était flamme.

Puis, un beau jour, à peine avais-je noué des liens amicaux avec l'Abbé Combes, professeur à l'Institut catholique de Paris, que ce *Doctor theresianus* m'écrivit : « Vous n'avez pas le droit de laisser sous le boisseau votre expérience de la *via dolorosa* ». Avec un sou-

⁵ Psaume 99 ; 65.

pir, je me suis installé devant ma machine à écrire... L'instant d'après, j'étais lancé pour dix heures d'affilée : les réflexions et intuitions, les choses vues, les paroles entendues – car, pendant tout ce Chemin de Croix, le 14 septembre 1941, je suis resté passif et me suis contenté de *recevoir* – tout cela déferla soudain comme un raz-de-marée... De là, ce livre⁶.

Il ne s'agit donc pas de littérature ; ces jeux sont finis. Après « une saison en enfer » ? Mais non : l'amour y fut suprême... Si, pour la plupart, Breendonk a été *l'enfer*, sans espérance, sans foi, sans charité, j'ose dire en vérité que ce bagne a été pour moi le purgatoire au sens où l'entendent nos frères séparés d'Orient : séjour de purification, sans doute, et d'attente, de dépouillement aussi... la grande lessive du Foulon, dont parlent les Prophètes... mais surtout paix, repos, abri sous l'aile de Dieu, et, pour tout dire, « paradis », Hadès, Schéôl de ceux qui cherchent Yahweh, qui ne pourraient vivre sans Lui.

Il arrive, en toute vie d'homme que les nourritures terrestres n'assouvissent pas, un moment où, si l'on a pour deux sous de virilité proprement humaine et de probité foncière, il faut choisir : c'est le Christ ou le monde, avec son « prince ». Ou bien aimer Dieu jusqu'au mépris de soi-même, ou s'aimer soi-même jusqu'au mépris de Dieu. Cette formule augustinienne est rigoureusement exacte. Trop nombreux, les Chrétiens qui se contentent d'apporter à l'Être le bénéfice du doute. Ils sont tout prêts à supporter que « Dieu existe », qu'il y a toutes les chances pour que l'envers de ce monde soit comme l'Église le prétend, que les épatants théorèmes qui constituent les « cinq voies » débouchent sur Dieu indubitablement démontré – et cette manipulation logique n'a, pour eux, rien qui leur paraisse sacrilège. Qu'il béé un abîme entre *credere* et *putare*, ils ne s'en doutent même pas. Ils acceptent l'hypothèse Dieu ; ils font crédit à l'Église et, puisqu'elle dit : « Je crois en un seul Dieu », dociles, un peu courts de *souffle*, tout heureux de n'avoir pas à chercher par eux-mêmes, et reconnaissants à l'Église de ce qu'elle enlève à l'alternative chrétienne,

⁶ M. Paul Lévy, jusqu'en 1940 « premier reporter » de l'Institut National de Radio-diffusion (belge), qui fut au camp de Breendonk mon compagnon de misère et prit la parole à Londres, à partir de 1942, au micro de la B.B.C., m'écrivait le 18 juillet 1948: « Tu te trompes lorsque tu écris que tu es le premier à raconter l'histoire des pommes de terre du *Zug* et de ton Chemin de Croix : c'est un épisode que je citais souvent au cours des conférences que j'ai faites sur Breendonk en Angleterre ».

s'imaginent-ils, tout caractère dramatique, ils répètent : « Je crois en Dieu »...

Mais cette « foi » morte, formelle et momifiée, ou plutôt cette croyance, l'Apôtre Jacques nous avertit que les démons en crèvent. Oserais-je dire que je « crois » cette « foi » diabolique plus ferme, plus certaine – au sens où tant de manuels entendent la certitude – plus théologiquement irréprochable, que la nôtre ? Satan doit être très ferré en théologie...

Frères, il ne suffit pas de croire à Dieu (comme aux antipodes, par exemple) : il faut croire *en* Dieu, croire Dieu, en croire Dieu. Quand, éperdue, lassée, prise de nausée devant son propre néant, sa fondamentale impuissance quant à ce qui seul compte, l'intelligence « abandonne » ; quand nos concepts s'évanouissent comme des gouttes d'eau sur un fer rouge, au point que la simple récitation du Credo nous devient torturante ; quand tout s'effondre, s'avère tout à coup moisissure et fiente d'absurdité : c'est alors qu'il faut tout oser, tout offrir, se jeter comme Decius au gouffre... La seule lumière qui nous reste, « lumière noire », invisible ici-bas, et qui nous guide à notre insu, parce qu'il s'agit surtout d'une attirance, d'une gravitation, d'un appel magnétique, c'est alors de servir Dieu malgré l'écrasante évidence de son absence, et dans l'horreur de ce que saint Paul appelle un « monde a-thée ». Adhérer à l'invisible Dieu, s'ouvrir à sa « lumière noire », c'est la foi. En elle, l'être et la connaissance se rejoignent, s'unissent, s'identifient l'un à l'autre inchoativement. C'est le principe de cette « diminution » de l'humain pour la « croissance » du divin que le Baptiste nous présente comme entrée dans le Royaume ; c'est l'acte par lequel, risquant sur Lui toutes nos mises, sur sa simple Parole – manifestée dans le Christ et dans cette Bible qui Le précède comme un écho préalable – à notre insu emboîtant le pas au Fils, nous sommes mystérieusement configurés au Père : *conformari, id est deificari* (Saint Bernard).

Nous croyons alors, non plus, comme les démons, à Dieu seulement, mais *en* Dieu. Nous ne croyons plus à quelque Dieu lointain, qui nous observe comme au bout d'un télescope – nous-mêmes L'ayant d'ailleurs découvert au bout de notre logique – mais nous Lui donnons toute notre *foi*, au sens médiéval et chevaleresque du mot ; nous devenons les *féaux*, les hommes-liges, les compagnons de combat, du divin Roi, tout à Lui, tout en Lui⁷. C'est en Lui,

⁷ Si Jésus refuse le concours guerrier de « douze légions d'anges », ne serait-ce pas parce qu'Il entend continuer la véritable lutte (Matt, 26:53; 10:34) à la tête des

désormais, que nous voulons trouver notre atmosphère spirituelle, le milieu vital d'où nous viendra toute sève, toute énergie, toute orientation vers la Lumière. À ce moment, quand se dessine et s'amorce cette théotropie, dont le geste initial est la foi, *Il* se laisse ressentir et pressentir. Si l'aveugle de Marc voit confusément, mais *voit* quand même, comme « des hommes pareils à des arbres mouvants », nous, semblablement arrachés par la foi surnaturelle à la cécité, mais encore inadaptés à la pleine clarté, nous *voyons* Dieu comme un Arbre de Vie qui s'avancerait vers nous, comme la Colonne de brume dans l'Exode.

On Le sait alors présent, on ressent en soi comme le rythme même de son action et, le « cœur » illuminé « par la (ténébreuse) clarté du Saint-Esprit », l'homme se prend à goûter les œuvres justes : *recta sapere* (Collecte pour la Messe de Pentecôte). La « justice » biblique, on le sait assez, c'est, plus encore que rectitude et droiture, *l'acceptabilité* devant Dieu. Lorsque la Voix céleste proclame au baptême de Jésus : « En Lui J'ai toute complaisance », elle affirme la *justice* du Messie. Plaire à Dieu, prolonger en droite ligne la pensée créatrice qu'il a sur vous, Lui donner plein épanouissement dans la vie objective et concrète de sa créature consciente, en vertu de cette « nature divine » à laquelle on s'est ouvert⁸, c'est être « juste ». Les *recta* sont toutes les activités humaines capables de plaire à Dieu parce qu'Il S'y retrouve. Il s'agit d'y prendre goût, d'en avoir l'appétit, de les connaître savoureusement, de se faire soi-même vérité pour accéder à la lumière⁹. Or, l'Épître aux Galates identifie suggestivement ces « fruits de l'Esprit » que sont les *recta* – et qui sont à sa présence comme l'agir à l'être, comme le mouvement à la « vie »¹⁰ – à la « *crucifixion* de la chair, avec ses passions et ses concupiscentes »¹¹. On comprend trop bien le défaitisme de la troupe apostolique : « Maître, c'est impossible ! »

Mais la Collecte pour la Messe de Pentecôte a tout prévu : *et de Ejus consolatione gaudere !...*

« douze tribus » d'hommes fidèles, appelés en dernière instance à « juger les Anges eux-mêmes » (1 Cor, 2:15 ; 6:2-3 ; Apoc, 7:4-8) ; lutte, d'ailleurs, toute de « larmes et d'implorations » (Osée, 12:5) ? Le Christ « cherche qui L'aidera au pressoir, qui Le soutiendra parmi les peuples » païens (Isaïe, 63:3-5). Seul à Gethsémani, Il continue « jusqu'à la fin du monde », dit Pascal, son « agonie », c'est-à-dire son combat à la mort...

⁸ 2 Pierre, 1:4.

⁹ Jean, 3:21.

¹⁰ Gal, 5:25.

¹¹ *Ibid.*, 5:24.

Comme il est incomplet et négatif, le pauvre Léon Bloy, lorsqu'à la dernière page de *La Femme pauvre* il se lamente « Il n'y a qu'une tristesse c'est de n'être pas des Saints ! » Il eût mieux fait de dire « Il n'y a qu'un devoir : c'est de devenir des Saints ». Plus réaliste et véridique encore, s'il se peut : « *Il n'y a qu'une seule joie : c'est de tendre à la sainteté !* » Et je ne sache pas qu'on y parvienne autrement qu'en *crucifiant* sa « chair », le Vieil Homme collant au Chrétien comme une tunique de Nessus, comme la « peau de bête » au chapitre III de la Genèse, comme le don fatal d'Eve-Déjanire. Je consens donc qu'on me pille, qu'on m'enlève la tunique avec le manteau de mensonge et d'hypocrisie qui me sert depuis l'Eden. J'accepte qu'on me fasse « perdre la face » : celle qui peut s'imprimer en moi comme sur le voile de Véronique m'importe davantage ! Je veux bien, pour le « monde », et pour tels Chrétiens saturés de ce monde, être un fou, un scélérat, bon pour l'ignominie de la Croix ! Seul importe mon *choix* : je sais, dorénavant, que vraiment J'ai choisi, sauté le pas définitif, brûlé mes vaisseaux ; qu'enfin je suis Chrétien, puisqu'être Chrétien, c'est, pour un homme de boue, et qui ne peut attendre de soi-même rien de bon, *devenir* un autre Christ : « Qui croit en Moi », quiconque vivifié par la foi saisit sa Croix, « fera, lui aussi, les œuvres – les *recta* – que Je fais, et même il en fera de plus grandes »¹².

Ce choix même, c'est ma croix. Et Dieu m'enjoint de « porter cette croix tous les jours », de la reprendre, de m'en ressaisir quotidiennement. C'est donc que, de nuit en nuit, je risque de tomber et de l'abandonner sur la route envahie de ronces ?... que, jour par jour, au long d'interminables années, face à l'épouvantable perspective d'avoir à lutter jusqu'à la mort, il me faut subir l'assaut du Vieil Homme ?... Plus j'avance en âge, plus en moi grandit chaque jour, non la volonté, mais le besoin, de plus en plus vital, quasi-biologique – comme celui de la nourriture pour le corps – de référer le tout de ma vie à Dieu, de me tenir constamment en sa présence, et plus une triple catastrophe rase en moi tout motif de joie !...

C'est d'abord qu'il m'est de moins en moins possible, non pas même de me prouver l'existence et la providence de Dieu, mais tout simplement de les *penser*. Ces vérités de la foi, dont le refus délibéré me désespérerait – au point qu'à évoquer la possibilité de m'abandonner à l'incroyance produit en moi comme une suffocation – je ne trouve, dans ce qui m'apparaît de moi-même, rien qui leur soit

¹² Jean, 14:22.

sympathique ; faute d'« ondes » d'égale amplitude, pas de contact ! Cette incapacité de croire, que j'offre pour les apostats (surtout les Prêtres), et pour ceux qui gaspillent et risquent le trésor de leur foi comme des fils de famille leur patrimoine, elle va cependant de pair avec une mystérieuse « arrière-foi », avec je ne sais quelle foi métempirique, que je ne découvre pas telle quelle, mais dont j'aperçois le fruit : l'obstination dans la persévérance et la fidélité, chaque jour plus traversé de part en part comme d'un glaive, plus indubitablement assuré de mon indignité radicale, mais averti par un instinct que rien ne justifie – rien, sinon ces vérités de foi que je me découvre incapable d'encre « concevoir » – averti que tout va bien, qu'il n'y a lieu de m'effrayer de rien : *God's in his heaven, all's right with the world !*

Incapable de « penser » une foi qui semble s'être réfugiée dans les profondeurs de mon être – car à la question : « Croyez-vous aux vérités du Symbole ? », l'honnêteté m'oblige de répondre : « Je ne sais pas, je ne sais plus » – il reste que j'ose m'offrir en sacrifice à ce Dieu disparu, écartelé entre ma nature, qui se dérobe, et la surnature, qui semble requérir de moi un effort inhumain : c'est en moi la croix de la FOI.

Pareillement, la vigueur des tentations, le vertige qu'elles suscitent, la jouissance d'ordre inférieur, souvent ignoble, qu'elles m'apportent, se fait plus immédiate, automatique. Sans doute y fais-je face, mais à contre-cœur, et c'est tout couvert de leurs odeurs, secoué à fond par leurs vibrations de javelines plantées en plein cœur, déjà rendu, captif, tout moi-même passé à l'ennemi, que, désespérément, au prix souvent d'une effroyable lassitude nerveuse et physique, je – mais est-ce encore moi-même ? – mettons : *Quelqu'un* résiste en moi, et je l'y laisse faire, je ne sais dans quel ultime réduit, où triomphe toujours, Dieu en soit seul loué, la dernière cartouche. Comme suggère l'Apôtre, quelque part en mes profondeurs, coule un filet frais et caché d'espérance. Je ne puis, chaque jour, que me renier, que rabâcher le monotone et désolant inventaire de mes faiblesses. Cependant, *Quelqu'un* maintient en moi je ne sais quelle impossible et inconcevable espérance. Rien n'en justifie l'existence : tout, au contraire, en dément à la fois le sens et la réalité. Comme pour la foi, la lutte est quotidienne et me tue à petit feu : c'est la croix de l'ESPERANCE.

Mais je ne pourrais, semble-t-il, même si je le voulais, abolir cette étrange et déchirante expérience, en revenir au passé, purement et simplement. Si cet approfondissement de ma vie chrétienne me

désorientée, je sais bien, je sens, une voix proclame « dans mes entrailles », que l'apostasie serait pour moi le chaos, l'incohérence, la mort. Plus impensable encore que tout cela : un rêve obscène et absurde de singe. Si je m'interroge, je tombe sur ceci, qui dépasse en mystère tout le reste : j'aime l'invisible Dieu ; dans mes pires moments d'abattement naturel ou surnaturel, la simple évocation de cette « notion » de Trinité que je n'arrive même plus à concevoir me sature d'une inégalable joie. À mesure qu'il me devient impossible, jusqu'à la nausée, de donner au Christ configuration mentale, et que toute formule christologique déclenche en moi séance tenante une avalanche de raisons pour n'y pas croire, se développe et prend force une dilection puissante pour sa Personne. J'ai beau subir le violent harponnage des vieilles tentations ; elles peuvent laisser en *moi*, quand bien même je les repousse, des blessures profondes, des complicités troublantes... n'importe : il grandit en moi, s'élève et menace de tout révolutionner une tentation vraiment inexplicable. Celle de Jésus. Celle de L'aimer. Je ne fais rien pour en favoriser la croissance ; je crains bien qu'il ne me faille même ajouter : au contraire ! Mais le fait est là : « je porte ce trésor » d'une toute divine charité « dans un vase de terre », de cet humus d'où fut tiré le premier Adam ; je ne pourrai plus douter que « cette souveraine puissance » d'un Amour que tout en moi voue à l'anéantissement, et qui triomphe contre toutes les prévisions de la logique, « vient de Dieu seul et non de moi-même, je suis donc opprimé de toute manière, jamais écrasé ; dans la détresse, non dans le désespoir, persécuté (pour la justice du Royaume), mais pas abandonné ; abattu, mais non perdu ; portant toujours avec moi dans mon corps la mort de Jésus », la mort de la brebis conduite à la boucherie, jour par jour, « afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans mon corps. Car cette vie que je mène encore ici-bas, c'est une incessante mise à mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus », sa vie de Ressuscité, de Christ spirituel et glorifié, de Christ rendu présent par l'Esprit-Saint, « soit aussi manifestée en ma chair mortelle »¹³. Telle est pour moi la croix de la CHARITÉ.

La Crucifixion s'accomplit, on le sait assez par l'Évangile, dans les ténèbres. Croire, alors que défont et se dérobent les éléments de la foi ; espérer, quand chaque jour nous révèle à nous-même moins capables d'une authentique fidélité envers Dieu ; aimer des invisibles, des inaccessibles, malgré le doute, la nausée, l'intolérance – comme

¹³ 2 Cor, 3:7-11

disent les médecins – de tout notre être, à la fois incrédule, lassé de Dieu, dressé parfois par un ressentiment inexplicable contre cet Inexistant, cet Absent : telle est la croix que nous inflige l'amour, le désir persévérant des trois vertus théologiques. On en arrive à prendre en pitié les braves petits athées rationalistes, avec leurs mignons arguments à fleur de cervelle... à se trouver incommodé, affreusement pris de malaise, par la puanteur spirituelle qui s'exhale de sa propre fosse d'aisance intérieure... à se tenir pour un fou, de vivre « contre nature », de se haïr, de reprendre heure par heure la bataille contre ses plus « naturels » penchants, par amour de Personnages introuvables pour notre intelligence, mais dont nous ressentons, parfois presque physiquement – « au milieu de nos entrailles », comme dit le Psaume 39 – le besoin, l'âpre faim, nous sachant – au-delà de toute logique ou connaissance « normale » – voués dès avant notre entrée dans ce monde, à ces Invisibles à qui nous attache, d'autant plus solidement quelle est plus secouée, une *ancree* mystérieuse, tout au fond de notre océan, là même où tout est incompréhensible obscurité et calme.

La Déréliction, sur laquelle nous aurons quelque chose à dire dans cet ouvrage, comporte un double aspect – l'un, propre au Verbe incarné, incommunicable, et qui est à la portée d'une expérience unique, inouïe, incommensurable aux nôtres – l'autre, par contre, Déréliction prolongeant le Désert au Calvaire – mais, tout compte fait, au regard du Père, il s'agit d'un « verger », de l'Eden retrouvé¹⁴ – nous concerne tous, puisque tous nous sommes appelés à la perfection de la vie chrétienne ; si, d'après le Prince des Apôtres, « la Passion du Christ est pour nous (tout entière) un modèle, afin que nous suivions ses traces », et qu'avec Lui nous « apprenions, en nos jours de chair », de résistance désespérée à la loi divine, « par nos propres souffrances, ce que c'est qu'obéir »¹⁵, cette école à former des dieux comporte la leçon des Nuits¹⁶ : « Je suis déchu, donc je me relèverai ; parce que j'attends, prostré dans les ténèbres, Yahweh Se fait ma lumière. J'ai péché contre Lui, je porterai sa colère ; mais Il prend en mains ma cause, Il me fait sortir à la lumière »¹⁷.

Puisque Dieu, désormais, est seul « ma part d'héritage » et « la portion qui me revient », puisqu'Il me restitue mon patrimoine gaspillé, vendu dans l'Eden pour un plat de lentilles, il me faut, avec Lui,

¹⁴ Jean, 19:41

¹⁵ Hébr, 5:7-8.

¹⁶ Psaume 18:3.

¹⁷ Michée, 7:8-9.

accomplir son œuvre capitale quant à la création. Déjà, Platon voyait en Lui le grand Veilleur secret, le regard intérieur à toutes choses, même « inanimées », le juge qu'elles portent inconsciemment au fond d'elles-mêmes – et Témoin plus encore que juge : « Je suis Lumière ; à cette Lumière juge-toi toi-même ! »

Dieu, le Père « qui nous considère et nous *récompense* dans le secret » – tout le mystère des Nuits mystiques trouve ici sa formule – ne cesse à la fois, selon Jésus, de « veiller »¹⁸ et d'agir¹⁹, voire, par amour pour nous, de « prier »²⁰. Comme Lui, avec le Fils de son infinie dilection, nous devons d'abord *veiller*. Frères d'armes de Jésus-Christ, sachons qu'Il « est en agonie jusqu'à la fin du monde – en Croix, dit le P. Faber – il ne faut pas dormir pendant ce temps-là » (Pascal). Dans la Nuit qui tente de L'absorber²¹, de L'engloutir, avec la succion paisiblement impitoyable et forte d'une fondrière, les démons rôdent... et les larves humaines qui les servent : il convient qu'avec Lui nous résistions au mal par l'offrande au Père de tout notre être... et qu'avec Lui, à l'exemple de ce Thomas qui commença par être « double » – Didyme²² – nous acceptions de mourir.

Car *prier, c'est mourir* ; c'est, à l'instar de « l'initiateur de notre salut », opérer cette vidange de soi-même, cette exinanition, ce passage par la mort qui nous transfère de la condition servile à la divine. C'est, « fils dans le Fils », comme dit saint Augustin, partager « le Nom qui est au-dessus de tout nom ». C'est ouvrir les portes de soi-même, promues comme au Psaume 23 « Portes éternelles », « Portes de l'âge à venir », à Celui qui « vient et frappe pour souper avec nous ». C'est Lui faire place nette et « diminuer » (jusqu'à la « mort ») pour qu'Il « croisse » et S'épanouisse, de sorte qu'en nous vive le Christ et non plus le vieil Adam²³... « Ô Dieu, dirons-nous donc avec l'Église à la Messe des Saints Innocents, le 28 décembre, ô

¹⁸ Matt, 6:4.

¹⁹ Jean, 5:17.

²⁰ Rom., 8:26-27.

²¹ Jean, 1:5

²² Jean, 11:16 ; Jacques, 4:8.

²³ Voir, dans le Rituel anglican du Baptême, les deux premières des quatre Oraisons brèves qui précèdent immédiatement la bénédiction de l'eau : « Accorde, ô Dieu de miséricorde, qu'en cet enfant le Vieil Adam soit si bien enseveli, qu'en lui l'Homme Nouveau puisse être suscité, « Amen ». – « Accorde qu'en lui périssent toutes les propensions de la chair, pour qu'en lui vivent et croissent toutes les réalités de l'Esprit, Amen ».

Dieu, dont les Innocents Martyrs ont proclamé la louange, non par des paroles, mais par leur mort, fais mourir en nous toute la malice de notre perversion – de sorte que notre foi s'exprime, non seulement par nos prières articulées, mais plus encore par nos mœurs, soit par toute notre vie ».

C'est dans cet esprit qu'on a recueilli les réflexions de ce Chemin de la Croix. Dieu donne, au moins, qu'en transcrivant ces souvenirs, ou plutôt en les transposant – hélas ! – on s'oublie pour ne songer qu'à Lui, trois fois béni soit-Il éternellement.

Il serait vain de chercher, dans ces pages, des démonstrations judicieusement menées à bout. Aucune thèse en vue. Ni d'homélie en trois points, logiquement déduits, le n°2 après le n°1, et le n° 3 en fourgon d'arrière. L'auteur a reçu ; en quelques cas, au cours de ces sept heures, il a eu l'impression d'avoir vu et entendu. À la fin de la Quatrième Station, par exemple, la riposte du Seigneur crucifié aux défis des prêtres et des pharisiens... Il y eut alors une lumière bien déterminée, dans un paysage de ténèbres, et l'on entendit nettement – moins dans l'oreille que dans le cœur (oui, quasiment dans le cœur de chair) – les paroles qui se trouvent rapportées là-même. Or, tout ce qui compte dans ce livre a été semblablement DONNÉ. Je regarde, j'écoute. À mesure, je note...

Seigneur Jésus-Christ, qui m'accordez le bonheur immérité d'être, par votre Esprit, de plus en plus poussé à Vous suivre pour boire de votre calice et porter avec Vous la sainte Croix, Vous savez bien que, par moi-même, je ne suis qu'erreur et velléité. J'ai beau « vouloir » : mon désir a les ailes rognées. Vous seul pouvez, en me fixant comme un sceau sur votre cœur, allumer en moi un tel amour et si bien attiser cette flamme de l'Eternel, que, fort de votre courage, ivre de votre vie, je Vous suive jusqu'au Calvaire.

Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, ayez pitié de moi, pécheur. Voyez en moi vos dons, vos miséricordes, Vous-même. Abolissez ce qui souille en moi le reflet de votre Face. Certes, je gémirai ; je serai lâche, parfois rebelle, comme un malade qu'on opère. Mais, ô médecin des âmes, ne prêtez aucune attention à ces derniers cris, presque inconscients, de ma nature déchue. Aimez-moi malgré moi, aimez-moi pour ma détresse, pour cet abîme d'en-bas qui Vous a fait revêtir la « forme servile », ô Vous, Abîme d'En-Haut ! Faites que, désormais, le Père ne puisse considérer en moi que son Fils bien-aimé, objet de sa complaisance et non de sa vexation.

Et Vous, suavité des âmes rachetées, Aube du Christ, Marie, Reine des humbles, pour l'amour de Jésus, secourez ma faiblesse de vos intercessions toutes puissantes. Puisse mon âme, à votre exemple, devenir servante du Seigneur ; afin que tout mon être, fécondé par l'Esprit, soit rempli du Verbe à la gloire du Père !

Amen !

VIA PURGATIVA

PREMIÈRE STATION

Jésus est condamné à mort

L'ironie du sort ? – En est-il un exemple plus dramatique, bouleversant et décisif, que le cas de Pilate ? Qu'on ne me parle plus d'Œdipe !

Ironie du sort, qu'est-ce à dire ? L'astuce et la prudence des hommes élaborent, avec une infinie patience, des projets mathématiquement voués à la réussite ; mais, précisément, c'est l'ingéniosité même de nos initiatives qui en assure l'échec : tout ce que l'homme sans Dieu met debout pour sa sécurité, pour son bonheur, s'effondre. Notre action fait boomerang. On parle d'ironie du sort ? Daniel voyait des doigts traçant des signes sur la muraille !

Pilate, lui, régnait en autocrate à Jérusalem : « Ne sais-Tu pas que j'ai le pouvoir de Te crucifier, comme celui de Te libérer ? »¹... Cependant, cette racaille juive, qu'il méprisait et provoquait publiquement par d'atroces ironies, il a beau lui tenir tête : il finit par en faire les volontés, comme un larbin. Il sait aussi que le Christ est innocent et, sans doute, a-t-il, tout au moins embryonnairement, le sens et le respect romains du juste : « Je ne trouve en Lui pas l'ombre d'une faute »². Il s'est vu contraint, pourtant, de Le faire flageller, comme un voyou criminel, et de L'abandonner à la mort. Pilate, enfin – par une infernale parodie du Psaume 25 : *Lavabo inter innocentes manus meas* – se débarbouille les pattes (Jésus avait lavé les pieds des siens). Il va et vient autour du vivant Autel, promis au fouet, qui Se tient devant lui. Sous son regard, il tient la demeure de Dieu, où réside sa « plénitude », l'habitat physique de la Gloire. Il veut entendre la « Voix de louange », la parole charnelle du Verbe, raconter les inouïes merveilles de l'Être ; et la plus formidable, c'est bien qu'il La juge ! Ce

¹ Jean, 18:10.

² Jean, 18:6.

juriste romain « marche toujours droit » : *pes meus stetit in directo*. La mort du Juste ? Il n'en est pas responsable. Mais, depuis bientôt vingt siècles, pour racheter le geste de Pilate – ce pseudo-geste, ce simulacre – Jésus Se lave Lui-même les mains avant le sacrifice ; le procureur romain proclamait lui-même sa justice : le Christ, « qui ne connaissait pas le péché » – au sens expérimental où, dans l'Écriture, les époux « se connaissent » – « a été fait péché pour nous, afin que nous devenions justice de Dieu en Lui »³.

Mois voici vingt siècles aussi que nul ne s'y trompe : ces mains de Pilate, trempées dans l'eau pour un simulacre de sacrement, elles-mêmes ont crucifié le Sauveur ! Le ton que prend le satrape pour apostropher ce chétif Rabbi trahit son assurance : Romain, il possède son âme...

Je suis maître de moi comme de l'univers, pourrait-il dire à l'instar d'Auguste. Nous savons, toutefois, qu'en réalité, d'ailleurs avec une pointe de pitié dédaigneuse, ce potentat n'a pas osé faire face à sa conscience. Et, pour comble, ce personnage, si préoccupé de ne pas s'empêtrer dans ce procès qu'il pressent lourd de menaces – sa femme ne l'en a-t-elle pas averti ? – lui qui, visiblement, tient à ne se prononcer ni pour, ni contre cet agitateur impossible, il se heurte au Christ comme à la muraille d'un cul-de-sac. Le Messie, Pierre angulaire, tout homme s'y achoppe. On ne se débarrasse pas de Lui ; nul n'échappe à Jésus. D'où l'impatience et l'agacement, peut-être la peur secrète, l'énervement épouvanté que révèle ce cri : « Mais enfin, ce Jésus surnommé Christ, que voulez-vous en définitive que j'en fasse ? »⁴. Avec acharnement, habileté, ruse et progressive angoisse, il multiplie les efforts pour se débarrasser de son terrible devoir, pour fuir ses responsabilités (il croira les noyer dans l'eau, comme des chiots). En vain ! Quoi qu'il fasse, Pilate ne cesse de se retrouver face à face avec l'inévitable Jésus.

N'allons pas isoler cet homme, son crime et son destin. Ce drame a trouvé son dénouement, c'est entendu, sur la scène de l'histoire ; cette tragédie spirituelle a mis aux prises deux partenaires, l'un et l'Autre décidés à rester passifs : Pilate, pour échapper à sa destinée (c'est l'attitude du refus ontologique, la position du Bouddha) : Jésus, pour accomplir pleinement la sienne. Mais la destinée de Pilate est celle de tous les hommes. Le Christ, Lui, « reste le même : aujourd-

³ 2 Cor, 5:21

⁴ Matt, 27 22.

d'hui, hier, éternellement »⁵, et, somme toute, c'est toujours le même partenaire qu'Il trouve devant Lui. Le cas de Pilate accuse avec une particulière vigueur, met dans une lumière incomparablement crue, celui de l'adamique lâcheté. Le figuier stérile, l'expérience religieuse desséchée sitôt que la semence divine pointe à la surface d'un sol ingrat et rocailleux, il n'y a là rien d'extraordinaire, de quoi se récrier. C'est une aventure commune. C'est la nôtre.

Peu d'hommes trahissent le Sauveur de sang-froid, comme Judas. Moins encore meurent dans les imprécations du Mauvais Larron. Et rarissimes sont ceux qui, de nos jours, Le guettent, Lui dressent des pièges, en pleine connaissance de cause prennent la succession des Sadducéens pour Le traquer et Le poursuivre d'une haine intelligente et clairvoyante. Les doctrinaires de l'antichristianisme s'en prennent – trop souvent, hélas ! – au Christ défiguré que leur présentent trop de faces chrétiennes. Tertullien répéterait-il, aujourd'hui, ce *vidisti fratrem tuum : vidisti Dominum tuum* qu'il attribuait au Maître ? La masse des « fidèles », que vaut sa fidélité ? Quant à celle des adversaires, de ceux qui Le haïssent, n'y voyons que les porcs de Gérasa, sortis de l'abîme pour tenter d'escalader la falaise d'où le Maître les avait précipités. Pilate, alors, où sont ses frères, ses autres lui-même ? – Voyez : chaque jour, il est des hommes, même baptisés, pour fuir le dialogue avec le Christ, pour se dégager, croient-ils. L'accepter, ce Sauveur aux dures exigences ? Le rejeter ? Non, échappons à l'alternative : ni l'un, ni l'autre ! Et de chercher une voie de garage, et de rompre le contact, s'imaginant qu'ils ne laissent pas sans réponse la question de Pilate : « Mais enfin, ce Jésus surnommé Christ, que voulez-vous en définitive que j'en fasse ? »

Or, cette question du procureur romain pose trois problèmes : celui de l'inévitable Christ, celui de l'inévitable alternative, celui de l'inévitable décision.

CELUI QU'ON TROUVE SUR TOUTES LES ROUTES

Il y a d'abord ce Christ à qui nul n'échappe. Qu'on s'imagine le premier coup d'œil du fonctionnaire-politicien, coriace et retors, sur cet illuminé bêlant, drapé de blanc pour la Pâque : « Ce rêveur, cet

⁵ Hébr, 13:8.

exilé de la lune... vivement m'en débarrasser... les fêtes sont là, les Juifs maugréent... tout de suite aux affaires sérieuses ! » Un Royaume de Dieu ? Sans doute, si ça peut faire plaisir (on a de la moralité, on n'est pas des athées), mais pas *hic et nunc* : plus tard, après le déroulement de l'histoire et ce que ces Juifs appellent *soph eqebh yomaya* : la « fin de l'aboutissement des jours ». Alors, passons ; au suivant de ces Messieurs !

Mais cet homme sagace, sans scrupules, prodigieusement roublard et doué pour les médiocres négoces de la politique, fameux connaisseur d'hommes – parbleu ! puisqu'il les méprise ! – il a beau vouloir « expédier » le Gêneur : cette marée des événements que nul homme ne contrôle, parce qu'elle obéit à l'unique attraction d'En-Haut, ne cesse de ramener Jésus sur la berge du Lithostrotos. Malencontreux Pilate ! Cet indésirable Innocent, il essaie de « le repasser » au Sanhédrin, mais les Juifs ne cessent de Le lui renvoyer. Or, il s'agit d'un Galiléen ; la solution est toute trouvée : qu'Hérode Le prenne en charge ! Mais Hérode s'en amuse une heure, ne découvre en ce butor rien qui satisfasse la finesse intellectuelle de son humanisme, et Le renvoie sous bonne garde à son compère... « Si je Le fouettais jusqu'au sang, sans doute ces bien-pensants finiront-ils par en avoir pitié, me laisseront-ils Le relaxer ? » Mais la trouille, même rétrospective, le souvenir cuisant d'un amour-propre mis à vif, enfin la vue et l'odeur du sang ne font qu'exciter chez ces chacals une ingouvernable férocité. Allons donc ! Faisons donner la garde : ce doux rêveur ou Barrabas... Cette fois, c'est la clameur d'un peuple entier, d'une meute flairant l'hallali proche. Pilate se retrouve face à face avec l'inévitable Jésus.

Mais, ô mon Sauveur, Vous êtes inévitable « hier, aujourd'hui, éternellement ». Vous Vous dressez, comme le Sphinx, sur ma route, sur celle de tous les hommes nés en Chrétienté. Le païen pour qui votre Nom n'est, somme toute, qu'un son, la vie divine attend, pour s'éveiller dans son cœur, l'étincelle de la fécondation : il ne Vous trouve pas sur son chemin. Mais, sitôt révélé le sens de votre rôle, connue la rayonnante sainteté de votre vie, entr'aperçue la beauté toute céleste de votre Face, sitôt que Vous apparaissez, Vous levez à l'horizon, tout homme, à la minute, entend, comme un battement de son cœur, la voix qui dit pour lui : « Ce Jésus, qui s'affirme le Christ, en définitive, que vais-je en faire ? »

On tentera de Le congédier ; on fera mine d'observer à son égard une calme et philosophique neutralité, on Lui fera l'aumône de « s'intéresser » à Lui, pour autant que les résultats de la critique

« moderne » – suivie de loin, parce qu'il y a, somme toute, des préoccupations plus importantes – permettent de se faire une vague idée de ce qu'Il fut vraiment... Peut-être, comme jadis Pilate, L'écouterait-on même revendiquer sa royauté : avec un étonnement mélancolique, une étrange et nostalgique réminiscence d'on ne sait quelle patrie... C'est à poindre le cœur, avec, tout au fond de soi-même (au plus intime de l'âme, alors même qu'on se croit débarrassé de cet encombrant parasite), une gouaille amère à l'égard de soi, voire, comme les démons de l'Évangile, ce pitoyable gémissement : « Ne nous tourmente pas, Jésus ! Qu'y a-t-il de commun entre Toi et nous ? » De toute façon, ce Christ est Quelqu'un dont on ne se défait pas, une tunique de Nessus. Rien à faire ! Il *faut* prendre parti ! Sans doute, l'«humaniste» d'aujourd'hui peut, d'un bon mot, d'une phrase habile, se rendre aveugle au monde spirituel et se persuader qu'il n'existe pas. Il peut tourner en ridicule Dieu même, son amour, sa juste et sainte haine du péché, son jugement, la joie pure qu'est le ciel, la haine perpétuellement dévoratrice d'elle-même qu'est l'enfer. Qu'importe : ce Jésus lui impose de se prononcer. L'agnostique s'avouera incapable de discerner le vrai ; elle est si mystérieuse votre religion, dira-t-il, que je me réfugie dans l'humilité de l'intelligence, voire dans sa démission : « Je ne sais pas, je ne suis qu'un enfant, observateur mystifié des énigmes cosmiques »... Et après ?... Jésus ne s'en tient pas moins sur sa route. Le Christ est un fait. Sa vie, qu'on lit dans l'Évangile en la devinant plus authentique que celle même du lecteur⁶, est une révélation, garantie par les sanctions de la conscience. Ses droits et titres ont la

⁶ Il est impossible de « savourer » expérimentalement, comme un contemporain, la vie du Sauveur, d'en capter toute la densité de présence, d'en saisir tous les tenants humains, d'y déceler toutes les influences externes ayant contribué à former son opinion acquise d'homme, de découvrir dans les paroles du Christ les liens de pensée, de sensibilité, d'« instinctivité », de logique ethno-caractéristique par lesquels ces *Pirqé*, ces « dictons », s'originent à l'âme d'Israël, sans voir cette vie se dérouler sur l'authentique arrière-plan juif (usages, rites, idées, croyances, espérances, problèmes quotidiens), donc sans connaître le cadre où Jésus puisa les éléments empiriques de sa psychologie humaine. Deux ouvrages seulement, et pas un de plus, tiennent suffisamment compte, à notre avis, de cet élément capital : *The Life and Times of Jésus the Messiah*, d'Alfred Edersheim, rabbin converti, professeur à Oxford et *clergyman* anglican, souvent et fructueusement pillé par certains exégètes catholiques dont c'est à peine s'ils le citent ; *La Clef traditionnelle des Évangiles*, de Paul Vulliaud, l'extraordinaire et génial maître-hébraïsant, que les plus érudits des Juifs nous envient – entre autres, la savante *Revue des Etudes juives* lui a consacré tout un numéro spécial – mais que ses coreligionnaires catholiques ont laissé crever de misère au lendemain de son 79^e anniversaire.

simplicité, l'impitoyable clarté d'un commandement divin, prononcé dans le silence de l'âme. La vérité se trouve en Jésus, et veut qu'on lui réponde. L'humaniste athée, comme l'agnostique, quoi qu'ils en aient, tôt ou tard, se retrouvent devant la redoutable Face.

Mais ce sont des « intellectuels » ? – Le plus intellectuel des deux n'est pas celui qu'on pense. Et puis, *aucun* homme ne peut ignorer le Christ. Sortons dans la rue, saisissons le premier venu. Jamais il n'a franchi le seuil d'une église. La Parole de Dieu lui reste encore plus inconnue, plus indifférente, qu'à la plupart des nôtres, et ce n'est pas peu dire ! Jamais encore il n'a ployé le genou : pour l'adoration, la requête, l'aveu. Son humour narquois trouve amplement à s'exercer dans la simplicité naïve de l'hymnaire chrétien. À tout ce qui respire la pureté, la sainteté, il tourne le dos, avec une affectation de virilité. Le Nom du Christ – en qui seul tout salut lui peut être accordé – il le renie. Qu'importe derechef : il ne peut s'empêcher d'avoir affaire à l'Inévitable ! Il vaque à ses affaires, s'enivre d'elles, comme un derviche dansant de son vertige, oublie, si possible, qu'il a jamais entendu parler d'un Rédempteur, qu'un nommé Jésus a vécu – pour mourir. Cette vie, qui n'est qu'un moyen, il tente d'en faire une fin, d'y trouver un absolu, d'y dilater son être pour un assouvissement, pour une extase qui le comble à la fois et le délivre de soi-même. Ainsi, le fleuve qui déborde se vide et se suraccomplit en même temps. Mais, à travers cette recherche de l'ivresse, Quelqu'un le rejoint et fait route avec lui ; toutefois, ses yeux sont retenus, de sorte qu'il n'identifie pas cette Présence⁷. Une voix, cependant, corrode goutte à goutte sa conscience : « L'homme ne vivra pas seulement de pain, mais de toute Parole proférée par la bouche de Dieu ». Pourtant il rentre chez soi, s'enferme dans son bureau, ouvre son grand-livre, y falsifie des postes. Sur la page même où s'inscrit son mensonge, la Face inévitable Se dessine invisiblement, le regarde bien droit dans les yeux, et c'est comme un murmure : « C'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les vols, les faux témoignages »... Notre homme plante là son ergastule et se met en quête de détente, de « divertissement ». Et la brute torpeur des sens qu'il prend pour une paix, bercée d'ailleurs par le vacarme des clameurs qui l'assiègent et déferlent en lui – comme on s'endort dans les brasseries, étourdi par le fracas de l'orchestre – il n'y trouve qu'un répit. Il se trouvera bien quelque moment de silence inattendu, en pleine fièvre torpide ou lors

⁷ Luc, 2:15-16.

du retour chez soi, l'âme aussi lourde que l'estomac. Le Gêneur surgira quand même, pour lui dire : « Il n'y a rien de caché qui ne se découvre, rien de secret qui ne finisse par être connu ». Il y a des fautes avides de ténèbres, des transgressions auxquelles l'homme ne se résout qu'à l'abri de la nuit. Or, la lumière qu'il lui faut masquer, à défaut de pouvoir l'éteindre, c'est le Christ. C'est précisément lorsqu'on croit avoir mis en veilleuse cette flamme que, soudain, elle grandit, se manifeste avec audace, illumine le plus sordide recoin ; alors, nos péchés révèlent leur hideuse nudité, nous nous jugeons. Si nous étions seuls à décider de notre destin dans ces moments où la lumière du Christ nous est intérieure, mais nous reste étrangère, ce serait, pour nous tous, la damnation, prononcée par nous-mêmes. Mais Dieu ne nous juge, Lui, qu'à *son* heure (Habacuc le compare au pêcheur qui ne ramène son filet que lorsqu'il sent la nasse pleine). Or, quiconque a quelque peu connu le Christ et reçu le grain du Semeur, quiconque n'a même possédé qu'une vague entre-vision de sa grâce, il est *marqué* : l'Inévitable ne le laissera plus « en paix ».

On connaît la légende de saint Pierre fuyant Rome persécutrice. Il marche la nuit, en hâte, sur la Voie Appienne. Couronnée d'épines, vêtue de blanc, une forme lumineuse apparaît : « Où vas-tu, Seigneur ? » – « À Rome, pour M'y faire crucifier à ta place ! » Tel est l'Inévitable. Que nous Le cherchions ou non, que nous marchions ou non sur le chemin du devoir, sur cette route tracée par un ineffable amour, la Parole de Christ, la Pensée du Christ, l'Esprit du Christ, la Vision du Christ : bref, tout ce qu'est le Christ, tout ce qu'Il incarne, cette plénitude divine que le Père nous réserve avec jalousie de toute éternité, c'est cela qui, brusquement, Sphinx infiniment plus réel et redoutable que celui d'Œdipe, vient à notre rencontre. Pour chacun de nous, l'heure sonne où, même malgré lui, ce cri s'échappe de son cœur : « Ce Jésus, qui Se dit le Messie, Juge et Roi, mais Sauveur aussi, finalement : que dois-je en faire ? »

FATUM ET LIBRE CHOIX

Seulement, ce Christ ne Se présente à nous que pour nous acculer à ce que nous avons appelé *l'inévitable alternative*. Sans doute, Pilate a-t-il fini par découvrir, avec une irritation qu'on sent percer dans ses paroles, ce caractère fatal et fatidique de la rencontre

avec Jésus. Mais il ne s'est pas vu prisonnier, enfermé dans un invisible cercle de Popilius. Ceci ou cela ? Non certes, mais une troisième hypothèse, une *via media* (« on n'est pas des primitifs ! »). La neutralité, voire « bienveillante ». Un peu plus tard, plus engagé qu'il ne croyait, la « non-belligérance », voire hérissée : « Prenez-Le donc vous-mêmes et crucifiez-Le »... Je me suis, se dit-il, évadé du dilemme. Ce Jésus, est-ce un Roi d'on ne sait quelle chimérique Hespéride, ou non ? Est-ce un héros, un demi-dieu, un nouveau Socrate, justement vénéré par les humbles, ou l'émeutier dénoncé par les Sanhédrites aux barbes alliacées : je n'ai pas la moindre envie d'en décider par moi-même... Mais qu'importe, ô Pilate, ton envie ! L'inévitable Christ t'accule à l'inévitable choix : il te faut L'accepter, et tu sais ce que cela signifie – ou Le rejeter.

Pourquoi donc ce Jésus nous tient-il tous – des milliards de Pilate – dans les inexorables pinces de son alternative ? Pour deux raisons, toutes simples. C'est d'abord que Lui-même ne Se présente jamais à l'âme que sous l'aspect d'une vérité. Or, les vérités sont des créatures « impossibles ». Comme l'exprimerait saint Paul, on ne peut leur dire que OUI ou NON⁸. Jamais Jésus ne vient à nous porteur d'un message et d'un ultimatum qui nous dépassent. Il a telle chose à dire, et nulle autre, à Nicodème, scribe, rabbin, docteur en Israël. Pour la Samaritaine, pour cette pauvre et pécheresse, vivant dans le décri social, Il a, de la part du Père, d'autres paroles, tout aussi pertinentes, adaptées, les seules mêmes qui s'imposent (Il n'a pas de théories passe-partout). Autre appel aux Galiléens nettoyant leurs filets sur la berge du lac. Après trois ans de vie commune et d'intime enseignement, lorsqu'Il rassemble autour de Lui les Douze au Cénacle, c'est encore un autre langage qu'Il leur adresse. Mais, à chaque homme, il demande d'être sincère et loyal envers la vérité comme il la voit, à tel moment précis de son existence. Dès lors, lorsque sa voix retentit dans la conscience, plus d'échappatoire : il faut L'admettre ou Le renier. Pour Pilate, il s'agissait de savoir s'il avait devant lui un mystique inoffensif ou quelque agitateur à supprimer. Question gênante et lancinante ! N'y pensons plus ! Refusons de trancher ! Non, non, Pilate : va, va, tranche, tu le dois. Engage-toi, tu n'échapperas pas... Voilà l'alternative qui te guette, t'entoure, t'assiège et, partout et toujours, te retrouvera pour te prendre à la gorge !

⁸ 2 Cor, 1:17-19.

Deux raisons, disions-nous : le Christ, en effet, s'Il exige notre assentiment, ce n'est pas une adhésion « morale » qui Le satisfait. Ce qu'Il veut de nous, c'est notre action, tout notre dynamisme vital, tout ce qui nous exprime tout entiers. Ni plus, ni moins. Que nous nous jetions dans la balance : nous-mêmes et, comme dit un Psaume, « tout ce qui est en nous »... Pilate avait vu clair : le Christ est un personnage qu'il ne suffit pas de regarder, ou d'apostropher. Ce n'est pas un indifférent quelconque, rencontré chez des amis communs – « Tiens ! mais c'est ce Jésus ! » – ni même un philosophe, flatté pour peu qu'on lui donne raison. En sa compagnie, il faut agir (au sens où Blondel entend l'action), non pas crier : « Seigneur, Seigneur », mais faire la volonté du Père céleste⁹. L'assentiment de l'intelligence, voire même son consentement, la profession de foi, comme on dit, le ralliement borné à l'adoption de certaines formules, à l'accomplissement de quelques gestes extérieurs, imaginez que cela ne L'intéresse pas ; c'est même inexistant pour Lui ! Il est en quête d'action, Il veut nous voir à l'œuvre : « Croyez au Seigneur, et soyez baptisés... Tout ce que tu possèdes, abandonne-le, puis lève-toi et suis-Moi... Vends tes biens, donne leur produit aux pauvres, puis viens et marche après Moi... Quiconque ne se renie pas lui-même, il ne peut être mon disciple... Quiconque Me suit, et ne prend pas chaque jour sa croix, il ne peut être mon disciple »... (C'est Sertillanges qui dit : « Aller à la Messe le dimanche et voter pour le “bon candidat”, ce n'est pas cela, être Chrétien »). Saül, frappé sur la route de Damas, manifeste aussitôt la profondeur et la réalité de sa foi (alors même qu'il « ignore » encore tout le dogme) : « Seigneur, que veux-Tu que je *fasse* ? » Il se peut que l'envergure et la transcendance du message évangélique, l'incompréhensible gloire de la révélation divine en cette chair de Serviteur, et les étranges, impossibles et redoutables prétentions royales de ce Vagabond sans feu ni lieu – S'affirmant Seigneur universel et Face de Dieu – puissent parfois étonner, déconcerter, laisser une âme, même sincère, sur une expérience de trouble et d'hésitation. Mais quand cet homme Jésus, surnommé le Christ, le Saint et le Juste, et qui donne la vie, ne cessant pas de « passer en faisant le bien », nous fait signe et nous appelle, nous invite à reconnaître la précellence de sa nature morale, à conformer nos vies à la sienne, à nous pénétrer de son esprit, à susciter en nous les sentiments manifestés par son Incarnation, sa vie de service et sa mort en Croix, à Le suivre jusqu'en

⁹ Matt, 7:21.

son sépulcre et sa Résurrection, il ne s'agit plus de christologie, de pensée systématique, d'assentiment intellectuel, mais d'une réponse vitale. Et deux, seulement, sont alors possibles : à la minute même, il faut accepter ou rejeter... « Qui n'est pas avec Moi, est contre Moi ; qui n'amasse pas avec Moi, disperse », et se disperse.

Cette lutte désespérée de tous les Pilate pour se dégager de l'inévitable alternative éveille en moi de singulières pensées. Le pathétique et la douleur de ces débats m'impressionnent plus que je ne saurais l'exprimer ; mais aussi, trop souvent, la tristesse de leur dénouement. Pilate n'est plus que poussière depuis dix-neuf siècles, mais je ne puis m'empêcher de voir en lui, ce terrible jour-là, une pauvre bête traquée, acculée à l'hallali décisif. Relisez les récits évangéliques : il a voulu sauver Jésus, cela me paraît hors de doute. Pour politicien qu'il fût, ce fils de la Louve a pourtant trouvé dans son cœur de puissantes émotions : tendresse, pitié, admiration, fraternité – alors quasiment inconcevables ! Ses fonctions judiciaires ne pouvaient manquer, à la longue, de lui conférer une tendance à l'impartialité, un pli d'objective sérénité, le mépris de la foule sanguinaire et cruelle par lâcheté, la clairvoyance à l'égard des épurateurs en quête de boucs émissaires. Romain, donc hautain, mais épris de la norme, il portait en son sang l'instinctif amour de la justice et de la loi, le respect d'un ordre fondé sur la loyauté – qu'on songe aux figures de Decius, de Regulus, de Scipion, de Caton, à l'horreur de la « foi punique » (on ne violait les principes qu'en leur rendant hommage) – et la fierté même du Quirite alliait en lui, à je ne sais quel impérialisme tout bardé de bienveillance (c'est déjà le « fardeau de l'homme blanc »), le « patriotisme humain » – *caritas generis humani*, dit Cicéron – l'impavide résistance aux intrigues ourdies dans les ténèbres. Il devra plus tard sa disgrâce à la fin de non-recevoir abrupte et inflexible qu'il opposera aux sales manigances des roitelets indigènes, flatteurs de Tibère. Se rendre complice d'une basse attaque contre un Innocent incapable de se défendre, son honneur le lui interdisait. Son sobriquet même – *Pilatus* : l'homme droit et raide comme une lance – vaut toute une analyse psychologique.

Toutes ces forces, qui tendaient au bien, toutes ces richesses de l'« âme naturellement chrétienne », sa femme les met en branle. Et rien ne nous suggère mieux la probable noblesse native du Procurateur que le message de sa compagne : elle croyait donc en lui, elle le jugeait capable d'aimer la vérité, de la défendre... Sa conscience, enfin, assourdie peut-être par l'exercice d'un pouvoir presque absolu,

s'était réveillée. Et Jésus, par sa majesté longanime et patiente, par le muet reproche d'un regard sans colère ni crainte, par ses quelques paroles étonnantes – comme des fenêtres ouvertes paisiblement sur l'infini – sollicitait en lui, ressuscitait pour ainsi dire cet amour de la beauté morale qui ne meurt jamais entièrement dans le pire des hommes (nous ne sommes pas des démons). Comme il a été proche de la délivrance, ce Pilate ! On voit, dans l'Évangile, se préciser le moment où le flot de ses velléités charitables atteint la marée haute. C'est alors que, s'il avait arraché ses chaînes, s'il avait résolument tenté de les broyer, il se serait aperçu que ce n'étaient que des fils... Il pouvait, en cet instant même, partir pour ce voyage qui mène à la gloire immortelle, à l'éternité de la vie. À travers le candide récit des évangélistes, l'âme attentive perçoit quasiment l'effrayant soupir, l'ahan de cet esprit dès ici-bas emprisonné, avide de liberté. Un seul mot l'eût affranchi, mais il ne l'a pas proféré ; à l'instant même, le reflux commença. Le Père, nous dit Jésus, a ses « temps et moments »¹⁰. Or, à la minute exacte où Dieu requérait un acte d'honneur et de justice, l'acceptation d'un seul risque, Pilate hésita. Il était, dès lors, condamné à la déchéance, au désastre, à la perdition. Tôt ou tard, toute vie aboutit au croisement décisif. Telle est la perspective qui s'ouvre devant tous les Pilate : chacun de nous, par toute sa vie, d'ailleurs, salue le Christ comme Roi ou Le crucifie comme Maudit.

« AUJOURDHUI, SI VOUS ENTENDEZ SA VOIX... »

Telle est *l'inévitable décision*. Or, il arrive souvent que Jésus nous apparaisse comme l'inévitable Christ, nous acculant à une inévitable alternative, sans que, toutefois, nous nous rendions compte qu'il nous faut prendre – et qu'en fait nous prenons – une inévitable décision. On se dit : Remettons à plus tard la réponse, chassons sur notre ancre, la dérive est de tout repos !... Lorsque Pilate a cédé aux Juifs, lorsque de guerre lasse il s'est résigné après avoir « fait tout son possible », il ne s'est pas aperçu qu'il venait d'entrer dans la nuit sans issue, dans ces ténèbres qui nous tiennent à jamais loin du Christ...

Et Pilate ne s'est pas aperçu davantage – alors qu'il s'agit là d'une vérité fondamentale toute chargée d'un risque de vie et de mort

¹⁰ Actes, 1:7.

– que la décision cruciale (c'est bien le cas de le dire), toujours inévitable, est souvent inconsciente au moment où, semble-t-il au plat bon sens des âmes moralement cartésiennes, il faudrait s'y résoudre. Comme dit l'Ecclésiaste, « où l'arbre penche, il tombe et gît ». Généralement, on se décide pour le Christ – ou contre – à son insu. On se rend compte à peine, ou pas du tout, qu'on vient de choisir. Dans la fresque à la fois humaine et surhumaine que le Sauveur trace du Jugement dernier dans Matthieu XXV, élus et réprouvés, tout stupéfaits d'apprendre la portée de leurs actes les plus « insignifiants », se contentent de balbutier : « Mais quand donc avons-nous fait cela ? » Il s'en faut, souvent, de longues années, avant qu'on ne « réalise » que, par un acte décisif, par un exercice suprême et souverain de sa volonté profonde, par le plus essentiel mouvement de tout son être, on a pris position à l'égard de Jésus.

Sans doute, cette décision n'est pas toujours silencieuse, inobservée, inavouée. Nous devons tous aspirer, s'il plaît à Dieu, à la richesse et plénitude de cette expérience où, le Roi de gloire nous invitant au festin de noces, nous Lui rendons hommage et nous abandonnons à son empire, en pleine connaissance de cause et dans l'ardeur d'une âme ouverte à l'Esprit d'amour. Alors, remplis d'assurance par l'humilité même qui nous fait embrasser d'un seul regard notre bassesse indigne et la mystérieuse miséricorde de Dieu, nous nous en remettons entièrement à la clémence du Juge et cédonos nos vies à son obédience. L'Écriture inspirée trouve, pour décrire cet *Erlebnis*, cette expérience vécue, de suggestives images. C'est un passage de la mort à la vie, un exode des ténèbres dans une admirable lumière, une naissance nouvelle et d'En-Haut, une entrée dans le Royaume de Dieu, une conversion de l'empire satanique vers celui du Père, un retour à l'enfance, une « épignose » ou connaissance supérieure – transdiscursive et ultraconceptuelle – de la vérité, telle qu'elle est en Jésus, « le Véritable ». Le chant, les larmes, la danse même¹¹, les plus folles

¹¹ Se rappeler David cabriolant nu devant l'Arche – la danse des hiérarchies célestes au Livre de Job – la ronde rituelle par quoi le Christ et ses Apôtres, dans les Actes (apocryphes) de Thomas, glorifient le Père après l'institution de l'Eucharistie – la pavane sacrée des enfants de chœur en la cathédrale de Séville, durant les cérémonies du Jeudi-Saint en rite mozarabe (peut-être les Actes de Thomas en fournissent-ils la clef) – et, en-dehors du Judéo-christianisme, les danses « mystiques » des derviches, si magnifiquement élucidées par Dermenghem et Massignon, celles des Kabirs dans la Thrace antique, de Kriçna dans le Bhagavat-Ghita, si proche (comme celle de Dyonisos enfant) du *ludens omni tempore* scripturaire.

manifestations jubilatrices peuvent seules rendre, traduire et, trop insuffisamment exprimer cette heure entre toutes étale (parce qu'hyperdynamique), au centre du cyclone, où, confronté à l'inévitable alternative, on a librement pris l'inévitable décision. Pour la plupart, cependant, le choix reste inaperçu. On vient au monde, on accède à la vie nouvelle, à la vie selon l'Esprit, et l'on passe de la mort à la résurrection, comme, dans l'ordre naturel et biologique, on naît et passe par les portes du Hadès : sans se rendre compte de la métamorphose. C'est après, seulement, qu'on prend connaissance, avec stupeur. Pilate, s'il avait, à l'instar du Modèle qui Se tenait devant lui, été « témoin fidèle et véritable » des vues divines sur lui¹², s'il avait osé prendre position, refusé à tout prix de faire le mal (qu'il *savait* être le mal), s'il avait eu le courage d'agir suivant sa conscience.. si, lorsqu'il avait dit aux Juifs : « Je ne vois en Lui pas l'ombre d'un crime », il avait ajouté, pour *ses* sbires : « Enlevez-Lui ses liens, laissez-Le partir », il aurait agi, choisi pour l'éternité. Mais, en livrant le Christ à la cohorte, en Le faisant flageller même, il avait, d'ores et déjà, invisiblement, à son insu, « dans le secret », passé dans les ténèbres : en marchandant avec le monde, il venait d'entrer dans le Royaume de la Mort éternelle.

Que d'hommes prennent l'inévitable décision et ne s'en doutent même pas !... Chacune de ces décisions inconscientes – de ces conversions *hic et nunc* inaperçues des convertis eux-mêmes – un jour viendra qui la révélera, la couronnera, lorsque, visiblement, pour notre chair ressurgie, le Christ sera vraiment le Soleil de Justice. Ici-bas, c'est généralement dans la pénombre que s'opère le choix définitif : inconscient et inévitable.

Hodie si vocero ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra... C'est maintenant, tout de suite, *hic et nunc*, lecteur et frère, qu'il nous faut choisir. Toutes affaires cessantes. Pilate, c'est toi, c'est moi, confrontés à l'inévitable Christ, à l'inévitable alternative, à l'inévitable décision. Mais il y a cependant, entre le vieux Romain et nous, une immense et grave différence. Car nous voyons Jésus comme jamais il n'a été donné à Pilate de le voir. Son lourd regard proconsulaire s'est posé sur un petit « rabbin miraculeux », chimériste et bavard, mais d'une telle noblesse d'âme que ni les sanglants sillons des lanières en sa chair, ni le carnaval de la couronne d'épines, ne pouvaient Le dépouiller de son calme et de sa simple majesté. Mais nous, c'est le Christ crucifié, c'est le Ressuscité qui nous fait face, le Maître

¹² Apoc, 3:14.

incontesté des Martyrs et des Saints, le Couronné de l'Apocalypse. Dilemme et choix nous sont incomparablement plus faciles qu'à Pilate. Alors, en définitive, que ferons-nous de ce Jésus, surnommé le Christ ? L'envoyer chez Hérode ? Rien à faire : ce serait reculer pour mieux sauter. Discuter avec les juifs ? Autant Le leur céder tout de suite !

« Ne nous y trompons pas : on ne *joue* pas avec Dieu »¹³. Ces petites astuces humaines ne sont plus de mise. Au Lithostrotos, où l'on juge le Christ, on se juge soi-même. Dès lors, que ferons-nous de Jésus ? De deux choses l'une : nous Lui donnerons le trône ou la croix.

COACCUSÉS DU CHRIST

Mais cette Première Station, après l'avoir considérée « du côté de Pilate », si nous l'examinions maintenant, dans la mesure du possible, de l'autre côté de la barre ? Si chacun de nous s'apparente à l'éternel Pilate, notre Baptême ne nous réfère-t-il pas, *fili in Filio*, à un autre Aîné ? S'il nous est possible de siéger – en esprit – à Gabbatha, n'avons-nous pas autant de titres, et d'obligations, à y comparaître ?

Or, voyez : Rome et les Juifs, Phariséens et Sadducéens, s'entredéchirent sur le terrain du relatif ; mais, par rapport à l'Absolu, à ses irruptions et à ses exigences intempestives, leurs égoïsmes se conjuguent et composent le « monde ». Pour ennemis qu'ils s'imaginent être les uns des autres, Juifs et Païens se réconcilient dans la haine de Jésus¹⁴. Leur refus net de Dieu – car ils L'« acceptent » apparemment, mais à leur manière et suivant leurs conditions, au mieux comme un allié, non comme un Roi, de sorte qu'Il ne S'y trompe pas ! – leur révolte commune, tantôt déclamatoire, tantôt sournoise et silencieuse, badigeonnée parfois de prétextes religieux, en fait des solidaires : « Ce jour même, Hérode et Pilate, jusqu'alors ennemis,

¹³ Gal, 6:7.

¹⁴ En 1939, « sans-dieu » soviétiques et S.S. nazis fraternisèrent ouvertement, célébrant dans le *Schwarzer Korps* et le *Bezbojnik*, leur antichristianisme commun. Aux Nations prétendument Unies, lorsque fut discutée la Charte des Droits (sans Devoirs) de l'Homme, l'union se fit, rarissime, peut-être unique, entre le bloc soviétique et les « démocraties traditionnelles », pour interdire au nommé Dieu toute présence, toute influence, toute allusion. Confuse, la « catholique » Belgique retira sa proposition.

devinrent amis »¹⁵. Qu'on Le reconnaisse ou non pour ce qu'Il est, le Christ est le grand réconciliateur, le maître des synthèses. Sa présence au mitan de l'histoire catalyse l'espèce. Pour « juger », Il n'a pas besoin d'« agir » : Il Lui suffit d'être. Qu'Il Se présente seulement, ce SIGNE, et, nous dit Luc, « les sophismes tapis dans le cœur du plus grand nombre » sortent de leurs tanières, apparaissent au grand jour, stupéfient souvent ceux qui les abritaient dans leurs cavernes. Les âmes, ces plaques sensibles, livrent leur secret à ce *révélateur*¹⁶.

C'est un thème favori de saint Paul : une muraille sépare les hommes, que la Passion du Rédempteur jette bas. En tout état de cause, Il procure la paix, mais *la paix réalisée autour de Lui ou contre Lui*. Hérode et Pilate se réconcilient de la sorte « ce jour même », dit l'Évangile : ce jour qui suit la nuit où Jésus donne aux siens cette invisible et mystérieuse Paix qui ne vient que de Lui... En ce même jour où l'Esprit de paix, l'Esprit de Jésus couve en secret le collègue apostolique, prémices du monde surnaturel, comme jadis Il a fécondé les eaux d'où surgit l'univers physique, la haine commune de Rome et des Juifs, de César et de Caïphe, *leur* procure *l'autre* paix, celle que répand le prince de ce monde, l'Esprit qui ne cesse de galvaniser les fils de l'anarchie¹⁷ : celle-là même que recherchent aujourd'hui *toutes* les nations, la paix sans Dieu, la paix des « humanistes », la paix maudite, la déchaîneuse de la foudre...

Ainsi, c'est le « monde » coalisé, réconcilié, retrouvant son unité spirituelle – *contre* l'Esprit – le monde constitué par l'empire de Satan sur des esclaves qui croient s'entredéchirer, mais collaborent à leur insu pour le servir – c'est ainsi qu'au Psaume 2 les *nations* sont *unies* – c'est lui qui condamne aujourd'hui le Christ à mourir. Pour consommer toutes choses en vue du Royaume, le Fils de l'Homme doit mourir au monde. Il convient hautement qu'il en soit ainsi : Saint Jean nous dit qu'en exigeant cette mort Caïphe « prophétisait ». Et, dans la mesure où, mené par l'Esprit, poussé, pressé par Lui, j'aspire à suivre Jésus-Christ, à L'imiter, à mettre mes pas dans les siens, à L'aimer enfin vraiment non des lèvres, mais de tout mon être – en « gardant ses commandements », en désirant « diminuer moi-même pour qu'Il croisse » – il faut que, moi aussi, je sois condamné à mort par le monde¹⁸.

¹⁵ Luc, 23:12.

¹⁶ Hébr, 4:12-13.

¹⁷ Eph, 2:2.

¹⁸ Matt, 10:24.

Avec Jésus – plus exactement : *dans* le Christ, comme dit l'Apôtre – je comparais devant le monde, devant l'écrasant appareil social, devant l'opinion publique, devant l'humanité insurgée contre Dieu, avec ses instincts, ses préjugés, ses routines, ses naïves astuces, ses incompréhensions, ses conventions, son intelligence obnubilée – tout cela faisant depuis la Chute avalanche irrésistible à l'individu – avec aussi les secrètes complicités, les témoins à charge, les espions et les traîtres que le monde possède *en* moi. Car tout ce qui n'est pas Dieu en moi, tout ce qui n'est pas sa présence et son action, vient du monde. Dès ma naissance, je n'ai cessé de vivre d'emprunts, d'être un parasite ; je n'ai rien que je n'aie reçu, et j'en dois rendre compte : au Christ, de ce que le monde possède en moi, au monde, de ce qu'y possède le Christ.

Seigneur, qui m'avez amené obscurément et lentement, à travers quarante ans d'ignominie et d'humiliation, au bonheur sans prix de Vous aimer vraiment par-dessus toutes choses – et constater cette charité proprement inouïe chez l'homme déchu, ce soleil illuminant cette fange, c'est déjà presque une certitude, c'est déjà plus qu'une récompense (la « récompense » d'aimer, c'est d'aimer davantage) – donnez à votre créature, infirme et lâche, de se tenir comme Vous devant ses juges : silencieuse, préoccupée du Père et non du monde. Ce tribunal dont la puissance purement brute et physique Vous enchaînait, déjà Vous l'enchaîniez en esprit¹⁹. Il n'avait sur Vous aucune prise ; Vous les aviez toutes sur lui. Il ne détenait de Vous que l'enveloppe ; Vous jugiez de lui, par votre silence même, l'essence et la réalité profonde. Et moi qui veux n'être avec Vous qu'un seul esprit, qu'une seule plante²⁰, donnez-moi, malgré mon indignité foncière et mon instabilité créaturelle – car, même au delà de la Chute, il y a faille et fondrière en mon être même, en ma nature telle quelle d'animé raisonnable, en mon essentielle contingence et parce que la matière est un bégaiement ontologique qui se prend pour la Parole – accordez-moi de me tenir droit avec Vous et en Vous, rejetant de toute mon énergie vitale ce que le monde possède encore en moi.

À la question de Pilate, de ce Pilate que je porte en moi et qui me juge au nom du monde, à son gravissime interrogatoire : « D'où es-tu ? De quel esprit ? De quelle patrie spirituelle ? », puissé-je, *alter Christus*, ne donner pour réponse que ma seule présence !

¹⁹ Ps.149.

²⁰ 1 Cor, 6:17 ; Rom, 6:5.

Certes, ils m'accableront, me convaincront d'indignité... j'en suis d'ailleurs plus persuadé qu'eux-mêmes : *noverim Te, noverim me* ; Ceux de mon peuple, de ma propre nation, mes compatriotes, mes frères, qui partagent avec moi le Pain que nous donne un même Père²¹, ceux-là même, bien plus que les étrangers, susciteront contre moi de faux-témoins, qui n'auront entendu que mes paroles, vu que mes gestes, scruté que mon « homme extérieur », sans pouvoir comme Vous mettre à nu le plus profond, le plus permanent désir de ma vie, grâce auquel je ne cesse, à travers mille aliénations, de me retrouver, de persister dans mon identité véritable... des témoins hostiles aussi, qui sont « mes égaux, mes confidents, mes amis », voire tout bonnement « d'autres moi-même », qui « vivent de ma vie », jusqu'à « m'accompagner à la maison de Dieu ». Ces ombres déformées de celui que je suis devant Vous, ces usurpateurs de mon nom, « ouvrent toute large contre moi leur bouche, et disent : Ah ! ah ! notre œil a vu »²² ...

Mais je ne répondrai pas, mon Christ ; je ne perdrai pas mon temps à me justifier : Vous êtes là, s'il importe, pour le faire. Et, *ce jour-là, nul* n'osera Vous contredire : Aujourd'hui, faites-moi plutôt, comme disent vos Écritures, un « cœur de chair », et, « sous leurs insultes et leurs accusations, un visage de pierre ». Qu'ai-je encore de commun avec tous ceux-là, avec ces faux témoins qui sont, en moi comme au dehors, de vieux déchets de moi-même, en vérité *l'autre* moi-même, le moi-même aliéné ? Et pourrais-je en vouloir aux malheureux, mes « frères », mes proches physiques à votre Table, qui ne peuvent connaître de moi que cette caricature ?

Or, le monde, le Pilate intérieur, n'aurait sur moi pas l'ombre d'un pouvoir, s'il ne lui avait été donné d'En-Haut. Me jugerait-il si je n'étais à Vous, s'il n'y avait inimitié foncière entre lui et moi, si j'étais des siens ? Mais, parce qu'au milieu du chemin de ma lamentable vie j'ai choisi de Vous avoir, Vous mon Christ, pour calice et pour héritage ; parce qu'avec horreur je m'écarte des vieilles idoles pour « Vous avoir constamment sous les yeux »²³, le monde érige en moi son tribunal et j'y dois comparaître et choisir : Vous renier – ou mourir au monde. Tergiverser, reculer sous le vain prétexte de sauter plus tard, ruser, atermoyer, louvoyer, « servir » deux maîtres par un double adultère, voire même singer ce siècle sous prétexte de Vous le

²¹ Phil, 3:20 ; Hébr, 11:10.16 ; Ps. 40:10 ; 1 Cor, 16-17.

²² Ps. 54:13-15 ; Ps. 34:21.

²³ Jean, 19:10 ; Matt, 11:19 ; Ps. 85.

conquérir, prendre part – malgré votre expresse parole – aux conflits et problèmes de ce monde pour lequel Vous avez refusé de prier : il est trop tard pour ces malices de renard, ou, plus exactement, pour ces astuces de jeune Spartiate imbécile... elles me rongeraient secrètement le cœur. Que ce Pilate m'acquitte : oserais-je comparaître devant Vous ?

J'accepte donc, sans murmurer, ma sentence : c'est de vivre une vie qui soit une mort. C'est de n'être plus. Ni dans ma chair, ni dans mon âme, ni dans mon esprit²⁴.

Ni dans ma chair : car sa dissolution, je la veux exactement comme Vous-même la voulez, à l'heure et suivant la manière qui Vous agréent, car je ne L'aime que pour Vous, à cause de Vous, qui l'avez déifiée. Et, pour ma mort, donnez qu'elle soit, non l'effet de la loi physique, de la pesanteur ontologique consécutive à la Chute, non « le salaire du péché », le redoutable sacrement de la déchéance, mais l'offrande même de ma liberté surnaturelle, mon *obsequium rationabile*²⁵...

Ni dans mon âme : qu'elle devienne un autre Vous-même, afin qu'en elle le Père retrouve Adam et son fils²⁶, l'objet de ses primitives complaisances...

Ni dans mon esprit : afin qu'y trône, et lui tienne lieu de vie, de force évertuante, cette Trinité dont j'ose à peine, impur, prononcer l'adorable Nom...

Dès lors, toute mort me sera douce, puisqu'elle ouvre une porte et qu'il est impossible, à la fois, de *voir* Dieu et de « vivre ». Mort totale, mort féconde, mort au moins intentionnelle et virtuelle, mort acquise déjà dans cet intime réduit de l'homme où le désir est inchoative réalité²⁷, mort si rigoureusement identifiée à celle du Vainqueur de la mort, qu'en toute certitude cette sentence du Pilate que je porte en moi-même, me promet à l'éternelle vie.

Dès l'« utérus », comme dirait Léon Bloy, la nature physique me voue au « sépulcre », Et mon âme, livrée à elle-même, succombe aux ferments de décomposition que le monde ne cesse d'insinuer en elle. Quelle usure de toutes les puissances, quel gaspillage que cette prétendue vie ! Alors, j'accepte tout ; j'aime en *tout* votre volonté nue ; j'embrasse les mains de ceux qui me jugent. « Prophètes » à

²⁴ 1 Thess, 5:23.

²⁵ Rom., 6:23 ; 12:1 ; cf. Jean, 10:17-18.

²⁶ Luc, 3:38.

²⁷ Exode, 33:20 ; Matt, 6:28.

l'instar de Caïphe²⁸, ils accomplissent à leur insu vos éternels desseins sur moi. Maladies, insultes, mépris, ingratitude, rebuffades, calomnies et trop véridiques médisances – qui me viennent surtout de ceux qui se nourrissent, avec moi, de la chair et du sang de l'Agneau – insuccès et pauvreté, impossibilité d'assurer aux miens un élémentaire minimum de sécurité matérielle, solitude et douleur, déréliction surtout dès ma plus tendre enfance, lointaine hérédité qui me fait frémir, menace de mort et de folie – celle-ci pire que celle-là – dès avant ma naissance et dans le germe même auquel je dois *cette* vie, angoisse perpétuelle depuis que je m'interroge sur moi-même, enfin stérilité des dons que je Vous dois et clameur vaine en ce désert qu'est pour moi la Chrétienté, où je ne suis qu'un raté, un suspect, un inclassable... comment ces choses pourraient-elles me séparer de votre amour, si, *Vous* y cherchant, je *Vous* y trouve ? Et la composition même que m'inspire le passé – pour le pécheur, le présent même est du passé – n'est-elle pas un signe que, si je Vous cherche, c'est parce que Vous, ô mon Christ, m'avez éternellement trouvé ?

Dès lors, tout le temps qu'il me faudra passer encore en exil, j'accepte qu'à cause de Vous, le monde, comme dit saint Paul – celui de vos serviteurs dont je me sens le moins éloigné – me mette à mort sans cesse. Car, en toutes choses, « je suis plus que vainqueur » – vaincu triomphant, anéanti, vidé de moi, *exaninatus*, et donc promis à l'exaltation suprême²⁹ – « par Celui qui m'aima » jusqu'à me frayer la route de cette mort qui débouche sur la « droite du Père ». Et j'ai l'assurance, l'inébranlable certitude, droite en moi comme l'épine dorsale de mon véritable et durable moi-même, plus que jamais ferme, enracinée dans le tuf de l'être, lorsqu'à tâtons je cherche vainement à rallier mes idées dispersées dans la nuit, quand les concepts fuient de toutes parts comme un troupeau pris de panique... j'ai, même alors, *surtout alors*, au delà des chétives certitudes qu'on doit à la raison, la calme et ferme assurance – l'instinct vital, incoagulable en formules, mais au contact immédiat des réalités vivantes : ainsi l'aveugle qui ne « voit » pas, *sait*, dans la nuit, que vous êtes là, quand d'autres, qui n'ont d'yeux que de chair, les écarquillent vainement – j'ai, Seigneur, dans le vide, dans ce « vide » *que Vous êtes* – alors que « moi », je ne suis même plus doute, mais déliquescence et prostration – j'ai l'inouïe, l'inhumaine certitude incréée – ce glaive du Verbe³⁰ – non plus même

²⁸ Jean, 11:51.

²⁹ Phil, chap. II.

³⁰ Hébr, chap. IV.

« conviction », mais sentence souveraine et *jugement* – que « ni la mort ni la vie, ni les anges ni aucune puissance spirituelle, ni le mirage, le vertige, l'ivresse et l'oppression, l'envoûtement des choses présentes, ni le déchirement et l'anxiété provoquées par les futures, ni l'exaltation ni la chute, ni rien qui vienne du monde créé, ne pourra me séparer jamais de l'amour de Dieu, manifesté en Jésus-Christ », mon seul Seigneur, ma vie, mon espérance et mon tout³¹.

³¹ Rom, 8:37-39.

DEUXIÈME STATION

Jésus se charge de sa croix

Pour caractériser la Passion du Rédempteur, saint Pierre, prêchant aux Juifs, ose dire : *douleurs puerpérales*. Aux Galates qu'il engendre à la foi, en qui sa parole a jeté le germe du Christ, chez qui ce Christ est encore embryonnaire, saint Paul révèle qu'il subit pour eux les *douleurs puerpérales*. Ainsi, la Croix signifie la mort pour la vie ; et cette mort comme nos épreuves et souffrances, qui en sont la petite monnaie, les arrhes – parce qu'elles sont les défaillances, en nous, de l'être même, doublement précaire : créaturel et déchu – cette mort, chez le Christ, est synonyme de ce qu'ici-bas nous appelons la vie. Le Christ, s'Il a prié « dans les jours de sa chair », s'Il a supplié – « par ses clameurs entrecoupées de sanglots » – Celui qui pouvait Le sauver à travers la mort, sur l'autre rive de l'Érèbe¹, et qui L'a, de fait, rendu à la vie, s'Il a passé par le pressoir², c'est « pour apprendre », en tant qu'homme, donc pour nous, appelés à partager son humanité puisqu'Il partage la nôtre, « ce que c'est que l'obéissance », combien dure, douloureuse, pénible à notre nature déchue³.

L'agonie, littéralement : la lutte à mort, l'empoignade, le corps-à-corps de Gethsémani, le Christ l'accepte « dès son entrée dans le monde ». Comme Samuel, Il s'empresse de faire acte de présence ; le premier Adam se cachait de Dieu dans l'Eden : le Second S'offre, au contraire, accourt : « Me voici ; je viens, ô mon Dieu, pour faire ta volonté ! » Au traître, qui doit Le livrer : « Dépêche-toi ! »⁴. Et, puisque l'initiateur de la race rédimée n'a d'autre volonté, Lui-même, que celle de son Père, nous son Corps – chacun de nous « membre »,

¹ Et non « sauver de la mort », comme traduit Crampon ; Hébr, 5:7 porte en grec : *ek thanatou* : cf. Jean, 12:27 ; Matt, 26:39 ; Marc, 14:36 ; Luc, 22:42.

² Isaïe, 63:3.

³ Hébr, 5:7-8.

⁴ Ps. 39:8 ; Hébr, 10:5 ; 1 Sam, 3:5-10.

cellule vivante de cet organisme humano-divin – « c'est précisément en vertu de cette volonté », par laquelle nous adhérons au Seigneur pour ne plus faire avec Lui qu'« un seul Esprit », un seul Christ spirituel, un seul Arbre de Vie dans l'Eden reconquis (« une seule plante avec Lui », dit saint Paul), que « nous sommes sanctifiés », déifiés, *fili in Filio* (saint Augustin), « par l'oblation qu'une fois pour toutes », en sa propre personne, « Jésus-Christ a faite de son propre Corps », de tout son Corps, lequel, en sa plénitude, est l'Église⁵. Ainsi, dès sa naissance, l'Eglise, qui « répand et communique » le Christ (Bossuet), connaît, elle aussi, ces « affres puerpérales » qui précèdent la mort, le sacrifice de la vie inférieure, terrestre, « naturelle », la « vente de tous ses biens » afin d'acquérir la « perle unique » de la vie éternelle, déiforme, surnaturelle.

ÊTRE CHRÉTIEN, C'EST « PORTER SA CROIX »

C'est pendant tout notre séjour ici-bas qu'il nous faut « ajouter ce qui manque *aux Passions du Christ* »⁶. Nous tous, en effet, qui formons un seul Corps, nous apportons à ce qu'il y a d'humain dans le Sauveur ce complément dont l'Apôtre parle aux Éphésiens⁷. Il n'est donc pas téméraire, « illuministe », de « faire son Chemin de la Croix ». L'instinct populaire ne s'y trompe pas, qui recourt au verbe, « faire » – accomplir soi-même. Ni « réciter » ; ni, davantage, « assister ». Mais réaliser, mettre en œuvre, *faire* – au sens propre, fort, obvie – en *re-présentant*, en rendant *présent*, derechef actuel, mais réellement, en effectuant en nous et par nous, les membres, en répercutant dans la vie du Corps entier, le douloureux acheminement vers la Mort rédemptrice, la *via dolorosa* du Christ *total*, de Celui que les Pères appellent *plenarius Christus*, étant bien entendu que toute efficace y provient de la « tête » : Jésus de Nazareth, Parole de Dieu incarnée et glorifiée.

L'Évangile nous enseigne, d'ailleurs, en toutes lettres, que c'est ainsi, dans cette perspective, à la lumière de cette conception fondamentale, qu'il nous faut contempler Jésus-Christ. Non seulement il nous apprend qu'il n'y a pas d'imitation « christiforme » sans accep-

⁵ Hébr., 10 : 9 ; 1 Cor., 6:17; Rom., 6:5 ; Eph, 1:3.

⁶ Coll, 1:24.

⁷ Eph, 1:23

tation de la Croix, mais encore il nous révèle que cette Croix ne prend toute son ampleur, ne reçoit toute son étendue – l'envergure paulinienne : « largeur, longueur, profondeur, hauteur »⁸ – ne parvient donc, elle aussi, à toute sa plénitude, n'est pleinement elle-même et chargée de tout son sens, que si nous-mêmes, avant de nous y laisser crucifier avec Jésus, commençons par prendre avec elle le premier contact du « portement ». Elle nous est imposée, bien sûr, et nul ne s'avisera, sans danger mortel, de la choisir, de se fabriquer une croix personnelle et réservée, comme les chaises à séant de velours dans les églises – comme, sous Moïse, au désert, les Prêtres schismatiques, improvisés, mirent la main sur « leur » encensoir...

Enfin, le même Evangile nous montre sans la moindre équivoque en quoi, pour le commun des hommes rachetés, consiste cette Croix. Pascal dirait, sans doute, que « la nécessité et les événements (la) sont infailliblement » (*Mystère de Jésus*). Mais, quelle qu'en soit l'apparence, la Croix est le Sphinx de la Nouvelle Alliance⁹, dressé « au milieu de notre vie » pour nous poser à tous l'inéluctable et paradoxale énigme : « Devine, pressens... ou je te dévore ! »

Je viens d'écrire : à tous. On lit, en effet, au chapitre VIII de saint Marc : « Jésus, ayant appelé la foule avec ses disciples, leur dit : Si quelqu'un veut venir après Moi, qu'il renonce à lui-même, se charge de sa croix et Me suive ! Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie à cause de Moi et de la Bonne Nouvelle prêchée par Moi, la sauvera. Et que sert-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme ? Que donnerait-il en échange de son âme ? »

Ainsi, renoncer à soi-même, c'est, aux yeux de chair, « perdre sa vie ». Là commence en ce texte évangélique tout un jeu d'équations mystiques, toute une algèbre spirituelle qui peut, tout comme l'autre, la mathématique, se « réduire » et se résoudre...

« Vouloir sauver sa vie », c'est, au dire du Seigneur, « gagner le monde entier » ; mais c'est, en même temps, « avoir honte du Christ et de son Evangile »¹⁰. Par contre, « renoncer à soi-même » c'est, en sauvant son âme, sauver sa véritable vie, c'est « voir le Royaume de

⁸ Eph, 3 18

⁹ Sur cet itinéraire lumineux, voir 2 Cor, 3:18. – Quant au « scandaleux » mystère de la Croix, pour les incroyants, le Sphinx, comme nous l'avons vu à la Première Station, c'est le Christ Lui-même.

¹⁰ Marc, 8:38.

Dieu, venant avec puissance »¹¹. Telle est, en effet, dans ce paradoxal renversement de toutes les valeurs qu'opère l'Évangile, la force véritable : subir la mort avec patience, renoncer à soi-même dans l'espérance... Le début de la Première aux Corinthiens développe d'ailleurs amplement ce « paradoxe » et le réfère à la « folie de la Croix ».

Ainsi, ce que nous imaginons, naïvement et superficiellement, être notre vie, mais qu'en réalité nous « sauvons et gagnons » aux dépens de notre véritable vie, c'est, dit Jésus, *le monde*. C'est dire que, pas une minute, nous ne sommes nous-mêmes. Cette vérité relative, qu'à défaut de l'absolue (laquelle est déiformité) nous pourrions au moins trouver dans la fidélité à notre être profond, à l'intention créatrice de Dieu sur nous, nous ne la possédons même pas ! Fils de celui qui est « menteur et père du mensonge » : voilà ce que nous sommes hors la Grâce... Pas une minute, donc, nous ne sommes nous-mêmes ; pas une minute, nous ne songeons à nous retirer « sur la sainte montagne » pour nous y *recueillir*¹², pour nous y retrouver, *Christ-enfant* perdu dans la foule, pour nous y « tenir dans la main de notre conseil », de ce Conseil dont Isaïe nous révèle l'identité : *Spiritus consilii*. La Cour intérieure de ce Temple que nous sommes (au témoignage de saint Paul), est envahie par la populace vulgaire et bruyante – parce que perpétuellement anxieuse, à son insu, comme les bêtes – des badauds, des vendeurs et surtout des acheteurs¹³. Et, quand la mort nous arrache à tout cela, lorsque nous sont enlevées toutes ces choses qui remplissaient notre vide intérieur et *nous tenaient lieu d'âme*, que voulez-vous qu'il nous reste ?... Nous avons vécu comme des bêtes, avec, en plus, des prétextes et des simulacres, nous identifiant aux éphémères objets de nos convoitises – devenus mangeaille, ou confort, ou brillant plumage, amour-propre, jeux, voire littérature, fièvre politique, remous passionnels, ou tout bonnement digestion béate et rumination de notre présence physique – et tout cela s'écroule, se dissipe au seuil de la mort. Si nous avons ici-bas « gagné » les choses de ce monde, en les payant de notre âme, que nous en reste-t-il,

¹¹ *ibid.*, 9:1.

¹² Pesons le sens exact de ce verbe : nous sommes épars, incohérents, dispersés, sitôt que notre orgueil nous fait lâcher la main de Dieu : *dispersit superbos*.

¹³ Cf. Gen, 25:29-34 ; Hébr, 12:16. Si le père d'Esau lui refuse sa bénédiction dernière, c'est parce qu'il ne lui pardonne pas d'avoir vendu son droit d'aînesse (Hébr, 12:17). Jacob n'est le « supplantateur » que d'un déserteur, d'un traître envers soi-même.

face à face avec le Christ, inondés de sa lumière incorporelle, confrontés à *sa* vérité ?

– Rien, rien, rien. Monde nous fûmes, sans être au Christ. Et monde nous cesserons d'être, sans être davantage au Christ.

Que serons-nous donc ? Rien que des larves, des ombres, des avortons, des déchets d'êtres possibles et, quant à l'intégrale vie, des fausses-couches. Oui, nous passons des années à nous remplir de ces futilités. Aux objets les plus vains, les plus passagers – coupés qu'ils sont, par notre convoitise, par notre « impérialisme vital », de Celui qui, seul, leur confère vie et portée absolues – aux préoccupations les plus mortes, nous disons : « Tu es ma vie ! » Aux « choses » à leur inertie, à leur essentielle duperie¹⁴, nous disons : « Tu es mon âme ! »

Et nous laissons le Christ lutter tout seul pour nous, subir à notre place nos plus dures épreuves en Gethsémani, nous, trop lâches pour même « dormir à ses côtés » !

« Perdre sa vie » à cause du Christ et de la Bonne Nouvelle qu'Il propage et communique – non plus simple doctrine et recette de salut, comme dans les autres religions, mais participation à sa vie théandrique – c'est, au contraire, dans saint Marc, « se charger de sa propre croix »... Seigneur, Vous qui savez que je Vous aime, non plus par à-coups espacés et velléités sentimentales, mais en me forçant, jour par jour, à voir dans une réaliste clarté les implications d'un amour sérieux, digne de Vous, éprouvé, non plus bercé par une ivresse pseudo-mystique, mais en appelant à grands cris et de toute ma force l'Esprit d'héroïsme et de surnaturelle charité : accordez-moi d'aller, comme Vous, au-devant de ma croix, d'en embrasser le bois dur et rugueux, de l'accepter et de l'aimer « chaque jour », comme Vous l'enjoignez, et « jusqu'à la fin », comme le gage et le témoignage du magnifique et vigoureux amour que Vous avez pour moi ! Je sais bien qu'à mesure qu'en moi mûrit cette conviction, ce projet, que je m'identifie à cette volonté nouvelle, aux prises avec tout ce qui paraît être moi-même, les tentations se multiplient, les concupiscences se font bouleversantes et la plus minime offrande me laisse pantelant : plus Votre Esprit m'accable de lumière, plus je découvre en moi des sources de sanie. D'avoir à Vous servir, fût-ce par le plus humble acte d'abnégation, je frémis, torturé. Mais ne tenez aucun compte des convulsions irrai-

¹⁴ La formule, « impérialisme vital », qui est d'Ernest Seillère, rappelle l'« orgueil de la vie » dans 1 Jean, 2:16. Quant aux « choses », elles ne sont « choses » que dans la mesure où elles cessent d'être pour nous des « créatures » nous référant à Dieu, pour devenir des « instruments », qui ne nous réfèrent qu'à nous-mêmes.

sonnées de ma nature déçue... Donnez-moi donc, par une entreprise minutieuse et ingénieuse, patiente et persévérante, inattentive aux vicissitudes quotidiennes, dédaigneuse des comptabilités spirituelles, animée surtout par la charité dont me remplit votre Esprit-Saint, de ronger chaque jour davantage, comme eau régale, cette chair lâche et rebelle, qui se dérobe quand elle ne se révolte pas : aux aguets des *vacances divines* ! Si j'accepte la croix, mon Dieu, que ce soit pour de bon ! À Vous seul soit la gloire, à moi la joie d'avoir servi...

« PORTER SA CROIX » : QU'EST-CE À DIRE ?

Et, tout d'abord, de quelle croix s'agit-il ?... Se renoncer, s'abandonner, sortir de soi-même, cela suffit-il ? Le Christ – Lui-même en a témoigné – n'est pas venu pour anéantir, mais pour sauver ; non pour détruire, mais pour achever ; non pour infliger un démenti à Dieu créateur, traité comme un démiurge gnostique, mais tirer quand même de la création telle quelle, souillée par les répercussions de la Chute, tout le bien qui peut, en l'état de cause, « proclamer la gloire » de l'Être. La Grâce, dit un lieu-commun scolastique, n'abolit pas la nature, mais la mène à son véritable terme. Et nous, Chrétiens, qui sommes d'autres Christ, nous devons participer à l'œuvre rédemptrice en ne détruisant rien de nous-mêmes ; car il nous est défendu – depuis notre judicature au pied de l'Arbre en Eden¹⁵ – de rien « juger », *même nous-mêmes*, puisque nous ne sommes juges de personne ici-bas, même pas des hommes que nous étions avant d'appartenir au Christ. Et pouvons-nous jamais, jusqu'à la mort, prétendre que nous Lui appartenons intégralement en vérité ?

¹⁵ « Sortir de soi-même » : la vocation d'Abraham tient en un mot : SORS (Gen, 12:1). Mais la dernière tanière humaine qu'il lui faille abandonner, n'est-ce pas le Vieil Homme lui-même (2 Cor, 5:1-4) ? – Quant à la « judicature », au jugement, l'Elohim, l'Homme, en Eden, oppose le sien. La faute première part d'une appréciation autonome de la raison, refusant la foi. Au lieu d'en croire son Créateur, Eve « voit », dit la Genèse, les choses comme elles lui plaisent. Saint Thomas doute à mi-chemin... L'homme est maudit pour avoir jugé seul ; alors que la Loi vivante, la Norme subsistante, le Verbe, est écarté de lui. Dès lors, « ne jugez plus ». Mais, sitôt le Verbe configuré en nous par l'Esprit-Saint, nous redevenons capables de Juger, et, en fait, exercerons l'universelle judicature quand nous serons pleinement les fidèles témoins et miroirs de ce Verbe (Matt, 7:1 ; 1 Cor, 2:15 ; 6:2-3)

N'allons pas établir, comme des Pharisiens (on l'est toujours inconsciemment, avec la puérole et comique candeur de l'orgueil), de minutieux inventaires spirituels ; comme si Dieu, soumis aux mirages comme nous, nous jugeait, faute de mieux, sur la surface de nos œuvres ! Celles-ci peuvent nous trahir, tout comme un visage peut masquer l'âme au lieu de l'exprimer. Désorientée, déviée par de nombreux facteurs : hérédité, milieu familial, race, époque, l'action n'est pas toujours en notre pouvoir – il s'en faut ! Ce qui compte devant Dieu, ce ne sont pas les « fruits » : car c'est à *nous*, les hommes, que le Seigneur enjoint de connaître d'après ces fruits, puisque nous sommes incapables d'autre chose que d'écouter le témoignage des apparences. Dieu, Lui, *juge les fruits d'après l'arbre*, d'après l'« essence ». Cela se trouve clairement indiqué dans l'Évangile. Ce qui compte à *ses yeux*, c'est le penchant foncier de nos âmes, le « poids de notre amour », comme dit sainte Thérèse... Et, comme s'exprime l'Écclésiastique, où l'arbre penche, il finit par tomber, et *ne bouge plus de là*.

Foin de tout bilan compliqué, dès lors, des introspections raffinées, des efforts à la stoïcienne, tendant à peigner nos belles âmes comme des jardins de Le Nôtre. Ni moralisme, ni vertuisme ; leur domaine est celui du polarisé, du complémentaire : mais le bien et le mal, notions relatives, ne peuvent être des fins. Il n'y a de fin que Dieu et sa Gloire. À plus forte raison, ne sommes-nous pas des fins pour nous-mêmes. Notre perfection, telle quelle, pour l'amour d'elle-même, comme but, et donc abstraction faite de la Gloire divine, indiffère au monde. Théoriquement ou pratiquement « a-thée », comme dit saint Paul, l'univers se fout de l'homme, parasite morbide « penseur » à la surface d'un monde dont l'intégrale inconscience fait la « supériorité ». Ce qui seul compte, c'est la mesure dans laquelle nous laissons agir en nous le Maître de nos vies ; c'est l'humble action quotidienne par laquelle, sans le moins du monde songer à l'ornement du Moi, voire même en considérant ce Moi comme mort et enterré, nous nous prêtons à la circulation de la sève divine en nous, non pour nous-mêmes, non pour l'insignifiante et vaine perfection de nos personnes – l'« honnêteté » naturelle ne signifie *rien* : Dieu ou la pure anarchie ! – mais parce qu'aux mains du Jardinier nous sommes heureux de n'être que d'humbles plantes, qu'Il enlève, greffe, ente, émonde, arrose et taille, comme bon Lui semble. Il n'y a, pour le Chrétien, qu'une seule « moralité » : Aimer Dieu jusqu'au mépris de soi-même.

Loin, par conséquent, d'attaquer à bras le corps le Vieil Homme,

portons-le. C'est dans un climat de *patience* qu'il nous faut posséder nos âmes¹⁶, c'est-à-dire, chaque jour et « jusqu'à la fin » les reconquérir et maintenir sur elles l'empire de l'Homme Nouveau, modèle auquel nous devons finir par nous identifier, ou, plus exactement, avec lequel il nous faut de plus en plus coïncider. Outre qu'il est vain, voire dangereux, de nous hypnotiser sur notre personnage – cette lutte stoïcienne contre le Vieil Homme pouvant aboutir à le « fixer », à galvaniser ce moribond, souvent même à créer de toutes pièces de néfastes complexes – la parabole de l'ivraie et du bon grain nous enseigne que haïr le mal, c'est s'y asservir, c'est le combattre sur son propre terrain, avec ses propres armes, dans son propre climat. Aimons le Bien, le seul Bon : *et taciamus quod volumus*. Le mal, privé de notre attention, même moraliste et vertuiste, végète, dévitaminé, et finit par s'étioler. Personnellement, voici mon témoignage : tous mes efforts « moralitaires » n'ont jamais abouti qu'à des réactions de pendule, qu'à des rechutes, qu'à de vaines pertes d'énergie. Seul un sentiment positif : l'amour de Dieu en Jésus-Christ, n'a cessé de déboucher, depuis plusieurs années, sur l'heureuse surprise d'une purification inconsciente. Telles tendances, combattues en vain ont, un beau jour, tout bonnement disparu. Il faut *orienter* sa vie ; l'Esprit-Saint Se charge de la *transformer*.

Le Vieil Homme !... Si l'amour et le goût des choses célestes – ce goût qui s'insinue en nous difficilement, durement, à force de dégoût surmonté par obéissance pure, dans les ténèbres : « Quoi qu'il en soit, je ne veux que Te servir, ô Dieu » – si donc l'attirance du Christ glorifié – pôle universel, besoin, tropisme, de plus en plus foncier, constitutif, bien plus que désir conscient : le mystique, excédé du Seigneur à la surface du Moi, a plus besoin de Lui, en profondeur, que l'intoxiqué de sa drogue, que le poumon d'oxygène – si, dis-je, la gravitation qui nous aspire vers les « choses d'En-Haut »¹⁷, nous fait du Vieil Homme un intolérable compagnon, eh bien ! qu'il nous meurtrisse les épaules, comme jadis il a lourdement pesé sur la douloureuse échine de Jésus. Le Christ porta, vers le Calvaire, la nature inférieure de l'homme, cette nature contradictoire et révoltée qu'expriment les bras de la Croix, perpétuellement opposés l'un à l'autre. La loi de l'Esprit et la convoitise de la chair, comme dit saint Paul, les deux élans et propensions : d'en bas et d'en-haut, se rencontrent, avec une violence inouïe, dans l'homme que n'a pas encore unifié pleinement

¹⁶ Luc, 21:19.

¹⁷ Col, 3:1-2.

l'Esprit-Saint. C'est ce « royaume divisé contre lui-même », cette nature cruciforme de l'homme, que le Maître a daigné porter pour nous tous. C'est elle, cette humanité déchue, qu'Il a douloureusement pliée à la patience, à la sérénité *quand même*, à l'adhésion d'amour à la seule volonté du Père. C'est elle qu'à notre tour, si nous voulons vraiment renoncer à nous-mêmes, nous devons supporter par amour de Jésus, avec douceur et longanimité.

C'est dire qu'il y a, dans l'ordre surnaturel, un pardon que le Chrétien doit s'accorder à soi-même, et qui n'a rien de commun avec la complaisance bonasse et complice, avec l'indulgence mollasse envers soi-même : il est, essentiellement, un dégagement de soi-même, une libération, un inchoatif oubli de soi-même. Devant Dieu, seul importe l'homme que je *suis*. M'hypnotiser sur mon passé, même pour le condamner – et tout instant sur quoi l'on s'appesantit devient *ipso facto* du passé – c'est jouer au faux dieu. Il faut savoir s'aimer comme on aime le prochain : *pour l'amour de Dieu*, dit l'« acte de charité »... « Oubliant ce qui est en arrière », cette ombre que je traîne à mes trousses, et *qui* me caricature, je dois me porter « vers ce qui est en avant », vers l'Homme parfait, vers la maturité du Christ intégral, « je cours vers ce But »¹⁸ et n'ai d'yeux que pour Lui. Or, ce but, n'est-ce pas « Dieu tout en tous » ?

Mais ce passé, ce mystérieux passé, qui n'est plus, mais dont subsistent les cicatrices, si je l'oublie parce qu'il ne compte pas, parce que seul importe le Dieu *vivant*, éternellement « jeune » – saint Pierre Le qualifie d'Étoile du Matin, et sa Présence, d'Aurore – si je l'oublie, ce passé, *lui ne m'oublie pas*. Il garde en moi des recoins secrets, il laisse en moi des complicités ignorées, il multiplie en moi les pentes et prédispositions. Guéri, je serai, plus qu'un autre, sujet aux rechutes de mon mal. Et c'est précisément parce que « ma » charité l'exorcise, arrache le venin de ses plaies mal fermées, qu'il me tourmente, que j'en ressens les sournoises approches, les perfides revenez-y, comme un convalescent, comme un désintoxiqué des paradis artificiels. Mon âme a mal à son passé, comme l'amputé au membre qu'il n'a plus. C'est maintenant seulement que, sans lutter *ex professo* contre lui, contentieusement, à la manière des moralistes (stoïciens, jansénistes, etc.), j'en éprouve, comme une intolérable blessure, remise à vif par le moindre contact, l'outrage à la bonté du Christ. Ce Jésus, même aux moments où la « critique » me L'enlève sans que je sache où elle Le

¹⁸ Phil, 2:13-14.

cache¹⁹, même lorsque l'intellect me Le dissèque au point qu'Il S'évapore, il me suffit, Dieu merci, toujours, d'ouvrir l'Écriture et de *regarder*, pour qu'Il vive, pour qu'Il m'apparaisse plus réel et présent que moi-même. À de trop rares instants, une science irrécusable m'envahit et me féconde : rapide comme l'éclair, presque intemporellement, l'unique, l'extraordinaire amour que me porte Jésus-Christ m'est révélé par sa présence même. Aucun détail, nul argument, plus de « considérations ». Mais, au sein même de ma faiblesse, en plein défilé de mes bassesses sur le passif écran de mon esprit, un « gros plan » chasse tout le reste : je goûte, savoure, découvre en moi, tel quel, pécheur, *parce que* pécheur, « la bonté, la philanthropie de Dieu notre Sauveur »²⁰. Il m'est, désormais, impossible de rester le même homme. Je vois, je sais, je sens que répondre à cette élection, à cette amitié, à cette dilection, c'est, à corps perdu, la vie ; sans doute, cet amour, loin d'abolir les épreuves, les multiplie-t-il, et avec quel redoublement de violence ! Mais combien préférables ces plaies cuisantes à l'insensibilité d'une âme lépreuse et gangrenée ! En dernière instance, ce qui finit par rendre désirable et digne de fidélité cette « insupportable » Croix du Vieil Homme, c'est uniquement l'« assurance » inouïe que nous apporte l'amour du Christ, cette dilection qui trouve en nous son écho²¹. Semons donc le bon grain, plutôt que d'arracher l'ivraie...

JE SUIS MA PROPRE CROIX

À ce point-là de la vie de Dieu, « se charger de sa croix », c'est, non seulement accepter toutes les choses extérieures : les gens et les événements, et les accepter *comme* une croix, s'en charger, ne pas attendre en gémissant qu'on vous l'impose, ne pas les subir, mais leur faire accueil, comme à la forme écartelante et déchirante que prend, pour Se manifester en nous, ce Verbe « efficace et vivant », qui non seulement « apporte le glaive »²², mais *est* Lui-même ce glaive humano-divin, à double tranchant mais à pointe unique, duel mais non bifide, « plus acéré même qu'aucune épée à deux fils, pénétrant

¹⁹ Jean, 20:13.

²⁰ Tite, 3:4.

²¹ Rom, 8:31-39.

²² Matt, 10:34.

jusqu'à partager, disjoindre, diviser l'âme et l'esprit, les jointures et les moelles »²³; mais c'est encore – suprême épreuve, allant à la brisure, à la *contritio*, et sacrifice par excellence du Chrétien – *s'accepter soi-même*. Si l'Enfer consiste essentiellement dans l'immobilisation malgré soi d'une créature condamnée à rester elle-même, dans la perpétuation d'un devenir consumé par la vaine nostalgie de l'être, si les damnés sont comme des stalactites ontologiques, qui ne voit combien l'âme croyante s'immunise contre lui par l'humble acceptation, « dans les jours de sa chair », d'une puanteur pécheresse – la sienne – tenue pour due, normale et pertinente, vu ce qu'elle est elle-même, pourvu qu'en cette effroyable faiblesse, en cette décomposition sanieuse dès ici-bas, la seule « puissance du Christ habite en elle » ?²⁴ Le Purgatoire sur terre, c'est le vaccin de la damnation.

Forte et compréhensible est, cependant, la tentation de demander à Dieu d'être débarrassé de soi-même, de ce « corps de mort » et de ce Moi pestilentiel, dont la mémoire, par le souvenir de son ignominie passée, est comme une cicatrice ineffaçable, d'où sourd périodiquement un exsudat de pus. Au lieu de se supporter, tel qu'on est, tel que Dieu permet qu'on soit devenu, tel que le jeu combiné de la grâce et de nos résistances passées nous fait aujourd'hui – car c'est *aujourd'hui* seul qui compte pour ceux qui « veulent écouter sa Voix » et « ne pas endurcir leurs cœurs » – on s'impatiente, on se voudrait « meilleur » et « supérieur », de bonne foi, je l'accorde, non pour satisfaire un idéal de perfection personnelle, à la stoïcienne, mais « pour plaire à Dieu » – ce qui est puéril, *Dieu seul pouvant, en nous,*

²³ Hébr, 4 :12. S'il s'agit de Jésus-Christ, c'est à la fois le Verbe éternel *et* l'Homme parfait qui *perce*, au singulier. Le glaive qu'Il est venu jeter sur la terre, comme un Brennus céleste, et qui plonge d'abord dans le cœur de Marie, c'est Lui-même. La lance d'Amfortas guérit les blessures qu'elle-même a faites ; le glaive du Verbe incarné blesse pour guérir. Ainsi, le soc aigu de la charrue ne déchire le sol que pour le féconder, en le rendant plus friable, plus réceptif à la semence. N'est-ce pas à la charrue que fait songer l'Apôtre dans 2 Tim, 2:15 : « Trace tout droit le sillon de la vérité » ? ...Si l'on comprend, avec Saint Paul, la *chair et l'esprit* comme deux pôles, comme deux principes, et l'âme, l'animé, le vivant, le doué-de-souffle (quatre synonymes dans l'Écriture) comme le fruit de cette pariade, on saisira le sens de ce déchirement entre l'« âme » et l'« esprit ». Par ailleurs, le Jansénisme, inconsciemment manichéen sur le plan spirituel et moral, n'a jamais su tolérer avec simplicité le Vieil Homme. Est-ce instinctivement que ces Messieurs de Port-Royal ont eu pour besogne favorite le *jardinage*, avec tout ce qu'il comporte d'arrachage, de sarclage, d'extirpation de la maudite ivraie (Matt, 13:24-30) ?

²⁴ 2 Cor, 12:9.

plaire à Dieu. On voudrait, en un mot, brûler les étapes, alors que « ces inquiétudes », pour « spirituelles » qu'elles soient, « n'ajoutent », ni ne pourraient ajouter, « une seule coudée à notre taille », à notre degré de maturation dans le Christ. Telle est peut-être, au seuil de la vie intérieure, pour l'âme de bonne foi, la suprême tentation, la plus dangereuse illusion, le dernier mensonge. C'est l'erreur de Marthe, à Béthanie. En réalité, puisque *tout est grâce*, puisque tout est don pur, tout doit être, concurremment, acceptation, réceptivité, ouverture, regard fixé sur les mains du Maître²⁵... essentiellement : *contemplation*.

À cet ultime mirage de *l'héroïcisme*, je résisterai, Seigneur. Je ne rechercherai pas une perfection inconsciemment pharisaïque, telle que je puisse être enfin « l'objet de mes complaisances ». Je ne veux pas, dès l'aurore, arracher mon ivraie, systématiquement, avec une attention perdue pour le simple regard, autrement fécond et créateur, qui Vous est dû, avec une ardeur fiévreuse, frisant la contention, pour avoir la satisfaction, toute « naturelle », de réaliser dans ma vie un certain idéal, inéluctablement créaturel et relatif : Dieu, « revu et corrigé par M. Frank-Duquesne ». Je ne veux même pas faire chaque jour « le point », comme s'il était d'une extrême importance – cosmique, et même hypercosmique – que *moi*, un-tel, créature de néant pour tout ce qui n'est pas le Christ en moi, je fusse aujourd'hui, relativement, « meilleur » qu'hier.

Donnez-moi donc, Seigneur, de si bien « diminuer » qu'en moi « croisse » le seul Bon. Et, j'en ai la ferme espérance, TOUT le reste viendra par surcroît. Oui, Père très miséricordieux, au Nom de votre Fils, je vous demande *tout simplement* votre Esprit de vie et de création, afin qu'Il renouvelle en moi tout ce qui est resté « face de la terre », « figure de ce monde qui passe ». Et donnez-moi la patience de laisser croître ensemble en moi, sans énervement ni colère, sans blessure d'amour-propre ni zèle de Narcisse spirituel, jusqu'à la Moisson, le Vieil et le Nouvel Adam ; puisque, de toute façon, l'épanouissement de celui-ci – « esprit répandant la vie » – ne peut qu'étouffer, stériliser celui-là – « animé recevant la vie » (comme un récipient troué reçoit de l'eau)... Et si, faute d'air et d'espace, les épines devaient tuer prématurément quelques grains qui me viennent de Vous, n'êtes-Vous pas assez fidèle et puissant, ô Semeur et Maître de la Moisson, pour faire en sorte que la bonne semence, en levant,

²⁵ Ps. 94:7-8 ; Matt, 6:27 ; Luc, 12:35 ; Eph, 4:12 ; Ps. 122:2.

étouffe à son tour les épines ?²⁶

Se charger de sa croix, c'est donc, à l'instar du publicain, dans l'humilité de son cœur, se savoir, se reconnaître, s'avouer et se supporter indigne et misérable. C'est, avec les Lépreux du troisième Évangile, sans même oser s'approcher du Christ, impur qu'on est et se connaît, s'écrier *de loin* : « Sauve-nous, Fils de David, de l'adultère et meurtrier David ! » C'est comme l'un des dix ladres, sans avoir le moins du monde l'outrecuidance de travailler soi-même à guérir sa lèpre – quel pouvoir avons-nous, sur le plan « surnaturel », sinon de concourir, et même alors, « le vouloir et le faire » nous viennent du Stimulateur, du « Paraclet » – c'est, précise significativement l'Évangile, « SE VOIR guéri », découvrir et constater sa guérison, *gratia sola*. C'est, alors, toujours comme le Samaritain purifié, « revenir sur ses pas », et – tout Samaritain qu'on est²⁷ – « rendre grâces », *non loquendo sed moriendo*²⁸, non par des simagrées, mais en acceptant de mourir au passé, et de ne plus jamais retourner aux sources de sa souillure ; car fuir les occasions de péché, proches ou lointaines, ce lieu-commun des confesseurs, tout homme normalement constitué peut le faire : c'est un critère certain de volonté sincère et de bonne foi. C'est enfin « réaliser » *qu'humilité = lucidité*, qu'on ne voit clair qu'à genoux, et qu'on n'est délivré de la chair, du monde, de soi-même et de Satan, qu'en voyant clair.

Or, la plupart des hommes passent leur vie à refuser la lumière. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir avec quel acharnement imbécile ils ne font à la mort aucune place dans leur schème de vie. Voir clair, c'est, par contre, souffrir de sa misère en l'acceptant toutefois par repentance, pour décharger quelque peu les épaules de Jésus ; c'est ne souhaiter la pureté que pour rendre ainsi grâces, « existentiellement », à son Rédempteur, comme un lépreux guéri, c'est souffrir de ses trahisons quotidiennes, de sa nature immonde, issue d'Adam... car nous sommes abjects envers Dieu et n'oserions traiter les hommes comme

²⁶ « Combien plus votre Père céleste donnera-t-il le BON à ceux qui le Lui demandent ? » (Matt, 7:11). Comparer Luc, 11:13 : « Combien plus votre Père céleste donnera-Il l'Esprit-Saint à ceux qui Le Lui demandent ? ». – Voir aussi 1 Cor, 7:31 ; 15:47-49 ; Matt, 13:30.

²⁷ Se rappeler l'interprétation, courante du temps de Jésus chez tous les Juifs, du mot *Samaritain* : le *Schomroni*, c'est, non seulement et littéralement, l'hérétique, mais surtout le fils de *Schomron*. Or, ce dernier nom désigne aussi Schammaël ou Satan. Cette tradition se retrouve à la fois dans le Talmoud et dans le Coran (cf. Jean, 8:48).

²⁸ Collecte de la Messe des Saints Innocents, le 28 décembre.

nous Le traitons ! Combien, chaque jour, de nos instants, Lui consacrons-nous ? Combien de nos pensées, de nos désirs, de nos paroles et de nos actes Lui sont dédiés, sont dignes, tout au moins, de passer sous son regard ?²⁹ Je sais, j'ai l'irréfragable assurance, que la moindre de mes réflexions fugitives, à peine ébauchée dans le secret, pour peu que j'y consente, provoque, dans toutes les sphères de l'être, des remous à l'indéfini, comme une pierre élargit dans l'onde, lorsqu'on l'y jette, des rides concentriques. L'apostasie de tel Prêtre, reculant en Chine devant le suprême témoignage, j'en suis partiellement responsable, lorsque, sous les regards narquois de mes collègues de bureau, je n'ai pas osé affirmer ma foi. Et si, résistant avec vaillance à telle tentation charnelle, j'avais offert au Christ mon dur triomphe comme un ingrédient de son alchimie, telle religieuse fût sans doute restée fidèle à ses vœux. Contribué-je à entourer l'humanité d'une atmosphère spirituelle où les poumons de l'âme respirent aisément, où le Souffle divin trouve des voies frayées ? Ou les « esprits mauvais qui sont comme l'air de ce monde enténébré, qu'ils dominent »³⁰, trouvent-ils en moi leur dupe et leur allié ? ... Il faut voir clair, autrement dit – seule *action* qui nous soit à tous aisément accessible – *veiller et prier*, dans la compagnie de Jésus-Christ. Mais combien d'hommes se doutent de leur véritable état ? Notre humanité n'est-elle pas comparable à cette Ninive où Yahweh dit trouver des millions d'hommes « incapables de discerner leur droite de leur gauche », le bien du mal, sans compter « des animaux (sans doute d'apparence humaine) en grand nombre » ?³¹

Ignorants ou complices, c'est d'ailleurs tout comme : on s'aime, on s'accepte, on se tolère – ce n'est pas la même chose que se subir, se supporter, se charger de soi-même comme d'une croix – on se considère avec complaisance, non comme une créature rachetée par le Sang de Jésus-Christ, mais tel qu'on est effectivement, campé dans l'être, installé dans l'existence comme Tartuffe chez son bienfaiteur : « La maison est à moi, c'est à Vous d'en sortir ! » Bref, on s'admire, on se félicite soi-même, ou, si l'on est trop lâche... on ne sait jamais ! je ne sais quelles forces inconnues guettent peut-être l'hominien trop glorieux..., on se purlèche par procuration : ce chapeau de Gessler s'appelle *genre humain*, et son culte inane et grotesque *humanisme*. On voit même des Chrétiens qui donnent dans ce godant.

²⁹ Habac, 1:13.

³⁰ Eph, 2:2 ; 6:12.

³¹ Jonas, 4:11.

Telle est l'effroyable servitude du mensonge, de l'illusion, qui mène à la « seconde mort ». La Vérité, seule, qui est Jésus-Christ présent dans nos cœurs par son Esprit, peut nous en délivrer. C'est pourquoi, « Seigneur, mène-moi par ta Voie et je suivrai ta Vérité ; dilate et réjouis mon cœur pour qu'il vénère ton Nom »³².

LA CROIX ET LA VIE

Dans Saint-Luc, une kyrielle de synonymes et d'antithèses met en opposition les termes suivants :

VOULOIR SAUVER SA VIE...

C'EST : refuser la croix,

OU : gagner le monde entier,

OU : se perdre (en grec, se ruiner) soi-même.

PERDRE SA VIE A CAUSE DU CHRIST...

C'EST : prendre chaque jour sa croix,

OU perdre le monde entier,

OU se sauver soi-même, en se renonçant soi-même.

Notons ici que, lorsque l'Évangile évoque cette « vie » qu'il nous faut sacrifier, il use du mot *psukhê*, qui désigne, comme le *néphesch* de la Genèse, le phénomène animé, l'animalité plus ou moins raisonnable (et surtout raisonneuse !) que Saint-Paul qualifie d'« humanité naturelle » ou purement « terrestre ». Considérons, maintenant, les deux séries verticales mises en parallèle ci-dessus. À l'intérieur de chacune d'elles, la synonymie des termes nous permet d'aboutir, pour la colonne d'en-haut d'abord et celle d'en-bas ensuite, aux conclusions suivantes :

Prendre sa « croix », c'est accepter que soit offerte, mise en jeu, en péril, risquée, cette pseudo-vie d'en-bas, née « de la chair et du sang » et, par conséquent, destinée à ne déboucher que sur la chair et le sang. Cette animalité précaire, doublement tarée, hypothéquée par sa condition créaturelle et par le péché – qui revendique fièrement la contingence comme un titre d'aséité ! – nous tentons coûte que coûte

³² Ps. 85:11, Actes, 17:28; Eph, 2:12.

de la conserver, comme un butin, comme une proie. Or, comme nous n'avons de personnalité, voire de réalité – donc d'existence simplement physique, animée, enfin proprement humaine – qu'en Dieu, en nous campant avec superbe vis-à-vis de l'Être, nous perdons et ruinons cette Présence qui nous confère la véritable autonomie, soit toute chance d'échapper à l'essentielle précarité du devenir créaturel. « Sans Dieu dans le monde »³³, nous sommes amorphes en plein chaos, et, plus rien n'ayant de sens, notre liberté n'est plus qu'un leurre. Somme toute, l'humanisme a pour but de nous couronner, de nous confier l'empire suprême, mais, en fait, il fait de nous les jouets de forces incohérentes, pas même des esclaves : des cailloux dégringolant à flanc de montagne. Des rois d'azote et de carbone. Que nous reste-t-il, dès lors, pour nous donner l'illusion du maintien dans l'être, voire d'une expansion de « notre » être, sinon de tenter, par tous les moyens, de nous incorporer « le monde entier »³⁴ ? L'empire universel que le Diable offre à Jésus, c'est précisément la servitude universelle : on ne « commande » à la création que pour en tirer subsistance, que pour prolonger à la petite semaine ce sursis que l'homme appelle « vie ». Mais, on a beau « gagner le monde entier », assassiner (au moins intentionnellement) les créatures, les vampiriser, pour se cramponner soi-même à l'être : elles ne nous cèdent que devenir et contingence. Nous volons des voleuses. Le butin que nous leur arrachons est lui-même frappé d'opposition. On a vraiment abandonné la proie pour l'ombre. Tel est le sens, dans le petit tableau ci-dessus, de la série « verticale » d'en-haut.

Par contre, se renoncer soi-même, c'est, en réalité, ouvrir enfin les yeux, s'apercevoir que ce qu'on prend pour soi, pour la substance et racine de soi, pour *l'être*, c'est en vérité *l'avoir*, l'inventaire de ce que le monde possède en nous. Mort à ces pseudo-réalités terrestres, qui sont effectivement « mirage éphémère », on vit désormais pour « les choses d'en-haut », parce qu'on n'est entré dans la mort que pour ressusciter. Pour ceux qui n'ont d'yeux que de chair, il peut sembler qu'on soit nu, sans force, inerte, cadavérique, mais, en fait, notre vie véritable – incorruptible, éternelle et « contagieuse » – est « cachée avec le Christ en Dieu », car elle *est* le Christ, et donc semence de gloire. Or, cette vie définitive et stable est *être* et non plus *devenir* : éternellement virtuelle dans le Verbe, comme nous dit le prologue johannique, elle devient temporellement actuelle dans le monde trans-

³³ Phil, 2:6.

³⁴ Cf. Matt, 4:8-5.

figuré par le Verbe, c'est-à-dire dans l'Église... *stat Crux dum volvitur orbis*. Le « Moteur immobile » n'a que faire du « monde », de cette « grande tribulation » en perpétuel ébranlement. L'être l'emporte sur l'avoir, car l'avoir suit l'être et n'est possible que par lui, mais la réciproque n'est point vraie. Ainsi, la Présence qui fait de nous des temples, cette Lumière-Vie qui nous est plus intime que nous-mêmes, c'est vers Elle que nous nous tournons, et non plus vers les nourritures terrestres que nous avons confondues avec notre être. Le Corps dont nous tirons notre subsistance humano-divine, notre déformité victorieuse de la mort, nous le préférons, dorénavant, aux revêtements et masques dont le « monde » l'affublait fallacieusement³⁵. Et voilà, dans le tableautin ci-dessus, pour la colonne d'en-bas...

Cette distinction des deux « vies », saint Jean l'exprime par les nuances mêmes de son vocabulaire : « Celui qui aime sa vie, dit Jésus, la perd », au présent, *ipso facto*, tout comme on accède *hic et nunc* à la vie éternelle. « Et celui qui hait sa vie », non *la* vie, mais la *sienne*, accaparée, séparée, « dans ce monde » de ténèbres, « la garde » (en grec : la sauve, ou la conserve) jusqu'en la vie éternelle »³⁶. Ce qu'on possède « dans *ce* monde » de la Chute, dont Satan s'est fait le dieu³⁷, ce qu'on thésaurise en cet univers vicié, détraqué, désorbité, c'est la *psukhê*, c'est « l'existence sans Dieu dans ce monde » dont le Diable est provisoirement le *sens*, comme dirait Soloviev, le contre-Verbe ; c'est la pure et simple animalité raisonneuse. Cette *psukhê*, l'aimer, la flatter, la laisser croître en sauvageonne, ne peut que fortifier les germes d'essentielle précarité, donc de mort, qu'elle recèle et secrète.

Mais, dit Ronsard,

les blés coupés reverdiront plus beaux...

On taille l'olivier sauvage, on en greffe les rejets sur l'Olivier franc, le Père émonde les sarments de sa Vigne... On sacrifie la *psukhê*, dit le Christ dans le quatrième Évangile, pour qu'elle s'épanouisse, se transsubstantie, non plus dans « *ce monde* », cela va sans dire, mais dans l'éternité, où elle devient *zôê*, vie suprême et transcendante, vie divine, telle qu'elle apparaît dès le verset 4 du prologue johannique. Dans le Verbe, tout est *zôê*, vie divine, laquelle, en l'homme, se manifeste comme lumière, clarté projetée sur le monde,

³⁵ 1 Cor, 7:31 ; Matt, 6:25 ; Col, 3:1-4 ; 1:27 ; pour Saint Pierre comme Zacharie et la parabole du Semeur, le Christ est germe, grain, semence.

³⁶ Jean, 12:25.

³⁷ 2 Cor, 4:4.

doxa créée : intelligence³⁸. Et précisément, en cette vie-là, en cette vie-principe, en cette Vie intégrale et parfaite³⁹, en cette Vie éternelle, *zôê*, s'épanouit la *psukhê* sacrifiée, émondée, la phénoménalité « naturelle », pour peu qu'on se désaltère au puits du Messie⁴⁰. Qui consent, dit Jésus, à perdre sa *psukhê*, la sauve et la retrouve transfigurée en *zôê* : c'est mourir à la condition de créature déchue, à la *morphê* d'esclave, pour renaître sur la Croix – avec le Christ et comme Dismas – à la condition de FILS, en *Theon*⁴¹. C'est – par l'Esprit d'amour et d'adoption, en qui et par qui le Christ meurt sacrificiellement, comme Il S'est par Lui sacrificiellement incarné – devenir, comme dit Saint-Augustin, *filius in Filio*⁴².

C'est là ce qu'entend le troisième évangéliste, lorsqu'il rapporte cette parole : « Quiconque cherche à sauver sa vie, sa *psukhê*, la perdra ; mais quiconque l'aura perdue, la recouvrera par une nouvelle naissance »⁴³. C'est encore chez Luc qu'on peut lire : « Si quelqu'un vient à Moi, sans haïr... sa propre vie, sa *psukhê*, il ne peut être mon disciple. Et quiconque, Me suivant, ne porte pas sa croix, lui non plus ne peut être mon disciple... Quiconque d'entre vous ne renonce pas à *tout* ce qu'il *possède*, ne peut être mon disciple »⁴⁴. Ces paroles,

³⁸ Jean, 1:4.

³⁹ Elle est aux vivants ce qu'aux nombres est l'unité, ce qu'à tous les phénomènes lumineux est une Lumière qui S'illumine Elle-même, à la fois objet et sujet parfaits d'illumination.

⁴⁰ Dans ce sens, cf. Jean, 3:29-30; 12:24 ; 2 Cor, 4:10-11.16. Voir aussi Jean, 12:25 ; 4:14.

⁴¹ Comparer Phil., 2:7 et Cor., 8:9 (*ceci* est le but de *cela*). Voir la Préface propre de l'Épiphanie, « complétée » par celle de l'Ascension. Il faut, comme Décius, risquer le saut dans l'Abîme, non pour se vouer aux « dieux inférieurs » de l'humanisme – culture, nation, race, classe – mais pour s'anéantir devant ce Yahweh qui « réduit au néant tout ce qui est, pour que nulle chair ne se glorifie devant Lui » (1 Cor, 1:28). C'est pourquoi « nul ne peut Le voir et vivre », de sa vie antérieure, purement « naturelle » (Exode, 33:20).

⁴² Si le Baptiste accomplit son œuvre « dans l'esprit et la puissance d'Elie » (Luc, 1:17), le Christ opère toute la sienne « dans la puissance » de l'Esprit-Saint, auteur de l'union hypostatique. Parmi d'innombrables textes, cf. Luc, 1:35 ; 4:18 ; Rom, 1:4 ; Pierre, 3:18... « Pour *les* fils dans *le* Fils », voir Hébr, 9:14; Rom, 8:15 ; Gal, 4:6.

⁴³ Cf. Luc, 17:33 : *zôgonêsei* ; passage d'autant plus remarquable que plusieurs manuscrits, au lieu de *sosai* (tenter de *sauver* sa vie) portent *peripoïesasthai* (accaparer, empoigner sa vie, se l'appropriier exclusivement, s'en emparer, voire s'y cramponner comme à un butin ; cf. Phil, 2:6).

⁴⁴ Luc, 14:25-26.33; cf. Matt, 10:38. Le parallélisme de ces trois phrases ne relèverait-il pas de cette figure de style, courante chez les Juifs – voir les Psaumes et surtout les Livres sapientaux – et qui doit suggérer l'identité, sinon ontologique, du moins « économique » ? Dans ce cas, « haïr sa vie », « porter sa

précise le narrateur sacré, furent adressées à la « grande foule »... À vous, à moi, à tout le monde.

Ainsi, cette *psukhê* qui s'oppose à la *zôê* comme l'Ancienne à la Nouvelle Loi, comme Moïse au Christ, cette « vie » qui doit être « transformée », non pas « abolie » (*mutatur*, non *tollitur*), elle est, pour l'instant, toute pleine de ce « monde » perdu, qui, toutefois, pour le croyant, pour l'homme libéré, cesse d'être « ce » monde, cette aire de ténèbres, et devient lui-même « sacramental », univers associé à la Rédemption et au sens le plus large : cosmique – ÉGLISE, « de surcroît » si l'on veut. Ce qui transfigure et, dit Saint Irénée, « rachète » cette candidate à l'éternité, cette *psukhê*, Luc l'indique tout comme Jean : c'est une naissance nouvelle, non plus d'en-bas, mais d'En-Haut, non plus de « chair-et-sang », par le jeu des forcées créées, mais d'eau et d'Esprit, par l'irruption du libre vouloir divin. Or, à cette infusion d'un vin neuf, les vieilles outres crèvent... « la lame use le fourreau ». Et Luc, 14:33 reprend un thème favori du Sauveur : l'opposition de ce qu'on *est* à ce qu'on *a*, de l'essentiel à l'accidentel, de l'arbre aux fruits qu'on y a suspendu par artifice, de la Vie aux aliments et du Corps aux vêtements. Prendre sa croix, dit le Seigneur, c'est « renoncer à *tout* », à l'entièreté de « ce qu'on possède », donc s'appauvrir de soi-même, se dépouiller de soi-même (dans la mesure où l'on est, pour soi-même, la première des *proies*)⁴⁵ ; c'est se défaire de soi-même, créature pécheresse, pour s'enrichir du Christ, c'est rendre à Dieu *tout* ce qu'on a reçu de Lui. Bref : abandonner tout ce qu'on *a*, pour devenir ce qu'on *est*. Par où l'on voit que la péricope du jeune homme aux « grands biens » et la parabole du « mauvais » riche, de l'homme à la « mauvaise » richesse, se réfèrent toutes deux à la Croix. Tout d'ailleurs, dans l'Évangile, qui *vit*, se tient : *omnia in Ipso constant*.

SUIS-JE MÛR POUR LA CROIX ?

Nous voici rendus : saisir la Croix qui nous est présentée, c'est renoncer à cette pseudo-richesse qu'au temps de notre illusion nous prenions pour nous-mêmes : « valeurs » matérielles, intellectuelles et

croix » et « renoncer à tout ce qu'on possède », – non pas à *l'être* (Gen, 1:26 ; 2:2), mais à *l'avoir* – seraient des formules équivalentes.

⁴⁵ Cf. Phil, 2:6 – *harpagmos* (d'où *l'Harpagon* de Molière).

même religieuses (mais d'une religion « close »). Si nous sommes, « quant à la justice légale » – comme dit Saint-Paul – constamment aux aguets des *mérites*, toujours inquiets et prêts aux inventaires, « irréprochables », ces titres tenus par nous pour de précieux avantages, n'y voyons plus qu'une perte, du fait de Jésus-Christ, étant donnée la transcendance, la valeur absolue, incommensurable, de la connaissance du Christ Jésus, notre Seigneur. Pour son amour, acceptons délibérément de tout perdre, de tenir toutes choses pour du fumier, afin de Le gagner, Lui, et d'être trouvés en Lui, non pas avec notre propre justice – celle qui nous viendrait prétendument d'une servile et minutieuse observation de la Loi – mais avec cette justice qui naît de la foi dans le Christ, Lui et la mystérieuse puissance émanant de sa Résurrection.... Perdons toutes choses, renonçons au monde (et à nous-même, dans la mesure où nous *sommes* « monde »), pour être admis à communier à la Passion du Christ, à Lui devenir conformes dans sa Mort, pour parvenir, si nous le pouvons, à la « résurrection des morts »⁴⁶. Tout ce développement, d'ailleurs, est de l'Apôtre.

SE RENONCER, PERDRE SA VIE, SAISIR SA CROIX, SUIVRE JESUS : c'est accepter, subir avec amour et gratitude, tout attendre du Ciel, ne pas chercher la joie au-delà de l'épreuve présente, puisqu'elle nous donne *tout* Dieu, ne pas brûler non plus ces étapes que sont les Stations de la *Via Crucis*, mais, à cause du Christ, « du fait de Jésus-Christ », comme dit encore Saint-Paul, par Lui, en Lui et surtout pour Lui, par amour de Celui qui nous aima le premier – Lui, juste ; nous, pécheurs – s'avancer vers la « sainteté à Yahweh » sans y avoir *visé* le moins du monde – pas d'arrivisme surnaturel ! – donc souhaiter de toute son âme être un mendiant, rien qu'un mendiant aux portes de la Cité sainte... Consentir à la Croix, c'est donc ETRE UN PAUVRE, c'est offrir à Dieu, non ses vertus, ni ses actes ou ses œuvres, mais tout bonnement son indigence, son besoin, sa misère, sa radicale carence de réalité propre, et préférer au fond du cœur l'admirable cri du Psalmiste : « Toi, oui, Toi seul, ô Dieu, juge-moi ; considère-moi, car je suis un *homme de désir* ».

Pour qui veut se charger de sa croix, c'est là seule question qui compte : de quel désir suis-je l'homme ? Ai-je faim et soif de cette « justice du Royaume » qui est pureté intérieure, unité spirituelle, cohérence, orientation vers Dieu seul, simplicité d'une âme non

⁴⁶ Phil, 3:6-11.

partagée, bref : *pureté* au sens évangélique du terme ? Est-ce le Royaume, l'empire du Roi-Messie dans les âmes, à commencer par la mienne, et sa rectitude, son intégrité, son intention « droite », que j'appelle de toute ma vitalité ? Moi qui suis violent, rancunier, naïvement et puérilement orgueilleux, sensuel jusqu'à la moelle, indélicat, égoïste et pavaneur, est-ce que vraiment, sous la patine du Moi, j'aspire ardemment à réaliser dans ma vie, *pour l'amour de Jésus*, les maximes du Sermon sur la Montagne ? Les Béatitudes éveillent-elles en moi une nostalgie de jour en jour plus dominante ? Est-ce que, nuit et jour, à travers la cohue des sentiments et des désirs généralement médiocres, souvent imbéciles, parfois ignobles, qui m'assiègent et dont je redoute l'envahissement et l'irruption, je m'accroche malgré tout à un seul et même fil d'Ariane : servir Dieu, aimer Dieu, être à Dieu, non pour moi-même et l'enrichissement que j'en pourrais retirer, mais pour *Lui*, pour *sa* gloire ; parce qu'Il est perfection vivante et « contagieuse », splendeur de l'être, plénitude de vie, océan de suprême réalité... surtout parce que, m'ayant aimé le premier, Il ne cesse de vouloir *ma* gloire en son Fils monogène ? Est-ce qu'enfin la seule douleur qui soit pour moi sans apaisement, parce que l'amour arrache tous les pansements d'une telle plaie, est celle qui me vient de me savoir ingrat, traître, torpide au Jardin des Oliviers ? Et souffrance adorante, dont les larmes sont d'amour, versées sur Lui, non sur moi ?

Alors, Seigneur Jésus, je suis mûr pour la Croix. Alors approche le moment où, non seulement la vie m'imposera cette Croix, mais où je m'avancerai vers elle et, comme Vous, l'embrasserai dans les larmes, cette Croix qui seule peut me rendre semblable à Vous. Pourrai-je la compter parmi les trois Mystères de votre Esprit : *joyeux*... c'est la Colombe du Baptême – *douloureux*... c'est elle, votre Croix salvifique – enfin *glorieux*... les langues de flamme sur vos élus ?

Mon Dieu, mon Dieu, mon Tout et mon Amour, faites, je Vous en supplie, qu'au delà même des pensées et des impulsions que Vous m'accordez en aumône, je sois un jour si bien identifié au Capitaine de notre salut, que la Croix devienne pour moi incommensurablement plus qu'un thème de méditation : une réalité vécue, éprouvée, remplissant de toutes parts l'horizon... oserai-je même dire : Quelqu'un ? Ou, du moins, le *signe* ; *l'indicatif* de Quelqu'un... une Présence, vivant en moi, et si bien confondue avec moi, demeurant en moi comme je demeure en Elle, si bien devenue l'essentiel de moi-même, qu'à son égard le seul mouvement (réel et même concevable) de tout mon être

soit ce baiser que Lui a donné Jésus : *Sibi Crucem bajulans...* Cette Présence, au Baptême, « est descendue sur Lui sous forme corporelle » ; et voici qu'au Calvaire Jésus Se dresse vers Elle, étend sur son image son Corps plus brisé par l'Amour, par Elle, que par la haine des Juifs. En cette heure-là, la Volupté du Père a pris forme « sur la terre », en l'humanité du Christ, comme « au ciel », en la divinité du Verbe. Le cycle, si l'on peut dire, de la Dilection trinitaire, a été « bouclé » : tout ce qui compte se trouve mené à terme, consommé. Mais, pour qu'en moi cette Volonté Se manifeste aussi, « sur la terre comme au ciel », pour qu'en votre enfant l'Esprit d'adoption pousse vers Vous un cri parfait – votre œuvre déifiante se trouvant en lui « consommée » – qu'entre ces deux éons, terrestre et céleste, niveaux d'être et de vie, « arrive », s'étende, se répande et s'épanouisse « le règne » de votre Croix !

TROISIÈME STATION

Jésus tombe pour la première fois

Pourquoi, précisément, *trois* chutes ? Pour réparer et compenser nos innombrables refus, nos adorations à rebours, nos agenouillements devant les idoles, s'agirait-il, pour le Sauveur – dont le Nom même, « Fils de l'Homme », *Bar-Enôsch*, dans l'hébreu de Daniel, 7:13, connote une humanité humiliée – de prosterner notre nature commune, successivement, devant chacune des *Trois* Personnes ? Nos lévites, prostrés à même l'humus originel avant l'Ordination, se doutent-ils qu'en réduisant leur chair immobile à cette passivité, ils renouvellent à la fois le face-contre-terre de Gethsémani et les chutes adoratrices, les métanies sacerdotales de l'Homme-Dieu ?¹ C'est ce que rappelle encore, le Vendredi-Saint, l'allongement sur les dalles du chœur, du Prêtre et de ses deux ministres : Pierre, Jacques et Jean ne se sont étendus, près du « pressoir »², que pour s'abandonner, par tristesse et carence d'espoir, à la torpeur ; mais les officiants du Vendredi-Saint se prosternent, eux, pour « veiller et prier ».

Autre sens possible des *trois* chutes, car tout ce qui nous manifeste la Sagesse participe à son « bariolage »³ : s'il nous faut, selon l'Apôtre, purifier « l'intégral ensemble de notre être : l'esprit, l'âme et le corps », dompter à sa racine, en l'humiliant, la *triple* concupiscentia : de la *chair* (qui s'en prend à tout ce que possède en nous la création subhumaine), de la *science* (qui infecte l'âme, ce que Pascal appelle les « grandeurs de l'esprit », nos puissances de conquête intel-

¹ La « métanie » est ce fléchissement-éclair, jusqu'au sol, suivi d'un relèvement immédiat – la main droite ayant touché le sol du bout des doigts – par lequel les officiants, dans la Liturgie « orthodoxe », signifient leur participation aux « chutes » réparatrices et rédemptrices du Sauveur.

² Isaïe, 5:2 ; 63:2-3 ; Matt, 21:33.

³ Eph, 3:10.

lectuelle), et de *l'orgueil vital* (qui corrompt en nous les sources mêmes de l'être et ce mystérieux réduit où il s'origine à Dieu), ne pourrions-nous trouver là une portée symbolique de ces *trois* chutes sur la Voie douloureuse ? Si même « le juste tombe sept fois, pour se relever » ; si même l'homme sanctifié, qui « marche dans l'Esprit », ne peut manquer d'être infidèle à ce septuple Esprit, la triple chute du Maître n'implique-t-elle pas, précisément pour ceux qui tentent de Le suivre de plus près en portant leur croix, trois effondrements capitaux, significatifs, sur la voie qui mène, par les grandes ténèbres de la neuvième heure, à ressusciter avec Lui ? À chacune des étapes : purgative, illuminative, unitive, qui nous acheminent vers la Gloire pascale, ne serons-nous pas trahis par « cette poussière, notre figment », dont nous sommes faits ? Après tout, la Parole de Dieu est assez riche, assez inexhaustible, si j'ose dire, pour qu'aucune « prophétie », aucun texte inspiré, aucun message de Dieu, ne se présente à nous comme un cryptogramme susceptible d'une seule et exclusive interprétation⁴.

La vie du Chrétien consistant à saisir chaque jour sa croix, rien d'étonnant que, d'après certains manuscrits, de la Vulgate c'est aussi *chaque jour* que le juste « succombe sept fois », *chaque jour* que Dieu considère « dans le secret » « nos chutes et nos relèvements ». Notre pèlerinage terrestre est donc jalonné d'écroulements et de remises en marche ; à travers « quarante *jours* et quarante *nuits* », comme il est dit d'Elie – *quarante* étant le chiffre symbolique de la « quête », de l'expectative en marche, de la purification préparatoire et pénitentielle, de Jean-Baptiste et du Schéôl – nous suivons le Verbe colonne lumineuse et le Verbe colonne de brume, divine clarté dans la Nuit du Moi, ineffable Ténèbre dans le fallacieux plein-jour de l'homme déchu : vers Horeb, montagne de Dieu⁵, qui, depuis la « plénitude des âges », s'est avérée n'être autre que le Calvaire...

Quand tombe la nuit, c'est à peine si le croyant ne cède pas à l'angoisse, ne capitule pas devant le maître des ténèbres *extérieures* ; car il en est d'intimes, qui nous viennent de ce « cœur » où s'opère notre rencontre avec la source même de notre être – c'est alors à peine si l'audacieux, le risque-tout de la foi, ne doute pas de soi-même, du monde et de Dieu. La croix lui tombe des mains lassées, roidies par la crampe, comme mortes déjà. Lui aussi « s'assied au désert, sous un

⁴ 1 Thess, 5:23 ; 1 Jean, 2:16 ; Prov, 24:16 ; Ps. 102:14 ; 2 Pierre, 1:20 (texte grec).

⁵ Matt, 6:4 ; Ps.138:2 ; 1 Rois, 19:8.

genêt »⁶, et demande la mort en disant : « Prends ma vie dès maintenant, Seigneur, car je ne vaudrais pas mieux que mes pères », qu'Adam le premier de tous. « Il se couche alors et s'endort », comme les trois Apôtres au Jardin des Oliviers⁷. Ce serviteur qui « n'est pas au-dessus de son Maître », ce disciple appelé à partager le « baptême » et le « calice » de l'Initiateur⁸, sans doute la volonté de l'esprit ne cesse-t-elle jamais, chez lui, de l'exposer aux trahisons d'une chair lamentablement frappée, dès le berceau, de caducité ; mais avec quelle indicible miséricorde, avec quelle souveraine dilection, et sans l'ombre d'amertume, Jésus, aujourd'hui comme dans le vestibule de Caïphe, « le regarde » tout simplement : *et conversus Dominus respexit eum*. Mais il est écrit aussi : *Jesus auteum intuitus eum, dilexit eum...* C'est précisément parce que le Sauveur l'a « regardé », l'a pénétré jusqu'au fond de l'âme, l'a sondé, supputé, pesé, trouvé *sans* « pesanteur de gloire », qu'Il l'a aimé le *premier*, qu'Il S'est réjoui de donner sa vie, Lui, Fils parfait, Témoin fidèle et véritable, pour ce pécheur, cet impie⁹. Sans doute, le Rédempteur rétorque-t-Il au croyant le verset liturgique : *Quaerens Me Pastorem bonum – sedisti lassus... ?*

LE VIEIL HOMME, CE « ZOMBI »

« Nous n'avons pas », en effet, « un grand-prêtre insensible à nos faiblesses, puisqu'Il a été tenté *comme nous* en *toutes* choses, mais sans commettre aucun péché ». À peine S'est-Il chargé de sa Croix,

⁶ Le genêt d'Elie, le ricin de Jonas et le mancenillier de la Fable antique ont tous trois pour « exemplaire » fondamental et primitif cet Arbre d'Eden à l'ombre duquel se cueille le fruit de la connaissance désespérante, « ouvrant les yeux » à l'amertume d'un « monde sans Dieu » (Gen, 3:5 ; Eph, 2:12).

⁷ À Gethsémani, trois témoins terrestres : Pierre, Jacques et Jean, et Trois Témoins célestes : le Père, le Verbe, l'Esprit-Saint. Ceux-ci – les « Veilleurs » de Daniel ? – « observent dans le secret ». L'être, en Eux, se confond avec une « vue » sans défaillance, puisqu'ils sont Eux-mêmes *la* Lumière. Ceux-là, par contre, sont torpides, comme toujours, « sans intelligence et butés dans leur cœur », (Matt, 15:16 ; 16:9 ; Luc, 24:25 ; Jean, 14:9), parce que toute activité créaturelle tend, de soi, à l'entropie et que la Chute a rejeté la nature humaine sur elle-même. L'humanité de Jésus, dans sa condescendance, n'est donc jamais aussi proche de nous que dans la fatigue, le sommeil, l'épuisement.

⁸ Baptême = mort (Rom, 6:3-4) calice = déréliction (Hab, 2:16 ; Isaïe, 51:17-32 ; Jér, 25:15 ; 49:12; surtout Ezéch, 23:31 et texte hébreu de Zach, 12:2).

⁹ Luc, 22:61 ; Marc, 10:21 ; Dan, 6:27 ; 2 Cor, 4:17 ; 1 Jean, 4:10.19 ; Rom, 5:6-8.

qu'Il succombe *aussitôt* : « Je ne puis, à Moi tout seul, porter tout ce peuple sur mes épaules, car il est trop pesant pour Moi ». Car « Il nous a pris à charge dès notre origine. Il nous a portés (*comme une Croix*) dès notre naissance ». Il S'est si bien identifié à nous – pour ensuite pouvoir nous identifier à Lui – en Lui Dieu S'est tellement mêlé à notre misère – au point qu' « en toutes nos angoisses Yahweh Lui-même a été dans l'angoisse » – que, faute de pouvoir (et devoir) comme nous porter en guise de croix ce Vieil Homme qui « demeure en nous », faute de ployer comme chacun de nous sous le fardeau du Moi pécheur et voué au non-être, Il S'avance courbé sous le joug d'autrui, sous d'innombrables Moi, qui s'appellent Légion. Il nous propose un « joug doux et léger » : nous Lui broyons la nuque sous « un poids éternel et sans mesure », non de gloire, mais d'ingratitude et d'humiliation. « Il ne crie ni ne tonitrué, ni n'élève la voix dans les rues » ; nous, au lieu dit Gabbatha, par la bouche des Juifs, nos boucs émissaires, nous hurlons : « Qu'Il meure ! Crucifie-Le ! »... « Il ne brise pas le roseau froissé, Il n'éteint pas la mèche prête à mourir » ; nous, nous n'avons pas hésité à Le broyer : *calamum quassatum non conteret... attritus est propter scelera nostra*¹⁰.

C'est qu'aussi bien, pour chacun de nous, il n'est pire croix que soi-même. Saisir sa croix, c'est dit Jésus, se « haïr » soi-même, sortir de soi comme le papillon de la chrysalide¹¹, abandonner le cadavre, oser planter là sa « guenille », laisser les morts ensevelir les morts. Mais, si l'Apôtre sous conjure de ne pas jeter en arrière le regard de la femme de Loth, de « rejeter le passé pour courir vers la créature nouvelle » qu'on devient, le même Paul ne cesse – surtout dans Romains et II Corinthiens – d'évoquer, sur quel ton pathétique et poignant, mais sans même un grain d'amertume, cette ombre morte qui s'attache à nos pas. Puisque Jésus Lui-même nous dit que cette croix, c'est *chaque jour* qu'il nous faut la recharger sur nos épaules, et

¹⁰ Hébr, 4:15 ; Nombres, 11:24 ; Isaïe, 42:1 ; 46:3 ; 53:5.

¹¹ *Egredere...* sors, homme croyant, nouvel Abraham, Chrétien. Sors de cette terre, ta patrie, ô terrestre, et de ton adamique famille, et de *ce* « monde », « maison de ton père », le Diable. Et viens dans la terre que JE te montrerai, dans ce « sein d'Abraham » qui est le Paradis, où le Bon Larron se trouvera « avec Jésus, aujourd'hui même », puisqu'Il n'a qu'à passer d'une croix à l'autre, de la croix imposée à la Croix par amour, pour atteindre le Cœur de Jésus (Gen, 12:1 ; 1 Cor, 15:45-50 ; Jean, 8:44 ; Luc, 16:23 ; 23:43). Ainsi Loth abandonne Sodome, alors que sa « moitié » – comme s'exprime avec une instinctive sagesse le langage populaire – s'attarde « intentionnellement », par le désir, par le regret, parmi les ruines de cette cité perdue, qu'elle est, *que nous sommes*.

que saint Paul constate : « A cause de Lui », le premier Crucifié, à cause de ce Verbe qui nous écartèle intérieurement comme une croix très intime, essentielle, « nous mourons *chaque jour* », il semble, dès lors, que le Vieil Homme, tout crucifié qu'il est – tout immobilisé qu'il est sur la croix intérieure du Verbe en nous présent – parodie la résurrection et survive mystérieusement à sa mort. Aussi l'Apocalypse nous rappelle-t-elle qu'une « seconde mort » s'impose, qui règle à jamais tous les comptes. Nous transsudons sans doute l'Adam terrestre, nous l'exsudons sur la Voie douloureuse ; mais il semble doué d'une vitesse acquise, d'un automatisme (mais éphémère, emprunté, comme celui de la rame de wagons à peine défaite de sa locomotive) : il nous « suit » et « s'attache à nos pas », dit l'Épître aux Romains. Ce n'est plus « l'homme qui a perdu son ombre » dont Chamisso devrait nous raconter l'histoire, mais l'homme qui n'arrive plus à la perdre, à s'en débarrasser. Les naturels, en Haïti, croient ferme que des morts, magiquement galvanisés par des sorciers, reprennent une apparence de vie : ils vont et viennent parmi les vivants, prennent part à leurs occupations... Ce sont les *zombies*. Ils semblent tout avoir des hommes véritables, sauf qu'ils sont stériles et qu'incapables de s'assimiler toute nourriture, loin de « se renouveler de jour en jour », ils ne peuvent que « dépérir ». Ainsi du Vieil Homme : cette grenouille morte est galvanisée par un diabolique Volta. L'Adam premier peut sembler s'agiter encore, et ses sursauts sont pour nous un tourment qui ne cesse pas.

Pour l'homme, au spirituel comme au physique, pour l'homme complet, la bénédiction de la Genèse est essentiellement fécondité, similitude d'Elohim créateur. Mais toi, Vieil Adam, figuier stérile, reste à jamais maudit ! Un autre Adam, nous dit Jésus, occupera ta maison, ta condition première, *principatum et domicilium*¹².

Le Vieil Homme, foudroyé, reste pourtant debout. Ainsi, la femme de Loth¹³. Nous-mêmes aurons beau, chaque jour, offrir au Père nos vies, tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons – ceci et cela nous venant d'ailleurs de Lui – et, de plus en plus, Lui

¹² Hébr, 4:12 ; 2 Cor, 4:16 ; Jude, 6.

¹³ Jésus ne donne qu'un seul exemple du « quiconque veut sauver sa vie, la perdra » – c'est précisément cette mystérieuse créature (Luc, 17:32), dont la Genèse, où surabondent les noms propres – tous « significatifs » – refuse tout aussi significativement de révéler comment elle s'appelle ; comme si elle avait perdu le sien. Comme l'introuvable Adam de la Genèse, l'Adam perdu, et retrouvé sur les bords du Jourdain, elle n'est plus qu'un souvenir, mais elle : à jamais (Sag. 10:7, où elle reste anonyme).

consacrer tous nos instants : c'est constamment que nous Le trahissons quand même. De par la Chute, nous portons au flanc de notre être une blessure que peut guérir le Christ, en sorte qu'elle ne suppure plus, ni ne mette en danger notre vie ; mais la cicatrice reste et nous ne cessons d'en souffrir et d'en pâtir. Sans doute, la Gloire engloutira-t-elle un jour toutes ces misères ; sans doute encore, cette épouvantable faiblesse, si nous l'aimons *pour Dieu*, si nous y saluons l'occasion de la grâce toute puissante, si nous sommes dans la joie de ce que nos fautes « justifient la sentence de Yahweh, Le proclament sans reproche en son jugement »¹⁴, alors, peut-être même notre reniement de toutes les heures *sert-il* encore, porte-t-il pierre à la construction de la « maison de Dieu en esprit » – de ces « pierres qui crient », comme dit Jésus, à la manière du Psaume *Coeli enarrant...* La seule chose qui compte, en effet, qui branche notre être relatif sur l'absolu – et c'est là le salut – c'est, puisqu'il nous faut saisir ce qui nous est offert, non point de jouir, connaître ou posséder, de nous délecter à propos de Dieu, mais de couler notre vouloir dans la volonté du Père, de voir toutes choses comme il les voit, de les juger comme Il les Juge, d'adopter *son* point de vue, sans motifs humainement analysables, sans nous abaisser – et L'avilir, Lui – à « dévisser » et désarticuler les raisons de notre obéissance. Se mettre à la place de l'Éternel, et nous considérer en son regard – chose possible depuis la Révélation – c'est, sans se soucier davantage du colloque amoureux avec Lui, s'identifier à Lui dans la nudité de cette obéissance qu'au dire d'Isaïe Yahweh préfère à *cause de nous*, parce qu'elle nous fait siéger à sa droite.

Mais s'il naît et croit en nous un second Moi, à la fois immolateur et sauveur du premier, notre *être même* n'en « cloche » pas moins « des deux côtés », de par son instabilité créaturelle aggravée par la Chute... Ô mon Dieu, Vous permettrez que je Vous renie, et je Vous demande à genoux que ce reniement même tourne à ma confusion, donc à votre gloire. Ces intentions débiles sont tout le tribut que, pour l'heure, je suis capable de Vous offrir. Mais, alors, c'est *deux* Croix et que porte : l'une, au plus profond de moi-même, avec laquelle je « pousse comme un seul arbre », se dresse *en* moi, comme un *tuteur* interne, rigide, dur, gênant jusqu'à la souffrance, et le Jardinier viendra émonder tout ce qui, de moi, s'écarte de cette croix... Mais l'autre, l'extérieure, c'est le Vieil Homme qui, « de jour en jour, dépérit ». Je la porte avec horreur, pour tout ce qu'elle me rappelle de mon passé, et

¹⁴ Ps. 50.

avec amour, pour tout ce qu'elle me révèle – à travers une « expérience » de mon *état* de péché comme jamais je n'en ai connue auparavant – pour ce qu'elle me manifeste, cette croix, de votre amour et de l'élection que Vous mettez à la portée des plus indignes¹⁵.

Si chacun de nous porte *son* Vieil Homme – car, s'il pèse à la fois sur tous, tout homme y trouve individuellement « la part de *son* héritage »¹⁶ – le Christ, en qui point de péché, porte, Lui, la malédiction planétaire, universelle : la blessure que Lui fait au flanc le soudard pressé d'en finir, et d'où jaillissent pour les brebis égarées ces deux « témoins » : l'eau et le sang, c'est là qu'aboutissent et se purifient les plaies gangréneuses qui rongent l'humanité depuis la morsure du Serpent¹⁷. Le Vieil Homme porté sur ses épaules par le Bien-Aimé du Père éternel, c'est le nôtre, celui de l'espèce et de chacun de nous. Pour nous, cette Croix, ce signe de contradiction, ce symbole de la vie par la mort, de régénérescence par En-Haut, pèse si lourd, accable si totalement notre nature, que nous ne pourrions, sans le secours de Dieu, y résister un seul instant¹⁸.

DIALECTIQUE DES TROIS CHUTES

C'est tout bonnement notre *mort* qu'en effet nous portons, le Vieil Homme n'étant crucifié *avec* le Christ¹⁹ que pour être *détruit*, pour succomber à son propre dépérissement quotidien. C'est la crois-

¹⁵ 1 Rois, 18:21; Rom, 6:5 ; 1 Cor, 4:16.

¹⁶ Ps. 15.

¹⁷ Le Targoum du pseudo-Jonathan commente ainsi Gen, 3:15 : « Quand les fils de la femme observeront ma Loi, ils seront tout prêts de t'écraser la tête ; mais, lorsqu'ils la renieront, c'est toi qui leur mordra le talon. Mais il y aura un remède pour leurs plaies, aux jours du Roi-Messie. Pour toi, par contre, jamais de remède, puisque tu secrètes ton propre poison ».

¹⁸ Dieu Se retrouve dans l'homme « comme dans un miroir » c'est-à-dire « à l'envers ». Dans le Royaume, tout est inversement proportionnel à nos « valeurs terrestres », purement naturelles. Ici-bas, c'est Simon de Cyrène qui vient au secours du Messie « vaincu » ; dans le Royaume, que depuis la Résurrection nous *portons en nous déjà* en attendant qu'il se manifeste (1 Jean, 3:2), c'est le Christ triomphant qui charge sur *ses* épaules la croix portée par le Cyrénéen : « Il porte les péchés de la masse » (Isaïe, 53:12). « Dieu, qui est fidèle, ne permet pas que nous soyons tentés au delà de nos forces ; mais, avec la tentation, Il ménage une heureuse issue, en nous donnant de quoi la supporter » (1 Cor, 10:13).

¹⁹ Rom, 6:6.

sance du bon grain, la poussée (d'abord souterraine puis à ciel ouvert) du froment, qui monopolise la sève, l'enlève à l'ivraie, « étouffe » celle-ci, qui meurt « faute de vie »²⁰. Ainsi, le « renouvellement » même *de jour en jour* de l'homme « intérieur » exténue l'« extérieur ». Il y a deux croix, disions-nous ; mais celle de notre Moi n'a rien qui nous extermine : il s'agit bien d'une agonie, d'une lutte à mort ; mais, en vérité, l'éternelle Sagesse ne veut cette mort que pour notre affranchissement. « Morts avec le Christ, nous vivons avec Lui », et, dans cette crucifixion quotidienne, la victime finale, c'est l'ancien Adam. Il faut, à l'augustinienne, apprendre une double leçon : se connaître soi-même, mais du regard de Dieu. Et ce regard secret est récompense ou châtiment, tout comme un même soleil guérit ou brûle suivant l'objet exposé à ses rayons. Ce regard du Christ à Pierre, tout l'admirable Psaume 118 le présuppose et le commente prophétiquement. La loi de Dieu ?... Loi vivante, bien entendu, puisqu'il s'agit du Dieu vivant : Midas transformait tout en or, pour peu qu'il y touchât ; Yahweh vivifie tout ce que touche sa pensée... « Mais il y a ici plus grand que la Loi ». La voilà... ou plutôt *Le* voilà, et *me* voici. « Venez et discutons ensemble », dit avec une tendre ironie l'Eternel. Tel est ce regard : « Je L'avise et Il m'avise »²¹. Je n'ai pas besoin de m'analyser, d'élaborer un copieux « examen de conscience » : d'un seul coup d'œil, mon cœur a fait, dans la lumière du Christ, le tour de ses replis.

Et alors, ayant demandé et reçu le regard du Sauveur pour être enfin capable de me voir moi-même, je lève les yeux sur Celui que j'ai, fils de mon peuple, aidé à transpercer : *Dominus respexit Petrum* (le Seigneur posa son regard sur Pierre). Son regard, c'est le mien désormais. Et voici qu'à son tour Pierre, *egressus foras, flevit amare* (étant sorti, pleura amèrement). Ces larmes transfigurent à jamais *son* regard.

C'est dorénavant, en effet, puisque le Vieil Homme est sacrifié – qu'importe le temps qu'il faut à l'holocauste : toute offrande unie à celle du Christ est offerte au Père par l'Esprit *éternel* – c'est notre *mort* que nous portons, le renoncement à l'être séparé, au petit Royaume terrestre qui est en nous, l'adieu au *vide* qui nous domine et nous

²⁰ Matt, 13:30. Goethe disait de même d'un ami mort qu'il était décédé « parce qu'il n'avait plus l'énergie de vivre ».

²¹ C'est la célèbre réponse du vieux paysan au Curé d'Ars, qui lui demandait ce qu'il faisait, face au tabernacle...

anéantit²², pour faire place nette à l'inexhaustible source de l'être, au Royaume infini, posté comme un mendiant aux poternes de l'âme...

Et voyez comment se dessine nettement le graphique de cette Voie douloureuse : à peine avons-nous, dans l'aveugle ardeur néophytique de notre foi, saisi la Croix salvatrice et glorieuse (II^e Station), que, déjà, comme Pierre sautant de la barque, nous nous écroulons et manquons de sombrer (III^e Station). Première faiblesse : celle de la « chair ». C'est alors, en pleine période « purgative », après cette première défaite sur la Voie triomphale, que Marie, Mère et Vierge, mais surtout Servante²³, vient à notre rencontre, comme l'Ange du réconfort à Gethsémani : Reine de la Paraclèse (IV^e Station). Notre filiation chrétienne, *sub specie doloris*, s'origine à Marie ; c'est aux pieds du Crucifié qu'elle s'est montrée notre Mère. Mais, d'elle, Jésus a reçu ce qu'Il a de commun avec nous, et, à notre tour, l'humanité nouvelle conférée par la Troisième Personne et par Marie, nous y participons dans le Christ. Marie est, dès lors, notre Mère plus qu'au sens moral et sentimental, attribué d'habitude à cette parenté²⁴. Comme les Luthériens ne nous concèdent qu'une grâce imputée, qu'un salut extrinsèquement compté à profit et porté à notre crédit, ainsi trop de Catholiques n'aperçoivent entre Marie et nous qu'une sorte de maternité vicairie, symbolique et « juridique ». En fait, c'est à cette mariologie irréaliste qu'aboutit toute conception « métaphorique » du Corps mystique. Mais, sitôt la symbiose réalisatrice du *plenarius Christus* envisagée sous l'angle « physique », comme disaient les Pères grecs (au sens ontologique) – par grâce évidemment, non par nature ! – la maternité de Marie resplendit d'une toute autre lumière.

Or, rencontrer la Vierge (IV^e Station), c'est se préparer au fraternel concours du Cyrénéen (V^e Station). Plus tard, quand Véronique – la Véritable Icône, l'Image de Dieu enfin restaurée – l'âme humaine donc, créée à l'effigie de Dieu et pour réaliser de plus en plus en elle-même sa ressemblance avec Elohim²⁵, lorsqu'elle portera l'empreinte

²² Hébr, 9:14 ; Phil, 1:13 ; Rom, 8:20.

²³ Luc, 1:38 se réfère à Isaïe, 53:11. C'est le moment de regretter que nous ne traduisions pas, avec l'Eglise « orthodoxe », le *Khairé* de Luc, 1:28, non par *Ave* (« Salut ! »), mais par : « *Réjouis-toi, privilégiée* ». À ce conseil de l'Ange, répond en effet le Magnificat.

²⁴ C'est la Dame suzeraine du roman courtois et des troubadours, l'Inaccessible et Condescendante à la fois. Maternité chez la plupart idéalisée, sans référence aux formelles implications de l'Écriture.

²⁵ Pour la Chrétienté orientale, *l'imgo* statique imprimée à jamais en nous constitue un « point de départ » où doit s'originer la « course » (dirait l'Apôtre) vers la gra-

du Sauveur (VI^e Station) *et* se sera identifiée au Serviteur souffrant de Yahweh, il faudra qu'à son tour cette âme, après la *chair*, succombe, connaisse aussi la chute et le relèvement : *flectamus genua... levate* ! Après la première chute (III^e Station), la deuxième (VII^e Station). Il le faut, avant qu'elle puisse, à l'instar de Jésus, transmettre le réconfort tantôt reçu de Marie et, par cette paraclèse, « consoler » ces « filles de Jérusalem » – *ejus consolations gaudere* – ces filles de Sion, de l'Église, que sont les autres âmes, ses sœurs. Car, avant de pouvoir « énergiser » autrui, comme dit Paul, se libérer de Gethsémani au point de pouvoir assumer elle aussi la fonction d'Ange du réconfort, il lui faut passer par cet anéantissement : *tu aliquando conversus confirma fratres tuos*²⁶. Cette seconde prostration – de l'âme : la première est celle de la chair²⁷ – cet écroulement donc, cette prostration rituelle de l'Ordination *intérieure*, c'est elle qui habilite l'âme à devenir « consolatrice » aux mains du Saint Esprit²⁸. Et c'est à la IX^e Station qu'après le *corps* et l'âme, enfin *l'esprit*, payant au Ciel ces consolations prodiguées à cette « grande foule du peuple » qui s'agite en nous et autour de nous²⁹, cette joie d'En-Haut répandue sans rien en garder pour soi – car, dans un monde fini, créé, tout se compense et se « paie » – c'est alors qu'avant le « dépouillement » final (X^e Station), au seuil de cette grande et dernière nuit qui va de la sixième jusqu'à la neuvième heure, l'esprit s'effondre à son tour, inerte, épuisé, *tristis usque ad mortem*. Et c'est la « troisième chute ».

ALCHIMIE DE NOS DÉFAILLANCES

Tout est en nous, malgré nous, promis à la mort. Tout est en nous, jusqu'au seuil même de la Gloire, chute et fragilité. Mais, en l'humanité du Christ, la nôtre tombe sans doute, mais « tout bonnement », sans malice ; elle s'abandonne à sa faiblesse, redevient

duelle réalisation de la dynamique *similitude*. La Revised Version anglicane traduit très bien Genèse, 1:26 : *in our image, INTO our likeness*, où l'ancienne Authorized Version portait : *in our image, AFTER our likeness*. Ce *into* avec l'accusatif est l'équivalent de l'*in virum perfectum* dans Ephésiens, 4:13.

²⁶ La *conversus* de Luc, 22:61 rend possible celui qu'annonce Luc, 22:32.

²⁷ Cf. 1 Thess, 5

²⁸ Cf. Jean, 22:23. Mais il s'agit ici du sacerdoce spirituel, dévolu à tous les Chrétiens.

²⁹ Luc, 23:27.

« nature », mais sans péché. Serait-ce un quasi-retour à l'état créaturel d'avant la Transgression ? Il faut, toutefois, tenir compte de ce que la Résurrection du Verbe incarné lui apporte d'incommensurablement supérieur, de transcendant et d'inespéré, voire d'inespérable. Mais alors, ces chutes ?... Eh bien ! acceptées, bénies « d'en-bas et d'En-Haut », sanctifiées, transmutes, elles deviennent les jalons de notre itinéraire mystique. À la stupeur des Anges, Jésus ne fait que tomber : Il avance en tombant, semble-t-il, son compte est bon : c'en est fini de Lui ! Mais, à chaque instant suffit si bien sa peine, que, l'instant d'après, pressé de « mettre le comble à son amour » pour nous, Il se relève et Se remet en marche malgré *l'énormité* de sa Croix. « Se portant de tout Soi-même vers ce qui l'attire en avant, pour courir droit au but », vers *notre* « créature nouvelle ». Tout-puissant ou pantelant, Il ne cesse d'agir³⁰. Faisons de même, à notre échelle...

S'il « faut » tomber, si l'arbre que nous sommes à tel moment de notre vie terrestre ne peut manquer de produire de tels fruits, si l'amour du Père permet que nous soyons – pour notre plus grand bien – tentés, égarés, apparemment éloignés et perdus, tombons du moins avec le Christ, dans le Christ, par le Christ : effondrons-nous par faiblesse, non par malice ; croyons, espérons, aimons surtout, incommensurablement plus que nous ne tombons. Si notre Maître a été crucifié « à cause de sa faiblesse », c'est-à-dire de la nôtre qu'Il a voulu coûte que coûte assumer, Il a de même porté la Croix, Il est de même tombé de lassitude. Acceptons dès lors d'être « faibles en Lui », mais « pour vivre avec Lui par la puissance de Dieu »³¹.

Pour Celui qui, « préexistant en condition divine, S'est vidé de Soi-même en Se manifestant sous une livrée servile », l'initiation dont parle l'Épître aux Hébreux a requis une ressemblance avec nous, poussée jusqu'à la tentation, hormis toutefois le péché³². Faut-il vraiment préciser ici qu'il s'agit, non de simili-tentations, académiques et « pour la forme », mais d'authentiques et concrètes tentations vécues, réellement « éprouvantes », s'achevant par des victoires qui, pour assurées qu'elles fussent, n'en furent pas moins durement *payées* ? Le docétisme pouvait envisager des tentations postiches, abstraites, théoriques, auxquelles un Sauveur de marbre ou de glace, imperturbable à la stoïcienne, opposait une indifférence souriante, sereine, dédaigneuse et sans « mérite ». Mais, pour l'honneur du Père et des

³⁰ Gen, 49:25 ; Jean, 13:1 ; Phil, 3:13 ; Jean, 5:17.

³¹ 2 Cor, 13:4.

³² Hébr, 4:15 ; Phil, 2:6-7.

hommes, les victoires de Jésus Lui ont coûté cher : sa nature humaine a « senti passer le vent du boulet ». L'entrechoc, résolu par l'obéissance, elle-même animée par l'amour, s'est manifesté pleinement à Gethsémani. Ainsi, de la Crèche à la Croix, Jésus a pris part à nos chutes, pour nous faire participer à ses relèvements et à ses triomphes : *EGO*, nous dit le Sauveur, *cognovi sessionem tuam ; Tu autem cognovisti resurrectionem meam*.

SENS DE LA PREMIÈRE CHUTE

La Troisième Station représente toute les défaillances que nous devons à la « concupiscence de la chair ». Paul ne s'y attarde pas ; cette délectation morose, par laquelle le pécheur s'hypnotise sur soi-même et se préoccupe surtout du péché dans la mesure où il a trait au pécheur, il interdit qu'on s'y livre : « Oubliant ce qui est derrière moi, et me portant *de tout moi-même* vers ce qui m'attire en avant, je cours droit au but »³³. Mais le Seigneur Lui-même avait défendu à quiconque « met la main à la charrue » de « se retourner » vers ces « morts » qui ne sont bons qu'à « ensevelir les morts ». Le Chrétien VIT...

Il n'aime donc « ni le monde, ni les valeurs du monde », car l'amour du monde s'oppose à l'amour du Père. Or, « la concupiscence de la chair n'est pas du Père, mais du monde ». Et, comme feuilles sèches, monde et concupiscence s'effritent et se pulvérisent, quiconque, par contre, fait la volonté de Dieu s'identifie à elle et « demeure à jamais ». La « chair », en soi, cependant, n'a rien de mauvais ; l'Apôtre atteste à Timothée que cette créature, issue du Bien diffusif de Soi, ne peut manquer d'être bonne, pourvu qu'on la « prenne » et en use avec « actions de grâces » : possession *théologique* de l'univers. Dieu crée toutes choses, dans la Genèse, en les bénissant ; l'homme, qui Lui fait écho dans l'univers muet, répond à ces bénédictions par ses actions de grâces. Ainsi la liturgie cosmique, elle aussi, est antiphonaire. Mais, depuis la Chute, « la terre est maudite à cause d'Adam » : la *terre*, c'est-à-dire la création physique et tout ce qui en relève³⁴. Dès

³³ 1 Jean, 2:16 ; Phil, 3:13.

³⁴ 1 Jean, 2:15-17. Voir notre *Cosmos et Gloire*, Paris, Vrin, 1947, où se trouve analysée la part de l'univers subhumain à la Chute, à la Rédemption, à la Gloire finale du genre humain.

lors, nos appétits naturels et légitimes deviennent, suivant la formule de Louis Artus, « de beaux fleuves détournés de leur cours ». Nos désirs faussent, pervertissent et prostituent nos forces, facultés et propensions les plus « bénies » à l'origine, en les assujettissant à réaliser des projets, buts et mobiles désorbités, déviés, donc illégitimes et mauvais.

Et Satan s'en mêle... À peine la Voix céleste, au baptême de Jésus, a-t-elle proclamé, lorsque du Jourdain³⁵ ressurgit Adam, fils de Dieu : « Voilà mon Fils bien-aimé » – qu'en vain J'ai naguère cherché en Eden — que, tout de suite, Jésus « poussé par l'Esprit » ne Se dérochant d'ailleurs pas, le Diable vient Le tenter. Et ce qu'il convoite, c'est, dans le chef d'Adam, d'abord la première chute, celle de la chair : « Si, comme cette stupide Voix l'a proclamé sur les rives du Jourdain, Tu es vraiment le Fils de Dieu, si ce titre Te confère un pouvoir – et, sinon, quelle simagrée, et quel illusionniste que ton Père ! – ordonne que ces pierres soient transformées en pains ! » Une transsubstantiation sans mystère ni sacrifice, somme toute ! Sensationnelle et spectaculaire : une Messe pour rire, pour jouer, sans oblation, ni prière humiliée. Une transsubstantiation sans la foi, s'imposant aux sens médusés. Le merveilleux en guise de surnaturel. Mais, à ce compte, parmi les Chrétiens d'aujourd'hui combien n'y a-t-il pas de Juifs, appartenant à la « génération perverse qui veut à tout prix des prodiges » ?

Ordonne, dit Satan. Au contraire, Jésus, plus tard : qu'on *demande* à Dieu du pain, Il ne donnera pas de pierre. Ici, le magicien par excellence, le cambrioleur de l'Au-Delà, tente de renouveler son « coup » d'Eden. Et de se souvenir : le fruit de l'Arbre interdit, Eve avait « vu »³⁶ qu'il était « bon à manger », satisfaisait son besoin de jouissance physique – légitime en soi – sans référence au Créateur (au contraire !)... La première « qualité » de l'aliment maudit, de l'anti-eucharistie, a été d'assouvir la concupiscence de la chair. Il n'en faut pas manger, dit Elohîm. Pourquoi ? – Parce que Moi, le Bien, la Norme, l'Absolu, au delà duquel on ne peut se référer à rien, Je le dis... En manger serait vous séparer de ma Volonté, de ma Loi, autre-

³⁵ Le Jourdain, c'est, en hébreu, le fleuve de la Descente, de la Chute, donc de la Mort. Le Baptême dans le Jourdain est un symbole de plongée dans le Scheôl. Voir aussi Luc, 3:38, puis Matt, 3:17 et Gen, 3:9.

³⁶ La « vue » d'Eve s'oppose à la « foi » requise d'elle par l'interdit d'Elohîm : maudits ceux qui prétendent « voir » plutôt que de croire ! Eve érige donc son propre jugement, coupé de Dieu, en mesure universelle (c'est l'identité absolue, comme en Dieu, du sujet et de l'objet).

ment dit : de Moi-Même. Certes, tout ce que J'ai créé est bon. Mais *en vertu de ma bénédiction*, et tant qu'on ne l'arrache pas – même « intentionnellement », « subjectivement » – à l'orbite de cette bénédiction, qui est *bénéfaction*³⁷ ...

Or, dès l'instant qu'Eve mange le fruit, celui-ci, inoffensif en soi, voire même « bon » de par sa création, devient mauvais, parce qu'il est désormais le signe sensible, le sacrement de la révolte à l'égard de l'Être, du seul Bon. Pour Eve, la « bonté » de ce fruit ne provient plus de Dieu, mais d'une connivence entre elle et lui ; et cette connivence entre Eve, « âme vivante », et cet objet matériel, est spirituelle, elle s'appelle Satan. À la bénédiction créatrice d'Elohîm, Eve substitua son propre *fiat* ; et, comme la volonté du Père s'opère par ce « doigt de Dieu » qu'on nomme l'Esprit, la volonté d'Eve (donc d'Adam, puisque *vir et virago* ne font dans la Genèse qu'un seul *homo*) se réalise dans le monde ainsi perverti par un autre esprit, qui est le Démon³⁸.

Eve, donc, transforme le fruit interdit, « bon » tant qu'on ne le mange pas, qu'on n'en jouit pas, en fruit savouré, digéré, mais toujours « bon », non plus selon Dieu, mais au sein de la création « revue et corrigée » par Eve. On comprend l'ironie d'Elohîm : « Voilà ce couple devenu semblable à Nous ! » Les nouveaux Créateurs ! Ce fruit, dit Dieu, sera non-mangé et bon, ou mangé et mauvais. – Non, répliquent nos premiers parents : il sera non-mangé et mauvais, ou mangé et bon. Alors que l'Adam (duel en principe) avait pour mission de « nommer toutes les créatures », de sorte que par lui chacun des êtres se vît imposer sa valeur caractéristique, son degré de « bonté », la manducation du fruit défendu a faussé cette œuvre, substitué à la divine « table des valeurs » une autre, satisfaisant les appétits, la concupiscence de la chair. Nietzsche a commencé son *Umwertung der Werte* au paradis terrestre...

³⁷ Bénédiction = Bénéfaction, en vertu de l'essentielle unité et de l'absolue simplicité du Créateur. De nombreux textes bibliques nous assurent que, lorsqu'Il parle, Il suscite du même coup tous les êtres. « Il dit, et tout est fait ; Il commande, et tout existe... Il ordonne, et tout est créé... Parce que Tu parles, tout est fait ; Tu envoies ton Esprit, tout est créé : rien ne résiste à ta Parole... Tu veux, et tout s'effectue » (Psaume 32:9 ; 148:5 ; Judith, 9:4 ; 16:17). Le *fiat* créateur installe les êtres dans l'existence, dans la présence concrète ; la bénédiction-bénéfaction qui ne fait, avec ce *fiat*, qu'un seul fait éternel dans la simplicité de Dieu, leur accorde l'essence, les caractérise.

³⁸ La créature relative étant rigoureusement incommensurable au Créateur absolu, il ne découle de cette conception pas l'ombre d'un dualisme métaphysique à la manichéenne.

Triple est, en Eden, la chute d'Adam, mais la III^e Station de la *Via Dolorosa* n'évoque que la première des tentations et la défaillance qui s'ensuit. Or, au désert³⁹, le Démon renouvelle l'expérience quant au second Adam : « Ordonne, si Tu es le Fils de Dieu » – comme Adam⁴⁰. Et le Fils, égal au Père par sa condition, ne peut, sans déchoir – selon Satan – laisser passer l'occasion d'affirmer ses droits sur cette « proie » : l'égalité⁴¹. « Ordonne donc que ces pierres deviennent des pains ! » Plus tard, après avoir laissé le Sauveur en paix « pour un temps »⁴², il Lui criera, par la bouche des juifs : « Si Tu es le Fils de Dieu, descends de ta Croix ! » Dans l'un et l'autre cas, Jésus répare, rachète, rétablit et restaure parce qu'Il refuse... La première fois, par ces paroles, qui ne sont pas de Lui, mais renouvelées du Deutéronome (Il S'efface donc devant la Loi, alors qu'Il en est l'Auteur) : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole issue de la bouche de Dieu ». La seconde fois, puisqu'il s'agit de Passion, par le parfait silence, comme les Innocents ses petits frères : *non loquendo, sed moriendo* (Collecte de leur Messe). Le texte classique de Deutéronome, 8:3 – dont un Targoum donne cette version : « Chaque fois que la Memra⁴³ jaillit de la bouche de Dieu, l'homme vit » – nous montre notre vie provenant, non seulement de la « terre » qui produit le pain et toute nourriture, toute sustentation physique, mais, au delà des causes relatives et secondes, issue du « ciel », des paroles créatrices (voir note 37).

À l'inverse du couple primitif, Jésus-Christ, au désert, ne tente aucune substitution... Ce qui fait « vivre » *l'homme* – telle créature donnée, comme Dieu l'a conçue et voulue de toute éternité, non quelque ersatz et caricature – ce qui le fait vivre authentiquement, d'une vie qui « demeure à jamais », contrairement à la pseudo-vie de ce monde déifuge qui « passe », c'est, dit le Sauveur, non « l'aliment », l'apport du relatif et du contingent, mais « la vie », c'est-à-dire la vie-principe, la vie-première, *zôê* et non *psukhê*, cette *vie* suprême, qui est aussi, suivant le Prologue johannique, lumière des hommes, cohérence des choses, parce qu'elle EST éternellement dans le Verbe, dans la

³⁹ Ce « désert », aboutissant au Jourdain, fleuve de la Descente, c'est chez les Prophètes l'ancien Eden flétri, sclérosé, nécrosé, mais qui redevient Verger sitôt que le Rédempteur y pend, comme un fruit, à l'Arbre de la Croix (Jean, 9:41).

⁴⁰ Luc, 3:38.

⁴¹ C'est le contrepied de Phil, 2:6-8.

⁴² Luc, 4:13.

⁴³ Memra, c'est la Parole hypostasiée, le Verbe, dans les commentaires rabbiniques antérieurs au *Talmoud*, dont la haine antichrétienne fait sur elle le silence.

Parole de Dieu. Pas plus que le fruit défendu, le « pain » de la Tentation dans le désert, n'est en soi « bon », donc réel, « valeur », chose de par soi, « ayant en soi la vie »⁴⁴. Ce pain « ne compte pas », est « mauvais », néant, hors le commandement de Yahweh. Ce qui compte et lui confère « valeur » et « bonté », c'est la parole issue de la bouche de Dieu. Ainsi, dans cette première phase de la Tentation au désert, Jésus reprend et répare, quasiment point par point, la faute du couple primitif au premier stade de la Chute, où triompha la « concupiscence de la chair ».

COMMENT SE RELEVER DE LA PREMIÈRE CHUTE ?

Quatre textes, mis en rapport entre eux – Matt, 9:1-8 ; Marc, 2:1; Luc, 5:17-26 et Jean, 5:1-18 – nous guideront ici comme des phares combinés à l'entrée d'une rade.

C'est à Capernaïm qu'on présente au Seigneur un paralytique, étendu sur une civière. Cela se passe dans la cité du Christ, dans son « patelin » provisoire d'Homme-Dieu : pour l'instant, c'est là qu'Il « demeure ». Si l'interprétation spirituelle s'impose en pareille matière, l'Église semble ici sous-entendue. Scrutons de près le texte grec : chez Jean, ce paralytique est « sans force » ; chez Luc, « desséché ». Ces nuances de vocabulaire seraient-elles sans la moindre portée ? Il s'agit d'un homme chez qui les facultés mentales sont encore intactes, en qui les organes internes restent capables de réaction spontanée, involontaire, mais dont les membres et les muscles obéissant à la volonté se trouvent si détendus, relâchés, flasques, « mous », que bras et jambes sont impuissants. Le malade ne peut donc exécuter les mouvements qu'il a conçus : c'est un « infirme » (songez à la force primitive, étymologique, du mot). Or, voici qui souligne le symbolisme « spirituel » de cette faiblesse physique : Jésus nous avertit que, si « l'esprit est prompt, la chair est *infirm*e ». Sans doute, à l'origine, cette « chair », au lieu de « marcher selon l'Esprit, aura-t-elle assouvi ses propres concupiscences » ; « car la chair convoite contrairement à l'Esprit, et réciproquement, de cet antagonisme résulte cette impuissance qui vous empêche de faire le bien que vous voulez »⁴⁵. Ce paralytique aura beau tenter de marcher :

⁴⁴ 1 Cor, 7:31 ; 1 Jean, 2:15-17 ; Matt, 6:25 ; Jean, 5:26.40 ; 1 Cor, 15:45.

⁴⁵ Matt., 26 :41; Gal., 5 :17; Rom., 7:18-23.

il ne pourra que gigoter, tituber et tomber. Le remet-on debout ? C'est pour retomber ! Rappelons que c'est un compatriote de Jésus, qui Le rencontre en sa propre cité, porté par quatre hommes, deux n'y suffisent pas, tant il se démène vainement et pèse lourd...

Ce paralytique, maintenu et porté par les quatre sur un grabat⁴⁶, on l'amène donc à Jésus. Ici, l'Évangile fait usage d'un « possessif », tout à fait quelconque, mais inouï : le Sauveur voit *LEUR* foi, la foi de ses concitoyens rassemblés autour de Lui, *la foi de l'Église*, non la faiblesse ou les doutes du malade. C'est exactement ce que rappelle la Messe : *Ne respicias peccata mea, sed fidem Ecclesiae tuae* (ne regarde pas nos péchés mais la foi de ton Eglise)⁴⁷. Donc, la patrie du Sauveur, l'Eglise, présente au Seigneur l'infirmes, et *sa* foi émeut le Christ, qui répond : « Courage ! Aie confiance, mon petit ! »⁴⁸. Pourquoi ? – Parce que « tes péchés te sont remis ! »

Là-dessus, les scribes, très ferrés en nomenclature des péchés et cas de conscience, s'indignent de cette insulte à la majesté divine. La gravité de nos fautes leur paraît infiniment plus importante, plus à prendre au sérieux, que l'infinie miséricorde de Dieu. *In-fi-nie* : leur malheur, c'est de ne pas comprendre ce petit mot. Comment voudriez-vous qu'ils mordissent à la « folie » de la Croix ?... Se prenant au sérieux, y compris leurs péchés, ils estiment que Yahweh Se doit de les prendre, Lui aussi, au sérieux... Leurs péchés doivent Le vexer terriblement, ils se Le représentent écorché vif dans son amour-propre. Le Talmoud est plein de pareils propos. Mais il n'y a pas de Talmoud que juif... Alors que l'Esprit-Saint nous représente Yahweh, certes, comme « jaloux », mais *pour nous*, parce qu'Il *nous aime*, nous qu'Il a faits et qui ne sommes rien alors qu'Il est tout⁴⁹, les casuistes juifs Le voient « jaloux » *pour Lui* : Il a, sans doute, tellement besoin de notre hommage ! Pour ces gens-là, nos transgressions *lèsent* Dieu, Le blessent au point qu'il Lui faut faire effort pour pardonner. Jésus, Lui, ce Prodiges, gâche, gaspille et galvaude ce pardon ! « Cet homme blasphème » en agissant comme si le Père se précipitait au-devant de son fils perdu et retrouvé... comme si le Pasteur courait les

⁴⁶ Nous retrouverons Jésus, sur la Voie douloureuse, à son tour *porté* par quatre soldats romains (V^e Station).

⁴⁷ Comme on se retrouve ! Mais qui pense à la Bible en « assistant » à la Messe ?

⁴⁸ Cf. Phil, 3:20, où l'on voit quelle est cette patrie. Quant à « mon petit », c'est en grec : *teknon*. On rendrait le mieux cette expression par : *fiston*.

⁴⁹ Jacques, 4:5. Voir l'émouvant épithalame de Yahweh et de Sion dans Isaïe, 54:4-13 ; 62:4-5.

landes arides à la recherche de sa brebis, et, lorsqu'il la trouve, en guise de mercuriale, Se la mettait sur l'épaule – comme une Croix – et rentrait au bercail tout joyeux... Ce n'est pas là, disent ces docteurs, *notre* justice. Très juste, parfaitement exact !

Nous sommes tous logés à l'enseigne de ces scribes, parce que, si le péché nous paraît – hélas ! – « tout naturel », l'infinie, l'inépuisable, la « folle » miséricorde de ce Dieu qui *est* amour nous reste impénétrable, presque une offense à la raison. Seulement, le Sauveur – qui sait de quoi nous sommes formés (Psaume 102) – devine leurs pensées et, « pour leur prouver que le Fils de l'Homme a sur terre⁵⁰ le pouvoir de remettre les péchés »... – « Lève-toi, dit-il au « sans-force » et « desséché ». Puis : « Prends ton grabat » sur tes épaules, comme une croix, « et rentre en ta maison ! » Mais, dans le troisième Évangile, ce n'est pas : « Mon petit », ou « Fils », qu'Il lui dit. C'est : *homme* ; Il S'adresse donc à *tous* ses frères. Saint Luc ajoute qu'en se chargeant de son grabat pour retourner à la « maison » – celle du Père ici-bas, celle dont la foi toucha le Seigneur, l'Eglise – ce paralytique délivré « rendait », ce faisant, « gloire à Dieu ». Ainsi, non seulement le Fils de Dieu libère dans les cieux, mais le Fils de l'Homme, le « Pontife miséricordieux et fidèle » qui a partagé nos angoisses et nos tentations, nous guérit « sur terre », dans notre nature terrestre, en notre Adam terrestre, dans notre *psukhê*, notre vie « charnelle ». L'infirme impuissant, voilà « déjà bien longtemps », pour parler comme saint Jean à propos d'un épisode semblable, qu'il était cloué à son grabat, à sa nature « psychique », inférieure. C'est de là qu'il voyait et entendait toutes choses ; c'est à cela qu'il conformait le peu de gestes dont il gardait la liberté. Mais le groupe des « porteurs » – dont Jésus « voit la foi » – c'est-à-dire l'Eglise, a, pour ce « desséché », ce « sans-force », crevé le plafond de la maison où Jésus demeure, fait violence au thaumaturge par ses prières...

C'est encore dans le dernier Évangile, près de la Porte des Brebis⁵¹, en la piscine de Béthesda⁵², que Jésus, voyant le malade sans ami, lui dit : « Lève-toi, prends ton grabat, et *marche* ! » Saint-Paul aussi nous presse de *marcher* « selon l'Esprit », voire de courir, et sans regarder en arrière... « Après quoi, Jésus, retrouvant l'homme guéri dans le Temple, lui dit : Ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive quel-

⁵⁰ Pour Loisy, Jésus ne pensait parvenir à la judicature messianique qu'après la « fin des temps ». Or, Le voici « jugeant » *hic et nunc* « sur terre » !

⁵¹ C'est par cette Porte que passaient les victimes destinées aux sacrifices du Temple.

⁵² En hébreu : Maison de Miséricorde.

que chose de pire ». C'est ce qu'Il avait dit aussi, pour conclure, à la femme adultère.

Homme, prends ce *grabat*. Ne l'abandonne pas, ne le détruis pas et, en souvenir de ce qu'a fait pour toi le Messie, marche, mais marche en *le portant*. Qu'il te rappelle les jours de ton infirmité, et ce que tu dois au Christ. Qu'il te pèse aux épaules, mais sans t'emprisonner davantage ! Au lieu qu'il te porte, comme un infirme par lui tyrannisé, porte-le toi-même avec patience, amour et comme *ta* croix. Cette nature déçue, pécheresse, contingente quant à l'être, faillible quant au bien, n'en fais point fi : elle doit te servir encore. Il faut un lit pour se reposer, pour se coucher, pour le sommeil de la nuit, pour le réveil de la mort. Jusqu'à présent, c'est lui, c'est ta nature « charnelle » qui commandait à tes mouvements ; dorénavant, tiens-le toi-même en servitude⁵³. Et... courage ! Sois hardi ! Marche vers la Maison du Père, retourne au Bercaïl. N'aie crainte, puisque le Christ S'est soucié de toi. Et c'est précisément après avoir guéri le « sans-force » à Béthesda, en cette « Maison de Miséricorde », que le Sauveur conclut significativement : « Mon Père ne cesse jamais d'agir ; Moi non plus ». Le Médecin reste donc à jamais disponible et proche...

Mais que ce Chemin de Croix t'enseigne aussi la multiplicité, l'inéluctabilité des chutes. Te voilà guéri dans ta *chair* : c'est bien. Mais toi qui « te crois debout, prends garde de tomber encore ». Sois, en tout cas, persuadé de ceci : « Aucune tentation ne t'est survenue, qui n'ait été humaine », à mesure d'homme ; « Dieu, qui est fidèle, ne permettra point que tu sois tenté au delà de tes forces ; mais toujours, avec la tentation » – car Il n'écartera pas de toi « l'écharde quant à la chair » – « Il te ménagera aussi une heureuse issue, en te donnant le pouvoir de la supporter »⁵⁴.

Il fut un temps, Seigneur Jésus-Christ, où, « soupant avec Vous »⁵⁵, je Vous confiais mes préférences, comme, au restaurant, on choisit « à la carte ». Je vivais moins dans le présent que dans l'avenir, puisque je consacrais le plus clair de mes forces et de vos grâces à supputer et construire des hypothèses. Loin d'espérer, d'être au large, je ne pouvais que craindre, puisqu'il me fallait bien suivre en esprit les avatars risqués de mes chimères. Je me composais un drame, dont j'étais à la fois l'auteur, l'acteur et le public : rien de simple, de spon-

⁵³ 1 Cor, 9:27.

⁵⁴ 1 Cor, 10:12-13 ; 2 Cor, 12:7.

⁵⁵ Apoc, 3:20.

tané, de « pauvre », de détaché, de dépouillé, *aucun* oubli *de moi-même*, dans cette piété factice, en cette « religiosité » de serre chaude. Comment aurais-je pu Vous entendre, puisque je parlais tout le temps ? Je composais mon personnage, aussi grave et sérieux, aussi mortellement candide, en mes détours et ma fatuité, qu'un scribe en Israël.

Comment, rempli de moi-même sous prétexte de Vous trouver, cloué sur mon grabat, rivé au Moi, aurais-je pu faire autre chose que rêvasser, imaginer, « bovaryser » ma vie surnaturelle ?

Puisse la III^e Station de votre itinéraire vers Golgotha m'apprendre, ô Maître, à faire avec amour, obéissance, adoration, simplicité, sans aucun retour sur moi-même, sans souci de mon avenir, de ma « carrière » surnaturelle, sans arrivisme religieux, sans contention, à chaque instant et sans souci de *son* lendemain, chaque pas que me suggérera votre Esprit de *Vérité*, donc de réalisme et de sobriété ! Ou je me trompe du tout au tout, ou, ce qu'Il entend m'inculquer, c'est d'y aller franc-jeu, pas à pas, sans m'inquiéter des chutes autrement que pour chaque fois me relever, l'œil fixé sur le but, c'est-à-dire sur Vous, qui m'aimez, et non plus sur le graphique de mon « progrès ». Repentir et componction, si votre Esprit les répand en mon cœur, puissé-je les accueillir tout simplement, comme le signe du pardon, comme un appel à l'espérance. Donnez-moi de considérer, non plus mes fautes, ces feuilles mortes, mais la foi de votre Eglise, si Vous m'accordez de « sentir avec elle », de sorte qu'à travers toutes les vicissitudes de mon retour à la Maison du Père, je ne cesse de connaître, au sein de votre Cité, la paix et l'union, le calme de la mer apaisée et la cohérence d'une âme assise à vos pieds⁵⁶ : *ne respicias peccata mea, sed fidem Ecclesiae tuae, meque secundum voluntatem tuam pacificare et coadunare digneris* (ne regardez pas mes péchés, mais la foi de votre église, daignez, selon votre volonté, lui donner la paix et la rassembler dans l'unité : *Agnus Dei*). Vous qui êtes venu dans ce monde « pour la chute et pour la résurrection d'un grand nombre » – et peut-être sont-ce les mêmes qui succombent et qui se relèvent ? – Vous qui « avez le pouvoir de me préserver de toute chute », faites, je Vous prie, que, si je tombe, si je dois tomber, au moins « ce soit dans les mains de Yahweh, car ses miséricordes sont grandes ! »⁵⁷... je ne Vous demande pas de me séparer du monde, d'enlever de ma route les occasions d'épreuve – donc, de chute – où je

⁵⁶ Luc, 8:13.

⁵⁷ Luc, 2:34 ; Jude, 24 ; 2 Sam, 24:14.

puis rendre gloire, mais de me garder du mal⁵⁸. S'il me faut partager votre route, puissé-je n'y succomber qu'avec Vous et comme Vous, pour parvenir au terme par Vous et pour Vous !

⁵⁸ Jean, 17:15.

QUATRIÈME STATION

Jésus rencontre sa très Sainte Mère

Nomen, omen : la destinée de Marie est toute inscrite dans son Nom béni. Alors que les diverses Marie des Évangiles ont le leur orthographié *Maria* dans les manuscrits grecs, seule la Sainte Vierge s'y trouve appelée *Mariam*, avec le M final. C'est la forme hébraïque de ce nom ; les Septante ont *Miriam*. Et les exégètes de métier nous apprennent que double est, dès lors, le sens de *Marie* : c'est tantôt, comme pour la sœur de Moïse, la Dame, la Souveraine, *Domina* ou *Exaltata* ; tantôt, comme pour la belle-mère de Ruth après son veuvage, *Mara*, Celle qui est comblée d'amertume.

Pour peu qu'on lise l'Écriture inspirée comme ce rural fouillait son champ pour y découvrir un trésor¹, on tombe parfois sur de bien significatifs rapprochements. Aussi, dans l'Exode, à peine *Miriam*, sœur de Moïse, a-t-elle chanté son hymne à la gloire de Yahweh, que, deux versets plus loin, les juifs arrivent à *Marah*, en terre d'amertume : l'épreuve suit aussitôt la jubilation. Victoire ! voici l'oasis !... Mais impossible de s'y désaltérer, tant les eaux supposées potables y sont amères. Elles seules peuvent sauver ce peuple à la gorge desséchée, mais impossible d'y tremper ses lèvres. Comme pour la destinée du genre humain, les plus indispensables sources sont irrémédiablement souillées... – Que boirons-nous ? grondent les juifs. Alors Moïse, sur l'ordre de Yahweh, lance dans l'amertume des eaux un tronc d'arbre, « et, du coup, l'eau devint douce ». Cette épreuve de la souillure purifiée, de l'amertume tournée en suavité, qui se passe à *Marah*, Dieu même nous révèle qu'elle a valu au peuple élu son droit

¹ Matt, 13:44. Nous supposons qu'il est encore permis, comme au temps du Seigneur, des Apôtres et des Pères, de lire l'Ancien Testament avec la conviction que l'Esprit-Saint l'a bourré, à l'intention de tous les siècles, d'allusions, de symboles, de sens multiples s'éclairant les uns les autres pour l'illumination des âmes en quête de Dieu. Mais cette exégèse n'est saine que si elle s'appuie sur un sens obvie, historique, très critiquement dégagé.

et son statut. C'est ainsi que l'Éternel, « guérisseur d'Israël », soumet son peuple à la tentation par excellence, à l'épreuve initiatrice : les pèlerins mouraient de soif ; mais les ondes naturelles, loin d'étancher cette soif, l'attisaient, parce qu'elles écœuraient tout en promettant la fraîcheur. Ainsi de l'« eau vive » promise, après les prophètes, par le Sauveur Lui-même... Cette onde vivifiante et salvatrice – en plein désert ! – elle n'est donc qu'un leurre, elle torture au lieu de rafraîchir, et laisse plus que jamais sur sa soif. Mais « le bois » lui rend sa douceur et pureté primitive. Or, pour désigner ce bois mystérieux, sacramentel, les Septante usent du mot *xulon*, « bois », le même *qui sert au prince des Apôtres pour nommer la Croix* : « Il a Lui-même porté nos péchés en son corps sur le bois »². Ainsi, dans l'Ancien Testament, Miriam s'associe à Marah, le même texte nous montre à la fois la Souveraine et l'Amertume ; et le bois de la Croix, jeté au sein de l'onde souillée pour le salut du peuple, la change en suavité vivifiante et salvifique³.

LA COLOMBE TRANSPERCÉE

C'est dès l'Annonciation que la Vierge, à la fois Souveraine et Mère de l'Esclave mort en croix, pleine de grâce et gorgée d'amertume, Miriam et Mara, prend sa part de ces souffrances messianiques⁴ – « douleurs puerpérales », insiste à plusieurs reprises le Nouveau Testament – qui culminent en ce jour où le Roi pacifique, le nouveau Salomon, « porte au front le diadème dont sa Mère L'a couronné, lorsque surviennent ses épousailles, lorsqu'en son cœur surabonde la joie »⁵... *Qu'il me soit fait selon ta Parole*, répond la Vierge à l'Ange qui lui propose, en signe d'élection, la honte, l'isolement, le décri, l'excommunication totale qui guettait la fille-mère. *Secundum verbum tuum*... Cette Parole de Dieu, sans nul doute la pieuse enfant juive en connaît la lettre et l'esprit, l'un et l'autre orientés vers le Messie. Sur la route d'Emmaüs, Jésus Lui-même nous la

² 1 Pierre, 2:24.

³ Exode, 15:22-26 ; Rom., 11 :8.

⁴ Sur les souffrances puerpérales du Messie : voir le traité talmoudique *Schabbath*, 118A ; le *Yalkouth Schiméoni* (commentaire du Vieux Testament), vol. II, § 359 ; la fin du Traité mischnaïque *Sotah*, dans le Talmoud.

⁵ Cant, 3:11.

montre, cette Parole consacrée, du premier au dernier mot, à Le décrire « venant d'Edom, de Bosra, en habits rouges de sang » : s'il est à l'Écriture un sens, s'il est une révélation transmise par ce message, si ces paroles n'en font qu'une seule, c'est qu'il « faut que le Christ souffre pour entrer dans la gloire »⁶. L'enseignement rabbinique décomposait la fonction messianique : au « fils de Joseph », la lutte et les souffrances ; au « fils de David », le triomphe et le règne. Or, Jésus-Christ, fils de David, est fils aussi de Joseph. Et Marie, que la tradition primitive, transmise par le Protévangile de Jacques, nous montre chaque jour attentive à la lecture et à la méditation de la divine Parole, a dû, lors de l'Annonciation, prévoir, dans un éclair d'intuition, non seulement ce que l'incarnation du Verbe lui apporterait à elle-même d'épreuve et d'angoisse, mais la Croix pour son Fils. De la Genèse aux Prophètes, la *Parole de Yahweh* nous fait voir le Réparateur « mordu au talon ». Et la Vierge consent : « Qu'il *me* soit fait – car mon Fils adoré, c'est encore moi, plus que moi-même – selon cette Parole ».

La Nouvelle Eve, guettée par le Serpent, engendrera pour la douleur, non seulement son premier-né, « l'Enfant mâle qui doit gouverner toutes les nations », mais encore « le reste de sa progéniture, ceux qui observent la loi de Dieu, les commandements de Jésus », leur Aîné ; c'est au Calvaire qu'elle devient Mère Universelle⁷. Elle est, chez Ézéchiel, ce « portique du sanctuaire » – *janua caeli* – « où n'entrera personne que le Seigneur Yahweh, Dieu d'Israël ». Quant au Nâsi, au Messie, « Il *passera* par le vestibule de cette porte » pour « manger le pain de son Dieu », le « sacrifice pacifique », l'« aliment très saint, *purifié par le feu* »...

Prédestination, préfiguration, annonce évangélique, nativité de son Fils, persécution d'Hérode, exil en Égypte : si la Vierge pouvait douter encore, le sens de sa vie lui serait révélé par le vieillard Siméon. Le paradoxe de la Porte étroite apparaît dans cette curieuse formule : « Siméon les bénit, disant à Marie sa Mère »... Il *les* bénit en s'adressant à *la seule Marie* ; on ne saurait mieux justifier le titre de *Theotokos* et l'amour filial, la vénération des cœurs purs pour la Vierge. Mais que dit Siméon ? De quelle façon prononce-t-il sur

⁶ Luc, 24:25-27 ; Isaïe, 63:1-3.

⁷ Cette maternité, son acception juridique et sentimentale est d'ordre subsidiaire ; elle est au premier chef ontologique, « physique » (diraient les Pères grecs), en vertu des implications que le dogme d'Ephèse comporte pour la doctrine et la *praxis* du Corps mystique.

l'Enfant et sur la Madone la solennelle bénédiction de Yahweh ?⁸
Écoutons : « Vois... (car il faut ouvrir les yeux, comme le serviteur d'Elisée, à ce que ne voient pas les regards de chair)... Vois : cet Enfant est *placé* – soigneusement posé au centre de l'Histoire, délibérément inséré dans la trame de celle-ci – pour la chute et le relèvement d'un grand nombre... Pour être un *signe*, mis en doute et contredit... (d'être moqué, contrarié, par les puissances démoniaques qui depuis la Chute passent par nos âmes comme à travers un moulin, c'est ce qui Le constitue *signe*)... Quant à toi, un glaive transpercera ton âme (et tout cela surviendra), pour que soient révélés les sophismes négateurs d'un grand nombre, (car ils s'échapperont) hors des cœurs »⁹.

Étrange « bénédiction », semble-t-il au premier abord. Toute la *doctrine* de la Croix s'y trouve ramassée : l'attraction, la portée, la puissance du *xulon*, du « bois », noyé dans l'amertume pour la transsubstantier en suavité rédemptrice. Sous les pas de l'espèce, *sicut vermis et non homo*, surgira Celui qui, « sanctuaire d'asile, n'en sera pas moins roc de scandale et pierre d'achoppement. Beaucoup trébucheront, tomberont et se briseront sur Lui ».

Mais, s'il en est pour qui le Christ n'est l'occasion que de chute, s'il en est d'autres, auxquels Il apporte, par contre, d'emblée, dès le premier contact, une bonne nouvelle¹⁰ ... pour une troisième catégorie, pour Simon-Pierre comme pour Dismas et pour bien d'autres, Il est Celui qu'on « pleure après L'avoir transpercé »¹¹. C'est, hélas « dans la nuit » – car ici-bas c'est, jusqu'au retour de l'Époux, l'heure où les ténèbres sont toutes-puissantes – c'est in *ista nocte* que le Seigneur devient pour la « masse » une « occasion de chute ». En prononçant ces dernières paroles¹², Jésus les met en corrélation avec l'avertissement de Zacharie : « Glaive, réveille-toi ! Transperce mon Pasteur, mon Compagnon ! Frappe le Pasteur et les brebis seront dispersées ! » C'est ce « glaive » – *rhomphaia*, large épée thrace qui, plus tard, fulgure dans la bouche du Christ *imperator*¹³ – c'est lui, « parole de Dieu, efficace, créateur et destructeur, séparant (à Gethsémani) l'âme

⁸ Cette bénédiction, c'est l'inhabitation plénière de l'Esprit-Saint. Lointain écho déformé : dans le taoïsme, « bénédiction » est synonyme d'« effusion d'influence spirituelle ».

⁹ Luc, 2:34-35.

¹⁰ Ce sont les frères spirituels de ces bergers auxquels l'Ange annonce « une grande joie ».

¹¹ Zach, 12:10.

¹² Matt, 26:31.

¹³ Apoc, 1:16 ; 2:12.16 ; 19:15.21.

et l'Esprit, mettant à nu les sentiments et les pensées les plus intimes », c'est lui, que maniaient en Israël les « hommes de Dieu », ce glaive de l'Esprit qui fait parler les prophètes¹⁴, ce glaive de la PAROLE divine, des décrets, des prédestinations, des immuables projets multipliés dans la perspective de la Croix : c'est lui qui frappe le Fils¹⁵, venu dans ce monde pour accomplir jusqu'au dernier iota cette Parole, et, du même coup, transperce l'âme de Marie, servante de cette Parole : *fiat mihi secundum verbum tuum...* Que toute ma vie, dit somme toute la Vierge, tout mon destin, soit le miroir de cette Parole !... Le vieillard Siméon associe donc étroitement la Passion de l'Enfant et la Transverbération de la Mère ; l'une et l'autre ont pour but de « mettre à nu les cœurs », de « les découvrir aux yeux de Celui à qui nous devons rendre compte »¹⁶.

LE GLAIVE PREND FORME

À mesure que le Christ « progresse en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes », l'image du Serviteur souffrant se dessine avec une plus menaçante netteté aux yeux de Marie. Elle Le voit d'abord « comme un *arbre* qui marche »¹⁷, Arbre de Vie et xulon du salut, mais vague encore, indéterminé. Voici qui va l'éclairer davantage : à l'occasion, derechef significative, de la *Pâque*, au moment où les Juifs célèbrent leur rachat de la servitude égyptienne en immolant l'Agneau sans tache, « Joseph et la Mère », l'homme du silence et de l'effacement, et la vierge recueillie, emmènent à Jérusalem l'Enfant qu'Isaïe appelle « Père du siècle à venir ». Or, Jésus reste dans la Ville Sainte, quand Joseph et Marie prennent le chemin du retour. Sitôt découverte la disparition du garçonnet, les deux, épouvantés, Le cherchent partout dans l'angoisse. C'est le

¹⁴ Hébr, 4:12-13 ; Eph, 6:17.

¹⁵ Ce qui donc immole ici-bas le Christ, c'est ce Verbe auquel, comme à la manifestation, à la volonté, au message du Père, Il garde à tout prix sa plénière fidélité. Sous cet angle, Jésus apparaît comme sa propre victime : S'identifiant au message qu'Il porte, qu'Il *est* par conséquent, Il accepte la mort pour que vive ce message. Son ombre caricaturale, c'est cet autre Jésus, dont parlent Josèphe et Bossuet, porteur, lui, d'un message de Colère et de Destruction, et qui meurt, frappé par sa propre parole.

¹⁶ Hébr, 4:13.

¹⁷ Marc, 8:24.

troisième jour qu'ils Le retrouvent, tout comme, trois fois sept ans plus tard, « les siens », pour parler comme les évangélistes, ne Le recouvreront qu'au *troisième* jour. Joseph et Marie Le découvrent dans le Temple, « assis aux pieds des rabbins, les écoutant et les interrogeant ». La Synagogue était alors encore l'Eglise de Dieu ; scribes et docteurs siégeaient dans cette chaire de Moïse où le Christ Lui-même nous les montrera plus tard pour nous inviter à « faire ce qu'ils disent ». Mais, déjà, le Verbe, la Sagesse incarnée, le Fils éternel, prend position de disciple en tant qu'homme, aux pieds du magistère. Le Charismatique par excellence, la Source des charismes, le suprême Illuminateur, commence, en tant qu'homme, sa vie de vision en interrogeant l'Église¹⁸.

Joseph et la Vierge, en Le voyant, « furent stupéfaits », non certes de ce que « tous fussent ravis de son intelligence et de ses réponses » – car ils avaient leurs raisons pour savoir à quoi s'en tenir sur ses « dons excellents », sur sa « grâce parfaite », les uns et l'autre « descendus d'en-haut, d'auprès du Père de *cette* Lumière »¹⁹ – mais ils furent heureusement « sidérés » de Le découvrir, alors qu'ils avaient presque abandonné l'espoir, après trois jours, de retrouver l'Enfant de la formidable Promesse. Aussi, la Mère Lui dit : « Fils, pourquoi nous as-Tu traités de la sorte ? Vois : nous T'avons cherché partout avec angoisse ! » Mais Lui de répondre : « Mais vous-mêmes, pourquoi M'avoir ainsi partout cherché », sauf au seul endroit où vous eussiez dû savoir avec certitude que vous Me trouveriez ? « Ne saviez-vous donc pas que Je dois être toujours dans la maison de mon Père ? »

Or, « ils ne comprirent pas ces paroles ». Pas plus que ses proches ne comprirent plus tard que « le Fils de l'Homme doit être livré aux mains des hommes », qu'il « doit ressusciter le troisième jour », ni davantage le discours eucharistique de Capharnaüm²⁰. Cependant, Jésus « partit avec eux », S'assujettit aux *devoirs d'état* qu'à cet âge la Providence Lui imposait. Il « vint à Nazareth et fut soumis » à Joseph et à sa Mère. Et celle-ci, qui n'avait pas compris, pour qui ces paroles celaient un douloureux et menaçant mystère – cette « haine de son père et de sa mère » sans laquelle on ne peut saisir sa croix et donc devenir le disciple de Jésus – Marie, cependant, qui n'avait pas « vu », accepta de « croire » : « Elle garda dans son cœur toutes ces paroles ».

¹⁸ *Christus illuminator antiquitatum*, dit Tertullien (Adv. Marc, 4:40).

¹⁹ Jacques, 1:17.

²⁰ Luc, 9:45 ; 18:34 ; Jean, 6:52.60-66.

Non dans son intelligence : car elles y fussent restées stériles. Mais dans son *cœur*, là même où se trouvait, dira plus tard Jésus, son trésor. Car lorsqu'en l'homme tout dort, comme à Gethsémani les trois Apôtres, cependant son *cœur* veille²¹.

Pouvons-nous, aujourd'hui, maintenant que l'Esprit-Saint nous a conduits dans une aire plus vaste de vérité²², tenter de comprendre ces paroles de Jésus : « je dois être dans la *maison* de mon Père ? »

Je *DOIS*... c'est pour le Christ une nécessité, la loi même de son être, nourriture plus indispensable que l'aliment corporel²³. Dans l'Épître aux Philippiens, impossible, au chapitre II, de s'arrêter entre le cinquième et le huitième versets. *Touto gar phronêithe* : ceci, c'est la mentalité qu'il vous faut avoir en vous... Suit alors une fresque tout d'une pièce, comme la tunique du Crucifié ; nous y voyons s'épanouir cette « mentalité » : de la « condition divine », possédée par le Fils éternel sans ombre de rapacité, à la mort sur la Croix, le trajet est plus homogène, le dégradé des nuances plus insensible, qu'au sein du spectre solaire. La réponse du jeune Jésus dans le Temple commence par la rigoureuse évocation du *devoir*, par le rappel de sa nature, qui est d'être *ad Deum*, « par rapport à Dieu » : *pros ton Theon*. D'où sa question à Joseph et Marie : vous qui Me connaissez cependant, et pour qui mes origines ne sont pas un secret, ne saviez-vous pas ? N'eussiez-vous pas pu et dû savoir ?...

Cette réplique, qui commence par : Je *dois*, aboutit à : mon *Père*. Littéralement : *le Père* de Moi. Prenons garde à cet article : *ho*. Dans l'oraison dominicale, il disparaît : *Pater hêmôn*. De même, dans le prologue johannique, il y a une nuance très nette entre *theos* et *ho Theos*. Comme dans Jean, 20:17, distinguons entre le Dieu de Jésus et notre Dieu, entre son Père et notre Père. L'article *ho* connote une relation particulière, unique, d'un tout autre « ordre ». Autrement dit, Dieu est notre Père – en tant que créatures élevées à l'ordre surnaturel –

²¹ Jésus, au Calvaire, crucifie Marie, et réciproquement. *Invitus, invitam* ? Non, car tous deux acquiescent aux incompréhensibles décrets du Père, « agissent avec Lui » (Jean, 5:17). Si la Mère de Salomon le couronne « au jour de la joie de son cœur », elle plonge le glaive en son propre sein, lorsqu'aux épines pesant sur l'auguste front elle dit OUI. – Quant à la « haine des siens », Jésus la manifeste ici par l'angoisse où Il n'hésite pas à plonger ses proches – et par l'ambiguïté redoutable de sa réponse. – Marie, elle, n'a pas « vu », à l'inverse d'Eve qui, se refusant à en croire Elohim, voit, dit la Genèse, que le fruit interdit est « bon », malgré Dieu seul Bon, contre *le Bon*. – Sur le « cœur » et la « veille », voir Cant, 5:2.

²² Jean, 14:26 ; 15:26 ; 16:13.

²³ Ps. 39 ; Jean, 4:34.

parce qu'Il est le Père du Médiateur. Nous sommes, dit Saint-Augustin, « *des fils dans le Fils* ». Et Celui qui nous est, selon David, « *un père* », est, à l'égard du Verbe incarné, « *le Père* ». Mais, par une délicatesse infinie, Jésus, au moment même qu'Il dit à Marie-Madeleine, en parlant des Apôtres : *leur Père et mon Père, leur Dieu et mon Dieu* – comme pour maintenir la différence d'origine et de principe entre les deux filiations, céleste et terrestre — tient cependant, en supprimant cet article *ho* dont Il S'était servi dans le Temple vis-à-vis de Joseph et de Marie, à souligner que l'adoption confère aux siens – « *mes frères* », dit-Il²⁴ – tous les privilèges d'une filiation authentique et plénière.

OÙ TROUVER LE FILS ?

« *Je dois Me trouver dans la maison de mon Père* ». On traduit parfois : attentif aux affaires (ou : occupé des affaires) de mon Père. Mais, outre qu'un tel langage pourrait paraître étrange sur les lèvres d'un garçonnet que le texte même nous représente comme obéissant, soumis, humble, modeste à l'extrême, cette interprétation répondrait sans doute à la question : « Que fais-Tu donc ici ? De quoi T'occupes-Tu ? Pourquoi Te trouves-Tu dans cet endroit ? », alors que Joseph et Marie se demandent *avec angoisse OÙ Il se trouve*. Cela, tout juste cela, et rien d'autre. Aussi leur répond-Il, avec logique et naturel, très pertinemment : Si Vous Me cherchez, sachez qu'on Me trouvera toujours dans la maison de mon Père.

D'ailleurs, le grec de saint Luc, les versions arabe, éthiopienne et syriaque (Peschito), les commentaires d'Origène, de Théophylacte, d'Euthime, d'Epiphane et de Théodoret l'entendent ainsi²⁵. Au sens propre, historique, il s'agit du Temple : avant la Croix, de l'Église juive et du sanctuaire hiérosolymite ; depuis le Calvaire, de l'Église chrétienne et de ses innombrables hauts-lieux, qui n'en font qu'un (Golgotha)... Si vous Me cherchez, n'allez pas « ici » ou « là ». Et

²⁴ Eph, 3:15 ; Jean, 20:17

²⁵ C'est dans le même sens qu'il faut traduire en *toïs Aman*, « dans la maison d'Aman » (Esther, 7:9) ; en *toïs autoû*, « dans sa maison » (Job, 18:20) ; d'autres passages encore (p. ex. Gen., 41:51). C'est encore ainsi que s'exprime saint Jean Chrysostome : en *toïs toû despotou*, « dans la maison du maître » (*Hom. 52 in Dan.*).

« gardez-vous d'aller et de courir après le Fils de l'Homme »²⁶ ; car Il vous attend dans la maison du Père. Il ne cesse d'offrir au Père son sacrifice de suprême louange *au sein de l'Église*.

– Où sera-ce, Seigneur ?

Il leur répondit : « Où sera le CORPS »²⁷.

Le Corps eucharistique ? Sans doute, puisqu'on l'offre, nous dit Saint-Irénée, « dans la maison du Père » ; et c'est peut-être le festin de l'Enfant Prodigue. Mais, pour précieux qu'il soit, ce Corps en symbolise, notifie et signifie un autre, qu'il contribue à nourrir et à « développer en taille et en grâce » : le Corps mystique, l'Église. C'est pourquoi l'Aquinate voit dans l'Eucharistie le *sacramentum unitatis totius Ecclesiae*.

Dès lors, ne peut-on comprendre par ce Corps (de Luc, 17:37) – qui est aussi Maison de Dieu – sans exclure aucune des autres interprétations plausibles, non seulement l'« habitat dans la structure duquel nous entrons comme des pierres vivantes », non seulement la « sainte demeure de gloire » où l'Église célèbre son Époux, mais encore nous-mêmes, puisque nous sommes invités à « glorifier Dieu dans notre corps » – celui que chacun de nous possède en propre, tout comme celui que nous formons tous ensemble – « lequel est le temple du Saint-Esprit, qui est en nous » ?²⁸ Si nous « recevons la Parole » à l'instar de Marie, nous sommes chacun de nous une maison « affermie sur la pierre », une « maison de prière », le « temple même de Dieu », le sanctuaire salomonien.

Chacun donc est une demeure, et tous ensemble s'édifient, forment « bâtiment », « Corps du Christ en voie de construction », l'architecte étant Dieu, l'Esprit-Saint accomplissant comme un « entrepreneur » son œuvre, le Christ « fidèle comme Fils ». Se trouvant « à la tête de sa propre maison » – et « *cette maison, c'est nous* »²⁹. C'est toujours là, dit le garçonnet à Joseph et Marie, qu'il faut l'aller chercher : dans l'Église et au plus profond de nos âmes, dans ce *cœur* où, depuis, Marie « gardait et méditait » ce mystère : « Ô Mère, J'étais en toi ! »

Telles sont les premières paroles de Jésus que les Évangiles nous rapportent. Telle aussi, la première recherche que Marie fait de Lui dans les larmes. C'est alors que s'oriente sa vie d'homme, que se

²⁶ Luc, 17:23.

²⁷ Luc, 17:36-37.

²⁸ Pierre, 2:5 ; Isaïe, 64:40 ; 1 Cor, 6:19-20.

²⁹ Matt, 16:18 ; Eph, 4:12 ; Hébr, 3:4-6.

dessine sa destinée, qu'Il annonce sa « seconde naissance », pour ainsi dire, celle par où saint Marc commence son Évangile. Mais, au cours de sa carrière, Marie Le cherche une deuxième fois, et c'est dans une synagogue qu'elle Le trouve³⁰. Jadis, au temple, pour recevoir du magistère hébraïque la parole ; maintenant, dans la synagogue, pour y répandre la sienne « avec autorité », non comme les scribes qu'Il avait naguère interrogés ; plus tard, enfin, sur la route du Calvaire, pour sceller de son Sang cet enseignement.

La Vierge, donc, tandis que Jésus vaque aux affaires de Yahweh « dans la maison de son Père »³¹, « se tient *dehors* et désire Lui parler »³². Et, comme elle entre, une voix s'élève de la foule : « Heureux le sein qui T'a porté, heureuses les mamelles que Tu as sucées ! » Mais Lui : « Heureux plutôt, quiconque écoute la Parole de Dieu et qui la garde ! » On a voulu voir dans ces quelques mots l'expression d'une espèce de dédain, de « distance » vis-à-vis de Marie. Certes, il faut, pour devenir disciple du Christ, « haïr son père et sa mère » dans la mesure où l'amour et le respect qui leur sont *naturellement* dus, comme à nos géniteurs, font obstacle à la charité, à la « folie », qui force les portes du Royaume. Mais qui ne s'aperçoit qu'en l'occurrence, si quelqu'un « reçoit et garde la Parole de Dieu », c'est bien Marie ! Sitôt qu'elle répond à Gabriel : « Qu'il m'advienne selon cette Parole », l'Ange la quitte immédiatement : il sait ce que vaut la réponse de la Vierge, son « poids éternel de gloire, au delà de toute mesure ». Deux fois, saint Luc nous avertit qu'elle « gardait avec soin » tout message d'En-Haut, exprimé verbalement ou non, et « méditait dans son cœur », comme la Fiancée du Cantique, les moindres mots du Bien-Aimé. Elle est cette « bonne terre » fécondée par le soc de charrue, qui reçoit le grain, « écoute la Parole d'un cœur noble et la garde », de sorte que, « grâce à sa constance » à travers les épreuves, « elle donne du fruit ». Et quel FRUIT ! Les commandements du Christ, si quelqu'un les possède et les garde, c'est bien sa Mère³³ ! *In corde meo abscondi eloquia tua, ut non peccem Tibi...*

³⁰ Matt, 12:9.

³¹ Pour le Christ, en effet, la Synagogue est encore toujours la maison de son Père, c-à-d. l'Église, aussi bien Sagesse éternelle que reflet terrestre et Corps du Christ.

³² Matt, 12:46 ; Luc, 11:27-28. Le texte évangélique insiste significativement : si Jésus fait ainsi fi d'une maternité purement naturelle (dans l'esprit de l'exclamatrice), c'est parce que sa Mère, envisagée de la sorte, apparaît comme extérieure à l'Église, à la perspective surnaturelle, à la *nouveauté* du Royaume (voir ce que Jésus dit du Baptiste chez Luc, 7:28).

³³ 2 Cor, 4:17 ; Jean, 14:21 ; Luc, 8:15 ; 11:27 ; Col, 2:19 ; Matt, 12:46.50 ; Phil,

Or, la Vierge n'est « digne de louange et d'admiration », comme disent les Litanies de Lorette, n'est « heureuse », c'est-à-dire *sauvée*, pour parler comme « la voix de la foule », qu'au titre de son rôle dans l'économie de la Rédemption, à *l'intérieur* du plan salvifique de Dieu, donc de l'Église. C'est là seulement qu'elle est vraiment la Mère du Verbe incarné, génitrice de Dieu. Il n'y a, pour le Christ, de parenté que surnaturelle, et le seul lien qu'Il reconnaisse, c'est d'« accomplir la Volonté du Père », donc de réaliser en soi-même le Christ, configuré en chaque Chrétien par l'Esprit-Saint³⁴.

MYSTÈRE DE LA COM-PASSION

S'il nous faut, comme dit saint Augustin, « passer de l'homme Christ au Dieu Christ » – *per hominem Christum tendis ad Deum Christum* – l'épisode de saint Luc auquel nous venons de faire allusion ne nous enseigne-t-il pas à passer en quelque sorte aussi d'une Marie à l'autre, puisque, du fait d'une certaine dévotion sentimentale, insuffisamment attentive au dogme et à la Tradition, il peut sembler parfois qu'il existe deux façons de considérer la Sainte-Vierge ? À délaissier ce culte tout mièvre et langoureux – moderne, hélas ! et du type « Jour des Mères » – trop souvent voué, pour la stupéfaction des Chrétiens fidèles au *depositum fidei* « transmis une fois pour toutes »³⁵, à la Mère sans l'Enfant, à la Femme³⁶, à moins qu'on n'associe la Madone au « petit Jésus »... à délaissier ce culte, dis-je, pour rendre hommage à la Reine des Anges, des Patriarches et des Martyrs, à Celle que préfigurait l'héroïque Mère des Macchabées, à la Virile, à la Femme forte, Terreur des démons, puissante comme une armée en ordre de bataille, siège aussi de l'éternelle Sagesse, miroir de l'incompréhensible justice ou sainteté de Dieu... ne passe-t-on pas d'une

3:20 ; Gal, 4:22-31 ; Rom, 8:29.

³⁴ Luc, 8:15; Jean, 14:21.

³⁵ Jude, 3.

³⁶ D'où la pardonnable erreur de Goethe, pour qui la Vierge personnifiait l'« Éternel-Féminin » (au sens métaphysique du *ying-yang* extrême-oriental), et le cri de l'abbé Berger, assassinant Mgr Sibour en haine du culte marial : « A bas les déesses ! ». Bossuet écrit : « L'esprit du Sauveur Jésus est un esprit, non mièvre, mais vigoureux » (Serm. *sur la Néc. de Souffr.*). Or, tel Fils telle Mère. Il est, d'autre part, un culte du Christ enfant qui, nourri du dogme, n'a Dieu merci rien de commun avec le fade sentimentalisme de certaine piété.

certaine atmosphère à l'autre, d'un climat *vulgärkatholisch* à celui du grand, de l'immense, de l'incomparable Catholicisme éternel

Chose curieuse : sitôt la Vierge confiée à saint Jean, plus de rapports directs, ici-bas, entre le Fils ressurgi du Schéôl et sa Mère, si, du moins, nous prenons au sérieux les silences du récit sacré comme ses paroles. Car tout ce qui a trait à l'Incarnation est chargé de symbole, comporte un enseignement. Jésus ressuscité n'apparaît pas isolément à Marie ; c'est parmi les Douze, mêlée aux autres disciples, qu'elle Le revoit, et c'est la dernière fois que son nom paraît dans le Nouveau Testament, où sa figure s'estompe de plus en plus. Pour saint Paul, elle est « semence de David » et « une femme » sans plus³⁷. Dans l'Apocalypse, le Vainqueur Se proclame tout simplement « rejeton et fils de David ». Ne serait-ce pas que, les deux manifestations terrestres de la *Sophia*, Marie et l'Église, se confondant « économiquement » au point qu'on leur applique les mêmes textes biblico-liturgiques, et qu'en l'Apocalypse la Femme nimbée de soleil peut symboliser l'une comme l'autre, sitôt l'Église manifestée par la Pentecôte, épiphanie du Corps mystique, la Vierge, qui en est les prémices – je ne dis pas la Tête – appartient désormais à l'ordre purement céleste ? – « Qui est ma Mère ? Qui mes frères ? » C'est le chapitre XII de l'Apocalypse qui, depuis l'effusion de l'Esprit-Saint, répond à cette question. C'est la gloire même de la Vierge qu'elle et l'Église – Sagesse divine ici-bas manifestée dans l'Eve nouvelle, puis en toute sa progéniture – semblent se confondre dans l'éblouissante splendeur de la *Sophia*.

Mais Marie a payé cher ce « couronnement ». La première fois qu'elle cherche son Fils, elle apprend, elle aussi, « par la souffrance, ce que c'est qu'obéir », qu'accepter sans regimber la trop souvent incompréhensible et déchirante Parole³⁸. Paul, lui, « regimbait contre l'aiguillon » ; Notre-Dame, jamais. La deuxième fois qu'elle Le cherche, ce Fils insaisissable – sauf en Dieu – s'Il semble encore vouloir l'humilier, la mettre à l'épreuve³⁹, c'est en réalité sa gloire qu'Il proclame. Qu'elle ne s'arrête pas à l'écorce des mots, qu'elle pénètre, non par l'intelligence, mais par le *cœur*, comme dit saint Luc, au plus

³⁷ Rom, 1:3 ; Gal, 4:4.

³⁸ Hébr, 5:8.

³⁹ Il l'associe ainsi d'avance à sa Passion. Pourquoi pas ? Si le « fils de David est aussi », selon Jésus, le Dieu, le « Seigneur de David », oublierions-nous que le Fils de Marie est aussi le Dieu, le Seigneur de Marie ?

profond des paroles si « dures » et elle « trouvera la paix »⁴⁰. C'est encore ce qui se passe à Cana, l'antipode apparent de la Croix, mais nous y retrouvons le Sang et l'Eau. Car à Cana commence, pour l'âme chrétienne, son lien nouveau, sa vie d'épouse. Qu'on me pardonne l'expression : c'est ici sa « lune de miel », ou, comme disent excellemment mes compatriotes flamands : ses *witte broodsweken*, ses « semaines de pain blanc ». Plus tard, ce sera la Nuit, la Croix – et, après les Enfers, la Résurrection.

« Ils n'ont pas de vin », dit la Vierge à son Fils. Sur quoi, Lui : « Femme, qu'y a-t-il (en cette affaire, *hic et nunc*) à toi et à Moi ? » Et Il explique pourquoi : « Mon heure n'est pas encore venue ». Il y a un temps pour tout, et même la sagesse éternelle, elle surtout, marche ici-bas pas à pas : à chaque jour, chaque heure, chaque instant, suffit son labeur... Là-dessus, tout naturellement, sa Mère dit aux servants : « Faites (quand même) tout ce qu'Il va (certainement) vous dire ». Laissons de côté l'appellation femme, que nous retrouverons au Calvaire ; elle n'implique donc aucun mépris, pas plus que, pour Jésus, celle de Fils de l'Homme⁴¹. Et saint Jean ne nomme d'ailleurs jamais la Sainte Vierge, pas plus que lui-même.

On a entassé des volumes pour édulcorer le fameux verset 4, comme s'il ne comportait pas l'ombre d'une rebuffade. Mais l'expression *ti emoï kai soi ?* manifeste toujours, dans les Septante, une « distance » : ainsi Jephté au roi des Ammonites, la veuve de Sarephta au prophète Elie, Elisée à Joram roi d'Israël – et, dans l'Évangile, les démoniaques géráséniens à Jésus, et celui de la synagogue de Capharnaüm au même Sauveur⁴². Il s'agit là, selon saint Jean Chrysostome, d'une réprimande à Marie, pour avoir cherché sa propre gloire à travers la thaumaturgie de son Fils. Origène croit plutôt à une espèce de mercuriale-éclair, pour cause d'intervention intempestive : certes, Il agira, Il fera quelque chose, mais – un peu moins de précipitation, s'il vous plaît ! – en son temps et à sa manière⁴³...

Il nous semble qu'à Cana il y a plus et mieux : ce n'est certes pas

⁴⁰ Cant, 8:10.

⁴¹ Jean, 2:3-5. – Il y aurait ici, peut-être, dans les paroles de la Vierge, une nuance très féminine de : « Il dit bien ça, mais vous verrez bien qu'Il finira par faire ce que je lui ai demandé » – Quant à l'apostrophe *femme*, qu'on songe au *hombre !* des Espagnols.

⁴² Juges, 11:12 ; 1 Rois, 17:18 ; 2 Rois, 3:13 ; Matt, 8:29 ; Marc, 1:24. On se demande pourquoi certaine piété veut que la Vierge n'ait jamais été qu'un écho passif et bêlant...

⁴³ Cf. Luc, 2:51 ; Jean, 2:4 ; 7:6.30 ; 8:20.

sa propre gloire, mais *celle de son fils*, que recherche ici Marie. Et elle n'entend s'y associer qu'à titre de *servante* du Seigneur. Mais, lui répond-Il, « *mon heure* n'est pas encore venue ». Quelle est cette heure ? L'heure spéciale de Jésus-Christ, propre à Jésus-Christ ? Plus d'une fois dans l'Évangile, le Sauveur affirme qu'elle « n'est pas encore venue ». Personne ne mit la main sur Lui, parce que « *son heure* n'était pas encore venue » ; quand *ses* proches Le pressent d'aller (sans doute Se faire proclamer Roi-Messie) à Jérusalem, Il réplique assez sèchement : « *L'heure* n'est pas encore venue pour Moi ». Par contre, arrivé dans la Ville sainte, où L'attend la crucifixion, Il annonce : « Enfin, voici venir *l'heure* où le Fils de l'Homme sera *glorifié* », précisément ce que Marie voulait à Cana⁴⁴. « Car, en vérité⁴⁵, si le grain tombé au sol ne meurt pas, etc... » Et, lors du Canon de la première Messe, il inaugure comme suit la grande anaphore d'oblation : « Père, *l'heure* est enfin venue. *Glorifie* ton Fils » en réalisant ce sacrifice pour lequel Tu L'as envoyé ici-bas. Cette fois, puisqu'enfin « l'heure est venue », le *ti emoï kai soi* de Cana prend tout son sens, s'entourne d'une lumière nouvelle. Cette fois, « en vérité », entre le Sauveur et sa Mère transverbérée, *il y a quelque chose de commun* : non plus l'allégresse de Cana, mais cela même pourquoi le Christ est venu – la douleur de la Passion⁴⁶.

La prétendue rebuffade des noces galiléennes est donc une simple épreuve de foi⁴⁷. C'est d'ailleurs ainsi que Marie le comprend : « Faites (quand même) tout ce que (certainement) Il vous dira », dit-elle aux servants. Elle réalise de la sorte, *sans plus rien demander en apparence à son Fils*, cette parabole de l'obstination dans la prière et dans la foi, de l'espérance victorieuse, de l'« ancre jetée » (comme dit l'Épître aux Hébreux), où le père de famille importune son voisin en pleine nuit pour obtenir du pain... La Nuit et le Pain des âmes ! C'est donc dans les ténèbres que le Père nourrit ceux qui Lui font le plus confiance ? Oui, Jésus nous avertit que c'est pendant le « sommeil » – lorsque, cependant, au dire du Cantique, « le cœur veille » – que le

⁴⁴ Marie veut à contretemps glorifier son Fils ; Simon-Pierre, dans Matt, 16:22, veut intempestivement Le soustraire à l'ignominie qui conditionne cette gloire.

⁴⁵ « En vérité », c'est-à-dire conformément aux canons du Royaume, OÙ tout est « réel », et non selon l'illusoire sagesse de ce monde.

⁴⁶ Jean, 17:1.

⁴⁷ Si le Christ a dû passer par ce banc d'épreuve : la Croix (Hébr, 5:7-9), on ne voit pas pourquoi dans les jours de sa « chair », Marie, toute immaculée qu'elle était, aurait échappé aux tentations que Jésus, Lui, acceptait de subir (Hébr, 2:17-18 ; 4:15).

champ de l'âme est ensemencé... La Chananéenne admirable qui s'accroche aux basques du Sauveur, pour recevoir « au moins les miettes que ramassent les chiens », aura marché sur les traces de Marie : *omnipotentia precatrix*.

Et ceci nous amène à la dernière épreuve, à la troisième recherche de Jésus par la Vierge. Cet épisode commence sur la route du Calvaire, mais s'achève au pied de la Croix, qui lui confère toute sa portée. Anticipant donc sur les Stations à venir – puisqu'aussi bien la Quatrième nous sert à évoquer tout le problème du rôle de Marie dans la vie et la mort rédemptrices de son Fils – voyons sur quoi débouche, non seulement cette rencontre sur la Voie douloureuse, mais tout le commerce infiniment admirable de la Mère et du Fils. Car, si voici « l'heure » de Celui-ci, nous savons depuis Cana qu'elle leur sera *commune à tous deux*.

MATER PLENARII CHRISTI

Près de la Croix où Se mourait l'Homme-Dieu, se tenaient la Vierge et Jean. « Quand Jésus vit sa Mère, et auprès d'elle le disciple qu'Il aimait, Il dit à sa Mère : Femme, voici ton Fils ; et au disciple : Voici ta Mère. Et, dès cette heure même, le disciple la prit chez soi ». En comparant l'expression *ta idia* (Jean, 19:27) avec les analogues dans le même Évangile (1:11; 16:32), on peut se permettre de traduire « Dès cette heure, le disciple la prit pour sienne ».

En général, ce verset solennel et sacré s'interprète dans le sens individuel et sentimental. Mais, à voir le rôle que joue Marie à la Pentecôte, son effacement parfait, « dès cette heure même », quant à son Fils glorifié, et la tradition authentique qui sert de « semence » aux Apocryphes (dont treize lui sont consacrés), on peut se demander si, la Vierge appartenant désormais à l'Église, la substitution du disciple aimé au Seigneur ne constitue pas, au premier chef, une manifestation concrète, éminemment significative, de notre filiation commune, de notre adoption. Si le Père « n'a pas épargné son propre Fils, mais L'a livré à la mort pour nous tous »⁴⁸, Marie, *sancta Dei genitrix*, qui, dès l'Annonciation, s'est offerte à tout ce qu'exigerait d'elle cette « parole » si chargée de menaces pour Jésus, Marie, donc,

⁴⁸ Rom, 8:32.

s'est jointe au Père pour nous « livrer » le Sauveur. L'Homme-Dieu⁴⁹, sans aucun doute, doit à la Vierge sa naissance ici-bas comme Dieu incarné. Or, le Fils n'a, *comme tel*, de rapport distinctif, essentiel, qu'avec *le Père*. Le Verbe n'est Fils que du Père, ou, en tant qu'Homme, que d'une créature assumée dans la fonction du Père⁵⁰. Si nos propres relations avec Dieu, non plus seulement comme créatures, mais comme héritiers du Royaume, n'ont d'existence, de réalité, voire même de possibilité, qu'à titre de participants aux rapports du Fils avec le Père – *filii in Filio* (expression augustinienne souvent reprise par le Père Mersch) – si donc nos relations avec Dieu sont celles, non *de* fils quelconques avec le Dieu trine, mais *du* Fils, de la Seconde Hypostase divine, avec la Première, ne pourrait-on conclure, sur un plan parallèle, que la Vierge ne peut avoir avec son Fils qui est le Verbe, mais incarné, puis rentré en gloire, en tant qu'Il est Dieu, que des rapports de génération – et ceux-ci ne sont-ils pas expressément réservés au Père seul ? Peut-on, dès lors, se demander si la Vierge, en tant qu'elle est *Théotokos*, génitrice de Dieu, participe ineffablement aux relations qui subsistent, au sein même de la vie trinitaire, entre le Père et le Fils ? L'ouvrage cité à la note 50 a, là-dessus, des démonstrations théologiques et des citations patristiques qui nous paraissent devoir emporter la conviction.

Quoi qu'il en soit, puisqu'il y a Corps mystique, celle qui a donné le jour au Chef, qui a pu reprendre à son compte l'inouïe parole : *hodie genui Te* (aujourd'hui je t'ai engendré, Psaume 2), ne cesse d'engendrer aussi les membres à la vie humano-divine. Les douleurs puerpérales, qu'elle a subies avant la nativité de son « premier-né » – combien cette expression de Luc et de Matthieu s'éclaire maintenant ! – l'ont reprise au Golgotha, où, suivant la prédication de saint Pierre, le Christ a Lui-même passé par les affres de l'enfantement⁵¹. Et, maintenant, « cieux, poussez des cris de joie ; terre, tressaille d'allégresse » car « Yahweh a consolé son peuple, Il a pris en pitié son affliction ».

⁴⁹ Nous préférerions dire, avec Soloviev, le Dieu-Homme, réservant vaut l'expression : Homme-Dieu à l'Antéchrist, à l'homme qui veut se faire Dieu, à l'homme de l'humanisme.

⁵⁰ Voir un ouvrage bourré de matière à réflexion, par le R.P Albin Van Biesem, CSSR : *Is het Bovennatuurlijke de actualite van het geschapene door het Ongechapene ?*, Saint-Nicolas-Waes, 1943. C'est à partir de la synthèse élaborée par feu le P. Émile Mersel, que le P. Van Biesem parvient à sa thèse sur la participation de Marie au « rapport personnifiant » du Père vis-à-vis du Verbe. Mais la source de toutes ces conceptions est à chercher dans les canons d'Ephèse en 431.

⁵¹ Actes, 2:24 ; texte grec : *ôdinas*.

La race que Dieu S'était choisie disait : « Il m'abandonne et m'oublie ». Mais, répondent *ensemble* le Père et Marie : « Une femme oubliera-t-elle son nourrisson ? N'aura-t-elle pas pitié du fruit de ses entrailles ? Quand même les (autres) mères t'oublieraient, Moi, Je ne t'oublierai point ! » Et, puisque l'homme n'en croit que les évidences de chair : « Vois, Je t'ai gravée *sur la paume de mes mains* »⁵²; et ces mains saintes, issues de Marie pour faire la volonté du Père, ont, en effet, les paumes « gravées », transpercées.

Ô Marie, éprouvée trois fois par Jésus – au Temple, lorsque vous L'aviez perdu ; à Cana, où vous étiez sûre de Lui malgré son apparent refus ; à la Synagogue, quand vous L'attendiez dehors, désirant Lui parler, mais Lui ne voulait connaître que *l'ancilla Domini* – vous avez compris qu'Il vous préparait de la sorte à SA décisive épreuve. Et sans mot dire – car il est certain que l'Évangile eût rapporté vos paroles – laissant le vain truchement des mots à ceux qui avaient abandonné Jésus dans leur terreur, vous L'avez suivi pour Le reconforter par votre muette présence... Le stimuler, sans doute, mais le poindre aussi par *votre* douleur. Je vous conjure, par ces souffrances de la parturition, que vous acceptez pour nous⁵³, non seulement de m'accorder, comme jadis à votre premier-né, lorsque chaque jour je porte ma croix, ce « sourire dans les larmes »⁵⁴ qui rend aux âmes leur vitalité défaillante, de telle sorte que votre Fils en marche vers le sacrifice total, ce soit moi ; mais aussi, quand Jésus, « jusqu'à la fin du monde », S'acheminera fourbu, rendu, vers son trône de détresse, de pouvoir, à votre instar, me placer sur sa route pour Lui apporter, dans ses membres, le tonique de ma seule présence : sans voix, sans gestes, rien que l'évidence, l'absolue certitude de votre charité, patente, rayonnant de ma personne, de telle sorte que Marie, *consolatrix afflictorum*, ou plutôt *Afflicti*, je le sois à mon tour. Etre Jésus pour Marie, et Marie pour Jésus ; laisser vivre en moi le Christ, et porter dans ma poitrine le Cœur de sa Mère ; n'être ici-bas, comme l'un, que pour accomplir la volonté du Père, et, comme l'autre, que pour accepter qu'il me soit fait selon sa sainte parole : n'est-ce pas le sens

⁵² Isaïe, 49:14-16 : « Sion avait dit : “Yahvé m'a abandonnée; le Seigneur m'a oubliée”. Une femme oublie-t-elle son petit enfant, est-elle sans pitié pour le fils de ses entrailles ? Même si les femmes oublieraient, moi, je ne t'oublierai pas. Vois, je t'ai gravée sur les paumes de mes mains, tes remparts sont devant moi sans cesse ».

⁵³ Si Paul peut affirmer, dans l'Épître aux Galates, qu'il les éprouve pour qu'en nous naisse le Sauveur, combien davantage Marie !

⁵⁴ L'Andromaque chrétienne : *dakrusoen gelasasa*.

même de cette IV^{me} Station, et le « fruit », le « bouquet spirituel » que j'en dois espérer ?

EXPECTANS EXPECTAVI

À proprement parler, la vie de la Vierge, comme nous la racontent les Evangélistes – qui ne jugent utile d'en révéler que ce qui peut contribuer à la discipline du salut et au plein épanouissement en nous de la surnature – cette vie consiste surtout dans une attente, qui est aussi virtuellement quête, recherche, et le devient effectivement, mais dans *l'esprit* d'attente – *adveniat regnum tuum* – à mesure que s'affirme le caractère tragique et dramatique du fait messianique : *rorate, coeli, desuper, et nubes pluant Justum ; aperiatur terra, et germinet Salvatorem* (Cieux, répandez la rosée, et que les nuées fassent pleuvoir le Juste : que la terre s'ouvre, et qu'elle germe le Sauveur. Isaïe 45:8). Cette « terre », cette créature de chair, de présence physique, s'ouvre au baiser du ciel, dont elle attend avec ardeur le Seigneur. Cette active attente de Marie, cette féconde quiétude, cette « ouverture » de la « terre », cet énergique repos aux mains du Seigneur, ce calme, cette attitude de regard en vue de servir, cette activité co-créatrice et corédemptrice, cet abandon par lequel la Servante du Seigneur prélude à l'*exinanitio* de Celui qui devait revêtir la condition servile – car elle est la Servante du Seigneur souffrant – nous lui devons, dans l'ordre historique, la possibilité même de notre salut. Marie, fleur suprême de la création physique, « tison arraché du feu »⁵⁵, a désiré, de tout son être appelé, le Christ. Mais sans fièvre. Humblement. Sans convoitise « naturelle », ni concupiscence. Comme monte, insensiblement, la pâte « levée » par l'Esprit-Saint. Comme s'élève, paisiblement, une marée. À la façon dont se soulève le sein qui respire. Et, « comme la pluie descend du ciel et n'y retourne pas sans avoir abreuvé et fécondé la *terre*, sans l'avoir fait germer, sans avoir donné au Semeur la Semence (incorruptible, qui est l'éternel et vivant *Logos* de Dieu), ainsi de ma Parole, qui sort de ma bouche ». De l'Annonciation à l'Ascension, tout l'Evangile se trouve ici prophétisé par Isaïe : *ecce exiit seminans ad seminandum... qui seminat, Verbum seminat*⁵⁶.

⁵⁵ Zach, 3:2.

⁵⁶ Cf. 1 Pierre, 1:23 ; Isaïe, 55:10 ; Marc, 4:3.14.

Tout comme le Verbe, selon saint Jean, a tout son être orienté vers Dieu, *ad Deum*, tourné vers Lui, existant pour Lui, par rapport à Lui, quant à Lui, ainsi Marie, elle, est pure attente et recherche, je ne puis me résoudre à dire : désir, mot trop galvaudé. Elle est aspiration puissante et paisible, respiration tranquille vers le Verbe. Elle veut le Verbe, parce que Dieu Le veut pour elle, en elle, par elle. De tout son être, qui se confond avec cette volonté. Mais, si par impossible Dieu cessait de Le vouloir, Marie, je ne dis même pas : abandonnerait cette volonté, car elle n'aurait pas à faire effort, mais s'en verrait tout à coup dépourvue et n'en ressentirait aucun regret. Elle est tout désir, oserai-je dire *maintenant*, mais dans la mesure où ce désir est celui d'un Autre. Or, à travers tous les épisodes évangéliques qui nous sont intentionnellement contés⁵⁷, on voit s'affirmer cette attente, à la fois désir, recherche, et cependant calme, confiance et recueillement : « Yahweh est mon pasteur ; je ne manquerai de rien. Il me fait reposer en de verts pâturages » – parmi les lys où mon bien-aimé fait paître son troupeau – « Il me mène près des eaux vivifiantes, Il restaure mon âme ». Elle recevra donc en son temps toutes choses qui lui reviennent. Comme dit Abraham à son fils qu'il conduit au sacrifice et qui s'inquiète de la victime : « Ne te préoccupe pas : *Dieu y pourvoira* ». Marie se contente donc de se mettre à l'entière disposition de Dieu : c'est Lui qui pourvoira. C'est ici, sauf la Croix, le plus haut exemple de « passivité » souverainement active et féconde.

Puisque Marie recherche le Verbe incarné, la volonté manifestée de Yahweh, la Memra visible et tangible, elle ne cessera pas d'y réussir. Elle rencontre Jésus tout au long des Évangiles, même en ces Mystères prétendument « joyeux », qui sont pleins d'angoisse et de larmes : l'immense inconnu de l'Annonciation, le dénuement de la Nativité, la prophétie de Siméon, la perte de l'Enfant précieux... C'est ensuite la rebuffade de Cana et le *Quae est Mater mea ?...* Car si, pour la foi de Marie, l'humiliation acceptée avec amour fait germer très souterrainement une humble joie, devant la foule présente, elle n'en a pas moins « perdu la face ». Toute la vie de la Vierge par rapport à Jésus – mais vous l'imaginez-vous vivant sous un *autre* rapport ? – est quête et rencontre. Et chaque rencontre, loin d'apporter à Notre-Dame assouvissement plénier, paix définitive, la laisse davantage sur sa faim : son Fils ne la rencontre jamais, semble-t-il, que pour lui échap-

⁵⁷ Ils visent, en effet, le rôle de la Vierge dans le drame du salut. Les Évangiles ne sont pas des biographies, même de Jésus-Christ. Une « vie de Jésus » eût d'ailleurs été inconcevable aux premières générations chrétiennes...

per davantage. N'est-ce pas Saint Augustin qui voit en Dieu comme une Source dont l'onde étanche et attise en même temps notre soif ?

Ces rencontres du Fils et de la Mère prennent donc tout leur sens – leur réalité profonde, éternellement prédestinée se montre à nu – lorsqu'enfin Jésus et Marie se trouvent face à face sur la Voie douloureuse : c'est le *terme* où tout s'achève, est mis en possession de sa plénitude.

La IV^e Station n'a de réalité que par et dans la douzième : c'est le don de Marie à Jean et de Jean à Marie qui couronne et *réalise*, non seulement la rencontre-type sur le chemin du Calvaire, mais toutes les rencontres, et donc toute la vie maternelle, donc toute l'existence, de la Vierge. Les éternels desseins et décrets de la Majesté divine, le *fiat mihi*⁵⁸, et depuis lors ces diverses rencontres, qui chaque fois semblent déboucher sur le heurt, la lutte et l'amertume, mais sourdement distillent une douceur inouïe, savourée au plus profond de l'être... c'est tout cela, toute cette Odyssée mariale qui débouche sur cette Iliade : le dernier carré, Jésus, Marie, Jean – et la Croix, signe d'une autre Présence, sacrement de la justice, donc du Père, et de l'amour, donc du Paraclet. En vérité, « je viens de Dieu et je retourne à Dieu »⁵⁹, et c'est sur la Croix que je Le retrouve...

POUR ENTRER DANS LE SECRET DE LA MÈRE ET DU FILS

Jusqu'en cette rencontre suprême, amorcée sur la Voie douloureuse, parachevée sur le Calvaire, le message de Dieu à Marie – et à nous aussi, par Marie – « plein de chants funèbres, de lamentations et de gémissements », se fait, « dans la bouche » – en cette bouche de l'âme qui est faite pour chanter *verbum bonum* et savourer toute la douceur de Yahweh – ce message d'indignation « jalouse » se fait « suave comme du miel » : *de forti egressa est dulcedo*⁶⁰. Car la Croix n'est par elle-même rien. Elle marquerait le triomphe de la corruption, elle serait signe de néant, sacrement de Satan, si elle n'était la porte et la clé de la Résurrection. C'est ce que marque Jésus lorsque, sur ce

⁵⁸ Deux mots étonnants : c'est, au seuil de la Genèse, DIEU qui dit *fiat*, alors qu'à l'Annonciation, la *créature*, collaborant à la création nouvelle par son obéissance (à l'inverse d'Eve-Adam), prononce elle-même ce *fiat* sur elle-même.

⁵⁹ 1 Cor, 15:45 ; Jean, 16:3.

⁶⁰ Ezéch, 2:10 ; 3:3 ; Juges, 14:14.

gibet, Il ne Se « souvient » pas de nous – car nous sommes toujours présents à sa pensée – mais veut, en ce moment d'apparente défaite, d'effondrement, en réponse précisément à l'ironique *alios salvos fecit*, nous donner, là-même, en l'heure de son impuissance extrême – mais où se noue invisiblement son triomphe – non seulement le salut, mais aussi la divinité :

– Si Tu es le Fils de Dieu, descends de ta Croix !

– Je suis en *vérité* le Fils de Dieu. C'est pourquoi je ne descends pas de ma Croix, *mais J'y fais monter les miens*. Voilà le trône d'où ils vous jugeront avec Moi, tribus déchues d'Israël ! Ici même, Je leur confère ma nature d'Homme-Dieu, Je leur transmets ma nature de Médiateur-né : mon humanité sainte, divinisée, vitalement unie au Verbe que Je suis. Ce Corps mystique annoncé par Moi durant la Cène et dans ma prière pontificale, J'en fonde ici la cellule-mère, en disant à ma Mère : « Voici, à tes côtés, au pied de la Croix, ton fils » ; et à ce disciple : « Voilà ta Mère ».

Après cela, dit significativement le même Jean dans son récit, après avoir institué la Vierge, Mère des *christos meos* et Cœur aimant, Cœur maternel de ce Corps étendu aux dimensions de l'humanité rachetée⁶¹, sitôt qu'enfin *les* rencontres de Jésus et de Marie n'en font plus qu'une, ont abouti à maturité parfaite, donné leur fruit, produit le grain neuf destiné à prolonger le grain quasi-mort – *tanquam occisus* (comme immolé)⁶² – « après cela », Jésus « sut que, désormais, tout était parachevé, complet, parfait ». *Tetelesthai* : c'est du même verbe que, deux versets plus loin, se sert saint Jean ; mais c'est aussi, chez Paul, celui qui caractérise le Sauveur « rendu parfait (en tant qu'Homme) par la souffrance » : *teleiōtheïs* ; c'est enfin celui qu'en la prière pontificale, Jésus lui-même emploie : « Qu'ils soient parfaits dans l'unité » (*teteleiōmenoi*).

Autrement dit, la même perfection du Christ total, Chef et membres, s'achète au prix de la douleur rédemptrice (et corédemptrice). Et, sur le Calvaire, cette unité, cette fusion de tous en un seul Corps – fusion sans confusion – Jésus la manifeste par le don de Marie à Jean, c'est-à-dire à nous tous, et de Jean, donc de tous les Chrétiens, à Marie, « sa Mère et notre Mère », tout comme Yahweh est son Dieu et notre Dieu, son Père et notre Père. Ce qui fait soupirer au Seigneur : « *Maintenant, tout est parfait* »⁶³.

⁶¹ Eph, 4:18-19 ; Col, 2:9.

⁶² Apoc, 5:6.

⁶³ Jean, 19:28.

Ô Marie, Mère de *cette* perfection, priez pour nous, membres et Corps, qui avons recours à vous pour que soit maintenue et s'épanouisse cette unité qui vous a été confiée au Calvaire : *Sancta Maria, Mater Corporis mystici, ora pro nobis.*

CINQUIÈME STATION

Simon de Cyrène porte la Croix de Jésus

De la première à la quatorzième Station, il n'est question que de la Croix : comment elle est imposée, on l'accepte, on la porte, on y succombe, on la traîne quand même, on y est cloué, on y meurt, on en est détaché. La sagesse ou science savoureuse – *sapida scientia*, d'où nous vient *sapientia* – ou, pour d'autres, la « folie » de cette Croix ne peut donc manquer de constituer la substance commune aux quatorze Stations. La Croix, c'est en quelque sorte l'amour de Dieu visible : si le Christ, « au temps marqué, est mort pour nous, impies », c'est animé, inspiré par cet amour, que, d'ailleurs, pour nous permettre d'y répondre, « l'Esprit-Saint répand dans nos cœurs ». Si le Rédempteur verse pour nous son précieux Sang, « c'est par l'éternel Esprit » (d'amour) qu'Il a fait à son Père l'oblation de Soi-même¹. Rien d'étonnant que cette Croix, *signe* en ce monde de Celui qu'on pourrait appeler le metteur-en-scène et régisseur de l'Incarnation – *digitus Dei* – puisqu'elle nous rend quasiment visible, mais sous le voile du symbole matériel, Celui qui « remplit tout l'univers et contient, embrasse toutes choses », remplisse à son tour ces méditations et y transparaisse à chaque page.

VOIE DOULOUREUSE ET VIE MYSTIQUE

Or, à l'intérieur même de cette Croix, de cette Douleur, il y a Voie, c'est-à-dire acheminement et progrès. Il s'agit bien d'une expérience vitale, opérée en nous et par nous, de concert avec le *fiat* dont Marie nous a donné l'exemple, par Celui dont Saint Paul caractérise

¹ Rom., 5:5-6 ; Hébr., 9:14.

l'efficace par le verbe « énergiser ». Récapitulons ce trajet...

PREMIÈRE STATION : le Chrétien qui prend au sérieux sa symbiose avec le Christ est condamné à mort : ce qui appartient au « monde » en lui condamne ce qu'il y a du Christ en lui. Mais, *ipso facto*, le « monde », pot de terre, se heurte, non seulement au pot de fer, mais au Potier, au Rocher de scandale, qui ne peut manquer de le briser : *conquassabit capita...* C'est, en fin de compte, le Vieil Homme qui se trouve « diminuer », dépérir, livré à l'inanition. Il y a eu jugement, *krisis*, comme dit Jésus (Il ajoute qu'en nous c'est l'Esprit-Saint qui rend la sentence)². Jugement pratique, réalisateur, donc transformation, *Umwertung der Werten*, vision inversée, subversion et CONVERSION. Le grec néotestamentaire pour « conversion », *meta-noïa*, implique une transformation radicale de tout l'homme : idées et vues, sentiments et propensions, conduite, mais ce bouleversement prend racine dans l'esprit. Il faut commencer par penser juste. C'est le passage d'un « esprit », d'une mentalité, à son antipode. Aux conclusions les plus raisonnables de l'expérience « naturelle », la conversion substitue les assurances de la FOI. On comprend, dès lors, qu'un apocryphe du second siècle, les *Actes de Pierre*, fasse dire à Jésus : « Si vous ne tenez pas la droite pour la gauche et la gauche pour la droite, le supérieur pour inférieur et l'inférieur pour supérieur, vous n'entrerez point dans le Royaume »³. On « haïra » donc sa vie et, pour le Christ, à cause de son Évangile, du message qui nous révèle la vie de Dieu, on acceptera la mort.

DEUXIEME STATION : cette décision prise ou ce jugement rendu – *testimonium reddente conscientia*, dirait l'Apôtre – on se met en marche vers Golgotha. Et la « mort » du Vieil Homme commence d'abord au niveau de vie spirituelle alors atteint, par l'acceptation de la Croix, de toute croix qui se présente : c'est toujours la vraie, la bonne. La sentence de principe rendue d'abord, c'est maintenant qu'elle reçoit son premier élément d'application effective. C'est ici qu'entrent en jeu la pascalienne « prière pour le bon usage des maladies » et ce touchant appel de Newman à Dieu : « je ne Vous demande pas, Seigneur, de m'envoyer l'épreuve, mais, si Vous l'imposez à ma faiblesse, donnez-moi, du moins, la force de l'accepter et de l'aimer *parce que je Vous y trouve* » (je cite la substance, non le texte, que je n'ai pas sous les yeux). Subir, admettre, s'incliner sans amertume : tel est le premier

² Jean, 16:8 ; 1 Cor, 2:15.

³ Cf. Marc, 9:34 ; 10:44 ; Matt, 19:30.

pas. À ce stade, c'est, généralement, tout au plus une contre-offensive, une lutte passive et négative, une *résistance*, qu'on est capable de mener contre les revenez-y du Vieil Homme, qu'il s'agit d'expurger, de faire « mourir ». Il faut pour y avoir revêtu le Christ, abandonner l'« homme extérieur », comme l'orvet sa peau de l'année passée. Période *purgative*, où prédominent les problèmes posés par notre insertion dans une nature physique désaxée, contaminée par la Chute. Accepter et subir, pour l'amour de Dieu et pour ne pas se refuser à partager « l'épreuve qui doit frapper le monde entier »⁴, la croix la plus lourde : celle que notre passé, prolongé dans le présent, fait peser sur notre avenir – *nous-mêmes* – c'est, à ce moment, l'unique sacrifice que la plupart d'entre nous soient capables, non seulement de consentir, mais encore, avec la grâce de Dieu, si nous restons *fidèles* – peut-être le plus beau mot (et le plus galvaudé) de la langue chrétienne – de mener à terme.

TROISIEME STATION : ces retours offensifs du Vieil Homme – première des épreuves initiatrices – alors qu'on est à peine détaché de la chair, cette première chute sur la Voie douloureuse, par conséquent, il est permis d'y voir – l'homme ayant à se purifier intégralement : corps, âme, esprit – toutes les faiblesses de la « chair », prise au sens le plus large, toutes les défaillances dues à notre lâche complaisance envers la *carcasse*, et tout ce qui la flatte, lui donne l'illusion qu'elle tient en main « sa » vie. La jouissance nous guette au détour de cette troisième Station. Et, à l'origine de cette jouissance dérégulée, « sans actions de grâces », la « concupiscence de la chair »... Mais tomber n'est rien ; se relever, c'est tout. Dieu, de toute éternité, connaît, sonde, perce à jour nos chutes *et* nos relèvements⁵. Il peut être salutaire de succomber, si c'est pour nous induire en humilité. Or, c'est là qu'à notre rencontre vient Marie...

QUATRIEME STATION : « Mère très pure » de toute cette progéniture qui « garde le commandement de Jésus » ... « Mère très chaste »... « Mère toujours Vierge »... « Mère sans tache »... Vierge puissante »... « Vierge clémente »... « Vierge *fidèle* » à qui l'implore, elle est pour nous « la douceur de la miséricorde ». Lorsque, titubant après nous être relevés de la chute, c'est à peine si nous sommes en état de garder l'équilibre, notre Avocate plonge dans nos yeux chargés de honte ce même regard de mansuétude et de compassion qu'elle

⁴ Apoc., 3:10.

⁵ Cf. Hébr., 5:7-9 ; 1 Cor., 5:23 ; 1 Tim., 4:3-6 ; 1 Jean, 2:16 ; Ps. 139. On se rappellera le mot de Turenne : « Tu trembles, vieille carcasse... ».

avait levé sur les prunelles hagardes, injectées, rongées de larmes, de son Fils, l'Innocence même sur le chemin du Calvaire. Même impurs, même accablés pour l'instant par les complicités que l'Ennemi s'est depuis longtemps ménagées en nous, nous restons d'autant plus ses enfants que nous avons besoin d'elle. Certes, la chair corrompue fait horreur à Yahweh : quand se soulève cette « terre » devant sa Face, « le monde et tous ceux qui l'habitent », tout ce que le monde et ses puissances possèdent en cette chair polluée, en cette « terre » maudite, « qui subsistera devant sa fureur ? Qui tiendra contre le brasier de sa colère ? Son courroux s'étend comme l'incendie, les rochers s'émiettent devant Lui ». La sainteté de Dieu est l'aliment de ce « Feu dévorant ». Mais Marie nous révèle, en s'identifiant d'ailleurs à son Fils, cet autre « aspect » de l'Éternel : cette « mamelle de consolation », cette « cajolerie maternelle », cette « caresse sur les genoux de la Mère », qui justifient notre « repos dans le calme et le silence, comme un enfant sevré sur le sein de sa Mère »⁶. La « colère de la Colombe », comme s'exprime Jérémie, purifie en brûlant ; la Vierge très clémente ferme les plaies assainies.

CINQUIEME STATION : on voit maintenant pourquoi celle-ci nous montre le Chrétien – virtuellement déifié, donc pareil en toutes choses à son Sauveur, sauf qu'il a cédé au péché⁷ – reprendre, après que le secours de Marie ait affermi sa remise debout, son itinéraire vers Dieu. Il porte, cette fois, non plus seulement sa propre croix, mais celle encore d'autrui. Aux propensions perverses de la « chair », il oppose, surnaturellement ranimé par la Vierge – au plein sens du mot : *re-animatus* – non plus seulement la tactique passive et tout au plus contre-offensive de l'acceptation, sans plus, mais l'assaut, le choc en retour de cette charité qui « couvre tous les péchés »⁸. Certes,

⁶ Apoc, 12:17 ; Nahum, 1:5-6 ; Hébr, 2:29 ; Isaie, 66:9-14.

⁷ Pour définir le rapport du fidèle au Christ, il suffit d'inverser Hébr, 4:15.

⁸ On sait que 1 Pierre, 4:8 cite Prov, 10:12 : « La haine suscite des querelles, mais l'amour couvre la multitude des péchés ». Il s'agit ici, le contexte de Saint-Pierre l'indique, de pardonner aux autres, par amour fraternel, *leurs* péchés : l'équivalent de *omnia suffert, omnia sustinet*, de 1 Cor, 13:7. On a cependant cru pouvoir, ici, suivre l'interprétation courante, erronée, mais habituelle et commune, ayant acquis déjà droit de cité, couverte par la prescription, bien qu'elle déforme radicalement la pensée de la *Prima Petri*. Celle-ci dit en substance : que votre charité pardonne les fautes d'autrui ; la version traditionnelle interprète : votre charité vous fera pardonner *vos* propres péchés ! Dans l'original, c'est *nous* qui pardonnons à *autrui* par charité ; dans la glose courante, c'est *Dieu* qui *nous* pardonne à cause de notre charité envers autrui

Simon de Cyrène se trouve encore toujours au stade « purgatif », mais, c'en est déjà l'autre versant, non plus seulement de résistance au mal, mais de conquête et d'ensemencement. Il s'agit ici de supporter le fardeau les uns des autres : « Qu'un membre souffre, tous souffrent avec lui... Qui est faible, que je ne le sois aussi ? Qui *vient à tomber*, sans qu'un feu me dévore ? » Si mes frères sont aveugles, j'écarterai de leur route les pierres d'achoppement ; peut-être me sera-t-il donné d'être pour eux un autre Raphaël ? En me chargeant de leurs croix, je m'unis plus que jamais, j'adhère, pour ne faire plus avec Lui qu'un seul esprit⁹, au Christ vainqueur de la mort. C'est ce qui me fait déboucher dans le second stade de la vie intérieure, en abordant à la...

SIXIEME STATION : J'anticipe : Bérénice ou Véronique, l'une des « filles de Jérusalem » est le double féminin de Simon. Le Cyrénéen vient physiquement en aide au Christ succombant ; les *filiae Jerusalem*, que résume légendairement Véronique – et, d'ailleurs, qu'elle ait ou non historiquement vécu, peu importe ; sa vérité est d'un autre ordre ! – c'est le moral humain du condamné à mort qu'elles tentent de ranimer. Dans l'un et l'autre cas, que Simon endosse le bois sauveur ou que Véronique répande sur l'effigie du Rédempteur – donc sur vous et moi – le parfum de ses larmes, c'est la charité qui les meut. Mais, si le Cyrénéen appartient encore au stade de lutte et d'« agonie » (au sens fort et premier du terme), à la voie « purgative », dans le cas de Véronique, c'est la phase *illuminative* de la Voie douloureuse qui commence ; on verra pourquoi à la sixième Station¹⁰. Revenons à Simon.

« SAINT » SIMON DE CYRÈNE

Comme toujours, pour découvrir le « fruit » de cette Station, il suffit d'interroger l'Évangile.

Il semble bien qu'après sa première chute, Jésus Se soit trouvé incapable de marcher. Dès Gethsémani, la vie du Maître est « extrêmement accablée, jusqu'à la mort ». Il entre en agonie et sue le sang ;

⁹ 1 Cor, 6:17.

¹⁰ En réalité, la vie spirituelle ne comporte pas cette rigoureuse et systématique succession chronologique, ni des phases aussi théoriquement étanches, sans communication réciproque.

sans le secours de l'Ange, c'était la fin¹¹. Là-dessus, l'arrestation, la comparution devant les juifs, le va-et-vient des pontifes à Pilate, de Pilate à l'Iduméen, d'Hérode au procureur, le tout sans repos, ni nourriture, sans même une goutte d'eau, les coups, le prétoire, les violences du couronnement grotesque et la flagellation... Rien d'étonnant que Marc révèle : *pherousin Auton*. Mais nous sommes tellement habitués à la pieuse imagerie créée par nous-mêmes que, d'instinct, nous nous révoltons en apprenant que, tout un temps, *il a fallu porter Jésus*.

Or, c'est bien simple : chaque fois que, chez Saint Marc, apparaît le verbe *pherein*, il s'agit de malades – paralytiques inertes ou démoniaques déchaînés – qu'il fallait *porter*. Pas de mouvement volontaire, mais immobilité complète ou danse de Saint Guy ! Les exégètes anglicans¹² admettent couramment la chose. Le plus illustre d'entre eux, envers qui tous les Chrétiens ont une dette de reconnaissance, Lightfoot, et Farrar, auteur d'une célèbre *Vie de Jésus*, citent en l'approuvant l'avis de Bengel : *ferunt, non modo ducunt*. Mais, avant d'avoir trouvé chez ces auteurs – et chez d'autres¹³ – la confirmation de nos pressentiments, nous avons été frappé par ceci : dans Marc, 1:32, on « apporte » à Jésus (*epheron*) tous les malades et démoniaques. Dans Marc, 7:32, c'est encore un possédé qu'on « porte » (*pherousin*) aux pieds du Maître, et Jésus le guérit par un exorcisme. Dans Marc, 8:22, c'est un aveugle qu'on véhicule (*phérousin*) jusqu'au « Rabbi miraculeux ». Enfin, dans Marc, 2:3, quatre personnages « apportent » au Seigneur (*pherontes*) un paralytique couché sur une civière. Partout, dans le deuxième Évangile, le même verbe exprime la même action. C'est pourquoi, lisant dans le récit de la Passion chez Marc, 15:22 que, Simon chargé de la Croix, les quatre

¹¹ Matt, 26:28 ; Luc, 22:43-44 : comme pour Elle au désert, l'Ange ne fortifie le Serviteur de Yahweh que pour lui permettre de reprendre sa route de plus belle.

¹² « Ce que j'aime chez eux, m'écrivait en 1948 Mgr Beaussart, c'est à la fois une science très étendue, une sereine indifférence envers les « clichés » d'une herméneutique stéréotypée par la routine, et l'absolue fidélité envers l'Esprit qui vivifie les Écritures – donc, un admirable *équilibre* ».

¹³ Le P. Lagrange, dans son commentaire de Saint-Marc, traduit prudemment dans le sens consacré par l'habitude, mais, en note, avoue que le Seigneur se trouvait hors d'état de marcher. Edersheim, rabbin devenu clergyman anglican, maître de conférences sur les Septante à Oxford, écrit au Tome II de *The Life and Times of Jesus the Messiah* : « Saint-Marc nous indique aussi que le Christ avait besoin de secours, en usant d'un verbe (*pherousin*) exprimant, peut-être, que le Sauveur a dû être porté, et, en tout cas, qu'Il a dû être soutenu ».

gardes (c'est Jean 19:23 qui nous révèle leur nombre) *portent* le condamné (*pherousin*), nous n'avons pas cherché à substituer au sens habituel de ce verbe une acception spéciale, réservée au seul procès-verbal de l'exécution. Et l'avis d'exégètes éminents nous a paru après coup justifier notre interprétation.

Quatre Juifs transportent le paralytique – l'HOMME¹⁴ – et le descendent par le toit jusque « dans la maison » habitée par Jésus (l'Église), pour qu'Il l'y guérisse de son inertie. De même, conformément à la loi romaine, ils sont quatre, les soldats chargés de supplicier le sauveur. Suggestif et significatif transport ! Ainsi, plus tard, Pierre sera, lui aussi, « porté » (*oïsei*), mais en lui l'homme « naturel » s'insurgera, tandis que son Maître « dépose » sa vie aussi délibérément qu'il la reprendra le surlendemain. L'Apôtre nous met sur la piste du sens qu'a ce verbe « porter » : nous sommes, dit-il après le prophète évangélique, « à cause du Christ, pareils à des agneaux menés à l'abattoir ». À proprement parler, l'original d'Isaïe parle de « brebis portées à la boucherie »¹⁵. C'est bien l'immobilité totale des bêtes sacrifiées. Le monde païen avait eu ses pressentiments : Plutarque raconte que les animaux offerts à la Divinité sont marqués d'une empreinte représentant un esclave¹⁶, les mains liées derrière le dos, *le flanc percé* d'une lance ; ces créatures étaient culbutées, liées, *portées* au sacrificateur¹⁷. Ce qui donne plus encore à penser, c'est, dans saint Marc, le curieux chassé-croisé entre les chapitres II et XV. Dans le premier, Jésus guérit le paralytique porté par quatre proches, afin, dit-Il expressément, de prouver que « le Fils de l'Homme a sur terre le *pouvoir de remettre les péchés* », alors que les Juifs viennent de Lui objecter que cette puissance n'appartient « qu'à Dieu seul ». Dans l'avant-dernier chapitre du même Évangile, le Rédempteur Se trouve immobilisé sur une civière aussi, d'abord horizontale, improvisée, comme jadis celle du paralytique, par les quatre personnages qui Le transportent, puis dressée par eux, verticale, pour L'y clouer... Et alors : « Il a sauvé, guéri, les autres ; qu'Il Se sauve donc Lui-même ! »... Les aveugles ! Les imbéciles ! Ne serait-ce pas, précisément, parce qu'Il Se refuse énergiquement au « salut » d'en-bas, que Jésus est capable d'arracher ses frères aux séquelles de la Chute :

¹⁴ Luc, 5:20.

¹⁵ Jean, 21:18 ; 10:18 ; Isaïe, 53:7.

¹⁶ Cf. Phil, 2 :7-8.

¹⁷ *De Isaïe et Oriside*, 31. Où la Vulgate use du verbe *offerre*, l'hébreu a *porter* dans des textes comme Lévit, 1:2.10 ; 2:2.4.8; etc...

maladie, possession, mort ? C'est *parce* qu'Il S'est laissé porter vers la mort, que l'infirmes de Capharnaüm a pu être porté vers la vie... Oui, le Christ, effectivement *porté* comme une bête à sacrifier, comme ces animaux marqués d'une effigie représentant un esclave, le Christ « anéanti, vidé de sa gloire divine, ayant pris cette condition d'esclave qui Le rend semblable aux hommes » – car ils se croient libres, alors qu'ils sont asservis à Satan – ce Jésus « reconnu pour homme, pour esclave par conséquent, par tout ce qui a paru de Lui », et singulièrement par ce transport à l'abattoir, « Il S'est intégralement humilié, obéissant – inerte et paralysé par son amour infini – jusqu'à la mort, et quelle mort !... celle de la Croix ! ET C'EST PRÉCISÉMENT POURQUOI Dieu L'a souverainement exalté, et Lui a donné le Nom qui est au-dessus de tout Nom » – « le seul Nom donné sous le ciel aux hommes », à leur nature paralytique, « par lequel ils puissent être sauvés » – « afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur terre et dans les enfers », enfin forcés de lâcher leur proie¹⁸.

C'est donc *parce* qu'il a fallu porter le Christ, volontairement acculé aux extrêmes limites de l'impuissance humaine ; c'est parce que quatre reîtres ont traîné sur une claie improvisée ou brutalement couché sur un grabat sommaire le Sauveur du monde, que l'inerte de Capharnaüm, que Jésus interpelle significativement : HOMME, a pu s'entendre dire : « Tes péchés te sont remis ! » Et les autres Évangélistes mettent alors, dans la bouche du Seigneur, cette autre appellation, désormais justifiée : « Mon fils ! ». Or, le cancer né de la Chute excisé, ses accidents sont guérissables : « Lève-toi, prends ton grabat, rentre dans ta maison ! » Cette délivrance, le Christ la paie en Se substituant au « desséché », au « sans-force », comme dit le grec des Évangiles : Il Se fait paralytique à sa place. Notre « chair infirme », Il en assume toute l'inertie, sans le péché... Si le monde entier baigne dans le mal, le Sauveur est *immergé dans notre faiblesse*¹⁹. D'où sa toute-puissance pour nous sauver : l'Épître aux Hébreux y insiste à quatre reprises. Au moment même où quatre pécheurs Le portent, Lui-même porte nos péchés. Et il est admirable, inouï, propre au seul Christianisme – Pascal y insiste dans son *Mystère de Jésus* – qu'en son infinie condescendance, le Verbe de Dieu, « dans les jours de sa chair », accepte ici d'être secouru par nous. Par Simon de Cyrène, c'est-à-dire vous et moi.

Jésus pardonne ses péchés au paralytique qu'Il libère de son

¹⁸ Marc, 2:5.7.10 ; 15:31 ; Matt, 22:52-54 ; Actes, 4:12 ; Phil, 2:7-10.

¹⁹ Luc, 5:20 ; Jean, 17:12 ; 1 Jean, 5:19 ; cf. Hébr, 2:13.18 ; 4:15 ; 5:2.

inertie. Simon, en qui se manifeste la reconnaissance du Chrétien, n'a plus, lui, à remettre de « dettes » lorsqu'on l'appelle au secours du Seigneur effondré. Incapable de Le délivrer, de guérir miraculeusement ses plaies, il fait ce qu'il peut : il porte au moins sa Croix et prend sa part de sa douleur. Et toi, lecteur, mon frère, *vade, et tu tac similiter...*

On sortait de Jérusalem, lorsqu'au témoignage de Marc, il devint impossible à Jésus de marcher encore. C'est alors qu'on réquisitionne ce Juif émigré à Cyrène, en pèlerinage à Jérusalem, et qui rentrait des champs à la minute. Sans doute, les Juifs l'avaient reconnu pour un disciple du maudit²⁰. Simon se souvint-il alors des paroles du Maître : « Si l'on te réquisitionne pour une course de mille pas, fais-en deux mille » ! *Hilarem datorem Deus diligit* : « Dieu aime qui donne allégrement »... toute l'Écriture juive est pleine de textes analogues à ce verset paulinien. Or, la loi romaine prévoyait le port de la croix par un tiers. Que ses deux branches fussent assemblées en *furca*, comme un V, ou que la poutre verticale (*staticulum*) fût portée séparément de l'horizontale (*antenna*), l'adjoint du condamné, portant suspendu au cou le *titulum* blanc qui *poenam indicaret*²¹, marchait toujours DEVANT l'homme à crucifier. Or, l'Évangile nous montre Simon *suivant* Jésus, marchant DERRIÈRE le condamné. Ici encore se réalise l'involontaire symbolisme, l'accomplissement inconscient (chez les bourreaux) des prophéties : « Si quelqu'un veut Me suivre, qu'il prenne sa croix et marche *derrière Moi* ! »

Les voilà deux qui vont au sacrifice, comme naguère le patriarche et son fils. Avec cette différence, toutefois : Abraham avait « pris le bois de l'holocauste et l'avait mis sur Isaac, son fils ; lui-même portait dans sa main le feu et le couteau ; et ils s'en allèrent ensemble, d'un même pas » – « Où donc, demande l'enfant, est l'agneau pour l'holocauste ? – Dieu y pourvoira, mon fils. Et tous deux allèrent ensemble, *d'un même pas* »²². Les Targoumîm interprètent ainsi cette dernière expression : « Tous deux n'avaient qu'un

²⁰ Plus tard, Alexandre et Rufus, « le Rouquin », l'un et l'autre fils de Simon, mentionnés par saint Marc, feront figure dans la communauté chrétienne de Rome ; ils y jouent apparemment un rôle éminent. Quant à la veuve du Cyrénéen, saint Paul veut qu'on la salue tout spécialement de sa part, parce que, si elle est la mère du Rouquin, « entre tous choisi dans le Seigneur » à cause de Simon son père, elle « est aussi la mienne », (Rom, 16:13). Il s'agit donc d'amis du Seigneur, et le Cyrénéen n'a rien de mythique.

²¹ Suétone, *Caligula*, 32.

²² Gen, 22:6.8.

seul cœur, une seule volonté : celle du Béni. Tous deux ne faisaient plus, en réalité, qu'un seul écho de la parole proférée par le Béni ».

Sur la Voie douloureuse, en route vers Golgotha, ils sont deux aussi. Le Père, cette fois, reste invisible. L'enfant porte un temps le bois de l'amour infini, puis son humanité succombe et doit abandonner le *dulce lignum* aux fortes épaules du serviteur ; alors qu'Abraham laissait au loin le serviteur, « avec l'âne ». Sous l'Alliance nouvelle, le serviteur devient ami ; on l'initie aux desseins du Maître. Et le Fils Lui-même, jadis (dans la Genèse) ignorant de l'essentiel aussi, *sait* cette fois « où est l'Agneau pour l'holocauste ». Et le serviteur comprend, prend part aux vues et projets de son Maître : plusieurs Apocryphes décrivent le martyr du Cyrénéen vieilli. Saint Polycarpe²³ révèle que le fils de Simon, Rufus, « le Rouquin », a, lui aussi, et de quel cœur, rendu le témoignage du sang.

Ainsi, « le disciple n'est pas plus grand que son Maître », boit de sa coupe, est baptisé de son baptême. Certains Pères veulent que le Cyrénéen comptât d'ores et déjà parmi les fidèles ; d'autres que, vaguement intrigué, attiré, sympathisant, ce soit le port même de la Croix qui l'ait converti par la révélation de l'amour compatissant. Quoi qu'il en soit, le fait est qu'il la porte, et *qu'elle devient la sienne*. Il était venu célébrer la Pâque à Jérusalem, offrir l'Agneau du sacrifice à Yahweh ; on peut dire qu'il est servi ! La victime pascale par excellence doit être immolée : il faut du combustible pour son holocauste, un serviteur pour transporter ce *bois* ; et c'est lui, Simon, qu'entre des millions d'hommes Yahweh choisit ! Saint Christophe est resté dans la mémoire du peuple chrétien, pour avoir, en vision, porté l'Enfant Jésus ; saint Ignace d'Antioche est moins célèbre, car il n'a, pour sa part, porté le Crucifié vivant qu'en son âme : c'est moins spectaculaire, moins sensationnel, et trop de Catholiques préfèrent le merveilleux au surnaturel... Mais que dirons-nous de Simon, de *saint* Simon, qui n'est l'objet d'aucun culte, d'aucun souvenir dévot, alors qu'il a littéralement pris au sérieux et vécu cette parole divine : « Venez à Moi, vous tous qui êtes rendus de fatigue et *ployez sous le fardeau* ; et Je vous soulagerai » ?

Une fois de plus, le Rédempteur peut précisément nous soulager de l'écrasante charge ou « tare » spirituelle, parce qu'Il S'est laissé Lui-même écrasé par la physique. Puis, paradoxe inouï, suprême dérision s'Il n'était pas le Fils de Dieu – mais Il l'est, Dieu soit loué,

²³ Actes, 4:27 ; Jean, 15:15-16 ; Polycarpe, *Ad Phil*, 9.

alors même que l'intellect insurgé m'oppose toutes les objections de la haute critique : j'en trouve en moi l'assurance, plus forte que ma vie, plus douce que le bonheur ! – Il ose ajouter : pour vous détendre, vous guérir, vous reposer, faites comme Simon : « Prenez sur vous *mon* joug », *ma* Croix ; faites que votre fardeau soit le mien : si, cassé sous votre charge, vous l'acceptez avec amour comme J'ai fait pour la mienne, *la vôtre devient mienne* – tout d'abord, aux yeux du Père – et, du même coup, la mienne devient vôtre. Vous connaîtrez alors, en portant ce fardeau qui cesse d'être exclusivement le vôtre, et même en y succombant, cette joie surhumaine que J'ai connue quand J'ai ployé sous le mien, puisqu'ils seront de même. Faites comme Simon : prenez sur vous mon joug ; *le mien*, prenez-y garde ! Vous serez *portés*. Invisiblement, à votre insu. Non par quatre soldats, mais par les Anges, de peur qu'en titubant sur la Voie douloureuse vous ne vous heurtiez le pied à la pierre du péché. N'importe quel fardeau d'homme peut devenir le mien. Il y suffit de la charité théologale. Dieu même vous portera dans ses bras, comme des enfants sevrés²⁴. « Il vous allaitera, portés sur le sein, comme des hommes consolés par leur mère »²⁵... « Prenez sur vous mon joug et recevez mes leçons », celle surtout du Calvaire, en commençant par le Lavement des pieds, et passant par mon silence devant Hérode. « Car Je suis doux et humble de cœur », et succombant sous ma Croix, vous sous la *mienne*, bienheureux serez-vous. « Vous recevrez le repos de vos âmes », non de votre corps, de votre chair. La détente de vos vies. Non plus *psukhé*, vie d'emprunt, de lutte, précaire, vouée en tout état de cause à la perdition : mais *zôê*, vie pleinement propriétaire d'elle-même, éternelle, diffusive de soi, divine... *vie-repos*. Action-paix. « Car *mon* jour est suave » – oui ! cette Croix ! – et « mon fardeau léger ».

COMMENT L'ON PEUT PORTER LA CROIX DE JESUS

C'est la charité qui *porte* tout, oui, *tout*. C'est elle qui nous

²⁴ Ps. 39:8-9 ; Gen, 3:15 ; Ps. 90:11-12 ; Ps. 130.

²⁵ Isaïe, 66:12-13. C'est déjà la Descente de Croix : « Ainsi parle Yahweh : Vous serez allaités, portés sur mon sein (*sinus Patris* = la Sagesse éternelle, la *Sophia*) ; vous serez caressés, étendus sur mes genoux. Comme un homme consolé par sa mère, vous le serez par Moi ; vous le serez en Jérusalem. Vous le *verrez* (cf. Job, 19:25)... et vos os reprendront vigueur comme l'herbe » (Isaïe, *loc. cit.*).

rend « forts pour porter les faiblesses d'autrui, sans songer à nous-mêmes ». C'est elle enfin – dilection subsistante et vivante, « forte comme la mort, ardente comme la flamme, comme le feu de Yahweh », comme l'Esprit-Saint²⁶ – c'est elle qui fait « peser sur le Serviteur juste le joug » que supportait d'abord *notre* nuque, cingler sur son dos « la verge qui frappait *nos* épaules » ; l'un et l'autre se sont, sur Lui, « brisés comme au jour de *Midian* »²⁷. Cette Croix que Simon reprend à Jésus, c'est notre universelle défaillance dont le Christ S'est chargé ; et nous, stupidement, nous ne pouvons encore nous empêcher, deux mille ans plus tard, malgré toutes nos professions de foi, de « Le tenir pour un puni, frappé par Dieu et humilié ». C'est une destinée vraiment inouïe, pour l'homme de Cyrène, d'être appelé à représenter auprès du Verbe incarné, du Fils éternel, ce Yahweh sur qui David pressait le Messie de « remettre son joug, parce qu'Il Te soutiendra ; Il ne laissera pas à jamais chanceler le juste ». L'appui du Serviteur juste, le roc du Messie, l'inébranlable tuf sur quoi repose, pendant qu'elle branle, la Pierre angulaire, le Consolateur et Réconforteur, *l'Angelus confortans*, la face momentanée du Paraclet, c'est Simon. Si « le juste, mon Serviteur », doit « justifier la masse des hommes, en Se chargeant Lui-même de leurs iniquités », le Cyrénéen se « justifie » lui-même, se rend juste, devient participant à la *justice* de Dieu, en se chargeant à son tour de l'innocence du Christ²⁸.

Il nous faut, c'est un leit-motiv paulinien, jouer les Simon de Cyrène envers tous les membres de Jésus-Christ. S'il est interdit de *tangere christos mens*, de leur faire tort, il est élémentaire, à *fortiori*, que le moindre verre d'eau, c'est, en leurs personnes, à l'Homme-Dieu Lui-même que nous l'offrons. Il est d'ailleurs typique, et significatif, que, lorsqu'on cite ce dernier verset de Marc ou de Matthieu, c'est à l'« eau », composé chimique d'oxygène et d'hydrogène, que la plupart pensent immédiatement, alors que la seule onde qui puisse intéresser quiconque « appartient au Christ », c'est celle dont Jésus, sans laisser se prolonger une minute l'équivoque à son sujet, révèle l'existence à la Samaritaine, celle dont il promet qu'elle jaillira, « vivante, en fleuves », de notre sein, parce qu'elle a pris sa source dans son flanc

²⁶ 1 Cor, 13:7 ; Rom, 15:1 ; Cant, 8:6.

²⁷ En hébreu le Jugement.

²⁸ Isaïe, 9:3 ; 53:4.12 ; Ps. 54:23. – Nos vues ne comportent pas l'ombre de pélagianisme Simon, soutenu par la grâce de Dieu, s'approprie la justice qui lui est *offerte* dans l'Homme-Dieu crucifié et glorifié.

percé²⁹.

Le vrai miracle de Lourdes, disait volontiers Léon Bloy, guérirait les âmes plus encore que les « carcasses » ; on voudrait voir un homme, insiste-t-il, arriver à Lourdes en parfaite santé, mais en repartir coxalgique ou cancéreux, pour avoir offert son intégrité physique en « troc » au Seigneur : « Mon Dieu, guérissez ce malade, je Vous offre en échange ma santé ! » Ce serait enfin là, concluait Marchenoir, du surnaturel, du *vrai*... Et, si j'en crois Pascal, notre candidat valétudinaire gagnerait joliment à cette étrange « affaire » : « La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle... Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes ne valent pas le moindre des esprits... Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé... surnaturel »³⁰. Or, Simon, en se chargeant de la Croix, a payé d'une fugitive « souffrance dans le temps présent une gloire absolument incommensurable » : « sa légère affliction, *hic et nunc*, a produit pour lui, au delà de toute mesure, un poids éternel de gloire »³¹. Il va sans dire que rien ne serait aussi méprisable aux yeux de Dieu, aussi capable de Le rebuter, de Lui donner la nausée... rien ne Lui fermerait aussi hermétiquement les portes de notre cœur... rien ne Le nierait aussi outrageusement, qu'un calcul en ce domaine : verge en main, Jésus chasse les marchands du temps, or, nos âmes, elles aussi, sont des « maisons spirituelles » où demeurent les Trois.

Mais Simon de Cyrène, patron des Chrétiens attachés à la notion et à la réalité si capitale de *koïnonia*, de *communio*, de symbiose spirituelle, est une âme droite et simple. Pas plus que saint Joseph, l'Évangile ne rapporte de lui la moindre parole : il appartient à l'équipe des Saints silencieux, les plus rares ; *Tibi silentium laus*, dit l'hébreu du Psaume 64.

MYSTÈRE DE LA CINQUIÈME STATION

La Deuxième Station nous enseigne comment accepter notre

²⁹ Marc, 9:14 ; Jean, 4:10-15 ; 7:37-38 ; 19:34.

³⁰ Pascal, *Pensées*, édit. Brunschvicg, n°793.

³¹ Rom, 8:18 ; 2 Cor, 4:17.

propre Croix ; celle-ci, comment porter celle de nos frères. Dans quel esprit, en vertu de quels mobiles... Quelles peuvent bien avoir été, sur la Voie, les réflexions du Cyrénéen soufflant et suant sous le joug ? Il semble bien qu'entre le Christ et lui une sorte d'osmose spirituelle ait dû s'établir, une sym-pathie, une instinctive réaction parallèle à l'égard du monde et de son prince (l'instinct surnaturel s'appelle l'Esprit-Saint) : « Ayez en vous les mêmes sentiments dont était animé le Christ Jésus, lequel, etc. » Ce fameux passage s'achève par ces mots : « obéissant jusqu'à la mort, voire la mort de la Croix ». Car « ils portent la Croix, ils sont marqués du *Thau*³², ceux qui soupirent et gémissent à cause de toutes les abominations qui se commettent », et particulièrement des *leurs*³³.

Sans doute, l'homme de Cyrène n'a pas pensé au rôle capital qu'il jouait, à la récompense qu'il ne pouvait manquer d'obtenir, mais au Christ, à la pitoyable *forma servi*, guenille de chien d'esclave. Simon n'avait d'attention que pour ce déchet entraîné ou porté devant lui, et dont la déconcertante défaite mystifiait sa raison, sans porter atteinte à cet instinct : la foi. Il avançait en ahanant lui-même, dans une stupeur, devant l'adorable et troublant mystère de Jésus-Christ, son Maître, Roi-Messie et Fils de Yahweh, traîné au supplice sur une claie : lamentable couronné d'épines, « non plus homme, mais chenille écrasée »... C'est à Lui qu'allaient toutes les réflexions du Cyrénéen, et Dieu sait s'il en est dont l'orientation profonde et les aboutissants lui échappaient ! L'Église, épouse du Christ, les a, plus tard, retrouvées dans sa mémoire.

Jeune alors, Simon n'était qu'un Juif recueilli, silencieux, attentif à Yahweh, expatrié pour n'avoir sans doute guère « réussi » en Palestine. Destinée moyenne et médiocre. Un Yid, un Youpin, la « vermine du monde », de quoi dégoûter un vertueux antisémite. Mais, pour avoir, sur le chemin du Calvaire, si fidèlement adhéré au Christ qu'il en est devenu « un seul esprit avec Lui », c'est à lui, autant qu'au Sauveur, que s'appliquent les saisissants versets de Jérémie³⁴ :

Yahweh est BON pour quiconque espère en Lui, pour l'âme qui Le cherche.

³² C'est la dernière lettre de l'alphabet juif, signe à la fois d'extrême humiliation et de parachèvement, de perfection ; c'est, dit Isaac Lourié, « la paix profonde d'Ain-Soph au débouché de l'amère tribulation ».

³³ Ezéch, 9:4.

³⁴ Lament., 3:25:33.

*Il est BON d'attendre en silence la délivrance de Yahweh.
 Il est BON pour l'homme de porter, dès sa jeunesse, le joug.
 Qu'il s'asseye à l'écart en silence, si Dieu le lui impose !
 Qu'il mette sa bouche dans la poussière... Peut-être y a-t-il
 quelque espérance ?³⁵
 Qu'il tende sa joue à qui le frappe...
 et Simon, qu'il marche deux mille pas quand on le réquisitionne
 pour mille !
 ...qu'il se gave d'opprobres, car Yahweh ne rejette pas à
 toujours !
 S'il afflige, c'est parce que son immense miséricorde Le pousse
 à la compassion³⁶.
 Ce n'est pas de bon cœur qu'Il humilie et frappe l'Homme,
 l'Adam par excellence, et tous ceux qui ne font avec Lui qu'un
 seul esprit...*

JESUS PORTE LA CROIX DE SIMON LE CYRÉNEEN

Vous ne pouvez plus, Seigneur de gloire, « subir », « endurer », Vous séparer en votre conscience d'homme – comme aux jours de votre chair – des Commensaux divins avec qui Vous avez partagé la table d'Abraham. Vous ne pourriez, « au delà du Voile », rompre avec la Béatitude, renouer avec la Servitude. Vous ne « souffrez » plus, au sens humain du mot ; mais quiconque s'approche de Dieu par Vous, dans sa détresse, quiconque s'adresse à Vous, toujours vivant pour intercéder en faveur de vos membres, Vous le sauvez parfaitement, « jusqu'au bout ». Présent dans les cieux, dans le Saint des Saints, en tant qu'Agneau « comme immolé », Vous ne cessez d'offrir au Père votre Sang, les marques de votre sacrifice, par l'éternel Esprit. Sacrifice acquis « dès avant la création du monde », précise plusieurs fois l'Écriture. Le fait est que Vous plaidez, Vous intercédez. Les « ineffables gémissements » qui s'exhalent des âmes travaillées par le Souffle de Dieu sont l'écho de vos propres appels au Père ici-bas. Et si le Père, ému de compassion³⁷, voyant de loin le Prodiges, court,

³⁵ De cette espérance, Dieu mène nous donne l'exemple par le *peut-être* de Luc, 20:13.

³⁶ C'est déjà le paradoxe, la « folie » de la Croix.

³⁷ *Quomodo miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus Se* : Comme

« remué de miséricorde », vole à sa rencontre et, avant tout aveu, toute demande de pardon, « se jette à son cou et le couvre de baisers » ; si vos membres, pauvres créatures pécheresses encore retenues dans les liens de la chair, sont capables de « souffrir les uns pour les autres », et de se réjouir de même³⁸, Vous donc, Visage du Père tourné vers nous, Face d'Adam osant enfin regarder le Père dans les yeux, comment pourriez-vous maintenant, dans la gloire de l'Amour, refuser de « souffrir » – délibérément, souverainement, comme Vous avez naguère donné, puis repris votre vie – lorsqu'un des vôtres vient à se perdre ou risque même de s'égarer ?

L'éternelle volonté du Père, c'est que Vous ne perdiez aucun de ceux qu'Il vous a donnés, mais leur rendiez au Dernier Jour la vie plénière, perdue en Eden. Vous êtes à jamais le Bon Pasteur. Il n'y a donc là rien d'épisodique ni de fugace... Alors, s'il est possible, au dire de votre Apôtre, d'« attrister » l'Esprit-Saint, d'« outrager l'Esprit de grâce », est-il permis d'en conclure qu'on Vous persécute, Vous, non seulement en opprimant et bien plus encore en « scandalisant » les vôtres – vos membres, votre Église qui est votre Corps, « votre propre chair » au témoignage de saint Paul, qui s'est souvenu de vos paroles sur la route de Damas – mais encore en provoquant chez Vous, dans votre Âme parfaitement miséricordieuse, humaine à jamais, les sentiments du Père à l'égard du Prodiges, et plus encore ; puisque, si Vous êtes un Pontife compatissant et fidèle, c'est parce que, resté suprême Pontife et Intercesseur *dans les cieux*, c'est là que Vous sympathisez, dans toute la force du terme, à nos tentations, à nos défaillances, à nos efforts... C'EST LÀ que, pour avoir ici-bas souffert, Vous ne cessez pas de secourir ceux qui sont tentés. Car Vous « êtes en agonie jusqu'à la fin du monde », et, si chaque membre du Corps partage avec les autres, délibérément et par charité pure, la gloire et les souffrances, comment concevoir, Seigneur, que Vous Vous refusiez à ce circulus de l'amour surnaturel, à cette *koïnônia* ou *communio* de l'humano-divinité ?

Dès lors, si quelqu'un, entrant dans la Voie douloureuse et bénie de *l'Imitation*³⁹, « s'élève à la maturité de la vie en Vous », s'il a reçu l'« illumination » du Baptême, « goûté le don céleste » du septuple

un père a compassion de ses enfants, l'Éternel a compassion de ceux qui le craignent (Ps. 102:13).

³⁸ Cf. Luc, 15:10 ; s'il y a « joie » (de Dieu) devant ses Anges pour un seul pécheur qui se repent », *quid* à propos de l'âme appelée qui se perd ?

³⁹ Conformari, id est deificari (Saint-Bernard)

Esprit conféré par le « sceau » de la Confirmation, s'il a par toute la *communio sanctorum* « eu sa part d'Esprit-Saint », s'il a savouré cette Parole de Dieu qui nourrit plus que le pain, s'il connaît par expérience les forces, les *vertus*, que vaut aux rachetés la préparation mystérieuse du « monde à venir », c'est-à-dire les charismes... si ce quelqu'un Vous renie, Vous abandonne, Vous trahit par sa vie, par son être profond plus encore que par les superficiels paradoxes de l'intelligence, puisqu'il est « impossible pour cet homme de passer une fois de plus par la Nouvelle Naissance », parce qu'il Vous « crucifie derechef » en « outrageant l'Esprit de grâce », en Vous « foulant aux pieds, en méprisant comme bagatelle le Sang de l'Alliance par lequel Vous l'aviez déjà virtuellement sanctifié », ai-je alors le droit de prétendre que cette crucifixion renouvelée, ou plutôt *ré-actualisée*, n'est qu'une métaphore ?⁴⁰ Est-ce en vos membres seulement que l'amour divin choisit librement de souffrir au spectacle de la grâce galvaudée ? Et les douleurs auxquelles consent votre Gloire, ne sont-elles pas l'intercession la plus puissante aux yeux du Père ? Ne nous soutiennent-elles pas sur l'étroite Voie ? N'est-ce pas pour Vous, au delà du Voile, la façon fraternelle, ô Pontife de miséricorde et de fidélité, divine par son omnipotence, humaine par sa compréhensive compassion, de nous aider – nous, vos Simon de Cyrène – à porter *notre* croix ?

Je ne quitterai donc pas cette Cinquième Station, Seigneur Jésus-Christ, sans Vous demander de m'inspirer une vue très claire et « réaliste » des souffrances que, chaque jour, je Vous inflige, puisqu'Il Vous plait de les accepter librement, par amour pour moi : *ut meum in cor vividos fidei, spei et caritatis sensus, atque veram peccatorum meorum poenitentiam... velis imprimere, dum magno animi affectu et dolore tua quinque vulnera mecum ipse considero ac mente contem-
plor*⁴¹ ... Vous êtes le même hier, aujourd'hui, éternellement ; c'est parce que Vous ne changez pas que nous, la postérité spirituelle de Jacob, nous n'avons pas encore été consumés. Agneau comme immolé dès avant la création du monde⁴², Vous présentez à jamais au Père pour nous votre oblation accomplie une fois pour toutes. Et rien ne

⁴⁰ Eph, 4:13 ; Hebr, 6 :4-8.

⁴¹ « ...de daigner graver dans mon cœur de vifs sentiments de foi, d'espérance et de charité, un vrai repentir de mes péchés... de m'en corriger, pendant que je considère et contemple en esprit vos cinq plaies, avec une grande affliction et une grande douleur », *Prière à Jésus crucifié*.

⁴² 1 Pierre, 1:20 ; Apoc, 13:8 ; Eph, 1:4.

peut se perdre de ce qui, dans votre vie humano-divine, nous a « mérité » le salut : ni le jeûne au désert, ni le manque de pierre où poser la tête, ni la trahison de Judas et le reniement de Pierre, ni « l'inintelligence et le cœur lent à croire » des Onze, qui Vous ont si souvent lassé, impatienté – *parce* que Vous les aimiez – ni les coups, ni la flagellation, dont Marie d'Agréda disait que l'écho retentit jusqu'à l'extrême-pointe des siècles ! Tout est toujours présent, à commencer par le sacrifice de la Croix.

Et, par conséquent, Vous gardez en Vous, « mystiquement », d'une manière que, tout en la pressentant, je ne sais que trop inexplicable, ce qui fait la réalité divine, la valeur éternelle, le « modèle sur la montagne » de cette « ombre » : votre défaillance telle, sur la Voie douloureuse, qu'il fallut Vous porter ou Vous traîner et réquisitionner Simon, juif de Cyrène... « Porte ma Croix, mon fils, et je porterai la tienne ! »

Pour cette besogne, ô Jésus, donnez-moi d'être toujours et de plus en plus disponible. Allumez en moi, comme un inextinguible feu, le désir de Vous aider à porter votre Croix, non seulement en la personne de vos membres ici-bas, *mais en la vôtre*, dans la mesure où – mystère incompréhensible, mais qui « fait signe » à l'âme chrétienne – Vous continuez, même au ciel, de Vous en charger. Les Chrétiens qui Vous trahissent, si j'en crois l'Esprit-Saint, Vous crucifient derechef : *rursum crucifigentes semetipsis Filium Dei*. Pour leur Part, en ce qui les concerne, ils perpétuent ici-bas votre Passion. Serait-ce possible si, là où Vous êtes, ne se trouvait pas non plus *votre trésor* : l'énigmatique, insondable, mais authentique et vraie réalité de votre sainte Croix ? Ne nous avez-Vous pas averti qu'au jour de votre Parousie « le Signe du Fils de l'Homme *se manifestera dans le ciel* » (en grec : *phanêsetai* – il y *demeurait* donc, « caché avec Vous en Dieu » ? cf. Col. 3: 4) ?⁴³ Si l'Apocalypse nous montre, au centre de la Liturgie céleste, l'Agneau « comme immolé », si l'Épître aux Hébreux nous dépeint cette Victime comme Pontife éternel et Sacrificateur parfait, « toujours vivant » – comme jadis, sur la terre, à la Cène et au Calvaire – « pour intercéder en notre faveur » en ne cessant de présenter au Père, « par l'Esprit éternel », le Sacrifice offert une fois pour toutes⁴⁴, sera-t-il téméraire d'en conclure, ô Roi des Juifs, que votre

⁴³ Matt, 6:21 ; 24:30.

⁴⁴ Hébr, 7 :25 ; 9:12.14.24 ; Rom, 8:26.27.34 ; Apoc, 5:6.9.12 ; 13:8 ; Philon, *Vita Mos*, 3:16 – Sur le Christ, à la fois Prêtre et Victime, cf. Hébr, 7:27 ; 8:3 ; 9:12.14.25 ; 10 :10.12.14 ; Eph, 5:2.

trône – la CROIX – « demeure à jamais » dans les cieux ?⁴⁵ *Stat Crux dum volvitur orbis...*

Je ne sais trop, Seigneur Jésus, comment devenir votre Simon, votre Bon Samaritain, mais, au jour et à l'heure où Vous voudrez que je le sois, c'est Vous-même qui, par votre Esprit, me le révélez, opérant d'ailleurs en moi le vouloir et le faire⁴⁶. Je ne me détournerai donc pas de ma route très quelconque pour jouer au Don Quichotte ; très vraisemblablement, c'est dans l'accomplissement des plus mornes routines, des « devoirs d'état » – mais par amour pour Vous – que je trouverai le moyen de porter VOTRE Croix⁴⁷. Qu'importe l'essence de l'Arbre interdit au paradis terrestre ! Ce qui comptait alors, c'était la défense et l'obéissance. Qu'importe, de même, la nature des épreuves qui me vaudront, si j'y manifeste ma foi, mon espérance et mon surnaturel amour, de regagner, par Vous, en Vous et avec Vous, ce que perdit mon premier père ? Si « tout est grâce », tout est aussi croix, et *votre* croix. Je ne m'en inquiéterai donc pas davantage, puisque, même sur la Voie douloureuse, surtout par cette Voie, il y a temps pour tout. Le bois de la Croix est planté près de la Source d'eau vive, ses racines, précise Jérémie, y plongent souterrainement. Il donne *son fruit en sa saison*. Cette leçon *fondamentale* se trouve, à juste titre, dans le tout premier des Psaumes, donc, pour l'Église, au seuil même de sa prière.

⁴⁵ Ps. 44:7 ; Lament, 5:19 ; Hébr, 1:8.

⁴⁶ Phil, 1:13.

⁴⁷ Pascal, Pensées : « Faire les petites choses comme grandes, à cause de la majesté de Jésus-Christ, qui les fait en nous, et qui vit notre vie ; et les grandes comme petites et aisées, à cause de sa toute puissance » – et de son humilité.

VIA ILLUMINATIVA

SIXIÈME STATION

Véronique essuie la face de Jésus

Avec les pleureuses dont nous aurons à reparler – les « filles de Jérusalem » que met en scène la VIII^e Station – vint à Jésus, d'après la Tradition, la nommée Véronique. On sait que ce nom latinise celui, plus exact, de Bérénice, ou plutôt de Bernice, qui est l'orthographe de la Vulgate (prononcer Verniki)¹. La légende veut – mais, encore une fois, il y a des légendes qui « justifient mieux la Sagesse », qui correspondent plus fidèlement à la « loi », qui sont plus « typiques » et plus « vraies » que la plate et morne historiographie – le « mythe » veut donc que, se détachant d'entre les pleureuses, Véronique ait essuyé la face de Jésus dont l'effigie se serait miraculeusement imprimée sur son linge. Voici plus de mille ans qu'on montre à Rome un décalque se rapportant à ce récit.

ANIMUS ET ANIMA

Ce n'est pas sans raison que l'épisode de Véronique fait immédiatement suite à celui du Cyrénéen. La sueur qu'enlève cette

¹ Cf. Actes, 25:13 ; 26:30. La fille d'Hérode Agrippa I et d'Hérodias, sœur utérine de Salomé, épouse incestueuse d'Hérode Agrippa II, portait ce nom. Il n'y a donc pas lieu de scruter, comme Bloy, l'étymologie supposée (gréco-latine : *vers icona* !!!) d'un vocable purement sémitique. *Notre* Bérénice, Verniki ou Véronique n'a cela va de soi, rien de commun avec la gourgandine couronnée, « épouse » successive et quelquefois simultanée de son oncle Hérode, roi de Chalcis, de Polémon, roi de Cilicie, puis de son frère Agrippa, maîtresse en même temps de Titus, roulure universelle et immortalisée par Racine à la plus grande gloire des « humanités » classiques.

sainte femme, les grosses gouttes âcres et brûlantes – *sicut guttae sanguinis decurrentis in terram*² – qu'elle essuie délicatement, avec infinie pitié, de ce front où S'abrite la Sagesse créatrice, c'est depuis l'angoisse de Gethsémani, depuis les premières affres de l'Agonie que Jésus S'y trouve comme macéré. Vivant symbole de la grâce, Simon le Staurophore « supplée aux lacunes, déficiences, faiblesses et défaillances de la nature humaine » en Jésus-Christ³. Il secourt, répare, pallie, vient en aide aux carences d'une chair infirme⁴. Véronique, elle, fait plus : elle « fortifie » le Sauveur⁵, Le libère – comme l'Ange « apparu du ciel » à Gethsémani – de cette sueur d'angoisse que l'homme connaît depuis la Chute⁶, des « douleurs puerpérales » qu'Eve a transmises à toute sa postérité, de sorte que le Rédempteur n'a pu « mettre au monde ses fils que dans les affres génitrices » ; car l'Église est l'Eve nouvelle, et le Christ ne fait avec elle qu'un seul « principe » de vie surnaturelle⁷.

² Luc, 22:44. Littér. : « Il y eut la sueur de Lui, à la façon des gouttes de sang tombant par terre » (*oseï thromboï*). La sueur coule, du front sacré comme le sang d'une blessure. Il s'agit d'une simple comparaison, non d'un phénomène pathologique (rapporté par Aristote, *Hist. Anim.*, 3.19). Cependant, l'interprétation courante, outre qu'elle transsubstantie la sueur purement pénale d'Adam (Gen, 3:19) en sueur expiatoire et « méritoire », permet d'opposer au Sang d'Abel le premier Juste, innocemment immolé en haine de Dieu (Gen, 4:10) – Sang dont la voix crie de la terre (de l'humaine nature) vers Yahweh – le Sang de la Croix, « encore plus éloquent que celui d'Abel », (Hébr, 12:24).

³ Formule propre des Ordinations (diaconale, sacerdotale, épiscopale) dans l'Orthodoxie byzantine-slave.

⁴ Matt, 26:41.

⁵ *Et confortavit manus ejus in Deo* (1 Sam, 23:16).

⁶ Gen, 3:19. La Tradition juive connaissait deux exsudats métaphysiques. – 1° la « sueur de gloire » ; les Quatre Vivants d'Ezéchiel et de l'Apocalypse transsudent leur crainte adoratrice devant la Splendeur de Yahweh ; mais, comme ils sont, vis-à-vis de tous les éons, les canaux de la Vie divine, leur « sueur », coulant de dessous le Trône (la *Merkhabah*) qu'eux-mêmes sont et constituent, est le *Nahar de Nour* ou « fleuve de feu », effluente de la Lumière divine, et dont chaque goutte est une créature angélique (Traité *Chag.* 14A ; *Bér. R.*, 78) ; – 2° la « sueur de honte » ; celle de l'homme (*ha-Adam*), qui désormais (Gen, 3:19) « mange du pain », emprunte péniblement et précairement au monde physique sa subsistance, « à la sueur de sa face », au lieu d'avoir pour aliment « la Parole (le Verbe) issue de la bouche même de Yahweh » (Targoum d'Onkelos sur Deuté, 8:3 ; s'applique aussi à Matt, 4:4). Le Christianisme inaugure une troisième « sueur » : expiatoire par amour, et qui transsubstantie si bien la deuxième au-delà même de la première qu'au dire de l'Apôtre l'homme est appelé à juger jusqu'aux Anges.

⁷ Gen, 3.16 ; Actes, 2:24 ; Hébr, 2:10 ; Apoc, 3:20 ; Marc, 9:40 ; Luc, 9:48 ; Matt, 10:42 ; 19:29 ; 25:40.

Simon de Cyrène secourt la chair défaillante et souffrante du Messie ; il suit le Maître en portant sa Croix, ahane, s'échine et s'évertue : c'est la *Marthe* de la Passion. Véronique, qui en est la *Marie* – de chacun suivant ses dons, à chacun selon ses mérites ! – Lui montre tout simplement un visage amical, un regard d'amour ; elle Le reconforte ainsi, stimule sa vitalité, sa *psukhê*, adoucit sa désolation et, parmi les atroces épreuves, les douleurs et déchirements, Lui fait signe de la part du Réconforteur, Lui permet d'*Ejus consolatione gaudere* (de trouver sa joie dans la concolation. Collecte de la Pentecôte). Mais, comme à « nourrir » le Christ, on reçoit de Lui plus nutritif encore⁸, Véronique, qui n'offre au Condamné que sa face, sa parole muette et tout entière réfugiée dans son regard, dans sa contemplation, reçoit en retour le précieux don de l'Effigie : *Jésus contemple l'âme fidèle*⁹.

Véronique n'extériorise pas, comme les femmes qui se lamentent à la VIII^e Station, les émotions, l'énervement, voire la panique où pourrait la plonger la vue de ce Supplicié traîné sur une claie. La Tradition veut que, silencieuse¹⁰, elle ait tout bonnement porté son regard¹¹, non plus comme le Cyrénéen, sur les *épaules* meurtries du Sauveur – « Oh lamentable échine ! je m'en vais te décharger ! » – mais sur sa *Face*, où « resplendit la Gloire de Dieu ». Mais, si les opérations de la surnaturelle dilection sont multiples et diverses, l'Apôtre nous rappelle qu'un seul et même Esprit les inspire et les anime ; Véronique et Simon – *Anima* et *Animus* – ont tous deux « porté le fardeau d'autrui pour accomplir la loi de Dieu »¹².

Que peut nous apprendre l'impression de la Sainte Face sur le linge de Véronique ? – Il faudrait savoir, d'abord, quel est ce byssus, ce « lin, pur, fin, éclatant »... L'Apocalypse nous répond qu'il s'agit des *justificationes* des Saints, de leurs *dikaiômata*, c'est-à-dire de tous les « fruits » qui leur viennent en vertu de leur greffe sur l'Olivier franc, de leur appartenance au Cep de Vigne. Ce que Véronique apporte à Jésus, accablé par la Croix, par le Vieil Homme de l'espèce entière, c'est en quelque sorte les prémices des *fruits de justice*¹³ que

⁸ Gal, 4 9. Mais Il plonge son regard jusqu'en notre faiblesse, pour y voir le germe de rédemption qu'y maintient l'Esprit-Saint (Luc, 22:61).

⁹ *Fides quae per charitatem operatur... veritatem faciens in charitate...*

¹⁰ *Qui multos filios in gloriam adduxerat* (Hébr, 2:10).

¹¹ Cf. Ps. 16:15 ; 26:7 ; 2 Cor, 3:7. 12-18.

¹² 2 Cor, 4: 6.

¹³ Rom, 6:22.

nous devons à la mort du Médiateur et à sa résurrection.

– Mais, dira-t-on, elle n'apportait au Sauveur qu'un drap blanc !

– Précisément. Tout juste *cela*. Rien *que* cela. QUE cette image d'une âme vide, ouverte, délivrée du Vieil Homme, nettoyée et ornée¹⁴, et qui s'offre à devenir la demeure de l'Adam nouveau. Quiconque a été baptisé dans le Christ, l'a été dans sa mort ; or, quiconque a été baptisé dans le Christ a revêtu le Christ. On voit d'innocents mioches adorant leur papa, s'affubler de ses vêtements pour lui ressembler davantage, pour devenir un peu leur père. Mais nous, que le Christ engendre à la filiation divine¹⁵, nous sommes appelés à « devenir conformes à l'image du Fils afin que ce Fils soit le premier-né d'un grand nombre de frères ». Aussi, « de même que nous avons porté, imprimé en nous, l'effigie de l'homme terrestre, du premier Adam, ainsi porterons-nous celle du céleste, du nouvel et définitif Adam ». Seulement il faut, pour cela, « diminuer pour qu'Il croisse », de sorte qu'en fin de compte « ce ne soit pas moi qui vive, mais le Christ en moi »¹⁶.

Moïse, lorsqu'il descend du Sinaï, où il a été initié à l'éternelle Sagesse, où la connaissance de Dieu lui a été donnée « comme à un ami : d'homme à homme » – l'Esprit-Saint dit même : *face à face*, « non par énigmes », mais par illumination, au delà du discours, des abstractions, des images et des concepts – Moïse donc, qui porte en lui un rayon du Soleil de justice, « ignore que la peau de son visage est devenue rayonnante pendant qu'il parlait à Yahweh » Cette irradiation éblouit cependant les juifs au point qu'il lui faut mettre un voile sur sa face. Devant Dieu, il se la découvre ; devant le peuple, il se la masque. Mais Moïse sait aussi qu'il n'est que poussière, et poussière qui s'envole, qu'emporte le moindre tourbillon : à la lumière de la Face divine, lui, l'homme de Dieu, n'est qu'un petit tas d'iniquités. Ce grand homme s'amenuise, s'anéantit, fait en lui place nette... Le Présence – qui ne manque, dira l'Apôtre, à personne d'entre nous – transparait chez ce familier de l'Éternel ; S'il reçoit la révélation de la Loi, c'est parce que,

¹⁴ Matt, 12:44.

¹⁵ Nous « portons » l'une et l'autre images comme des croix. Mais la croix est, chaque fois, « imprimée en nous », intérieure autant qu'extérieure. Ainsi, nous qui devons « revêtir le Christ », commençons par « porter » la « peau de bête » post-édénique, le Vieil Adam, la tunique du Centaure, de l'Homme-animal, Nessus, dont le tissu s'imprègne en nos chairs au point que l'arracher signifie notre « mort », pour autant que le tout de nous-mêmes lui soit identifié.

¹⁶ Rom, 8:29 ; 1 Cor, 15:49 ; Gal, 2:20.

sur *sa face*, Se reflète Celle de Dieu¹⁷. Ce commerce intime, ce dialogue silencieux, le futur témoin de la Transfiguration sait qu'il est à la source de toute œuvre divine ici-bas. Dans la bénédiction trinitaire dont la Tradition juive lui attribue l'origine¹⁸ et qui annonce à la fois le Trisagion et le dernier verset de la Seconde aux Corinthiens, le Prêtre aaronique attribue à chaque Personne les mêmes rapports avec les hommes que, précisément, plus tard, et avec une plus évidente et claire rigueur, la théologie paulinienne : l'amour au Père, la grâce au Fils, l'unisson dans la paix au Saint-Esprit¹⁹.

On connaît le texte de cette bénédiction trinitaire « Yahweh te bénisse et te garde ! Yahweh fasse resplendir sur toi sa Face et t'accorde sa grâce ! Yahweh lève sur toi son regard et te donne la paix²⁰ ! C'est ainsi qu'on mettra mon Nom²¹ sur les enfants d'Israël, et Je les bénirai »²². Ce NOM, dans la Tradition juive, c'était le *Nomen-Numen*, « la manifestation de la Force divine », l'énonciation personnelle, hypostasiée – et pour nous, Chrétiens, hypostatique – de toute la richesse, de toute la plénitude, de l'« infini bariolage », de l'Etre en Dieu ; c'était la prolation de l'Incommunicable : Jésus-Christ. Eh bien ! « mettre ce Nom sur les enfants d'Israël », les sanctifier par ce Nom pour qu'à son tour Il soit en eux sanctifié, c'est, dit à Moïse Yahweh, « faire resplendir sa Face sur ce peuple » ; et, en effet, « la gloire de Dieu resplendit sur cette Face : le Christ »²³.

¹⁷ Exode, 13:11 ; 34:29-35 ; Nombres, 12:8 ; Ps. 189 ; 118:135.

¹⁸ Actuellement encore, à certaines occasions solennelles, en synagogue, les descendants du sacerdoce aaronique – qui ne sont pas nécessairement des rabbins, c'est-à-dire des théologiens *laïques*, des *pasteurs*, mais tous les Cohen, Kahn, Kohn et porteurs de patronymes dérivés de *kohen* = prêtre – prononcent cette bénédiction moïsiatique en y ajoutant le geste du *Delta*, lui aussi trinitaire : les deux pouces se touchent bout à bout ; de même, les index et les médus, de manière à former un triangle horizontalement pointé vers les fidèles et « adossé » (par les pouces maintenus de toute leur longueur contre le plexus solaire) au corps du prêtre.

¹⁹ Cf. Isaïe, 6:3 ; Apoc, 4:8 ; 2 Cor, 13:13. (*Gratia... Christi, et caritas Dei, et communicatio Sancti Spiritus*) ; Rom, 16:20.

²⁰ Le Verbe est la Face de Yahweh (Gen, 19:23 ; Exode, 32:11 ; 33:14 ; Nombres, 12:8 ; 14:14 ; Deut, 5:4 ; 1 Sam, 26:20 ; 1 Rois, 13:6 ; Psaume, 30:17 ; 33:17 ; 79:8 ; Isaïe, 63:9 ; Jér, 26:19 ; Dan, 9-17 ; Luc, 1:76 ; Apoc, 6:16). – L'Esprit-Saint est l'ineffable et transcendante Paix de Dieu (cf. Jean, 14:27 ; Rom, 15:33 ; 1 Cor, 14:33 ; Gal, 5:22 ; etc.).

²¹ *In Nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti*.

²² Nombres, 6: 24-27.

²³ Eph, 3:10 ; 1 Cor, 2:4-5 ; 2 Thess, 1:10 ; Jean, 17:10.17.19 ; Matt, 6:9 ; 2 Cor, 4:6.

LA LUMIÈRE SUR LA FACE

Cette notion de l'illumination transfiguratrice semble avoir hanté la pensée juive. C'est David qui proclame : *accedite ad Eum, et illuminamini, et facies vestrae non confundentur* (Psaume 33). C'est par la « face », en effet, que l'homme est en contact avec le monde, voit, entend, goûte, respire, se nourrit, parle, exprime (même sans parler) sa pensée, ses sentiments, ses intentions, ses volontés ; c'est par elle qu'il connaît et se fait connaître. Notre connaissance est, par la face, tangente au réel physique. Notre être profond affleure et se manifeste par elle. Mais, depuis la Chute – depuis que l'homme se refuse à ce que l'esprit de Dieu demeure en lui – « car il n'est plus que chair » – nos « faces », qui doivent tout au « monde *sans* Dieu », ne sont plus comme lui qu'illusion furtive et « mirage éphémère », corruption, incohérence et confusion. « Le monde passe, et sa concupiscence aussi », et quiconque n'est que concupiscence. Mais « celui qui fait la volonté de Dieu », celui donc qui se configure au Christ et sur la face duquel, comme sur celle du Christ, « resplendit la gloire de Dieu », celui-là « demeure éternellement ». C'est pourquoi, dit David : « Allez à Lui et vous serez illuminés, et vos *faces* ne seront pas confondues »²⁴.

C'est ce que nous confirme le premier Psaume de Complies : « La lumière de *ta* Face, ô Yahweh, s'est imprimée en nous comme une empreinte, déversant ainsi la joie dans nos cœurs »²⁵. On voit qu'il s'agit pour nous, non seulement de « revêtir » le Christ comme un manteau protecteur, comme une « justice » tout extrinsèque et imputée – ainsi, sainte Élisabeth de Marbourg cachait sous sa cape de brocart les hideuses plaies des lépreux²⁶ – mais de recevoir *en* nous son empreinte. Si « le Fils de l'Homme nous donne la vie éternelle »,

²⁴ Genèse, 6:3 ; Eph, 2:12 ; 1 Cor, 7:31 ; Rom, 8:29 ; Psaume, 33:6 ; 1 Jean, 2:17 ; 1 Cor, 7:31. L'instinct des langues humaines nous vaut des expressions aussi théologiquement pleines et denses que la *perte de la face*, tout comme les vestiges épars de la Tradition primitive aboutissent, dans les groupements initiatiques – même dégénérés à fond, comme la franc-maçonnerie – au souvenir, d'ailleurs confus et altéré, de la *Parole perdue*.

²⁵ Ps. 4:7-8 ; cf. Hébr, 1:3.

²⁶ Cf. Ps.132:9. « Nous étions *tous* semblables à un (seul) homme impur ; *toutes nos* justices étaient pareilles à un (seul) vêtement souillé » (Isaïe, 64:5). Inversement, « *les justices des Saints* », font à l'Épouse de l'Agneau un *seul* habit de « lin, éclatant, pur et fin » (Apoc, 19:7-8).

s'Il nous l'infuse comme un principe de surexistence, c'est parce que le Père « L'imprime Lui-même en nos âmes comme un sceau » ; car, en vérité, le Père a, de son pouce, profondément modelé – comme une empreinte en relief – le Christ en nous ; et c'est parce qu'Il trouve alors en nous l'ébauche du Christ, le Christ inchoatif, que définitivement Il nous « donne, à titre d'arrhes, l'Esprit-Saint dans nos cœurs »²⁷.

Voici le moment, pour embrasser cette doctrine d'un seul coup d'œil, de relire un passage de la Seconde aux Corinthiens. Le texte de l'Apôtre sera mis en italiques, pour le distinguer du nôtre :

Nous sommes pour Dieu la bonne odeur du Christ, parmi ceux qui sont sauvés, mais aussi parmi ceux qui se perdent : aux uns, puanteur de mort, et qui donne la mort ; aux autres, parfum de vie, et qui donne la vie. Et qui donc est capable d'un tel ministère ? Car nous ne sommes pas comme la plupart : nous ne frelatons pas, nous, la Parole de Dieu ; mais c'est dans sa pureté, telle qu'elle nous vient de Dieu, que nous la prêchons devant Dieu en Jésus-Christ.

Grâce à cette audacieuse parrhésie, à cette insolence surnaturelle²⁸, à ce radical mépris de l'opportunisme et de la prudence humaine, Paul a soulevé à la fois la crainte hargneuse des bien-pensants et une espérance inouïe dans le cœur de quelques pauvres. C'est à ces derniers qu'il s'adresse en continuant :

De toute évidence, vous êtes une lettre du Christ, écrite par notre ministère, non d'encre sur des tablettes, mais par l'Esprit du Dieu vivant sur vos cœurs... Et notre aptitude à le faire vient de Dieu. C'est Lui, en effet, qui nous a rendus capables d'être les ministres d'une Nouvelle Alliance, non plus cette fois de la lettre, mais de l'esprit ; car la lettre tue, mais l'esprit vivifie.

Il s'agit ici, non de la Troisième Personne, mais, comme dans Jean 6:64, de « l'Esprit vivifiant » qui *informe* surnaturellement

²⁷ Jean, 6:27. Sur le « Doigt de Dieu », voir Ps. 8:4 ; Luc, 11:20. Aussi, le pouce du Prêtre, dans les rites sacramentels, symbolise-t-il l'Esprit-Saint (cf. Exode, 29:20), *God the doer*, dit Emerson ; *Dieu l'Artiste*, dit l'Orient « orthodoxe ». – Pour le Christ « inchoatif », voir Gal, 4:19 ; 2 Cor, 13:5 ; Rom, 8:10 ; 1 Cor, 1:22. L'Esprit nous est « définitivement » donné, sauf à ce que, par le péché mortel, nous L'expulsons de nos cœurs.

²⁸ 2 Cor, 2:15-17.

« l'âme vivifiée » du Second Adam (1 Cor, 15:45), donc de l'Homme-Dieu glorifié, du Verbe incarné, siégeant depuis l'Ascension à la « droite du Père »²⁹. La « nature » ou « chair » ne possède par soi-même aucune puissance dans l'ordre surnaturel, mais, assumée par le Verbe, hypostatiquement conjoint et unie à sa nature divine pour une symbiose réciproque, elle reçoit de l'Homme vraiment Dieu la vie éternelle, la vie spirituelle. Jadis, Aaron n'a pu que représenter, symboliser, sans la posséder, cette double nature du Christ qui fait de Lui un homme ayant l'Infini dans son jeu. Le ministère mosaïque est donc, en soi, par nature, une entreprise de l'homme déchu, bien que Yahweh puisse, en considération du Christ à venir³⁰ imputer à ce

²⁹ Cf. Jean, 6:63 ; 2 Cor, 3:18. Ce dernier texte, ainsi que les versets 16 et 17 qui le précèdent, et des passages comme 1 Cor, 15:45 et Rom, 1:4 ; 8:14.16.26, suggère une identification « économique », du Fils et du Paraclet. Saint Paul n'esquisse pas ici une métaphysique de la Trinité, mais envisage exclusivement les influences divines qui se font jour dans la Révélation. Il y a là, dit Windisch, « identification dynamique et assimilation fonctionnelle de deux grandeurs connues » : où le Seigneur agit, là Se trouve aussi Celui qui est « l'Esprit du Christ » (Rom, 8:9 ; 1 Pierre, 1:11). Dans 2 Cor, 3:16, *le Seigneur* désigne sans aucun doute le Christ. Pourquoi la même appellation, classiquement réservée au Sauveur (par ex. : Phil, 2:11), serait-elle, brusquement et sans crier gare, appliquée, à la Troisième Personne ? Goudge veut que, dans 2 Cor, 3:17, *le Seigneur* soit mis entre guillemets, comme se référant purement au langage de l'Exode, où *Kurios* désigne toujours Yahweh (dans les Septante). Le sens du verset 17 serait, dès lors : ce Dieu vers qui doit se tourner Israël, c'est l'Esprit, dont la manifestation au sein de l'Eglise caractérise la Dispensation nouvelle. Hort propose de substituer, dans ce même verset 17, *Kurion* à *Kuriou*. Ce qui donnerait : « Où l'Esprit est Seigneur, là (se trouve la) liberté ». Quoi qu'il en soit, les écrivains subapostoliques sont familiarisés avec la synergie du Fils et de l'Esprit : Saint Ignace souhaite à l'Église de Smyrne un vif succès « par l'Esprit immaculé, Verbe de Dieu ». Hermas dit : « Le Fils est le Saint-Esprit, et le Serviteur est le Fils de Dieu » (*Simil.*, 5 : 3). L'Épître de Barnabé nous montre le Christ « prêt à S'offrir pour nos péchés, en tant que vaisseau de l'Esprit ». Tertullien commence ainsi son *De Oratione* : « L'Esprit de Dieu, et le Verbe de Dieu, et la Raison de Dieu – Verbe de Raison et Esprit du Verbe – Jésus-Christ notre Seigneur, qui est à la fois l'Un et l'Autre ». Saint Cyprien écrit : « Il est la Puissance de Dieu, Il est la Raison, Il est la Sagesse et la Gloire, Il entre dans une Vierge et, parce qu'Il est le Saint-Esprit, Il S'incarne, en sorte que Dieu S'unit à l'homme » (*De Van. Idol.*, 11). Irénée définit ainsi l'Incarnation : « Si le Christ a semblé seulement être homme, sans l'être réellement, alors Il n'est pas vraiment demeuré ce qu'Il était en vérité : l'Esprit de Dieu... Le Verbe de Dieu et l'Esprit de Dieu, S'est uni à l'antique substance créaturelle d'Adam et forme un homme vivant et parfait, capable de recevoir le Père parfait » (*Adv. Haeres.*, 5:2.3 ; 8-15)...

³⁰ « A venir » pour l'homme, éternel à Dieu. C'est pourquoi salut Paul ne parle jamais du *Verbe* préexistant, mais du *Christ Jésus* « avant tous les éons » (par ex...: Eph, 1:3-4).

ministère, par convention pure et miséricorde « arbitraire », les fruits de justice et de sainteté qui, plus tard, jailliront, par contre, effectivement, du Verbe incarné, comme l'eau de la Source. Le sacerdoce hiérosolymite est donc, *per se*, fondé sur une nature morte au surnaturel de par la Chute d'Adam³¹. Sur quoi, l'Apôtre enchaine :

Or, si ce ministère de mort a été exercé, cependant, environné de gloire³², au point que les fils d'Israël ne pouvaient fixer leur regard sur la face de Moïse, à cause du resplendissement (de gloire divine qui brillait) sur son visage, tout passager que fût ce resplendissement...

Moïse, en effet, n'ayant pas en lui la source de cette gloire – à l'inverse du Verbe incarné (Jean, 5:26) – sitôt perdu le contact illuminateur, reprenait son habituel aspect d'homme déchu, toute sa « face », en surface tangentielle au monde, d'Adamite alourdi et terni par l'héritage maudit...

³¹ Le sacerdoce mosaïque approchait l'autel de plain-pied, ou plutôt l'autel demeurait au niveau des sacrificateurs. L'autel de l'Ancienne Alliance se trouvait au niveau des fidèles, parce qu'il leur manquait de quoi gravir les marches. Rien, dans la nature humaine, n'était changé ; l'Adam Nouveau n'était pas encore suscité dans les âmes. Quiconque eût tenté de « surélever l'autel », de sur-naturaliser *hic et nunc* la religion mosaïque, de transsubstantier *motu proprio* l'ombre en réalité, la figure en événement véritable, somme toute de pratiquer le Christianisme sans l'Incarnation ni Golgotha ; quiconque eût prétendu gravir les marches, les degrés mystiques – *de virtute in virtutem... ascensiones in corde suo, in valle lacrimarum* (Psaume 83) – alors qu'il n'avait pas encore « revêtu Jésus-Christ » (Gal, 3:27 ; Rom, 13:14 ; 2 Cor, 4:16 ; Eph, 4:24 ; Col, 3:10.12), ne pouvait manquer – Dieu le dit à Moïse – de « découvrir sa nudité » (cf. 2 Cor, 5:3-4), comme l'invité dans la Parole du Festin nuptial (Exode, 20:26 ; Matt, 22:11 ; cf. Apoc, 3:17-18)... Mais nous, Chrétiens, nous voici « revêtus de Justice » active et passive (Job, 29 :15) ; nous avons, dans le Christ, accès à la double perfection : divine et humaine ; prêtres « en esprit », peuple sacerdotal (1 Pierre, 2:5-9 ; Apoc, 1:6), nous sommes deux fois revêtus du Christ ; nous portons l'aube *et* la chasuble. Aussi, depuis le Calvaire, nous est-il possible et permis, voire enjoint, de gravir les trois marches de l'Autel céleste et transcendant : la « purgative », l'« illuminative » et l'« unitive » ; car « le vêtement, dit saint Cyrille de Jérusalem, signifie la plénitude de la grâce » (*Catech. myst.*, 17:12 ; 1:10).

³² Sous l'Ancienne Loi, la gloire d'En-Haut ne pénètre ni ne sature encore l'humanité, mais l'« entoure » comme un manteau. *Jusqu'au moment historique* de la *Rédemption*, la théorie luthérienne de la justification imputée est restée vraie : c'est la foi des justes, la créance (*fiducia*) au Messie futur qui leur est « imputée à justice » ; c'est elle qui « manifeste leur justice » (Gen, 15:6 ; Rom, 4:11 ; Hébr, 11:4).

... *combien plus le ministère de l'esprit...du « dernier Adam, esprit dispensateur de vie » (1 Cor, 15:45)... ne sera-t-il pas (plongé) dans une (atmosphère de) gloire ?*³³

Ce qui, pour Moïse, fut gloire, continue l'Apôtre, n'est radicalement RIEN au regard « de cette gloire-ci, infiniment supérieure »³⁴, puisqu'elle « confère la justice », autrement dit : rend « participant de la nature divine »³⁵.

Si ce qui ne fait que passer, que devenir³⁶ – essentiellement précaire et contingent – a participé à la gloire, à combien plus forte raison ce qui demeure éternellement, ce qui EST, l'expression de ce Christ toujours identique à Soi-même, « hier, aujourd'hui, dans les dispensations sans nombre » (Hébr, 13:8).

Animés, reprend donc l'Apôtre, par une telle espérance, nous osons nous exprimer sans y mettre de gants, sans la moindre équivoque, de manière à ce que vous y voyiez clair. Nous ne faisons donc pas comme Moïse, qui (rapportant aux juifs un message provisoire, une Loi de portée limitée dans le temps ; préfigurative seulement, « ombre des réalités à venir ») mettait sur son visage un voile, pour que les fils d'Israël ne pussent (avant l'heure providentiellement décidée) jeter un regard de clairvoyance sur l'aboutissement, la fin, la perfection consummatrice, de ce qui n'était que passager.

Autrement dit : chaque fois que Moïse apporte aux juifs des lambeaux de la Loi, ces préceptes divins – tels que nous les restitue la Torah sous la forme discursive et « juridique » qu'exigeait la pré-

³³ Contrairement à « ce monde mauvais », de l'Apôtre (Gal, 1:4), dont saint Jean nous dit que l'atmosphère spirituelle où il se trouve immergé n'est autre que Satan (1 Jean, 5:19 ; cf. Eph, 6:12).

³⁴ On croirait lire Pascal sur les « trois ordres de grandeur » (*Pensées*, 2^e édit. Brunschvicg, Paris, 1902, n° 793, p. 605-607).

³⁵ 2 Pierre, 1:4. La « justice », au sens biblique des deux Testaments, est participation vitale au Serviteur de Dieu, juste par excellence (Isaïe, 53:11 ; 1 Jean, 2:1). Elle est l'état d'une créature que le Souverain Juge déclare, non coupable, mais digne de sa « complaisance », objet adéquat de sa bienveillance (Matt, 3:17). Elle est conformité de l'être et de l'agir aux vues divines sur la créature.

³⁶ On ne peut assez rappeler combien le début du prologue johannique oppose *l'être* des Personnes divines et le *devenir* des créatures. À la Messe, la bénédiction du vin et de l'eau commémore l'assujettissement du Fils au *devenir* pour que les créatures aient part à *l'être*.

sensation d'une norme, d'une « moyenne », à la masse – ne sont en quelque sorte que la transmission du contemplé, la transposition, en images, notions abstraites et concepts, d'une vue pure, d'une vision, d'une spéculation, au sens propre du terme, *facie ad faciem*. Tant que le guide d'Israël reste sous l'influence directe et sous l'immédiat empire de la Gloire entrevue et par lui réverbérée³⁷, sa « face » rayonne ; en lui, l'être, la connaissance réfléchissent alors Celui dont il reçoit l'un et l'autre : il est semblable (non pas identique) à Celui qu'il voit, tant qu'il Le voit (1 Jean, 3:2) ; parce que, si le roi Midas transformait en or tout ce qu'il touchait, Yahweh, Lui, comme dit saint Cyrille de Jérusalem en sa *Catéchèse mystique*, « transforme et déifie tout ce qui subit le contact, l'attouchement, de son Esprit ».

Mais, sitôt que l'homme de Dieu « descend de la montagne », échappe à la vision³⁸, s'avère incapable de maintenir le défiante tête-à-tête et s'installe derechef au niveau de la masse – et qu'il y condescende par charité, peu importe : le *tradere* exclut momentanément le *contemplari* – à la minute, sa *doxa*, la réverbération sur sa « face » de la Splendeur divine, de la Chékhinah, s'évanouit, la flamme brûlante et comme vivante, incendiaire, de l'inspiration – *lingua tanquam ignis* – ne se livre plus aux juifs que sous forme de lave, de minéral : dur, solide, inentamable, impénétrable, et froid. C'est la « Loi », ce sont les « tables de pierre ».

Le voile dont Moïse se couvre la « face » a pour but d'empêcher le peuple juif, pour son bien³⁹, de « jeter un regard perçant, clairvoyant », attentif, sur l'aboutissement de son « alliance », sur le caractère préfiguratif, provisoire et relatif de celle-ci, sur le terme de cet « éon », achevé et clôturé, aboli et accompli, par l'Avènement de Jésus-Christ. Précisément, à propos de la « parrhésie » qu'en ce même passage réclame l'Apôtre et qu'on identifie d'habitude à la hardiesse d'expression, rappelons que, dans Jean, 10:24, les Juifs en font un

³⁷ La nature même de la Gloire, du Resplendissement ontologique, de la Lumière créatrice, c'est de rejaillir, d'être *rendue*. Analogie de la lumière créaturelle et physique, que reflètent les objets. D'où les couleurs, ici-bas. D'où la variété *des gloires* au « ciel » (1 Cor, 15:40-41).

³⁸ De par le poids de sa nature créaturelle et déchue ; et ceci, Platon l'avait pressenti.

³⁹ Si nous comprenons bien saint Paul (cf. 2 Cor, 2:15-17 ; 3:3-18 ; 4:3-6). Ce « bien » du peuple juif est *relatif à la Dispensation dont il relève*. Le « bien » de tout être consiste dans sa participation, de par son essence que doit manifester son existence, à tel « aspect » de la nature divine, donc de la volonté providentielle, exprimée d'ailleurs par les événements. Le « bien » des Juifs comporte un clair-obscur...

synonyme d'explication nette et franche, traversant les zones de la parabole et du symbolisme pour donner le « dernier mot », pour ouvrir les yeux...

LA LETTRE ET L'ESPRIT

Or, au contraire, toujours d'après l'Apôtre et suivant le même texte (2 Cor, 3:1-18), ces juifs, confondant ce que Moïse leur avait transmis – la « face » *voilée* – avec ce qu'il leur avait laissé entr'apercevoir et pressentir – sur sa « face » *découverte*, sur sa *vraie face*, et non plus sur son masque habituel, sur cette « face » habituellement découverte à Dieu seul (cf. Gal, 4:9 ; Hébr, 4:12-13) – ces Juifs, donc, mirent sur le même pied la « lettre » et l'« esprit », la révélation et les théologoumènes rabbiniques, le feu central et la lave expulsée, « le précepte divin et la tradition des hommes » (Matt, 15:6.9).

D'où le voile qui continue de les aveugler, puisqu'il « n'est levé que dans la lumière du Christ », de cette vivante Parole qui « met tout, absolument tout, à nu et à découvert », qui ne laisse à l'ignorance aucune tanière, de sorte qu'Elle *nous* juge en S'énonçant Elle-même. Et, faisant allusion au *tallith* dont on se couvre le chef à la synagogue, saint Paul y voit le symbole du voile étendu sur les cœurs. Ceux-ci « tournés vers le Seigneur » Jésus, le voile disparaît. La confusion entre la révélation et la glose, entre la « face » resplendissante de Moïse, ami de Yahweh « sur la montagne », et les discours du même Moïse, redescendu « dans la plaine », le visage voilé, cette confusion en vertu de laquelle « les Siens n'ont pas reçu » le Verbe-Lumière, cette fin de non-recevoir opposée par la « lettre » à l'« esprit », elle s'évanouit partout où le Christ conquiert les cœurs. « Car le Seigneur, *c'est* l'esprit », la parrhésie, l'indépendance souveraine de ce qui EST à l'égard de ce qui SE FAIT ; et, sitôt que se manifeste *cet* esprit, qui souffle comme la brise où bon lui semble et se contente de « répandre en nos cœurs l'amour de Dieu »⁴⁰, donc « là où se manifeste l'esprit du Seigneur, là est la liberté » ; là, le règne du provisoire et du relatif fait place à la dispensation du définitif et de l'éternel ; là, l'homme nage aussi librement dans la nature divine, à laquelle il lui est *donné* d'avoir part, qu'un poisson dans la mer ; *là est la liberté*.

⁴⁰ Rom, 5:5 – *ama et fac quod vis*.

Ainsi, Chrétiens, « pour nous autres, tous, tant que nous sommes » (2 Cor, 3:18), nous n'avons plus la « face » voilée comme les Juifs, nous ne limitons pas comme eux, myopement, le don céleste à tel de ses aspects – mais, « catholiques » et « apostoliques », c'est-à-dire « tout à tous » – nous acceptons d'avance, nous aimons en principe (et nous nous y adaptons pratiquement) toutes les formes innombrables que l'Église, objectivation – image réverbérée dans le miroir créaturel – de la divine Sagesse, fera prendre, d'ici la Parousie, à l'Évangile de Dieu⁴¹. C'est constamment au plus profond de notre nature assumée par le Christ et déifiée par cette symbiose humano-divine, que nous gardons « la face découverte » : le miroir de la divine perfection, de la sainteté, *speculum justitiae*, c'est l'âme chrétienne, l'âme *fidèle*. Là, dans cette image du Verbe, en laquelle se développe à jamais, indéfiniment, une ressemblance de plus en plus adéquate, là, dans ce miroir, comme dit l'Apôtre, la gloire du Seigneur, du Christ, c'est-à-dire « l'Esprit de gloire »⁴², se réfléchit. Alors, comme le Sauveur à la Transfiguration, nous sommes « métamorphosés » en cette « image » même⁴³, en cette empreinte, en cette « photo »⁴⁴, en cette ombre lumineuse, en ce double ou reflet⁴⁵, donc en cette gloire même ; nous devenons nous-mêmes gloire du Seigneur, de plus en plus resplendissante, de clarté en clarté, de connaissance en connaissance, d'illumination en illumination⁴⁶ ; et cette métamorphose ou transfiguration a pour origine, pour point de départ, pour impulsion première, l'Esprit du Seigneur, ce Seigneur Lui-même, qui n'est pas « lettre », mais « esprit », c'est-à-dire vérité libératrice, liberté totale et absolue, jeu royal de l'éternelle Sagesse⁴⁷.

LE « LINGE BLANC » DE VÉRONIQUE

Si la tradition de l'Église nous rapporte l'épisode de Véronique, est-ce à titre de touchant « fait-divers » ? Ni les récits évangéliques de

⁴¹ Cf. Eph, 3:8-12.

⁴² Cf. 1 Pierre, 4:14 ; de nombreux Pères grecs ont interprété dans ce sens le *cum gloria* du Credo.

⁴³ Cf. Rom, 8:29

⁴⁴ Songer au suggestif vocable allemand *Lichtbild*.

⁴⁵ C'est le sens littéral de l'hébreu, rendu par *image*, dans Genèse, 1:26.

⁴⁶ Toutes ces acceptions valent pour *apo doxês eis doxan*, dans 2 Cor, 3:18.

⁴⁷ Cf. Prov, 8:31

la Passion ne s'abandonnent une seule minute au délayage sentimental – vous n'y trouverez que la sèche concision d'un procès-verbal, une objectivité tout impersonnelle et sans plus rien d'humain – ni l'Église ne radote, ne perd son temps à propager la « petite Histoire », à transmettre pendant vingt siècles des ragots « attendrissants ». Jésus-Christ souffre, sans vouloir qu'on s'apitoie sur Lui : « Pleurez sur vous-mêmes », dit-Il aux bonnes âmes hiérosolymites. Quant à la miséricorde du Père, si le Fils a *voulu* la Croix, c'est pour détourner vers les hommes le mascaret de cette infinie compassion. Dès lors, l'épisode para-évangélique de Véronique a l'émotion pour moyen peut-être, mais non certes pour but ; il doit comporter de hautes et sévères leçons pour tous les siècles, toutes les races, toutes les conditions de l'homme.

Ce qu'il nous montre, c'est, après la montée du Calvaire – sentence de mort, acceptation de la Croix, défaillance purement « charnelle » ou physique du Vieil Homme, recours à Marie et au *fiat mihi* de la Vierge, contre-offensive de la charité fraternelle (le Cyrénéen) – l'accès de l'âme à un stade inédit : Véronique présente à Jésus un linge, un byssus où s'inscrit, en guise de *justification*, de « fruit », après (et malgré) les cinq premières Stations – ou plutôt à cause d'elles – le rien, le « blanc », la disponibilité absolue. La phase « purgative » de la vie intérieure doit précisément aboutir là. Plus de contention, de crispation, de roideur spirituelle. Fini, le règne de la simple « servitude », à la juive, où, les yeux voilés, aveuglément, l'on se contente de suivre avec une foi résignée les préceptes, la loi restée extérieure. Maintenant, Jésus va nous élever au rang *d'amis*, à qui l'on révèle ses desseins, et qui voient clair, partagent les secrets, s'associent délibérément aux entreprises, et, « le visage découvert », *ouvrent les yeux*⁴⁸, ont, comme dit l'Apôtre, le regard « perçant, attentif, clairvoyant ».

Plus de contention, disais-je, plus de cécité, d'allées et venues nerveuses, tendues, roidies par la cécité, dans le désert et les ténèbres... Mais ce *regard* de serviteur, désormais « dévoilé », attaché d'abord aux mains du Maître, à son œuvre, à tout ce qu'Il exige de nous, et surtout aux devoirs d'ordre physique, j'entends : à l'ascèse victorieuse de la « chair »⁴⁹. Ce regard qui, avec Véronique, *se lève* et

⁴⁸ Cf. 2 Rois, 6:17. Ici, la « face » est « découverte », non seulement pour être vue, mais aussi pour voir.

⁴⁹ Ps. 122:2.

considère la « face »⁵⁰. Décalage, par conséquent, et « dimension » nouvelle ; après la surface plane, après la plèbe, la « recherche des réalités d'En-Haut » : *sublimitas*⁵¹. L'on offre alors au Christ son linge blanc, sa nature simplement purgée – sans plus, pour l'instant – sa « maison vide, nettoyée purifiée »⁵². On offre un « moi » diminué, amenuisé, à la limite : mort. On vient, cette fois, au Christ, comme un pauvre, comme un mendiant. Pis encore, semble-t-il : sans doute, on a passé par l'ascèse de l'acceptation humiliée, de la chute endurée avec patience et amour de Dieu, de l'effort fraternel envers les autres membres de Jésus. Mais on se trouve comme dépouillé de ces fruits il semble que, d'avoir sarclé l'ivraie, l'on ait rasé le champ. Plus rien... c'est la dissolution, l'effacement, l'absence et la mort. Plus rien de ces « fruits » qui mûrirent au cours des cinq premières Stations ne figure apparemment, en la Sixième, sur le linge présenté au Sauveur par Véronique, pour la consolation de Sa marche douloureuse : *byssinum splendens et candidum*. Tout cela, tout ce trésor issu de l'ascèse purgative, se trouve assimilé, intégré, prêt à être transsubstantié comme un spectre polychrome, ces activités multiples sont réduites à l'unité du « blanc », résorbées dans l'« éclatant et pur byssus » (Apoc, 19:8).

C'est là tout ce qu'en guise de consolation l'on présente au Maître, accablé pour nous, terrassé « pour nous autres, hommes, et pour notre salut ». Mais, puisqu'Il est venu pour nous sauver, pour qu'aucun de nous ne se perde, *nous voir*, nous connaître enfin⁵³, sentir sur sa Face outragée le rafraîchissement de notre byssus, c'est de quoi compenser largement les tortures encourues et celles, pires encore, à venir ! Le voile de l'humaine nature, bariolé sous l'ancienne Loi comme la robe de Joseph⁵⁴, et où Yahweh ne trouvait plus à mettre l'empreinte de sa Face, le voici, cette fois, offert par Véronique, par nous, aussi « blanc » que la tunique même du Sauveur, que son vêtement, qui est sa nature humaine, sa forme d'incarnation, mais totale, mais plénière, *tout* son Corps sacré : son organisme physique, *plus* l'Eglise. Et ce voile, d'une seule couleur – le « blanc », principe vierge et ultracouleur de toute couleur – est aussi d'une seule texture...

⁵⁰ Ps. 120:1 ; 122:1.

⁵¹ Cf. Eph, 3:18 ; Col, 3:1-2.

⁵² Matt, 12:45 ; nous verrons plus loin comment s'applique à la vie intérieure la parabole des sept démons qui reviennent à la charge.

⁵³ Gal, 4:9.

⁵⁴ Polychromes aussi, comme la Sagesse exemplaire (Eph, 3:10), d'après Philon, la robe de Yahweh en chapitre VI d'Isaïe et celle du grand-prêtre juif.

Simon de Cyrène apportait au Seigneur l'appoint de son « humanité de surcroît », mais au niveau et sur le « plan » de la matière. Véronique Lui tend le secours, l'appoint, non plus du corps, mais de l'âme : *nos* âmes. Elles aussi, comme nos corps et nos esprits, purifions-les pendant les cinq premières Stations de notre vie intérieure, afin d'en pouvoir offrir le « secours », le surcroît d'humanité⁵⁵, en temps voulu, à Celui qui condescend à dépendre de nous : *ut integer Spiritus Vester, et anima, et corpus, sine querela, in adventu Domini nostri Jesu Christi servetur* (que tout votre être, l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé irréprochable, lors de l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 1 Thess, 5 :23). Cette sanctification s'opère par le « Dieu de paix », qui réduit tout en nous à l'unité, qui nous rend *simples*. Jésus notre Aîné S'est livré à la douleur et à la mort *pour* nous amener, sur la Voie douloureuse, à Lui présenter, pur et glorieux, notre « byssus ». Mais, de *cette* gloire, il est dit : *omnis gloria ejus filiae Regis ab intus* (toute la gloire de la fille du Roi est au-dedans) ; elle reste et se veut par amour, invisible, comme morte, comme n'étant pas, afin qu'au seul Roi demeure toute louange⁵⁶.

LE DON DU CHRIST À « VÉRONIQUE »

C'est maintenant que Jésus, consolé, réconforté par nous – par *Véronique* – trouvant en nous, non plus seulement *l'image*, mais aussi la *ressemblance* de Dieu⁵⁷, l'ombre et le reflet du Paraclet, du RECONFORTEUR, imprime en nous, dans le « voile » de notre nature, sa propre Effigie d'Homme céleste et de Fils éternel. Ce « Christ en nous » est plus qu'une « espérance de gloire » ; Il est, de cette *doxa*, l'amorce, les prémices et comme la garantie.

Non qu'Il voie le jour en nous à ce stade seulement : le Baptême

⁵⁵ Expression due, croyons-nous, à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

⁵⁶ Cf. 1 Cor, 14:33 ; Rom, 15:33 ; 16:20 ; Phil, 4:9 ; 1 Thess, 5:23 ; 2 Thess, 3:16 ; Hébr, 13:20 ; 1 Thess, 5:23 ; cf. Ps. 44:2.12.14.

⁵⁷ On ne saurait assez insister sur la différence, si nettement marquée par les Pères grecs, entre *l'image* de Dieu, empreinte statique et constitutive de notre *Dasein*, condition et disposition telle de notre être qu'on puisse parler de déiformité « virtuelle », et la *ressemblance* divine, démarche et déiformité dynamique, de plus en plus « actuelle » : *faciamus hominem imaginem nostram, et in similitudinem nostram* ; c'est la traduction critique de la Revised Version anglicane : let us make man our image, into our likeness.

et les Sacrements ultérieurs, en suscitant en nous une véritable vie chrétienne, L'y font naître en vérité. Mais c'est maintenant, non plus sa Nativité, mais son Épiphanie ; c'est maintenant que les hommes, en nous regardant vivre, rendront gloire à notre Père céleste : ils auront vu notre « lumière », qui est précisément « le Christ en nous »⁵⁸.

Devenus *amis* sans cesser d'être *serviteurs*, nous serons initiés aux secrets de son amour ; nous en aurons mystérieusement la divination, le pressentiment ; nous acquerrons un sens nouveau, celui de l'orientation dans le Royaume, *mutatis mutandis* analogue, ou plutôt prototype surnaturel et transcendant, de cet instinct qui guide les oiseaux migrateurs et les martinets. C'est là ce que saint Paul appelle « la mentalité du Christ ». Nous n'aurons plus à faire effort pour « marcher d'un seul pas » avec le Christ, avec l'Eglise – c'est tout comme ! – comme jadis Isaac avec Abraham, pour *sentire cum Ecclesia*. Nous serons saturés, imprégnés, possédés jusqu'à la moelle, mais sans atteinte aucune à notre liberté – au contraire, vivifiée ! – par cet instinct surnaturel, auquel nous devons lumière, chaleur, force, c'est-à-dire *vie* ; et, pour des intelligences, saint Jean nous dit que la vie s'appelle aussi *lumière*⁵⁹. En ce stade *illuminatif*, qui, débutant par la Sixième Station, prolonge le *purgatif* et le dépasse sans l'abolir, nous ne cesserons de porter en nous, en même temps que la mort du Christ – son sacrifice, son total renoncement – sa vie aussi, « manifestée⁶⁰ dans notre chair mortelle », en laquelle nous ne cessons toutefois, en même temps, à cause du Christ qui nous accule, d'être « livrés à la mort »⁶¹. Nous passons d'abord, suivant ce que l'Esprit-Saint suggère à l'Apôtre, par toutes les « oppressions » – tyrannies de Satan, du monde et de la chair – par la « détresse », aussi, de nous découvrir si misérables, tellement indignes, abjects, basement inanes, *infirmes* à ce point ; par la « persécution » pour la *justice* lorsqu'en nous « celui qui est né selon la chair traque celui qui est né selon l'Esprit » ; par l'« abatement », durant ces « nuits » où l'âme est comme « collée à la poussière » ; « frappée de tristesse, elle se fond en larmes... ce qui la brise, c'est le désir (impuissant) qui la porte vers la Loi de Yahweh », c'est-à-dire vers Yahweh Lui-même. Tout cela, récapitule l'Apôtre,

⁵⁸ Cf. Col, 1:27 ; Matt, 5:16 ; Jean, 1:4.9.

⁵⁹ Jean, 15:5 ; cf. Eph, 3:17-19 ; Gen, 23:6.8 ; Jean 1:4.

⁶⁰ C'est *l'épiphanie* dont nous parlions plus haut, l'irradiation du Christ, par l'Esprit, au sein de nos âmes chrétiennes amenées à franchir le seuil de la vie proprement mystique.

⁶¹ Comparer 2 Cor, 4:11 – *phanerothê* – avec 1 Cor, 15:31.

c'est une mort quotidienne ; mais, par une paisible et filiale « espérance contre l'espérance », par une persévérance doucement, humblement obstinée, par l'inlassable reconstruction de notre fourmilière après le coup de botte du péché, par une incompréhensible confiance en Dieu, qui s'affermit paradoxalement et prend en nous racine, à mesure que nous envahissent, dans une inexorable clarté, la conscience et l'évidence de notre *état* de pécheurs, cette mort, cette prostration de l'être, ce hallali du « moi » manifeste la *vie* du *CHRIST*, sa puissance et fécondité sans bornes pour l'action⁶².

Et maintenant, ce premier cycle – dont Simon de Cyrène marque l'aboutissement : l'ascèse, l'activité purgative débouchant sur la charité positive et riche en œuvres *vives* – ce stade, donc, se trouvant dépassé, nous abordons, avec Véronique, la phase où la *vie* du Christ en nous, enfin *manifestée*, se fait pour nous *lumière*, en vue d'une connaissance sapientiale et science de vie, qui nous enrichisse et fasse abonder en nous la densité et l'intensité de l'être dans un *crescendo* sans fin. C'est pourquoi Jésus nous révèle qu'au regard de Véronique la vie divine, éternelle, c'est de *connaître* Dieu et Jésus-Christ qui Le manifeste, mais d'une connaissance intuitive, sapide, *illuminative*, d'une science fruite et gustative que Newman qualifiait de « réelle », pour la distinguer de la « notionnelle ». Et sans doute ajouterait-il, avec son humour un peu particulier d'ex-clergyman – « C'est la connaissance réelle qui vivifie, la notionnelle ne sert de rien ! »

PRIÈRE POUR L'ORNEMENT D'UNE MAISON BALAYÉE

*Et veniens, invenit domum vacantem, scopis mundatam, et ornatam*⁶³ ...

Vous persistez, Seigneur Jésus, dans votre marche salvifique vers le Calvaire – s'il est possible, encore, de parler d'une « marche » ! – Au lieu de fuir nu loin de Vous, comme l'adolescent effaré dans le récit de Marc, je Vous suis et je Porte sur moi ce byssus pur et vierge, que le pardon du Père et ma pénitence – celle-ci rendue possible par celui-là – ont fait digne et capable de recevoir votre effigie. Tout à l'heure, après la mise au tombeau, je rentrerai chez moi dans le silence

⁶² Gal, 4:29 ; Pos. 118 ; cf. 2 Cor, 4:7-14.

⁶³ « Et quand il arrive, il la trouve vide, balayée, ornée » (Matt, 12:44).

et, solitaire autant que muet, sans allumer de lampe – car votre image me suffit – je la contemplerai jusqu'à l'aurore. Au cours des cinq premières Stations, Vous m'avez, par votre Esprit, par ce Souffle d'irrésistible et paisible ouragan, de plus en plus expulsé de moi-même. La maison vide de la parabole, c'est moi. *Exinanivisti memem-tipsum*. Cette graduelle vidange a commencé dès que j'ai jugé l'ancien possesseur (Première Station), que je lui ai signifié son congé : au moment déjà crucial de la *conversion* (c'est alors que débute mon Chemin de la Croix). Cette demeure vide, ouverte et disponible, Vous l'avez ensuite *balayée*, libérée de ses immondices, dégagée de ses ordures : Vous en avez colmaté les fissures aux murailles, raffermi les portes⁶⁴, purifié les moindres recoins ; ç'a été la besogne de purgation. Pour débiter : *veniens invenit eam vacantem...* Ensuite : *scopis mundatam...* À partir de la VI^e Station, l'on pourra dire *et ornatam*. Vide, nettoyée, puis – après cette indispensable besogne négative – embellie, « ornée », cette « maison de Dieu en esprit », où Vous avez pris vos quartiers, doit atteindre plus tard le stade où « demeure » et Seigneur deviennent pratiquement indiscernables, où « il n'y aura plus de temple, car le Seigneur Dieu en sera le temple, ainsi que l'Agneau ». Mais, nous aussi, en ce temple spirituel, nous serons entrés comme des pierres vivantes ; nous ferons partie de cet édifice⁶⁵.

Ce byssus où jadis s'étaient mes « œuvres de justice », les « fruits » de ma conversion, ces témoignages de la grâce et de l'amour du Père à mon égard, ne porte apparemment plus trace de ces œuvres, de mes *dikaiômata*⁶⁶. J'ai cessé de comptabiliser le mal et le bien qui se manifestent en moi, de dresser l'inventaire de mon âme. J'ai dans mon « cœur », au plus intime réduit de moi-même, fait le vide – ou plutôt Vous l'y avez fait – quant à cet « ascétisme » tâillon de magasinier spirituel, habile à dépister les lacunes, malfaçons et disparitions. Peut-être devant ce linge tout blanc – vierge du bien comme du mal, semble-t-il – le cœur m'a-t-il un instant manqué ?... Je ne m'y reconnaissais plus, et je ne *me* reconnaissais plus ! Me serais-je

⁶⁴ *Quoniam confortavit seras portarum tuarum* (Ps. 147:13).

⁶⁵ La « purgation » équivaut aux Stations II, III, IV et V de la *Via Crucis*. Pour la « maison de Dieu en esprit », cf. Ep, 2:22 ; Hébr, 3:4-6 ; 1 Pi, 2:5 ; Apoc, tout le ch. XXII. Sur la « demeure » et son Habitant, voir 1 Cor, 3:16-17 ; 6:19 ; 2 Cor, 6:16 ; Eph, 2:21 ; Apoc, 21:22 ; 1 Pi, 2:4-5. Cette « spiritualité » du temple ne préjuge en rien de sa corporéité glorifiée. C'est parce que nos corps, suivant l'Apôtre, sont des sanctuaires, qu'ils sont appelés à l'état de gloire, de matière « spiritualisée », en parfaite symbiose avec l'esprit.

⁶⁶ Apoc, 19:8.

perdu ?...

Et après ? « Qui *perd sa vie* », l'identité du Vieil Homme – précisément pour adhérer au Christ, mort *et ressuscité* – « ne fait plus avec Lui qu'un seul et même esprit », un seul et même *Spiritus vivificans*⁶⁷. Je posséderais donc en moi, d'ores et déjà, des germes de résurrection et d'incorruptibilité ?...

Mais ce même « lin fin, pur et blanc », ce même voile de Véronique, votre image, ô mon Sauveur, le remplit tout entier, remplaçant tous mes « fruits de justice ». Et cette effigie n'est point factice, laborieusement appliquée⁶⁸, « imitée » par le pinceau du peintre ou l'enseignement du magister, mais communiquée de vif à vif, vitalemment transmise. C'est une communication animée, une transmission quasi-biologique d'un ordre transcendant, humano-divin : une transfusion, comme d'un donneur de sang au malade exsangue, languide et débilité. Je ne serai donc ni doux, ni patient, ni charitable, ni chaste, ni véridique, ni fidèle, ni pacifique, mais je *serai Jésus-Christ*, parce que *Lui-même sera moi*. Il soupera de l'aliment que je Lui donnerai : mon « humanité de surcroît ». Et moi-même je souperai avec Lui, de ses dons, c'est-à-dire de Lui. Sous l'Ancienne Alliance, ce voile était symbole de servitude ; il l'est, aujourd'hui, de liberté : et la vérité qui nous affranchit, c'est la connaissance dans la lumière, c'est *la* Lumière multipliant *les* lumières pour que tout l'être émerge dans *la* Lumière. Sans doute, à peine aurai-je tenté mes premiers pas sur le parcours de cette nouvelle étape, que, déjà, la faille profonde qui lézarde tout le créé – depuis la Chute jusqu'à la Gloire finale – esquissera en moi de nouvelles fêlures. Trois défaillances me guettent : du corps, de l'âme et de l'esprit⁶⁹. Les trois concupiscences rôdent autour de moi. Au stade où me voilà, c'est la deuxième qui, bientôt, me fera buter. Qu'importe ! L'essentiel, c'est que je Vous suive – nullement que je m'attarde aux péripéties de la route !

Mais la maison balayée, purifiée, ornée, ne serait-ce pas, Seigneur, votre Epouse, se préparant aux noces de l'Agneau ? Certes, chaque âme rachetée par votre précieux Sang est appelée à devenir votre habitat ; mais toutes ont en *commun* leur plénitude, leur parachèvement, leur identité suprême, dans l'Eglise⁷⁰. Et le « lin fin, éclatant

⁶⁷ 1 Cor, 15:45-49 ; 6:17 ; 15:45-49.

⁶⁸ Artificiellement, conventionnellement, arbitrairement « imputée », pour emprunter au vocabulaire luthérien.

⁶⁹ Gal, 2:20 ; Apoc, 3:20 ; 2 Cor, 3:7-11 ; Ps. 35:10 ; cf. 1 Thess, 5:23.

⁷⁰ Jean, 1:14 ; 17:23.

et pur », c'est à l'Église qu'en définitive il a été donné de s'en vêtir. Ce Christ, présent en chacun de nous pour l'illuminer par son Esprit, Il se consomme, Se complète et Se plénifie en tous pour la gloire et la perfection de son Église... Accordez-moi donc, ô mon Rédempteur, de *trouver votre sainte Face* dans ce linge que tend à votre empreinte l'Eglise, dans ce tissu très pur dont elle se vêt ensuite ; puis, au sein de cette même Eglise, de retrouver en moi votre Effigie sacrée, de telle sorte que, dans la Communion des Saints, je ne puisse plus échapper à votre lumière, ô Clarté première répandue dans tous les cœurs fidèles, et que les yeux de mes frères me livrent votre regard...

Deus, qui dixisti de tenebris, lucem splendescere, in cordibus nostris illucesce, ad illuminationem scientiae claritatis Dei, in facie Christi Jesu !

SEPTIÈME STATION

Jésus tombe pour la deuxième fois

Cette nouvelle chute exemplaire du Sauveur sur la Voie douloureuse – défaillance ou faiblesse où la plupart ont *failli* sombrer définitivement – se situe dans la phase non plus « purgative » de l'itinéraire vers l'union divine, mais « illuminative », non plus parmi les épreuves de la « chair », mais parmi celles de l'« âme ». Comme il est ici question du Chrétien, baptisé dans le Christ mort et ressuscité, la tentation s'attaque, cette fois, non plus, comme au seuil de la vie « purgative », au *Vieil* Homme, à l'être « né de chair-et-sang », mais à l'homme *renové*, régénéré : plus précisément à ce qui reste en lui, dans *cette* vie, en route, de vestiges et de cicatrices. L'âme en marche vers la plénitude du Christ en elle s'élève de lumière en lumière, de connaissance en connaissance¹, vers la « métamorphose » en l'image du Sauveur, de plus en plus évidente, de plus en plus resplendissante, de plus en plus objet de « connaissance » directe². Et c'est elle qui s'achoppe aux obstacles issus à la fois de sa nature créaturelle et de la Chute.

LA DÉFAILLANCE PROPRE A L'ÂME.

Or, au deuxième stade de la vie intérieure³, la connaissance de Dieu requiert notre *passivité*, alors que la purge de l'homme le voulait

¹ On sait déjà qu'on peut traduire ainsi 2 Cor, 3:18.

² De connaissance par translucidité, à l'égard d'elle-même et d'autrui. Cf. Matt, 5:16 ; Dan, 12:3 ; 1 Pi, 2:12 ; 2 Cor, 9:13 ; Tite, 2:10 ; Jean, 15:8 ; Phil, 1:11 ; 1 Cor, 14:25.

³ On suit ici le schème classique (depuis surtout le Pseudo-Denys) : vie « purgative », vie « illuminative », vie « unitive ».

actif. Cette fois, Satan, qui poussait jadis à l'inertie, provoque le Sauveur à *l'activité* où elle n'a plus que faire, où elle débouche fatalement⁴ sur le désastre : « Tu Te trouves installé au sommet du Temple⁵. Alors, comment broncherais-Tu ? Quel vertige pourrait T'ébranler ? Toute la masse de cet édifice Te sert de soubassement, d'appui. Et, dans ce Temple, veille la Schékhinah, la mystérieuse présence de Yahweh. Et bien ! va, quitte ce donjon de Dieu, pour le vide de l'« audacieuse » recherche, du risque en vue de la connaissance-pour-elle-même. Jette-Toi dans l'inconnu sans y être, comme Abraham, spécialement appelé d'En-Haut. Devance *ton* temps : *forge ta propre mystique* ; tomber t'ouvrira les yeux : Tu feras, de la sorte, *l'expérience* de Dieu. Tu T'en seras procuré la jouissance et la possession, à l'heure et par les moyens fixés par *Toi*.

Mais Jésus lui répond : « Tu ne tenteras pas le moins du monde Yahweh ton Dieu ! » Car Celui que vise la provocation, c'est plus encore le Père céleste que le Fils de l'Homme (il y a là comme une parodie sacrilège du *Per Jesum Christum* liturgique). Il s'agit de faire choir Jésus-Christ en L'amenant à « tenter Dieu » (expression fréquente dans l'Ancien Testament). De même qu'Il refuse d'abandonner la « terre ferme » du Temple, le Seigneur réplique significativement à chaque suggestion diabolique par une simple citation de la Loi mosaïque. Il ne tire rien de son propre fonds : en a-t-Il un seulement ? Tout ce qu'Il profère, c'est pour l'avoir entendu de son Père : dans l'Évangile johannique, cette dépendance absolue devient un véritable *leit-motiv*. Ce qu'il a de propre, c'est sa filialité intégrale, infinie. Tout son être est, en vertu même de cet abandon total de soi-même, coégal à celui du Père : puisque tout ce que le Père trouve en Soi, Il le retrouve dans le Fils⁶, sauf ce qui Le constitue Père. L'originalité par excellence, inouïe, du Fils, c'est d'être une copie (*lumen de lumine*). Triomphe, en Dieu, de l'humilité.

Cette méfiance envers soi-même, ce reniement de soi-même, cette ouverture totale à l'Autre, que le Christ affirmera si souvent par ses paroles et par ses actes, Il la manifeste déjà dès la Tentation. Lui,

⁴ « Fatalement » pour l'homme déchu. Mais Satan ne sait trop quel personnage il a devant lui. Du mystère d'amour et de condescendance, d'infinie charité, qui seul permettrait au Diable de pressentir l'union hypostatique, à la supposer naturellement accessible à l'intelligence, son orgueil lui interdit *a priori* la plus obscure intuition. Il ne tenterait pas le Seigneur s'il ne Le croyait susceptible d'être vaincu (cf. 1 Cor, 2:8).

⁵ Comme Simon-Pierre dans la barque ecclésiale, dont il est le « patron ».

⁶ Cf. Luc, 15:31, plus tant de passages johanniques.

le *Chassid*, le Bien-Aimé par excellence dont l'homme « désiré par Yahweh » (dans le Ps. 118 et chez Daniel) n'est qu'une ombre imparfaite, Il est l'« esclave de la justice », comme dirait saint Paul⁷, et, croyons-en Isaïe, *le Serviteur*, *le Fidèle* à la Loi sainte (l'Apocalypse Le qualifie ainsi deux fois). Lui, Vérité subsistante et personnelle, vivante et libératrice, en toutes choses, se réfère à la Torah, comme Antée touchait le sol. Il Se réclame, sans plus, de la norme et de l'obéissance imposées à tous les hommes. La source et la fin de la Loi Se plie amoureusement aux exigences de la Loi. Le maître des charismes « écoute les docteurs » ; l'Église de son temps Le trouve parmi ses ouailles. Parmi les leçons d'humilité qu'Il nous prodigue, c'est peut-être la plus extraordinaire, et qui va le plus loin...

Au début de la Voie spirituelle, où tout se paie d'un grand prix, comme dit l'Apôtre⁸, lors des premières Stations de la *Via Crucis*, il s'agissait de posséder nos *corps* « dans la sainteté et l'honnêteté, sans les abandonner aux impulsions concupiscentes ». *In sanctificatione et honore* : il fallait donc sarcler, émonder, purifier, « vider (d'abord) la demeure et (puis) la nettoyer »⁹. Période active de « purgation »...

Il s'agit, maintenant, d'« orner » la maison, d'y recevoir la lumière, d'en assurer la beauté : stade « passif » d'« illumination ». *Possédant* désormais son corps – au lieu d'être par lui possédé – par (et dans) cette « sainteté » que nous communique Yahweh et dont les Prophètes ont dit le zèle, la jalouse flamme, l'intransigeante pureté¹⁰, le Chrétien, cette fois, « possédera », non plus seulement son corps, mais son âme. Si, pour celui-là, la « sanctification », la consécration à Dieu s'identifie (selon saint Paul) à la pureté, à la dignité, à la patience de la chair – à « l'honneur », dit l'Apôtre – pour l'âme il y va de sa « patience », selon ce qu'atteste le Seigneur Lui-même : cette *patience* apparaît ici comme la pudeur de l'âme. Et elle est, par excellence – comme la chasteté pour la chair – l'épreuve de la foi¹¹.

Ainsi, l'illumination « passive » n'abolit pas la purgation « active ». C'est *tout entier*¹² que le *fidèle* doit se sanctifier, en vue de

⁷ Phil, 2:7.

⁸ Non que Dieu manque de générosité, mais parce que, nous voulant pareils à Lui, Il entend nous en faire déborder aussi.

⁹ 1 Thess, 4:4 ; Matt, 12:44.

¹⁰ « Tes yeux sont trop purs pour voir (et tolérer) le mal » (Mal, 1:13) ; aussi, Dieu « ne cesse-t-Il pas d'agir » (Jean, 5:17).

¹¹ Cf. Jacques, 1-3, où l'épreuve se dit *dokimion*, c'est-à-dire le *creuset*, comme dans Prov, 27:21 traduit par les Septante.

¹² Cf. 1 Thess, 5:23.

l'avènement – en lui d'abord et finalement dans le monde – de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or, les « mains » ne font qu'exprimer le « cœur » ; les « fruits », l'« arbre »¹³. Dès lors, si « les cœurs sont timides », incapables d'attendre – car il est plus dur, au soldat, de *patienter* sous le tir de barrage que de se lancer à l'assaut – « les mains sont sans vigueur » : « Malheur au cœur liquéfié, parce qu'il n'a pas foi en Dieu ; aussi ne sera-t-il pas protégé. Malheur à vous qui n'avez pas de patience », car vous êtes de ceux qui se jettent du haut du Temple¹⁴.

Le corps est créé pour manifester et glorifier Dieu à l'égal de l'âme. Cette dernière n'a de contact, normalement, de rapports avec l'univers, que par l'organisme physique, où l'idée-force organisatrice, la « forme », devient tangente à la « substance », à la « matière », pour l'« informer ». L'âme connaît le monde, le laisse devenir elle-même et, inversement, agit sur lui, le rend expressif d'elle. Telle est cette symbiose, si étroite la cohérence synergique du phénomène humain, ou plutôt tellement indissoluble ici-bas son unité, que lorsque l'âme éprouve un désir ou un sentiment, c'est pour Dieu, pour le seul Réaliste, tout comme si le corps avait exprimé déjà sur le « plan » matériel cette activité psychique. Si donc il nous faut glorifier le Créateur « dans nos vases d'argile », à *fortiori* dans « le trésor que nous y transportons »¹⁵. Or, l'action du corps, si nous le consacrons à l'Être, à sa gloire, l'Écriture l'appelle, dans les deux Testaments, chez l'Apôtre comme au Lévitique, SAINTETÉ. Car la *séparation*, la consécration de la chair elle-même, vouée au Suprême, la mosaïque « pureté pour Yahweh » sature la Loi juive au point que l'Éternel n'hésite plus, en enjoignant au peuple élu de veiller rigoureusement à cette « sainteté » *physique*¹⁶, à proclamer : « Soyez saints (dans vos corps), comme Moi-même, votre Dieu, je suis Saint ».

¹³ Sur l'harmonieux unisson du « cœur », et des « mains », de l'être et de l'agir, l'un exprimant adéquatement l'autre, voir Ps. 14:1-2 ; 23:3-4 ; Matt, 7:17-20 ; 12:33-35.

¹⁴ Eccli., 2:12-14 ; Luc, 4:9-11.

¹⁵ Cf. Rom, 12:1 ; 1 Cor, 6:19-20 ; Matt, 5:28 ; cf. 2 Cor, 4:7.

¹⁶ Elle mène au rôle sacramentel des substances matérielles dans le rituel chrétien, amorçant ainsi la glorification du monde subhumain.

PUDEUR DE L'ÂME AIMANTE

Cette mise à part pour Dieu, cette biblique « réserve du reste », cette séparation d'avec l'univers profané par la Chute, cet abandon à Dieu, pureté s'il s'agit de la « chair », dès qu'il est question de l'âme, se fait patience, renoncement aux « droits », amoureuse humilité. Comme la pureté ou la sainteté fait pour le corps – *in sanctificatione et in honore* – la charité vise à la pudeur, elle aussi, mais de l'âme, donc à la patience ; car elle s'oppose à tout rut, à la jouissance égoïste, à l'assouvissement qui fait fi de Dieu : « Ô Yahweh, mon cœur ne s'est pas enflé par-delà son niveau, mon regard n'a pas dépassé ses limites¹⁷ ; je ne me suis pas promené parmi les connaissances grandioses qui me dépassent »¹⁸. Jusqu'en l'« excellent épithalame jaillissant du cœur » au Ps. 44, cette charité dans la connaissance a pour fruit la pudique réserve de la « fille du Roi ». Cette pudeur de l'épouse orientale – pour qui passion, patience et passivité son termes apparentés, de sorte qu'à ses yeux le silence est l'épithalame par excellence¹⁹ – cette pudeur porte l'âme à ne rien posséder que pour Dieu.

Toutes les puissances qui sont en elle ne connaissent qu'un seul Nom : celui de Yahweh²⁰. Qu'il s'agisse donc des « mains », ces agissantes qui « sculptent le destin », ou de ce « cœur » où suivant l'Écriture naît la « pensée »²¹, l'âme fidèle reste « pudique », ignore la jouissance déréglée, l'égo-tropie. Cette triple convoitise dont parle saint Jean n'est qu'un amour de soi, un cramponnement désespéré à soi-même, poussé jusqu'au mépris de Dieu (c'est le vertige de l'angoisse, une lâcheté sans nom sous des apparences bravaches). Et cette concupiscence nous rend « insensés ». Voici pourquoi : désorbités par rapport au Verbe, sens et sagesse immanente de l'univers, « indociles » envers ce même Verbe, loi vivante de l'être et du monde, « égarés », nous sommes incapables par nous-mêmes de retrouver la voie droite. « Esclaves de nos convoitises », saint Paul nous voit

¹⁷ C'est la riposte à la « concupiscence des yeux ».

¹⁸ Ps. 130 (à lire en entier). Saint Paul a des textes analogues sur l'orgueilleuse enflure et l'obnubilation de la pseudo-gnose.

¹⁹ Ps. 64:2, texte hébreu, déjà signalé par saint Jérôme.

²⁰ Ps. 102:1.

²¹ Non seulement les « Idées », mais toute l'activité psychologique, tout le dynamisme émotionnel et mental, le « phénomène » psychique en son intégralité.

« vivant de malice et d'envie » – puisque coupés de l'Être, il nous faut (pour nous maintenir dans l'existence) gruger les autres créatures — enfin « dignes de haine et nous haïssant effectivement les uns les autres »²², parce que précisément ceux qui font profession d'aimer, d'idolâtrer l'Homme n'ont guère d'amour ou de pitié envers *les* hommes, alors que le Christianisme, contempteur de l'Homme naturel et déchu, n'a pour *les* hommes que miséricorde et charité « samaritaine ». La triple concupiscence, qui est l'égoïsme en action, dynamique, appartient à ces « temps d'ignorance » où la Lumière n'avait pas encore fouillé nos ténèbres, avant que « Dieu notre Sauveur eut fait resplendir sa bonté pleine d'amour à l'égard des hommes »²³.

Commençons donc, par une sainte pudeur et consécration (qui n'a rien de commun avec les macérations masochistes d'un dualisme antichrétien), commençons donc par « glorifier Dieu dans notre corps ». Mais nos actes, ces « œuvres de nos mains », explicitent nos intentions, « révèlent les pensées de nos cœurs ». Les fruits manifestent l'arbre, et « ce qui sort de la bouche déborde du cœur », ce « trésor » secret d'où l'homme tire au jour « des réalisations bonnes ou mauvaises »²⁴. Ainsi, lorsqu'au désert les Juifs exigent d'être nourris de viande, par pur sybaritisme – leur habituel aliment, la manne céleste, leur paraissant trop insipide – c'est en réalité « dans leur *cœur* qu'ils tentent Dieu ». Le nouveau Psautier romain met en lumière, bien mieux que la Vulgate, ce caractère animique, psychique, des convoitises les plus charnelles. Traduisons : « Ils ont tenté Dieu dans leurs *cœurs*, exigeant une nourriture conforme à leur convoitise », et non pas à leur faim.

HALTE AU DEUX PREMIÈRES CONCUPISCENCES

Physique ou intellectuelle, de la « chair » ou des « yeux », *toute* concupiscence ou convoitise dérégulée, égotropique, procède primordialement d'un désir cancéreux, parasitaire et proliférant, qui ravage le plus intime de l'homme. Il faut rendre comme suit le grec de saint Jacques (1:14) : « Chacun est tenté par son propre *pseudo-cœur* », et ce quasi-Moi d'abord « l'amorce et l'entraîne », pour peu

²² Tite, 3:4.

²³ 1 Pi, 1:14 ; Tite, 8:4.

²⁴ Rom, 12:1 ; 1 Cor, 6:19-20 ; Matt, 5:18-19 ; 28 ; 7:16-20 ; 12:33-35 ; Luc, 2:35.

qu'il y prête attention et, comme Eve, « discute »²⁵...

Mais comment concevoir la nourriture de l'âme, et son activité, ses jeux, ses tentations propres, qu'il faut, parallèlement aux assouvissements charnels, freiner, réorienter, faire concourir à la gloire et à la « complaisance » de Dieu seul ? L'âme a sa propre croissance, en effet, grâce à son propre mode d'alimentation. C'est à *sa* façon qu'elle reçoit du monde extérieur, et lui rend. Ses rapports avec lui sont d'ordre intellectuel ; ce qui, pour le corps, est vie, pour elle est connaissance, car « pour les hommes la vie est lumière »²⁶. Elle est, chez l'homme, faite pour connaître, et cette faculté semble destinée à une découverte indéfinie. Comment, dès lors, l'âme pourra-t-elle connaître sans abuser, connaître Dieu, par Dieu, pour Dieu. L'Apôtre nous l'apprend : *transformez-vous*, par une véritable *metanoïa*, par une authentique *conversion* de l'intelligence²⁷... métamorphosez-vous, « transfigurez-vous par le renouvellement de l'esprit en vous, de votre entendement, en vue de connaître par expérience la volonté de Dieu, qui est bonne, assouvissante (ou béatifiante) et parfaite, parachevante. Que nul d'entre vous ne plane en ses cogitations plus haut qu'il ne convient à la pensée, mais use de son intelligence avec sobriété – sans « enflure », ni exaltation – chacun d'après la mesure de foi que Dieu lui a départie ». Ainsi peut-on paraphraser Romains, 12:2-3.

Oui, l'âme est faite pour connaître ; j'entends : telle quelle, en soi, de par sa nature même. Mais, surnaturalisée, chrétienne, siégeant déjà dans les cieux en Jésus-Christ, elle est vouée à connaître les réalités que la Grâce, que la présence en elle de l'Esprit divin, lui rend connaturelles : l'Être, la Vérité, le Souverain Bien, envisagés, non plus extrinsèquement, à partir des créatures et des exigences logiques, mais comme les considère ce Fils éternel auquel elle est configurée. Cette connaissance, le Christ nous révèle qu'elle est, pour l'âme, sa vraie vie, sa vie *éternelle*²⁸. Car « la Vie éternelle consiste en ceci : qu'on Te connaisse » – Toi, Père... qu'on *Te* RE-connaisse – « comme le seul

²⁵ Jacq, 1:14. *Epithumia* signifie, sémantiquement, ce qui se substitue au (vrai) cœur, ce qui le « recouvre ».

²⁶ Jean, 1:4.

²⁷ *L'agraphon* suivant du Seigneur se trouve dans les Actes (apocryphes) de Pierre, 26:10. « Si vous ne considérez pas ce qui est à droite comme se trouvant à gauche, ce qui est à gauche comme se trouvant à droite, le supérieur comme l'inférieur, et ce qui est derrière comme ce qui est devant, vous n'entrerez point dans le Royaume ». C'est une authentique *Umwertung der Werte* !

²⁸ Ps, 18:2-5 ; Rom, 1:19-20 ; 8:29 ; Jean, 17:3 ; cf. Col, 3:4.

vrai Dieu, et Celui que tu as envoyé, Jésus, comme le Christ »²⁹. Déjà, la Révélation juive avait le pressentiment de cette connaissance salvifique : « Te connaître, Yahweh, c'est la vie de parfaite rectitude, c'est la racine de l'immortalité ». Savoir n'est pas, en l'occurrence, l'équivalent de connaître ; nous songeons ici à la foi vivante, lien de personne à personne, qui ne croit pas à Dieu, mais *en* Dieu, et dont la plus significative « image » naturelle est cette « foi » que deux fiancés engagent réciproquement pour l'union totale de leurs vies. « C'est en croyant que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu » – et dans la mesure où le Père, en nous considérant (*fili in Filio*), peut prononcer le Nom du Fils – c'est ainsi « qu'en son Nom nous avons la vie ».

Mais cette vie, pour nous, les hommes, est « la Lumière », avec le significatif article grec dans l'original : *to phôs* comme *ho Theos*³⁰. Il s'agit donc de la Lumière-principe, translumineuse, source de tout ce qui participe à la « luminosité », à n'importe quel niveau de l'être universel, et la retransmet.

« THÉORIE DE LA LUMIERE »

Cette Lumière, dont toute clarté créaturelle n'est qu'une ombre, c'est dans *l'âme* qu'elle s'épanouit d'abord sous forme de conscience psychologique. Ensuite, dans *l'esprit*, elle devient conscience proprement spirituelle, sous la forme embryonnaire de l'« instinctive » distinction du bien et du mal chez l'enfant, pour aboutir – lorsqu'est atteinte la maturité, la « plénitude de l'âge dans le Christ », la « perfection de l'homme achevé »³¹ – à la sainteté pure et simple. Cette transfiguration, qui doit faire coïncider tout notre être avec la splendeur céleste de la Gloire, c'est, d'après l'Apôtre, graduellement, « de lumière en lumière »³², qu'elle se réalise, à mesure que Dieu « fait resplendir sa Face – son Christ glorieux, irradié, comme « décalqué » par l'Esprit – sur la nôtre »³³.

L'Esprit, donc, répand et communique le Christ, Le propage et L'inocule, Le forme et Le configure en nous, creuse en nous ce

²⁹ Jean, 17:3 ; Sagesse, 15:3 ; cf. Jean, 19:31.

³⁰ Jean, 1:4.

³¹ Eph, 4:14

³² Le texte grec peut se traduire aussi « de connaissance en connaissance ».

³³ Ps. 4:7 ; cf. Rom, 8:29 ; 2 Cor, 3:18 ; 4:6.

double abîme d'une nature intégralement divinisée par symbiose³⁴, qui joint la certitude de l'humiliation présente à celle de l'apothéose à venir³⁵; de sorte que nos âmes possèdent déjà, par la grâce, cette révélation de Dieu pour laquelle le Baptême les a derechef créées³⁶, mais la possèdent comme un dépôt confié sous triple sceau.

Ainsi, c'est « par l'Esprit de Sagesse que nous est révélée la connaissance de Dieu en Notre-Seigneur Jésus-Christ ; la connaissance du Père de la Gloire » ; et c'est par Lui que ce même Père « éclaire les yeux de notre cœur », nous confère cette gnose illuminatrice qui, sous les fallacieuses apparences de la vie terre-à-terre et médiocre, fait secrètement germer et s'épanouir en nous la vie éternelle³⁷. *Double abîme*, disions-nous tout à l'heure. « Le Double », c'est, en effet, le nom que l'Évangile donne à cet attachant et mystérieux Thomas, dont certains Apocryphes font un « frère cadet » du Sauveur – comme qui dirait cette « humanité de surcroît » que nous sommes pour Lui, vous et moi³⁸ – et qui parvient, en doutant *honnêtement*, à s'écrier devant ce Christ glorifié que les regards de chair voient sans L'apercevoir : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »³⁹ ... Et il est curieux de voir comment s'achève un texte du Livre de la Sagesse où l'on peut voir comme une amorce du *Haec est autem vita aeterna* de Jean, 17:3 : « Te connaître, c'est la vie de parfaite rectitude ; c'est la racine de l'immortalité ». Cette « connaissance » réelle, vivante, sitôt qu'elle est acquise, le reste va de soi. « Alors, *même quand nous péchons*, nous sommes à Toi ; car nous ne voulons pas pécher, sachant que Tu nous comptes parmi les tiens »⁴⁰.

³⁴ Cf. 1 Cor, 2:10-11. *Abyssus Abyssum vocat...* notre « divinité » (2 Pi, 1:4 ; Jean, 10:34-35).

³⁵ « Double abîme », d'une précarité en instable équilibre entre l'être et le néant, d'une part, et le Fils éternel, de l'autre, en nous présent comme une espérance, un gage d'apothéose (Col, 1:27).

³⁶ *Anôthen* dans Jean, 3:3.7 : à la fois « d'En-Haut » et « de nouveau ».

³⁷ Eph., 1:17 ; 4:13 ; Ps. 41:8 ; Col, 1:27 ; 1 Jean, 3:2.

³⁸ « Thomas » semble être, comme d'autres noms apostoliques, un surnom caractéristique, donné par Jésus. En ce disciple, le scepticisme incrédule et pessimiste semble avoir lutté contre la foi, comme Esaü et Jacob se sont battus dans le sein de leur mère. Tout en aimant son Maître, Thomas doit avoir été un perpétuel « broyeur de noir ».

³⁹ Dans Jean, 16:16, il y a deux verbes pour « verrez » : *theôreïte* se réfère au regard de chair ; *opsesthe* à l'intuition de l'esprit.

⁴⁰ Sagesse, 15:3-4. Cet accent proprement religieux, si loin du moralisme et de l'« activisme » parés de motivations religieuses, rappelle la prière *Commendamus Tibi* de l'Extrême-Onction : « Ne Te souviens pas, Seigneur, de l'ivresse provoquée

L'aveu-exclamation de Thomas atteint plus que le simple fait « historique » de la Résurrection⁴¹. Celle-ci n'est-elle qu'un « phénomène » ? N'importe quel juif ou soldat romain, présent devant la tombe au moment décisif, aurait-il « vu » – au sens de *theôreïte* dans Jean, 16:16 – s'effectuer la « réanimation du cadavre » ? De même qu'au cinéma l'on voit telle séquence d'événements projetée à l'envers – par exemple, le plongeur sautant « de » l'onde à rebours – la Résurrection ne serait-elle qu'un retour de la mort à la vie, à *cette* vie ? Un incrédule, une bête adamique, un simple animal (un « vrai » : chien, cheval ou chat), qu'aurait-il « vu », de ses stupides et aveugles yeux de chair ? Ou peut-on dire – en tenant compte des nuances de vocabulaire si délibérément soulignées au chapitre XVI de saint Jean – que, dans l'Évangile, c'est le verbe *opsesthe* et non *theôreïte* qui s'applique ; de sorte qu'on y « voit » le Ressuscité dans la mesure où l'on a la foi, dès l'instant que l'on croit, et pas avant : comme à Emmaüs, par exemple ? Le « fait » pascal est-il, dès lors, encore un « phénomène », *teraton*, ou bien un *sêmeïon*⁴², un *signe*, et précisément le « signe de Jonas », une parabole réalisée, mise en œuvre, comme toutes les paraboles, de sorte que certains, « en regardant, ne voient point, et, en écoutant, n'entendent point » ?

Ce qui importe dans l'événement pascal et le distingue d'un simple « fait », comme la résurrection de Lazare, c'est en réalité le sens, la signification de ce signe. Soit, en l'occurrence : la messianité plénière du Rabbi mis à mort, sa filiation divine enfin solennellement promulguée devant Israël, sa mission médiatrice, c'est-à-dire théanthropique, le témoignage rendu par Dieu au mystère de sa Personne, le triple sens transexpérimental de cette Résurrection⁴³. Car ce sont là tous objets de foi, pour l'homme en cours de pèlerinage, et non pas de constatation empirique : mystères requérant l'adhésion du « cœur », et non pas *purs et simples épisodes* « historiques », dignes d'étoffer

(jadis, en cette créature aujourd'hui moribonde) par la flamme déchaînée de la concupiscence. J'avoue qu'elle a péché ; jamais, cependant, elle n'a renié le Père, ni le Fils, ni le Saint-Esprit, mais sans cesse a mis en Eux sa foi ».

⁴¹ Dans le *Voyageur chérubinique*, Angeles Silesius écrit similairement : « Le Christ à Bethléem fût-Il mille fois né, sans naître dans ton coeur, tu resterais damné ».

⁴² Cf. Jean, 4:48.

⁴³ « Triple » : manifestation du Rédempteur comme Nouvel Adam, « esprit vivifiant » ; victorieuse et irrécusable confirmation de sa Seigneurie messianique ; prologue de l'Ascension et de la session céleste, *évidente* association de la sainte humanité à l'aséité trinitaire, donc « exhibition » de la divine filialité en l'Homme Jésus.

un exploit d'huissier. Bienheureux, donc, « ceux qui n'ont *pas vu*, mais cru quand même ! » Parallèlement, Jésus avait averti les siens qu'il leur était avantageux qu'Il S'en allât, que le Christ-Homme ne Se dressât pas à jamais, pour les « têtes sans cervelle et cœurs lents à croire »⁴⁴, devant le Christ-Dieu ; afin qu'ayant connu jadis le Christ selon la chair, ils ne Le connussent plus de la sorte⁴⁵. Nous avons affaire, cette fois, à la *dixième* Béatitude. Déjà, par *l'obéissance* toute simple et enfantine à la loi de Dieu, qui constitue la neuvième, nous devenons les égaux de Marie, la Bienheureuse⁴⁶. Mais voici que, les Apôtres ayant *vu*, nous leur sommes supérieurs pour avoir cru *sans voir*. C'est qu'en vérité les « choses visibles » provoquent lassitude et satiété. Leur précarité, leur vanité, leur éphémère et fugitive évanescence, leur caractère « temporel », comme dit encore l'Apôtre, ne se dissimulent même pas : la nostalgie de l'être, de la réalité, de la vie éternelle, qui gonfle nos cœurs, comment ne ressentirait-elle pas comme une chute de fusée d'artifice, comme une « mort quotidienne » (saint Paul), comme une mort prolongée, comme une « vie de mort », ces choses de rien, dont le tragique de notre époque met si durement et si miséricordieusement en lumière, accuse — avec une salvifique implacabilité — l'excrémentielle irréalité !

La seconde défaillance de l'homme postérieur à la Chute est celle des « yeux », de la vue jetée sur la vie et sur le monde... Nous perdrons, selon d'aucuns, le goût des choses parce que, prématurément vieillis « dès l'utérus », nous n'aurions pas le courage de sartriser, de pomper la boue avec ferveur, comme des tsé-tsé philosophantes. Mais ne serait-ce pas, au contraire, notre misérable et grotesque dépendance à l'égard des créatures, ces servantes-maîtresses, notre ontologique *libido*, le coup d'œil allumé, l'œillade égrillarde que nous lançons à l'être⁴⁷, qui, d'avance, nous paralyse, freine et bloque en nous le véritable élan de la vie, et fait de nous, quant à l'existence universelle – à qui nos contemporains font la cour (voire la roue) – des vieillards, caducs parce que *libidineux*, des marionnettes séniles, tirées à hue et à dia par les ficelles de *la libido*

⁴⁴ Luc, 24:25. Le Christ-Homme est un pont ; par Lui, dit saint Augustin, il nous faut passer au Christ-Dieu.

⁴⁵ 2 Cor, 5:16.

⁴⁶ *Ecce beata me dicent... Beati pauperes spirite*, etc. Cf. Matt, 12:49-50 : « Quiconque fait la volonté de mon Père, voilà ma Mère ». Mais c'est là qu'éclate la véritable maternité de Marie. Cf. Phil, 3:20 ; Jean, 20:29-3 ; 2 Cor, 5:7.

⁴⁷ On prendra Sartre au sérieux *après* son suicide. J'en crois, quant à leur « nausée », les témoins qui s'égorgeaient eux-mêmes.

(entendue au sens biblique du terme) ? Nous sommes, devant l'être, devant sa densité, sa perfection, sa plénitude d'« acte pur », impuissants et fous de rage comme des vieux marcheurs qui se survivent devant une vraie femme. Sartre ou le baron Hulot de l'ontologie...

« Les choses visibles sont temporelles, mais les invisibles sont éternelles »⁴⁸. C'est pourquoi le Chrétien, s'il prie dans un cimetière, se sent renaître dès que son chemin se trouve bordé de tombes « fixées », stabilisées, pacifiées, « éternisées », par la Croix. Le monde moderne ne permet plus à l'homme de reprendre souffle⁴⁹, sinon dans les églises, où les âmes infusent aux corps un germe d'immortalité, et dans les nécropoles, où les corps attendent l'heure des âmes.

FOI ET VUE

Beati qui non viderunt, et crediderunt... Croire sans voir, croire *absolument*, de sorte que cette foi remplisse le monde et devienne sa teneur, sa plénitude... ouvrir à Dieu le plus illimité crédit, comme un mécène de la Trinité, Lui faire l'aumône, rarissime depuis la Chute, d'une confiance et d'un abandon sans l'ombre de réserve... devenir, à l'égard du Père, « donateur allègre » par la foi⁵⁰, comme on l'est d'autre part par les trois premières « requêtes » ou plutôt bénédictions du Pater – qui sont ce qu'il y a de plus inouï dans le Christianisme, après l'Incarnation et la Croix : un scandale *d'exaltation* – CROIRE AINSI confère la joie suprême, inaliénable, effective bien plus qu'affective, de posséder l'Être dans l'acte même par lequel on s'abandonne à Lui, remettant sa destinée entière entre ses mains. Mais c'est là « posséder comme ne possédant pas », et, si j'ose ainsi modifier saint Paul, « user de Dieu comme n'en usant pas »⁵¹. Quant à la joie nouvelle que suscite en nous la découverte de notre foi – ce prodige d'équilibre – elle nous sature comme l'ondée la terre, pénètre en profondeur, rafraîchit les strates les plus intimes et, secrète au point de mourir et se dissoudre apparemment – comme le « grain » de Jean, 12:24 – ne se manifeste que par ses fruits : plus elle est féconde et re-créatrice,

⁴⁸ 2 Cor, 4:18.

⁴⁹ Sur ce « souffle », voir Genèse, 2:7 ; 6:3.

⁵⁰ 2 Cor, 9:7.

⁵¹ Cf. 1 Cor, 7:30-31.

moins elle tourne à la jouissance consciente.

Cette allégresse humblement jubilante que provoque la foi est apaisement sans retour sur soi-même. Elle est dilatation, mise au large du cœur⁵², action de grâces pour ce que nous aimons Dieu, pour la stupéfiante découverte de cette dilection toute divine et gratuite en nous – non pour ses bienfaits à notre égard, mais comme l'objet et l'occasion bénie de *notre* libéralité (« il est plus béatifiant de donner que de recevoir ») – de cet amour qu'Il a « répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint », qu'Il nous a « donné le premier », mais qu'à notre tour, abîme répondant à l'Abîme, nous osons Lui rendre⁵³. Croire de la sorte, c'est être aux mains de cette « foi qui se manifeste puissamment par la charité »⁵⁴. Croire ainsi – sans le moins du monde s'encombrer encore de motifs, de justifications, d'arguments apologétiques, et d'autres équivalents « religieux » des gages, cautions, « références » et garanties requis pour le crédit dans notre monde moderne – c'est posséder Dieu dans son exigence même à notre égard, dans le principe même de la « Loi », de *sa* loi : *comme* exigence et *comme* « loi ».

Cette preuve d'obéissance amoureuse va, de toute évidence, contre un certain quiétisme pseudo-mystique. Dans ce même Évangile johannique, où Jésus établit les principes et les normes du Christianisme « spirituel », Il ne cesse de répéter que L'aimer, *c'est* « garder ses commandements ». Les Épîtres de saint Jean reprennent ce leitmotiv : est leurre, *ersatz* – et, comme disent les Anglais, *cheap*, trop « bon marché », camelote – tout prétendu commerce d'amour qui se borne à se purlécher les babines, en murmurant avec langueur : « Seigneur, Seigneur », sans opérer durement, sérieusement, prosaïquement – mais pour l'amour du Christ et par esprit d'offrande – la volonté du Père, manifestée par tout ce qui nous est apparu du Fils incarné. On ne *connaît* Dieu que si l'on appartient à sa maisonnée, à sa famille, si l'on est « né de Dieu »⁵⁵. Mais, s'il faut être né de Dieu pour Le connaître, cette naissance même équivaut pratiquement – sur le terrain des phénomènes psychologiques, constatés, « expérimentés » – à L'aimer. Qui n'aime pas se trouve absolument incapable de connaître Dieu, parce que « Dieu est Amour » : ne pas porter en soi cet Amour

⁵² Ps. 4:2 ; 118:32.

⁵³ Cf. Actes, 20:35 ; Rom, 5: 5 ; 1 Jean, 4:10,19.

⁵⁴ Gal, 5:6.

⁵⁵ Connaître Dieu : thème touché dans le premier et le quatrième Évangiles, ainsi qu'en l'Épître aux Éphésiens. Connaissance connaturelle : « Nul ne connaît le Père, sinon le Fils et celui à qui le Fils veut bien Le révéler » (Matt, 11:27 ; Luc, 10:22).

comme un trésor dans un vase d'argile, c'est ignorer Dieu⁵⁶. Dès lors, « nul n'a jamais vu Dieu ; mais si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et son amour atteint en nous sa plénitude, son terme »⁵⁷. Cette immanence nous est attestée par la présence en nous de l'Esprit-Saint, manifesté par ses irrécusables fruits. Comment nous en rendons-nous compte ? – « Du fait que nous *contemplons* et attestons que le Père a envoyé le Fils comme Sauveur du monde », ce dont nous découvrons en nous-même l'expérience, en tant que joie, paix, gratitude, confiance « folle » et pressentiment du salut, alors même que l'évidence de notre pourriture secrète nous consterne : « Seigneur, est-ce là tout ce que je suis capable de T'offrir ? ». Ainsi, « *ce que nous avons connu de Dieu, c'est l'amour qu'Il a pour nous, et nous avons cru*. Dieu est Amour ; quiconque demeure dans l'amour » ne papillonne pas de grâce en grâce, mais prend racine en cette théologique charité – « celui-là demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui »⁵⁸. *Demeurer*, avoir son être permanent, la source de tout son agir sa « nature » – dans l'amour, comme en son essentielle ambiance⁵⁹, c'est avoir sa biosphère spirituelle en Dieu ; c'est, avec le Fils, mais par grâce pure, « *être dans le sein du Père* » et, du coup, connaître le Père « à travers » le Fils⁶⁰.

Le « pur amour », comme on dit, celui qui profère son désir unique, qui nous le révèle avec une paisible passion dans le Psaume 118, s'il obéit à la Loi, c'est en la faisant sienne, voire soi-même ; surmontant les répugnances de la nature humaine, il s'attache à cette Loi, trouve en elle son propre accomplissement, même pénible, même douloureux, c'est-à-dire sa joie – sinon ressentie, du moins objectivement vécue, ontologiquement transfiguratrice – parce que la Loi, *c'est Dieu*, et que Dieu, c'est la joie-principe, l'apaisante et grave réalité métémpirique de la joie⁶¹. C'est le *cui servire eum, possidere*

⁵⁶ 1 Jean, 4:7-8 ; 2 Cor, 4:7.

⁵⁷ Se rappeler cet *agraphon* du Christ chez Tertullien : « Regarde ton frère, tu verras ton Seigneur ».

⁵⁸ « Contemplons », verbe « platonicien », s'il en est : *hêmeis tetheameta*. « Attestons », c'est le *contemplata tradere* de l'Aquinate. Cf. 1 Jean, 4:12-16.

⁵⁹ *Ambiance* dont 1 Jean, 5:19 nous révèle l'inférieure contrepartie.

⁶⁰ Jean, 1:18 ; cf. Matt, 11:27 ; Luc, 10: 22.

⁶¹ Voir aussi Jacq, 1:25 ; 2:8 : « Loi de perfection... loi de liberté... loi royale (*raja yoga*, qu'il n'est pas nécessaire d'aller chercher aux Indes !)... on trouve son bonheur en l'accomplissant ». Suit, en notre texte, une citation « retouchée » de la Post-communion de la Messe votive pour la Paix : *Deus... quem nosse vivere, eui servire regnare est...*

est de la dilection théologale. Eh bien ! plus profondément plus fondamentalement encore que ce « pur amour », la Foi nous donne Dieu dans l'acte même par lequel nous acceptons de ne pas Le « posséder » – « à l'instar d'un butin » (Phil, 2:6) – comme s'imaginent le faire, dirait Pascal, les « philosophes » et les « savants » à qui manque le Don divin, mais d'être au contraire par Lui possédés, de ne pas Le connaître, mais d'être par Lui connus : d'être entièrement à sa merci, comme Ruth aux pieds de Booz, aussi démunis que de petits enfants posés, sous la tente patriarcale, au sol, sous le regard de leur Père. Cet irrésistible appel de l'essentielle impuissance, de l'inane, de ce qui n'a rien et n'est rien par soi-même, à Celui qui guette *in abscondito* notre requête, comme si Lui-même était un Pauvre à l'affût d'une aumône – « Donnez-moi votre amour, enfants, cet amour qui vient de Moi et qui *est* Moi, et Je vous donnerai toute l'ampleur et l'exaltation de l'être par surcroît ! » – c'est ici-bas la FOI *seule* qui en a l'initiative et le monopole. La foi, non la vue.

Cette foi attend du Père qu'Il satisfasse à toutes les nécessités de demain, alors que l'imbécile « prévoyance » des païens ne cesse de les tourmenter. Que dis-je ? Cette foi ne se met pas en peine d'*at-tendre*, d'être *tendue* vers l'objet de son désir, puisqu'elle abolit l'avenir en devenant espérance et se rappelle que « le Père céleste sait ce qu'il nous faut » ; de sorte qu'elle se contente de tirer sa traite sur la divine Parole, puis de « laisser venir ». Car elle nous « fait reposer en paix et nous endormir avec quiétude, le cœur plus rempli de joie que les riches dont les greniers regorgent de froment et de vin.., parce que Toi seul, Yahweh, Tu me fais *demeurer* dans la sécurité », trouver en elle mon stabilisant habitat.

Si, vainqueur de la deuxième défaillance, je « n'élève pas mes yeux », c'est parce que j'ai le regard « sur la main de mon Maître », « mes yeux sur Toi, Seigneur, en qui je me confie »⁶². Et le Psaume 140 conclut aussitôt : « N'abandonne pas mon *âme* ! » En cette VII^e Station, j'ai passé le stade des fautes corporelles, ou, du moins, le plus grave danger ne se trouve plus là ; ce ne sont plus les « péchés », ces transgressions des « serviteurs »⁶³, qui me jettent au sol cette fois, mais les « offenses », les indécrottes, les souillures de l'intimité, qui ne sont possibles qu'entre « amis »⁶⁴ – en attendant ces « oublis », ces

⁶² Gal, 4:9 ; Matt, 6:25-34 ; Ps. 130:1 ; 120:1 ; 122:1-2 ; 140:8.

⁶³ Voir le *Suscipe sancte Pater* à l'Ordinaire de la Messe, et Jean, 15:15 ; 20:17.

⁶⁴ Fautes « objectivement », « matériellement » moins graves que les précédentes, mais « subjectivement », « formellement », plus « blessantes », plus négatrices –

« omissions », ces « simples carences », c'est-à-dire ces négations pratiques, ces reniements que sont, entre « frères », les « négligences »⁶⁵. Mais, pas plus que les rebellions de la chair, celles de l'âme n'arrivent à nous prosterner définitivement : le *signe* de la deuxième chute nous en est un gage.

Reste à voir comment nous arrivons à nous remettre, cette fois encore et jusqu'à la prochaine, en route – vers le Calvaire – car « ce n'est pas pour rire que Tu nous a aimés, Seigneur » (sainte Thérèse). « Tout est grâce, tout est pure joie », nous dit saint Jacques, « si vous butez contre des tentations variées ; apprenez que la mise en creuset de votre foi, pour en essayer la trempe, produit la patience ». Il faut donc commencer par rester longanime, envers soi-même, envers autrui, envers Dieu même : rien de plus mortel que l'invisible orgueil d'un regret morose et ruminateur (saint Paul distingue deux tristesses : l'une, « à l'instar de Dieu », vivifie ; l'autre, « à l'instar du monde », aboutit à la mort). Il faut se prendre en patience, accepter d'être soi-même son propre châtiment, sa propre expiation, son propre révulsif. Savoir *subir*. Patience et passion. Plus est parfaite la foi, plus l'âme est prête à « voir venir » ces maîtres que Dieu donne : les « événements » et la « nécessité » (Pascal). Mais revenons à saint Jacques : « Il faut que la patience aille jusqu'au terme de son œuvre propre, afin que vous soyez achevés, intégraux, et ne manquiez de rien ». Ainsi, la vie chrétienne est normalement un itinéraire miné de tentations sur tout son parcours. Les occasions de chute se multiplieront jusqu'à la fin, et c'est ce qu'il y a de meilleur, de plus ferme en chacun de nous, qui sera visé, qui servira de brèche à l'adversaire. Jésus avait en son Père la plus entière confiance : pourquoi, dès lors, ne pas demander au Ciel d'éloigner de Lui toute souffrance ? Marc, 8:33 nous révèle qu'à maintes reprises cette défaillance de l'âme l'eût emporté sur un autre que Lui. Mais la tentation, le vertige, la tendance à choir, la glissade, n'est pas encore péché⁶⁶ : c'est la voix du mal maîtrisé, lorsque le bien domine. « La tentation produit la patience » (saint Jacques).

Ce qu'il faut pour la vaincre, pour éviter la deuxième chute ou se

jusqu'au reniement – de l'amitié divine.

⁶⁵ Nous en arrivons ici aux *omissions*, que Jésus tolère bien moins que les *commissions*. Elles sont à base d'indifférence, de mépris : on est peut-être moins entraîné par les concupiscences, mais on est « au-dessus de tout cela », y compris Dieu et son amour. (Cf. Littré. Péché de « Commission » : péché commis par acte, par opposition au péché d' « omission »)

⁶⁶ Hébr., 4:15 ; Jacq., 1:28, 13-15 ; Job, 28:28 ; Ps.106:43.46.

relever, c'est d'abord « la sagesse », c'est-à-dire avant tout une perspective saine et juste sur Dieu : Il est l'universel bienfaiteur, sans l'ombre de « prudence » ou d'avarice, sans mesurer ses dons aux « mérites » du destinataire⁶⁷. Il faut, de plus, être un « violent », tout d'une pièce, un *homme*. Souvent, la prière inexaucée trahit une faiblesse morale, un manque de virilité. Notre élan vers Dieu se trouve-t-il coupé net, dit Jésus dans saint Marc, c'est que nous avons les ailes gluantes. À trois reprises dans son Epître, saint Jacques met en cause l'irrésolution, l'effective (sinon subjective et consciente) duplicité, ce qu'il appelle « l'âme double ». Elie reproche aux Juifs, ses contemporains, de ne pouvoir se décider tout à fait entre Baal et le vrai Dieu. Ils « marchent à cloche-pied », dit-il. Tantôt leur corps s'appuie sur la jambe droite, et tantôt sur la jambe gauche. Le plus étonnant, c'est que « l'homme éternel » soit tout stupéfait d'apprendre qu'à clopiner de la sorte, on tombe... Donc, « si l'un de vous manque de *cette* sagesse, qu'il demande à Dieu, bienfaiteur et donateur universel et libéral, à ce Dieu qui ne fait pas de reproches à qui L'implore, et il lui sera donné, mais qu'il demande avec foi, sans le moindre doute ». « Ne t'approche pas de Yahweh avec un cœur double... ne sois pas pusillanime en ta prière ». « Car l'homme qui doute est semblable au flot de la mer » (les juifs avaient une instinctive horreur de l'océan) ; il est comme lui « agité par le moindre vent, jeté çà et là ». Cet homme-là doit se dire qu'il « ne recevra jamais rien du Seigneur ; c'est un homme à l'âme double, incapable de se tenir debout, au même endroit, en tout ce qui lui passe par la tête »⁶⁸.

Cette Epître de Jacques, si réaliste, si fine en ses analyses psychologiques, elle nous propose cependant pour but, tout comme celles de Paul l'« idéaliste », l'« illuminé », la *perfection*, qu'il faut entendre au sens que lui donnait Jésus dans le Sermon sur la Montagne : « être parfait », c'est réfléchir, comme un miroir, le miséricordieux amour du Père, et, par conséquent, n'avoir en soi rien qui mette obstacle à cette « justice du Royaume », à cette innocence inhérente à l'amour absolu. Chose curieuse, on retrouve chez Jacques les trois stades classique de la marche traditionnelle à la perfection : d'abord, la voie *purgative* (il faut endurer la mise à l'épreuve, ce « beau don », cette « parfaite largesse », 1:12-17, s'humilier devant le Seigneur, 4:9-10) ; ensuite, *l'illuminative* (s'approcher du Père des lumières, 1:17; recevoir la « sa-

⁶⁷ Matt, 5:45; par contre, Dieu apparaît comme un créancier méticuleux et insatiable dans la littérature rabbinique contemporaine de Jésus (p. ex. *Pirqué Abhôth*, III, 23).

⁶⁸ Jacq, 1:5-8. Cf. Marc, 11:25 ; Jacq, 3:16 ; 4:2 ; Eccli, 1:28 ; 7:10.

gesse d'En-Haut », 3:17) ; enfin, *l'unitive* (par la communion d'amour, l'unité dans l'infinie tendresse, garantie à ceux qui viennent à Dieu par la foi, 2:23). C'est ainsi que l'homme parfait, selon saint Jacques comme selon saint Paul, est un homme « entier », intégral, spirituellement adulte, arrivé à pleine maturité, « sans reproche » (= « juste ») et sain dans tout ce qui le constitue. Jacques ajoute qu'il « ne manque de rien » (il n'entrera pas bancal ou manchot dans la vie éternelle, dirait Jésus) : aucun des dons que Dieu nous destine ne lui fait défaut. Par contre, manquer à l'amour, alors même qu'on « garderait toute la Loi », c'est « tomber sur un seul point » et « devenir coupable sur toute la ligne »⁶⁹. En l'homme que se partagent le bien et le mal, et qui trouve normal ce « ménage à trois », le mal finira bientôt par dévorer le bien.

C'est donc une prière sincère, suranimée par la foi, que Dieu nous offre comme antidote à la deuxième chute.

« Bienheureux l'homme qui endure avec patience la tentation » ; n'est-ce pas « dans la patience qu'on possède (enfin) son âme ? » Car « l'homme dont l'épreuve aura manifesté la fidélité recevra la couronne de vie ». En réalité, « que nul, s'il se sent enclin à tomber, ne dise : je suis tenté par Dieu – car Dieu ne peut être tenté par le mal, ni ne tente personne. Mais chacun de nous est tenté, attiré, amorcé par sa propre convoitise ; puis cette convoitise, ayant conçu, enfante le péché ; et le péché, une fois consommé, produit la mort ». Cette convoitise ou concupiscence, c'est l'instinct psychologique, la pente naturelle de l'âme, mais pervertie, lorsqu'elle nous achemine vers l'identification délibérée, volontaire et maligne, de nos propres personnes au mal. C'est alors que nos propensions instinctives nous acculent au péché, c'est-à-dire à la mort spirituelle. Et si nous ne ressentons plus le branle-bas intérieur, le galop de la meute et l'hallali, au point que nous en arrivons à mettre en cause la « fatalité », comme Charles Bovary, les autres, voire Dieu, tous sauf nous-mêmes et le Serpent de la Genèse, c'est parce que, lépreux de l'âme, nous devenons insensibles, indurés. L'âme morte-vivante ignore désormais la tentation.

C'est donc un capital bienfait, Seigneur, que de nous faire connaître nos chutes. Malheur à moi, Dieu de la « Loi parfaite, celle de liberté », si je devais jamais tenir ma route pour aplanie, pour toute tracée d'avance par des barrières et des écriteaux, si mon trajet devait

⁶⁹ 1 Cor, 1:9 ; 10:13 ; cf. Phil, 1:6 ; Jacq, 2:8-10.

m'apparaître comme le conformiste accomplissement d'une routine ! S'il me faut Te demander ce qui m'est indispensable pour que ma destinée Te glorifie – non pour T'apprendre mes besoins, ou pour T'influencer à la manière des hommes (chez qui l'on peut tabler sur ce qu'ils ont de variable et d'instable, aussi *leurs* donc n'ont-ils *rien* de « parfait » : Jacques, 1:17), mais pour me conduire à ton égard en serviteur, en ami, en fils, pour te parler comme Moïse « en homme à son compagnon », de voyage, pour m'épancher avec confiance devant Toi – je ne Te demanderai rien d'autre que mon salut final, puisque ta propre Parole m'assure que ton essentiel amour y trouve sa complaisance infinie. Sur le chemin de *ta* Croix, m'arrivera-t-il de succomber trois fois ? Mais tes Écritures ne me révèlent-elles pas que le juste – et Tu sais si je suis plus proche de lui ou de l'impie ! – « succombe sept fois », c'est-à-dire, dans le symbolisme de la Bible, toujours et perpétuellement ici-bas ? Je crois en ton inconcevable miséricorde, en ton paternel amour, incomparablement plus qu'en ma misère : JE CROIS EN TOI PLUS QU'EN MOI (et il n'y a pas, il ne peut y avoir d'amour, de charité surnaturelle, sans la *foi*, sans cet incompréhensible et mystérieux rapport du fini à l'Infini, de l'inane à l'Être). Et, par cette foi, j'ai la certitude absolue, bien autrement assurée que l'évidence des « choses visibles », que le Samaritain de la Parole, c'est Toi – « l'Autre », « l'Étranger », « l'Ennemi » de ma fausse inquiétude – Toi qui, « après avoir en moi commencé ton œuvre de beauté, en poursuivras l'achèvement total, jusqu'au jour du Christ Jésus »⁷⁰. Sur « la route qui *descend* de Jérusalem à Jéricho » – « spacieuse la route menant à la perdition » – j'étais étendu, laissé pour mort. « Emu de compassion », Tu m'as relevé, « conduit à l'hôtellerie », c'est-à-dire à l'Église, pour qu'on y « prenne soin de moi *jusqu'à ton Retour* »⁷¹. Jusqu'à « l'achèvement total au Jour du Christ Jésus ».

Conscientias nostras, quaesumus, Domine, visitando purifica : ut veniens Dominus noster Jésus Christus, Filius tuus, paratam Sibi in nobis inveniat mansionem...

NUIT AU DESERT

Cependant, malgré le « jaillissement de la lumière au sein des

⁷⁰ Jacq, 1:13-15 ; Rom, 6:23.

⁷¹ Jacq, 1:25 ; Phil, 1:26 ; Luc, 10:30-35.

ténèbres », la foi reste incertaine, en équilibre inéluctablement instable : elle est gageure, paradoxe, miracle ou scandale : « Nous portons ce trésor en des vases d'argile », friables et vite souillés, « pour que, visiblement, cette souveraine puissance » de certitude « apparaisse comme venant de Dieu, et non pas de nous ». C'est pourquoi notre Voie spirituelle est une Voie douloureuse, où nous ne cessons pas d'être acculés, mais non pas écrasés ; rongés d'angoisse, mais sans nous abandonner comme des chiens crevés au fil du désespoir ; persécutés par notre nature, mais non délaissés par Dieu, du moins en réalité, irrémédiablement ; abattus, mais non perdus ; manifestant toujours cette *mort* de Jésus, cette « mort de l'âme », éprouvée dès Gethsémani, consommée – dit l'Évangile – par *l'ut quid dereliquiste Me ?...* et acceptée – ce sera la XV^e Station du Chemin de la Croix – « pour que la *vie* de Jésus », vie de Ressuscité, vie de *Kurios*, glorieux, « soit aussi manifestée » en nous, « mortels » et corruptibles⁷².

Il arrive donc, et jusque chez les saints, que la foi semble fléchir, qu'eux-mêmes aient besoin de « savoir où ils en sont », qu'ils se sentent perdus, faute de jalons, sur une Voie douloureuse dont ils ne savent plus s'ils en atteindront jamais la fin... Où « tout cela » les mène-t-il ? N'est-il plus permis de s'orienter, de « s'y retrouver » ?⁷³ Ainsi les Juifs, à tout bout de champ, éprouvaient le besoin de se dénombrer, malgré l'interdiction de Yahweh, qui tenait ces recensements pour des marques de foi molle et vacillante⁷⁴. Pourquoi faire et refaire l'inventaire de ses biens, sinon parce qu'on ne compte pas trop sur la ferme promesse de Dieu ? Pourquoi ces calculs, prévisions et supputations : de sa fortune, de ce que demain tient en réserve, des temps eschatologiques ? Jésus-Christ S'y oppose très énergiquement dans l'Évangile.

Mais, au tout premier rang des « richesses » à ne pas inventorier, ne faut-il pas compter les spirituelles ? Ce qui doit, à tout instant, nous obséder pacifiquement, c'est DIEU, c'est la certitude, une fois pour toutes communiquée par la foi, de sa miséricorde illimitée,

⁷² 2 Cor, 4:6-12.

⁷³ Si l'on « S'y retrouve », c'est parce qu'on « S'y cherchait »... Il y a ici plus qu'un *conchetto*.

⁷⁴ Cf. 2 Sam, 24:1-10 ; 1 Chron., 21:1-8 ; Exode, 30:12 ; Psaume 48:7. Chez certaines de nos familles paysannes persiste une tradition suivant laquelle il est néfaste, pour le bétail, de le recenser trop souvent. De là, disaient des ruraux pendant l'occupation allemande, la diminution du cheptel en 1940-1944. René Guénon et Raymond Abelliau ont rappelé cette antique et universelle croyance, *qui n'a rien d'une superstition*.

inouïe, humainement *folle* : « Constamment, je mets Yahweh sous mes yeux. Puisqu'Il est à ma droite, pas de chute pour moi. Aussi, mon cœur est dans la joie ; mon âme, dans l'allégresse ». Et, du coup, « mon corps », lui aussi, « repose avec sécurité dans l'espérance ». Car je sais, pour l'avoir au moins une fois éprouvé jusqu'au fond de mon être, que Toi, Yahweh, « Tu ne livreras pas mon *âme* au Schéôl », Tu ne l'abandonneras pas à cette tristesse qui débouche sur la mort. « Celui que Tu sanctifies, Tu ne permettras point » que – d'une connaissance « savoureuse », expérimentale, oserai-je dire : naturelle ? – « il connaisse la corruption », le néant de l'être déchu, détaché de l'Être, la pourriture pulvérulente de cette foi par laquelle seule, comme par un cordon ombilical, depuis la Nouvelle Naissance il se relie à Dieu. Au contraire : c'est « la voie de la vie », et celle-ci « de plus en plus abondante », c'est cette voie-là « que Tu me feras connaître », et non la corruption. « Tu me combleras de joie en me révélant ta Face », c'est-à-dire ton Christ, en moi, par ton Esprit. Car « il y a des délices pour l'éternité, une infinie béatitude, dans ta Droite », dans ton Esprit⁷⁵.

Les dons les plus sublimes, même les charismes les plus gratuits, sont des moyens, non des fins. Ceux qui gravissent la *Via Crucis*, s'ils n'ont le regard fixé que sur Yahweh, « ils courront sans chanceler, ils marcheront sans tomber », proclame encore Isaïe. Ainsi, frères, si, vous traînant, mais « debout » – Dieu merci ! – sur le chemin du Calvaire, « vous prenez garde de tomber »⁷⁶ – mais vous tomberez sans aucun doute : vous êtes des créatures et qui peut se vanter d'avoir, ici bas, totalement évacué le Vieil Adam ?⁷⁷ – si donc, frères, vous avez à cœur de réussir sur cette route, pour l'honneur de Celui qui vous y a conduits jusqu'à présent⁷⁸ – « aimez la (vivante) Justice » ou rectitude, aimez le Saint. « Que vos pensées soient toutes fixées, en toute droiture, sur le Seigneur », sur Lui seul. Car « Il Se laisse trouver par ceux qui ne Le tentent pas », qui ne supputent ni ne calculent, mais Lui font tout simplement crédit, *comme des enfants* et, même, de très petits enfants. « Il Se manifeste à qui se confie en

⁷⁵ Tout ce paragraphe se réfère au Psaume 15:8-11, cf. Galates, 1:16.

⁷⁶ Ps. 102:5 ; Isaïe, 40:27-31 ; 1 Cor, 10:12.

⁷⁷ Nonagénaire et moribond, saint Alphonse de Liguori se plaignait encore de n'y avoir pas réussi.

⁷⁸ Cet honneur de Dieu, les trois premières requêtes du Pater nous en constituent les gardiens. Cf. Psaume 29:2 ; 1 Tim, 1:17 ; Apoc, 4:9 ; 5:12-13 ; 7:12 ; 19:1.7 ; 21:24.26 ; et la redoutable plainte de Malachie, 1:6, où Dieu dit des hommes : « Si je suis leur Père, où est l'honneur qui M'en revient ? »...

Lui »⁷⁹.

Mais, s'il est possible d'éviter, à propos de telle tentation, d'y céder et de pécher, l'est-il autant, même si l'on résiste victorieusement – encore la victoire vient-elle *toujours* du Père apitoyé – de ne pas sentir l'entraînement, l'horrible complicité de notre nature, le vertige de l'abîme intérieur et ce que Poe appelle le « démon de la perversité » ? Si le Christ, au dire de l'Écriture, a subi, *comme nous en toutes choses* la tentation, sauf qu'Il n'a pas cédé au péché, cela signifie-t-il que l'Ennemi, s'attaquant aux zones inférieures de son humanité, a dû se contenter de faire défiler devant le Maître des visions essentiellement incapables de faire sur Lui la moindre impression ? Oui, faut-il comprendre qu'il y a eu là comme une espèce de « jeu », de représentation théâtrale, un simulacre de tentation – car enfin : exhiber des images totalement impuissantes à provoquer la convoitise, est-ce encore « tenter » ? – un « duel » aux épées mouchetées, aux pistolets bourrés à blanc, comme si notre Sauveur était un Épictète humano-divin, un mirage à la docète, le Christ d'Apollinaire (corps humain, âme divine), ou, risquons le mot dans notre indignation, une marionnette ? Mais, s'Il a trouvé dans sa propre expérience l'« apprentissage de l'obéissance »⁸⁰; s'Il peut, entre le Père et nous, faire office de *pont* (et de « pontife »), avec miséricorde et fidélité envers la race dont Il est au suprême degré – qu'Il est Lui-même ! – combien plus vraisemblable et plus fréquente, laisse entendre l'Épître aux Hébreux, doit être, en ses fidèles, en ses cadets, la défaillance, l'écharde (paulinienne) de *l'âme* !

PRIÈRE POUR LA SEPTIÈME STATION

Cette Station se trouve à mi-chemin de la Voie douloureuse, à l'endroit même où Elie, excédé, s'assit sous le genêt pour y mourir... trop vite parce qu'au gré de sa lassitude, non du service qu'attend de lui Yahweh : « Debout ! Et marche ! » Le Psaume 118, ce bréviaire de la vie intérieure, ne s'exprime pas autrement... Saturation et satiété... notre estomac ne supporte plus cet aliment trop nutritif : la foi.

Mais ce sont nos rapports essentiels avec Dieu, c'est le courant vital par lequel nous participons à sa nature dans le Christ, qui, sous le

⁷⁹ Sagesse, 1:1-2.

⁸⁰ Hébr, 5:8.

soleil du désert, se dessèche, semble-t-il, et disparaît. C'est, avec la foi, l'espérance et la charité qui paraissent nous trahir. Mains débiles, cœur stérile : c'est l'image – ou peut-être le mirage ? – que nous renvoie l'air « anormal », l'atmosphère désertique. Impossible, alors, de penser sa foi : la futilité des ratiocinations qui sont censées nous donner Dieu⁸¹, je ne dis même pas : l'impuissance, mais la carence, le total néant de tout concept (les sentiments, ici, n'entrent même plus en ligne de compte : adieu, sensible !), la paralysie et la stérilité de la raison (à ne pas confondre avec l'intelligence : les Anges raisonnent-ils ?) – voilà qui se manifeste avec une évidence, un éclat sinistre et froid, une odeur soufrée (presque physique, en certains cas). C'est le paysage de la Tentation, le Désert, où, la nuit, les fauves se répondent : psalmodie qui n'a rien de céleste !

C'est alors que la récitation, voire la simple évocation mentale du Credo, devient un intolérable supplice. On mâche si bien de la paille – celle qui inspirait un si salubre désenchantement à l'Aquinate vieilli – et même du sable, qu'on en grincerait des dents. C'est le tournoiement de l'écureuil dans sa cage-tambour. On préfère renoncer, et c'est précisément le pire danger. Plus rien, dans le Symbole — pas un mot, pas une idée — ne correspond plus à rien de vivant, de concret, de présent, ne peut plus nous donner le sens du réel. Plus rien n'éveille en nous des résonnances ou des réminiscences. Plus rien n'a de sens, de relief, de densité, de « troisième dimension » : creuse et vaine logomachie, semble-t-il. Ces formules où se refroidit la foi, cette lave, laissent une saveur de chaos, d'incohérence ; elles sont même incapables de soulever le cœur, de provoquer nausée ou contradiction. *Cela n'existe plus*, de sorte qu'une atroce solitude, une *exinanitio* (non celle de Philippiens II, certes, mais démoniaque), une vidange par en-bas nous abandonne comme une épave sans forme sur les plages les plus solitaires de l'être. La foi, qui doit nous donner le sens des réalités spirituelles, fait place au vide, à l'indifférenciation spirituelle, l'acte le cède en quelque sorte à la puissance, l'énergie de l'esprit se dégrade : c'est l'entropie du « cœur ». C'est comme si, sur le plan de notre destin surnaturel, la création se trouvait remise en jeu.

Et cependant, Père, je ne crois pas que la vie, si nuancée, infléchie, orientée – malgré son tremblement d'aiguille aimantée

⁸¹ À lire ces ouvrages, dont un fabricant me disait un jour : « J'ai réponse à tout », on se demande si leurs auteurs ont jamais sué le sang pour leur foi. Moi-même, je leur dois, à l'époque où sombra la mienne, de lui avoir, par leur lourde et massive dialectique, asséné le coup de grâce...

incapable de se *fixer* tout juste en direction du Pôle – je ne crois pas que cette vie soit pur chaos, indétermination foncière, indifférence, hoquet d'ivrogne ou nausée⁸². Tout conspire en moi pour me faire céder à ce vertige. Mais, acculé, torpide, dangereusement grisé par les exhalaisons de ce putride alcool : la connaissance déçue, j'ai peur de l'être, l'existence me consterne et, dans tous les sens du mot, m'*atterre*. Je cours, à tout instant, le risque de me rendre à l'Ennemi. Cependant, quelque chose en moi n'a jamais ployé le genou devant Baal : quelque chose d'infiniment ténu, de faible, de quasi-mort, de balayé, d'enfoui, de foulé aux pieds, trop misérable, semble-t-il, pour attirer l'attention de Satan, ce sublime (Psaume 130), ce superbe. Quelque chose d'imperceptible : une réminiscence... un filet de voix... même pas ! Tout simplement, *je ne me rends pas* ; les sordides évidences qui me viennent du monde ou sourdent de moi-même, je les renie et les rejette. Au fond, je m'expulse de moi-même ; tout ce qui constitue mon être concret, tout ce qui l'étoffe, lui confère une teneur – ma conviction, mon expérience, les plus élémentaires mouvements de mon âme et de ma chair – tout cela, envahi, saturé par l'irrécusable évidence de la carence, de l'inexistence divine – qui me « saute aux yeux », pour ainsi dire – tout cela, pénétré, altéré par l'expérience « goûtée » du vide, du « monde sans Dieu », – comme, chez le jaunissard, les tissus et le sang par les pigments biliaires – tout cela, je le vomis. D'instinct. Sans « motifs ». Parce que je crois à l'Église. Parce que je m'en tiens à l'obscur lumière qu'elle dispense. Parce que, désormais, incapable – du moins pour un temps fixé par Toi – de croire tel ou tel dogme, telle vérité déterminée, je crois – d'une foi-gageure, *suspendue dans le vide* – à ton Mystère global, unique, je le crois, j'y crois, je crois en lui, j'y adhère sans même chercher à me le « proposer » ; je signe en blanc ce chèque de tous mes biens ontologiques. Somme toute, je disparaiss ; enfin, j'accepte d'être « celui qui n'est pas ». Entre Toi, Père, et mon cœur, l'involontaire et inéluctable orgueil de la raison ne dresse plus d'écran. Je ne trouve en moi que

⁸² Cette prière date de décembre 1919 : il y a vingt-neuf ans C'est dire que la « peur de l'être » et la « nausée » ontologique n'ont pas, en ce qui me concerne, attendu Sartre. On les retrouvera chez sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, voire chez des spirituels aussi anciens qu'Évagre du Pont et Jean Climacque. Quiconque s'est vu « chassé par l'Esprit au désert » (Marc, 1:12) – sans, d'ailleurs, le moindre mérite propre – passe par cette expérience (du moins, la plupart). Mais cette « nausée » est pour « la vie la plus vie qui soit » : *ipsissima vita* (saint Augustin), *het levende Leven* (Ruusbroec, qui opposait cette « Vie vivante » à la « vie vécue », ce qui rappelle 1 Cor, 15:45).

Nuit, qu'Absence, que les pitoyables spasmes d'une foi en proie au tétanos : sursauts et paralysie. Mais CELA MÊME, C'EST TOI ; cela même, je l'accepte comme ton épiphanie ténébreuse, comme ta Colonne de Nuées. S'il est possible, comme dit l'Apôtre, d'« espérer contre l'espérance », sois béni, mon Dieu, de ce que *je crois contre la foi*.

HUITIÈME STATION

Jésus console les filles de Jérusalem

Le Sauveur vient à peine de Se relever ; sans doute, Le porte-t-on derechef sur sa civière improvisée, Simon de Cyrène réendossant derrière Lui la *furca*. « Une grande foule de peuple les suit »¹: badauds, colporteurs de nouvelles, amateurs d'émotions fortes, conformistes outragés dans leurs convictions momifiées, zélotes de la lettre, scribes, pharisiens, courtisans d'Hérode et *lumpenproletariat*... Avec eux se trouvent des « filles de Jérusalem » qui « se frappent la poitrine et se lamentent sur Lui »².

Simon, s'il suit le Seigneur, c'est pour, de temps en temps, porter sa croix. Mais « la grande masse du peuple », c'est pour jouir animalement du spectacle. Quant aux femmes hiérosolymites, elles appartiennent à cette engeance qui prétend suivre le Christ sans prendre la Croix, puisqu'il suffit de gémir avec beaucoup d'émotion : « Seigneur, Seigneur ! »³. Sans bornes est la naïveté de leur inconscient pharisaïsme : elles n'entreront *pas* dans le Royaume. Se labourer le poitrail en répandant des larmes, sans prendre comme Simon de Cyrène la croix ; gémir : « Seigneur, Seigneur », sans *faire* ce que Jésus prescrit, le Sauveur proclame que c'est bâtir sur le sable, sans la Pierre angulaire : le torrent déferle avec violence, la bicoque s'effondre et terrible est sa ruine⁴.

¹ Luc, 28:27.

² Luc, 23:28.

³ Matt, 7:21 ; 10:31 ; Luc, 14:27.

⁴ Luc, 6:46-49.

« DURETÉ » DE JÉSUS-CHRIST

On ne s'étonnera donc pas que le Sauveur n'ait guère pris le temps, ni de Se joindre au lamento des femmes sur sa propre Personne, ni de leur en manifester sa gratitude. Femmes hiérosolymites, leur dit-Il en substance, ne pleurez pas, Je vous en prie, sur Moi, comme vous avez pleuré naguère sur Tammouz, comme vous ne cesserez de pleurer, à travers les âges, sur n'importe quel dieu. Pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos « enfants », sur votre progéniture de toute espèce, sur vos *œuvres*, sur tout ce qui vous prolonge et vous répand au dehors, dans le temps et dans l'espace. Car voici venir des jours où l'on dira : « Heureuses les stériles, les entrailles qui n'ont point porté, les mamelles qui n'ont point allaité ! »...

Il va sans dire que le sens premier, historique, obvie, de ces paroles vise les authentiques pleureuses du premier Vendredi-Saint. Mais, si la Voie douloureuse comporte des leçons pour tous les Chrétiens, si ceci *nous* concerne, nous montre comment, « crucifiés avant-hier avec le Christ, nous ressuscitons avec Lui aujourd'hui »⁵, alors, chaque parole du Seigneur doit comporter une infinité d'harmoniques, répondant d'avance à tous les besoins de l'espèce à travers le globe et les siècles.

Malencontreuse, illusoire, maudite fécondité des simili-consolatrices (l'Ange, à Gethsémani, ne pleurait pas) ! Ces phari-siennes inconscientes se trouveraient mieux d'être vraiment stériles, avec des entrailles qui n'eussent jamais rien porté, des mamelles qui n'eussent jamais rien allaité ! Ce qu'elles ont en fait « porté », en réalité « allaité », c'est une chimère, une prétendue religion qui leur doit autant la vie, qui surgit aussi normalement de leur contact intime avec Dieu, que des raisins poussent sur des épines, et des figes sur des ronces. Une religion d'enfants morts-nés, d'avortons, d'« œuvres mortes ». Ces stériles se croient fécondes ; ces miséreuses, riches ; ces aveugles, clairvoyantes ; ignorant qu'elles sont « malheureuses, lamentables, indigentes et nues » – car elles n'ont pas « revêtu le Christ »⁶ – elles poussent la munificence jusqu'à honorer le Roi-Messie de leurs dévotions sentimentales : cette monnaie de singe (c'est leur manière, puisqu'il faut payer le tribut, de « rendre à Dieu »

⁵ Texte significatif de saint Grégoire de Naziance, repris par l'Eglise byzantino-slave dans ses Matines de Pâques.

⁶ Matt, 7:16-18 ; Hébr, 6:8 ; 9:14 ; Apoc, 3:17-18 ; Gal, 3:27.

ce qu'elles s'imaginent leur être venu de Dieu)...

Mais, « filles de Jérusalem »⁷, ne pleurez pas sur Moi, qui n'en ai pas besoin, puisque, non seulement la Croix, c'est la clé de la Résurrection, mais qu'il n'y a lieu pour personne de Me plaindre, parce que J'accomplis la volonté de mon Père. Cet accomplissement, voyez-y *mon* assouvissement, *ma* nourriture, la substance même où Je trouve l'être comme Verbe et la vie comme Incarné. Or, sur la Croix, Je Me donne si totalement à cette volonté que, loin d'y trouver la mort, Je ne puis, en fait, qu'y trouver une surabondance de vie. Ainsi, pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos prétendus fruits, sur vos « enfants » si mal venus. Vous vous croyez fécondes, voire mères ?... Mais un jour viendra où l'ON dira... Je dis : ON. Je ne dis pas : VOUS. Et Je vous laisse à deviner de QUI je parle... ON dira donc, et, au plus profond de vos âmes glacées d'épouvante, vous répéterez : Heureuses les véritables stériles, infiniment plus que les accouchées imaginaires ! Heureuses les entrailles qui n'enfantent pas, *sinon le fruit de leur propre vie* ; et les mamelles qui n'allaitent pas, *sauf l'enfant de leurs propres douleurs* ! Heureuses les âmes qui s'avouent stériles et le déplorent ; il leur sera fait comme aux mères d'Isaac, de Samuel et de Jean-Baptiste⁸

Car Yahweh est un Dieu qui sait tout

et les œuvres (mortes) ne subsistent pas (devant Lui).

Les repus se louent (comme mercenaires) pour avoir du pain, mais les affamés n'ont plus faim...

La femme aux enfants nombreux se flétrit, mais la stérile engendre sept fois...

... car septuple est l'Esprit et sept sont ses dons.

Mais vous qui vous enorgueillissez d'une progéniture qui ne provient pas de votre sang, de vos peines, de vos épreuves, du lami-noir et du creuset, la joie finale n'est pas pour vous⁹. Entrailles d'illusion, mamelles de mise-en-scène, vous clamerez aux montagnes : Tombez sur nous !... et aux collines : Cachez-nous ! Car si le Bois

⁷ Ces « filles de Jérusalem », leur nom même suggère qu'elles n'appartiennent pas, du moins extérieurement, à la « grande masse du peuple » incrédule (Luc, 23:27), mais à l'Eglise.

⁸ Cf. Jean, 10-10 (*Ipsissima vita*, dira saint Augustin). Luc, 23:29 ; 21:23 ; Osée, 9:12.14.16.

⁹ Apoc, 3:18 ; 1 Pierre, 1:6-7 ; cf. Jean, 16:21.

vert, l'Olivier franc, l'Innocence même, est voué et à l'expiation, qu'advien- dra-t-il du bois sec ?¹⁰... « Si le Juste venu sur terre y reçoit la douleur en rétribution, qu'en sera-t-il du méchant et du pécheur » (Prov, 11:31) ? Et si « le jugement *commence* par la Maison de Dieu », par le Christ *total* : Jésus + son Eglise – donc « par nous » – « où pourront bien aboutir ceux qui n'obéissent *pas* à l'Evangile de Dieu », tout en criant à s'égosiller : Seigneur, Seigneur ; alors que, faute de « recevoir et garder la Parole », ils n'ont avec le Christ, aux yeux du Père, pas la moindre ombre de parenté ?¹¹... Vous pleurez sur Moi, filles de Jérusalem, mais, « s'ils M'ont opprimé cruellement, ils n'ont point prévalu contre Moi. Mon échine, ils l'ont labourée : ils y ont tracé de longs sillons sanglants. Mais juste est Yahweh »... Vous vous en apercevrez à l'aube d'après-demain. Femmes sensibles, que condamne votre propre lamento, si voilà ce que doit souffrir l'Arbre vert (Ps. 1:3) – pour vous autres transplanté d'Eden sur cette terre maudite – si telle est la Passion de l'Arbre de Vie, de l'Olivier franc (Rom, 11:17), qu'en sera-t-il de cette « herbe des toits, qui se dessèche déjà toute seule, avant même qu'on ne l'arrache » (Ps. 128:6) ?

BONHEUR DU CHRIST MENÉ AU CALVAIRE

Ainsi peut se paraphraser le discours du Maître aux innombrables pleureuses, à travers les siècles. Il ne veut pas qu'on Le plaigne, qu'on s'émeuve sur Lui (« Ah ! que je suis bon, que j'ai le cœur bon ! Je pleure sur mon aimable et doux Jésus ! ») ; car l'amour de Dieu, dit sainte Thérèse, ne consiste pas en suavités, tendres élans, larmes et autres épanchements, mais à faire virilement, sévèrement et sobrement toute la volonté du Père...

¹⁰ Luc, 23:31. Appartient à l'Arbre vert quiconque est sur Lui « greffé » (Rom, 6:5). Dieu, dit le Christ à ses disciples, réalise dans les âmes l'impossible (Matt, 19:26). Yahweh parle : « Mon salut est proche, ma justice va se manifester. Que l'eunuque ne dise pas : Je suis un arbre sec. Car voici ce que Yahweh dit aux eunuques (à *tous* les stériles) : À ceux qui choisiront ce qui M'est agréable et s'attacheront à mon Alliance, Je donnerai dans ma propre Maison (= l'Eglise) un Nom meilleur que des fils et des filles, un Nom d'éternité qui ne périra pas » (Isaïe, 56:1-5). De même : « Tous les arbres sauront que Moi, Yahweh, J'abaisse l'Arbre élevé, J'élève l'Arbre abaissé ; Je fais sécher l'Arbre (superficiellement) vert, et verdifier l'arbre sec » (Ezéch, 17:24). Cf. Jér, 5:14 et Ezéch, 21:34.

¹¹ Matt., 12:50 ; Marc, 3:35 ; surtout Luc, 8:21.

On ne saurait assez insister sur la double acception du mot *bonheur* : objective et subjective, ontologique et psychologique. Il y a le bonheur qu'on *a* et le bonheur qu'on *est*. Le critère qui permet de les discriminer, c'est qu'indéfiniment le second peut donner, donner de soi, *se* donner inexhaustivement, puisqu'il est devenu *source* lui-même¹²; tandis que le premier, reçu, obtenu, voire resquillé, escroqué ou même volé avec violence et effraction – le « bonheur » de Lady Macbeth – on peut le perdre et, comme il est plus « normal » de ne l'avoir *pas* que de le tenir, on s'y cramponne, pour peu qu'il soit entre nos mains, « comme à un butin », dirait l'Apôtre. C'est qu'il existe un bonheur perçu, ressenti, psychologiquement trituré, puis comme toute nourriture externe et donc transitive, évacué ; mais « le Corps est plus que la nourriture », que *cet* aliment, lequel se perd toujours finalement dans l'ignoble, et je parle de *toutes* les viandes terrestres¹³. Ce bonheur « subjectif » a nom : satisfaction, consentement, assouvissement, « faire son plein », et, à la limite, nausée (voir le métaphysicien de *l'insecessum emittitur*, J.-P. Sartre). Mais il est, à l'inverse, un bonheur « objectif », qui consiste, pour n'importe quelle créature, à faire, aussi parfaitement que possible, coïncider son « existence » et son « essence », ses moyens et sa fin, ce qu'elle a et ce qu'elle est. Il s'agit, alors, de « devenir ce qu'on est », de s'identifier à sa « loi », au décret de Dieu qui nous pose dans l'être, et dans tel être donné, qualifié. Ce bonheur « objectif », dont on peut n'avoir pas clairement conscience, consiste essentiellement à faire ce qu'on a mission vitale d'accomplir : un oiseau qui vole, un poisson qui nage, un corps qui fonctionne sagement, de manière à perpétuer sa vie et la vie, sont « heureux ».

Or, sur la Croix, le Christ réalise pleinement, au maximum, sa destinée divine et humaine, divine en tant qu'incarnée : son *esse ad Deum*, éternel, mais aussi exprimé dans le temps, manifesté dans le relatif. C'est au moment même où Jésus s'écrie « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi M'as-Tu abandonné », qu'Il atteint, même en tant qu'homme, à la béatitude parfaite, ontologique, au service absolu, à cette obéissance amoureuse où Dieu compte pour tout et l'homme pour rien ; dans *ce* bonheur, le Maître a trouvé non tel accident dont on jouit, mais, la substance même que l'on EST.

Les « pleureuses » de partout et de toujours, chargées de leurs dévotions comme l'âne de ses reliques, tout en gémissant : « Seigneur, Seigneur », ne portent *pas* la croix comme Simon de Cyrène. À vrai

¹² Cf. Jean, 4:14 ; 5: 26 ; 7:38.

¹³ Cf. Matt, 6:25 ; 15:17.

dire, c'est d'un autre Simon qu'elles s'inspirent inconsciemment, car elles reprennent à leur compte la malencontreuse adjuration de ce personnage, qui venait de s'entendre appeler Pierre, Roc, et semble l'avoir oublié aussitôt : « Jésus découvrit à ses disciples qu'il Lui fallait souffrir beaucoup, être mis à mort *et ressusciter le troisième jour*. Pierre, Le prenant à part¹⁴, se mit à Le reprendre, disant : Voyons, Maître, non, non ! A Dieu ne plaise ! »... C'est-à-dire, somme toute, qu'il Lui plaise *autre chose*... Quoi donc ? Ce qui plaît à Simon-Pierre, ce qui *nous* plaît, ce qui *plaît* à l'homme, son plaisir, son « bon plaisir » ; alors qu'à Gethsémani le Sauveur dit à Son Père : Non pas mon bon plaisir, mais le *tien* ! »... Pierre insiste : « Il ne faut pas... ces choses ne doivent pas T'arriver ! » Mais le Maître, Se détournant de lui : « Loin de moi, Satan, tentateur. Pierre de scandale ! Les vues et desseins de Dieu, tu n'en as pas l'intelligence ; ta mentalité n'est qu'humaine »¹⁵. Mais les pleureuses ne réussissent pas mieux que l'impulsif Apôtre ; elles ne pourraient dissuader le Sauveur de les sauver : quand on est, « avant tous les siècles », « connu d'avance » par le Père « comme Agneau immolé », comme Rédempteur, *le bonheur essentiel* consiste à racheter. Mais les « filles de Jérusalem » L'en plaignent, et Il les en reprend avec vigueur. Il va vers la joie profonde, celle qui habite les entrailles et nous fait ce que nous sommes, configurant notre être et notre destin. Il S'avance vers le bonheur, vers *ce* bonheur « objectif » qui naît de l'ordre, du baiser que se donnent le transcendant et le créé, l'absolu et le relatif, et qui s'appelle PAIX. La Croix, donc, est le trône de la paix fondamentale, de celle qui s'épanouit au fond même des êtres et leur confère l'incorruptibilité et la stabilité : *stat Crux dum volvitur orbis*.

HOMME DE DOULEURS OU DE JOIE ?

Pour ne pas nous singulariser, nous avons, comme tout le monde, parlé jusqu'à présent de *Voie douloureuse*. S'il s'agit simplement d'indiquer que, sur cette route, chaque pas du Rédempteur devrait nous arracher des larmes, approfondir en *nous* douleur et

¹⁴ Il ne s'agit donc pas, pour Lui, d'exercer publiquement son magistère frais émoulu, mais de « faire explosion », d'ouvrir la vanne aux émotions qui se pressent tumultueusement dans son for intérieur.

¹⁵ Matt, 16:21-23.

componction, cette expression : *Via dolorosa* n'est que trop justifiée. Mais si la Voie est estimée « douloureuse » par rapport à Jésus, à sa réaction, à son attitude, à la qualité d'âme qu'elle révèle, c'est une équivoque expression, voire fallacieuse pour beaucoup, et qui ne fait guère honneur à Celui qu'il s'agit surtout de comprendre, plutôt que de Le plaindre, et de suivre, plutôt que de Le « consoler ».

Homme de douleurs ? Certes, mais dans l'Ancien Testament. Cette expression, nous ne la trouvons pas dans les Écritures de l'Alliance Nouvelle, où ce qui s'en rapproche le plus est l'erreur, professée par certains Juifs, et suivant laquelle Jésus était Jérémie en personne, revenu sur terre en mission. Le Maître fait aussitôt justice de ce malentendu. Osera-t-on dire qu'en fait toute vie du Sauveur s'est, dans la plupart de ses épisodes et sous quasiment tous ses aspects, avérée joyeuse ? La plus superficielle lecture des Évangiles nous fait entendre sa parole : paisible, assurée, toute sereine, exprimant la parfaite quiétude qui remplit toute sa vie. Il y a plus : on peut dire de saint Paul qu'il a souvent connu et savouré, au sein d'une vie très agitée, des moments le contentement et de tranquillité. Mais ce sont là, dès qu'il s'agit de Jésus, de médiocres sommets. Il a éprouvé mieux que le rafraîchissement du calme : ses joies, ses tressaillements d'allégresse dans l'Esprit-Saint ont surabondé. Le silence entourant les « collines éternelles », le clapotis du Lac sous une brise stimulante, les bataillons de lis rouges, la gloire de l'herbe champêtre avaient, pour Lui dire leur secret, des accents qu'aucun poète n'a jamais entendus. Mais ses plus chères délices étaient d'être avec les enfants des hommes : Il a trouvé tendresse et réconfort dans leurs foyers, exaltante allégresse et consolation dans leur amour. Nous, bien entendu, lorsqu'il nous arrive d'évoquer son Incarnation, nous n'y voyons que la kénôse, l'humiliation, la nuée ténébreuse masquant le Soleil de Justice ; mais l'ombre ainsi projetée, c'est nos âmes seules qu'elle recouvre, et non la sienne. N'oublions pas que le Verbe S'est fait chair par amour, dans la spontanéité d'une volonté trouvant sa béatitude en tout ce qui procure la gloire du Père. Prison, notre nature ? Aire étroite ? Je veux bien, mais constamment embaumée de pure joie : « Tu M'as donné un corps, ô Dieu. Alors, Je viens pour faire ta volonté, car ta Loi est au fond de mon cœur ». Sa jeunesse à Nazareth – l'adolescence du Christ ! – lorsque pointa cette aube de la conscience messianique que Luc esquisse en quelques mots, ne fut-elle pas un temps de merveilleuses découvertes, où son cœur battait plus vite à mesure que se découvraient les desseins de Yahweh sur Lui et par

Lui ? À sa pauvreté, stupidement exagérée par notre ignorance de la frugalité orientale et nos propres besoins d'ignoble confort, Il a dû la totale disponibilité d'une vie sans attaches, sans fardeau, *libre* ! – « À quoi sert-il de gagner l'univers, si l'on vient à perdre son âme ?... Insensé, cette nuit même, tout te sera repris !... Ne prenez pas souci du lendemain... » Si peu que nous soyons en état d'entrevoir les sources éternelles de la joie, il suffit que nous considérions Jésus d'un œil attentif, aimant, apaisé, pour que nous apparaissent les grandes lignes de son secret : malgré sa radicale solitude, et bien que ses contacts avec le Père n'aient pu manquer d'étendre autour de Lui comme une aire personnelle, où le *numinosum* freine le *fascinosum*, en dépit de nos fautes et de nos souffrances, qu'Il a portées, malgré même l'abomination, l'inconcevable, l'infernale désolation de sa dernière heure sur la Croix, il n'est pas un seul cœur aussi débordant de vraie joie que celui de Jésus. Mêlons-nous à la foule des Juifs, voyons-Le Se traîner vers Golgotha : sous la squelettique « carcasse » – déjà bonne, dirait un Loisy, pour la fosse commune – des sources souterraines d'allégresse qu'Il recèle au plus secret de son âme jaillit un torrent d' « eau vive », de béatitude souveraine, que *rien* ne pourrait arrêter. Nous comprenons alors pourquoi, au moment même de les quitter pour son rendez-vous avec l'Agonie, alors que déjà la Croix étendait sur Lui son ombre plus opaque que la nuit, Il pouvait dire à ses disciples : « Je vous ai dit ces choses afin que ma joie demeure en vous, et que votre joie soit parfaite ! »

Oui, regardons le Christ, notre précurseur, le capitaine et l'auteur de notre salut, en route vers le Calvaire. La nuit s'est écoulée, cette nuit-creuset, *visitation* de Yahweh, « feu dévorant », pour quiconque a compté dans l'angoisse ses heures interminables. Elle aussi, cependant, n'a pas été sans joie festive ni sans amour : le Lavement des pieds, l'ineffable Eucharistie, la Grande Collecte pontificale du Vendredi-Saint – car, ne l'oublions pas, c'est la « veille » au crépuscule que débute la journée liturgique – tous les mystères de la dilection suprême attestent cette allégresse au seuil des larmes de sang. Mais cette même nuit a couvert de son voile les insomnies de l'envie, de la haine et de la couardise : toute cette sanie jaillit de l'abcès débridé, chez Anne, puis au prétoire. Un blême soleil se lève sur ce grand jour de Yahweh : pourquoi resplendir lorsque Celui dont il est l'ombre, « comme l'Époux sortant de la chambre nuptiale, S'élançait *joyeux*, allègre héros, pour fournir sa carrière » ? Ici-bas, chair et sang ont payé leur tribut à l'originelle faiblesse, la tare

contractée par Adam. Simon porte sa Croix ; Lui-même, couronne en tête, hâte le pas comme Il peut vers son trône ; c'est aujourd'hui « le jour de la joie de son Cœur » (Cant, 3:11).

Une sourde exaltation Le transporte secrètement ; comme au psaume 21, tandis que son âme se lamente, son esprit rumine des cantiques d'action de grâces ; son *cœur* médite de « jaillir en paroles excellentes », car il y monte un flux, une marée l'envahit et le gonfle : houle de reconnaissance et de joie qui balaie toute douleur, engloutit la tristesse, étouffe tout gémississement sous la clameur de ses « grandes eaux ». C'est alors qu'attentif à la plainte des autres, Il entend les lamentations des pleureuses hiérosolymites. Il S'arrête donc, Se retourne, les regarde, ces filles de son peuple, et parce qu'ici, plus que jamais, Il entend ruiner toute équivoque, dissiper tout malentendu, ne susciter aucune harmonique discordante, Il les gourmande pour leurs larmes, les met en garde contre leur piété sensible, égoïste au fond, surtout vaine. Les joies des sens lui furent ravies ; celles de l'âme, Il ne les connaît plus. S'il est une quelconque allégresse que l'homme puisse tarir ou détruire, soyons certains qu'on L'en a brutalement privé. Mais il Lui reste les joies de l'Esprit, les insondables délices du psaume 15, dont le dernier verset se réfère précisément à la *Via Crucis* : « Tu Me feras connaître le sentier de la vie ; il y a plénitude de joie devant ta Face, d'éternelles délices dans ta *Droite* ». Cette allégresse intérieure, spirituelle, éternelle, jaillissant de son victorieux esprit – n'avait-Il pas, déjà, vu Satan tomber du ciel ? – c'est elle qui L'a soutenu sur la Voie « douloureuse », parce qu'elle en a fait une Voie triomphale. Si nous en méditons le secret ?

Il y a, pour alimenter l'estuaire de cette joie, quatre fleuves, puisqu'aussi bien le Christ est à la fois Nouvel Eden et Nouvel Adam. Le premier de ces fleuves, c'est l'*innocence* parfaite de Jésus-Christ. Le mystère principal de l'*Ancien* Testament consiste en la Loi divine. Préceptes, ordonnances et commandements, émerveillent le cœur et l'intelligence ; le psaume 118 ne peut qu'y revenir sans cesse. Mais l'abîme du *Nouveau* Testament., c'est l'innocence parfaite de l'Homme-Dieu... *Pourquoi pleurez-vous sur Moi ?* – En effet... Pendant près de vingt siècles, la spéculation des hommes a vainement sondé cet abîme, en a vainement cherché le fond. Ses actes, comme ses paroles, ont passé par le crible ; on les a minutieusement scrutés, éprouvés, comparés ; mais leur beauté morale, leur souveraine pureté, n'en sont apparues que plus lumineusement évidentes. Jésus n'a cessé

de relever le défi : « Qui de vous Me convaincra de péché ? » Il est unique ; dans le monde moral, Il Se dresse comme un bloc erratique : Marie est l'ombre qu'Il projette. Méditer l'innocence parfaite du Christ Jésus, c'est plonger le regard dans l'azur infini, c'est le perdre dans l'insondable gouffre d'En-Haut.

De cette innocence, nous ne savons rien ; nous ne la connaissons que par oui-dire. En Adam, nous avons tous pris aux lèvres ce goût de mort. Mais c'est lui, précisément, qui peut nous faire pressentir, par opposition, ce qu'a dû, en Eden, être la vie. Notre carence de pureté foncière, l'absence totale d'innocence dans le complexe humain, l'impossibilité d'offrir à Dieu, par nous-mêmes, un pauvre instant de fraîcheur première, de générosité *candide* – et il est significatif que, même pour les meilleurs d'entre nous, ce mot splendide ait pris une acception comique, un peu grotesque, mêlant la gouaille et l'ironie d'une part à l'imbécillité par inopportune pureté de l'autre – cette plus qu'incapacité par rapport au transcendant : cette hostilité positive envers Dieu qu'à certaines heures nous découvrons avec stupeur dans le tuf même de notre être, dans cette boue dont nous sommes faits – c'est là ce qui nous fait connaître par sapide expérience que l'innocence n'est pas en nous. Que de fois nous sommes-nous endormis, rongés par la honte du péché, insatisfaits, inquiets, emportant dans le sommeil une image souillée de nous-mêmes ! Que de fois notre réveil a-t-il attristé, pollué la pureté de l'aube par les moroses ruminations de nos regrets, trop rarement de nos remords ! Le souvenir de nos iniquités passées, surtout celles que nous sommes « seuls » à connaître, que de fois ne nous a-t-il pas fait affluer le rouge de la honte au visage ! Et, maintenant même, alors que, croyons-nous, notre vie est dédiée, que, chaque matin, nous l'offrons tout entière au Père et nous remettons quasiment d'heure en heure aux mains de Dieu, le feu de la rébellion couve encore sous nos cendres. La tentation, nous y résistons, soit... mais à la longue, en dernière instance, à regret, parce qu'il n'y a vraiment plus moyen de faire autrement sans prendre à nos propres yeux figure de parfaites crapules, parce qu'il s'agit évidemment de choisir : reculer ? mais c'est pour mieux sauter !... allons, allons ! Dieu ou moi, Dieu ou moi... maintenant, mais oui, puisque demain ce sera le même dilemme... Mais quelle misère d'avoir, pour Lui rester fidèle, à lâcher « tout ça », à me retrancher des assouvissements humains, à jouer le Moïse de Vigny... Et je m'étonne, ensuite, que la joie soit en moi tarie !

Cependant, si j'ai reçu des mains sacerdotales ce même pardon,

identiquement le même, que Jésus dispensait en Galilée ; si l'Esprit-Saint m'a libéré de tel penchant maudit ; si telle propension redoutable, vainement combattue pendant des années, disparaît un jour insensiblement, discrètement, tout bonnement *n'y est plus*, parce qu'en réponse à ma prière ON l'a simplement effacée, rayée de l'être ; si, pris à la gorge et suffoqué par quelque tentation fascinatrice et, semble-t-il, toute-puissante, déjà porté par un irrésistible assaut bien loin par-delà mes premières lignes où les défenseurs ont pactisé séance tenante avec l'ennemi, j'ai cependant crié : « Jusques à quand clocherai-je des deux côtés ? Si Yahweh seul est Dieu, j'irai après Lui ; si c'est Baal, j'irai après lui ! » ... et si, tombé sur mon visage, j'ai clamé du fond de mon âme : « C'est Yahweh qui est Dieu ! » ... alors, en pleine tentation je me suis vu servi par les Anges, et ils m'ont porté dans leur main, de peur que mon pied ne se heurte à la pierre, et je me suis assis à la margelle de ce puits sans fond : la joie du Christ. Mais combien médiocres, combien incommensurables, ces « expériences » ; comme elles m'initient mal, inadéquatement, à l'immense allégresse de cette Âme, d'une droiture, d'une équité, d'une rectitude et d'une innocence immaculées ! Une conscience simple, tout d'une pièce et sans repli ni couture, sans réquisitoire secret ; un esprit sur lequel ne pèse aucune culpabilité personnelle ; un cœur qui n'a jamais eu faim ni soif du mal, de la honte, des fins innommables ; une imagination que jamais n'ont souillée des phantasmes montés de l'abîme : voilà Jésus... Une âme qui perpétuellement vit au soleil sans nuage de la Présence divine ; de sorte que, jamais, les larmes de la honte et du regret n'ont roulé sur cette Face, qu'aucune imploration pénitentielle n'a passé par ces lèvres... quelle joie profonde recèle cette innocence ... un pareil Homme n'est-Il pas Lui-même source et jaillissement de joie, psaume matutinal de la création toute fraîche, choryphée des étoiles « chantant et clamant leur joie », comme dit Job ? L'heureuse pureté, la rieuse innocence d'un bambin rayonnant n'est, en comparaison, qu'un monde enténébré où perce la lumière. En marche vers le Calvaire, Jésus passe en revue sa vie ; elle est sans tache aucune, pure comme Yahweh : c'est assez pour qu'en son cœur règne en cette heure d'amertume une joie qui n'est pas de ce monde, brille un soleil que rien ne pourrait voiler. Sur la Voie « douloureuse », le passé parle, sa vie porte témoignage en Lui : « Je fais toujours ce qui plaît à Celui qui M'a envoyé ; aussi est-Il avec Moi et ne M'a-t-Il pas laissé seul » (Jean, 8:29). La conscience qu'Il a de ce passé tout entier tourné vers la gloire et l'honneur du Père, et d'un présent qui « Lui apprenait, tout Fils qu'il

était, par ses propres souffrances, ce que c'est qu'obéir » (Hébr, 5:8), suscite en Lui comme une respiration plus forte de l'Esprit ; c'est un rythme de gloire qui, déjà, fait palpiter son Cœur, rompu mais triomphal. Acceptera-t-Il, dès lors, que des jérémiades féminines dénaturent le ravissement de son âme, son tressaillement profond dans l'Esprit-Saint ? « Tu aimes la justice et Tu hais l'iniquité ; c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, T'a oint d'une huile d'allégresse, de préférence à tous tes compagnons » (Psaume, 44:8).

Nous avons parlé de quatre fleuves arrosant l'Eden, l'âme du Nouvel Adam. Le second, c'est son *indéfectible confiance en Dieu*. C'est une confiance assurée, ferme, qui jamais ne se trouble, hésite, vacille ou chancelle. Il a foi, Il fait crédit, Il S'en remet... et c'est un mystère que nous n'arriverons jamais à percer. Il touche, d'ailleurs, à celui de la kénôse, des bornes, limites et ligatures acceptées par Celui qui S'est vidé de Lui-même. Il y a des choses qu'Il ignorait, dont le Père seul avait connaissance. Il en est d'autres qu'Il n'a pu faire, à cause de l'humaine incrédulité. D'autres, Il n'a pu les donner : le Père seul les confère... Quand le Verbe éternel revêtit notre chair, Il S'est défait de sa gloire, Il a voilé sa déité. Devenu semblable à l'un de nous, au premier venu d'entre les hommes, Il n'a pas simplement dissimulé, comme Zeus circulant incognito parmi les hommes, sa personnalité divine sous un simple masque humain, mais Il a voulu connaître expérimentalement les faiblesses et les limitations de la chair ; c'est bien la nature issue de la Chute qu'Il a voulu partager, avec ses entraves et ses défaillances, et non quelque nature unique, éthérée, séparée, qui l'eût fait notre *homoïousios* et non notre *homoousios* ; c'est cette humanité souillée qu'Il a, dans sa chair, *héroïquement* et durement purifiée, sanctifiée et déifiée. Il a donc accepté, dans sa condescendance et sa philanthropie – les deux attributs du Sauveur, sur lesquels les tropaires de la Liturgie « orthodoxe » insistent le plus – de mener une vie de foi, de demande et de prière. Sa joie dérive donc en grande partie de son absolue confiance en Dieu, entretenue et maintenue par la prière, manifestée par cette constante symbiose qui Lui faisait dire, malgré sa profonde humilité : « Le Père et, Moi sommes Un... le Père et Moi agissons de commun », et ainsi de suite, alors que Moi, dans tous ces textes, c'est non seulement le Verbe, le Fils éternel, mais le très authentiquement humain Jésus de Nazareth, « fils du charpentier ».

Mais, nous ne le savons que trop, il n'est guère facile, en cette

vie d'incarnation, de garder envers Dieu une confiance qui, jamais, ne dévie un instant. Et la perdre, se découvrir « sans Dieu dans le monde » (Eph, 2:12), ce n'est pas de gaieté de cœur qu'on s'y résout, d'une âme réjouie et apaisée qu'on s'y résigne ! La foi perdue, vit-on encore ? Est-on toujours personne ? J'ai passé moi-même au bord de cette fondrière, j'ai frôlé d'assez près cet abîme pour me pencher dessus, fasciné, paralysé par un redoutable vertige. Et je ne sais que trop que, pour ma part, le dilemme est simple : Dieu seul ou la vésanie, Jésus-Christ ou la pure et simple déliquescence mentale et morale. Aliénation en tout état de cause ; mais, toi, choisis : le Véritable et Fidèle, ou le père du mensonge, l'assassin dès le principe.

Or, à certains moments, la foi du Christ a subi la plus extrême tension. À mesure que l'adolescent prenait conscience de sa mission salvatrice à Nazareth... et que le temps passait : vingt ans, vingt-cinq, trente... lorsqu'Il vint ensuite chez les siens, pour n'en être pas reçu... lorsque, plus tard, les vannes du mal s'ouvrirent et que les souffrances, les misères morales et physiques, les laideurs et les iniquités du monde entier sur Lui se déversèrent, il Lui fallut, en vérité, une foi fermissime pour que sa charité ne se refroidît point, et tout bonnement pour rester debout. Il découvrit alors que ses frères se jetaient en affamés sur le pain que leur dispensait sa compassion pour leurs besoins organiques, mais se détournaient avec dédain du pain bien plus précieux qu'Il offrait à leurs âmes... Il les entendit hurler, en s'échauffant, qu'ils le voulaient pour Roi, tout en refusant sa loi d'amour au fond de leur cœur... D'autres encore trouvèrent ses paroles trop dures, intransigeantes, exagérées, intolérantes, paradoxales ; « ils se retirèrent et n'allèrent plus avec Lui »... Parmi ses proches, enfin, non plus serviteurs mais amis, un traître s'apprêtait à Le trahir par un baiser... Comment veut-on que sa foi, sa confiance en Dieu, n'ait pas subi, comme un câble puissant pendant la tempête, une tension inouïe, jusqu'aux limites de la rupture, de sorte qu'une ombre fut projetée sur sa joie ? A Gethsémani, la victoire de sa foi sur le monde put sembler compromise, tenir à la plus minime inclinaison du trébuchet. Tous les hommes, Il en avait l'amère certitude, L'avaient abandonné. La Croix attendait patiemment sa proie dans les ténèbres. D'une main tremblante, Il saisit « la coupe de colère et de vertige, de terreur et d'ébranlement » (Psaume 59:5 ; 75:9 ; Isaïe, 51:17.22 ; Zach, 12:2), où, dit le prophète, « bouillonne l'iniquité du monde ». Alors, sa pauvre joie, obscurcie déjà d'ombre, se réduit au filet ténu d'une source qui disparaît, expire dans le sable... « Mon âme est accablée,

triste jusqu'à la mort ». Mais, aussitôt, la protestation d'une foi toute divine, identique à l'amour « plus fort que la mort », jaillit de ses lèvres : « Mon Père, si c'est possible, éloigne de Moi ce calice ; toutefois, non ce que je veux, mais ce que Tu veux ! » O Dieu, dit-Il en somme, mets-Moi comme un sceau sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras vigoureux. *Quia fortis est ut mors dilectio, dura sicut informus aemulatio*. En Moi brûle une ardeur de feu, une flamme de Yahweh (Cant, 8:6). Jésus Se relève alors, rayonnant de confiance car « sa foi a vaincu le monde » ; Le voilà capable de reconforter autrui : « Dormez maintenant, reposez-vous. Voici, l'heure approche ; le Fils de l'Homme est en passe d'être livré à ses ennemis ». Radieuse est sa joie, ranimée, ravivée, vivifiée par son indéfectible confiance en Dieu.

À travers toute sa vie, cette foi granitique a fait sa force et L'a soutenu ; c'est d'elle que son cœur a reçu sa joie. Acculé parfois, serré de près par la haine, flairé par l'astuce jusqu'à la nausée, Il ne S'est jamais découragé. Le monde « civilisé », l'Empire, a passé par d'historiques vicissitudes sans qu'Il ait, suivant l'Évangile, daigné consacrer une parole à ces « grands événements ». Tous les royaumes du globe ont pu, sous ses yeux, étaler leur charme et leur « gloire », sans qu'Il ait le moins du monde cédé à leur enchantement ; Il a trouvé, au contraire, dans ces régions profondes de son être où le Verbe voit, adore et sert le Père, une allégresse, un ravissement de joie, tel que rien de créé n'aurait pu le Lui donner. Constamment, à travers toutes les épreuves, sa confiance en Dieu est restée la même, « sans aucune vicissitude, sans ombre de changement ».

Une fois seulement, il a pu sembler que son âme se soit trouvée prise de court, que sa confiance ait chancelé, sa joie passé par une réelle éclipse. La plupart des exégètes et commentateurs, qui se sont heurtés au *quare dereliquistime*, ont cru qu'en l'heure terrible des suprêmes ténèbres, la Parole divine, visible et tangible parmi les hommes, avait bégayé. À ce moment, l'avant-dernier de sa vie, les vues divines sur le Sauveur, jusqu'alors toujours lumineusement évidentes, se seraient brusquement et brutalement évanouies, auraient disparu, englouties dans la nuée noire. La Colonne de feu, loin de guider l'humanité du Christ en pleine nuit, se serait, au contraire, fait Colonne ténébreuse, obscurité divine, plus opaque que cette Nuit, de sorte que le Sauveur Se serait trouvé « expulsé de l'Alliance, forclos de la Promesse, sans espérance et sans Dieu dans le monde » (Éphés, 2:12). Le sentiment de la divine Présence – non seulement comme source affleurante, voire même à ciel ouvert depuis la plénitude en

Jésus de la conscience messianique, comme source, dis-je, de béatitude et de joie, de perpétuel « tressaillement d'allégresse en l'Esprit-Saint », mais aussi, selon d'aucuns, comme certitude toute nue, fondée par hypothèse, en cet unique instant, sur la seule foi et aboutissant à la seule obéissance – ce sentiment aurait abandonné le Seigneur. Yahweh Se serait enfui loin du Maudit « suspendu au Bois » ; la Face tant recherchée, tant adorée, constamment et par-dessus tout désirée, humblement et amoureuxment contemplée, Se serait cachée de Lui. Alors, l'ombre du Diable aurait couvert la Croix ; le Fils monogène, objet de la haine comme jadis de la complaisance, livré à Satan comme naguère au Paraclet, aurait été abandonné à la Puissance d'en-bas jusqu'en ces profondeurs indicibles où l'âme peut se séparer de l'esprit (Hébr, 4:12). Le fardeau de nos fautes aurait pesé jusqu'à total écrasement spirituel sur notre Aîné, Lui-même aurait vidé jusqu'à la lie cette coupe de déréliction complète, exhaustive, cette *tristesse parfaite* ; au point que, pour Calvin, par exemple, le Sauveur aurait, sur la Croix, connu – d'une expérience « savoureuse » – le dam, l'essentiel tourment de l'Enfer : paradoxe d'une âme subissant l' « éternelle perdition, loin de la Face divine, de sa toute-puissante splendeur » (2 Thess, 1:9), *mais sans haine*, sans vains regrets, sans la rouille du *si j'avais su*, toute soulevée au contraire par le levain de la dilection théologique ! Comme si l' « enfer » de l'amour enténébré ne constituait pas – au delà de toute jouissance, de toute possibilité de retour sur soi-même – la réalité même, nue et détachée, de la charité, donc de la joie, non plus voluptueuse et « recevant la vie » (1 Cor, 15:45) – car il existe une volupté spirituelle – non plus identifiée à la délectation, à la possession d'un « butin » (Phil, 2:6), mais souverainement « immotivée », divinement libre et spontanée ; joie d'obéir, joie d'aimer jusqu'au sacrifice, joie de se donner, joie tout entière « posée » en Dieu – comme le monde est tout entier « posé dans le Malin » (1Jean, 5:19) [...] De « psychologique », d'éprouvée, mais aussi d'adventice et de contingente, d' « accidentelle », la joie devient alors « ontologique », essentielle, constitutive de l'être même, transcendante et déifiante. Comme dit Jésus, elle *demeure* (texte grec de Jean, 15:11). Et, quand on connaît le Nom *personnel* de cette Joie, on sait aussi qu'Elle demeure « au ciel », comme un « témoin » sans commencement ni fin (1 Jean, 5:7).

Troisième « fleuve » : la joie de *servir et de Se sacrifier*. Lieu commun ? Sans doute, mais psittacisme aussi. C'est comme la mort :

on le sait sans vraiment y croire. Notre cœur se refuse à cette conviction. Regardez les hommes, voyez-les vivre : la « sagesse des nations », qui mérite effectivement son nom : *sapientia gentium*, « sagesse des Gentils », des païens, des bêtes sans Dieu, cette philosophie de la médiocrité « pratique » nous révèle qu'on « ne prête qu'aux riches », que les « jugements de Cour » diffèrent suivant qu'on est « puissant ou misérable », qu'un homme est heureux, et plénier sa joie, s'il est riche, puissant, adulé, bref : s'il suce la vie comme un citron. Aucune expérience ne nous guérira de ces illusions ; la plus brutale évidence est impuissante contre cette foi charnelle. Cependant, c'est lorsqu'on se consacre au service de Dieu, qu'on se renie soi-même héroïquement, qu'on dépose souverainement sa vie, c'est alors qu'on éprouve ce qu'est une suprême libération, l'évasion de la gangue, l'abandon du plus lourd, parce que plus essentiel, fardeau. Seul le service, poussé s'il le faut jusqu'au sacrifice, confère à l'âme la maîtrise, valorise la mort à l'égal de la vie – et même plus haut. Qui brûle ses « vaisseaux ontologiques » est mûr pour la victoire. Il est un état tout simple, humble et prosaïque, qu'il n'est guère possible d'occuper sans y apporter cet esprit de service et de sacrifice : c'est la maternité. Qui peut supporter le prix des journées et des nuits de constant souci, d'attente et de veille, de soin, d'abnégation, de sacrifices ? Mais qui peut, en regard, dénombrer les joies uniques, inouïes de la Mère ? Or, Jésus, pour inculquer à ses disciples, la haute convenance du service et du sacrifice, semés dans la douleur, moissonnés dans la joie, pense instantanément à l'heureuse espérance qui traverse les affres puerpérales : « La femme, lorsqu'elle enfante, est dans la souffrance parce que son heure est venue ; mais, lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de ses douleurs, dans la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde ». Quiconque accepte avec amour les humbles tâches du foyer ; quiconque s'est fait activement le frère des pauvres, des malades, des rejetés, des mourants ; quiconque surtout a consenti ce genre de sacrifice qui marque toute une vie – car il existe un *caractère*, non plus sacramentel, mais spirituel, de la charité théologale qui voit Dieu dans nos frères – quiconque a tout offert à Celui qui nous a tout donné, a découvert une source de joie, qui le consolera finalement de *toute* douleur.

« Ne pleurez pas sur Moi, filles de Jérusalem ; car, à l'heure où culmine mon service, où s'achève mon sacrifice, indicible est ma joie. Jamais l'allégresse céleste ne M'a dilaté le cœur comme en cette heure où J'y renonce pour l'honneur et la gloire du Père, pour le salut de mes

frères. Si les Anges chantèrent à Bethléem, c'est pour manifester à ma place – car je n'étais alors qu'un bébé vagissant – la joie qui fut mienne de M'incarner, de M'humilier, de Me vider de Moi-même. À chaque instant de cette vie terrestre, vouée au Père par le Fils dans l'Esprit, chaque fois que J'ai fait rire les enfants, essuyé les larmes des affligés, guéri les malades, libéré les pécheurs, à chaque pas donc qui Me rapprochait de cette heure suprême, j'ai connu les délices de l'Esprit, la béatitude céleste et l'allégresse simplement humaine de voir, par Moi, le Père triomphal, manifesté, glorifié. Et maintenant, filles de Jérusalem, si vous êtes capables de comprendre une religion qui soit autre chose qu'un superficiel sentimentalisme, cette joie de servir et de Me sacrifier, de porter la Loi de mon Père dans mon cœur, je la parachève en route vers le Calvaire : cessez de vous lamenter sur Moi ! »

Certes, sous un aspect, le Vendredi-Saint se dresse au mitan de l'Histoire comme le jour ténébreux, sinistre, affligeant, tragique par excellence. Mais j'y vois aussi celui, pour Jésus-Christ, de sa joie suprême. Pendant qu'Il gravit péniblement la Voie « douloureuse », à bout de force, rendu, fourbu, marqué pour l'abattoir, les pleureuses L'accablent de leurs bruyants sanglots. Mais c'est un hymne triomphal qui leur répond : « Ne pleurez pas sur Moi, mais sur vous-mêmes et vos enfants ». Car Il S'avavançait, comme Salomon « au jour de la joie de son cœur », vers le couronnement de sa vie, vers ce qui devait sceller victorieusement, royalement, divinement, toute sa carrière. Il allait, à la perfection, accomplir cette « Loi qu'Il portait en son cœur ». Il atteignait le seuil du service suprême, du sacrifice parfait ; comment son allégresse n'eût-elle pas approché de la plénitude ? Et nous-mêmes, frères que j'aime et qui me lisez, si jamais nous avons tressailli de gratitude heureuse, au plus profond de nous-mêmes, d'avoir pu réjouir et rafraîchir un pauvre cœur désolé ; si le salut inespéré, providentiel, d'une créature de Dieu, abandonnée et solitaire, menacée par la honte, a remué en nous des entrailles de miséricorde ; si nous avons connu la béatitude promise aux procureurs de paix, en menant au Christ quelque âme de bonne volonté, jusqu'alors égarée : nous sommes en mesure, alors, d'entrevoir – *per speculum et in aenigmate* – ce qu'ont été sans doute les délices spirituelles du Fils éternel et Fils de l'Homme, en ce « grand jour de Yahweh », en cette heure, unique entre toutes, de service et de sacrifice, où Il va mourir pour sauver son peuple.

Et voici le quatrième et dernier fleuve où s'abreuve la joie de

Jésus-Christ : l'exultation qu'Il ressent devant les *réalisations spirituelles de ses frères*. De toutes les allégresses répandues comme une huile précieuse, comme la rosée de l'Hermon, dans l'âme du Rédempteur, la plus haute est celle-ci, parce que, provoquée par la sanctification de l'espèce, elle est la plus spirituelle et la plus durable. C'est la joie qu'aux cieux partagent les Anges à propos d'un seul pécheur qui se repent. Toutes les âmes généreuses, ouvertes vers En-Haut, attirées par Dieu, soucieuses de son Royaume, ont puisé cette joie souveraine, à nulle autre pareille, dans le bonheur spirituel d'autrui. C'est Moïse : « Pardonne à mon peuple son péché ; sinon, efface mon nom du livre écrit par Toi ! » C'est Jonathan, le plus charmant des Saints, le plus délicieux, le plus virgilien, dans l'Ancien Testament, qui « va vers David dans la forêt et fortifie sa main en Dieu ». C'est saint Paul qui s'écrie : « Le vœu de mon cœur et ma prière à Dieu pour les Juifs, c'est qu'ils soient sauvés... Je souhaiterais d'être moi-même anathème, loin du Christ, pour mes frères ». L'homme qui trouve sa plus haute satisfaction dans les progrès d'autrui faisant marche vers Dieu, celui qu'assouvit par-dessus toutes choses la conversion de ses frères, leur avancement dans les voies divines, et qu'émeut jusqu'aux plus douces larmes le bonheur inespéré des brebis retrouvées et la gloire qu'en tire le Père du Bon Pasteur, le Chrétien « chaque jour pris d'anxieuse sollicitude pour toutes les Églises » et pour toutes les ouailles, « faible avec les faibles » et, « si quelqu'un succombe, dévoré par le feu », c'est lui qui perce à jour le secret de Jésus, Le sert avec une inlassable énergie, Le comprend comme un ami, prend à son compte *l'ut gaudium meum in vobis sit et gaudium vestrum impleatur*, « saisit » enfin pourquoi le Maître exulte en avançant vers Golgotha.

Un épisode évangélique nous montre le Seigneur distinguant et nuancant les joies diverses auxquelles accèdent les croyants. Les disciples reviennent de Galilée, tout heureux d'avoir pu subjuguier les démons en son Nom. Jésus partage leur satisfaction. Mais, comme Il sait combien l'homme est prompt à confondre merveilleux et surnaturel, et quel subtil danger recèle toute spiritualité fracassante, Il met en garde les Soixante-Douze : « Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous soient soumis, mais de ce que vos noms soient inscrits dans les cieux » (et non « sur terre », dirait Jérémie, 17:13). Mais voici plus net encore : « Je Te rends grâce, O Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que Tu as caché ces choses » – c'est-à-dire, s'agissant des disciples, « tout ce qu'ils avaient fait et tout ce qu'ils avaient enseigné » en son Nom, et mûs par son Esprit (Marc, 6:30) – « aux

sages et aux prudents, et les as révélées aux petits enfants ! » Il Se réjouit donc, d'abord, tout simplement, tout humainement, de la bonne besogne accomplie par les siens ; puis, davantage, de la miséricorde du Père envers les Soixante-Douze, dont les noms se trouvent « inscrits dans les cieux » ; enfin, de savoir que les humbles sont comblés des grâces les plus hautes, initiés au mystère central du Christianisme ; de sorte que la réussite des entreprises spirituelles, l'assurance du salut, les dons du Paraclet répandus dans les cœurs fidèles, constituent autant de jalons, ou plutôt de marches successives, aboutissant à cette adhésion d'amour pur à la volonté de Dieu : « Oui, Père, Je Te rends grâces de ce qu'il T'a plu ainsi ! »

Tel est le « cantique des degrés » ; telles sont les *ascensiones in corde suo, in valle lacrimarum, de virtute in virtutem* ; tels, les progrès de la joie dans l'âme de Jésus. Mais combien de jours sombres, de nuits hivernales, dans cette vie ! Que de fois, lorsqu'il a voulu bénir ses frères, ils s'y sont dérobés ou refusés ! Si le jeune homme riche « s'en va tout triste », il laisse derrière lui un cœur encore plus attristé. Quand le Christ regarde la ville « qui n'a pas connu le temps où elle a été visitée », Il pleure sur elle (le grec porte : sanglote). C'est ensuite Judas qui sort dans la nuit et clôt sur lui les portes de la miséricorde, Jésus ne dit mot, mais pense : « Ami » ; et ce mot Lui échappera dans le Jardin des Oliviers. Mais, par contre, que d'heures illuminées par la joie ! Lorsque les fils de Zébédée Lui rendent visite et passent la nuit à ses pieds... que Matthieu plante là son tiroir-caisse pour Le suivre dare-dare... que Zachée, le cœur en fête, se répand en balbutiements et, nouveau David, danse quasiment devant l'Arche vivante en jetant aux pauvres son sale argent. Chaque fois, Jésus entre dans la joie de son Père... Peut-être, en ce moment, alors qu'Il Se traîne sur la Voie d'abnégation, Se souvient-Il de la Samaritaine, assise au bord du puits patriarcal : elle avait reçu de Lui l'eau vive ; la pénitence et l'espérance faisaient lever dans son âme un nouveau printemps... pour Lui, quelle « nourriture » inconnue du monde !... Quand la pécheresse, survenue par derrière – de peur qu'Il ne la chasse – baise ses pieds, les essuie de ses cheveux, l'excellent repas du Pharisien Simon reste, intact, sur la table... Marie-Madeleine répand sur Lui son parfum, « en vue de sa sépulture », et, du coup, sa joie touche à la plénitude : car la grâce de l'Homme-Dieu déborde en ce cœur de femme, et la volonté du Père s'est faite « sur cette terre comme au ciel » qu'Il porte en Lui-même. Mais, tout à coup, Le voilà

parmi la foule, au milieu des bourreaux, Il voit le Cyrénéen porter la *furca* qui deviendra sa Croix, Il célèbre d'étrange façon, et par un rituel unique, la première Messe – commencée dans la chambre haute, achevée tout à l'heure entre Marie et Jean – et, brisant les chaînes du péché, forçant l'entrée du Royaume des cieux, à quelques heures de ce grand cri : « Tout est parfait », tout proche du retour au Père et déjà sur la route, Il connaît, au delà de nos mièvres émotionnettes, une joie de géant, immense, plus formidable que ce que peut rêver le cœur humain. Dès lors, n'est-il pas indiqué qu'aux pleureuses hiérosolymites, à tous les Chrétiens hypnotisés par ses souffrances, Jésus conseille : « Ne pleurez pas sur Moi ! »

Mais le Christ est « le même, éternellement : hier, aujourd'hui, à tout jamais » (Hébr, 13:8). Et sa joie *demeure*, comme Il l'a dit, est elle aussi chose d'éternité. Sa substance reste inchangée, quand bien même ses motifs occasionnels ont changé. La joie de son innocence, Il l'a dépouillée avec le corps de son humiliation. L'allégresse de sa foi, de sa confiance en Dieu, c'est nous, ses membres, qu'elle a pour objet, depuis qu'Il siège à la droite de la Majesté divine, *semper vivens ad interpellandum pro nobis*. L'exultation de servir et de Se sacrifier s'est éteinte avec le feu de l'holocauste sur la Croix. Mais, ce qui « demeure », c'est en même temps – *in coelo* – que la joie de voir le Père « le vouloir ainsi », la joie corrélative – *in terra* – d'amener les hommes, ses frères, car c'est un cœur humain qui bat sur le trône de Dieu, à la béatitude, au parfait bonheur spirituel. « Les douleurs puerpérales de son âme, Il les voit, Il en est satisfait » (Isaïe 53:11). L'âme impulsive de Pierre, purifiée par les larmes qui suivirent le reniement, est devenue ferme et forte : « Toi, raffermis tes frères »... Jean, fils du tonnerre, répand sur la terre la brûlante lave de son amour. Thomas, titubant entre deux abîmes, croit et marche droit devant soi... Jésus, « derrière le voile », voit tout cela. Aujourd'hui même, à travers tous les siècles, le Sauveur glorifié voit nos faces tournées vers Lui, nos yeux pleins d'une prière muette : « Apprends-nous à T'aimer, Seigneur ». Et, quand nous dépouillons toute malice, envie, médisance, hypocrisie, lorsqu'il nous voit donc vainqueurs – *par notre foi* – cette joie suprême L'envahit et L'inonde. Car ce Dieu reste Homme. Telle est l'exultation que le Père « a préparée pour Lui depuis la création du monde », la joie qu'Il a payée de sa honte et de sa Croix, le ravissement qui sera sans bornes lorsque, Dieu tout en tous, l'Église de Dieu, tout entière rachetée, ne péchera plus jamais...

Cette VIII^e Station nous propose une méditation sur la joie du Christ. Amour et gratitude, pénitence humiliée, componction devant Celui que nos fautes ont percé, et dont elles assombrissent la joie : tels sont les sentiments qu'évoquent ces quelques réflexions. Mais *notre* joie, quelles en sont la nature et la qualité ? Qu'est-ce qui *nous* assouvit ? Ô Dieu, je ne puis que l'avouer : la coupe que trop souvent j'ai vidée, c'est celle des satisfactions médiocres, sordides, parfois avilissantes. J'ai dédaigné la joie de rafraîchissement, celle qui rajeunit l'âme. Tu ne défends certes pas nos petits plaisirs humains, pour peu qu'ils soient innocents et purs : la famille, l'amitié, l'amour sont d'aimables oasis dans le désert de cette vie. Et, si Tu créas la beauté, c'est pour qu'elle nous mène à Toi en nous dilatant le cœur. Les royaumes de ce monde sont tiens. Les arts, la musique, les lettres et les sciences T'appartiennent. Toutes les joies simples de la terre – faibles échos d'Eden – Tu les consacres, les purifies, les ennoblis, les « informes » et les remplis de ton Esprit. Mais Tu ne cesses pas, non plus, de nous enjoindre : « Poussez au large ! » L'esprit de l'homme vaut mieux que ces bagatelles, que ces allégresses et détente précaires... elles Te furent enlevées : comment nous seraient-elles garanties ? Mais la jubilation suprême, celle qui nous vient de Toi, du tressaillement en nous de ton Esprit, celle que Tu veux voir *demeurer* dans nos âmes, elle est dans cette saveur profonde, cette délectation des réalités célestes et spirituelles, qui n'a pas cessé de Te soutenir, Seigneur, ô mon Dieu, mon Frère aîné, sur la route du Calvaire.

Donne-moi, je t'en supplie par le Mystère de ta 8^e Station, ô mon Sauveur, d'entrer dans cette exultation comme Toi-même y es entré. Certes, la joie de l'innocence n'est pas pour moi, pécheur, souillé, homme impur et, comme Isaïe, sorti d'une race impure. Mais la joie que je *peux* connaître, c'est celle du pardon, de la réconciliation, si je me trouve en paix avec mon Dieu, si je m'abandonne entièrement à sa volonté. Et toutes les autres en jaillissent : confiance inébranlable, maintenue vivante par une symbiose sans rupture, service et sacrifice, mission des Soixante-Douze, alors qu'autour de moi le monde tend ses mains lépreuses et paralysées, ses mains impures et coupables, pour que Tu les guérisses, et son cœur vide, pour que Tu le remplisses... joie chaque fois, à tout coup, oserai-je dire. Mais joie plus pure encore, et comme théantropique, la plus sainte, la plus digne du Verbe incarné, parce qu'aucun égoïsme spirituel ne s'y insinue subtilement : celle que m'inspire le bonheur en Dieu des autres, les progrès de mes frères sur ta voie et la gloire qu'y trouve Celui dont le Nom se trouve

ainsi sanctifié. Telle est la joie de la *Via Crucis*.

Introduis-moi, Seigneur Jésus, dans cette essentielle joie. Elle ne pourra qu'éteindre en moi toute nostalgie des plaisirs médiocres, vils ou dégradants, et me préparer à ces heures solennelles d'épreuve où les satisfactions terrestres m'abandonneront toutes, à celle surtout où je me réveillerai en ta présence. Donne-moi par ton Esprit, pour cet assouvissement suprême où la bonté du Père trouve sa gloire, cette allégresse insoupçonnée des « filles de Jérusalem » : c'est une bénédiction, un enrichissement « dans les cieux », un assouvissement sans nausée ultérieure, une Piscine salutaire dont les eaux ne sont jamais stagnantes, un avant-goût de la Béatitude que réserve au *fidèle* la Droite de Dieu : *Notas mihi facies vias vitae, plenitudinem laetitiae cum vultu tuo, delectationes in dextera tua usque in finem*¹⁶.

¹⁶ « Tu me feras connaître le sentier de la vie ; Il y a d'abondantes joies devant ta face ; des délices éternels devant ta face » (Psaume, 16:11).

NEUVIÈME STATION

Jésus tombe pour la troisième fois

« Chute », nous l'avons vu pour la III^e et la VII^e Stations, c'est, pour Jésus, « défaillance », accablement d'une nature acculée à l'hallali, l'Épître aux Hébreux va jusqu'à dire : faiblesse¹, mais non péché, faute et transgression. C'est – comme le cheval renâcle devant la broussaille enflammée, mais saute quand même et franchit l'obstacle – notre nature humaine qui bronche : depuis le drame d'Eden, elle est restée claudicante. Jacob cherche à voir Yahweh face à face ; il échoue, se fait bénir, mais boite désormais. Certes, dans le Christ, les deux natures, unies sans fusion, restent distinctes : l'humaine est parfaitement capable de ne pas pécher ; la divine, absolument incapable de pécher². La Personne, en Jésus, régit l'humanité, lui communique son infrangible volonté du bien le plus haut ; et l'homme, en Lui, s'Il reste libre, n'est pas soumis à la concupiscence. Il lui faut, toutefois, « croître en grâce comme en sagesse »³, « apprendre » en souffrant « ce que c'est qu'obéir » et *se réaliser* ainsi, « parvenir à l'(humaine) perfection »⁴, donc, somme toute, ne devenir l'Homme parfaitement obéissant – de fait, « en acte », effectivement – qu'au dam, donc aux dépens, de quelque chose d'humain en Lui, qu'en violentant sa nature telle qu'il Lui a plu de l'accepter et de l'assumer. Où serait, sinon, le « mérite » du Christ *homme* ? N'oublions pas non plus que le Sauveur ne S'est pas contenté de ramener, en Lui, la nature humaine – la vôtre et la

¹ *Astheneïais* (Hébr, 4:15).

² Car alors elle se renierait, s'anéantirait, serait une autre.

³ Cf. Luc, 2:40.52. En *grâce*, non seulement « devant les hommes », qui ne connaissent que les « fruits », les apparences, mais, précise saint Luc, aussi « devant Dieu », qui, « scrutant les reins et les cœurs », voit, dit Jésus Lui-même, in *abscondito*, dans le plus secret, le plus intime réduit du cœur humain.

⁴ *Teteleiôtheïs* (Hébr, 5:9).

mienne – au niveau d'où l'avait fait déchoir le premier Adam. Il fait plus que restaurer ses frères dans la perfection première de l'espèce. S'il S'était borné à cette dernière entreprise, notre nature atrophiée, dès lors paralysée, en quelque sorte aliénée, aurait certes à passer par la douleur avant de se réadapter à l'exercice de dons et d'une vie supérieure à notre actuelle condition et, sous le régime consécutif à la Chute, (relativement) inaccessibles, mais non pas absolument transcendants à toute nature créée. Mais le Christ nous invite et nous aide à nous *déifier*⁵; cette fois, les dons et la vie qu'Il nous propose sont absolument inattingibles, transcendants, incommensurables⁶ : il s'agit ni plus ni moins que de nous inclure dans le *circulus intratrinitaire*, de « nous faire participer à la nature divine » (2 Pierre, 1:4). Quoi d'étonnant qu'aux yeux des Douze eux-mêmes de telles prétentions, de telles fins, aient paru « impossibles à l'homme », signifier sa disparition comme tel – étant donné ce qu'il est effectivement depuis la Chute – impliquer sa « diminution »⁷ jusqu'à l'anéantissement, ou plutôt jusqu'à une espèce de *trans-naturation*. Le but que le Rédempteur propose à l'homme déchu implique donc ni plus ni moins que sa MORT. Et, puisque, selon saint Jean, « nous ne voyons Dieu tel qu'Il est que lorsque nous sommes devenus semblables à Lui » (1 Jean, 3:2), on comprend la parole de Yahweh : « Nul ne peut Me voir et *vivre* » (Exode, 33:20), subsister encore sur le plan de ce devenir qui dément l'être au lieu de le manifester⁸.

D'où la « chair de poule », le frisson de tout l'être, ressenti par les hommes de Dieu sous l'Ancienne Alliance, quand le « Dieu redoutable » Se manifestait. Toujours, cette vision impliquait à la fois l'enténébrement des « puissances » et l'horreur sacrée de se sentir « mourir », sombrer, vider de sa jactance ontologique et moelle animale, alors qu'on s'offre en sacrifice, littéralement en holocauste spirituel⁹ ; puisque l'Esprit, « Feu dévorant », consume indiciblement ce qu'il y a en nous d'à la fois ultime et premier, la « graisse » et le sang même de l'être, le « cœur », cet « esprit » qui

⁵ *Christo conformari, id est deificari*, parole de saint Bernard qui dérive entre autres de Romains, 8:29 ; 1 Cor, 15:49 ; 2 Cor, 3:18 ; Phil, 3:21 ; Col, 3:10.

⁶ Matt, 17:20 ; 19:26.

⁷ Jean, 3:30.

⁸ Cf. Deut, 4:24 ; 9:3 ; Hébr, 12:29.

⁹ La victime rituelle n'était-elle pas vidée de son « Âme », de son principe animateur, que charriait, croyait-on, le sang plus « soutiré » que répandu ?

nous vient de Dieu¹⁰, dépôt céleste, « talent » par excellence (Matt, 25:14-30), et qu'il nous faut rendre entre les mains du Père...

« Comme le soleil se couchait », dit la Genèse – ce « jour » dont parlera Jésus¹¹, la paisible clarté de nos facultés « normales », éclairées et guidées par la foi – « un profond sommeil s'empara d'Abram », un engourdissement, une ligature, une Paralyse d'En-Haut frappant d'impuissance cette paralysie d'en-bas (Matt, 26:46) qui se prend pour mouvement et vitalité. Alors, « une obscurité profonde », une Nuit, « et une terreur », un dépaysement ontologique, « tombèrent sur Abram ». Et c'est alors, seulement, que Yahweh lui parle (Gen, 15:15). Or, Jésus a voulu partager notre condition : celle d'Adam fidèle, mais celle aussi qui naquit de la Chute, saint Paul dit : *servile*. S'Il ne pouvait accepter d'en partager le péché, au moins pouvait-Il, et a-t-Il voulu, prendre sa part – la première, par excellence, au suprême degré – de l'effort qu'Il nous invite à opposer à la tentation, et du prix douloureux qu'il nous faut payer cette résistance. Les voies divines, même suivies, nous sont dures – les Douze n'ont eu qu'un cri pour l'avouer – mortelles à ce que nous avons de mortel. Elles sont, comme l'écrit aux Corinthiens l'Apôtre, une « vie engloutissante » (2 cor, 5:4) – non plus la « terre » s'entr'ouvrant pour dévorer Décius, mais le Ciel. Le même Esprit qui nous suggère de « goûter les choses droites »¹², de préférer la justice du Royaume à toute valeur créée, sait si bien qu'il nous en coûte d'habitude horriblement, qu'Il S'offre aussitôt à nous « faire jouir de *Son* réconfort » : *in eodem Spiritu recta sapere, et de Ejus consolations semper gaudere*.

¹⁰ Hébr, 4:12 ; 1 Thess, 5:23.

¹¹ Westcott, en son commentaire sur Jean, 9:4 ; 11:9-10 – dans la fameuse édition du *Speaker* – note qu'en l'occurrence « nuit et jour doivent être entendus dans leur acception la plus large, comme des périodes de repos et d'activité quant à l'objet en vue ». Pour Jean, 9:4, les plus anciens manuscrits portent : « Tant qu'il fait jour, il faut que nous accomplissions, etc. » Le Sauveur englobe donc avec Lui tous les siens. Il n'en est que plus frappant de Le voir, par conséquent, associer la « nuit » à l'idée de *heurt*, d'achoppement, de défaillance, de chute sur la *Via Crucis* (Jean, 11:9-10 ; 12:35 ; cf. Ps. 90:11).

¹² Cf. Col, 3:1 ; Phil, 3:14.20 ; Matt, 6:33.

DIALECTIQUE DES TROIS CONCUPISCENCES

À chacune de ses défaillances, le Sauveur Se bute à l'une des trois concupiscences (1 Jean, 2:16). D'abord, à celle de la *chair*. De légitimes et licites appétits, d'instincts physiques accordés par la Providence en guise de moyens, elle tend à faire des fins en soi : ce qu'il y a de plus relatif se voit élevé au rang d'absolu. Eve, « voyant que le fruit de l'arbre était bon à manger », du coup, perd de vue tout le reste... Ce qui n'est bon qu'à manger, devient pour elle, *ipso facto*, bon en soi, absolument bon, LE Bon, parce que cette possession, ce « butin » (Phil, 2:6), elle se l'identifie par sa convoitise, et qu'elle voit *tout* l'être, l'incrée comme le créé, déployé autour d'elle comme sa plénitude, comme une annexe ontologique, elle-même trônant au centre de cet univers en norme souveraine – alors qu'« un seul est Bon : Dieu »¹³.

Au Désert – car l'égoïsme dresse l'homme comme un monolithe, seul valable, seul existant, au centre d'un monde qui n'a de présence que par lui, pour lui et en lui – en ce Désert dont la Tentation L'environne, Jésus épuisé par le jeûne – à l'inverse d'Eve et d'Adam, qui jouissent à fond d'un univers désiré dans l'équilibre et possédé suivant la norme – Jésus donc est, par Satan, provoqué non pas même à satisfaire sa chair, mais tout bonnement à la sauver, par un miracle, à réaliser, non ce que saint Jean appelle un « signe », un *sêmeïon*, une manifestation de la bonté divine, révélant aux hommes le caractère paternel de Dieu, mais un *teraton* (Jean, 4:48), un prodige relevant non du surnaturel, mais du merveilleux, portant de la sorte atteinte à l'ordre normal, établi par la Sagesse, pour assouvir les besoins de sa propre chair. Le Christ refuse : « La moindre parole de Dieu, *d'abord...* La loi universelle avant tout ! » De même, à Gethsémani, Il se refuse à mobiliser douze légions d'Ange à son secours. Eve accepte le fruit de l'arbre, « bon à manger » ; mais au pain de la Tentation, tout aussi « bon » en soi (Ps. 103:15), le Messie préfère le bien supérieur de l'humilité, de l'obéissance, de l'attention à la parole d'En-Haut : « O Yahweh, Tu M'as percé les oreilles » – hébraïsme pour : Tu M'as rendu attentif – « Je viens donc, *pour* accomplir ta volonté. Car ta Loi, Je la garde avec joie au plus profond de mon cœur »¹⁴.

¹³ Matt, 19:17 ; Marc, 10:18 ; Luc, 18:19.

¹⁴ Psaume 39:8. Littéralement : *au centre de mon corps*, comme si cette Loi divine

La deuxième des trois concupiscences est celle des « yeux » (1 Jean, 2:16). Eve trouve le fruit « agréable à la vue », fait pour la volupté plus haute du goût, du sens esthétique. Il s'agit de satisfaire et de flatter, non plus l'appétit physique, mais l'appétence intellectuelle. Nous voici passés, dirait Pascal à propos des « trois ordres », des « grandeurs de la chair » à celles « de l'esprit »¹⁵. Mais les « yeux », le regard virtuellement annexionniste, « intentionnellement » vainqueur et conquérant, que l'homme déchu jette sur le monde, l'Écriture nous en donne encore une autre explication : « Le sage (de ce siècle) a ses yeux à la tête » (Eccl, 2:14). Adam dégénéré se délecte à l'étude de l'illusion ; ce qu'il appelle « science », c'est la recherche du mensonge (Ps. 4:3). Les avertissements n'ont cependant pas manqué : « Ne vous laissez pas entraîner par les pensées de vos cœurs, ne suivez pas l'entraînement de vos yeux : cette connaissance est une fornication » (Nombres, 15:39). Car il y a le *mariage* d'une pensée durablement accordée au *sens* de ce monde, aux divines constantes qui s'y manifestent, et le *libertinage* du dilettantisme, de l'insatiable et inassouissable curiosité¹⁶. Telle est aussi l'interprétation de saint Augustin : pour lui, la deuxième concupiscence signifie le désir de l'expérience en vue d'une connaissance sans au-delà, la curiosité pour elle-même, la stérile science d'en-bas, par laquelle l'homme, ce *voyeur* du cosmos, singe Dieu, observateur *in abscondito*¹⁷, *contemplateur*, nous dit Platon, installé au plus intime des créatures : en ce qui, chez elle, est « racine de l'être ».

Cette concupiscence nous enfle comme baudruches, fait de nous des fantoches, de faux dieux ; elle n'est qu'aliénation, folie, séduction, car elle nous amène à dire en notre cœur : « Moi, et rien que moi », ce qui, déjà, constitue la troisième concupiscence¹⁸. À la tentation de Satan, qui Lui suggère d'abandonner la sécurité du Temple pour la splendeur du risque, de la « disponibilité » (comme dirait Gide), de la chute dans le vide, Jésus répond : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton

était elle-même le cœur transmettant la pulsation vitale à tout l'être (cf. Psaume 21 :15). Voilà ce que Yahweh exigeait d'Israël (Deut, 6:6). Tel est le critère du juste (Psaume 36:31; Isaïe, 51:7) ; tel, le destin de tous quand surviendra le Messie (Jér, 31:33). La loi ne sera plus gravée sur des tables de pierre, mais au plus profond des cœurs (Exode, 32:15-16 ; Prov, 3:3 ; 7:3 ; Ezéchiël, 11:19-20 ; 18:31).

¹⁵ Pascal, *Pensées*, édit. Brunschvicg, Paris, 1900, n° 793, pp. 695-697.

¹⁶ « D'innombrables pensées (s'agitent) dans le cœur de l'homme, mais la pensée de Dieu demeure, unique » (Prov, 19:21, texte hébreu).

¹⁷ *Confess.*, 10:35 ; cf. Matt, 6:4.6.7.

¹⁸ 1 Cor., 8:1 ; 13:2 ; Isaïe, 44:23 ; 47:10.

Dieu », tu ne L'accuseras pas aux voies anormales, tu ne Le pousseras pas à bout... C'est se contenter du *sapere ad sobrietatem*.

Nous venons de le voir : la deuxième concupiscence débouche tout naturellement sur la troisième, celle qu'évoque cette IX^e Station. Et cela se conçoit : le connaître est identique à l'être. Celui-ci, plus il est « dru », riche, débordant, plus la connaissance lui « revient », l'étend à l'univers. Eve, s'apercevant « que ce fruit est désirable pour l'intelligence » (deuxième concupiscence), « dès qu'elle ouvre les yeux » (satisfaction de cette convoitise), « connaît le bien et le mal : la voilà semblable à Dieu ». Et c'est dans un passage « jahviste » de la Genèse que, non pas Elohim, mais le Dieu du Buisson Ardent, *l'Ens a Se*, Yahweh, proclame avec ironie : « Voici l'homme devenu comme l'Un de NOUS », par (et pour, à cause de) « la connaissance du Bien et du Mal ». Adam croit avoir dépassé les polarités, la sphère des oppositions ; il juge le bien et le mal – Dieu et Satan, mis en équation par lui – parce qu'il leur est, s'imagine-t-il, supérieur, transcendant, identifié qu'il est, je ne dis même pas à l'Un, détermination première, mais à l'Absolu, à cette Totalité inconcevablement simple qui « précède » et dépasse l'Un, à l'au-delà de l'être, à l'Adwaïta de la métaphysique védantique : océan d'une telle plénitude qu'il nous apparaîtrait indifférenciation. Voici donc l'homme semblable, croit-il, à ce Yahweh, Dieu dont le Nom signifie la Source éternelle de l'Être, le PAR-SOI. « Vos yeux s'ouvriront et vous serez comme Elohim, connaissant (d'En-Haut, pour ainsi dire, et jugeant équivalement) le bien et le mal » jusque dans leurs principes (tenus pour respectivement parallèles). Autrement dit : vous serez Norme souveraine, du fait même de votre exaltation au delà de tout le relatif. Ce Yahweh-Elohim, cet Unique en qui s'affirme mystérieusement le Divers, c'est à Lui qu'Adam s'imagine s'être égalé, identifié, par la *judicature universelle*¹⁹. Or, que peut-il résulter d'une telle concupiscence – la deuxième – à la supposer satisfaite ? L'homme se croit mûr, dit Dieu Lui-même dans la Genèse, pour « avancer la main sur l'Arbre de Vie » (troisième concupiscence), « manger de son fruit, et vivre éternellement », comme un autre *Ens a Se*. Il dira : « Moi, et Moi seul », annonce Yahweh chez Isaïe ; Il deviendra lui-même, précise saint

¹⁹ Jésus nous pressera de ne plus juger, puisque seul l'Esprit-Saint, achèvera saint Paul, est capable de le faire quant à l'essentiel, au secret des êtres, qui seul compte. Ne pas oublier que, dans le vocabulaire du Nouveau Testament, « juger » est synonyme de « régir » ou « gouverner » (cf. Matt., 19:28 ; Luc, 22:30 ; Psaume, 71: 1-4).

Augustin, son propre principe et son propre bien²⁰. Il ne pourra, dès lors, envoûté par sa propre perfection²¹, que s'aimer tel quel, aux dépens de l'amour revenant, en saine justice, au Créateur. Comment pourrait-il, conclut saint Augustin, ne pas mépriser Dieu, voir Le haïr, puisque « nul ne peut servir deux Maîtres à la fois » ?²² Hypnotisé par sa propre *justice*²³, par sa propre droiture et rectitude essentielle²⁴, par sa perfection personnelle – à ses yeux véritable proie et butin²⁵ – il s'y installe, s'y carre, l'assied elle-même comme un monument d'éternité, comme une « colline immémoriale »²⁶, promise à la stabilité par excellence ; ce qui l'amène inéluctablement à méconnaître, voire ignorer radicalement la « justice » de Dieu (voir note 23), donc à lui refuser son adhésion (Rom, 10:3). Toutes choses, en cet univers, n'auront donc l'être que pour refléter l'homme et en vertu de cette ordination à lui ; l'homme ramènera tout à soi, au lieu d'admettre que tout soit consacré, lui-même inclus, à Dieu manifesté comme loi, sens suprême, *Dharma*. C'est le chaos cosmique sous les apparences de l'ordre. C'est l'ordre, visage visible du Verbe avant l'Incarnation, fondamentalement subversé, tourné contre lui-même... Le Verbe dans le monde, comme principe et « sens » (Soloviev), se trouve aussi bafoué, aussi réduit au rôle de souverain ligoté, que le Verbe incarné dans le prétoire. C'est la dérision greffée sur la révolte²⁷.

²⁰ *De Civit. Dei*, 14:13.

²¹ Conquête de haute lutte et saisie « comme une proie », à l'encontre de Phil, 2:6.

²² Matt, 6:24 ; Luc, 16:13 ; saint Augustin, *op. cit.*, 14:28.

²³ Est « juste » celui à qui l'on ne peut rien reprocher. La justice est donc une notion relative. Elle caractérise une conduite régie par l'équité. Dans l'Écriture, elle est, étant donnée la Chute, la conséquence immédiate de la « participation à la nature divine » (2 Pierre, 1:4).

²⁴ Fictive et imaginaire, bien entendu : parce qu'il récuse la Loi de Dieu, l'homme devenu incapable de « sortir de soi » s'enfle aux dimensions de l'univers et se prend lui-même pour la Loi.

²⁵ Cf. Phil, 2:6.

²⁶ Cf. entre autres, Genèse, 49:26. Nous réservons l'adjectif *éternel* pour qualifier ce qui se réfère, dans la religion juive, à l'*Olam habba* ou « monde à venir ».

²⁷ Ne pas oublier que l'Incarnation se prolonge en l'Eglise. Le texte de Bossuet sur l'Eglise qu'on aura retrouvé dans ces pages est tiré de son *Sermon sur la Compassion de la Sainte Vierge*.

LA TROISIÈME TENTATION ANNONCE LA TROISIÈME CHUTE

Lors de la tentation au Désert, c'est, devant Jésus, le panorama déroulé de « tous les royaumes du monde avec leur gloire », de toutes les « grandeurs » pascaliennes relevant des « ordres » inférieurs – de la « chair » et de l'« esprit » – avec leur charme, leur « valeur », leur enchantement, ce qu'elles apportent à l'homme de « divertissement » (encore au sens pascalien), d'ivresse, de griserie.

Cette « gloire », c'est de pouvoir²⁸ ramener à soi tout cela : « Cette inexhaustible richesse de l'univers, c'est de moi, par moi, pour moi », proclame cet escroc, parodiant Romains, 11:36 par sa présomption d'aséité. Lui, qui « a perverti sa sagesse à cause de sa splendeur » – de la gloire qu'il s'attribue – voici qu'en réalité, du milieu même de son être » – de son *cœur*, délibérément retranché de Dieu – « un feu jaillit qui le dévore », qui ne cesse de le réduire à l'état de déchet ontologique, de cendres : « Quant à l'éternelle vie, il n'est déjà plus »²⁹. Lui, dont la faute a « troublé la terre », bouleversé le cosmos, « ravagé le Royaume » de Dieu inauguré dans l'Eden, et qui, de ce paradis, « le monde, a fait un désert », il « a ruiné son pays, fait périr son peuple », l'espèce entière. Il s'est dit : « je suis souverain à jamais » ; ce précaire s'est pris pour le Nécessaire. « Carré dans la sécurité » qu'il s'attribue, « il a dit en son cœur : *Moi, et rien que moi !* » Mais, conclut le prophète, « il n'a pas pris garde à la fin » qui le guette³⁰.

À son tour, Jésus Se voit transporté par le Diable « sur une très haute montagne – l'« altitude de Satan »³¹, l'anti-Horeb, cette « montagne de *l'assemblée* », de la « légion » (Luc, 8:30), de la contre-Église, où prétend trôner, « à la droite de la Majesté » démoniaque, de *Son* « Père » (cf. Jean, 8:44), celui que Soloviev, par contraste avec le Christ, *Dieu-Homme*, appelait *l'Homme-Dieu*³² et là, passant en revue

²⁸ Ou de s'imaginer pouvoir ; c'est tout comme, en l'occurrence !

²⁹ Ezéch, 28:17-19.

³⁰ Isaïe, 14:12-16; 47 :7-8.

³¹ Apoc., 2:24 ; le grec porte évidemment *ta Bathê*, les *profondeurs* ; mais la Vulgate traduit : *altitudines*, comme si les montagnes du Diable dressaient leurs pics vers le nadir...

³² Cf. Isaïe, 14:13. Ce prophète fait dire à Lucifer, avant sa chute : « Je monterai dans les cieux ; au-dessus des étoiles de Dieu (c'est-à-dire de toutes les hiérarchies angéliques) j'élèverai mon trône (comme Yahweh-Tsébaôth, roi des milices stellaires). Je siégerai sur la montagne de l'assemblée, dans les profondeurs du Sep-

« tous les royaumes *du monde* » de « *ce monde* » dont le Diable est le « prince » et même le « dieu »³³ – Il s'entend dire : « Toute la puissance et la gloire de ces royaumes », tout ce qu'ils ont à la fois de réel et d'idéal, leur fait *et* leur sens, la jouissance et l'intelligence – les « grandeurs de chair » et celles « de l'esprit » – « tout cela, je Te le donnerai. Car tout cela m'a été livré » par la défaillance d'Adam, cet imbécile vice-roi de l'univers pour le compte de Dieu. À Toi, fils d'Adam, successeur évincé, je veux bien restituer ce patrimoine que ton protoplaste m'a vendu, bien avant qu'Esau cédât son droit d'aînesse à Jacob pour un « plat de lentilles », pour un « fruit », une jouissance immédiate, d'une bien autre gravité que le potage des deux fils d'Isaac !...

...Cet usurier prétend, somme toute, rendre à l'homme son gage moyennant hypothèque. Plus précisément, il lui rétrocède l'usufruit, à condition que, solennellement, définitivement, on lui abandonne la nue-propriété (mais il a plus d'une arrière-pensée dans son sac à *malice*) : Je te rendrai, dit-il à l'homme en la personne du Christ, cet héritage qu'un jour tu m'as stupidement cédé, comme un joueur son patrimoine, comme un matelot ivre sa paie dans un cabaret borgne... « Si tu te prosternes devant moi, tout cela, qui t'appartenait, sera derechef à toi ! » Abandonne d'abord le Royaume de Dieu, et tu recevras tout le reste par surcroît... Sois mon vassal, reconnais-moi pour suzerain, fais-moi hommage de ce royaume « terrestre », de cette création physique, et je te rends tout cela, sans jamais plus y fourrer mon groin. Tu peux m'en croire, foi de Satan !

Mais la réplique foudroie, immédiate : « Il est écrit : Tu adoreras le Seigneur tout Dieu, et tu ne serviras que Lui seul ». IL EST ECRIT... Même provoqué à tirer de son propre fonds la riposte aux suggestions démoniaques. le Verbe incarné tient à ne rien dire qu'Il n'ait entendu du Père³⁴. Il cite donc la Loi... Divine, mais donnée aux hommes par le truchement de l'Église, elle L'engage, Lui, l'auteur et la vivante réalité de la Loi. Et de citer le Deutéronome, mais lui faisant

tentrion. Je franchirai le sommet des nues : je serai semblable au Très-Haut ». On remarque l'emploi du mot « profondeurs », plus exactement « flancs », parois d'un précipice, en rapport avec la « montagne ». De nombreuses traditions initiatiques associent le séjour du « Roi du monde » au *Nord* (c'est le mythe du mont Mérou). De même, « l'assemblée » désigne, dans les mêmes enseignements ésotériques, le centre initiatique groupé autour du *Manou* (l'Agartha). Voir nos *Réflexions sur Satan en marge de la Tradition judéo-chrétienne*.

³³ Jean, 12:31; 14:30 ; 2 Cor, 4:4.

³⁴ Jean, 5:19, 8:28.

subir un significatif coup de pouce. Où le Saint Livre avait : « Tu *craindras* le Seigneur ton Dieu », formule régissant les seuls rapports de conduite, de moralité religieuse, Jésus, mettant fin à l'équivoque satanique, fait clairement comprendre à l'Adversaire qu'Il n'est pas dupe : en fait, l'homme n'a jamais régi le monde que pour le compte de Dieu. Dès lors, il ne pouvait vendre au « Serpent » *ce qu'il ne possédait pas*. Le *quae mihi tradita sunt* n'est qu'un mensonge de plus au passif du Diable : la création tout entière appartient à Celui de qui l'être lui vient. Dieu est le Maître parce qu'Il est l'*Ens a Se*. Aussi le Sauveur précise et rectifie-t-Il : tu ne te contenteras pas de *servir* Dieu, comme dit la « lettre » du Deutéronome, mais « tu *adoreras* le Seigneur ton Dieu », *Seigneur* parce que *Dieu*, par conséquent, « tu ne *serviras* », tu ne « *craindras* », pour parler comme l'Ancienne Loi, « que Lui seul » (Luc, 4:5-8).

Où le Démon parlait du « bien » comme du « mal », c'est-à-dire somme toute de deux *accidents*, de qualités susceptibles de jugement et d'évaluation, indifférentes à l'Être et plus encore à l'absolue Réalité qui transcende tout être, toute positivité *ipso facto* déterminée, le Rédempteur ne veut connaître, à l'encontre de ce dualisme, de cette polarité relative, qu'UN SEUL, absolument pris ; et cet UNIQUE, *tel quel*, ne doit sa « bon-té », son « bien », à aucune « table de valeurs » régissant sa *conformité*, même parfaite, parce qu'Il est BON. Loin qu'Il soit « bon » parce qu'en Lui se réaliserait l'idéal du « bien », il n'y a de notion du « bien » qu'en vertu de cet « Unique » qui est « bon ». La réalité concrète du Dieu vivant tient lieu de norme³⁵ ; et, du coup, tout le boniment du Reptile au pied de l'Arbre édénique se love dans le vide.

Le Messie respecte, jusqu'à ne pas même tenter de les connaître, les « temps », dispensations, stades et desseins du Père, à réaliser dans le cadre « successif » de l'Histoire. Le jour viendra, que seul connaît le Père céleste, où « l'empire du monde » passera pour toujours « à notre Seigneur et à son Christ, et Il règnera dans les siècles des siècles » (Apoc, 11:15). Satan, toutefois, offre au Messie ce même empire, tout de suite, sans graduelle maturation, sans patience ni souffrance, sans le payer d'efforts ni d'épreuves, sans tenir aucunement compte de la Loi, mais comme l'avait tenté Adam, en contrebande et par escroquerie, par effraction, subrepticement, par coup de force magique. Mais l'agir répondant à l'être puisqu'il en dérive, accepter du Démon la

³⁵ Matt, 19:17 ; Marc, 10:18 ; Luc, 18:19.

vice-royauté du cosmos, c'est en réalité tenir Satan pour créateur et providence, pour « être nécessaire » ; c'est l'adorer : *si cadens adoreris...*

– Retire-toi, dit Jésus³⁶.

Car le Sauveur connaît *son* Père. Mais l'homme déchu, insurgé contre Dieu, claquemuré depuis la Faute dans une autre nature³⁷, que le Père des lumières n'a ni voulue, ni créée telle ? De qui la tient-il, cette condition nouvelle, caricature de la « figure d'homme » présente à la pensée divine, celle qu'ont entrevue certains prophètes – Daniel, par exemple – et qu'a réalisée, manifestée, objectivée ici-bas Jésus de Nazareth ? – Il la doit à *son* père, au géniteur de *cette* nature truquée qui ne correspond telle quelle à rien de pensé par Dieu, et qui nie, dément, trahit, défigure et bafoue la pensée divine, ses vues sur l'homme, sa notion même de l'homme, si j'ose dire. Son actuelle humanité, il la doit au faussaire responsable de cette antinature mystificatrice, de ce *mensonge* : congénitalement, depuis la Chute, « tout homme, par sa présence même, est une prolotion du mensonge »³⁸. Car le Diable, explique Jésus, c'est celui de qui les hommes dégénérés sont issus comme tels : c'est leur « père » (Jean, 8:44). Et les trois concupiscences auxquelles ils s'abandonnent³⁹ sont les fermentations de leur maudit père, en lui stériles, mais qu'il réussit à faire passer de l'intentionnel à l'actuel, grâce aux orgueilleux crétiens⁴⁰ que sont ses, dupes, ses « fils ».

« Dès le principe », nous dit encore le Christ dans le même passage de saint Jean, ce père a dévoré ses enfants, « a été homicide ». Aux origines même de l'homme, d'abord – non seulement dans l'acception purement historique, épisodique, de l'attaque contre l'intégrité d'Adam, l'homme-type, « assassiné » quant à l'essentiel de ce qui constituait son humanité élevée à l'ordre surnaturel, mais absolument *ap' arkhés*, « à partir du principe » même de l'homme – Satan frappe l'homme, le tue, fait disparaître du cosmos l'homme véritable, en l'amenant à trahir son propre principe, cet esprit de Dieu

³⁶ Dans Matt, 16:23, Il dit : « Décampe derrière Moi, Satan ! » Jean, 1:1 nous apprend, en effet, que le Verbe a son être devant Dieu, *face* à Dieu, comme un miroir : *pros ton Theon*.

³⁷ Parodie des métamorphoses mentionnées par Phil, 2:6-8, par le récit de la Transfiguration, par saint Luc à propos des pèlerins d'Emmaüs, par l'expression en *hetera morphê*, dans Marc, 16:12.

³⁸ Cf. Ps, 61:10 ; 115:11.

³⁹ Et qui n'en font qu'une, ternaire d'en-bas (passage de 1 Jean, 2:16 à 1 Jean, 2:17).

⁴⁰ Crétiens, *parce* qu'orgueilleux.

qu'Elohîm lui insuffla, ce *chayîm* dont la Genèse parle au pluriel parce qu'à la fois « image » statique et « ressemblance » dynamique. Mais, s'il ne peut considérer qu'avec animadversion le « principe » de l'homme, qui est le Verbe⁴¹, c'est parce que lui-même, Satan, dit encore Jésus, « n'est point demeuré dans la vérité... Il n'y a pas », actuellement, il n'y a plus, « en lui, de vérité ». Or, la « vérité », on le sait par maintes paroles du Christ, n'est pas seulement adéquation passive, correspondance conceptuelle, ressemblance, mimétisme et psittacisme, mais effective réalisation, identification concrète : on « fait la vérité », on « devient vérité » ; on *est*, dans l'intime accord de son essence et de son existence, « véritable », « témoin fidèle et véridique », par sa vie même, de son propre archétype en la pensée de Dieu. De tous les hommes, affirme l'Apocalypse, le Messie a seul été ce *testis fidelis et verus*. Mais les démons, dit l'Apôtre Jude, « n'ont pas conservé leur principe, ils ont abandonné leur demeure », leur état d'être, le niveau ontologique qui les « situe » dans l'ensemble, dans l'univers des créatures. Ayant trahi ce qui les posait dans l'être véritable, dans l'assentiment effectif et total, dans l'adhésion de tout ce qu'ils étaient et de tout ce qu'ils avaient à la seule Source de réalité sans ombre et sans illusion, ils se sont constitués leur propre « principe », et, pour pouvoir devenir légion, ils se sont faits contagion. D'après saint Grégoire le Grand, les hommes seraient appelés à remplacer ce tiers des Anges que, suivant l'Apocalypse, Lucifer entraîne dans sa révolte⁴². D'où la rage démoniaque contre l'espèce des « supplanteurs »... La mystique spéculative de l'Islam n'enseigne-t-elle pas que les esprits rebelles se sont élevés contre l'apothéose (future) de l'homme, ce parvenu ?⁴³ Et saint Paul ne nous avertit-il pas que nous « jugerons » même les Anges ?⁴⁴ Or, cette judicature est essen-

⁴¹ Adam est l'image créée de Dieu ; le Logos, son Image incréée. Mais comment la créature pourrait-elle se conformer, se configurer à l'instar de l'Ineffable et de l'Inaccessible (1 Tim, 6:16) ? C'est donc, nous dit saint Athanase, par sa ressemblance avec l'Image divine du Père, avec le Verbe – comme l'écho répète, non la pensée, mais la parole – que l'homme devient à son tour effigie de Dieu (Cf. Rom, 8:29).

⁴² « Après la Résurrection », dit Jésus, « les hommes seront pareils aux Anges », ce qui, ne pouvant, pour qui s'en tient à la moderne angéologie des Latins, s'appliquer à l'incorporité des « esprits purs », ne peut, en cette hypothèse, viser que l'identité des activités entre *sundouloï* humains et angéliques.

⁴³ Entendons : la *species viri* de Daniel, l'Homme céleste de l'Apôtre, l'Homme universel de l'ésotérisme musulman, l'Archétype divin de toute créature raisonnable et incarnée.

⁴⁴ Voir note 19, plus haut.

tiellement l'affaire de Celui qui est Lui-même la Loi : le Verbe. Il suffit qu'à chaque créature responsable Il Se manifeste en pleine lumière, dans l'inexorable jour d'une âme exerçant son activité sans images ni concepts, sans l'ivresse qui monte des sens et de la connaissance sensorielle⁴⁵, pour que cette créature, implacablement éclairée jusqu'au plus intime de son être, se voie, s'apprécie, se constate, se juge, devienne pour soi-même la Main traçant, à Babylone, des signes sur la muraille (Hébr, 4:12-13).

Si, dans le Christ, au témoignage du Maître Lui-même, « le prince de ce monde n'a rien » à soi – ni de soi, ni pour soi – le Verbe, hélas ! n'a plus rien à Soi dans l'être de Satan. Le Diable est, quant à l'être, non comme Démon, mais comme créature, de Dieu : mais il n'est plus à Dieu, ni pour Dieu. Et, comme « la vérité n'est pas en lui » – cette Vérité vivante qu'il tente de contaminer lors de la tentation dans le Désert – comme « il ne s'est pas tenu debout dans cette Vérité » qui est comme une atmosphère, un milieu vivifiant où devraient être « plongées » toutes les créatures⁴⁶, le Diable, « lorsqu'il profère le mensonge » (Jean, 8:44) – ce meurtre intentionnel et virtuel de la vérité, cette négation des essences – « il parle de son propre fonds », il manifeste les profondeurs de sa nature corrompue, qui se veut, faute de mieux, *source*... mais de tout mal : qui ne peut dispenser la vie, s'affirme maître de la vie en prodiguant la mort. Satan, « menteur, est le père des menteurs », de toutes les créatures qui, grâce à lui et comme lui, font refluer sur lui-même, sur son propre cours, le fleuve « sorti d'Eden » (Genèse, 2:10), le fleuve de la vie. Dès lors, les créatures ayant subi la contagion, au lieu de louer le Créateur, Le nient, en Lui-même et dans son œuvre. Une boussole dont l'aiguille se tourne vers le Sud, une héliotrope orientée vers le sol, tel est l'homme engendré à la vie de mensonge, à la pseudo-vie par cet *autre* « père », non plus « céleste », mais « infernal », par ce pseudo-père, et tel est son témoignage. On traduit parfois *ho Patêr autou*, dans Jean, 8:44, par « père du mensonge ».

Le Démon est alors fauteur et responsable, non seulement de

⁴⁵ On lira utilement, sur la psychologie des âmes séparées du R. P. B. de Vregille, S. J., *L'Attente des saints d'après saint Bernard*, dans la *Nouvelle Revue Théologique*, Louvain, Mars 1948, pp. 225-244.

⁴⁶ À l'inverse, cet « éon » subversé par la Chute est « plongé tout entier dans le Malin » (1 Jean, 5:19). Bérulle a dit que « Jésus-Christ est le (vrai) monde dans lequel nous vivons ». Et l'on se rappellera la fréquente formule paulinienne d'immanence mystique, « dans le Christ-Jésus ».

l'homme dont l'être même est un démenti, dont la vie même crie : « Dieu n'est pas », mais aussi de toute l'illusion centrifuge dans le monde, de ce mirage universel, mystification tragique en vertu de quoi les hommes cherchent l'être loin de l'Être, la réalité loin du Seul Réel, la connaissance loin de la Pensée subsistante, vivante et vivifiante (cf. Ps. 4:3).

D'UNE SYPHILIS DE L'ÊTRE

« Retire-toi », dit Jésus. Et Satan déguerpit « pour un temps... jusqu'à une autre occasion ». De fait, « le prince de ce monde revient » ; « la puissance des ténèbres trouve (enfin) son heure »⁴⁷ : son « occasion » commence à Gethsémani, s'affirme dans les trois « chutes » symboliques sur la Voie douloureuse et culmine sur la Croix durant les « ténèbres ». Celles-ci « couvrent toute la contrée », littéralement : la *terre*, et l'on sait quel sens a ce vocable dans la langue de la Bible et du Credo. Phénomène réel, historique ; n'y voyons cependant pas un simple « fait-divers », un épisode « brut », mais un double *signe* en même temps : de la Nuit stérile où le genre humain plonge, aveuglé ; et de cette Nuit féconde qui s'étend sur l'humanité de Jésus-Christ, « couvrant cette terre », ce qu'il y a de terrestre dans le Sauveur. C'est au sein de cette Nuit que sombre et S'abîme le Grain sacré promis à l'enfouissement, « mon Serviteur le Germe »⁴⁸. À cette « puissance ténébreuse », Il S'abandonne pour l'énerver, pour lui arracher son dard venimeux, pour le recevoir en son propre flanc – et l'y cacher à jamais⁴⁹. Cette déréliction du Bien-Aimé par le Père – cet abandon *prétendu* – c'est le Malin qui en suggère au Crucifié l'abominable hypothèse. Mais le Sauveur a répondu séance

⁴⁷ Luc, 4:13 ; 22:53 ; Jean, 14:30.

⁴⁸ Jean, 12:24 ; Zach, 3:8.

⁴⁹ Cet aiguillon de la Mort dont parle saint Paul (1 Cor., 15 : 55), il a, comme toutes les réalités spirituelles du plan divin sur l'homme, pris forme, aspect « sacramental » : c'est le javelot du soldat romain. Plusieurs prophètes ont annoncé que Yahweh « brisera le glaive et la lance ». C'est ce qui s'est fait contre le Cœur du Christ. Au Calvaire, Yahweh, « dans sa colère, Se souvient d'avoir pitié... Des rayons partent de ses mains (percées) ; là se cache sa puissance... L'Abîme a fait entendre sa voix ; il tend vers En-Haut ses mains suppliantes. Soleil et lune se terrent dans leurs repaires : on marche à la lueur *des éclairs de ta lance* » (Habacuc, 3:2.4.11).

tenante à cette tentation – comme aux trois qui l'ont précédée dans le Désert – par l'effacement de Soi-même, une fois de plus, derrière le texte de l'Écriture, derrière le Psaume 21 ; cette déréliction de surface, qui s'attaque à sa nature humaine comme la rouille au fer, Lui suggère d'imiter en toutes choses, au Calvaire comme au Désert, Celui qui L'a envoyé. ET IL S'ABANDONNE LUI-MÊME. Mais voyez cette dialectique : au Désert, ayant refusé d'extorquer au Ciel le concours des Anges, « ils Le servent » (Matt, 4: 6.7.11). À Gethsémani, Il accepte d'endurer seul son Agonie ; mais l'Ange de l'Incarnation, le Gardien de son humanité, Gabriel, Le reconforte. Et, cette fois, d'avoir accepté la mort par un *fiat* total où s'exprime tout son être terrestre, de lutter, de mener seul le combat, Lui vaut, en tant qu'homme, la Résurrection. La Nuit de la « puissance ténébreuse » se transfigure en Nuit qui, « par la splendeur de la Colonne lumineuse, a dissipé les ténèbres du péché »... en Nuit « où le Christ, brisant les chaînes de la Mort, est remonté des enfers en vainqueur »⁵⁰. Le Père, après avoir exalté Marie, cette « servante », élève jusqu'au ciel le « Nom » de Celui qui, après avoir assumé « la condition de serviteur », S'est anéanti délibérément, jusqu'à la mort sur la Croix. Une fois de plus et décisive – *exaltavit humiles...*

C'est en consentant à la mort, en la tenant pour une amie, pour « une servante au même titre que Lui », que le Christ triomphe de la troisième concupiscence, la plus mortelle de toutes : l'« orgueil de la vie ». Il ne donne pas sa vie pour la recouvrer. Il la sacrifie par amour, et « celui-là (seul) qui n'aime pas *demeure* dans la mort », a la mort pour définitif habitat, pour « domicile » et « principauté »⁵¹. Cette universelle royauté que le Diable Lui avait offerte au Désert, *c'est sur la Croix qu'Il en est revêtu*, du haut de ce trône et portant cette couronne. La puissance, la gloire, les valeurs et « réalités » du cosmos entier, jadis offertes par Satan, c'est de cette Croix qu'Il les « attire »⁵², qu'« élevé de terre » – ayant « décollé », comme on dit de nos jours – ayant enlevé toute sa Personne, humanité comprise – sans oublier celle « de surcroît » – à l'attraction du « terrestre »⁵³, Il « dépouille les Égyptiens » de toute cette richesse et l'« emporte avec Lui, lorsqu'Il monte, comme un butin », cette fois digne de rapt⁵⁴.

⁵⁰ Liturgie du Samedi-Saint : Préface du Cierge pascal.

⁵¹ Apoc, 22:9 ; 1 Jean, 2:16 ; 3:14 ; Jude, 6.

⁵² Jean, 12:32.

⁵³ 1 Cor, 15:47.

⁵⁴ Eph, 4:18 ; cf Phil, 2:6 ; Exode, 12:36.

Les deux premières « concupiscences » se rapportent à ce que nous possédons, à *l'avoir* humain, à nos richesses accidentelles : pouvoir, fortune, jouissances physiques, dons intellectuels, satisfactions esthétiques, découvertes métaphysiques, la troisième, se réfère à ce que nous sommes, à notre *être*, à notre trésor foncier, essentiel, dont Jésus dit qu'il coïncide avec notre *cœur*, avec le centre gravitationnel de toute notre présence, notre « monade ». Ce qui se pose en l'occurrence, c'est toute la question de notre objectivité, de notre position dans le *Dasein*, dans l'être concret. « À leurs fruits vous les connaîtrez » : la troisième concupiscence, qui nous amène à nous tenir pour Dieu, se manifeste par une conduite de Créateur souverain. De Yahweh, nous avons « tout », désormais, sauf l'être en notre pouvoir et la faculté de susciter la vie sans qu'il nous en coûte. Il faut que l'homme, cet humble serviteur de la plus modeste fistule, cet esclave d'un virus-filtrant, ce jouet du tréponème, cet inventeur d'une « culture »-boomerang qui lui retombe toujours sur la trogne, soit, une fois séparé de l'Éternel, un bien déconcertant nigaud, pour qu'il soit possible au Démon de le persuader qu'il est Yahweh. Nous en sommes là, cependant ! Il n'y a pas, d'ailleurs, que les philosophes en rupture de cabanon pour se convaincre – au delà même de ce panthéisme suranné dont Schopenhauer disait qu'il « met des façons courtoises à reconduire Dieu aux frontières du monde » – qu'ils *sont* l'Être et, falsifiant la notion d'éternité, pour se roidir dans un véritable orgasme ontologique dans le vide, dans un authentique et stérilissime onanisme vital, une débauche de tout l'être, évidemment propre, en vertu d'un vieil adage latin sur certaine « tristesse », à laisser ces « animaux » sur leur « nausée »⁵⁵ ... Cette dégoûtante métaphore nous est venue spontanément, sans réflexion particulièrement accordée à telle des métaphysiques à la mode aujourd'hui, car il n'est pas difficile de s'induire en extase « existentialiste » : ce yoga du vide et du néant, voici des siècles qu'on l'inculque, mais comme vaccin, dans les bonzeries tibétaines (on se rappellera les *Initiations lamaïques* d'A. David-Neel). Mais, ces images acquises – et la Bible, elle aussi, connaît la délectation de la nausée (Prov, 26:11) – nous nous rappelons, en effet, qu'en certains milieux du dernier bateau (et, sans doute, bientôt, de l'avant-dernier), elles sont consacrées à désigner l'assouvissement su-

⁵⁵ Pour qui croit aux mystérieuses correspondances de la forme physique et de l'esprit, il est frappant que, chez le coryphée de cette « philosophie dans le vomitoire », l'aspect de la *bouche* – par où passe le verbe : *os sublime dedit* – évoque irrésistiblement l'orifice suceur et déjecteur du poulpe.

prême de la contre-nostalgie ontologique, de la *superbia vitae* (c'est comme une autosodomie spirituelle, une autocoprophagie de l'âme). La *praxis* sartrienne de l'« en-soi » et du « pour-soi », c'est le *sous-soi*...

C'est le moment de faire relire à nos contemporains un prophétique passage de saint Pierre :

« Ceux qui s'abandonnent à la concupiscence méphitique et méprisent la seigneurie (du Christ), ils sont audacieux et présomptueux, arrogants, n'écoutant qu'eux-mêmes. Ils ne craignent pas de blasphémer les gloires (promises au genre humain). Pareils à des animaux rivés à leur nature et privés de raison ; à des brutes relevant purement de la matière et sans l'étincelle du Logos⁵⁶, semblables à des bêtes destinées à se faire prendre et crever, ils se répandent en injures contre ce qu'ils ignorent. Leur propre corruption exterminera leur engeance... Ils prennent à leurs amorces les esprits inconstants... Ce sont des fontaines sans eau⁵⁷, des nuées agitées par un tourbillon. Ils profèrent (des laïus qui ne sont que) de grandes baudruches vides, attirant ainsi dans (les rets de) la concupiscence charnelle⁵⁸ ceux qui viennent à peine d'échapper aux cuistres illusionnistes » de la génération précédente, du *dernier bateau* d'hier ou d'avant-hier. À ces totos, « ils promettent la liberté, alors qu'eux-mêmes sont esclaves de la corruption⁵⁹; car on est asservi à celui par qui on s'est laissé vaincre ». Ce texte (2 Pi, 2:10-11), dont nous avons tenté de rendre dans toute sa vigueur l'original grec, s'achève par deux dictons : l'un traite des chiens qui cultivent la « nausée » ; l'autre, du rite par lequel les truies achèvent leur toilette...

Ne nous y trompons pas : ces gens qui ont « élu domicile dans l'illusion » – *qui in errore conversantur* – leur influence est plus mince qu'il n'apparaît ; ils ne suscitent pas les mœurs, mais les manifestent. Ce sont les « fruits » de ce temps ; ils nous permettent de

⁵⁶ Puisqu'ils prétendent s'identifier à l'*en-soi*, à je ne sais quel « être » supposé pure pesantier et opacité.

⁵⁷ La pire des « nausées », c'est le hoquet à vide qui la provoque, la fausse couche des voies digestives : le spasme infécond (on a beau vomir : rien ne sort). Mais ceci vaut aussi pour la nutrition métaphysique...

⁵⁸ Tout se ramenant au phénomène, et le phénomène au sensible, il ne reste plus qu'elle : « Qui veut faire l'Ange fait la bête », toutefois, avec autant d'entrain que les épigones modernes de Diogène : qu'on relise Colossiens, 2 16-23, sur un certain « spiritualisme » qui débouche sur « l'assouvissement de la chair ».

⁵⁹ Par exemple, les tenants bouddhistes du Petit Véhicule et d'un certain tantrisme phénoméniste.

l'apprécier. Microbes pathogènes ? Non, mais simples bubons avertisseurs ; il est vrai que l'anthrax fait des prosélytes. Il est des chancres aux formes pittoresques, fascinantes, aux couleurs exotiques et, dirait Eve, « agréables à la vue » (ainsi, la polychromie des eaux souillées, lorsqu'un fleuve traverse une banlieue industrielle). Mais, seul, l'organisme compte et peut nous intéresser. Or, « le monde est tout entier plongé dans le Malin » (1 Jean, 5:19). Car « le dieu de ce monde-ci » (2 Cor, 4:4) l'a saturé, refait à son image et ressemblance...

Mais nous, Chrétiens, sommes-nous bien sûrs que – « sel de la terre » et préposés comme tels à prévenir toute corruption – nous sommes capables de communiquer aux créatures autre chose que notre moite et tiède fadeur ? Notre Christianisme, tel que nous le faisons se développer au plein jour de l'Histoire, est-ce une odeur de vie ou de moisi qu'il répand ? Rayonne-t-il le Bien diffusif de soi, ou se contracte-t-il avaricieusement ? La *nausée* des uns, comme on la comprend, parfois, devant les visages fermés et les cœurs rabougris de ces « élus » ! L'« orgueil de la vie », dénoncé par saint Jean, c'est précisément – sous sa forme janséniste-bourgeoise comme sous son aspect lyrico-nietzschéen, et quelle que soit l'orthodoxie des formules dogmatiques proférées à la surface raisonneuse de notre être conscient – c'est, dis-je, notre incapacité de concevoir l'univers sans nous. La moindre méditation de la mort y porte, toutefois, une bienheureuse atteinte. Mais, écrit saint Jacques, « vous qui dites : Aujourd'hui ou demain, nous irons dans telle ville, nous y séjournons une année, nous y trafiquerons, nous y ferons des profits – vous qui ne savez pas ce qui vous arrivera demain, qu'est-ce, en réalité, que votre vie ! Et vous-mêmes n'êtes qu'une fumerolle : à peine esquissée, déjà disparue. Alors, dites plutôt (en forgeant vos projets) : *SI* le Seigneur le veut, ou : *SI* nous sommes en vie, nous ferons telle ou telle chose... Mais non ! vous vous vantez, gonflés de présomption. Eh bien ! toute jactance de cette sorte est perverse ». Ainsi, du temps de Noé, rappelle Jésus Lui-même, on achetait, on vendait, on se mariait, on donnait en mariage. Mais se tenait-on devant Dieu comme le néant devant l'Etre ? Lui rendait-on gloire, *cette* gloire *ad extra*, cette réverbération subsistante de sa nature, de sa « bonté », de sa perfection (cf. Matt, 5:48), cette « image » et cette « ressemblance » que nous tenons de Lui, nous, le resplendissement visible du Verbe, « images de (ce Christ en qui surabonde avec plénitude) la gloire de Dieu » ? À qui rendons-nous cette « gloire », que nous *sommes* uniquement dans la mesure où nous réfléchissons la positive et « vraie » nature du Verbe,

son « amour des hommes » et sa « bénignité » (Tite, 3:4) ? Est-ce au Père universel, au Christ qui révèle et manifeste son « Nom » (Ps. 113) ? Ou bien, cette splendeur d'En-Haut, cette *theiot s*, au lieu d'en r verb rer la lumi re⁶⁰, la th saurisons-nous comme le dépositaire du talent stérile ? Cette « eau vive », qui doit s'évader de nos sources profondes – alimentées par l'infiltration de la céleste ond e – elle qui doit « *jaillir* jusqu'en l'éternelle vie » (Jean, 4:14), la laissons-nous croupir au fond de nos citernes ?

VERS LA DÉLIVRANCE

La parole libératrice de la troisième concupiscence, c'est en Croix qu'elle a été prononcée : « Mon P re⁶¹, entre tes mains J'abandonne mon esprit ». Je Te le remets, Je Te le confie, sans m'inquiéter de rien. Prends-le, Père, et, puisque Tu es Amour, puisque l'essence même de ta Paternité c'est l'Amour absolu⁶², fais-en ce que Tu veux ! Ton « bon plaisir » est pour Moi norme, loi, destin, raison supr me⁶³. Et cet esprit humain qui Me vient de Toi, lui que tous mes frères Te doivent depuis l'édénique insufflation (Gen, 2:7), cet esprit qui est le tien – participation mystérieuse à ton être même – et que tant d'hommes, quand « ils ne sont plus que chair », ont prétendu expulser d'eux-mêmes (*ibid.*, 6:3), donc, pour tout dire, cet Homme total et plénier que Je suis, doué d'une  me, d'une psychologie humaine, d'un corps aussi, et d'un caractère où s'affirme le physique, d'un tempérament : voilà ce que, volontairement, en toute liberté, avec la confiance et l'amour de l'enfance, Je remets entre tes mains », entre ces mains que Tu mets sur Moi (Ps, 138:5). *In pace, in Teipsum, dormiam et requiescam...*

La synergie vitale met en branle synchronisé une telle multitude de « rouages » – physiques, biologiques, psychiques –

⁶⁰ Jacques, 4:13-16 ; 1 Cor, 11:7 ; cf. Col., 1:19 ; 2:9 ; Rom, 8:29 ; Matt, 5 :16 ; cf. Rom, 1:20.

⁶¹ Et non plus « Dieu » seulement, comme dans ce Psaume 21, dont le Sauveur a murmur  au moins les premiers versets sur la Croix (tout entier, prétend saint Jérôme).

⁶² « *Le Père est Amour, le Fils est Grâce, l'Esprit-Saint est Communication* » de l'Amour par la Gr ce (Matines de la Sainte Trinité, III^e Nocturne, 1^o Antienne).

⁶³ Cf. Matt, 11:26 ; Luc, 2:14 (texte grec; 10:21) ; Jean, 3:3 ; Phil, 2:1 ; Jacques, 1:18.

que, dans la monotone rumeur de cette obsédante machine, nous risquons fort de n'entendre jamais ce « murmure doux et léger » qu'Elie s'en fut écouter dans la solitude d'une caverne⁶⁴... Le ronron de nos habitudes, l'ivresse de la perception sensorielle, la disparition rapide de l'« étonnement »⁶⁵, de toute *fraîcheur* spirituelle, voilà qui nous fait « vivre » – « normalement » – sur la pente déclinive : nous ne cherchons Dieu, et donc ne Le trouvons, qu'à titre d'intermède, d'« extravagance » (au sens étymologique du terme). Or, ce qu'il FAUT, au contraire, c'est, habituellement, vivre offert, consacré, sacré – « prêtre et roi », dit l'Apocalypse – sans cesser jamais de se savoir (d'une connaissance non pas « notionnelle », dirait Newman, mais « réelle ») de se découvrir, donc, créature, pécheur... mais enfant, et racheté. Il ne suffit même pas à l'âme de se sacrifier : il lui faut savoir, au bras de l'Époux, « oublier son peuple », ses origines impures, la race et la nature humaines dont elle est issue, « et la maison de son père », *ce* monde qui est le palais de son prince, « père » des hommes déchus⁶⁶.

Et *veiller*, dit le Christ – « rester attentif », comme répète si souvent la Liturgie byzantino-slave – ouvrir les yeux à la Présence, si bien se saturer de cette conviction : « Je ne suis rien, rien ; mon tout, c'est Lui, et *Il est là, TOUJOURS là* », que, « même lorsque dort » mon entendement, « mon cœur veille ». Accablé de torpeur, à bout de force et de combat, il se peut même que, Dieu semblant lointain, je succombe au sommeil tout entier, que toute vie religieuse paraisse en moi résorbée, voire évanouie comme l'eau déversée dans le sable du désert : qu'importe, si mon « cœur » veille, espère en Yahweh, attend sa parole de résurrection, guette l'aube du Seigneur plus que les patrouilles nocturnes ne guettent l'aurore ! C'est pendant le *sommeil*, nous avertit Jésus, que le Semeur nous enseme. Ne nous troublons donc pas, tout vient à point, nos âmes reçoivent « en temps opportun » nourriture et fumure. Et, « soit que nous *dormions*, soit que nous *veillions* », l'essentiel n'est-il pas d'« être toujours

⁶⁴ N'est-ce pas saint Bernard qui veut qu'un ermitage soit d'abord intérieur à l'ermite ?

⁶⁵ Si Platon voit dans la faculté *d'étonnement* la condition fondamentale de toute philosophie, les tropaires de la Liturgie byzantino-slave voient en cette perpétuelle fraîcheur de l'esprit – impétrifiable, infossilisable, assez affranchi du physique pour n'être passible d'aucun asservissement à la paresse et à l'habitude – la caractéristique fondamentale de la mentalité angélique et la cause naturelle de l'allégresse chez les hiérarchies spirituelles.

⁶⁶ Phil, 2:7 ; Cant, 8:6 ; Isaïe, 6:5 ; Ps. 44:11 ; Jean, 8:44.

vivants *avec le Seigneur* », formule que saint Paul emprunte à la promesse faite à Dismas sur la Croix ? N'est-ce pas Lui qui « donne à ses bien-aimés ce sommeil », cette torpeur de l'âme dont l'envahissement les épouvante (Ps, 126:2) ? Mais le « cœur », l'intime abri de la mystérieuse *scintilla*, rien ne l'assoupit. À l'âme, à l'humaine nature, le Christ miséricordieux – qui, pour avoir « éprouvé toutes nos faiblesses, hormis le péché, peut les ressentir avec nous » – le Sauveur, donc, consent à dire : « Dors maintenant, repose-toi ». Mais Il ajoute *aussitôt* : « Debout ! Partons » pour la Voie douloureuse⁶⁷. Ce qui, lassé, fourbu, inapte au dur combat, peut et même doit trouver du relâche dans le « sommeil », c'est ce qu'Adam possède encore en nous. Mais le cri de guerre : « Debout ! » et l'apostrophe *au pluriel* : « Partons ! » s'adressent à ce que nous avons de commun avec l'Adam nouveau, Verbe incarné (2 Pi, 1:4). Cette *veille* combattive va de pair avec ce *sommeil* de la « chair infirme » ; car « l'amour de Dieu, répandu par l'Esprit-Saint dans nos *cœurs* », n'est jamais torpide ou inactif.

Ô Dieu, que je m'oublie ! Sans doute n'y réussirai-je jamais ici-bas. Mais, au moins, faites que je me nourrisse de ce désir, qu'il devienne le pain quotidien de ma vie dans le Christ, que ma substance spirituelle ne cesse d'en être alimentée, qu'elle s'identifie à lui de plus en plus. Donnez-moi, par les mérites de Jésus au cours de la Troisième Chute, de ne pas succomber pour toujours aux mortelles incantations de la *superbia vitae* ! Que jamais je ne me prenne, consciemment ou non, pour l'Être, et ne revendique, même par le simple jeu de mes instincts ou de ma conduite, l'aséité qui Vous est propre ! Puissé-je plutôt, à l'instar de notre Avant-Coureur, remettre en vos mains mon esprit, ne vouloir l'existence que pour autant qu'elle Vous serve, Vous adore et Vous glorifie, qu'elle me donne de Vous imiter dans le Christ par l'humilité, par la « diminution »⁶⁸, Vous qui faites resplendir le soleil, votre « char » et symbole, sur les méchants comme sur les bons, et qui, Brasier de Gloire, acceptez de paraître inexistant à ceux qui Vous haïssent, et que votre Présence offusque...

Votre *silence*, Seigneur, Vous le dispensez aussi, comme la théophanie solaire, aux méchants comme aux bons. Mon Dieu, Créateur et Souverain des mondes, accordez-moi d'être, comme vous,

⁶⁷ Cant, 5:3 ; Ps. 129 ; 1 Thess, 5:10 ; cf. Luc, 23:43 ; Matt, 26:45-46.

Cf. Jean, 3:30.

⁶⁸ Cf. Jean, 3:30.

caché, absent en apparence, participant « à la douceur et à la bonté du Christ », votre Fils, abrité avec Lui dans vos profondeurs⁶⁹ ! Que « ma concupiscence », comme celle de Paul⁷⁰, « soit d'être délivré, désenchaîné, affranchi » du plus redoutable lien : moi-même, et d'être « dispersé », libéré de cette dure cohérence, de cette cuirasse tout d'une pièce et sans fissure⁷¹ que je suis pour moi-même, « pour être avec le Christ », vraiment, pleinement, dès ici-bas ; « ce sera de beaucoup le meilleur », puisqu'il y a « plus de béatitude à donner – et à *se* donner – qu'à recevoir »⁷². Je ne vous demande rien que cela : cette dissociation – *cupio dissolvi* – cette mort intime (et qu'importe alors que subsiste la carcasse !), cette passivité totale, cette plasticité absolue, aux mains de Celui qui vivifia Lazare ; car en Lui seul toute créature a sa vraie cohérence⁷³.

Je ne sais même pas « ce qu'il me faut, pour combler mes besoins, demander dans ma prière ». C'est donc, en moi et pour moi, votre Esprit-Saint qui Vous implore, « par ces gémissements » dont mes paroles ne peuvent rendre le sens. Vous qui sondez les cœurs, savez quels sont en moi, infini contrepoids des concupiscences, les désirs de l'Esprit : ne Le retirez pas de *moi*, afin qu'ayant commencé d'y appeler *cette* mort, Lui, « qui a la science de la Voix », élève en moi la sienne avec une insistance, une persévérance, une importunité qui Vous forcent la main. C'est Lui qui, sur mes lèvres et sous ma plume, met cette prière étrange, « inhumaine », comme ils disent : *cupio dissolvi et esse cum Christo* – non plus *superbia*, mais *humilitas vitae*.

Cette prière, cependant, tout, en moi, la renie, la dément, l'accule à n'être qu'une intention stérile. Vous donc, préservez-moi de moi-même, de mon originelle nature et souillure, de mes roidissements et vertiges d'enfant qui se prend pour un adulte !

⁶⁹ Cf. Isaïe, 45:15 ; 57:17 ; Matt, 6:4.6.18 ; Rom, 11:33 ; Cf. Coloss, 3:3.

⁷⁰ Phil, 1:23 porte *epithumian*, qui est le mot technique réservé, dans tout le Nouveau Testament, pour désigner la concupiscence (cf. Rom, 6:12 ; 7:7 ; Gal, 5:16.24 ; 1 Thess, 4:5 ; Jacques, 1:14-15 ; 1 Pierre, 2:11 ; 2 Pierre, 1: 4 ; 2:10 ; 1 Jean, 2:16-17. Le même verbe sert à désigner la concupiscence du Vieil Homme et la théotropie du Nouveau : *epithumeï* dans Gal, 5:17 ; *epithumésan* dans 1 Cor, 10:6. Cf, Rom, 7:23 ; 8:5.

⁷¹ Caricature infernale de la robe sans couture, elle aussi tout d'une pièce (Jean, 19:23).

⁷² Actes, 20:35 ; cf. Phil, 1:23.

⁷³ « Toutes choses ont en Lui » – le Fils du Père-Amour – « leur cohérence » (Col, 1:17).

Faites qu'en moi la vie même, la *marche* en quête de l'Eden, la *reconquista*, soit humble, et que je détiens l'être comme un emprunteur, un mendiant, un serviteur à qui le Roi son maître dit : « Tiens-moi ce sceptre un bref instant ». Soyez béni quand Vous donnez, soyez béni quand Vous retirez, soyez béni pour Vous-même, ô mon trésor, assuré que je suis, par la parole de votre Christ, que « là-même où se trouve mon trésor, là se trouve aussi mon cœur » – fût-ce aux confins de la mer, aux cieux, dans le Hadès, en pleine « heure des Puissances ténébreuses » – et, dès lors, que votre seule Présence, votre autorité, votre gloire, sont pour moi des gages plus réels, plus riches en promesses, infiniment plus lourds de certitude, que cette misérable et précaire existence à laquelle, en moi, le Vieil Homme s'accroche...

Saisis-Toi, Seigneur, de ma liberté tout entière. Car je T'offre en leur plénitude la mémoire que j'ai de moi-même, mon intelligence et ma volonté. Quoi que j'aie ou possède, c'est un effet de Ta largesse. Je T'en restitue donc l'intégralité, je l'abandonne à Ta volonté, pour qu'à l'avenir elle en assure la direction. Accorde-moi seulement, avec Ta grâce, de T'aimer. Du coup, me voilà riche à suffisance et je ne Te demande rien d'autre⁷⁴.

AMEN... AMEN... AMEN.

⁷⁴ Prière de saint Ignace : *Suspice, Domine, universam meam libertatem*, etc.

DIXIÈME STATION

Jésus est dépouillé de ses vêtements

Le Sauveur S'est dépouillé de tout ce qu'Il *avait*, de tous les talents confiés par le Père au *Verbum prodiens*. De tous les revêtements : instincts et appétits physiques, émotions, préférences et répulsions « légitimes », jugements portés par l'intellect dans la clarté de la connaissance, sens du *moi* et de ce qui lui revient. « Enveloppes » que tout cela !...

Est-ce tout ? Non pas. Car Il S'est aussi défait de ce qui, bien plus profondément au cœur de l'homme, dit : JE¹, et le dit sans même que « l'homme » ne s'en doute ; car l'homme, à ce JE fait écho : MOI, sans savoir qu'il n'est qu'un écho... De ces divers « vêtements », le Seigneur a dégrafé toutes les attaches. S'étant dépouillé de ce qu'Il a, il

¹ *Verbum supernum prodiens* (Le Verbe descendu des cieux): voir l'hymne de la Fête-Dieu (à la Procession) : « Le Verbe suprême incarné/sans quitter la droite du Père/atteint, son labeur terminé,/la fin de son séjour sur terre ». C'est l'histoire de l'Enfant Prodigue, sauf que, dans l'hypostatique unité du Christ qui « S'est fait péché en notre nom » (ou « faveur » ; 2 Cor, 5:21), le Cadet et l'Aîné ne font qu'un seul et même Fils. Quant à la connaissance du Christ, il s'agit ici de ce qu'on appelle la « science acquise et expérimentale » du Christ en tant qu'homme. Cette science reste, en « hypothèse » et droit, conjecturale. De là, dans l'Évangile, certaines paroles du Seigneur qui semblent manifester l'ignorance, l'hésitation, l'enquête, sinon le doute, la perturbation et l'interrogation de soi-même. Elles ne valent ni pour la science « infuse », ni pour la Vision béatifique. Enfin, pour ce qui dit JE dans le Christ, rappelons qu'il n'est en Lui qu'une seule *Personne* : le Verbe. Mais, précise le Symbole de saint Athanase, « homme parfait », réel, authentique, en qui « subsistent une âme raisonnable et la chair humaine ». Non seulement une série de caractéristiques et facultés humaines, directement rattachées à la Personne du Verbe et assumées telles quelles par Elle – comme les accidents des espèces, transsubstantiées dans l'Eucharistie – mais constituant une *personnalité* (je ne dis pas : une *personne*) humaine. Car dans le Christ, l'unité résulte, « non d'une confusion de *substance* », mais du fait qu'une seule Personne, le Verbe, active et objective deux substances complètes.

Lui reste à sacrifier au Père – et aux hommes, qu'Il chérit jusqu'à la mort par amour du Père – ce qu'Il *est* en tant qu'homme.

Et, à ce sujet, rappelons que le Fils éternel, en S'incarnant, a réellement et totalement assumé, quant à l'essentiel, non je ne sais quelle simili-humanité idéale, impassible, factice, et sur quoi toute épreuve s'émousse comme une dague sur une cotte de mailles invisible – ainsi des dieux de l'Olympe en promenade ici-bas – mais « la condition de l'homme-esclave » (saint Paul), celle que nous devons à la Chute, au stupide asservissement du premier couple.

EN QUOI CONSISTE LA « PASSION »

Réparant devant son Père la triple trahison d'Adam – passé, lui, avec armes et bagages à l'Adversaire en se livrant à la concupiscence de la chair, à celle des yeux, à l'orgueil de la vie – il est normal qu'en Lui l'humanité se soit « désappropriée », détachée d'elle-même, « rendue irréprochable, sanctifiée, tout entière, quant à l'ensemble de ce qui est en elle : esprit, âme, corps ». Et, puisqu'il s'agit pour le Rédempteur de nous substituer à Lui plutôt que de Se substituer à nous – donc de « mériter », Lui, notre salut – c'est « d'un grand prix qu'Il a payé notre rachat ». Les privations, les renoncements – qui coûtent à toute chair, même assumée par le Verbe – et, plus tard, les souffrances physiques, nul doute qu'Il ne les ait éprouvés et, comme dit saint Paul à propos de la mort, « goûtés », expérimentalement connus à fond : c'est ce qu'Il appelle Lui-même, d'une classique expression juive, « vider la coupe » – la lie incluse. Pour un organisme aussi parfait que le sien, aussi délicatement sensible aux plus minimes impacts du dehors, impressionnable dans la mesure même de sa perfection., pour un corps aussi susceptible de réagir au moindre contact de l'ambiance, et servi par le plus perceptif, le plus « responsif » des systèmes nerveux, il va sans dire que les douleurs purement physiques ont dû se manifester comme particulièrement aiguës et cruelles².

D'autant plus que, si l'on en croit l'Aquinate, la douleur physique, chez l'homme, n'est pas seulement ressentie, mais connue, et

² 1 Cor, 6:20 ; 7:23 ; Hébr, 2:9. Pour la sensibilité nerveuse de Jésus-Christ : « À l'instant même, Jésus connut en Lui-même qu'une force était sortie de Lui » (Marc, 5:30). Et, souvent, l'Évangile nous le montre profondément remué, pris de frisson, secoué d'une subite et irrésistible colère, tremblant d'indignation.

connue comme telle, comme dommage, tort et *mal*. Le patient *se* sait souffrant. Il se rend compte de la mutilation vitale, du moins-être qui lui est imposé. La participation de l'âme à la torture subie par le corps ne se traduit pas immédiatement, cela saute aux yeux, par des sentiments d'ordre moral – tristesse, impatience, colère, angoisse, révolte ou désespoir – mais simplement par sa conscience, non seulement *des* douleurs, mais de *ses* douleurs, de *soi-même comme victime*. Lorsque l'École, tout en maintenant la Vision béatifique dans la « fine pointe de l'âme » – *apex animae* – admet qu'en l'humaine *psukhê* du Seigneur il y ait eu lutte, agonie (c'est-à-dire, littéralement : combat), souffrance et anxiété d'ordre purement mental et moral, ce n'est pas aux tortures physiques, à la conscience qu'en a prise l'humanité du Sauveur, qu'elle en a. Au surplus, il y a Gethsémani, où le supplice du Maître ne doit rien au physique. Et tout le passé de Jésus plaide contre une restriction de son épreuve à l'« étroit défilé de la Mort ». Quoi ! Il n'aurait même pas eu la courageuse dignité des Stoïciens, d'un Épictète quand on lui tord le bras, de cette conspiratrice romaine : *Poete, non dolet !...* de tels « martyrs » de Buchenwald, impassibles devant les supplices raffinés et le gouffre ? Lui qui, cependant, a proféré ces paroles : « Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps, mais non l'âme ; car lorsqu'ils ont assassiné le corps, ils sont impuissants contre tout le reste » ?³ Après tant de leçons données sur la surnaturelle insouciance⁴, après avoir prophétisé sa propre Passion et rudoyé ceux qui s'en effrayaient, Jésus n'aurait été troublé, des Oliviers à la Neuvième Heure, que par la perspective de la mort ? Lorsque le Christ avoue : « Mon âme demeure toute bouleversée »⁵, on a beau dire que l'Évangile ne spécifie pas la cause de ces troubles : qui pourrait se résoudre à n'y voir que l'horreur des supplices physiques ? À Gethsémani, le Seigneur est, au suprême degré, frappé de stupeur terrorisée, « accablé d'abattement et d'assombrissement », quasiment « hors de soi »⁶. Il avoue : « Mon âme est angoissée jusqu'à la mort »..., mais cette mort, est-ce celle du corps ou précisément de l'âme ? N'a-t-Il pas répété que la plus grave menace vient de tout ce qui peut tuer l'âme ?... Et il ajoute textuellement : « Restez ici et veillez *avec Moi* » (Matt, 26:34). Homme parfait, c'est-à-dire authentique et complet, le

³ Matt, 10:28 ; Luc, 12:4 ; Cf. Isaïe, 8:12-13 ; 51:12-13 ; Jér, 1:8.

⁴ Matt, 6:24-34 ; 10:29-31 ; Luc, 12:4-7.

⁵ C'est le sens du parfait *teteraktai* dans Jean, 12:27.

⁶ Marc, 14:33 *ekihambeïsthai* ; cf. Marc, 9:15; 16:5 ; puis Matt, 26:37 (*lupeïsthai*) ; Matt, 26:37 ; Marc, 14:33 (*ademoneïn*) ; cf. Phil, 2:26.

plus homme des hommes, doué d'une âme humaine et raisonnable comme d'une chair humaine et passible, le Christ a faim et soif, au Jardin des Olives, de sympathie fraternelle. Ce pourrait bien être la seule requête qu'Il ait jamais adressée pour Soi-même à ses frères et semblables : « Restez avec Moi... veillez en ma compagnie ! » Le Verbe incarné saisi par l'horreur de la solitude – Lui qui, jadis, la recherchait volontiers – et réduit à mendier, comme une indispensable aumône, la simple présence de ces disciples dont Il avait, pourtant, vitupéré l'inertie et l'incompréhension ! On sait quelle réponse les siens Lui donnèrent...

C'est alors qu'Il *entre* dans cette agonie⁷ qui durera jusqu'à la Neuvième Heure. On trouve souvent le verbe *agonizomaî*, qui exprime une *action*, dans le Nouveau Testament ; mais voici la seule et unique fois qu'y figure le substantif *agonia*. Visiblement, saint Luc veut suggérer qu'il s'agit d'un *état* : Jésus « devient », « entre », peu à peu et de plus en plus, dans l'état d'« agonie » (Luc, 22:24). Or, cette *lutte* – car c'est le sens premier du mot – ce déchirant conflit, qui va se poursuivre sur la Croix, serait-ce simplement le recul apeuré devant la douleur et la mort, à quoi, cependant, les plus basses natures sont capables, parfois, d'opposer un front impavide ?

« IL A ÉTÉ FAIT PÉCHÉ POUR NOUS »

Dans un passage dont le caractère messianique apparaît éclatant, Isaïe nous munit de quelques repères : « Le Seigneur Yahweh m'a ouvert l'oreille, d'aurore en aurore, comme à un disciple⁸ ; Moi, Je n'ai pas résisté, Je ne Me suis pas retiré en arrière⁹. J'ai *livré* mon échine à ceux qui Me frappaient, mes joues à ceux qui M'arrachaient la barbe¹⁰. Je n'ai pas dérobé mon visage aux outrages et aux crachats. Car Yahweh M'est venu en aide : c'est pourquoi *l'outrage ne M'a pas abattu. Aussi, ai-je endurci ma face comme une pierre*¹¹, car Je savais

⁷ Luc, 22:24

⁸ Exactement comme au verset 7 du Psaume 39, indubitablement messianique. Le « disciple » d'Isaïe annonce le Pontife « en apprentissage » de l'Épître aux Hébreux, et son initiation « d'aurore en aurore » évoque la « *progression* en sagesse et en grâce » de Luc, 2:34.52.

⁹ Cf. Luc, 9:21.

¹⁰ Cf. Matt, 27:36 ; 26:27 ; Luc, 18:31.

¹¹ Il va même au-devant de ses tourments (Matt, 16:21; surtout Luc, 9:51).

que RIEN ne pouvait Me confondre » (Isaïe, 50:5.7). Jérémie voit le Messie, « en ce Jour-là » – celui de sa suprême épreuve – « établi comme une ville forte, un pilier de fer, une muraille d'airain » ; à ses bourreaux, le Christ opposera « une face dure comme la leur, un front dur comme le leur, un visage plus inentamable que le diamant, plus ferme et résistant que le roc »¹². Ce Messie tremblerait-Il devant l'« étroit défilé de la mort », au point que les Évangiles ne trouveraient à rapporter de Lui, comme paroles d'angoisse – exprimant une « agonie » ou lutte qu'Il était d'ailleurs destiné à surmonter – que celles où percerait la panique de la chair ? Non, non, Jésus n'a jamais, au plus intime de ce qui, dans son humanité, prenait ses responsabilités et « méritait », reculé devant la douleur et la mort. Au contraire : que de fois Il a protesté vouloir – avec joie, dit l'hébreu du Psaume 39 – « être baptisé de ce baptême, et boire de cette coupe » ! Et d'ajouter significativement : « Quelle impatience, en Moi, jusqu'à ce qu'il soit chose faite, ce baptême ! » (Luc, 12:50). À Judas, Il lance : « Ce que tu dois faire, fais-le vite » (Jean, 13:27)... Ainsi, des motifs autrement « spirituels » que l'instinct de conservation, autrement dignes d'émouvoir la majesté toute secrète du Verbe incarné (Ps. 44:14), bouleversent le Seigneur de gloire – comme plus tard pour cet Antéchrist qui tentera de Le singer en toutes choses, « quelque chose Le retient de Se manifester avant le temps » fixé par le Père ; pendant toute la durée de son ministère terrestre, Il a dû ronger son frein devant les restrictions apportées à sa mission. Le sens réel et plénier de son œuvre ne sera mis en évidence que par sa mort : « Si le grain ne meurt... » Et cette hâte sacrée, cette impatience de la charité, Il l'exige aussi des siens¹³.

Mais son angoisse plonge ses racines en de plus redoutables enfers : « Celui qui n'a point connu de péché » – sinon du dehors, comme une détestable hypothèse – Yahweh « L'a fait péché pour nous, afin qu'en Lui nous devenions justice de Dieu » (2 Cor, 5:21). Qu'on s'imagine, d'abord, le recul horrifié d'un être absolument pur et saint, en qui pas l'ombre d'une souillure, devant les abîmes de haine satanique et d'inférieur sadisme qu'Il va devoir traverser, lac d'enlèvement où plonge depuis la Chute toute l'espèce (1 Jean, 5:19). « Notre chair durement impure, cruelle et voluptueuse, dit Luther, ne peut se représenter la sensibilité d'une âme fraîche, immaculée, au contact

¹² Jér, 1:18 ; cf. Ezéch, 3:8-9.

¹³ Thess, 2:6-7 ; cf. Actes, 1:7 ; cf. Matt, 15:24 ; Jean, 12:24 ; 2 Cor, 5:14 et Phil, 1:2 ont, significativement, le même Verbe que Luc, 12:52.

d'un antagonisme immonde ». Oui, « Dieu, en envoyant, pour le péché, son propre Fils dans une *chair semblable à celle du péché*¹⁴ a condamné le péché dans la chair, afin que la justice de la Loi fût accomplie en nous, qui marchons, non selon la chair, mais selon l'Esprit » (Rom. 8:3). Car « le Christ nous a rachetés de la malédiction de la Loi, en *Se faisant malédiction pour nous* »¹⁵ ... « Mais, après S'être offert une seule fois pour ôter les péchés de la multitude, Il apparaîtra une seconde fois, sans péché, pour donner le salut à ceux qui L'attendent »¹⁶. «Toutefois, lorsqu'Il a paru pour (effacer) les

¹⁴ Il a « condamné le péché », c'est-à-dire qu'Il a gagné contre lui son procès ; Il lui a fait perdre la partie en acceptant les conditions diaboliques du duel : sur ce « terrain » même de la « chair » où Satan, réel *et* vivant – car l'abstraction « péché » n'est qu'un masque – s'attribuait un exclusif empire. L'homme, que la tare héréditaire a toujours empêché d'observer la Loi, ne pouvait donc obtenir le pardon par « les œuvres de la Loi ». Dieu a donc, par l'Incarnation et la Rédemption, mis à sa portée ce pardon. Nous avons adopté, faute de mieux, la traduction de Crampon ; en réalité, le grec porte : *peri hamartias*, c'est-à-dire : Dieu... a, *par l'offrande propitiatoire*, condamné le péché. Saint Paul use de la même expression que les Septante en leur traduction du Lévitique (cf. Hébr, 10:6.8 ; 13:11). On remarquera combien sa conception de la Rédemption est « impersonnelle », objective, quasiment *ex opere operato* : il s'abstient rigoureusement d'expliquer comment le sacrifice du Messie peut servir à « condamner le péché » en ce qui concerne le croyant individuel. D'autre part, bonne en elle-même, la Loi est impuissante lorsqu'elle nous atteint « à travers la chair », sphère livrée au péché (Luc, 4:6 ; Matt, 26:41). Mais le Christ assume notre nature pécheresse, telle quelle, précisément pour en arracher la propension au péché. *Quod non, assumptum, non est sanatum*, proclament de nombreux Pères à l'encontre d'Apollinaire. Enfin, ne nous laissons pas abuser par l'emploi du mot *homoïoma*, qui veut dire : *ressemblance*. D'aucuns prétendent qu'il s'agit seulement d'une similitude extérieure et accidentelle. Or, le texte-clef – Phil, 2:6-8 – donne toutes les précisions nécessaires : s'il est vrai que le Christ, à l'inspection, S'est manifesté « pareil à un homme quant au comportements extérieur », *parce* qu'Il « S'est développé » au sein, dans le domaine de la ressemblance humaine, celle-ci, à son tour, ne Lui a été possible que parce que, sans Se cramponner à l'égalité d'attributs avec Dieu, Il a préféré la condition essentielle et foncière de l'homme à celle de Dieu.

¹⁵ Gal, 3:13. Pour l'Apôtre, la « justice » n'est accordée qu'à la foi, réalité profonde et mystérieuse dont l'adhésion intellectuelle aux formules dogmatiques n'est qu'un aspect extérieur, un mode, une manifestation. Or, la Loi requiert, non la foi, mais l'accomplissement de toutes ses prescriptions, sous peine de malédiction. Mais, nul ne pouvant observer toute la Loi, tous sont maudits. En devenant Lui-même malédiction, en la « portant », le Christ l'énerve et l'épuise, l'abolit et nous en délivre.

¹⁶ Le verbe traduit par *ôter* (Crampon) est *anenegken* (et 1 Pierre, 2:24) et signifie porter au loin, emporter au sens littéral (cf. Isaïe, 53:12). La Parousie aura lieu *khôris hamartias* c'est-à-dire que le Rédempteur sera « *séparé du péché* », parce que, Pontife et Victime à la fois (Hébr, 8:3 ; 9:12.14.25 ; 10:10.12.14 ; Eph, 5:2), Il

péchés, le péché n'était pas en Lui » (1 Jean, 3:5). Son Père, donc, « L'a fait péché à notre profit », dit l'Apôtre. FAIT péché : qu'est-ce à dire ? L'Apôtre emploie le même verbe que les Juifs, lorsqu'ils reprochent au Christ de « Se faire l'égal de Dieu », de « Se prendre pour l'égal de Dieu », de « Se faire passer pour l'égal de Dieu » (Jean, 5:18) ; qu'ils Lui lancent : « Qui donc Te fais-Tu ? », c'est-à-dire : « Pour qui prétends-Tu te faire passer » ou : « Pour qui voudrais-Tu que nous Te prissions ? » (Jean, 8:53) ; qu'ils Lui crachent au visage : « Toi, qui n'es qu'un homme, Tu Te fais Dieu », « Tu Te prends pour Dieu », « Tu joues le Dieu » (Jean, 10:33) ; enfin, lorsqu'ils L'accusent devant Pilate : « Il S'est fait Fils de Dieu »... « Voilà l'homme », avait dit le Romain ; mais eux : « Il Se prétend, Lui, Fils de Dieu » (Jean, 19:7). Le Père, donc, le « fait » semblablement péché. Il Le considère, Le traite et donc Le « voit » – par un mystère où s'opère la mutuelle étreinte de la justice et de l'amour – comme péché, non seulement comme l'héritier du premier Adam (nous le sommes tous), mais comme Adam lui-même... non seulement comme affligé d'une nature dégénérée (nous le sommes aussi, sauf que le Christ ne S'est pas abandonné à la tentation), mais comme S'étant, en quelque sorte, à l'instar du premier homme et par une *kénôse* d'en-bas – fruit d'un égoïste amour de soi-même et d'une volonté de savoir menant à la cécité – vidé de sa propre réalité pour faire place au péché. C'est, à l'envers, l'*opportet crescere* de Jean, 3:30 (l'homme « diminue », pour

aura si bien triomphé du péché que le grand triage sera consommé. Le Christ total sera, non seulement sans (*ater*) péché, mais à l'antipode du péché (*khôris*). Le vannage sera parachevé. L'argumentation de l'Apôtre, en ce passage, peut se résumer comme suit : l'homme ne doit mourir (et ne meurt en fait qu'une seule fois). Celui qui S'est fait homme est donc mort, et ne mourra qu'une fois. Non que la mort fût inévitable pour Lui, comme pour nous, mais parce qu'Il devait, par le fait même de sa mort, « emporter » les péchés du monde. Mais afin de pouvoir « satisfaire » parfaitement, Il devait mourir sans qu'il y eût en Lui la moindre trace du péché. Ce paradoxe : une créature souillant la gloire *ad extra* de Yahweh, calomniant son Nom (à l'inverse du *sanctificetur* dans le Pater) seul un autre paradoxe peut en lever l'hypothèque : le Saint par excellence, traité en pécheur... D'autre part, l'homme, sitôt passé par la mort, attend le Jugement total et définitif, qui scelle sa destinée *en tant qu'homme*, donc comme *composé* humain. Le Christ, Lui, qui n'a rien de passif, ni de déterminé (*anima vivens*, dans 1 Cor, 15:45), mais est actif et déterminant (*spiritus vivificans*, dans le même verset), Lui dont la vie et la mort furent sans péché, ce qui L'a constitué Sauveur du monde, revient dans ce monde pour le Jugement, *mais comme Juge*, pour assurer le salut de ceux qu'Il pourra mettre « à sa droite ». Jadis Messie souffrant et mourant, le voici à jamais Messie glorieux, vivant et vivifiant (cf. Apoc, 1:18).

que « croisse » le péché). Plusieurs passages de l'Épître aux Romains nous montrent le pécheur comme « vendu », comme un débiteur antique, incapable de payer ses dettes, ou, plus exactement encore, comme un joueur passionné misant sa propre liberté. Pour satisfaire ses concupiscences, il devient « esclave du péché ». Or, esclave, il n'existe plus légalement, ni civilement. Il est une chose, un objet brut, l'équivalent d'une table ou d'un mur : *servus non tam vilis quam nullus... instrumenti genus vocale*, dit le Droit romain. Sergius convoite un train de vie qu'il ne peut réaliser faute d'argent. Il emprunte à Claudius, ne peut rembourser, dès lors devient la propriété de Claudius, au point que, lorsque nos sens nous avertissent : « Voici Sergius », la Loi, les mœurs et le cours des événements nous répondent à l'envi : « Non, voilà Claudius ! » C'est, dit l'Apôtre, ce qui arrive au pécheur. Il n'est plus Sergius, même pécheur : il est « aliéné », il est Claudius, il est *péché*.

Or, nous l'avons répété plus d'une fois, les jugements de Dieu sont opératifs. Ce qu'Il prononce, *est*. La Bible affirme à tout instant que ce qu'Il dit, *ipso facto* devient. Ses bénédictions sont des bénéfices. Il prononce qu'une telle créature est bonne. Et, de même que le roi Midas transformait en or tout ce qu'il touchait, ainsi de l'Être parfait et plénier, du Bien « diffusif de Soi » : tout ce qu'atteint sa Parole, entre dans la ronde créaturelle : « Toutes choses sont devenues par Elle ». Mais *il en est de même pour la malédiction*. Ce que Dieu proclame détestable, l'est, du même coup. Nous sommes justifiés parce qu'il plait à Dieu, dont les pensées ni les voies ne sont les nôtres – ni, pourrait ajouter Isaïe, la « table des valeurs » et les critères d'excellence – de nous « voir justes ». Ce « regard » nous *rend* justes. C'est dire qu'il existe, au delà du point de vue moral – du « code » relatif et des jugements résultant des rapports entre créatures – une notion métaphysique du Bien et du Mal, que transcende à son tour la conception surnaturelle, où s'opère la synthèse du métaphysique et du moral. Si l'être et toutes les réalités qui le manifestent et le qualifient n'ont rien d'authentique qu'en Dieu, de Dieu, par Dieu et pour Dieu, l'apologue paulinien du Potier prend toute sa force (c'est d'ailleurs le thème central de Job, et il rejoint la conception patristique de la toute-puissance divine, qui est une omniscience : tout relevant de Yahweh). Mais, alors, s'il plait au Père de « faire » son Fils *péché*, comme les Juifs croyaient que le Christ Se « faisait » Dieu, le Verbe incarné est aussi réellement péché que, dans notre exemple récent, Sergius est en réalité devenu Claudius. Et c'est, en effet, par

« convoitise », par un insatiable et inexhaustible amour, que le Christ a « dissipé sa substance » parmi nous, S'est ruiné pour nous, S'est « appauvri pour nous enrichir », S'est fait esclave « dans (ce) pays lointain » qu'est pour le Saint notre nature dégénérée, allant jusqu'à porter son désir sur les gousses dont se régalaient ici-bas les pourceaux, sur ce qu'ils appellent *leur* amour ; « mais personne ne Lui en donnait ». La « concupiscence » de Paul, c'est de mourir et d'être avec le Christ ; celle de Jésus, c'est de Se sacrifier pour nous sauver, c'est d'allumer en nous la flamme de l'amour : et *cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant, et nemo illi dabat*¹⁷ ... Ce sera l'inouï gémississement de Paray-le-Monial.

« Ce qui n'a pas été assumé – s'évertuent à répéter les Pères – n'a pas été sauvé ». L'humanité que le Christ présente au Père, et dont l'union hypostatique fait qu'elle est sienne au point d'être devenue pour lui condition foncière, essentielle de son être, *c'est la nôtre*. Or, « tout homme est menteur » (Ps, 116:11) par rapport à cette vérité de son être qui est fidélité à son archétype divin. Cette conception d'une nature humaine, identifiée au péché depuis la Chute, le Sauveur S'y réfère à plusieurs reprises dans le IV^e Évangile. Saint Paul la systématise, surtout dans l'Épître aux Romains : la « loi » même de notre être effectif et actuel, c'est le péché. Il n'affirme point que le Christ soit « devenu » péché (*factus est* au sens d'*egeneto*), comme Il est « devenu chair » dans Jean, 1:14. Ce que « devient » le Fils éternel, c'est délibérément, dans l'obéissance, conformément au plus haut amour, qu'Il S'y engage : ce « devenir » est normal, conforme à la Loi divine. Mais tous les hommes « sont mensonge et vide », ce « vide » que dénonce l'Apôtre (Ps. 61:10 ; Rom. 3:4 ; 8:20) ; alors que le Sauveur, de son propre aveu, « est Vérité ». Aussi le Père, sans S'arrêter – pour ainsi dire – à la Personne de son Fils, considère, sur la Croix, le Moi humain de Jésus-Christ, ne veut voir que l'Homme, c'est-à-dire vous et moi, nous tous. C'est nous qu'Il voit supplicié au Calvaire, comme c'est le Christ obéissant qu'Il voit en nous. Qu'il y ait là, pour nous, pour la dureté de nos cœurs et la faiblesse de nos intelligences, une part d'arbitraire c'est-à-dire de mystère, d'inconforme à *nos* vues sur la justice et la sainteté, c'est ce qu'indique, dans 2 Cor, 5:21, ce verbe *factus est*, en grec *epoiêsen*, qui signifie : créer, fabriquer de toutes pièces. Qui demandera compte à Dieu de ce « regard », que nous ne sommes même pas en état de comprendre ici-

¹⁷ Cf. Luc, 15:13-16 ; 2 Cor, 8:9 ; Phil, 2:7 ; Jean, 13:4-15 ; Matt, 20:28.

bas ? Le Père, en regardant Jésus, ne veut voir en Lui que notre humanité, notre nature commune – laquelle *est* effectivement péché – sans égard à la Personne divine qui l'assume – peut-être parce que « cette Personne n'est pas, ni ne peut être, principe d'unité psychologique », et que « la vie humaine du Christ demeure totalement distincte de celle que le Verbe vit en commun avec le Père et le Saint Esprit »¹⁸. Reste à voir si le dessein d'amour qui est à l'origine de cet apparent paradoxe – Dieu considérant la nature humaine de Jésus (la nôtre, souillée par la Chute), sans tenir compte de la Personne divine qui en dirime toute propension effective et actuelle au péché – reste à voir, dis-je, si cette volonté salvifique, mue par une *infinie* dilection, qui ne s'arrête *en Dieu* devant aucun « tort » fait à *Soi-même*, ne constitue pas une « justification » suffisante ?...

« Celui qui n'a point *connu* le péché, Dieu L'a *fait* péché pour nous, afin qu'en Lui nous devenions justice de Dieu »¹⁹. Telle est la

¹⁸ Phil, 1:23 ; cf. Jean, 1:11; Luc, 12 : 59 ; B. Hocedez, S. J, *L'Unité de Conscience du Christ*, dans la *Nouv. Rev. Théol.*, Louvain, juillet-août 1946, p. 393.

¹⁹ 2 Cor, 5:21. « Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais Lui qui nous a aimés, et qui a envoyé son Fils comme propitiation pour nos péchés... Dieu nous a aimés le premier » (1 Jean, 4:10.19). « Alors que nous étions encore impuissants » pour le bien, « le Christ... est mort pour des impies », pour nous. Car « Dieu montre son amour envers nous en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs, J.-C. est mort pour nous ». C'est ainsi qu'Il nous a réconciliés *avec Lui* par la mort de son Fils » (Rom, 6:6-10). Car il n'est aucunement nécessaire de réconcilier l'AMOUR SANS BORNES avec nous. L'Apôtre y insiste et, comme saint Jean, voit d'ailleurs la Rédemption étendue au cosmos tout entier (1 Jean, 2:2) : « Dieu réconciliait le monde avec Lui-même dans le Christ, n'imputant aux hommes leurs transgressions, et mettant Lui-même sur nos lèvres (humaines) la parole de réconciliation » (2 Cor, 5:9-21). Le Père est donc à l'origine de la Rédemption ; c'est Lui qui en a pris l'initiative. Il a poussé si loin sa volonté de ramener à Lui le genre humain, qu'Il a établi, dans la Crucifixion – « par le Sang de J.-C. » (Eph, 2:13), « par le Sang de sa Croix » (Col, 1:20-21) – un rapport tellement étroit entre le Christ et le péché que saint Paul a pu dire du Sauveur qu'Il était « fait péché », pour qu'en Lui nous fussions « rendus justes » (2 Cor, 5:21). Si l'on compare ce dernier passage à Rom, 3:21-26, on s'aperçoit que, dans l'Épître aux Romains, l'idée dominante est celle de la propitiation, alors que, dans la Seconde aux Corinthiens, c'est celle de la fonction, non pas substituée, mais mandataire, avec une tendance à fonder ce rôle sur l'immanence mystique réciproque de la Tête et des membres. En général, on interprète les mots fait péché dans le sens édulcoré de *traité* comme s'Il était pécheur (c'est la Rédemption du *als ob* : Luther dira que Dieu nous traite comme si nous étions justifiés). Interprétation admissible, mais incomplète, et qui ne « rend » guère l'audace et l'envergure hardie de la pensée paulinienne. Celle-ci implique que le Sauveur a, d'une certaine façon mystérieuse et inexprimable, assumé le péché

force, la superlative vigueur et précision des termes employés dans les Epîtres pauliniennes, que l'Esprit-Saint n'ayant rien d'un bavard et d'un hâbleur, s'Il a recouru à d'aussi énergiques expressions, c'est qu'en vérité la situation que ces textes résument est unique : celle d'une nature humaine écrasée sous le poids d'une *malédiction* certes volontairement assumée, mais qui n'a rien d'une mise en-scène, rien de « platonique »... Jésus-Christ ne fait pas de littérature. Lorsqu'Il nous enjoint de « bénir ceux qui nous maudissent », soyons sûrs qu'Il vise en premier lieu, non les criminels instruments de sa fin terrestre, mais Celui qui, dans son incompréhensible amour et miséricorde, a voulu, quoi qu'il en pût Lui coûter, manifester un jour au Fils de ses infinies complaisances un « visage de pierre », Lui aussi (Isaïe, 50:7), pour que jamais plus les hommes n'aient à fuir, comme en Eden, devant cette Face-Là ! « Qui pend au Bois, Il *est* malédiction de Yahweh » (Deut, 21:23, texte hébreu). Cette malédiction a été supportée au nom des pécheurs, non pas à leur place mais à leur profit.

De toute façon, si, du fait même que le Christ « a été fait péché », nous pouvons « devenir justice de Dieu en Lui », c'est que le grand fauteur universel du péché n'a pu trouver dans le Sauveur rien qui fût à lui (Jean, 14:30). De même qu'Il S'est fait homme sans sperme paternel, le Seigneur a été fait péché sans transgression. « *En Lui* », comme dit l'Apôtre, s'opère l'échange : *notre* péché pour *sa* « justice ». Paul pourrait dire, non seulement que « pour nous » Jésus-Christ « S'est fait pauvre, de riche qu'Il était, afin de nous enrichir par sa pauvreté » (2 Cor, 8:9), mais aussi qu'Il a pris *notre* pauvreté, notre misère d'Adamites déchus, pour nous enrichir de tout ce que sa Personne infuse à son humanité. L'Apôtre, du reste, le dit, mais, comme si souvent, les traducteurs sont restés sourds à certaines nuances : c'est *di' humas* que le Sauveur S'est dépouillé, c'est-à-dire « à travers » nous, en *Se faisant NOUS*, en passant par l'« éon » de notre humanité dégradée.

dans toute sa réalité, comme « la vie », dit la même Epître, « avale, engloutit la mort » (2 Cor, 5:4). C'est ce que symbolisait la figure au Bouc émissaire.

LE MOI ET LE SOI EN L'HUMANITE DE JÉSUS

On sait que, par deux fois, le chapitre II de saint Luc révèle qu'en Jésus la nature humaine se développe naturellement. Chez les quatre Évangélistes, le Maître, qui « progresse en sagesse » humaine et même « en grâce » divine (Luc, 2:40.52) – faut-il vraiment préciser qu'il ne s'agit pas ici du Verbe comme tel ? – le Christ, donc, qui prie et implore le Père, qui n'agit que d'après les ordres du Père, avoue que, si sa puissance peut être limitée (Matt, 13:58 ; 20:23), il est d'autre part des choses qu'ignore le Fils de *l'Homme*²⁰. L'humiliation, l'anéantissement du Verbe, lors de l'Incarnation, comporte, par une condescendance inouïe, par un sacrifice dont Marie des Vallées et saint Jean Eudes nous ont donné la clef, une humanité si foncièrement pareille à la nôtre, qu'elle en a partagé, non seulement la faim, la soif, la fatigue, l'ennui, la mort, mais aussi, au niveau de la connaissance conceptuelle et discursive, acquise, expérimentale, cérébralement transmise, l'imperfection de notre connaissance, lorsqu'il s'agit des « temps et moments déterminés par le Père, de sa propre autorité » (le Fils est exclu de cette fixation, qui relève du Père, sauf pour le reflux de toute la vie divine en chacune des Personnes : Actes, 1:7 ; cf. Matt, 24:36). Cette limitation de sa science, « dans les jours de sa chair » et d'humiliation, lorsqu'Il dut « *apprendre* à obéir » – parce qu'Il n'était pas un *Deus ex machina* – ne s'étend évidemment pas à la connaissance que le Christ possédait comme Verbe, ou comme Fils de l'Homme *glorifié*, voire tout simplement, jadis en Palestine, comme ayant accès, en vertu de l'union hypostatique, à des modes de savoir proprement divins et, quant à la conscience normale de l'homme en Lui, ineffables : « Sa conscience humaine (est) distincte de sa science divine... De l'une à l'autre ne se produit aucun échange d'influence ou de relation différent de ceux qui s'observent en général entre la nature divine et les natures humaines » ; dans le Christ, « la Personne divine reste en-dehors du champ de la conscience humaine ». Dès lors, « toutes les propriétés et activités du Verbe incarné », la vision béatifique « fait naître en son esprit (humain) les pensées propres à les exprimer »²¹.

Si donc le Sauveur – qui a pu dire en toute vérité : « *Moi*, Je suis

²⁰ Matt, 14:23 ; 26:39.42 ; puis 13:58 et 20:23 ; Jean, 14:21 ; 5:19.30 ; 6:38 ; 10:38 ; Marc, 13:52.

²¹ E. Hocedez, *op. cit.*, pp. 393, 395, 398.

un homme, vous ayant dit la vérité que J'ai entendue de Dieu » (Jean, 8:40) – a dû S'initier graduellement, par une discipline transitoire, à la sympathie envers ses frères comme à l'obéissance envers son Père (Hébr, 4:15 ; 5:8), sitôt accomplie son œuvre de salut, ce « voile » n'avait plus de raison d'être. Une telle ignorance exclut, d'ailleurs, en la personne humaine, dans le Moi, de Jésus-Christ, toute possibilité d'erreur. Ne pas savoir n'est pas se tromper. Ne pouvoir s'exprimer à soi-même, en mode normalement humain – par des concepts, des images, des enchaînements d'abstractions – des vérités contemplées par ailleurs ineffablement, ce n'est pas avoir, du donné connaissable, une vue fautive. Ce que le Christ avait de science humaine, dans le domaine de l'expérimental et de l'acquis, était infaillible et, à son propre niveau naturel, dans l'aire de sa compétence, parfait, aussi parfait qu'il convenait. Etre Homme parfait, c'est répondre intégralement à la définition de l'Homme. Or, un humain qui réussirait à concevoir l'infini, par exemple, à penser l'absolu par la voie du discours, à se représenter l'éternel par le truchement des « phantasmes », ne serait pas un homme, mais un monstre. C'est dire que la limitation de la science, dans l'entendement humain de Jésus – en la faculté de connaître qu'Il partageait avec nous – n'était pas due à la faiblesse, à l'imperfection *absolues*, mais à la spécificité de sa compétence dans le domaine du normalement humain – non pas au manque d'aptitude éventuelle, mais d'actuelle convenance *in via*.

Dès lors, pourquoi refuser à son âme parfaitement – donc très authentiquement – humaine, pourquoi dénier à ce plus homme d'entre les hommes, à cet « Homme-maximum » (*dixit* Nicolas de Cuse), le *mérite* de certaines ombres, nuits, angoisses et agonies ! Enfin, lorsque le Sauveur, ignorant certaines choses – par exemple, « le jour et l'heure » de la Parousie, ou, à Gethsémani, si « la coupe passera » ou non (à moins de se représenter son gémissent vers le Père comme une pure comédie) – quand notre Maître fait cependant toute confiance à Dieu, dira-t-on que tout ce que comporte cette Vision béatifique qu'Il possède en la « fine pointe de l'âme » passe, *intégralement et tel quel*, dans le champ de sa connaissance consciente en tant qu'homme, de celle qu'Il a en commun avec nous ? Et comment qualifiera-t-on, comment dénommera-t-on l'acte mental par lequel le Sauveur, tout en ignorant, accorde cependant, en Fils de *l'Homme*, son assentiment, l'adhésion de son intelligence à ces desseins (inconnus, éventuels et incertains) du Père ?

En réalité, on juge habituellement de ces problèmes – surtout à

propos de cette Agonie qui se prolonge de Gethsémani à la Neuvième Heure – d'après telle notion, trop souvent abstraite, de la *périchorèse*. Il faut qu'alors s'adaptent à cette conception, coûte que coûte, les textes scripturaires. Mais n'est-ce pas « éclairer » l'obscur par le plus obscur, « expliquer » le mystère par l'ultra-mystère ? L'Eglise ne s'est-elle, d'ailleurs, pas *résignée* à définir²² ce dogme de l'Union hypostatique parce qu'il le fallait bien, pour mettre un frein aux divagations des hérésiarques ? Contre Arius, négateur de la véritable divinité, Nicée affirme que le Christ est VRAIMENT Dieu ; contre Apollinaire, ennemi de l'authentique et complète humanité, Constantinople définit que le Sauveur est PARFAITEMENT, exhaustivement Homme, aussi homme qu'on peut être, le plus homme des hommes ; contre Nestorius, qui nie l'indivisible union du Verbe et de l'Homme – fusion sans confusion – Ephèse proclame le Christ INSÉPARABLEMENT Dieu et Homme ; enfin, contre Eutychès, qui n'admet pas la distinction des deux natures, divine et humaine, indissolublement unies, leur essentielle différence, et leur union sans mélange, Chalcedoine formule que le Rédempteur est DISTINCTEMENT Dieu et Homme... Dès lors, en Jésus-Christ, ce *Moi* qui dit : « je suis un homme », Se comportera de manière réellement humaine.

Le Verbe ne tient lieu ni de facultés humaines, ni de *Moi* « terrestre » au Christ... un enfant apprend cela au catéchisme !... Autre chose est la PERSONNE, qui pose Jésus dans l'être, Lui confère ici-bas la présence objective et concrète, le *Dasein*, est son point d'insertion dans le monde créé – centre de gravité *ontologique* « autour » et en vertu de quoi s'opèrent la cohérence et la synergie de tous les éléments constituant sur terre la manifestation, le fait d'expérience, le « phénomène » constatable que les hommes appellent Jésus de Nazareth – et autre chose, non seulement les éléments *psychologiques* et somatiques qui sont l'étoffe, la teneur de sa personnalité humaine, mais encore celle-ci, ce MOI d'homme. Car c'est là tout le problème de la différence entre le Soi et le Moi, entre la *séité* et l'*égoïté* (dont l'*ipséité* réalise la synthèse) : « Avant qu'Abraham devint, je suis » (Jean, 8:58). Comme dans son prologue, l'Évangile de Jean oppose ici le « devenir » des créatures à l'« être » absolu du Verbe, directement *principe de toute la* présence « terrestre », dans le « cas » de Jésus-Christ. Mais où voit-on que cette Personne – suscitatrice de l'Homme Jésus, sa base ontologique, son *fiat* permanent – Se soit ravalée au

²² En quatre Conciles œcuméniques : Nicée (325), Constantinople (381), Ephèse (431) et Chalcedoine (451).

niveau de l'activité psychologique, pour ne même pas parler du « discours » mental ? Et n'y aurait-il pas une espèce de parallèle, d'analogie, entre la dénudation du Seigneur, à la fois réelle et *significative*²³, entre ce retour du Second Adam à la nudité du Premier avant la chute²⁴, d'une part, et, de l'autre, ce passage de l'âme juste par excellence à travers de telles flammes que, tout l'humain se trouvant en elle purifié, pour ainsi dire consumé²⁵, elle coïncide parfaitement, au plus intime d'elle-même, avec cette Personne, ce Principe divin d'un être humain ; de telle sorte que, désormais, l'Homme Jésus n'a plus à « croître », à « progresser » en quoi que ce soit, mais, après son « apprentissage dans les larmes », « atteint et possède le Terme, et sauve à jamais », Lui, l'Homme doublement déifié, « tous ceux qui Lui obéissent » ?²⁶

« *LUCERNA LUCENS IN CALIGINOSO LOCO* »

Qu'a vu Zacharie, le prophète devant qui les juifs « pleurent Celui qu'ils ont transpercé » ? Ceci :

« Jésus, le Grand-Prêtre, debout devant l'Ange de Yahweh »²⁷, pour plaider, vivant propitiatoire, la cause de son peuple, et, « à sa droite, Satan comme accusateur. Or, Yahweh dit à Satan : Yahweh te

²³ C'est-à-dire fait à la fois réel, historique, et symbolique, tout chargé de *sens* (« Le sens des créatures, c'est le Logos », répétait volontiers Soloviev).

²⁴ Et avant les revêtements de « peau de bête » dont Dieu même recouvrit nos premiers parents. Pour la théologie rabbinique, Adam possédait, avant la Chute, en guise d'organisme physique, ce que nous appellerions aujourd'hui un « corps glorieux ».

²⁵ Il s'agit de ce qui, dans la Chute, s'affirme autonome, antidivin ; mais *cet* humain s'oppose du même coup au véritable humain, fidèle à son origine (Apoc, 3:7.14), comme « ce » monde, dans saint Jean, ce monde « mauvais », chez saint Paul, fait contraste avec le monde issu des Six Jours. Et cet holocauste, opéré par Yahweh – « Feu dévorant » dans le Nouveau comme dans l'Ancien Testament – c'est, ici-bas, le Purgatoire des âmes intérieures. « Ne remets pas à demain ce que tu peux subir aujourd'hui », pourrait dire le Bloy de *l'Exégèse des lieux communs*.

²⁶ Déifié de droit et de fait, par nature et par mérite, en vertu de l'union hypostatique et de sa vie d'obéissance : ces deux « moments » se retrouvent dans Phil, 2:7 et 8. Pour tout ce passage, voir Hébr, 5:7-9. Thèse développée par Bossuet, dans son *Panegyrique de saint Bernard*.

²⁷ Il s'agit de « l'Ange de la Présence », donc de Yahweh Lui-même.

réprime, Satan ! Yahweh te réprime, Lui qui a choisi Jérusalem²⁸ ! Celui-ci²⁹, n'est-Il pas un tison arraché au feu ? » De toute la race, Jésus est donc le seul qui ait échappé à ce feu purificateur, parce qu'Il n'a pas à consumer en Lui-même de souillure. C'est donc au nom de son peuple qu'Il Se présente devant Yahweh ; c'est *pour ce peuple, en son nom*, à son profit, qu'Il subit la purification : « Or, Jésus, devant l'Ange (de Yahweh), *était recouvert d'habits sales* »³⁰. Comme, à la Fête des Expiations, le Pontife juif entrait dans le Saint des Saints, où veille Yahweh, pour y faire propitiation « en notre nom », ainsi le Fils de l'Homme rencontre le Père au sein du Verbe.

« L'Ange de Yahweh prit la parole ; Il dit à ceux qui se trouvaient devant Lui : Otez-Lui ses vêtements sales... Et, à (Jésus) Lui-même : Vois, J'ai fait enlever de dessus Toi ton iniquité » – celle dont Tu T'es revêtu au nom de toute ta maisonnée – « et Je T'ai couvert d'habits de fête », ceux que, dans les palais de leurs rois, les Juifs gardaient à l'intention des seuls invités. « Et l'Ange (de Yahweh) dit : Mettez-Lui sur la tête une tiare de pureté »³¹. On se souvient, en effet, que, sur la tiare du Grand-Prêtre juif, une plaque d'or portait cette dédicace, inouïe parmi les hommes : SAINTETÉ À YAHWEH.

Cela fait, Yahweh dit à Jésus: « Tu gouverneras ma maison », mon Eglise, « Tu garderas mes parvis. Car voici que je suscite (en Toi) mon Serviteur, le Germe... et (par Lui) j'enlèverai l'iniquité de ce pays en un seul jour »³².

Le symbole préfiguratif du Prophète est devenu, sur le Calvaire, réalité « significative » : Jésus est dépouillé de ses vêtements. On Lui en arrache trois³³ : d'abord, le manteau et la robe³⁴. Ces deux habits les

²⁸ Pour y demeurer : c'est son tabernacle, son Église.

²⁹ Le grand-prêtre Jésus.

³⁰ Dans plusieurs textes, saint Paul veut, tantôt que le Chrétien *se dépouille* du Vieil Adam et *revête* le Nouveau, qu'il enlève sa « peau de bête » (Gen, 3:21), tantôt que, par-dessus ce « vêtement » qui provoque notre « mort » (2 Cor, 5:4), nous passons l'habit de « vie », (*ibid.*, qu'on songe à la tunique de Nessus, offerte par Dejanire, cette Eve païenne).

³¹ Cf. Matt, 22:11-12 ; 2 Rois, 10:22 ; Apoc, 6:11 ; 19:8 ; Eph, 4:22-24 ; Zach, 3:1-5.

³² Cf. Isaïe, 42:1-4 ; 49:1-6 ; 50:4-11 ; 52:13 ; 53:12 ; puis cf. Isaïe 4:2 ; 11:1 ; Jér, 23:5 ; 33:15 ; Zach, 3:8 ; 6:12 ; Luc, 1:78 (texte grec) ; Jean, 12:24 ; enfin, Zach, 3:7-9 ; 4:7.

³³ Pour ces *trois* revêtements, voir 1 Thess, 5:23 ; Job, 12:10 ; Luc, 1:46-47 ; Hébr, 4:12 ; 1 Cor, 6:20.

³⁴ Le grec pour *toge* est ici au pluriel : *himatia*, sans doute la robe ordinaire et le *tallith* de laine (cf. Jean, 19:23).

quatre soldats porteurs se les partagent, en défaisant les deux coutures latérales que portait chacun d'eux. Ainsi, plus tard, l'Eglise – cet autre habit du Christ, mais du Christ glorifié³⁵ – sera-t-elle divisée entre les quatre parties *du globe*³⁶. Mais la « tunique » ou chemise *de toile*, collant au corps, tissée tout d'une pièce et donc sans couture – comme la robe des Prêtres juifs³⁷ – ce *khiôn* serré à la taille par une écharpe de toile³⁸, impossible de la partager : on la tire donc au sort. De même, si l'Eglise visible – celle qui tombe sous le regard de tous, incroyables compris, et qui relève de l'empirie « naturelle » – si cette « matérialité », ce phénomène », cet aspect ou apparence – *corpus Ecclesiae*, disent quelques-uns – si donc l'Eglise, en ce qu'elle a de non-mystérieux, en sa « robe » et son « manteau », peut paraître dispersée, divisée, voire déchirée, partagée au cours de l'Histoire – en quatre lambeaux ou *dissecta membre*³⁹ – par contre, sa réalité « mystique », qui requiert notre foi⁴⁰, reste immuablement et immuablement sous-jacente : secrète et permanente est, *in abscondito*, l'essentielle unité de l'Eglise, à même le Cœur du Christ, dans la Communion des Saints. Comme toujours, Jésus est le premier à « faire » ce qu'il « dit » ; n'a-

³⁵ Habit *double* aussi, extérieur et intérieur, sous divers rapports : peuple fidèle et hiérarchie, appelés et élus, « agneaux » et « brebis », « serviteurs » et « amis », « corps » et « âme » de l'Eglise, etc.

³⁶ Dans la *Didachê*, donc cinquante ans après la mort du Seigneur, les participants à la synaxe eucharistique demandent à Dieu de « rassembler son Eglise » – comme « ce pain » constitué d'innombrables grains – « des quatre extrémités de la terre ». Sur le nombre *quatre* comme symbole d'universel rayonnement (songer aux quatre « notes » de l'Eglise), cf. Genèse, 2:10 ; Deuté, 22:12 ; Job, 42:16 ; Ezéch, 1:17 ; 37:9 ; Daniel, 7:2 ; Matt, 24:31 ; Marc, 13:27 ; Apoc, 7:1.

³⁷ Cf. Josèphe, *Antiq. Jud.*, III, 7:4.

³⁸ Que symbolise cette ceinture, cachée sous la robe et le manteau, et, d'ailleurs, vestimentairement inutile ? Elle se met à la hauteur même où le corps du prêtre affleure la pierre sacrificielle, au niveau de l'autel ; elle sépare l'homme « né du sang, du désir charnel », de l'homme « issu de Dieu », l'homme « animal » de « l'homme caché dans le cœur » (Jean, 1:13 ; 1 Cor, 2:14 ; 1 Pierre, 3:14) c'est l'équivalent du cordon monastique.

³⁹ Si l'on s'en tient aux *apparences* pour « ceux du dehors » : catholique, orthodoxe, anglican et protestant. L'Eglise catholique, en communion avec le Siège romain, est, certes, la véritable, la souche antique ; mais l'authenticité n'est pas l'intégralité, ni même l'intégrité : on peut être réellement homme, vraiment Un-tel, mais amputé de quatre membres. L'« homme-tronc » reste un homme. Son corps n'en constitue pas moins un « appel » à la plénitude, à la reconstitution.

⁴⁰ L'unité de l'Eglise est, d'après la formulation même des Symboles, objet, non d'expérience, mais de FOI : *credo... unam sanctam catholicam et apostolicam Ecclesiam*.

t-il pas enseigné : « Si quelqu'un t'attire en justice pour avoir ta *tunique*, abandonne-lui aussi ton *manteau* » (Matt, 5:40).

Au Second Livre des Rois, Élisée, qui a demandé à son maître Elie de « répandre sur lui une double portion de son Esprit »⁴¹, s'entend répondre : « Si tu me vois pendant que je serai enlevé d'avec toi⁴², il t'arrivera de la sorte, sinon, non ». Autrement dit, lorsque nous « voyons » Dieu, ou tout autre être, « tel qu'Il est » – non pas à travers les verres fumés et déformants de la connaissance conceptuelle, que fait papilloter le discours mental, mais adéquatement, « comme nous-mêmes sommes connus », « face à face » et par intuition, par simple regard – c'est que « nous sommes devenus semblables » à l'objet de notre contemplation (1 Jean, 3:2)... Or, voici qu'Elie « monte au ciel dans un tourbillon » l'Esprit s'empare de lui comme une tornade et subverse nos moindres notions de mouvement et de perspective. Mais Elisée « releva le manteau d'Elie, tombé sur lui », « marchant (depuis lors) dans l'esprit et la puissance d'Elie »; car « l'esprit d'Elie reposait sur Elisée ». Mais, avant de revêtir le « manteau d'Elie », Elisée, son disciple, et successeur, « avait enlevé et déchiré ses propres vêtements »⁴³.

⁴¹ Elisée, qui fait partie des « fils de prophète », demande ici l'héritage de l'aîné, « prémices de la vigueur » paternelle (Deuté, 21:17). Ainsi, « qui croit dans le Christ fera des œuvres plus grandes que les siennes » (Jean, 14:12). De fait, comme les Apôtres pour l'œuvre de leur Maître, Elisée étend celle d'Elie au delà des frontières juives.

⁴² Accède en successeur à la grandeur spirituelle des Saints quiconque parvient à la Vision béatifique ; c'est ainsi que la translation (ou transfiguration) d'Elie vaut à son disciple à la fois la certitude expérimentale de son autorité, sa mission, et le pouvoir de l'accomplir. Luc, 9:30 nous montre Elie « apparaissant dans la gloire » ; il a donc, passé le Jourdain, « été emporté... à la rencontre du Seigneur, dans les airs », « transfiguré en un instant, en un clin d'œil » (1 Thess, 4:17 ; 1 Cor, 15:51-52). Lazare mort est « porté par les Anges dans le sein d'Abraham » (Luc, 16:22 ; cf. Psaume 90:11-12) ; Elie l'est dans le « char » même de Yahweh, dans le « char des Chérubins déployant » leurs ailes (1 Chron, 28:18 ; cf. Psaume 17:11). Voir le « char », « domicile », ou « vêtement » nouveau d'Elie, c'est donc, pour Elisée, voir Dieu (cf. 2 Cor, 5:1-4). Autrement dit, c'est, ici-bas, « être ravi dans le paradis » et jusqu'au « troisième ciel », comme Paul (2 Cor, 12:2-4). C'est en « redescendre » aussi, « dans l'esprit et la puissance d'Elie » (Luc, 1:17).

⁴³ Cf. 1 Jean, 3:2 ; cf. 1 Cor, 13:9-12 ; cf. Gen, 4:9 ; 2 Rois, 2:15 ; Luc, 1:17.

D'ELISÉE A JÉSUS

Homme soumis jusqu'alors à toutes les séquelles de la Chute, sans part aucune à ce Paradis dont le Christ atteste qu'il est d'abord « au-dedans de nous », Elisée en reçoit maintenant les prémices ; il est « illuminé », « savoure » expérimentalement « le Don céleste », « reçoit sa part – sa *portion* – du Saint-Esprit », « goûte en toute sa suavité cette Parole de Dieu » qu'il va répandre et « les puissances du monde à venir », du Royaume (Hébr, 6:4-6). Il se dépouille donc, comme Jésus le Grand-Prêtre au chapitre III de Zacharie, de cette personnalité inférieure, reçoit une consécration céleste, est initié à ses fonctions protomessianiques par le fait même qu'en vertu du charisme reçu il a pu et su « voir » Elie « enlevé » par la *Merkhabah*⁴⁴. Il semble bien, d'ailleurs, qu'il ait joué, vis-à-vis de son maître, un rôle analogue à celui de saint Pierre auprès du sien. Par trois fois, le Sauveur met à l'épreuve le prince des Apôtres : « M'aimes-tu ? » – comme, naguère, Il avait « poussé à bout » Jean et André : « Que Me voulez-vous ? » – et, par trois fois, Elie somme Elisée de ne pas l'accompagner plus outre. Mais, comme Pierre s'écriait, après le Discours eucharistique : « À qui donc irions-nous ? », ainsi Elisée : « je ne te quitterai pas ! » Et pourquoi donc ?... Pierre s'exclame : « Toi seul as les paroles de la Vie éternelle ! » Mais Elisée : « Yahweh, certes, est la Vie, et ton âme est vivante ! » Comme Pierre, Elisée apprend la valeur d'une obéissance absolue, animée par l'amour, et la certitude, vivifiée par la foi, que l'œuvre du Ciel s'accomplit sans aucun doute. Comme Pierre, enfin – mais à l'inverse de l'épouse de Loth, symbole de la foi défaillante⁴⁵ – Elisée découvre ce

⁴⁴ Fonctions proto- (ou pré-) messianiques, parce que préfiguratives et préparatoires à l'égard des authentiquement, proprement et pleinement messianiques. Pour la *Merkhabah*, c'est le mystérieux Trône vivant qui « porte » Yahweh ; le « char des Chérubins » le symbolise dans le Temple salomonien (1 Rois, 6:23 ; 1 Chron, 28:18 ; Ecelé, 49:8). C'est par lui qu'Elie est « enlevé » de terre (2 Rois, 2:11-12). Ézéchiel le décrit longuement, à deux reprises (ch. I et X). C'est aussi la resplendissante « nuée lumineuse » de la Transfiguration (Matt., 17 : 5), la « gloire suprême » de l'Ascension (2 Pierre, 1:17 ; cf, Actes, 1:9). C'est l'un des deux thèmes capitaux de la Kabbale (l'autre est celui des *Sépherôth* ou Énergies divines, si populaires dans la théologie mystique de l'Eglise orientale). Par ailleurs, dans l'hindouisme, le *jivanmoukti* parvient à la Vision béatifique, c'est-à-dire au « salut » par l'« union transformante », dès cette vie terrestre. Il n'a plus du Vieil Homme que l'apparence psychophysique.

⁴⁵ « Monument d'une âme incrédule, une colonne de sel reste debout » (Sag, 10:7).

qu'il gagne à ne pas « regarder en arrière »⁴⁶. C'est d'abord à Ghilgal qu'il est mis à l'épreuve ; or, *Ghilgal* signifie *révolution de la roue*. C'est de là qu'Elie et son disciple partent à la rencontre de la Merkhabah. De cette *rota nativitatis* par laquelle l'Inde antique symbolisait déjà le *samsara*, la « grande tribulation » sublunaire de l'Apocalypse⁴⁷. L'épreuve suivante a lieu dans *Beth-El*, qui est la « maison de Dieu », l'Église, la surnaturelle théanthropie gracieusement accordée. Il faut alors passer par le *Jourdain* – qui veut dire à la fois : *descente et jugement* ; car, proclame Yahweh, « nul ne peut Me voir et vivre », subsister en sa nature issue d'Adam premier, marquée par le stigmat, par la cicatrice de la Chute – pour se rendre à *Jéricho*, « la Cité des Palmiers », Ville et Verger, Paradis de la nation sainte, et dont le nom signifie : *vision de la Bonne Odeur*. Or, « le Christ S'est livré Lui-même à Dieu... comme une oblation, comme un sacrifice d'agréable odeur »⁴⁸.

Elisée, parce qu'il a reçu la connaissance connaturelle des mondes supérieurs, abandonne donc sa propre personnalité en tant qu'Adamite et « serviteur de prophète », pour en revêtir une nouvelle comme prophète, héritier des charismes auparavant confiés à son maître. Le symbole des *vêtements*, jadis cher à plusieurs Pères, a été de nos jours, traité avec une sympathique intelligence par Eric Peterson (et, incidemment, par Dom Anselme Stolz). Il fait partie d'une Tradition qui paraît universelle : s'il a des sources scripturaires dans la vêtue monastique, on se demande quelle origine lui attribuer dans le cérémonial des Mystères antiques, d'où il semble avoir passé, depuis des siècles, dans les rites initiatiques de certains groupements ésotériques⁴⁹.

Dans l'Église d'Israël, Elisée revêt, comme prophète, une personnalité nouvelle, comportant la dévolution des charismes jusqu'alors réservés à son maître et initiateur, Elie. Plus tard, Jésus, le Grand-

⁴⁶ Cf. 1 Rois, 19:20 ; c'est à cet épisode que fait allusion le Sauveur dans Luc, 9: 62.

⁴⁷ Cf. Jacques, 3:6. Pour le Bouddhisme, l'« extinction de la concupiscence » foncière – celle de l'être : *treçna* – doit « arrêter la roue ».

⁴⁸ Eph, 5:2 ; cf. 2 Cor, 2:1 ; Phil, 4:18.

⁴⁹ Dans le Bouddhisme du Grand Véhicule, lorsque le Bodhisattva parvient, par l'illumination suprême, à l'état de Bouddha, Il « jette son manteau » – comme Elie sur Elisée – sur le nouveau Bodhisattva, son successeur. Ce « manteau » représente les *koças* ou « enveloppes » inférieures, c'est-à-dire le conglomerat ou gangue psychologique ayant constitué, ici-bas, la « personnalité empirique » du nouveau Bouddha, qui, transcendant l'état individuel et ses limitations, les abandonne comme l'orvet sa vieille peau.

Prêtre, chez Zacharie, pour « avoir libre accès » dans la Cour céleste, doit abandonner « ses habits sales », son originelle « iniquité », et revêtir tes « habits de fête » sans lesquels, dit le Christ, nul n'est admis au festin des Noces spirituelles. Enfin, pour saint Paul, le Chrétien doit « se dépouiller, en ce qui concerne sa vie passée, du Vieil Homme rendu corruptible par les concupiscences, ces trompeuses : il lui faut se renouveler dans son esprit et dans ses pensées » – sa « psychologie » ou « mentalité » – « et revêtir l'Homme Nouveau, créé d'après Dieu dans une justice et une sainteté », non plus factices et superficielles – « plaquées » du dehors – mais « véritables », jaillissant au plus intime de son cœur jusqu'à la vie éternelle⁵⁰. Quiconque, en effet, « a été baptisé dans le Christ », du coup, « a revêtu le Christ », l'humanité – déifiante en Lui, parce que déifiée, mais déifiable en nous – cette nature humaine de Jésus que l'Église d'Orient qualifie de « théanthropique », parce qu'elle est vitalement « saturée » par la divinité du Verbe comme la pâte par un levain⁵¹. C'est pour qu'avec Lui soit crucifié le Vieil Homme de chacun des siens, détruit ce « corps de péché » : notre nature déchue, où règne la concupiscence, et pour libérer les esclaves du péché, que le Sauveur a dit OUI à la Croix (Rom, 6:6-8).

Aussi, Lui qui, à l'inverse des scribes et des pharisiens, ne Se contente pas de prescrire mais agit et Se fait en tout notre modèle, Il commence par Se dépouiller, par abandonner ses – ou plutôt : *nos* – « vêtements sales » (Zach, 3:4). L'hindouisme parle des *koças* ou « enveloppes », qui sont les revêtements, les *coupas* ou « formes »,

⁵⁰ Ephés, 4:22-24 ; cf. Jean, 4:14 ; 7:38-39 ; Romains, 5:5.

⁵¹ Cf. Galates, 3 : 27. L'humanité du Christ, tunique du Contre-Nessus, se porte d'abord comme un revêtement, « par-dessus », et « du dehors », comme une cote de maille protectrice. Mais il faut qu'à la longue elle nous *entre* dans la peau, dans l'intime chair et jusqu'en la moëlle de l'âme, comme la tunique du Nessus démoniaque, en sorte que nous ne puissions plus nous en défaire, sauf à nous écorcher vif (mythe de Marsyas). La première mort nous arrache la tunique de Nessus ; la seconde, celle du Contre-Nessus. Sur la notion de théantropie, voir Bossuet : « La sainte humanité de Jésus étant unie au Verbe divin, elle est régie et gouvernée par le même Verbe... Les actions de cet Homme-Dieu sont humaines par leur nature, divines par leur principe. D'autant que le Dieu-Verbe ayant fait sienne la sainte humanité de Jésus, Il ne cesse d'y faire couler une influence divine de grâces et de sagesse, qui les ranime, et qui les relève au delà de ce que nous pouvons concevoir... L'humanité de Jésus... appartenant (au Verbe) par une espèce d'union si intime, il en résulte que toutes les actions de Jésus venaient d'un principe divin et d'un fond de sagesse infinie » (*Panég. de saint Bernard*).

« figures » – physiques, vitales, psychiques⁵² – que prend, pour entrer en contact avec l'univers extérieur, la personne humaine. L'initiation du Christ en tant qu'Homme (Hébr, 5:7-9) comporte, elle, le rejet, non seulement – pour nous, en notre nom, comme dit saint Paul – des « habits souillés » de Zacharie⁵³, mais, en un sens, de toute « enveloppe » de tout élément purement et exclusivement « naturel » et créé : rien de tout cela – qui est de l'homme, créature et péché, donc « impur » – rien de tout ce relatif, rien de tout ce négatif ne peut parvenir à la vision de Yahweh et « vivre » ; rien d'immonde, d'imparfait, de « partiel » et de « puéril », « ne peut entrer dans la Cité sainte », dans la Jérusalem céleste⁵⁴. Chez le mystique, qui est l'homme guetté par la Transfiguration, le Chrétien le plus apparenté à son Maître et divin Modèle, le plus « conforme à l'image du Fils » (Rom. 8:29), la communion la plus haute avec Dieu s'opère au delà des « espèces intelligibles » du discours mental, des concepts, des images dans le tête-à-tête, ou plutôt dans le cœur-à-cœur « nocturne » de la foi *nue* ; alors que, semble-t-il, les trois vertus théologiques sont en lui taries, et qu'il peut croire être spirituellement mort, voire damné : « Mes pensées », dit Yahweh, « ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies » (Isaïe, 55:8). Et l'hébreu du Psaume 64 veut que, pour l'âme-épouse, le parfait épithalame soit silence. C'est pourquoi Yahweh voulait qu'au temple de Jérusalem le Saint des Saints, sans flambeaux ni fenêtres, fût perpétuellement plongé dans les ténèbres. Il est impossible à l'homme, confirme saint Paul, s'il se trouve élevé jusqu'à la vision de Dieu, d'en exprimer le moins du monde, fût-ce pour Soi-même, l'ineffable Objet (2 Cor, 12:4).

Ce sont donc toutes les *koças*, toutes les « enveloppes », tous les habituels truchements et vocabulaires mentaux, toutes les bandelettes du relatif – enserrant Lazare – qu'il s'agit d'arracher et de dépouiller. Après les trois épreuves ou tentations finales du Diable – ses offensives contre la chair, l'âme, l'esprit – la victoire du Sauveur a si bien tué, dans la nature qu'Il partage avec nous, le Vieil Homme, que notre humanité corrompue s'en trouve éternuée, exsangue, mortifiée... Oui,

⁵² Images, concepts, désirs, jugements, activités mentales de tout ordre, dès l'instant qu'elles sont configurées, déterminées, limitées, « formelles », comme disent les Hindous (*roupa*).

⁵³ « Mon cœur et mon corps sont souillés de taches nombreuses, mon esprit et ma langue n'ont pas été gardés avec prudence ». (Prière dite de saint Ambroise, avant la Messe).

⁵⁴ Isaïe, 6:5 ; Exode, 33:20 ; 1 Cor, 13:9-12 ; Apoc, 21:27.

cette dernière expression convient : ainsi, le serpent abandonne sa peau morte, et, puisqu'il, a plu naguère à l'Ennemi de choisir pour symbole le Serpent, Celui qui lui écrasa la tête – en Se laissant vaincre par lui sur le « plan » des apparences – a voulu, à son tour, qu'au Désert un Serpent Le représentât⁵⁵; c'est la victoire même du Démon qui le précipite dans l'abîme : le Diable porte pierre, et même Pierre angulaire ! *Felix culpa, Hostisque felix.*

D'UNE NUDITÉ TRANSCENDANT TOUT « HABIT »

Adam, « nu sans honte » (Gen, 2:25), exerce son activité spécifique, qui est de connaître et d'adorer Dieu, sans « vêtements ». La nudité de son être essentiel était glorieuse : c'est d'intuition qu'il Le « voyait », au delà de toutes les « formes » créées. Après la Chute, Yahweh cache sa misère, comme sa honte, sous ces « habits de peau » que les Targoumîm appellent des « ornements sacerdotaux » ; puisque, d'après la Tradition rabbinique, Dieu voulut, sitôt l'Homme déchu, préparer son retour en gloire, en lui révélant l'efficace du sacrifice et la dignité du pontificat⁵⁶.

⁵⁵ Cf. Satan, notre Excursus IV, sur : « Le Serpent, symbole ambivalent ? »

⁵⁶ Point n'est besoin de sacerdoce – et donc de « temple » – avant, ni après la Chute, comme il appert de l'Apocalypse. Les « habits de peau » de la Genèse préfigurent l'Incarnation de l'Intercesseur. Pascal y verrait un symbole à la fois de « misère » et de « grandeur ». L'homme va donc de la nudité, synonyme d'« enfance », par le revêtement, synonyme de « pèlerinage », d'expérience et d'épreuve, à la nudité, synonyme de réintégration dans le Parfait. Dans le symbolisme vestimentaire de la Bible, l'habit est d'abord « souillé » (Zacharie), puis « rouge » de sang (Isaïe), enfin « blanc » (Apocalypse) ; la nudité n'est pécheresse, figure de l'Amour dévoyé, qu'entre la Chute et la rentrée en gloire. Ainsi de Laodicée, dans l'Apocalypse : elle se croit « riche » et s' imagine « n'avoir besoin de rien », comme si elle était l'Être Nécessaire, *l'Ens a Se* en personne, tout comme Adam au Paradis ; mais elle doit « passer par le feu de l'épreuve » et « revêtir l'habit blanc », la justice du Réparateur, « ne pas laisser paraître la honte d'une nudité » intempestive depuis la Chute (Apoc, 3:17-18 ; Genèse, 2:25 ; 3:5.7.10.11.21.22). Car la dialectique de la nudité se déroule intégralement : sur les « plans » ontologique ou métaphysique, spirituel, psychique et charnel ; l'obscénité de la nudité intempestive – parce que retardataire ou prématurée – n'est elle-même qu'un *signe* de la rébellion spirituelle (la Bible qualifie de *fornication* la trahison envers Dieu). Cette *présomption d'aséité*, chez la créature pécheresse – « indigente, misérable, pauvre », mais « nue » *parce* qu'elle se croit « riche et sans aucun besoin » – est évidemment grotesque et fait ricaner d'aise les démons. Aussi, pour symboliser et stigmatiser la « fornication » d'Israël

Puis Jésus-Christ paraît, nu à son tour. Adam avait passé de la nudité primitive, d'une vie dans le Simple et l'Absolu, d'une symbiose intégrale avec l'Ineffable⁵⁷, à la complexité des revêtements et des symboles : il faut *sacrifier*, c'est-à-dire rendre sacré, ce qui a été profané ; quant au *pontife*, au *constructeur de ponts*, sa fonction présuppose qu'il s'est produit des failles et des éboulements. Le Christ, Lui, la route qu'Il parcourt ici-bas inverse l'itinéraire d'Adam : *l'Ascension d'Isaïe* et d'autres témoins des primitives croyances chrétiennes nous Le montrent Se revêtant d'abord de toutes les apparences et « ressemblances » dont l'ensemble constitue ce monde de la manifestation ; mais c'est pour S'en dépouiller ensuite, en tant qu'Homme, en vue d'une métamorphose, d'une Transfiguration définitive, d'un *passage* au delà de toutes les formes, de toutes les limitations, du relatif et du souillé⁵⁸ ... Ce Passage, toutefois, cette Pâque – *Pésach* – a lieu par l'étroit défilé d'une Mort *totale*, d'une mort à tout ce qui n'est pas Dieu et sa Gloire. Mis à nu, physiquement réduit à ce Corps incomparablement plus précieux que ses revêtements (Matt, 6:25), Il ose sacrifier aussi, vouer à la destruction transfiguratrice, *tout* ce qui dépasse, en sa nature humaine, le Corps, et « ne S'inquiète plus pour sa vie » (*ibid.*) : Il est prêt pour la Crucifixion.

Tout ce que Lui font ses bourreaux, Jésus-Christ le veut, le ratifie, l'entérine, le fait sien. Voici longtemps qu'Il attend, qu'Il espère cette Heure. S'Il en ignorait l'insertion précise dans le déroulement du temps, Il en connaissait déjà le sens redoutable et glorieux. Puissé-je, à son instar, accepter des hommes, de la « nécessité », des événements

adorant le Veau d'Or, Aaron commande aux Juifs d'enlever tous leurs vêtements (*propter ignominiam sordis*, précise la Vulgate). Il l'expose, significativement, « à la risée de ses ennemis » (Exode, 32:25 ; Crampon, toujours pudique, traduit : « Le peuple n'avait plus de *frein*, parce qu'Aaron lui avait ôté tout *frein* » ; il dirait, pour un peu, que Phryné se trouvait « sans frein » devant ses juges...) !

⁵⁷ Cf. Abbé de Broglie, *La Morale sans Dieu*, Paris, 1886, app. IV : *La Genèse et les Origines de l'humanité*, pp. 318-322 : « Il y a... une certitude dogmatique absolue... avec obligation d'y croire », concernant « les communications spirituelles immédiates du premier couple avec Dieu » et « la science intuitive et divine de nos premiers parents ».

⁵⁸ Il va sans dire qu'il ne peut s'agir, dans la perspective chrétienne comme pour la « loi de Viçnou », d'un retour à « l'inconditionné primitif », pour la bonne raison que, pour qu'il y ait « fait humain », il doit y avoir détermination conditionnante (et conditionnée). Nous n'« hindouisons » pas. L'homme glorifié reste homme, mais ses rapports avec *Dieu* sont divins (cf. 2 Pierre 1:4 ; 1 Jean, 3:2). La nudité du « corps glorieux » symbolise et manifeste à la fois celle de l'esprit, prescrite par la première et la sixième Béatitudes.

– ces « maîtres », dit Pascal, « que Dieu nous donne de sa main »⁵⁹, et, quand Dieu veut, ces divins bourreaux – qu'ils me dépouillent de tout ce qui me fait *exclusivement* homme, et Vieil Homme !... Je suis trop lâche, ô Père, pour me défaire moi-même de ces habitudes mécanisantes, de cette patine médiocre, de ces préjugés, de cette paresse, de cette inertie spirituelle, et pour m'évader de la cage-à-ratiociner, de ce que l'Apôtre appelle « le partiel » et le « symbolique », de la *charade* jouant au *face-à-face* (1 Cor, 13:9-12)... Donnez-moi, du moins, d'accepter avec joie qu'on me force la main, qu'on me mène où je ne veux pas⁶⁰, qu'on me pousse et même me porte, me traîne – fût-ce sur cette claie que présuppose le *pherousin* de Marc, 15:22, où les soldats romains sont l'aspect visible des Anges mandatés par Yahweh pour *porter le Messie* (Ps. 90:11-12) – qu'on m'achemine donc, à tout prix, comme Jésus mon Aîné, vers la gloire de la Croix.

Nu, dans la honte, je suis sorti du sein maternel : accordez-moi de rentrer nu dans le sein de la terre. Mais qu'alors ma nudité soit, comme celle de Jésus au Calvaire, celle de l'hostie, de la victime consacrée à Yahweh : nudité d'impuissance et d'opprobre pour les yeux qui ne sont que de chair... mais – puisqu'il y a, de ce monde au Royaume, subversion radicale et totale des valeurs : « Ce qui est premier, devient dernier, ce qui est dernier, devient premier » – j'ai la ferme assurance qu'en vérité cette nudité de honte ici-bas paraît, au ciel, dans le même instant, « abri céleste, ouvrage de Dieu, habitacle éternel » ; de sorte qu'en réalité, en acceptant ce dépouillement total, je sois, pour tout regard ouvert aux réalités d'En-Haut, non point dénudé, mais **REVÊTU DU CHRIST**, « afin que ce qu'il y a de mortel en moi soit englouti par la Vie », c'est-à-dire, par le Christ⁶¹. Car Toi, Seigneur, Père de tout ce qui manifeste l'être au ciel et sur la terre, Tu m'as créé, puis re-créé, par la Grâce, **POUR CELA** ; puisque, cette prière même m'en est la preuve, Tu m'as donné déjà les arrhes de l'esprit⁶² !

⁵⁹ Pascal, *Pensées*.

⁶⁰ Jean, 21:18.

⁶¹ Cf. Jean, 1:4 ; 3:36 ; 5:26 ; 6:33.35.53.63 ; 8:12 ; 11:25 ; 14:6.

⁶² Cf. 2 Corinth, 5:1-5.

ONZIÈME STATION

Jésus est attaché à la Croix

Sur une légère boursoufflure de terrain – pas même une colline : les « hauts-lieux » sont pour les idoles – à côté du Messie prostré, à bout de forces, rendu, couvert de sanie et de sang, les fouines grattent, creusent un trou dans le sol. Cette « tanière des renards », que le Fils de l'Homme S'est un jour plaint de ne pas même avoir, on la Lui prépare ! Les deux solives du supplice, des ouvriers les clouent ensemble, les rejointoient : on passe des câbles, on s'affaire, on sue et jure un peu ; on ajoute même un marchepied¹, sans doute par dérision du Psaume : *ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum...* Il ne faut pas, en effet que, le corps déchiré, écartelé par une irrésistible traction, l'Ennemi Jésus meure trop vite ! En même temps, d'autres préparent les croix des deux « terroristes »². C'étaient deux résistants à la domination romaine, deux gars du maquis juif, sans doute enrégimentés naguère par le capitaine Barrabas : nul ne se moquera de ces crucifiés... quelques horreurs qu'ils aient commises, c'est pour la bonne cause : ce sont des héros ! Le Messie ? Mais ce sera un homme dans leur genre, n'est-ce pas ?... Quant à ce Jésus, Il a pactisé avec Rome, conseillé de payer le tribut, admis l'occupation. Qu'il Se soit refusé à S'avilir au niveau des litiges humains, cet utopiste qui Se voudrait « au-dessus de la mêlée », c'est ce que les Juifs sont incapables de comprendre : « Ton Royaume *sera* de ce monde, ou il T'en cuira ! » Prends donc parti, Curé, prends parti !

On L'attache alors à la Croix, lié par des cordes, fixé par sa propre ceinture de toile, pour éviter qu'Il ne glisse, ce qui mettrait fin trop vite à ses souffrances. C'est donc par expérience qu'après sa Résurrection le Sauveur pourra dire Simon-Pierre, voué à la Croix, lui

¹ Cf. Justin, *Dial. c. Tryph.*, 91.

² C'est le sens de *lestai* dans Matt., 27:38.

aussi : « Tu devras étendre les mains, on te ceindra, on te mènera où tu ne voudras pas »³. Un Apocryphe, l'Évangile de Nicodème, précise « Ils Le dépouillèrent de ses vêtements et Le ceignirent d'un *linge* pour L'assujettir » ; le terme employé, *lention*, signifie comme au *Lavement des pieds*, un essuie-mains (tout se tourne contre Jésus, jusqu'aux symboles de son amour). Trois soldats tiennent ses mains et ses pieds, le quatrième enfonce les clous ; on fixe enfin le libellé d'accusation, car la « justice humaine ne perd jamais ses droits...

On lève alors la Croix. Lentement, elle se dresse, choit dans le trou préparé ; puis on la cale. C'est la troisième heure : 9 heures de nos horloges. En ce moment même, au Temple, on offrait, comme chaque jour, le sacrifice du matin : un agneau d'un an, en même temps qu'une oblation de farine (pétrée en gâteau) et de vin.., là même où Yahweh « rencontre son peuple ». La Religion, scrupuleusement, est respectée : l'encens fume et l'on chante le Psaume 21/22, que l'autre Agneau, le vrai, l'éternel, « autant dire immolé avant la création du monde »⁴, reprendra, quelques heures plus tard, sur la Croix...

Que signifie cet « arbre », comme dit l'Ancien Testament et, puisqu'il n'est rien⁵, sans le fruit qu'il porte, quel est le sens de la Crucifixion, indépendamment de ses innombrables thèmes subsidiaires ?

Le *sens* de la Croix, moins par rapport à Dieu qu'à l'égard des hommes appelés à s'en charger *tous* les épaules à la suite de l'Aîné (Marc, 8:34), c'est à l'Épître aux Philippiens que nous en demanderons ici la clé.

En répondant, le plus « pratiquement » du monde, aux questions les plus « existentielles » de ses communautés locales, saint Paul laisse échapper en passant, comme en se jouant, les allusions les plus stupéfiantes et les plus révélatrices – c'est le cas de le dire ! – aux plus formidables solutions, apportées, à travers les siècles, aux problèmes fondamentaux du cosmos et de la destinée. Voyons, par exemple, le chapitre II de l'Épître adressée aux Philippiens, à cette communauté où sévissaient les brigues et compétitions.

³ Cf. Jean, 21:18. Et l'Évangile insiste : « Il dit cela pour indiquer par quelle mort Pierre devait glorifier Dieu ».

⁴ Exode, 29:38-43 ; cf. 1 Pierre, 1:19-20 ; Apoc, 5:7 ; 13:8.

⁵ 1 Pierre, 2:24 ; cf. Deuter, 21:23 ; Actes, 5:30 ; 10:39 ; Gal, 3:13.

OU LA « MORALE » A LES YEUX CREVÉS

« *Ressentez en vous cela même que (ressentait) en Soi le Christ Jésus* ».

Voilà tout le secret de la vie chrétienne. Quoi qu'on désire, veuille, décide, dise ou fasse, se demander : quelle serait en l'occurrence l'initiative ou la réaction de Jésus-Christ ? Dans tous les domaines où ma situation de Chrétien vivant *dans* le monde – sans être *du* monde – m'amène à devoir, par mes sentiments les plus intimes comme par ma conduite sociale, révéler aux Anges et aux hommes ce que c'est qu'un Chrétien : *alter Christus*, un membre du Christ, son « humanité de surcroît », je ne suis lié par rien de relatif, par la « loi », par les conventions humaines et les prétendues nécessités sociales, par les groupements « clos » (Bergson) et ce qu'ils appellent *leur* « religion ». Imitateur de Dieu, oui, parce que son fils, cohéritier du Monogène, et débordant de cet amour que l'Esprit-Saint répand dans son cœur⁶. Rien de plus, mais rien de moins. Libre, éperdument libre, affranchi du plus exigeant despote : moi-même (y compris mon inertie spirituelle), infiniment plus libre que le plus anarchiste des libertaires, débarrassé de cette vieille idole : la liberté – Montaigne doutait du doute, et je me trouve délivré de *cette* liberté – souverainement maître de moi-même, dans la mesure où ce moi-même s'identifie à l'Homme parfait, Dieu et Seigneur : Jésus-Christ.

Hélas ! Cette identification, non seulement elle est en fait à peine amorcée, mais sa réalité virtuelle et de principe m'apparaît d'habitude à peine, tant ma vue du Christ est trouble encore et pareille à celle, quant aux hommes, de l'aveugle à peine guéri (Marc, 8:24). Cependant, il m'arrive parfois que, très ineffablement et confusément, mais avec une irréductible certitude, au delà toutefois des concepts et des sentiments, ou peut-être dans la nuée d'une exaltation, d'une extase⁷ et d'une surabondance d'être qui déborde, le contact du Christ, sa Présence – plutôt dynamique (« énergisante », comme dit saint Paul) que statique, nourriture de ma vie spirituelle plutôt qu'objet de curiosité, source secrète et souterraine – me soit *donné* dans une lumière faite ici-bas pour encourager sans susciter la présomption. Alors, mon devoir est de Lui dire : Toute cette obscure lumière et cette joie pudique, ô mon Sauveur, à moins que Vous ne teniez

⁶ Rom, 3:21 ; Matt, 15:6-9 ; Actes, 5:29 ; 4:19 ; Rom, 5:5.

⁷ « Extase »... étymologiquement parlant.

expressément à ce que je les éprouve, enlevez-les moi et les donnez à quiconque a plus besoin que moi d'entrevoir pour croire. Surtout, que je ne Vous contemple plus *devant* moi, mais sois alimenté par Vous *au-dedans* de moi, afin qu'en ma personne se manifestent ces mêmes sentiments qui, « hier, aujourd'hui, éternellement » (Hébr, 13: 8), sont les vôtres, caractérisent votre Filiation, votre nature humano-divine de Monogène, de Fils et Premier-Né parmi de nombreux frères, d'héritier du Royaume. Tout ce que je Vous demande, c'est d'être pleinement identifié à Vous pour la gloire du Père et pour que, « voyant en moi venir à maturité le fruit de vos douleurs... considérant en moi votre postérité... prolongeant en moi vos jours terrestres... découvrant en moi la *Complaisance*⁸ du Père, prospérant entre vos mains... Vous soyez assouvi »⁹.

« *Bien qu'Il préexistât dans la condition de Dieu, Il n'a pas considéré comme une proie son égalité avec Dieu...* »

C'est éternellement, « dans le Principe », « avant les siècles »¹⁰, dans la Gloire trinitaire dont Il devait nous communiquer le rayonnement, que le Christ préexistant¹¹ possédait, non l'*apparence* de Dieu¹², mais les attributs essentiels de la Divinité. Tout à l'heure, nous Le verrons assumer la « condition d'esclave ». Mais, en Dieu, la « condition » n'a rien d'adventice et d'accidentel. Elle n'est donc pas, comme le veut une note de Crampon, une « manière d'être », un comportement, mais, inaltérable, incorruptible, éternelle, elle équivaut à la « nature ». Contre l'hérésie de Marcel, de Sophronie et de Photin, saint Jean Chrysostome écrit : « Dites-moi : la condition d'esclave, est-ce la nature ou l'énergie¹³ d'un esclave ? En vérité, direz-vous, c'en est la nature. Ainsi, la condition divine est, non l'énergie de Dieu, mais sa nature ». La condition, c'est donc le caractère spécifique, la corrélation, la correspondance d'un être avec son « idée », sa vraie notion : c'est, par conséquent, sa nature considérée sous l'angle de ses attributs distinctifs. Etre « en condition » divine, c'est être revêtu de ces attributs, c'est « irradier la gloire de Dieu, porter l'empreinte de

⁸ La Complaisance ou Béatitude subsistante du Père, manifestée par Celui-ci au Baptême de Jésus, constitue l'Assouvissement suprême que les deux premières Personnes trouvent l'Une dans l'Autre.

⁹ Texte hébreu d'Isaïe, 53:10-11.

¹⁰ Ainsi s'exprime Lightfoot analysant le texte grec.

¹¹ Voir le sens de *huparkhein* dans Actes, 7:55 ; 8:16.

¹² Car « nul n'a jamais vu Dieu », cf. Jean, 1:18 ; 1 Tim, 6:18.

¹³ Ce que Maurice Blondel appellerait l' « action », le dynamisme inhérent à l'être.

son essence »¹⁴. Posséder la « condition », c'est donc participer à *l'ousia*, à l'« essence ».

C'est ce que l'Apôtre appelle « l'égalité avec Dieu », être égal, non pas *isos* (au masculin singulier, ce qui se dirait d'un sujet personnel), mais *isa* (au neutre pluriel, ce qui se réfère à un faisceau d'attributs) à Dieu. Égalité, par conséquent, non d'une Personne, en l'occurrence, mais en vertu de l'aspect visé par l'Apôtre en ce passage, d'attributs essentiels. Il ne s'agit pas d'un second Dieu, mais du Christ de Dieu, aussi vraiment et pleinement divin que son Père¹⁵.

Or, cette égalité, le Christ ne la tient pas pour une proie, un butin, qu'on puisse et doive thésauriser. Cette authentique et légitime *theïotés* ou « déité »¹⁶, Il n'estime pas qu'on doive s'y cramponner, l'accaparer, mais, Verbe de l'Amour infini, Il voit en sa « condition divine » un trésor à faire fructifier, les talents de la Parabole : Il doit au Père sa nature glorieuse¹⁷, Il la Lui rendra répandue dans les innombrables enfants qu'Il Lui ramènera. « Riche, Il S'appauvrira pour les enrichir », afin de leur communiquer le trésor de sa propre nature et « condition »¹⁸. Cette égalité avec le Père, Il y voit, non le magot d'un avare, mais l'occasion d'un acte infiniment miséricordieux, d'un sacrifice de Soi-même au bénéfice des créatures. Ce qu'on amasse par fraude ou violence, il faut bien, n'ayant en soi rien qui puisse en perpétuer l'existence – et la rapine n'ayant, comme le vol, rien d'inexhaustible – il faut bien, dis-je, le serrer dans ses mains crispées. Mais le Père, qui est la Source de toute vie, et d'abord de la trinitaire, a *donné* au Fils d'avoir cette vie en Lui¹⁹. Source issue de la Source, *Lumen de Lumine*, Celui qui possède en Soi la « plénitude de la grâce », de la nature divine en tant qu'elle est communicable²⁰, ne craint aucune sécheresse : rien ne peut, en Lui, tarir ce jaillissement de l'éternelle Vie. Il a la libéralité d'un Patriarche à *notre* égard. « Père du siècle à venir », *fons et origo*, auteur de notre accès à la vie éternelle,

¹⁴ Cf. Hébr, 1:3 ; Col, 1:15.

¹⁵ C'est cette nuance qu'exprime, dans Jean, 1:2, l'alternance de *theos* et de *ho theos*.

¹⁶ Cf. Romains, 1:20.

¹⁷ Les Pères grecs, dont le représentant le plus net en ses formules est en l'occurrence saint Athanase, voient dans le Père – seul « absolument » Dieu, *ho Theos* (avec l'article) dans le Nouveau Testament – la Source de *tout* l'être, aussi bien divin que créé. C'est dans cette origine qu'ils voient la clef de l'unité divine.

¹⁸ Cf. 2 Corinth, 8:9 (et, bien entendu, le passage de Phil. II que nous analysons ici). Voir aussi 1 Cor, 15:24-28 ; Hébr, 2:10-13.

¹⁹ Cf. Jean, 5:26 ; 11:25.

²⁰ Cf. Isaïe, 9:5.

Il nous engendre à l'« âge futur », Il nous fait naître au sein du nouvel Israël, sans peur de Se perdre ou de Se dissiper. S'Il est « égal à Dieu », c'est pour manifester à la création que Dieu est Amour, et diffusif de Soi.

VIDANGE DU VERBE

« *Mais Il S'est Lui-même vidé (de Lui-même) en prenant la condition (morphê) d'esclave et en devenant à la ressemblance (homoïôma) des hommes...* »

L'essence et l'existence ne faisant en Dieu qu'une seule réalité, le Verbe, s'Il devait, pour Se faire homme, abandonner sa divinité, du coup renoncerait à l'être et S'anéantirait. Se reniant Lui-même, Lui en qui la connaissance réalise l'être, Il Se supprimerait comme Personne et ne deviendrait le Messie qu'en cessant d'être Lui-même. L'« évacuation » du Verbe peut-elle signifier qu'en Se réservant les attributs essentiels, *ad intra*, de la nature divine, Il abandonnerait les « autres » ?²¹ Mais qu'y a-t-il d'accidentel en Dieu ? Rien. Il n'y a d'adventice que la manifestation de Dieu par les créatures : l'acte créateur, identique à l'être même (essence et existence à la fois), est éternel en Dieu. Il échappe à toute classification fondée sur l'avant et l'après. Cependant, les créatures existent dans le temps, de sorte que les desseins et décrets de Dieu, identiques à son être simple et « sans couture », donc éternels, se réalisent ici-bas, se manifestent (comme phénomènes), dans la durée, donc, quant à nous autres, hommes, successivement. Ce qui donc « apparaît » voilé, c'est l'éclat de la divinité, sa « gloire », son irradiation conquérante, devant quoi devrait « ployer tout genou ». Jésus nous l'a confié : du Royaume à ce monde²², il y a radicale subversion des valeurs, comme de l'absolu au relatif, de la parfaite surnature à la nature polluée : ce qui est premier là-haut est dernier ici-bas, et vice-versa. Un *agraphon* ou parole du Seigneur non rapportée dans les Évangiles – et saint Jean révèle qu'il y en a des masses – prononce : « Si vous ne traitez pas ce qui est

²¹ Le verbe, dans Phil, 2:7, est *ekênôse*, le même que, dans 1 Cor, 1:17, *kénothé*, où l'enchantement de la puissance intellectuelle est accusé d'« évacuer » la Croix du Christ. Les deux textes sont corrélatifs.

²² Jésus ne vitupère jamais *le* monde, *la* création, mais *ce* monde, cet univers souillé par la chute et dont Satan s'est fait le « dieu » (2 Cor, 4:4).

dextre comme ce qui est senestre, et le senestre comme le dextre, le supérieur comme inférieur, et le dernier comme le premier, vous n'entrerez point dans le Royaume des cieux » (*Actes de Pierre*, 38). Dès lors, il était « normal » que le Principe apparût comme nul parmi les phénomènes ; que le centre d'irradiation ontologique semblât inexistant au niveau de la circonférence, à la surface de la sphère ; que la Gloire divine du Verbe, insérée dans le cycle historique, prît figure d'asservissement. Nous ne voyons Dieu tel qu'Il est, dit saint Jean, que lorsque nous sommes devenus, dans le Fils : *fili in Filio*, semblables à Lui ; et Lui-même, entendons la divine Manifestation de Dieu, le Verbe, ne peut S'incarner, accepter de compter parmi les créatures, que si sa nature humaine absorbe et anéantit, pour ainsi dire, le resplendissement de sa Gloire vivifiante. Ainsi, la lumière solaire cesse d'être elle-même, renonce à son autonomie, abandonne son éclat comme une possession « personnelle », pour se faire couleur à la surface des choses.

Mais, s'il est impossible, contradictoire, pour le Verbe, de Se faire homme, vraiment homme, créature, sans abandonner l'éclat de ses prérogatives – c'est de « Lui-même, vivant Royaume », dit de lui Origène, qu'Il affirme : « Ne Le cherchez pas ici ou là, car Il vient sans le moindre éclat », sans rien qui Le décèle, qui révèle *ipso facto* sa Gloire (« tout intérieure », dit le Psaume 44 de la Sagesse incarnée), puisqu'Il Se trouve en nous et parmi nous, puisqu'Il demeure ici-bas dans la nature humaine – n'oublions pas que cette kénôse, cette évacuation des prérogatives glorieuses dans la vie humainement vécue et visible de Jésus-Christ, eut lieu parce que le Fils éternel a *voulu* mener cette vie...

Heauton ekénose : Il S'est Lui-même vidé de Lui-même, « anéanti ». Lui-même, donc, a voulu, par un acte délibéré, librement consenti, Se « vider » de ce qui dans la manifestation et l'explicitation de ses attributs essentiels, dans la révélation de sa gloire, n'est pas compatible avec la « condition d'esclave », d'homme issu d'Adam déchu. La kénôse, c'est, pour le Monogène, pour *l'Etre*, le simple fait d'être *devenu* – le Prologue johannique accentue fortement cette antithèse – et de S'être fait humain, serviteur, créature faisant bloc avec un monde souillé, avec une race pécheresse. C'est l'Innocent, acceptant d'être otage pour le clan criminel. N'oublions pas, toutefois, que ce même Christ – qui S'affirme « humble et doux », qui Se refuse à l'usage des armes humaines, à la puissance « venant avec éclat », qui veut le silence sur la Transfiguration, qui dépend du Père et que

soutient l'Esprit – ne cesse pourtant jamais de parler avec une souveraine autorité, agit avec une sagesse inouïe et manifeste une puissance jusqu'alors inconnue, bref : apparaît en toutes choses, même devant ses juges, comme rempli d'une mystérieuse majesté.

Certes, elle est ineffablement réelle, sa kénôse, et pour Lui-même d'abord. Il a voulu que son humanité s'épanouisse graduellement, recevant ses lumières à la fois des sources communes à toute croissance humaine et de l'Esprit-Saint, qui fut toujours, ici-bas, la Main divine étendue sur Lui. Mais sa personnalité humaine, sa *psukhê*²³, n'a cessé de tirer sa sève essentielle, sa racine, son existence même, sa position dans l'être et possession de l'être, inaliénablement, du Verbe. Bossuet dit : « La sainte humanité de Jésus étant unie au Verbe divin, elle est régie et gouvernée par le même Verbe... Les actions de cet Homme-Dieu sont humaines par leur nature, divines par leur principe » – ce sont les actes humains d'un Dieu – « d'autant que le Dieu-Verbe ayant fait sienne la sainte humanité de Jésus, Il ne cesse d'y faire couler une influence toute divine de grâces et de sagesse, qui les anime et les relève au delà de tout ce que nous pouvons concevoir... L'humanité de Jésus touchant de si près au Verbe divin, et Lui appartenant par une espèce d'union si intime, il en résulte que toutes les actions de Jésus venaient d'un principe divin et d'un fonds de sagesse infinie » (*Panég. de saint Bernard*). Oserons-nous dire encore que l'ultime analyse et « explication » de ce fait unique au monde : Dieu et l'Homme ne faisant qu'un seul Christ, c'est l'affaire de ce Christ, et non la nôtre ? Et d'ailleurs, ce qui *nous* importe et convient, c'est d'en accepter les fruits, qui sont excellents et certains, c'est de reconnaître en Jésus à la fois notre Frère et notre Dieu.

En quoi consiste donc cette « vidange » du Verbe ? L'Écriture nous le dit expressément : « Il S'est vidé de Lui-même *EN prenant... et EN devenant...* » Il a pris la condition d'esclave. La *morphê*, qui n'est pas apparence à la docète, mirage, illusion, *mâyâ* ou, dirait un Hindou, *mâyâvi-roupa*. La *morphê*, réalité, essence manifestée. Comme Il était « en condition de Dieu », quant à l'essence et à la manifestation, quant à la quiddité et aux attributs, ainsi pour sa « condition d'esclave ». Essence et existence : prendre la condition d'esclave, c'est, *ipso facto*, Se soumettre au devenir créaturel, « devenir à la ressemblance des hommes ». Mais de quel esclavage

²³ Cf. Paul Galtier, S. J., *L'Unité du Christ*, Paris, Beauchesne, 1939 ; cf. B. Hocedez, S. J., *L'Unité de conscience du Christ*, dans la *Nouv. Rev. Théol.*, Louvain, juillet-août 1946, pp. 391-401.

s'agit-il ? Si l'effet de la condition servile, c'est de ressembler aux hommes, de qui les hommes sont-ils essentiellement les serviteurs ? Accidentellement, ils le sont des puissances auxquelles il leur est advenu de se soumettre : Satan, le monde, leur propre nature déchue (Vieil Homme, Pêché personnifié dans l'Épître aux Romains). Mais essentiellement, dès le principe, dès *leur* principe, au sein même de la conception ou notion divine de l'homme, et des vues divines sur l'homme ? Ils sont esclaves de Dieu, de Lui seul, et, en vertu de cette servitude-là – comme le rappelle Jésus par sa formule des deux grands Commandements – ils le sont aussi de toutes les créatures que Dieu considère avec complaisance et « bénit ». Un serviteur de Dieu l'est aussi de l'œuvre de Dieu, et l'on comprend que, dans certains Ordres religieux d'Occident, comme dans certaines disciplines spirituelles de l'Orient, les fidèles de Jésus s'agenouillent les uns devant les autres.

Le Verbe incarné est donc d'abord l'esclave de Dieu et de la « justice » qui « Le répand et le communique »²⁴. Parfait adorateur, le Christ, « personnalité » terrestre (voir note 25) de ce Logos dont tout l'être est essentiellement ordonné *ad Deum*, est en cela l'archétype de ses disciples. Mais, même lorsqu'Il proclame être « venu pour servir » les hommes, images de son Père, afin de leur restituer leur pureté première, Il S'affirme leur Seigneur. Issu d'une dynastie royale – mais sans la souillure du pouvoir terrestre et de la fortune – libre ouvrier, parlant avec une parrhésie parfaite, Il n'a jamais confondu esclavage et bassesse. Majesté au charpentier.

S'il S'est « anéanti » *en prenant* la condition servile, tout ce qui constitue l'homme de fait, l'homme d'après la Chute, l'homme « né de la femme, sous la loi » universelle de la vie humaine, si c'est là ce qui constitue sa « vidange » : celle-ci s'est effectuée aussi par le « devenir à la ressemblance des hommes », par l'assomption d'une nature aussi « normale » que la nôtre, voire incomparablement plus.

Ici, une remarque s'impose : supposé que Dieu veuille Se révéler au monde végétal ou animal, ou même humain, sous forme de plante ou de bête... L'hypothèse n'est ni folle, ni sacrilège. Tout le créé, par rapport à l'Infini, est rigoureusement sans valeur, nul, et s'équivaut par conséquent. Nous sommes bien plaisants, en vérité, de prétendre imposer à Dieu nos propres notions du digne et du convenable ! Supposé donc que – la mythologie et même la plus haute métaphysique hindoues ont retenu l'hypothèse des avatars humains – Dieu

²⁴ L'expression est de Bossuet, dans son *Sermon sur la Compassion de la Sainte Vierge*.

veuille S'incarner dans une rose ou dans un chien... Rose, Il sera fleur parfaite en embaumant, en se tournant vers la lumière, en s'épanouissant silencieusement sur place, et non pas en allant et venant comme un animal, en poussant comme lui des cris de douleur ou de joie. Sa parfaite végétalité révélerait, en *cet* « avatar », le Dieu parfait... Chien, sa perfection serait de courir, d'aboyer, etc..., non de poser ou de résoudre des problèmes géométriques. Tout niveau, tout état d'être, créé, contingent, s'il n'est pas surnaturalisé par la grâce, n'a de valeur devant Dieu que par ce qu'Il y retrouve de Soi : l'existence. De même, pourquoi le Dieu-Homme devrait-Il Se manifester comme un Homme extraordinaire, comme l'unique exemplaire d'une *autre* humanité ? Au contraire : plus Il est homme, authentiquement homme, moins le péché, moins la pente savonnée de la concupiscence – ces « accidents » – et plus Il S'avèrera vraiment Dieu. Homme-type, parfait, Homme-maximum (Nicolas de Cuse), *parce que* Dieu, *parce que* Verbe, *parce que* paradigme des créatures. Donc, parmi nous, certes, comme l'un des nôtres, « devenu », c'est-à-dire soumis à la contingence et à l'adventice pour tout ce qu'Il est et pour tout ce qu'Il possède ici-bas, sauf sa Personne, sauf ce qui Le pose dans l'être. Et devenu « à la ressemblance *des* hommes », non de Yahweh comme le protoplaste avant la Chute, non du seul Adam comme Seth, mais de toute la race dont Il est l'aboutissement, le fruit suprême. Homme céleste, spirituel ? Sans doute, mais pas au sens d'Homme abstrait, dès l'utérus parfait, *Homo ex machina*, comme l'Anthrôpos iranien, l'Adam Qadmon de la Kabbale ou l'Homme universel de l'ésotérisme musulman ; mais Homme très concret, semblable à nous tous, hommes concrets, pareil à nous en toutes choses, dira l'Épître aux Hébreux, sauf le péché, mais y compris la tentation. Car ce qui vient d'abord en l'homme, c'est le terrestre et l'animal ; ensuite, seulement, le céleste et le spirituel (1 Cor, 15:46-47). C'est pourquoi le Christ vient Ici-bas comme « un » homme parmi « des » hommes, acceptant la condition humaine tout entière, intégralement, sauf l'esclavage de Satan, mais y compris l'épreuve et la souffrance. Il y a donc dans l'homme de Nazareth, plus qu'en tout autre homme, humanité réelle : ceux qui fréquentèrent ici-bas le Messie L'ont considéré comme « un » homme, Lui-même, en sa profonde humilité, S'est présenté comme « un homme qui vous a dit la vérité » (texte grec de Jean, 8: 40 ; Crampon traduit pudiquement : « Moi qui vous ai dit la vérité »). Mais il reste que son humanité, réelle, véritable, authentique, patente et manifeste, voilait en Lui le Dieu.

Sur le thème de cette authentique humanité dans le Christ, la tradition de l'Orthodoxie catholique est unanime. Nous n'en pouvons citer que quelques témoignages, fort écourtés.

Saint Cyrille de Jérusalem dit, par exemple, en 348, dans sa *Catéchèse* : « Si l'assomption de la nature humaine par le Christ n'a été qu'un à-peu-près, le salut n'est rien de plus ». Pour saint Grégoire de Nysse, « le Fils monogène de Dieu a Lui-même suscité un homme uni à Lui... Nous tous, qui avons en commun avec Lui la chair et le sang, Il nous a rachetés par son sang, Lui qui est de même nature que nous » (*Adv. Apoll.*, 17).

En l'an 390, saint Ambroise écrit en son *Épître 48* : « S'il Lui avait manqué un seul trait humain, Il n'aurait pu racheter l'homme entier... ». Et voici saint Augustin : « *Il a estimé qu'une certaine nature donnée avait besoin de salut : c'est celle-là même qu'Il a prise.* Il n'a rien eu de moins que nous, sinon le péché » (*Sermo 174*). « L'homme Jésus-Christ a été pris en charge, dit la foi catholique, de telle manière qu'Il était Lui-même le Fils de Dieu » (*Epist. Fundam.*, 6).

Mais voici que Rome intervient, avec une infaillible autorité ; saint Léon, Pape, en 449, écrit (*Ep. 35*) : « Sa chair (= ce qu'Il a de commun avec tout homme) n'est pas d'une autre nature que la nôtre, et son âme n'a pas un principe différent de celui qui anime les autres hommes, ce qui fait son excellence (en tant qu'homme), ce n'est pas une autre nature, mais une vertu supérieure ». On trouvera la formule de *foi* promulguée par les Pères de Chalcédoine au n° 148 de Denzinger : « *Consubstantiel au Père par sa divinité, consubstantiel à nous par son humanité : notre pareil en tout, saut le péché ! Et la différence des deux natures n'est nullement supprimée par leur union* ».

Sept siècles après Chalcédoine, les formules de ce Concile reçurent une solennelle confirmation. L'illustre Pierre Lombard s'est demandé (*III Sent.*, 10:1) si l'homme Jésus, considéré « en-dehors » du Verbe, est « quelque chose », une réalité substantielle ? Il répond négativement : le Verbe S'est revêtu d'humain, mais n'est pas devenu formellement homme. Il n'est pas, contrairement à la parole même du Christ, « un homme » (Jean, 8:40). Le Concile de Sens, en 1164, a condamné cette thèse, en citant plus de 150 autorités. Il conclut justement qu'il y a lieu de parler « d'un homme intégral, assumé par le Verbe ». Dès lors, « le Christ, en tant qu'homme, est une réalité substantielle, un quelque chose, un homme uni au Fils de Dieu et devenu

ainsi, Lui-même, au moment de sa création, *par la grâce d'union*, ce que le Fils *de Dieu était par nature* ».

Cette formule a été entérinée par Alexandre III. C'est une étrange témérité, proclame ce Pontife, d'oser dire que Jésus, en tant qu'homme, n'est pas un être substantiel, n'existe que par sa subjonction au Verbe. Car le Christ achevé, par-fait, est intégralement et donc réellement homme ; dès qu'un corps et une âme sont unis, précise le Pape, il y a un homme, un individu, et c'est le cas de Jésus-Christ. Telle est la doctrine officielle de l'Eglise : le Verbe S'est subjoint un homme complet, un homme créé, tout ce que peut et doit être un homme comme vous et moi.

DE TOUTE ÉTERNITÉ – LA CROIX

Ainsi, le Fils éternel assume authentiquement, et sans tricher, la « condition servile », l'humanité assujettie aux séquelles de la Chute, et prend place parmi nous comme l'un des nôtres (Jean, 1:14). Telle est sa décision, tel son premier pas comme créature. Reprenons, maintenant, l'Epître aux Philippiens, et voyons ce qui s'ensuit :

« ...et trouvé, quant à ce qu'on en peut découvrir (*skhêma*), pareil à l'homme, Il S'est humilié, devenant obéissant jusqu'à la mort, voire la mort de la Croix. »

Si cette phrase commence par *et*, c'est parce qu'en elle continue et s'achève l'élan de pensée amorcé au verset 6 : *Bien qu'Il préexistât...* À la kénôse incarnatrice, fait « naturellement » suite l'humiliation sacrificielle. En-dehors de cette Epître, saint Paul n'use du mot *skhêma*, « aspect », qu'en sa Première aux Corinthiens, 7:31, pour y désigner ce monde, tel qu'il apparaît aux regards superficiels. Mais, dans l'un et l'autre cas, *skhêma*, qui met en lumière le « phénomène », ne préjuge pas du « noumène ». La « similitude » aux hommes s'exprime par l'« apparence ». C'est en cette « apparence » que le Christ est « trouvé », « découvert », comme s'Il S'était présenté pour je ne sais quel examen. Découverte inouïe ! Spectacle propre à nourrir cet « étonnement » que les tropaires byzantins attribuent en propre aux Anges ! Lui, qu'ils adorent depuis leur initial accès à l'être, a toutes les apparences de l'homme...

Mais pourquoi l'Apôtre n'écrit-il pas qu'Il *était* un homme ? Pour la même raison qui le fait insister sur le *skhêma*, non pour

exclure la réalité de l'humanité, mais pour mettre en pleine lumière la condescendance de la divinité. Qu'il Se fût éternellement trouvé « dans la condition de Dieu », n'implique pas qu'il n'ait pas été Dieu, mais au contraire qu'Il était vraiment éternellement Dieu, ayant droit aux suprêmes hommages. De même, assumer la « condition d'esclave » et « être découvert semblable aux hommes » ne prouve pas qu'Il n'était pas homme, en vertu de son Incarnation, mais au contraire, inclut cette réalité humaine, soit une telle manifestation du Verbe en notre chair mortelle que, par elle, fût éminemment assurée la rédemption du genre humain – et, dès lors, la libération du cosmos entier – par sa mort sacrificielle sur la Croix.

La « condition » même que choisit la Seconde Personne, et la « prise » de cette « forme servile », c'est-à-dire le mouvement par lequel l'Éternel S'insère dans le temps, et le Simple Se soumet au multiple et au composé, l'élection de notre nature servile et effectivement asservie, c'est, « au départ », la kénôse du Fils. Ce geste, à son « arrivée » – non plus la « prise », mais la seule « proie », le seul « butin » qu'ait revendiqué le Monogène – c'est le « devenir semblables aux hommes » : après l'acte, l'état. Après le projet et le mouvement-choix, l'effective réalisation et le terme-destinée. Le Verbe S'incarnant est devenu le Verbe incarné : la « condition » assumée en principe, dès la Gloire « préexistante », la voici revêtue en fait, dans le cadre de l'Histoire. Ce geste, ainsi délimité par l'Apôtre : départ-aboutissement, c'est la kénôse. À son tour, elle devient, par une espèce de dialectique de l'amour infini, le principe d'un processus nouveau : « prendre » et « devenir » sont des réalités que saint Paul envisage, si j'ose dire, « du point de vue du Fils ». Cette fois, l'écrivain sacré, toujours mû par l'Esprit, change d'angle visuel : il considère l'événement inouï comme le font les hommes, par rapport à l'humanité. Comme ils ne peuvent, d'après Jésus-Christ Lui-même, « juger que par les fruits », ni la « condition » métaphysique, ni la « similitude » physiologique, n'ont pour eux la valeur probante des « apparences » (*ce qui a paru de Lui*, traduit finement Crampon). Il Se présente parmi les siens (voir le Prologue johannique) comme pour une inspection, un examen en vue du *dignus est intrare* (et nous savons qu'ils ne L'ont pas reçu) : Il est, en effet, « trouvé », quant aux apparences, à ce que nos regards charnels sont capables de discerner, un homme comme un autre, purement humain, dépourvu de toute autorité souveraine sur les consciences (fatigue, sommeil, faim, soif, souffrance, anxiété, chagrin, agonie, mort). Non malgré Lui, non qu'Il

ait regretté S'être embarqué dans une telle aventure. Car « Il S'est humilié Lui-même », de par son libre choix ; son abaissement, Il y consent ; non seulement Il S'y résigne, mais y fait appel de toutes ses puissances. À plusieurs reprises, Il déclare « être venu » au monde *pour cela*, désirer ardemment ce « baptême » et cette « coupe », au point qu'il Lui tarde de boire celle-ci jusqu'à la lie et de recevoir celui-là. Il S'est « humilié sous la Main puissante de Dieu », de sorte qu'Il « fut élevé (sur la Croix, hors la Tombe, de la terre au Ciel) au temps marqué », pour S'être « déchargé sur son Père de toutes ses inquiétudes, car Dieu même a pris soin de Lui »²⁵. Et cette « Main puissante » de Dieu, n'est-ce pas – *Digitus Dei* – cet « Esprit éternel *par qui* le Christ S'est offert Lui-même sans tache à Dieu » (Hébr, 9:14) ?

Cette même Épître aux Hébreux reprend le thème du Psaume 39/40, et fait dire par le Christ au Père : « Tu M'as donné un corps ; dès lors, je suis venu dans le monde pour faire ta volonté, car ta Loi rayonne en mon cœur, et J'ai plaisir, joie, parfait assouvissement, à n'être que l'expression humaine de ta volonté, c'est-à-dire, ô Simple, de ta nature et de Toi-même ». La vie tout entière du Christ, n'étant qu'un seul acte d'abandon de Soi-même, d'immolation spirituelle (se traduisant par la physique en temps voulu), est Croix et Sacrifice : « Par ses langes d'enfant, le Christ est initié déjà au linceul de sa sépulture » (Tertullien, *Adv. Marc.*, 4:21). Pour nous, à notre place, le Fils éternel a vécu sur terre une existence de précarité, hypothéquée en son humanité, mais déifiée, « filialisée » par l'obéissance même du Verbe... Tout son être, toute l'infinie richesse de sa nature, de son essence et de son existence, le Fils, loin de s'en faire un « butin », une possession solitairement thésaurisée, y voit la gloire du Père, l'hymne par excellence, un pur *esse ad Deum*. Il a, dit le Prologue johannique, toute sa Personne tournée vers le Père – « patrotropique » – orientée vers Lui, ordonnée à Lui, vers Lui, pour *Lui* : *pros ton Theon*. S'il n'en était pas ainsi, Il n'existerait même pas.

Dieu est plénitude et perfection absolue, infiniment adorables et désirables. Cette adoration, ce désir, pour être dignes de Lui, pour avoir même tout bonnement réalité devant Lui, doivent être en Lui ; et, si tout ce que touchait le roi Midas se transformait en or, tout ce que Dieu « touche » se transforme en être ; tout ce que Dieu suscite éternellement en Soi est divin, est de Dieu, à Dieu, d'une telle union, d'une telle intimité, d'une telle simplicité, que c'en est Dieu. Il n'est

²⁵ Cf. 1 Pierre, 5:6, où ce que le prince des Apôtres dit des membres s'applique au chef à fortiori.

pas possible que l'Adorable soit, sans qu'il y ait Adoration. Dieu donc loue Dieu, et cette supra-substantielle Louange n'est ni morte, ni abstraite, mais, *vive* Flamme d'amour suscitée au sein même de l'*Ipsissima Vita* (saint Augustin), vie elle-même, et concrète, et réelle, et superexistante, et subsistante, et substantielle. Voilà le Verbe ; et l'ineffable Colloque échangé au sein même du Simple et de l'Unique, l'éternel Dialogue du Père et du Fils, l'Échange vivant qu'ils font d'Eux-mêmes, faut-il encore dire quel est son Nom, faut-il rappeler qu'Il est Enivrement, Amour, Extase, Folie... jusqu'à cette Croix dont le silence murmure au Fils : « C'est Moi, le Réconforteur, qui T'apporte la réponse du Père, ô Monogène ! » Tels sont les Trois Agents et Témoins d'une vie-passion qui débouche sur le Calvaire : l'Être, la Voix, l'Écho.

Oui, Jésus fut pleinement homme, simplement homme, et laissons aux Gnostiques leur rêve d'un Christ éthéré... Un moderne, « Sédit » (Yves Leloup), qui allia la plus authentiquement chrétienne des sensibilités à je ne sais quelles mystagogies doctrinales, imagine que Jésus dut son corps « aux plus nobles éléments de matière qu'on pût trouver dans l'univers ». Comme s'il était, pour le Verbe, plus « honorable » de recevoir sa forme physique d'une matière « éthérée », raffinée, resplendissante, provenant de constellations « magnifiques », que du sang juif, adamique, charrié par les veines de la Bienheureuse Marie ! Comme s'il y avait un sens à greffer nos organismes psycho-physiques, issus d'Adam, sur un soi-disant Homme issu de Sirius, d'Orion, ou, pour reprendre le langage des gnostiques modernes, de « l'appartement du Christ dans le soleil » ! Non, Jésus est un homme comme vous et moi, plus autre chose qui n'est pas humain ; « Il relève en sa vie les choses basses par les sublimes, et fait tolérer les extraordinaires par les communes » (saint Augustin, *Epist.*, 137:9).

CRUCIFIÉ, PARCE QUE FILS

L'essence du Verbe, en tant que Verbe, sa « relation personifiante », est Filialité, c'est-à-dire : provenance, connaturalité, et ces deux attributs se disent, d'un seul mot, *génération*, impliquant la subordination dans l'amour, c'est-à-dire *l'obéissance*. Et l'obéissance envers Dieu s'appelle adoration. Par nature, le Verbe, comme Verbe,

est l'Adorateur parfait. Si l'on dit qu'Il est la Personne du Christ – non sa personnalité psychologique, son « moi », son ipséité, mais sa racine ontologique, le Soi qui fonde le moi, la séité, la superidentité qui pose dans l'être – il s'ensuit que, si toute la psychologie du Christ, comme « phénomène mental » (tant pour Lui-même que pour autrui), est humaine, créaturelle – sans préternaturel ni merveilleux à la gnostique, donc « sans éclat », « quelconque », à l'image et ressemblance de l'homme et des hommes – cependant, comme la surface du sol est influencée par les couches profondes, l'être même de Jésus-Christ, qu'Il reçoit du Verbe, son existence, là-même où elle s'origine, donc au delà de la zone consciente, « psychologique », donc en ce qu'elle a de plus immédiat, oserons-nous dire dans les transcendants mêmes de cet être, comporte l'obéissance. Aussi, le Christ nous dit-Il (Jean, 4:34) que, pour ce qu'Il est et Celui qu'Il est, pour la totalité même de sa présence, de son « phénomène » terrestre, cette obéissance est la « nourriture » par excellence, l'aliment entretenant vie et croissance, conférant ce que saint Luc appelle « augmentation » et qu'il s'agit d'entendre du Messie au total : de tout son être, de toute sa substance, de tout son donné ontologique. Un arbre donne des fruits conformes à son essence : c'est encore Lui qui nous l'a enseigné. L'Arbre de Vie, qui nourrit l'âme de force divine, a pour fruit l'obéissance. Cet Arbre, c'est le Verbe. Jésus, donc, comme le Verbe sa Personne, trouve l'intégral épanouissement de son être, sa plénitude et sa béatitude, à n'avoir en Soi aucun penchant, aucun désir, aucune volonté, aucun sentiment, aucune pensée, qui ne Lui vienne du Père.

Le quatrième Évangile est plein de pareilles déclarations. Aussi la Croix, dans la mesure où elle surtout, voire elle seule – étant données les circonstances historiques – pouvait réaliser les vues et décrets du Père sur le salut du genre humain, cette Croix ne pouvait, aux yeux du Dieu-Homme, que signifier : vie de plus en plus abondante, ivresse filiale, amour, amour, joie, joie, joie, pleurs de joie. Et qui sait si quelques-unes de ces larmes sacrées, qui sanctifièrent le sol de Gethsémani (« ôte tes sandales de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sacrée »), ou bien roulèrent sur le bois rugueux de la Croix, n'ont pas été le signe terrestre de *cette* joie ? Ô bienheureuse, ô suave, ô plénifiante et assouvissante Croix : tes deux bras durs font une étreinte universelle ; les Trois témoins d'En-Haut y consomment leur œuvre commune...

Mais cette vie d'essentielle obéissance, le Christ l'a menée dans une nature, certes pure, mais issue d'Adam ; de sorte que l'amoureuse

soumission du Fils incarné, qui n'eût valu à son humanité que pure joie sans la Chute, L'oblige à « S'humilier », à « S'abaisser », à exprimer sa condescendance, son humilité, sa philanthropie (au sens où l'entendaient les Pères), bref : cette « bénignité » paternelle qu'Il propage et diffuse, non par des prodiges, mais par des manifestations de bonté divine (et donc omnipotente lorsqu'il y a lieu), par et dans une nature à qui le renoncement, même consenti, pèse durement et coûte cher. De cette vie, Gethsémani et *l'in manus tuas* sont les points culminants ; de cette patience, Il marche à la Passion. Son obéissance le mène jusqu'à la mort, « pour abolir la mort » (2 Tim, 1:10), puisqu'Il lui arrache son dard, son aiguillon (1 Cor, 15:56) : la violation de la Loi de Dieu, qui *est* Dieu même, nous coupe de l'être et de la vie ; lorsque s'ouvre pour nous le ténébreux passage, nous savons, hélas ! d'une science redoutablement « savoureuse », que le péché domine notre âme de par la transgression, le schisme d'avec l'Être. Cette domination, qui nous écarte de notre Principe et Fin comme une force centrifuge, elle ne laisse à notre âme aucune paix, stabilité, fortitude dans l'espérance, mais la chasse çà et là comme du bétail fouaillé par l'aiguillon. Oui, « l'aiguillon de la mort, c'est le péché »²⁶. Mais, en acceptant de mourir, Lui, Juste, à notre place, en résorbant en sa nature humaine, en symbiose avec la nôtre, ces affres de la mort, en émoussant dans son flanc sacré cet « aiguillon de la mort » qu'est le péché, Il a, par les douleurs de la Passion, par l'obéissance qui Lui en a inspiré le désir et l'acceptation *joyeuse*, mené à bon terme son « humiliatation ». *Jusqu'à la mort* : totale. Le « tout du Christ » a été rendu pour nous irréprochable : corps, âme, esprit (1 Thess, 5:23) : Il aura le droit, lors de la Parousie, d'exiger de nous la pareille (*ibid.*). Mort de la forme physique, par le plus affreux supplice, où la kénôse, la « vidange », prend tout son sens : le corps se vide lentement – en six interminables heures, pour Lui – de toute sa vitalité. Mais, dès sa naissance, le Christ n'a-t-Il pas réduit au plus strict nécessaire la considération envers les appétits charnels ? Mort de l'âme : par la dérobade du « discours » et des concepts, par l'abjuration (en notre nom) de la connaissance pour la connaissance. Mort de l'esprit : par l'abandon total de sa vie et de son être même aux mains du Père : Il vit, mais à cause du Père, en vue du Père ; Il ne tient à la vie que pour accomplir la volonté paternelle, donc pour étendre le Royaume, c'est-à-dire la « patrosphère », l'empire où Dieu Se fait « tout en tous ».

²⁶ Cf. 1 Cor, 15:56 ; Actes, 9:5 ; Juges, 3:31.

De cette triple mort, la Croix est le signe efficace, le sacrement. *Crux, intelix arbor* ! Elle unit la plus atroce souffrance à la plus basse dégradation. Pour les Romains, c'est le supplice des esclaves, des plus infâmes gouapes, des gredins n'ayant plus rien d'humain : « S'il faut mourir, or ça, mourons comme des hommes libres... Mais la Croix, que son nom même soit tenu loin, non seulement du corps des citoyens romains, mais encore de leur imagination, de leurs yeux, de leurs oreilles »²⁷. Pour les Juifs, la Croix évoque l'horreur de la mort par suspension, consécutive à l'anathème solennel, à l'excommunication au nom de Yahweh (Deut, 21:23 et ch. 27). Honte, souffrance et malédiction indicibles. Il les accepte cependant, puisqu'Il désire devenir « anathème pour nous » (Gal, 3:13 ; Rom, 9:3). À cette malédiction devant Dieu, correspondent le mépris et l'abandon des hommes (Isaïe, 53:3). Qu'importe ! Ou plutôt, si : tout cela importe immensément. Cet abominateur des tièdes ne fait rien à moitié : « L'esprit du Sauveur Jésus est un esprit, non mièvre, mais vigoureux »²⁸. S'Il nous conseille d'« acheter de l'or – celui de la divine gloire – éprouvé, purifié par le feu », c'est, comme toujours, pour avoir, en son humanité, commencé par *faire* ce qu'Il nous *dit*. Et voilà pourquoi ceux qui ne font avec Lui qu'une seule plante, une seule vie en croissance (Rom., 6:5), un seul esprit (1 Cor, 6:17), sont « avec Lui crucifiés », puisqu'Il complètent son corps sacré ; « ils vivent encore ici-bas, mais non pas eux : c'est Lui qui vit en eux ». L'expérience de vie qu'ils achèvent ici-bas encore, c'est dans la foi au Fils de Dieu, qui, les ayant aimés, S'étant livré Lui-même à la mort pour eux, demeure, vit, souffre et mérite en eux (Gal, 2:20). Oui, « quiconque Lui appartient, compte parmi *ses* membres, fait partie intégrante de sa plénitude, crucifie en soi la chair, le Vieil Homme, avec ses concupiscences » (*ibid.*, 5:24). Ils portent toujours avec eux, dans leur vie physique elle-même, la mort de Jésus, afin que la vie de ce Triomphateur se manifeste, elle aussi, dans leur corps. Ils vivent dans le monde, comme le monde, semble-t-il. Cependant, ils sont sans cesse livrés à la mort, par l'Adam Nouveau qui jugule en eux le Vieil Homme, à cause, en vue de Jésus ; afin que, Lui ne cessant de « croître » et eux de « diminuer » (Jean, 3:30), la vie de Jésus soit aussi manifestée dans leur chair mortelle. C'est là ce « peu de temps » où l'on ne « voit plus » (Jean, 16:16) – ou pas encore ! – le Ressuscité, ni l'humano-divinité de ceux qui, déjà, siègent avec Lui, en Lui, dans

²⁷ Cicéron, Pro C. Rabirio, 5:10.

²⁸ Bossuet (*Sermon sur la Nécessité des Souffrances*).

les cieux. Mais quand le Christ, leur vie, « apparaîtra », donnera libre cours à sa manifestation plénière et intégrale, il est évident qu'ils « apparaîtront », eux aussi, dans cette Gloire en qui plusieurs Pères voient l'Esprit-Saint, *Digitus Dei*, Réalisateur du Royaume. A tous ces textes pauliniens, trop nombreux pour les relever tous, le prince des Apôtres fait écho : « Dans la mesure où vous avez part à la Passion du Christ, *réjouissez-vous*, afin que, lorsque sa Gloire sera manifestée, vous la partagiez dans l'allégresse et la jubilation »²⁹.

²⁹ 1 Pierre, 4:13.

VIA UNITIVA

DOUZIÈME STATION

Jésus meurt sur la Croix

« De la sixième heure à la neuvième – soit, aujourd'hui, de midi à 15 heures – il se fit des ténèbres sur la terre entière, et le soleil devint obscur, et le voile du sanctuaire se fendit en deux, par le milieu, de haut en bas ». Les faits significatifs qu'ici nous résumons, se sont donc étendus sur un laps de temps considérable, surtout pour le Crucifié. C'est à la « troisième heure » – aujourd'hui, 9 heures du matin – que le Sauveur a été dressé sur le Calvaire, « élevé de terre pour attirer à Soi toutes choses »¹. L'œuvre de réconciliation s'opère aussitôt, monte elle aussi, « s'élève » *crescendo*, comme une marée dont le mouvement même amplifie les forces. C'est d'abord le pardon, l'appel – tout-puissant – au Père pour qu'Il efface et anéantisse le péché : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Luc, 2:34). C'est sans doute lorsqu'on L'étend sur la Croix et que les clous transpercent ses mains – l'une des régions du corps les plus sensibles à la douleur – que Jésus, « acceptant de livrer son âme à la mort, porte Lui-même la faute du plus grand nombre, intercède pour les transgresseurs » (Isaïe, 53:12). Il obtient du Père le pardon – parce qu'Il l'accorde Lui-même – non seulement de ses bourreaux immédiats, mais de tous les responsables de sa mort, donc du genre humain tout entier. Les ennemis qu'Il aime, les exécuteurs qu'Il bénit, les adversaires haineux auxquels Il fait du bien, les persécuteurs pour lesquels Il prie (Matt, 5:44) – « parce qu'Il est, par excellence, le Fils du Père céleste » (*ibid.*) – c'est toute la race d'Adam.

Ici s'opère cette « rémission des péchés » annoncée aux Apôtres lorsque fut consacré le Vin (Matt, 26:28). Cette réalisation du Pater (*dimitte nobis sicut et nos...*), tous ceux qui sont fils dans ce Fils la reprennent à leur compte. « Pendant qu'ils le lapidaient, Étienne priait,

¹ Jean, 12:32 ; 3:14 ; 8:28.

disant : Seigneur Jésus, reçois mon esprit. Puis, s'étant mis à genoux, il s'écria d'une voix forte (celle d'un guerrier, d'un héros) : Seigneur, ne leur impute pas ce péché ! » (Actes, 7:59). Pas un seul ne sait, en effet, ce qu'il fait : c'est par ignorance qu'ont agi les juifs, la foule comme les princes des prêtres². Mais aucun n'a eu, pour voir, les yeux qu'il fallait ; ni pour entendre, les indispensables oreilles « percées » (Ps. 39) ; ni pour recevoir cette connaissance préparée par Dieu pour ceux qui L'aiment, un « cœur de chair », un cœur tendre, un cœur plein d'amour pour les splendeurs de la surnaturelle charité, alors que « leur cœur est de pierre »³. S'ils ont élevé de terre le vrai Roi d'Israël, c'est que « Dieu a voulu accomplir de la sorte ce qu'Il avait prédit par la bouche de tous les prophètes : que son Messie devait souffrir » (Actes, 3:18). Mais, nous dit saint Bernard, « si les juifs crient : Crucifie-Le, c'est *pour* que le Christ S'exclame : Pardonne-leur ; si grande est leur iniquité, c'est, ô Seigneur, pour que plus grande encore soit ta miséricorde ! » Ainsi, depuis l'Incarnation, « où la faute abonde, la Grâce surabonde » (Rom, 5:20). Cette première parole proférée sur la Croix, qui s'adresse à tous les pécheurs – « puisque je prie pour vous mon Père, sachez que vous *êtes* pardonnés » – le Sauveur n'aurait-Il pas eu d'autres motifs de la prononcer à voix *haute* ? Le centurion, qui dirige l'exécution des trois condamnés et les douze soldats de garde, se souviendra tout à l'heure, sitôt le Christ mort, de L'avoir entendu S'adresser avec confiance à Dieu, son Père ; et il se dira convaincu d'avoir surveillé la mort d'un juste, d'un « Fils de Dieu ». Mais dans un autre cœur, aussi, ces paroles d'universel pardon, et cet appel au Père, pénètrent comme rosée dans un sol desséché...

CONVERSION D'UN « TERRORISTE »

Les deux brigands, en effet, qui se trouvent crucifiés aux côtés de Jésus, ne sont pas de vulgaires « malfaiteurs », mais des « brigands »⁴, au sens où les Allemands parlaient en pays occupé de

² Luc, 23:34 ; Actes, 3:17.

³ Ezéch, 11:19 ; 36:26 ; 1 Cor, 2:9.

⁴ Luc, 23:39 ; mais *kakourgos* ou « malfaiteur » peut avoir le sens de trublion, de révolutionnaire et fauteur d'émeutes. D'autre part, pour *lêstai* ou « brigand ». cf. Matt, 27:38 ; Marc, 15:27.

« terroristes » ; c'étaient des patriotes du maquis juif, « zélotes » ou « durs », comme on dirait aujourd'hui, hommes de main, combattants de la liberté, alors que les scribes et les pharisiens se contentaient, en « purs » basochiens et gendelettres, de la « résistance » verbale. Jésus, lors même qu'on voulait Le couronner séance tenante, voit dans l'occupation ennemie un châtiment providentiel, revendique un royaume qui n'est pas de ce monde et Se défend énergiquement de S'abaisser au niveau des conflits politiques, même pour la cause nationale.

Les deux patriotes Lui reprochent ce désintéressement surnaturel, qu'ils prennent pour un lâche attentisme. Ils Lui en font grief l'un et l'autre : *ôneïdizon*, mais l'un d'eux va jusqu'à l'insulte. Ces séides de Barabbas ou de Judas le Galiléen, pour qui le Messie ne peut être qu'un grand chef de la Judée libre et combattante, ont le courage, dans leur désespoir et leur atroce agonie, de se joindre à toute la foule présente – qui voit en eux, d'ailleurs, des héros de la patrie – pour invectiver ce « Messie » trop mou, trop lâche, qui déconseille tout sabotage et recommande au contraire de céder à l'envahisseur ce qui lui revient « légalement ». Passants, clergé (beaucoup plus préoccupé du pays opprimé que de Dieu), soldats romains et francs-tireurs crucifiés : tous L'accablent. « Après tout, crie l'un des brigands, ne Te dis-Tu pas le Messie ? Qu'attends-Tu pour agir ? Pourquoi nous as-Tu trahis, nos espérances, nos légitimes efforts, nos sueurs, notre sang ? Pourquoi ces 2.000 Galiléens, égorgés à Pâques comme du bétail, et cet autre massacre, de 3.000 cette fois, n'ont-ils déclenché chez Toi aucune condamnation contre les oppresseurs de notre peuple ? N'as-Tu pas osé dire que tes frères ont, par leurs transgressions envers Yahweh, mérité l'invasion ? Sacrilège, n'as-Tu pas ajouté : si vous ne faites repentance, vous périrez tous ? Est-ce là ta manière messianique de nous remonter le moral ? »⁵ Jésus se contente de se taire.

L'autre « larron », cependant, n'a pas en vain écouté tout à l'heure les gémissements du « faux Messie » : *Mon Père, pardonne-leur... ils ne comprennent pas...* « La Miséricorde, dit à ce sujet saint Augustin, a prié pour que prie la Misère ». Sans doute, tant qu'il tenait le maquis, Dismas n'a-t-il *pu* voir les choses et juger ce Jésus que sous un angle très particulier ; les heureux « engagés », les actifs, les enfiévrés d'ici-bas n'ont guère le temps ni l'envie de se « convertir », de regarder le monde et la vie « à l'envers », d'opérer cette *metanoïa*,

⁵ Josèphe, *Antiq, Jud.*, XVII, 9:3 ; IX, 5:3 ; *Bello Jud*, 2:5 ; 5:1 comparer Luc, 13:1-3 et 29:39.

cette subversion radicale des *valeurs*, ce *retournement* de l'esprit sans quoi, proclame si souvent le Messie, nul ne peut entrer dans le Royaume des cieux... des *cieux*, bonnes gens, non de la terre.

Mais d'être crucifié confère à Dismas des loisirs, d'avoir le corps cloué au pieu comme un insecte épinglé dans une collection, donne à l'âme des ailes et facilite ses évasions : ce Messie, donc, qui ne Se contente pas de fuir Lui-même l'enthousiasme des foules patriotes, mais y contraint encore ses disciples (Marc, 6:45), ce Roi dont le royaume n'est pas de *ce* monde, Lui-même n'étant pas de *ce* monde, qui « n'a rien en Lui » – *du* monde, certes, Il en est, cet Incarné, mais pas de *cet* univers coupé de l'Etre par la Chute et promis, comme un mirage, à l'évanouissement⁶ – donc ce Fils de David qui ne revendique l'empire qu'éternel et absolu⁷, ce Souverain qui ne veut rien devoir aux armes, à la violence, à la fraude, voire aux plus « légitimes » moyens s'ils sont purement humains, « naturels », et qui n'attend rien que de la prière et de l'Omnipotence miséricordieuse, Dismas commence à voir en Lui le vrai, l'authentique Messie. Les Apôtres ont fui ; mais lui, le « terroriste » qualifie de « Seigneur » le Maître « humble et doux » qu'ils ont abandonné. Il y a plus : ce qui est surtout significatif, c'est qu'à ce Crucifié, objet de l'universelle dérision, le « brigand » adresse cette humble et touchante requête : « Souviens-Toi de moi, Seigneur, en prenant possession de ton Royaume » (Luc, 23 : 42).

C'est ici l'équivalent de la confession de Pierre à Césarée. Ce Jésus, en train de mourir ignominieusement, c'est MORT qu'Il va régner, sauvant jusqu'aux habitants du Schéôl ! C'est MORT qu'Il sera Roi, qu'Il deviendra pour ses fidèles source de vie jaillissant jusqu'en l'éternelle vie. Et la victoire décisive, qui va Lui valoir la toute-puissance « au ciel et sur la terre », C'EST SA MORT ! Le premier Chrétien qui confesse la Résurrection, c'est donc le « bon larron ». Pierre avait proclamé la messianité du Maître, mais pour nier avec horreur, tout aussitôt, qu'elle dût se manifester par « la mise à mort », même suivie de « la résurrection au troisième jour » : c'est un « satan », un calomniateur du Christ, une pierre d'achoppement, qui, « scandaleusement », ne comprend rien aux réalités divines et n'a de conceptions qu'humaines (Matt, 16:21-23). Mais Dismas, le brigand, le maquisard aventureux, aussi vite « emballé » que ce Pierre si vif à trancher les oreilles, avant même que s'étendent les ténèbres du

⁶ Jean, 18:36 ; 6:15 ; 8:23 ; 1 Cor, 7:31.

⁷ Daniel, 2:44 ; 7:14; 18:27.

Vendredi-Saint, a l'intuition, la certitude absolue de l'aube pascale. Il « a vu » le Fils éternel, sous les apparences du supplicié, « tel qu'Il est » dans la mystérieuse réalité de sa « condition » divine ; il peut, dès lors, « devenir semblable à Lui » (1 Jean, 3:3) : « Aujourd'hui même – à la minute, *hic et nunc*, tout de suite, en vertu même de ces paroles que seul l'Esprit de béatitude peut t'avoir arrachées, Dismas – aujourd'hui même – alors que le supplice de la Croix durait souvent deux jours – Tu seras avec Moi dans le Paradis » (Luc, 23:43). À chacun la récompense adéquate – dirons-nous : connaturelle ? – à son mérite particulier, à sa mission distinctive : en Rabbi Jésus, Simon voit le Messie, le Fils du Dieu vivant, fondateur et souverain du royaume à venir, « père du siècle futur » ; Pierre sera donc major-dome, vizir, « économe sage et fidèle établi par le maître sur tous ses serviteurs, pour leur distribuer, au temps convenable, la mesure de froment »⁸. Mais Dismas, sans que lui soit conférée la moindre parcelle d'autorité, a, plus que Pierre, « l'intelligence des choses divines » : il a, d'instinct découvert dans la Croix le masque transitoire de la Résurrection, C'est le premier témoin de la Résurrection ; mais, à l'encontre de Thomas, il y a cru, non seulement sans avoir vu, mais avant même qu'il y eût quelque chose à voir. Jean-Baptiste a été le précurseur de l'Incarnation ; Dismas est le héraut du triomphe pascal.

L'ADIEU DE JÉSUS À MARIE

Après avoir obtenu du Père le pardon, l'effacement de la *faute* universelle, Jésus, cette besogne négative accomplie, procède à celle, plus positive, d'introduire ses frères dans le Paradis ; comme dans l'absolution déprécative du rituel romain, « Dieu tout-puissant, ayant, sur la Croix, pitié de nous, commence par enlever nos péchés, puis nous conduit à la vie éternelle ». Tel est le sens des deux premières paroles du Christ « élevé de terre ». Il en prononce bientôt une troisième, lorsqu'en donnant sa Mère à Jean, et son disciple à Marie, Il fonde définitivement la société des rachetés, accomplit effectivement ce qu'Il avait (au futur) promis à Pierre, ce qu'Il scellera solennellement par l'effusion du Paraclet à la Pentecôte : l'Église. Ainsi, les trois premières paroles du Crucifié assurent le destin des hommes : ils

⁸ Luc, 12:42-44 ; Matt, 16:18.

sont, par Lui, en Lui, à travers Lui, réconcilié avec le Père, qui leur « ôte leurs vêtements sales » et les « revêt d'habits de têtes »⁹ – leur remet leurs péchés et les achemine vers le Paradis – en vue du festin nuptial de l'Agneau et dans la maison de l'Épouse, c'est-à-dire au sein de l'Eglise, dont Il donne l'une à l'autre les prémices aux pieds de la Croix. Ici s'achève sa besogne de Médiateur proprement dit ; les quatre dernières paroles ne concernent plus nos rapports avec Dieu, dans le Christ, mais – *my Creator and my soul*, dirait Newman – les relations très mystérieuses du Christ Lui-même avec son Père.

Le récit des Synoptiques nous en fournit un « signe » saisissant : ils dressent minutieusement la liste des amis restés près de la Croix. Ce sont « plusieurs femmes qui, ayant suivi Jésus depuis la Galilée, pour Le servir, Le regardaient maintenant de loin ; parmi elles, Marie de Magdala, Marie mère de Jacques et José, et la mère des fils de Zébédée » ; pas un mot de la Sainte Vierge (Matt, 27:55-56). Le futur secrétaire et confident de saint Pierre mentionne « des femmes qui regardaient de loin, entre autres, Marie de Magdala, Marie mère de Jacques le Mineur et de José, et Salomé » (Marc, 15:40-41). Le compagnon de Paul cite simplement « les amis de Jésus (ses « connaissances » : *hoi gnôstoi*) et les femmes qui L'avaient suivi depuis la Galilée » (Luc, 23:49). Toujours pas un mot de la Vierge ! Et cela se comprend : sitôt la communion des saints manifestée par le don de Marie à Jean, et de Jean à Marie, Jésus estime que, « maintenant, tout est *parfait* » (Jean, 19:28), de cette « perfection dans l'unité » que doit précisément réaliser l'Eglise – mystère et « cité sur la montagne », Jérusalem céleste et institution terrestre – comme Il l'avait proclamé dans sa prière pontificale (Jean, 17:23). Tout à l'heure Il demandait au Père que les siens se parachevassent dans l'unité ; maintenant, du haut de la Croix, après avoir remis l'un à l'autre Marie et Jean, l'image vivante de la Sagesse et le représentant du magistère, la reine des charismes et le docteur parlant avec autorité, Il trouve que cette unité parfaite est consommée. Et, « dès cette heure » – *ap'ekēinês* – à la minute même, Jean emmène la Mère très douloureuse, de sorte que les Synoptiques se taisent à son égard de la plus significative manière. Jésus ne veut ni S'attendrir quand il Lui faut « Se faire un visage de pierre » (Isaïe, 50:7), ni cruellement infliger à Celle qui L'aime plus que toute créature l'atroce spectacle des trois interminables heures ténébreuses : « Emmène-la, Jean ; reconforte-la ! »

⁹ Zacharie, 3:3-5.

Parmi nous, pécheurs et méchants, ce geste miséricordieux serait déjà tout naturel. Pourquoi l'Amour fait homme S'en serait-Il abstenu ?

Plus tard, les « amis » et les « femmes » reviennent, mais, entre-temps, la foule s'est faite plus dense autour de la Croix et se frayer un chemin devient impossibles, voire dangereux, ils « se tiennent donc à l'écart », disent les Synoptiques. Jean, lui-même, après avoir conduit Marie chez lui, où les siens veilleront sur elle, revient et assiste à la mort ; lui-même l'affirme au verset 35 du même chapitre 19.

LE « SIGNE DANS LE CIEL »

Il est midi lorsque le disciple aimé mène chez les siens Celle dont le Maître tient sa chair. Alors s'amassent les ténèbres. Jusqu'à trois heures, elles recouvrent la « terre », et le soleil « se fait obscurité ». L'astre ne disparaît donc pas derrière un nuage, aucun corps céleste ne l'« éclipse » : il y a tout simplement que la lumière s'éteint, devient obscurité¹⁰.

Or, le Nouveau Testament nous montre, à tout instant, quelle est la méthode pédagogique du Verbe *incarné* : c'est le *signe*, non l'emblème arbitraire et conventionnel, ni le symbole analogique requérant l'inférence, mais le *sêmeïon*, le fait réel, « historique », créature ou événement, tout chargé de sens, de portée divine, *révélateur*. Ainsi, l'épisode du « puits de Jacob » signifie l'abondant thème johannique de l'« eau vivifiante ». La multiplication des pains *signifie* – notifie, au besoin sans même qu'il faille une glose explicative du Sauveur – le « pain vital qui vient du Ciel ». L'aveugle-né est guéri pour *signifier* que le Christ est la « lumière du monde ». Lazare ressuscite, ou plutôt est ramené à la vie, pour *signifier* que Jésus est « la résurrection et la vie ». Et ainsi de suite.

La « terre » est un *signe*. Le Credo, lorsqu'il nous parle de Dieu, « créateur du ciel et de la terre », explicite : de toutes les réalités « visibles et invisibles ». Le Pater demande que la volonté du Père s'accomplisse « sur la terre comme au ciel », chez les hommes comme

¹⁰ Crampon, qui n'a pas peur d'un anachronisme, parle d'une « éclipse », interprétation plus acceptable aux « modernes », en effet ; mais saint Luc porte que le soleil *eskotisthê*, devint *skotia*, ténèbre ; cf. Jean, 1:5 sur la lutte entre le Verbe-lumière, « soleil de justice », et la ténèbre d'un monde rebelle. Et tout se passe *autour* du Christ mourant comme *en* Lui : « En-haut comme en-bas » (Table d'Émeraude).

chez les Anges, parmi les intelligences corporisées comme parmi les séparées. L'homme, « formé de l'humus », « est poussière et retourne à la poussière » ; non seulement son corps, qui le constitue homme aussi bien que son âme, est une « demeure terrestre », un « corps terrestre », un « vase de terre », mais lui-même est « tout entier », depuis la Chute, « tiré de la terre », terrestre, « homme terrestre », affirmation non seulement paulinienne, mais nettement formulée par le Christ Lui-même¹¹. En l'Eden, « la terre a été maudite à cause de l'acte » d'Adam (Gen, 3:17). S'agit-il seulement de notre habitat, et faut-il croire que l'homme n'a d'autres rapports, avec l'anthroposphère, que ceux d'un paquet d'allumettes avec sa boîte ? Mais, « pour redevenir fils de Dieu, l'homme a besoin de tout son univers, car c'est dans cet univers qu'il a pris racine. Et, de même qu'on ne rend pas la vie à une plante qui s'étirole en l'arrachant de la terre, mais en arrosant celle-ci, ainsi la Rédemption de l'homme a nécessité la Rédemption de l'univers tout entier. La sainteté du Père, celle dont l'homme doit faire sa mesure, voici que par le Fils et dans le Fils elle pénètre jusque dans les profondeurs de notre monde ; afin que celui-ci, régénéré en cette grâce venue d'En-Haut, puisse demeurer, pour l'homme, un centre d'accueil, un centre de vie, un foyer de rayonnement »¹². Cette citation, un peu longue mais utile, illumine notre propos et nous-mêmes avons développé ce thème, quasiment *ex professo*¹³. Disons simplement ici que la « terre », c'est aussi tout ce que le monde visible, l'univers de la Chute, possède en nous. C'est notre humanité souillée, notre nature déchue : celle-là même qu'assume Celui qui a voulu naître d'une femme, soumis à l'universelle loi, pareil à nous en toutes choses, tentation comprise, sauf qu'Il n'a pas cédé, pas péché. Ainsi, les ténèbres qui couvraient le nouvel « abîme » (Gen, 1:2), la « terre informe et vide » (cf. Rom, 8:20), l'univers désaxé, désorienté par la transgression primordiale, *signifiaient* l'autre Nuit, incommensurablement plus tragique, qui pesait sur l'humanité de Jésus-Christ.

Alors, Il dit, « pour accomplir les Écritures » : « J'ai soif ». L'adieu à Marie, en réalité constitutif de l'Église, en tant qu'elle est *communio sanctorum*, c'est la troisième et dernière des paroles par lesquelles le Sauveur crucifié scelle le destin des hommes ; Il en consacre quatre, désormais, à sceller le sien. La première, c'est ce

¹¹ Genèse, 2:7 ; 3:19 ; Jean, 3:31 ; 1 Cor, 15:40.44.47.49 ; 2 Cor, 5:1.

¹² Fr. Teymans d'Epernon, S. J, *Le Mystère primordial : la Trinité dans sa vivante image*, Paris, Desclée. 1946, p. 72.

¹³ Dans *Cosmos et Gloire*, Paris, Vrin, 1947.

grand cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi M'as-Tu abandonné ? », sur lequel nous ne reviendrons pas, pour l'avoir abondamment commenté à propos de la VIII^e Station (*Jésus console les filles de Jérusalem* : la JOIE dans la Passion). La seconde – ou cinquième de l'ensemble – c'est : « J'ai soif » (Jean, 19:18). Parce que les soldats, interprétant à leur manière ce cri, ont apporté au supplicé de la *posca*, du vin sùri, de goût aigrelet, d'aucuns ne veulent voir dans cet appel : *sitio*, que la concession d'une âme étrangement débile aux lancinants besoins du corps. Mais, une fois Marie remise à Jean, les derniers liens terrestres sont rompus, et le Dieu-Homme Se prépare à paraître devant son Père. L'œuvre rédemptrice du Messie est accomplie, les commandements du Père ont été observés jusqu'au bout, les figures et les prophéties se sont réalisées, l'enseignement salutaire est complété, la vie même du Médiateur a été menée à terme, les derniers attachements de la chair ont pris fin : du haut de sa Croix, le Pauvre, le Solitaire, voit s'éloigner sa Mère courbée, lasse, soutenue par Jean et par quelques « amis ». Il la suit des yeux, puis entre dans la Nuit et dit : *Eli, Eli, lamina sabacthani...*

BIENHEUREUX LES ALTÉRÉS...

Ensuite, le Sauveur dit : « J'ai soif ».

Il a, tout à l'heure, refusé le breuvage stupéfiant des matrones hiérosolymites, pour ne pas obnubiler ses facultés ; Il accepte maintenant la *posca*, qui Lui permettra d'abandonner sa vie délibérément, en pleine connaissance de cause, dans la clarté de l'intelligence et le suprême effort du « vase terrestre ». Que faire encore ici-bas ? – Payer le « salaire du péché » (Rom., 6:23). Et, comme Il n'a plus rien – mais posséda-t-Il jamais rien ici-bas ? – Il paie de tout ce qu'Il *est*. Rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu (et provient de Dieu) ? – Présent !

À César, ma chair, pour être supplicée. Au Père, mon esprit, est « éternel esprit » de sacrifice, « dès avant la création du monde »¹⁴.

Mais, de *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi M'abandonnes-Tu ? Mon Père, Je remets mon esprit entre tes mains*, la transition, l'acheminement de la pensée s'exprime par : *J'ai soif* (5^e parole). Si

¹⁴ Hébr., 9:14 ; Apoc., 13:8 ; le texte de l'Épître aux Hébreux porte *dia pneumatos aiōniou* sans l'article, donc : *par un éternel esprit*, le sien ; cf. Rom., 1:4 ; 1 Pierre, 3:18.

des Pères ont pu voir dans *Eli, Eli*, au moins une réminiscence du Psaume 21, pourquoi *Sitio* ne serait-il pas, dans l'âme de l'Adorateur parfait, un souvenir du Psaume 41 : « J'ai soif du Dieu vivant ; quand M'en irai-Je d'ici, quand paraîtrai-Je devant la Face de Dieu ? Comme le cerf brâme après les sources d'eau, ainsi mon âme soupire après Toi, dans une *terre* aride, desséchée, sans eau », cet ex-Eden devenu Désert qu'est notre nature assumée par Lui. « Vers Toi, Yahweh, J'étends mes mains » clouées ; « vers Toi mon âme, assoiffée comme une terre desséchée, soupire et gémit »¹⁵. Le Christ a glorifié Dieu « sur terre », en la nature de l'« homme terrestre » ; Il a « parfait l'œuvre que le Père Lui a donnée à faire ». Et « maintenant, c'est au tour du Père de glorifier le Christ auprès de Lui », à sa « droite », non plus d'une gloire secrète, objet de notre foi, obscurcie et « vidée d'elle-même », mais de celle que le Fils « avait auprès du Père, avant que le monde fût » (Jean, 17:4-5). Jésus, qui nous donne en tout l'exemple de la vie chrétienne – laquelle consiste à vivre comme le Christ, par le Christ, dans le Christ, du Christ, *pour* le Père – a, le premier, prononcé le *cupio dissolvi et esse cum... patre*.

Quemadmodum desiderat cervus... sitivit anima mea ad Deum fortem, vivum : l'instinct des foules chrétiennes ne s'y est pas trompé ; ce Psaume 41 a pendant des siècles, figuré dans le rituel anglican des funérailles, avant le schisme ; depuis, il a servi d'Introït à la Messe de Requiem, dans le Prayer-Book d'Edouard VI, en 1549. C'est bien un Psaume du grand départ. Le 142^e (*Domine, exaudi orationem meam*) est plus « significatif » encore : « L'Ennemi » du genre humain « en veut à mon âme », il « foule à terre ma vie ; il Me relègue dans les ténèbres... Aussi, mon esprit défaille en Moi, mon cœur est troublé dans mon sein ». C'est ici le Pénitent parfait qui parle : Il accepte, au nom de l'espèce, non seulement les souffrances physiques qui lentement vont Le tuer, mais encore cette mystérieuse Nuit qui pesa sur son âme lorsque, pour obtenir d'En-Haut le pardon des pécheurs, Il a porté Lui-même tout le poids du péché. S'Il « étend – et tend – les mains », c'est à la fois le signe d'une nostalgie divine et d'une miséricordieuse intercession. « J'ai soif ! » crie-t-Il, et son humanité ne sera désaltérée, « rafraîchie », que par la plénitude de symbiose et d'union trinitaire dans les cieux. C'est en vérité l'esprit du Christ qui anime tout ce Psaume ; c'est dire que tout *fidèle* – pesons bien le sens de ce mot – y trouve aussi la loi de sa propre vie de fils (dans LE Fils).

¹⁵ Psaume 41:2 ; 62:2 ; 142:6.

Le Psaume 21 s'achève sur une inébranlable assurance de salut. Il exprime la *foi* du Christ en tant qu'homme, si l'on attribue à ce mot le sens de crédit, d'absolue confiance. Le Psaume 41 se termine sur ces mots : « Mon âme *espère* en Dieu », et l'espérance mène de la foi-confiance – seul aspect possible de la foi « tout court » dans l'humanité du Christ¹⁶ – à la charité du Psaume 30 : « Tu es mon Roc, ma Forteresse... Ta bonté Me fait tressaillir d'allégresse et de joie... Quelle est grande ta suavité pour ceux qui Te révèrent ! Tu les mets à couvert en l'asile de ta Face... Tu les abrites en Toi... Béni soit Yahweh, car Il a manifesté sa grâce envers Moi... *Aimez* Yahweh, vous tous qui *vous consacrez à Lui*... Entre tes mains, Seigneur, je remets mon esprit ! »

On a prétendu parfois que, pendant les trois Heures ténébreuses, le Sauveur aurait récité tous les Psaumes, du 21^e au verset 6 du 30^e : *in manus tuas commendo spiritum meum ; redimisti Me, Domine, Deus veritatis !* Ces dix Psaumes auraient constitué en quelque sorte les Grandes Complies de sa vie ici-bas. Quoi qu'il en soit, la confiance exprimée par le Psaume 21, aboutit au vœu du 41^e : « J'ai soif de Toi, Père ; soif aussi de tout amour issu de Toi : ô *mes* fils, engendrés en d'atroces douleurs, *J'ai soif et J'attends que vous Me donniez à boire* » (cf. Matt, 25:35).

Ce qui frappe dans cette interminable agonie sur la Croix, c'est qu'effectivement les bourreaux « ne savent pas ce qu'ils font », déjà parce qu'ils ne comprennent rien aux paroles du Sauveur. Le malentendu est constant : s'Il appelle son Père, « écoutez-Le : voici qu'Il invoque Elie ! » S'Il « brâme comme le cerf en quête d'une source vive », si notre sèche et dure humanité, assumée par Lui, se

¹⁶ Il est à peine besoin de signaler ici que, lorsqu'il s'agit du Christ en tant qu'homme, on ne recourt au mot *foi* que dans l'acception courante et suivant la langue commune, non dans l'acception théologique ni selon le vocabulaire *ad hoc*. La *fides formata* comporte d'ailleurs cet élément de confiance, et la « foi », même pour les théologiens, n'est pas uniquement cet assentiment de l'intelligence en vertu duquel on admet qu'« il en est bien comme cela ». Cette « foi »-là, saint Jacques affirme que les démons eux-mêmes l'ont ! On a d'ailleurs dit que le Diable est le plus « calé » des théologiens. Si l'humanité de Jésus clame à tout le visible qui l'accable : « Vous n'êtes tous que mensonge », et, jusqu'au plus profond de la Déréliction, fait créance au Père, et tient, contre toute évidence, que l'invisible est bonté, puissance, victoire – si le triomphe même des ténèbres atteste à J.-C. que son Père L'aime et Lui témoigne en cette heure même cet amour – comment veut-on que je qualifie cette attitude qui n'est, à proprement parler, ni charité, ni espérance, et pourtant une vertu ayant Dieu pour objet ? Faute de mieux, parlons latin : *fiducia* (confiance)...

crevasse et lézarde comme un sol desséché ; s'Il a soif de l'Amour superessentiel, sa nature et « nourriture », on se précipite – à la rigueur par « humanitarisme » bonhomme, mais l'humanitarisme a toujours préféré les pierres muées en pains à la Parole de Dieu – et, dare-dare, on Lui présente de la « piquette »... Or, Jésus accepte cette incompréhension comme une suprême épreuve. Il a soif de Dieu, on Lui donne de la *posca*, et, du coup, Il S'écrie : « Tout est parfait ! » (Jean, 19:30). Quand donc Il eût accepté ce vin aigrelet, Il dit : « Parfait ! » Le « coup de pied de l'âne », dans la vie du Rédempteur, c'est cette tragique ânerie des soldats, cette calinotade : « Ils ne savent vraiment ni ce qu'ils font, ni ce que Je leur dis ! » C'est comme l'autre abruti : « La vérité ?... Qu'est-ce que c'est que ça ? » Si le Verbe est l'éternelle empreinte incréée de Dieu, l'homme est son empreinte temporelle et créée, mais promise à l'éternité, admise à participer à la nature incréée. Et voyez cet ilote ivre ! Voyez où le mène cette « science du bien et du mal » qu'il a payée si cher, où aboutissent sa politique, son économie, sa philosophie et ses arts ! Jésus-Christ est mort à cause de tout cela aussi, « pour » tout cela aussi...

LA CROIX, SOURCE DE NOTRE VIE CHRÉTIENNE

Mais voici qu'approche la FIN. Autrement dit : *telos*, la perfection, la plénitude enfin réalisée, le terme de l'humiliation, de la définitive épreuve de « tout l'homme : corps, âme, esprit » (1 Thess, 5:23). L'Agneau va cesser de porter *le* péché du monde, de S'en charger très mystérieusement et redoutablement le corps, l'âme et l'esprit, de chanceler sous le poids. Réellement, bien plus vraiment qu'aucun de nous, lui, notre porte-parole et bouc émissaire. Jésus sait désormais quelle heure il est : celle de Se réveiller, en quelque sorte, de ce cauchemar terrestre ; car, maintenant que la Mort Le regarde et fait signe, « le salut est plus près de Lui » que jamais. « La Nuit est avancée, le vrai jour approche ». Cette matière ténébreuse, Il va S'en dépouiller, revêtir bientôt un corps tout de lumière (Rom, 13:11-12). Sa nature humaine, qu'Il n'a pas cessé, parce qu'Il le devait, de faire « progresser en grâce et en sagesse », qu'Il a douloureusement entraînée à l'obéissance, elle est, cette fois, parfaite, pleinement à point pour sa vie nouvelle – et définitive – d'intercession dans les cieux (Hébr, 7:25). Le sacrifice offert ici-bas au Calvaire, l'unique oblation,

suffisante à réparer la faute universelle et les fautes de chacun, cette offrande terrestre qui réverbéra sur le Golgotha, par voie d'identifiante analogie, le parfait holocauste offert « par l'éternel esprit » de l'« Agneau autant dire immolé dès avant la création du monde », le Christ le présente, dans l'immobile Maintenant de la Divinité, en guise de Liturgie céleste à la gloire du Père. Nous-mêmes, « attirés en-haut par Celui qui S'est élevé de terre » dans les cieux, tout en « évoquant », en « re-présentant », en rendant mystiquement présente cette Vie sacrifiée du Médiateur, tout en nous associant ici-bas comme des ombres à l'Eucharistie-modèle célébrée là-haut¹⁷, nous signifions, notifions efficacement, exprimons en concepts, paroles et gestes symboliques – c'est-à-dire tout chargés de réalité mystérieuse – ce que le Christ accomplit sur la Croix, parce que la Crucifixion est elle-même, avec la Cène dont elle est inséparable, la première Messe, la manifestation terrestre du Sacrifice *in aeternum*. Si le Christ eucharistique « descend parmi nous », c'est parce que nous-mêmes, « attirés par l'Élevé de terre », d'ores et déjà siégeons avec Lui, en Lui, dans les cieux, la Messe réalisant inchoativement et mystiquement¹⁸ notre parution avec le Christ, notre vie, dans la gloire. « Aller à la Messe », c'est donc se tenir, avec Marie et Jean, aux pieds de la Croix, après avoir pris part au banquet d'adieux. « Aller à la Messe », cette pieuse corvée, c'est figurer à la table des Douze, c'est se nourrir du Pain céleste, je ne dis pas : recevoir en soi Jésus-Christ, L'héberger, L'avoir en soi comme un contenu dans un contenant, mais Le recevoir comme nourriture, *en tant* qu'aliment pour la vie divine, éternelle, et plutôt être présent au Christ que de Le « posséder » présent à soi, bref : devenir, sinon le Christ Lui-même, du moins « une seule plante, un seul esprit avec Lui », être « rendu conforme au Christ », l'Esprit-Saint réalisant en nous l'image du Fils, et l'Eucharistie servant, sur ce plan d'incarnation, à nous inoculer « mon Serviteur le *Germe* ».

Mais il y a plus : comme Saül « avait approuvé le meurtre d'Étienne » en acceptant le dépôt, par les assassins du Protomartyr, de leurs vêtements à ses pieds, ainsi, la manducation du Christ eucharistique est celle d'une Victime sacrifiée ; « nos actions de grâces » après la Communion, au lieu de s'absorber dans la gratitude et la joie d'avoir « en soi » le Christ « tel qu'Il passait, faisant le bien », en Palestine, feraient peut-être mieux de L'offrir en nous au Père, Lui, comme crucifié satisfaisant et ressuscité, comme victime

¹⁷ « Sur la montagne », dit l'Épître aux Hébreux.

¹⁸ En tant qu'anticipation de la Parousie (1 Cor, 1:26).

propitiatoire, et de nous offrir nous-mêmes, *fili in Filio*, comme suffisamment identifiés à l'Agneau par l'adhésion vitale qu'exprime la manducation de sa chair¹⁹.

CE QUE JÉSUS VOIT DU HAUT DE LA CROIX

C'est parce qu'Il voit les dés jetés qu'Il constate : « Tout est achevé, par-fait, mené à terme ; tout débouche sur sa plénitude »... De part et d'autre, les positions essentielles sont prises. Dès le jour des Rameaux, « le monde s'est trouvé en état de jugement ; l'expulsion de celui qui (depuis la Chute) le régit a commencé » (Jean, 12:31). La crise de ce monde pécheur et déchu, le tournant par excellence de toute l'Histoire, date de la Semaine-Sainte ; c'est l'obéissance du Christ, allant jusqu'à la mort, qui sauve l'univers du Mauvais. L'ère apocalyptique – car les siècles à venir ne forment, aux yeux du Sauveur, qu'un seul *hic et nunc* ; Il voit les choses, dit à plusieurs reprises saint Luc, « d'un seul coup d'œil » – c'est alors qu'elle débute, inaugurée par l'expulsion de *droit* du « dieu de ce monde », de « l'esprit qui agit dans les fils de la Transgression » et qui finira, expulsé *de fait*, par être jeté en pâture au « lac de feu ». À ce personnage, le Seigneur ne dédaigne pas de S'opposer en parallèle : « Quant à Moi, lorsque le serai élevé *hors de* la terre, J'attirerai à Moi-même toutes choses ». Dressé en Croix²⁰, Jésus détrône le « dieu de cet éon » qui a réussi, *per hominem*, à donner à cet univers un coup de pouce qui l'altère ; cette création déviée, désorbitée, l'Amour immuable que manifeste la Croix – *scat Crux dum volvitur orbis* – la « rassemble autour de Lui comme une poule ses poussins », attirant toutes choses, *fortiter et suaviter*, dans le Royaume du Père.

C'est donc sur cette Croix que le Christ – « Lui, sans péché, qui pour nous a été fait péché » – « a effacé notre reconnaissance de

¹⁹ Sous ce rapport, on ne peut assez déplorer qu'en maintes paroisses on enseigne aux enfants, non pas à « se nourrir » de l'Eucharistie – c'est le *trôgôn* de Jean, 6:54.56, le *manducate* de la Consécration dans la Messe romaine – mais à tout bonnement « avaler » l'*Hostie*. L'Eucharistie est le but, l'*Hostie* est le moyen.

²⁰ Cf. 2 Cor, 4:4 ; Ephés, 2:2 ; Apoc, 20:10 ; Jean, 12:32 et 8:14. Pour l'élévation « hors de la terre » : il s'agit au moins autant, ici, de la Résurrection (et surtout de l'Ascension), que de la Crucifixion, laquelle est d'ailleurs faussée, privée de sa portée, dépouillée de son véritable sens, si l'on se tait sur cette XV^e et cette XVI^e Stations...

dette » – comme on fait des textes gravés sur des tablettes de cire – « et l'a fait disparaître du milieu de nous en la clouant à la Croix, étant (Lui-même) dépouillé²¹. Il a carrément ridiculisé Principautés et Puissances (c'est-à-dire les hiérarchies diaboliques), en triomphant d'elles par sa Croix » (Col, 2:14-15). La cédule de notre culpabilité, l'attestation, par nous signée, de notre tare et déchéance, la souillure manifeste de notre nature physique et psychique (mort et transgression, qui est mort de l'âme, bien qu'il n'y eût en Lui pas l'ombre d'un principe de mort et de transgression), Il Se l'est incorporée dans son incompréhensible amour et condescendance. Ce « signe » de notre péché, de notre originelle défection : notre nature mortelle et pécheresse, Il S'est dépouillé devant son Père de sa parfaite innocence pour S'en revêtir, de sorte que, sur la Croix, Il a, comme Adam après la Transgression, paru NU. Cette nudité physique, qui manifeste la nudité spirituelle, la carence ou perte de la robe nuptiale, c'est l'Époux Lui-même qui la prend à sa charge ; ce beau, cet adorable, cet infiniment précieux Corps de Notre-Seigneur, Dieu et Sauveur Jésus-Christ, sa nudité même en fait le signe, l'attestation, la « cédule » de notre dette : « Je te cloue, dit-Il, à cette Croix »,

C'est ainsi qu'Il a dépouillé, mis à nu, non les démons, comme on traduit d'habitude, mais, en *sa* propre Personne, Adam, donc nous aussi, mais d'abord l'Homme-type, soit le Fils de Marie. Ce Corps nu, dépouillé de sa virginale tunique, Il S'en défait par la mort, dont la Croix est l'instrument, la cause matérielle. Il détruit de la sorte le « signe », le « sacrement » de notre déchéance : Puissances et Principautés, qui thésaurisaient avec délices ces marques de notre esclavage – c'est ici qu'apparaît la malice de l'impudeur, de la luxure : les démons ricanent lorsque l'image créée de la Sagesse s'identifie aux bêtes « sans intelligence » (Psaume 31:9 ; cf. Jacques, 3:2) – les voilà consternés, « sidérés », « tournés en bourrique » sans la moindre vergogne.

Un homme nu ! Le second Adam, nu comme le Premier ! Ha ! la savoureuse petite comédie d'Eden va recommencer !... Mais non... Malheur ! comme tout ce qui compte dans le Royaume est à l'inverse de *ce* monde subversé – riche ici-bas, pauvre là-haut : respectable ici-bas, méprisé là-haut – le Solitaire dépouillé, NU, dont l'Eve se cache encore en son flanc jusqu'à ce que le coup de lance la libère sous forme d'Eau et de Sang, de Baptême et d'Eucharistie, c'est au

²¹ *Apekhusamenos* est une forme « moyenne », et non pas active du Verbe.

contraire le porte-robe d'Isaïe et de l'Apocalypse : l'Homme au vêtement rouge de Sang, le Verbe de Dieu, dressé sur son cheval blanc : si ses troupes sont drapées de « lin fin, blanc et pur », c'est parce que Lui-même, passant pour elles par la souillure (sans qu'en Lui elle ait jamais rien eu), a « teinté de sang » sa robe royale²². Par sa mort, par l'oblation totale, sacrificielle, de son Corps, comme aussi par la descente triomphale de son Âme humaine au Schéol, le Christ rend patente et visible, irrécusable, sa victoire sur les Principautés et Puissances qu'Il a durement et vaillamment combattues²³. Il triomphe d'elles au vu et au su de toutes les hiérarchies spirituelles, comme un Vainqueur dont l'obéissance parfaite, culminant dans la Croix (Phil, 2:8), est devenue le signe, le *sêmeïon* – l'« enseigne » militaire, pour l'armée romaine, se disait *sêmeïon* – le signe et l'étendard de son universel empire : *signum Filii hominis* (Matth, 24-30).

Voilà tout ce que Jésus voit sur la Croix, après que les deux cités se soient définitivement cristallisées, si j'ose risquer cette métaphore incongrue. Tout comme le Christ a vu « d'un seul coup d'œil », « en un instant » (Luc, 4:5), tout cet univers de la Chute que Satan Lui présente pour Le tenter, ainsi, sur la croix du rédempteur « voit »-il de même, par une intuition globale, ce même cosmos restitué à sa gloire primordiale. Comme dit l'hébreu d'Isaïe, 53:11: « Il contemple les douleurs puerpérales de son âme, et Il est satisfait ». Alors Il prononce *Consummatum est*. Il ne Lui reste donc plus, son périple achevé, qu'à rejoindre son Père, *humanité comprise* (donc nous en Lui).

USQUE AD MORTEM

Jésus, donc, pour mourir... mais attention ! Il vient de murmurer qu'Il a soif, « soif du Dieu fort et vivant ». Ses bourreaux Le Lui donnent, ce Dieu, sous les espèces d'une vinasse aigrelette... « Mon Père est le Vigneron ». À la dernière minute, le Christ reçoit, pour apaiser sa soif de Dieu, un breuvage dont la brutale acidité même fait un stimulant vigoureux. Le symbolisme est, ici, strictement parallèle à celui de la Croix.

Ayant bu cette piquette, Jésus « incline la tête » en signe de soumission parfaite. L'Eglise a fidèlement gardé ce signe d'humilité :

²² Isaïe, 61:10 ; 63:1-6 ; Apoc, 19:11-14.

²³ Col, 2:14-15 ; Ephés, 6:12.

dans la Liturgie byzantine, après la « paix » qui suit le Pater, le Diacre lit aux fidèles : « Inclinez vos têtes devant le Seigneur ! » En Occident, durant le Carême, avant la dernière Postcommunion des Messes fériales, on prononce : *Humiliate capita vestra Deo* (Humiliez vos têtes devant Dieu). Je n'ai d'ailleurs jamais vu un seul fidèle qui le fît. Cette fois...

Jésus poussa de nouveau un grand cri et rendit l'esprit (Matthieu, 27:50).

Jésus jeta un grand cri et expira (Marc, 15:37).

Jésus clama d'une voix forte : « Père, dans tes mains je remets mon esprit » et, ce disant, il expira (Luc, 23:46).

Inclinant la tête, Il transmet l'esprit (Jean, 19:30).

« Regardez, nous Vous en supplions, Seigneur, cette famille, la vôtre, pour laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas hésité à Se livrer aux mains des méchants et à subir le supplice de la Croix, Lui qui vit et règne avec Vous dans les siècles des siècles ; amen. » Ainsi parle l'Eglise d'Occident.

Aucun Evangile ne dit de Jésus qu'Il est « mort ». Il a rendu le « souffle » chez Marc et Luc, abandonné ou transmis son « esprit » chez Matthieu et chez Jean. Il « S'est, en effet, livré Lui-même à Dieu comme une oblation, comme un sacrifice d'agréable odeur » (Eph, 5:2). Le « grand cri » qu'Il poussa « d'une voix forte » n'est pas le gémississement d'un vaincu : cet *in manus tuas* est, au contraire, un chant de bataille, l'exclamation triomphale d'un vainqueur. Tristesse, agonie, ténèbres spirituelles, qu'est-ce que c'est que cela ? « Tout est parfait » (Jean, 19:30). Le Christ, nous dit saint Augustin, « est mort sans subir la mort, disons plutôt qu'Il a traversé la rive : parce qu'Il l'a voulu, quand Il l'a voulu, comme Il l'a voulu ». C'est le *passage*, la « Pâque » d'un Dieu incarné : son âme humaine, Il l'« exhale » ; son corps humain, Il l'abandonne, incorruptible, pour la mystérieuse alchimie de la Résurrection.

La mort, nous dit l'Apôtre, « est le salaire du péché ». Car « par un seul homme, le péché est entré dans le monde, et, par le péché, la mort. Puis, la mort a passé dans tous les hommes, parce que tous ont péché »²⁴. Créé « à l'image de Dieu » et « pour réaliser (en lui) la ressemblance » divine, aposté près de l'Arbre de Vie pour en manger le fruit, portant au profond de soi-même le « souffle », l'esprit de Yahweh, c'est après la chute, seulement, qu'Adam commença d'engen-

²⁴ Rom, 6:23 ; 5:12.

drer des enfants conçu à sa propre image et ressemblance (Gen, 5:3). On lit au Livre de la Sagesse, que saint Paul semble avoir souvent médité : « Dieu n'est pas l'auteur de la mort, Il n'éprouve aucune joie à perdre les vivants ; Il a créé toutes choses pour la vie, les créatures du monde sont salutaires. En elles, aucun principe de destruction ; la mort n'a point d'empire sur terre, puisque la justice (droiture, sainteté, grâce, nature divine et vie surnaturelle) est immortelle... Car Dieu a créé l'homme pour qu'il soit immortel, Il l'a fait à l'image de sa propre nature, de son éternité. Mais, par l'envie du Diable, la mort est entrée dans le monde ; ils en feront l'expérience, ceux qui appartiennent à Satan »²⁵.

Tâchons de saisir les implications de la pensée paulinienne : Dieu créa Adam *juste*, c'est-à-dire « droit », saint, conforme à son archétype divin, dès lors « participant de la nature » suprême (2 Pi, 1:4), donc incorruptible. Mais libre aussi, maître souverain de sa destinée. Cette justice, « naturelle » sinon de « droit » du moins par grâce et adoption, cette rectitude inhérente, Adam la perd par la faute première ; ses enfants, il les engendre à sa propre « image et ressemblance » de pécheur, de déchu (Gen, 5:3). C'est ainsi que « par un seul homme le péché est entré dans le monde », non seulement parce que l'ancêtre de la race a commis tel acte peccamineux, suivi de transgressions imputables à ses descendants, mais aussi parce que les fils d'Adam ont reçu de leur géniteur la seule nature qu'il pût leur transmettre : pécheresse, dégénérée ; et, par eux, la dégénérescence primitive a fait tache d'huile à travers tout le genre humain. Le « péché originel », c'est-à-dire notre nature encline au péché, d'avance complice du péché, parce que tarée dès l'origine, est le patrimoine hérité en commun par tous les hommes ; chacun de nous peut gémir : « Voici : je suis né dans l'iniquité, ma mère m'a conçu dans le péché » (Ps. 50:7). Tant que nous « vivons selon la fondamentale concupiscence de notre nature charnelle, accomplissant (non la volonté de Dieu, sa Loi, mais) les volontés de la chair et de nos pensées, marchant selon le train de ce monde, suivant le prince de la puissance de l'air, cet esprit qui agit dans les fils de la désobéissance, nous sommes par nature des enfants de colère » (Eph, 2:1-3). Qui veut, dès lors, redevenir « participant de la nature divine, doit se soustraire à la corruption qui résulte de la concupiscence régnant dans le monde » (2 Pierre, 1:4).

²⁵ Sagesse, 1:13-15 ; 2:23-25.

Or, « par le péché la mort est entrée dans le monde... et elle a passé dans tous les hommes puisque tous ont péché »²⁶. Le texte grec est, ici, d'ailleurs, plein de nuances ; car le péché a bravement fait son entrée par une seule brèche (*eisélthe*), et la mort l'a suivi, mais celle-ci, loin de se contenter d'une seule trouée par où passer, s'est « infiltrée de tous les côtés à la fois » (*diélthe*) : ainsi, lorsqu'un fleuve déborde, il se forge d'abord un passage par un tel point faible de la berge, puis l'inondation s'opère par tous les affluents, rivière, ruisseaux et fossés, égouts, caves, etc. Car, en Adam, tous ont péché, en tant qu'effets immanents à leur cause ; ainsi, l'argile est-il défectueux, tous les vases, toutes les poteries qu'il sert à fabriquer, ont le même défaut. De plus, la nature héritée d'Adam nous porte à pécher effectivement.

Toutefois, la mort, « salaire du péché », manifeste, non la colère, mais la miséricorde divine. Pour l'homme pécheur, pour son intelligence obnubilée par « l'esprit qui agit dans les fils de désobéissance », la mort ne peut, certes, apparaître que sinistre, cruelle, signe de rétribution vindicative. Mais *elle est nécessaire pour que soit humainement réalisable le projet rédempteur du Père*. La mort est *une grâce, peut-être la plus grande de toutes*. Qu'Adam, pécheur, « vive éternellement » (Gen, 3:2) qu'il soit assuré d'une espèce d'aséité acquise, après coup, et tout est perdu ; il devient l'anti-Dieu, « éternellement perdu, loin de la Face divine et de sa resplendissante puissance » de vie (2 Thess, 1:9) : un pseudo-vivant, un mort en perpétuel sursis, un *zombi*²⁷. Il n'est pas possible que ce qui s'est délibérément voué aux forces centrifuges, infernales, au contre-Etre, donc à la corruption, hérite l'incorruptibilité (1 Cor, 15:50). Il faut pour que l'homme puisse, comme un verbe du Verbe à l'égard du cosmos, devenir lui aussi « esprit vivifiant » et, « posséder en soi la vie », que ce qu'il a de corruptible re-vête l'incorruptibilité, que ce qu'il a de mortel re-vête l'immortalité (*ibid.*, 15:53).

Le péché fait sentir à l'homme sa misère, en tant qu'il est coupé du Souverain Bien ; la mort le lui fait « savoureusement » connaître, en tant qu'il a détendu le ressort qui le rattachait à l'Etre inexhaustible. C'est pourquoi, depuis Jésus-Christ, dont la vie sans péché et la mort sans désespoir nous ont révélé le sens très miséricordieux de l'un et de

²⁶ Rom, 5:12.

²⁷ Les *zombis* sont, dans le folklore haïtien, des morts magiquement « galvanisés » par des sorciers, et qui se mêlent aux vivants, alors qu'ils ne sont plus que des automates, esclaves du magicien.

l'autre – *felix culpa !... beata mors !...* – l'abondance du péché provoque la surabondance de la grâce et de la componction. Or, si le péché « a régné par la mort », si celle-ci a sanctionné celui-là comme un « salaire », si la nature du péché est devenue évidente au plus endurci grâce à la mort, la grâce, elle, principe de véritable vie – comme le péché (originel) est principe de vie précarissime, vouée à la perdition, – a pour « salaire », fruit, évidence, la « justice », la sainteté, au moins possible, virtuelle et inchoative, la participation de la nature divine, et cela « en vue de la vie éternelle », toujours, bien entendu, « à travers » Jésus-Christ Notre-Seigneur (Rom, 5:18-21). Ainsi, Dieu, en condamnant à la mort Adam et tous ceux qu'il porte en ses flancs, amorce en réalité déjà la Rédemption.

PUISSANCE DE LA CROIX

Par son « envie », par la concupiscence qu'il a réussi à nous inoculer comme une jaunisse spirituelle, le Diable a donc été l'occasion de cette *mors medicinalis* (Sagesse, 2:24) dont Dieu nous *gratifie* parce qu'incapables de Le trouver dans la jouissance de la vie, nous devons bien, faute de mieux, Le pressentir dans la crainte de la mort. N'oublions pas que l'homme est une créature ontologiquement médiatrice – et, partant, analogiquement apparentée au Verbe – un factionnaire posté aux confins des mondes visible et invisible, le dernier des esprits²⁸, et la première des créatures corporisées. L'empire qui lui fut en Eden dévolu sur toute la création physique a mal tourné ; à cause de lui, de sa volonté déviée, « la création tout entière a été asservie au vide », au non-être, est grevée d'une hypothèque ontologique (Rom, 8:20). Sa présence physique dans cet univers est celle du ver dans le fruit. Pour que le cosmos puisse être assaini, ramené à sa destinée vraie, primitive, il faut que change du tout au tout le caractère essentiel de cette présence physique, « il faut que ce corps corruptible ressuscite incorruptible, et que ce corps mortel revête l'immortalité » (1 Cor, 15:52-54). Il faut MOURIR.

La mort, donc, « salaire » ou sanction du péché, est à la fois le « signe » du péché et de l'« attitude » de Dieu vis-à-vis du péché,

²⁸ La Kabbale compte les *Ischîm*, les hommes, comme dixième et dernière des Séphiroth –Malkouth, le Royaume – et saint Grégoire le Grand reprend cette idée à son compte : « Tu as créé l'homme, dit un Psaume, à peine inférieur aux Elohîm ».

laquelle consiste à « vouloir, non la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et vive » (Ezéch, 18 : 23, 32). Et elle est l'instrument, le remède, le moyen de cette conversion, donc de cette vie. À part ce rôle médicinal, la mort n'a rien qui puisse enchanter Dieu : « Je ne prends aucun plaisir à la mort de quiconque meurt » (*ibid.*). Ainsi, certes, le péché débouche sur la mort, mais, à travers – *dia* ou *per* – la mort, ce que Dieu nous donne, c'est « la vie éternelle en Jésus-Christ Notre-Seigneur » (Rom, 6:23). Si, en effet, « par la faute d'un seul tous les hommes sont morts, à plus forte raison le don, c'est-à-dire la grâce de Dieu, s'est-il, par un seul homme : Jésus-Christ, abondamment répandu sur tous les hommes ». En effet, « il n'en est pas du don (divin) comme des suites du péché d'un seul (homme) ; car le jugement aboutissant à la condamnation a été prononcé à cause d'une seule faute, tandis que le don résulte en la justification de la masse des fautes. En effet, si, par la faute d'un seul, la mort a régné par ce seul homme, de son seul fait, à plus forte raison ceux qui reçoivent en abondance la grâce, c'est-à-dire la justice que (Dieu) donne, règneront-ils dans la vie par un seul : Jésus-Christ » (Rom, 5:15-17) .

On voit ici que la « justice » – rectitude, déiformité, participation à la nature divine – « donnée par la grâce » n'est pas restituée à l'homme dans l'exacte mesure où la Chute la lui avait fait perdre ; le Fils par excellence a « reçu l'Esprit (de grâce) *sans aucune mesure* » (Jean, 3:34), et de cette inexhaustible « plénitude *nous avons tous reçu : grâce sur grâce* » (Jean, 1:16). Aux noces de Cana, le Verbe incarné comble les convives au delà de leurs besoins (Jean, 2:6 ; Prov, 9:5) ; ce vin, « qui réjouit et fortifie le cœur de l'homme », c'est la grâce, qu'Il fait surabonder. De même que le Prodiges est traité par son Père avec un débordant amour, qui dépasse toute justice rétributive, de sorte que l'Enfant dévoyé, mais repentant, se voit mieux traité que son aîné, resté semblable à ce que le Prodiges avait lui-même été avant sa fuite loin du Père, ainsi notre « heureuse faute » nous vaut d'être greffés sur le Nouvel Adam, symbiotiquement unis à Dieu Lui-même. Ainsi « la miséricorde triomphe du jugement »²⁹. En effet, si la mort a été « déclenchée » par la faute de l'homme et ses mérites à rebours, la vie éternelle, telle qu'elle nous est offerte dans le Christ, est le *don* de Dieu, absolument libre et gracieux ; de plus, si la mort a été le fruit d'une seule transgression, le Christ nous a justifiés alors que les péchés faisaient « masse » ; enfin, la perte subie par

²⁹ Cf. Jacques, 2:13, où *katakankhatai* peut se traduire par *se rire de*.

l'homme à cause d'Adam s'étend, ou pourrait ne s'étendre, qu'à la vie présente ; alors que quiconque est greffé sur le Christ, devenu avec Lui a une seule plante » et « un seul esprit », Dieu non seulement le tient pour juste, mais réellement le rend juste, le « justifie » dans le Christ, tant qu'il reste fils dans le Fils. Le pécheur qui accepte et s'approprie le don de « justice » fera l'objet d'une bénédiction allant à l'éternité ; il « régnera » dans la vie, il redeviendra régent de ce monde, comme devait l'être Adam ; il partagera la royauté du Messie triomphant. « Dieu tout en tous », tous auront part à l'empire universel de Dieu.

Dès lors, « comme par la faute d'un seul, la condamnation s'est abattue sur tous les hommes, ainsi, par l'œuvre juste d'un seul, la justice vivifiante s'étend à tous les hommes ». Le patriarche de l'espèce a prétendu vivre en grand féodal, défiant l'unique Source de toute vie. Ainsi, « par la désobéissance d'un seul homme, tous ont été constitués pécheurs ». Mais alors qu'Adam, ce parvenu, ce chétif, s'est imaginé que l'éternité s'improvise, il s'est trouvé Quelqu'un pour ne vouloir – Lui, possesseur de la « condition divine » ! – que S'identifier, en tout son être et son agir, au Principe de la surnature. Ainsi, cette fois, « par l'obéissance d'un seul, tous seront constitués justes », à mesure qu'ils y consentiront par la foi, obéissance essentielle du mouvement spirituel dans l'homme. « Comme le péché a régné par la mort, ainsi la grâce règne par la justice pour la vie éternelle ». Or, toute cette dialectique de notre être profond, conditionnant à jamais notre destinée, passe uniquement « par Jésus-Christ, notre Seigneur ». Tel est le témoignage de l'Apôtre Paul (Rom, 5:18-21).

Nous avons vu quel est le sens, non pas épisodique, mais *sub specie aeternitatis*, de la mort, don gracieux de la divine miséricorde. Ceux qui la subissent, qui souffrent ses affres, c'est « selon la volonté de Dieu », laquelle est immanquablement bonne. Dès lors, « qu'ils Lui confient leur esprit comme au Créateur fidèle » à ses vues premières (1 Pi, 4:19). Telle est la mort modèle de Jésus-Christ : « Entre tes mains, Père, Je remets mon esprit ». Je Te le confie, Te le transmets, Te l'abandonne ; car, Je le sais sans l'ombre du moindre doute, « Tu me délivreras, Yahweh, Dieu de vérité » (Ps. 30:6). Fidélité du Père, véracité de Dieu : il semble bien que telle fut la toute dernière pensée humaine du Christ, avant, dirons-nous : sa mort ? Ou son transfert, sa transmigration ?

CE QUI SE PASSE LORS DE LA MORT

Et, voici que, « le soleil s'étant obscurci » ce « signe » céleste plusieurs fois réclamé par les juifs, ils n'ont pas compris qu'il figurait la disparition momentanée de ce « Soleil de Justice : portant la guérison dans ses rayons » qui est « le bouclier des siens, dispensateur de grâce et de gloire », « héros dont la course s'achève » en ce moment, « dans la joie, sa carrière fournie »³⁰. « Le soleil, donc, s'étant obscurci, le voile du Sanctuaire se fendit en deux, par le milieu, de haut en bas ; la terre trembla, les rochers se lézardèrent, les sépulcres s'ouvrirent »³¹. Cette « terre » qui, secouée en ses profondeurs, « tremble » – que de fois les Psaumes l'ont montrée tressaillant comme Adam fautif devant la Face de Yahweh ! – nous la connaissons déjà : c'est la nature de l'homme « terrestre », et le sol proprement dit, au sens obvie, qui frémit en effet, lui sert de « signe ». Ces pierres, ces rocs, apparemment inébranlables, durs, irréfragables, et que la mort du Christ fend comme des noisettes, leur arrachant enfin ce « cri » (Luc, 19:40) ce sont ces « cœurs de pierre » que Yahweh veut nous enlever de la chair, afin que nous suivions enfin ses ordonnances, gardions et pratiquions sa Loi : « Alors, ils seront mon peuple et Je serai leur Dieu, et ils n'auront tous ensemble qu'un seul cœur, car J'aurai mis en eux un Esprit nouveau »³². Enfin, ces sépulcres, trop souvent badigeonnés de blanc, qui s'ouvrent pour que s'échappent, non seulement les véritables morts, mais ces vivants qui vivent comme des morts³³, aussi fermés, opaques, que cette « terre rocailleuse » où le Semeur avait vainement jeté sa graine, est-il vraiment nécessaire d'en préciser ici la réalité symbolisée par le « signe » très authentique ?

Deux groupes assistaient à cet étonnant spectacle : de près, « le centurion, qui se tenait en face de Lui, et ceux qui avec lui, gardaient Jésus » ; de loin, « ceux de Sa connaissance, parmi lesquels des femmes, et qui se tenaient à distance »³⁴. En général, les militaires sont présentés sympathiquement dans le Nouveau Testament : c'est que

³⁰ Mal, 3:20 ; Ps, 83:12 ; Ps, 18:6-7.

³¹ Luc, 23:43-45 ; Marc, 15:38 ; Matt, 27:52 ; ce que Matthieu dit des Saints sortis du tombeau anticipe sur la Résurrection et n'a donc point place ici.

³² Ezéch, 11:19 ; 36:26 ; cf. Actes, 2:42-47 ; 4:32 ; Apoc, 21:22-25 ; 22:3-4.

³³ Matt, 8:28 ; 23:27 ; Marc, 5:2 ; Luc, 8:27 ; 11:44 ; Actes, 23:3.

³⁴ Matt, 27:54 ; Marc, 15:39-40 ; Luc, 23:47.49.

leur fonction caractéristique est d'*obéir*. Voyez celui dont Jésus guérit le serviteur malade, celui de la Crucifixion, celui qui sauve saint Paul lors de l'émeute à Jérusalem, l'autre encore qui s'oppose à l'assassinat de l'Apôtre en vue de Malte ; et nous oublions Corneille, caserné à Césarée, comme les centurions de garde à Jérusalem d'après Josèphe. Longin, puisque la Tradition l'appelle ainsi, détaché à Sion, avait à Césarée son dépôt. Peut-on conjecturer qu'il a fait part à Corneille des événements dont il avait été le témoin à Jérusalem ?

Quoi qu'il en soit, notre sous-off a dirigé la flagellation, ramené le Sauveur devant Pilate, entendu les Juifs s'écrier : « Il doit mourir, car Il S'affirme Fils de Dieu », vu Pilate là-dessus, fortement impressionné, « s'effrayer grandement » (Jean, 19:7-8). Il y a là de quoi réfléchir, a dû se dire le brave homme. Voici mieux : le condamné prie son *Père* – Dieu même – de pardonner à ses bourreaux, centurion compris ; Il pousse enfin ce « grand cri » qu'ont, depuis, repris avant de mourir un Polycarpe, un Augustin, un Bernard, un Christophe Colomb : « Mon *Père* – encore ! – dans tes mains Je remets mon esprit ! » Déjà fort remué « par tout ce qui s'était passé » auparavant (Luc, 25:47), « il voit expirer Jésus en poussant un tel cri », cette fois, plus de doute ! Il a commencé par estimer que, « vraiment, cet homme était un juste ». Mais, comme tant d'autres guerriers de l'Empire, notre homme a reçu sans doute l'initiation aux mystères de Mithras ; les héros et les demi-dieux, ça le connaît.

Mais, ici, ce n'est pas de la mythologie. Tout ce qu'il a cru, jusqu'à présent, des héros et des demi-dieux se trouve à la fois réalisé et transfiguré. Et il s'exclame : « Ma foi, cet homme est vraiment Fils de Dieu ! »

Quant aux parents et « connaissances » de Jésus, ils se tiennent à distance. Il y a là Marie de Magdala, la pénitente, citée avant la famille même du Sauveur ; encore une Marie, mère de Jacques le Mineur et de José ; la mère des fils de Zébédée : Salomé ; quelques femmes encore. Et Jean, revenu d'avoir mené chez lui la Vierge ; peut-être Marc, vêtu d'un nouveau drap, car il avait commencé de suivre le Maître arrêté (Marc, 14:52). Pierre sera sans doute resté seul, en tête-à-tête avec sa honte, son remords et son amour.

Ces « amis » se tiennent « à distance », afin qu'une fois de plus soient accomplies les Écritures (c'est étonnant que Matthieu n'y fasse pas allusion) : « Mes amis s'éloignent de mes plaies, mes proches se tiennent à distance » (Ps. 57:12). Il arrive ainsi, parfois, que les compagnons choisis du Sauveur s'éloignent insensiblement ; tandis

que ses ennemis, souvent à leur insu, sont proches de Lui.

« Et toutes les foules, rassemblées à ce spectacle » – mais le Christ, et ceux qui s'identifient à Lui, sont-ils pour les regards de chair autre chose qu'un « spectacle » (1 Cor, 4:9) ? – « après avoir *regardé* ce qui se passait » (c'est tout ce que font les imbéciles ; mais, quand la Passion est re-présentée parmi nous, sur nos autels, faisons-nous autre chose que de « regarder », comme « les foules hiérosolymites »), elles « s'en retournaient en se frappant la poitrine », ce qui est une façon comme une autre de crier : « Seigneur, Seigneur ! » (Luc, 23: 48 ; Matt, 7:21).

QUEL EST CE VOILE QUI SE DÉCHIRE ?

Où s'en allaient ces foules ? – Au Temple, sans doute. Car, à l'heure même où Jésus « rendait l'esprit », on amenait dans les parvis les agneaux destinés au sacrifice vespéral. Cette immolation, par milliers, de bêtes innocentes et inoffensives, et l'oblation solennelle de leur sang, suivie de la manducation rituelle de leur chair, c'est là le grand-œuvre du Temple entre l'heure de l'holocauste et le crépuscule.

Jésus meurt, et des agneaux d'un an trottent, en bêlant, vers l'autel et le couperet. Mais le Christ, *notre* Pâque, vient d'être immolé pour nous ; le vieux *levain* de malice et de perversité, auquel Il a voulu S'identifier, a été crucifié par Lui, en Lui, avec Lui ; ce qui met fin à l'Ancienne Alliance. Et, sur la Croix, il a été changé, ce *levain* – transsubstantié par l'Esprit-Saint – en azymes de pureté et de vérité, de sincérité et de fidélité : ainsi s'inaugure l'Alliance Nouvelle, fondée au Golgotha mais tirant portée, sens, réalité, vigueur, efficace et fécondité du sacrifice offert, hors l'espace et le temps, donc « avant même la création du monde », dans les cieux, par son « éternel (et immuable) esprit (Hébr., 9:14 ; 13:9). Le « levain » dans la pâte rancie, c'est la tare originelle dans notre nature ; libérés, purifiés, dégrevés de cette hypothèque, nous voilà des « azymes »... « Ce que tu offres sur l'autel, dira saint Augustin, c'est toi-même ; et ce que tu reçois, deviens-le ! »

Ces foules vont donc au Temple, pour assister au *vrai* sacrifice, sans se douter qu'il vient d'avoir lieu, et qu'elles ne participeront qu'à des ombres ! C'est ce que signifie le partage du *parocheth* ou voile du Temple, réplique à *l'acceperunt vestimenta Ejus et fecerunt quatuor*

partes de Jean, 19:23 (« ils prirent ses vêtements et firent quatre parts »). Cet épais rideau, nous dit Josèphe, avait vingt mètres de haut ; des Chérubins s'y trouvaient brodés. Or, ce lourd brocard babylonien « se fend par le milieu, *de haut en bas* », ce qui paraît contraire, en l'occurrence, aux lois de la causalité naturelle. Saint Jérôme, commentant ici saint Mathieu, révèle que, d'un portail gigantesque du Temple, un énorme linteau transversal tomba par terre et s'y fracassa. Le Talmoud de Jérusalem ne souffle mot de cet événement ; seulement, la vérité suinte quand même à travers le puits : d'après le même recueil, pendant les quarante ans qui précédèrent la chute de Jérusalem et la ruine du Temple, il se passa dans ce dernier d'innombrables « intersignes », présages de colère et malheur. Des portes immenses s'ouvraient spontanément, des blocs de marbre s'écroulaient sans raison apparente. Si bien qu'enfin Rabbi Jochanan-ben-Zakkaï, l'illustre kabbaliste, convaincu que se réalise sous ses yeux une prophétie : « Ouvre tes portes, Liban, et que le feu dévore tes cèdres », s'écrie : « O Temple, Temple, pourquoi te troubles-tu ? Ta fin, je la connais : tu seras détruit par le feu »³⁵.

L'ombre ne survit pas à la personne, ni la figure à la réalité, Ce « voile », tendu entre le Saint et le Saint des Saints, c'est d'après saint Paul « la chair » du Christ, sa nature créaturelle, « voie nouvelle et vivante » pour le *passage* ou « Pâque » de l'Alliance Nouvelle, car c'est en elle que Dieu a daigné rencontrer l'homme, que justice et paix se sont embrassées (Ps. 84:11). Ce « voile » de sa « chair », Il l'a fendu, déchiré, laissé lacérer comme un flanc d'homme par un fer de lance, pour nous frayer une route à travers ce *parocheth*, Lui, la Porte et la Voie – c'est par Lui seul qu'on entre (Jean, 10:9 ; 14:6) – nous introduit, à travers le « voile » de sa « chair », de sa nature humaine, indissolublement unie au Verbe, dans le Saint des Saints ; dès le seuil de sa carrière, Il montre « le ciel ouvert » (Jean, 1:51). Par cette humanité souffrante, blessée, détruite apparemment, nous avons tous accès à la gloire d'En-Haut. Tel est le sens, dans la Liturgie byzantino-slave, de cette Porte Royale dans l'iconostase – *tsarska vrata* – communément fermée toute l'année, sauf à de rarissimes moments symboliques durant les Heures et la Liturgie, mais *ouverte pendant toute la Semaine pascale*.

« Ainsi donc, frères, puisque, par le Sang de Jésus, nous avons, hardiment et pleins de confiance, libre accès dans le Sanctuaire

³⁵ Cf. Actes, 4:6 ; Zach, 11:1 ; Josèphe, *De Bello Jud*, VI, 1:3.

(céleste), par la voie nouvelle et vivante – *hodon prosphaton*, étymologiquement : la voie récemment immolée, mais pourtant vivante – qu'Il a inaugurée pour nous, à travers le Voile, c'est-à-dire à travers sa chair, et puisque nous avons un Prêtre-Roi³⁶, établi sur la maisonnée de Dieu, approchons-nous d'un cœur sincère, dans la plénitude de la FOI, le cœur une fois pour toutes purifié d'une mauvaise conscience, le corps lavé dans une eau pure. Restons inflexiblement attaché à la profession de notre ESPÉRANCE, car Celui qui a fait la promesse est fidèle. Ayons donc l'œil ouvert les uns sur les autres, pour nous provoquer mutuellement à la CHARITE » (Hébr, 10:24).

Ici, peuvent s'arrêter ces quelques réflexions sur la XII^e Station : à cette triple marée de la vie surnaturelle, qui répand au plus profond, au plus intime de nos « cœurs », la *foi* au Père, l'*espérance* par le Fils, la *charité* dans l'Esprit-Saint. Et pourrions-nous faire mieux, cette fois, que de laisser la parole à l'Epouse ?...

« Je T'en supplie, très doux Seigneur Jésus-Christ : que ta Passion me soit force, rempart, protection, défense ; tes blessures, qu'elles soient pour moi nourriture et boisson, d'où je tire aliment, breuvage et délectation ; qu'aspergé de ton Sang, je sois lavé de toutes mes fautes ; que ta mort m'apporte l'inexhaustible vie ; et que ta Croix soit ma gloire éternelle. Qu'en tout cela je trouve réconfort, allégresse, santé de l'âme et suavité du cœur, Toi qui vis et règne pour les siècles des siècles ; amen ! »³⁷.

*O Christ, Victime salutaire.
Qui nous ouvrit l'accès des cieux.
Nous succombons sous l'Adversaire :
Rends-nous vaillants et vigoureux.
Toi qui répands en nous la vie,
Indivisible Trinité,
Reçois de nous dans la patrie
La gloire pour l'éternité !
Amen*³⁸.

³⁶ Il y a *hierea Megan*, et non *arkhierea* ; cf. Lévit, 21:10 et Zach, 6:11-13.

³⁷ Missel romain : prière *Obsecro Te, dulcissime* (après la Messe).

³⁸ Hymne *O salutaris hostia* (Traduction de l'auteur).

TREIZIÈME STATION

Jésus est descendu de sa Croix

Jésus, enlevé de sa Croix, est-ce, nous ne disons pas la douleur de Marie, mais même la dépouille mortelle du Crucifié, qui importe avant tout ? Il est d'ailleurs curieux, et caractéristique d'une certaine piété efféminée, rebutée par la virile précision du dogme, qu'elle s'attarde et s'hypnotise sur la *piéta*, sur ce pauvre cadavre étendu dans les bras de la Vierge ; alors que le Seigneur *agit*, ne cesse d'agir et de sauver, même mort, surtout mort¹. Ce qui compte au premier chef, en ce crépuscule du Vendredi-Saint, c'est le tremblement des « portes éternelles », arrachées de leurs gonds, et l'« entrée du Roi de gloire » (Ps. 23), le frémissement d'espérance et d'amour qui parcourt l'innombrable foule des âmes délivrées, dont « les genoux fléchissent, dans le séjour des morts », devant Celui qui « S'est fait obéissant Jusqu'à la mort de la Croix » (Phil, 2:8-11), et la fuite éperdue des démons. Règle d'or : retenir avant tout, dans le Chemin de la Croix, ce qui a valeur immédiatement messianique et salvifique. Sous ce rapport, la piété byzantino-slave est plus proche de l'Ekklesia primitive, de sa foi, de son culte, de sa prière, que la nôtre, elle dont surabondent les textes liturgiques consacrés au passage du Seigneur, comme un bienfaisant éclair, à travers le Hadès. Mais, chez nous, qui s'attarde encore, pour la méditer, à la clause du Symbole apostolique : *est descendu aux enfers* ?... Avouons-le : le dogme chrétien, comme doctrine de vie, comme essentiel aliment de notre dévotion, nous est devenu si étranger ! Ne serait-ce pas du, au moins en partie, à notre ignorance de l'Écriture ? On la lit aux Offices, ou pour y trouver des « citations à l'appui de telle position théologique (encore ne parlons-nous que de

¹ Cf. Jean, 5:17 ; 12:32 ; Eph, 4:8-9 (à comparer avec Ps. 67:19) ; et surtout 1 Pi, 3:19 ; 4:6.

ceux qui, réellement, avec plus ou moins de résignation – la « corvée » du Bréviaire ! – mastiquent régulièrement les péripécies du jour). Mais la lit-on pour *elle-même*, pour y entendre la Parole de Dieu, pour y trouver le même aliment spirituel que Jésus-Christ et son entourage, enfin pour y découvrir, à chaque besoin de notre vie chrétienne, la réponse, infailliblement présente et adéquate ?...

Joseph provient d'Arimathie. C'est Ramathaim, mais aussi Ramah², bourgade non loin de laquelle fut enterrée Rachel³. Bethléem n'est pas loin, pays natal des Saints Innocents. On se rappellera que saint Matthieu cite, à leur sujet, Jérémie : « Une voix a été entendue à Ramah, des lamentations et des pleurs amers : Rachel pleurant ses enfants ; elle refuse d'être consolée, car sa progéniture n'est plus ! » Mais le prophète « enchaîne » aussitôt pour nous révéler ce que paient ces affres maternelles : « Oracle de Yahweh : retiens ta voix de gémir et tes yeux de pleurer, car ta douleur aura sa récompense. C'est un travail de couches : oracle de Yahweh ! *Tes enfants te reviendront du pays de l'Ennemi !* Il y a de l'espérance pour tes lendemains : *les tiens retourneront dans leur patrie.* Alors, le changerai le deuil en joie, Je consolerais, Je réjouirai Celle qui fut dans les affres »⁴.

« QUAE EST MATER NOSTRA »

Déjà l'Ancien Testament connaît donc la *Mater dolorosa*, et il est significatif que le Nouveau rappelle ce texte de Jérémie à propos de l'angoisse mariale lorsqu'Hérode cherche à « faire périr l'Enfant ». Et voici que, Marie prostrée aux pieds de la Croix, c'est significativement de Ramah que lui vient l'ami, le consolateur, qui prend les initiatives du *paterfamilias* et, sans que nul ne paraisse s'en étonner, joue le rôle de l'autre Joseph : *et ipse Jésus erat... ut*

² *Ram* = haut, élevé, sublime ; ou encore : qui rejette, ou rejeté. *Ramah* = élévation, colline. *Ramath* = haut, hautain, grandeur.

Ramathaim = les deux grandeurs.

³ Rachel = brebis.

⁴ Jérémie, 31:15.16.14. Sur le retour de la Terre ennemie dans la Patrie, cf. Psaume 42:3 ; 106:14 entier ; Actes, 26:18 ; Eph, 5:8 ; Col, 1:13 ; 1 Thess, 5 4-5 ; 1 Pierre, 2: 9. Sur l'identité de cette patrie, cf. Phil, 3:20 ; Hébr, 11:10.16 ; 12:22 ; 13:14 ; Apoc, 21:2 sq. Sur la joie recouvrée, cf. Jean, 16:16, et le chapitre intitulé *Douleurs puerpérales*, dans notre *Cosmos et Gloire*, Paris, Vrin, 1947, pp. 83-86.

putabatur, filius Joseph. Mais cette Rachel que Matthieu fait, à travers les siècles, participer à l'angoisse et aux terreurs de Marie, pour Jérémie elle symbolise Sion, l'Église juive (saint Paul dirait: la Jérusalem d'en-bas). Or, proclament à l'envi les prophètes – Osée surtout, ce visionnaire, des Noces divino-ecclésiales – Sion n'est répudiée que pour s'être elle-même, par son adultère, vendue aux Baalim. Elle a d'abord été la Génitrice de quiconque avait, aux yeux de Yahweh, l'existence, la présence, la réalité surnaturelle, apanage de ceux que « Dieu a connus » (Gal, 4:9) : « Yahweh aime les portes de Sion... Il a proclamé ta gloire, Cité de Dieu ! Il a dit : “Tous ceux qui Me connaissent, c'est en elle qu'ils sont nés”. Il inscrira au rôle des peuples : “Tel et tel y sont nés”. Chanteurs et musiciens répètent *Toutes mes sources de vie sont en toi* » (Ps. 86)...

Or, Marie, pareille à la Sulamite qui tenait son fils mort sur ses genoux⁵, n'est-elle pas ici, comme si souvent dans l'Écriture et dans la Tradition chrétienne, le *signe* de cette « Mère de nous tous », Jérusalem céleste, Femme libre, dont les fils sont « enfants de la Promesse », c'est-à-dire de Celui qui devait venir ? « Mais, de même qu'alors celui qui était né selon la chair brimait⁶ Celui qui était né selon l'Esprit⁷, ainsi en est-il encore maintenant » (Gal, 4:26.29). Car le disciple n'est pas supérieur au Maître, dont Il doit prendre la Croix, subir le Baptême, vider la Coupe jusqu'à la lie.

Comme dans l'Apocalypse, en effet, la progéniture de cette Mère comporte un Premier-Né, Celui qui doit régner, suivi d'innombrables frères⁸. Ici, les promesses divines, ou plutôt *la* Promesse, l'objet n'en est pas multiple, mais unique ; seulement, cette unité transcende à la fois le nombre et la solitude. Dieu a parlé, non pas « aux descendants d'Abraham, comme s'il s'agissait d'une cohue, mais à *la* descendance, c'est-à-dire à quelqu'un d'unique : au Christ ». Or, « par la foi, nous sommes tous fils de Dieu dans le Christ Jésus⁹. C'est la formule augustinienne : *fili in Filio*. Et, si nous tous, tant que nous sommes, « appartenons au Christ », comme les sarments au Cep, comme les membres au Corps, dès lors, la multitude « naturelle » réduite à l'unité « surnaturelle » (1 Cor, 10:17), nous sommes « une

⁵ 2 Rois, 4:20.27 : *anima eius in amaritudine est.*

⁶ Le verbe est ici, *ediôke*, le même que dans Mat, 26:67. Une fois de plus, saint Paul assimile les souffrances *des* fils à celles *du* Fils.

⁷ Cf. Luc, 1:35 ; Jean, 1:13 ; 3:3-10 ; Rom, 8:5 ; Gal, 5:18.

⁸ Apoc, 12:5.17.

⁹ Gal, 3:16.26 ; cf. Rom, 4:13-24 ; 8:1 ; 13:14.

seule descendance d'Abraham, cohéritiers selon la Promesse » (Gal, 3:29). Notre Mère, c'est donc Celle aussi de notre Aîné, en tant qu'Homme : l'Eglise, non pérégrine et mutable, empiriquement juive ou chrétienne, mais céleste, prototypique, préexistante, la Sulamite du Cantique, c'est-à-dire, littéralement : la Salomonne¹⁰... Le Roi de Paix n'aurait-Il point pour Epouse la Reine de la Paix, Celle dont le nom est aussi Salem, cité de Paix ? *Civitas pacis* et *Regina pacis*, Épouse et Mère, quant à son humanité, de Celui qui *est* notre Paix (Eph, 2:14) ? Or, pendant que l'âme du Rédempteur agit au « cœur » ou sein de la terre (Matth, 12:40), son corps repose sur les genoux, sur le sein de sa mère.

Et son corps, c'est nous.

Certes, promis à la Résurrection, mais ici-bas, jusqu'à ce que notre vie, « cachée avec le Christ en Dieu, apparaisse avec Lui dans la gloire », *cum gloria*, dit le Credo – MORTS, dit l'Apôtre (Col, 3:3). Tels nous sommes entre les bras de Marie, « signe » vivant de l'Eglise ; tels nous sommes sur les genoux, blottis contre le sein de l'Eglise ; « Mère de nous tous ». Certes, sous le sol durci, crevassé de gel, apparemment stérile à jamais, le grain mort se prépare à porter beaucoup de fruit, la sève coagulée attend le Soleil de justice, et tout vit muettement, obscurément, d'une vie humiliée qui paraît mort « aux yeux des insensés » (Sag, 3:2). Mais faut-il insister sur la piètre vigueur de notre vitalité surnaturelle ? Il suffit de mettre en regard les lumières que nous donne la grâce, les impulsions en nous suscitées par l'Esprit-Saint, l'idéal qu'aux heures de paix divine nous nous proposons, la « promptitude » de notre esprit et l'« infirmité » de notre chair, qui ne cesse de freiner sourdement cet « unique dessein de Yahweh » sur nous, auquel s'oppose, « dans le cœur de l'homme, la multitude de ses désirs » (Prov, 19:21).

Oui, nous sommes « saints », mais en ce sens qu'issus d'un seul, qui est Saint, nous sommes appelés, voués, poussés à la sainteté, comme immergés dans un océan de sainteté, sanctifiables, saints « en espérance », que dis-je ? « *sauvés* – c'est-à-dire VIVANTS – en *espérance* seulement » (Hébr, 2:10-11 ; Rom, 8:24). Par rapport à la resplendissante pureté de Celui qui nous veut « saints pour Lui » –

¹⁰ *Schelomoh* = le Pacifique, le Parfait, Celui qui récompense ; *Schullamith* = la Pacifique, la Parfaite, Celle qui récompense. Dans Cant, 7:1, l'hébreu porte : toi, la Sulamite ; il ne s'agit donc pas d'un nom (on a suggéré celui d'Abisag, d'après 1 Rois, 1:2), mais d'une « fonction » (comme on disait, sous la Révolution, « la Capet »). Cf. Eph, 1:4.9-11 ; 3:9-11.

comme Lui et à cause de Lui – « nation sacrée », « peuple de Prêtres et de Rois »¹¹, sommes-nous autre chose qu'un peu de fumier doré par le soleil de Dieu, avantageusement éclairé par la Grâce ? – *Nos* « mérites »... ils me font rire ! Nous épatons la galerie – qui sait d'ailleurs à quoi s'en tenir – par la munificence avec laquelle nous dépensons un argent qui nous a été prêté par un Dieu qui nous sait insolvable (mais Il Se paie, Il S'est une fois pour toutes payé, sur son propre Fils bien-aimé)... Alors, devant Celui qui, Source inexhaustible de Vie, ne cesse de la verser dans les coupes fissurées que nous sommes, est-ce que vraiment nous tenons bon dans l'être (Jean, 8: 44) ? Est-ce une vie authentique que nous menons, ou bien sommes-nous des morts à chaque instant galvanisés par la grâce divine ? Ce qu'en dernière instance et sur le « plan » spirituel nous découvrons au plus profond de nous-mêmes, c'est une inertie hargneuse et désespérée, dont les plus fidèles, voire les plus admirables mystiques, connaissent « savoureusement » la *lie*. Dieu nous pèse alors... Et son joug soi-disant « léger » ! La fidélité se manifeste alors – sous l'envie folle de vomir pêle-mêle anathèmes et sanglots – par l'obéissance quand même, à tout prix. C'est même en ces heures de révolte muette – révolte, et non rébellion, lorsqu'au delà des larmes et des malédictions, la Bête, le Vieil Homme, affreusement à vif, se couche à même le sol (comme Elie, comme aussi l'auteur singulièrement averti du Psaume 118) – c'est alors que, par une « folle » gageure, l'on obéit plus que jamais, puisque, l'intelligence et le cœur vides de Dieu, il s'agit cette fois d'affirmer Dieu contre la défaillance même de la foi (suivant en cela saint Paul pour qui il faut « espérer contre l'espérance elle-même »)... Plus rien de « psychologique », de ressenti, d'expérimenté, dans cette affirmation de Dieu. Tout, en nous, Le nie, sauf qu'il nous plait souverainement, comme par un bon plaisir injustifiable et gratuit, de proclamer son être et son total empire, non plus par ce que nous éprouvons ou pensons, mais par ce que nous sommes, et dont la réalité s'exprime et donc se démontre par le sacrifice que nous Lui en faisons. Alors qu'en notre cœur la « femme de Job », cette vieille compagne, notre nature, suggère : « Maudis Dieu et meurs ! » (Job, 2:9), nous « qu'Il a engendrés de par son bon plaisir » (Jacques, 1:18), nous Lui rendons quasiment la pareille dans le seul domaine qui soit accessible à notre « bon plaisir » : celui de l'intention. Tout se dérobe, et nous affirmons Dieu ! La Nuit de la Foi pure et nue, de

¹¹ Cf. Exode, 19:5-6 ; Levit, 19:2 ; 20:7-8 ; Matt, 5:48 ; 1 Cor, 3:16-17 ; 6:19 ; 7:14 ; Hébr, 3:1 ; 1 Pierre, 2:5.9 ; 2 Pierre, 3:11 ; Apoc, 1:6 ; 5:10.

l'invisible Foi, de l'inconsciente Foi, qui féconde nos profondeurs, c'est Job qui nous la révèle. Bienheureux donc ceux qui n'ont *rien* « vu », pas même dans leur âme, les signes de la foi, mais qui, plus que jamais, ont obéi !

Il n'y a rien là qui puisse justifier la danse devant le miroir : créatures, nous devrions à tout instant mourir, nous liquéfier dans l'obscène chaos, comme le M. Waldemar d'Edgar Poe, n'était l'infinie générosité de l'Être, pécheurs, nous ne cessons de repousser la main qui se tend pour nous sauver¹². Le Christ est certes, comme dit l'Apôtre, « en nous », mais, corrige-t-il, comme « une *espérance* de gloire » (Col, 1:27), de sorte que, *Dieu merci*, « nulle chair ne peut, devant Dieu, se glorifier soi-même » (1 Cor, 1:29).

LA LIGNÉE DE JOSEPH

L'homme d'Arimathie réunit en sa personne les qualités constituant l'homme idéal aux yeux des Juifs, des Grecs et des Romains : il est riche (Matth, 27:57) ; c'est un homme juste et bon (Luc, 25:50) ; il appartient, comme un « notable honoré », au Grand Conseil de sa nation (Marc, 15:43)¹³. Ce gardien du tombeau, « juste

¹² L'offertoire de la Messe parle de nos « innombrables péchés, offenses et négligences ». Incomparable précision romaine ! Mais le Psaume 18 demande à Dieu de nous purifier des fautes qui nous restent cachées, et l'Eglise byzantine-slave multiplie les actes de Contrition pour « toutes nos transgressions, volontaires et involontaires, conscientes et inconscientes ». Mise à part la question de notre responsabilité subjective, reste qu'objectivement, et compte tenu du rigoureux précepte de perfection à l'instar du Père céleste, nos journées fourmillent d'actes par lesquelles nous faisons fi de la Grâce.

¹³ Marc, 15:43 qualifie Joseph *d'euskhêmôn*, qui est l'équivalent du latin *honestus* et de l'anglais *gentleman*. Mais, par une dégénérescence contre laquelle les puristes grecs protestaient avec force, mais vainement, *eufflêmôn* en était arrivé à signifier, dans la lente vulgaire, riche (cf. Matt, 27:57). On dit de même, aujourd'hui : c'est un homme bien ! Et d'une patronne de lupanar enrichie : elle a du *bien* ! Quand Jésus nous promet que le Père nous donnera « ce qui est bien », Il veut dire : le Saint-Esprit (Matt, 7:11 ; Luc, 11:13). Joseph était-il riche ? Il est possible que, pour les pauvres qu'étaient les évangélistes, seule la surabondance de Crésus pouvait expliquer la prodigalité de l'Ensevelisseur (Jésus a deux « nourriciers », qui prennent soin de sa chair : l'un, lorsqu'Il vient au monde ; l'autre, lorsqu'Il en sort. Tous deux s'appellent Joseph, qui, précisément, signifie *Croissance* ou *Expansion*. Mais, à l'opposé de Joseph, fils de Jacob, c'est l'agrandissement d'un *Autre* qui les comble : c'est au premier que l'Enfant dut de pouvoir en paix « progresser en âge, en sagesse,

et bon » comme le gardien de la crèche, est donc parmi les hommes une vivante image du Père, seul Bon, Source unique de « justice », de participation à la nature divine. Et il « attend le Royaume de Dieu », comme jadis Anne et Siméon, c'est-à-dire que, tout « juste » qu'il est, il ne cesse d'être affamé de *cette* justice. Ce Joseph est comme le Royaume en marche, en devenir, et l'Église nous voudrait ses pareils. Membre du Sanhédrin, à la fois « conclave » et « curie » de l'Église sinaïtique, il possède le magistère alors légitime. C'est un hiérarque, possédant, les clefs du trésor, canal de justice et de bonté, fidéi-commissaire du patrimoine, majordome de la paternelle « philanthropie et bénignité » (Tite, 3:4)...

C'est à lui que Marie, dont le bon sens et l'humilité seraient frappés de stupeur si on lui disait qu'elle fait partie du sacerdoce¹⁴, abandonne tous les soins que réclame le *corps* de son Fils (avec un sûr instinct, l'Église lit, à la Messe de l'Assomption, l'Évangile de Béthanie, et assimile la Vierge à la contemplative qui laisse sa sœur Marthe vaquer au ministère)... Le Bon Samaritain ne s'affairait qu'au profit d'un blessé ; le Bon Sanhédriste se dépense pour un mort. Ce genre d'œuvre est plein d'équivoques : tantôt la foule tient pour défunt qui n'est qu'endormi, tantôt elle prend pour cataleptique un réel trépassé (le Seigneur en a su quelque chose). Mais, aujourd'hui comme alors, ce qui seul importe, c'est que soit accompli tout « signe » grâce auquel les croyants – *et ceux-là seuls* (Jean, 11:40) – puissent « voir la gloire de Dieu », en comprenant que le Père a Lui-même envoyé Jésus-Christ, soit en Palestine, soit, depuis la Pentecôte, à travers le monde entier, sous les apparences de l'Église.

Les Actes (apocryphes) de Pilate rapportent que les collègues du conseiller juif le jetèrent en prison pour avoir (enfin) manifesté sa foi et sa fidélité. Bienheureux ceux qui croient sans avoir vu, mais à quelle béatitude sont-ils promis, ceux qui se dévouent et se donnent sans rien espérer. Sous l'impulsion d'un amour qui n'attend rien que soi-même ? En fait, pour avoir manipulé ce cadavre, Joseph fût, à toute époque de l'année juive, devenu rituellement impur pour un laps de sept jours, mais, au seuil des fêtes pascales, il s'excluait *ipso facto*

en grâce » ; c'est au second que le Grain écrasé au sol a dû d'être mis en terre, afin de « porter beaucoup de fruit »).

¹⁴ C'est pourtant ce qu'on a pu lire ces derniers temps. L'Église luthérienne du Danemark, qui vient d'admettre les femmes à ce qu'elle croit être un authentique ministère sacerdotal, pourrait citer pour sa justification telle ouvrages catholiques sur le sacerdoce de Marie.

des cérémonies, festivités et joies sacrées. Ce timide, le texte grec de saint Marc nous révèle qu'il « prit son courage à deux mains et, hardiment, réclama le corps de Jésus à Pilate ». Geste courageux, voire dangereux (Marc, 15:43). Or, Pilate, fameux concussionnaire, qui en toute autre occasion eût tiré bon prix de cette faveur, « fait largesse » de la sainte dépouille, rivalise avec Joseph de générosité. Ne peut-on voir ici, comme un prodige de l'ordre moral, la contagion de la Croix ?

Mais la Mère qui tient, sous la Croix, le corps inanimé de son Fils, la Niobé céleste, c'est aussi l'Église. Et puisqu'en la personne de Jean, le pieux Joseph, comme d'ailleurs nous tous, est devenu fils de Marie, l'analogie mariale justifie l'analogie filiale. L'Église a donc ses Joseph qui s'ingénient à protéger contre toute corruption le corps de Jésus-Christ, son Corps mystique, tandis qu'il « dort » comme Lazare. Cette « Mère de nous tous », ils la consolent, ils bercent son angoisse par le soin qu'ils prennent de nous, les membres : ils nous disputent à la pourriture par les parfums et les aromates dont ils nous entourent, et « ce sont les prières des Saints » (Apoc, 5:8 ; 8:3). À tout ce qui peut troubler la sécurité de notre repos – car « notre vie est cachée avec le Christ en Dieu » (Col, 3:3) – ils opposent, comme une armure, ce « linceul blanc » (Matt, 27:59), ces draps de « lin fin, d'une blancheur éclatante », dont saint Jean nous apprend qu'il faut y voir les *dikaiômata*, les « actes justes des Saints », les mérites qu'ils ont *dans le Christ* (Apoc, 19:8.114). Ainsi, le Corps, « endormi » (Jean, 11:11), amoureusement déposé par Joseph sur les genoux de la douloureuse Mère, parmi les « saints » qui le veillent, c'est en cette *communio Sanctorum* que la réversibilité des mérites l'arrache à la corruption, jusqu'à ce que Dieu manifeste avec éclat la vie cachée en lui (Col, 3:3-4). Mais, prêtres, nouveaux Joseph d'Arimathie, fils et compagnons de l'universelle Mère, vous qui veillez sur le Corps sacré jusqu'à ce que Yahweh manifeste en lui le triomphe de la vie, prenez garde : les parfums que vous répandez sur lui, en vue de sa sépulture, de son « sommeil » (car il est mort avec le Christ, pour ressusciter avec Lui, pour surgir de terre « au Dernier jour »), si vous les avez répandus sur lui par routine et formalisme – alors que, pour la Pécheresse, c'est l'amour divin qui lui inspira ses onctions d'aromates¹⁵ – ils seront, devant Dieu, abominables comme l'encens des Aaronides, Nadab et Abiu¹⁶.

¹⁵ Matt, 26:12-13 ; Marc, 14:8-9 ; Luc, 7:43-47 ; Jean, 12:7.

¹⁶ Isaïe, 1:13. Depuis la rébellion de Coré, Dathan et Abiron, Il existe, chez

LA BONNE NOUVELLE DANS LA PRISON

La mort du Sauveur a été réelle, complète, totale : Il est « devenu mort », Il a « passé par l'état de mort » (*egenomen nekros*, Apoc, 1:18), et, d'après les modes de supputation chronométrique alors en vigueur chez les Juifs, l'est resté « trois jours ». Durant ce temps, loin de « retourner » au ciel, auprès de son Père (Jean, 20:17), Il a voulu, dans son infinie condescendance, subir toutes les déchéances, limitations et impuissances qui caractérisent l'état de mort. Le Symbole des Apôtres, du moins dans sa forme définitive, formule la même idée jusqu'en sa double conséquence pour le corps et pour l'âme du Rédempteur : *a été enterré, est descendu aux enfers...*

On dit communément, et nous y reviendrons dans un instant, que la divinité de Jésus-Christ ne s'est « retirée » d'aucun des éléments constitutifs de son humanité : corps, âme, esprit. Ceci résulte de ce que l'Écriture Sainte et le Credo ne cessent d'identifier encore le corps et l'âme, malgré leur séparation, au Fils de Dieu Lui-même. Son corps est encore Jésus, et son âme aussi ; son esprit n'abandonne, semblent-il, ni l'un ni l'autre à lui- (ou elle-) même : « C'est là qu'ils déposèrent Jésus », c'est-à-dire son *corps* (Jean, 19 : 47) ... « Il n'a pas été laissé dans le séjour des morts » (Actes, 2:31), « Il » signifiant Jésus derechef, mais, cette fois, sous l'« aspect » de son âme. Si nous ne croyons pas qu'Il a passé par l'état de mort, qu'Il est de la sorte « devenu un mort ». (*egenomen nekros*), vraiment et réellement – c'est-à-dire « quelque chose » qui n'est pas plus, à proprement parler, « un homme », la Résurrection perd pour nous toute vérité concrète, toute signification.

Mais cette mort n'a ni voilé, ni paralysé ses facultés spirituelles. Au contraire : elle L'a « vivifié quant à l'esprit », en son esprit (1 Pierre, 3:18) – car les facultés proprement spirituelles gagnent en intensité à secouer la camisole de la chair (2 Cor, 5:4) – pour L'habiller à l'œuvre d'omnipotence miséricordieuse qu'Il devait accomplir au Schéôl. Dépouillé de son organisme physique, mais encore revêtu de son âme humaine, « Il est allé, en tant qu'esprit prêcher (la Bonne Nouvelle) aux esprits en prison » (1 Pierre, 3:19). Non seulement Il a

quelques-uns, parfois même à leur insu, une tendance à considérer le sacerdoce comme une fin, voire comme une propriété individuelle ; alors que, pour le Fils de Dieu, son sacerdoce éternel ne peut être thésaurisé comme une délectable proie (cf. Phil, 2:6).

daigné, par sa présence, bénir, sanctifier et réjouir les morts fidèles dans le Paradis (Luc, 23:43)¹⁷, mais, d'après saint Pierre, Il a pénétré, sans toutefois souffrir Lui-même, jusque dans cet état (ou séjour) où d'aucuns, tout au moins, se trouvaient incarcérés après une mort apparemment pénitente, et frappés, semblait-il, par la « visite » de Dieu (Nombres, 16:29; 1 Pierre, 2:1.2 ; 3:20)¹⁸. Quel a été le but exact et le résultat de son activité dans cette « prison », nous n'en lisons rien dans l'Écriture, qui dit simplement : « La Bonne Nouvelle a été annoncée aux morts, afin que, condamnés, il est vrai, selon les hommes, dans la chair, ils vivent, selon Dieu, dans l'esprit » (1 Pierre, 4:6). Le monde invisible a certainement ressenti les effets de la... Passion, dès avant la Résurrection.

MYSTÈRE DU CORPS DÉTACHÉ DE LA CROIX

De même, en notre propre monde de la présence physique, son corps mort – je ne puis me résigner à dire : son cadavre¹⁹ – a clairement manifesté qu'il allait se passer des choses bouleversantes (des « faits », mais non des « phénomènes »). Le soldat n'a percé le Flanc de sa lance que parce qu'il trouvait, dans la dépouille du supplicié, tous les signes, et les plus évidents, de la mort. S'il s'était encore trouvé la moindre étincelle de vitalité dans cet organisme, le coup de lance – au fer large comme la paume de la main – l'eût totalement achevé. Or, le SANG et l'EAU jaillissant de la blessure ne sont en rien symptômes de mort. Voit-on normalement le sang s'écouler d'un cadavre ? On peut, dès lors, tenir le jaillissement de cette Source pour un avertissement d'En-Haut : le corps du Christ subissait, d'ores et déjà, les premières métamorphoses organiques et transfiguratrices,

¹⁷ Il n'est pas nécessaire d'imaginer *deux* états ou séjours des morts. La même condition – comme, après le Jugement dernier, le même univers « nouveau » (cieux et terre, dit l'Apocalypse) – apporte aux uns le bonheur, aux autres le malheur. Un même soleil guérit ceux-ci et cautérise ceux-là, suivant la réceptivité propre à l'un et à l'autre. Voir notre *Ce qui t'attend après ta mort*.

¹⁸ « Sans souffrir Lui-même », parce que, pour Jésus, l'épreuve humaine s'achève avec « les jours de sa chair », et qu'Il n'a pas besoin, pour son Âme, de passer par les « tourments » de la componction purgatoriale.

¹⁹ Il ne peut encore être question, à propos de la Descente de Croix, de l'ensevelissement, qui constitue une « Station », séparée de la *Via Crucis*, parce qu'il manifeste une phase toute particulière du drame salvifique, de portée toute spéciale elle aussi.

préalables à la Résurrection.

Il y a plus : ce qu'ont fait les soldats, et ce qu'ils ont omis, est également chargé de signification. Sans se rendre compte, évidemment, de la portée hautement symbolique de tous leurs actes, ils ont, invisiblement guidés (et à leur insu) par la Providence, accompli une double prophétie, et comme exprimé mystiquement, mimé (par une involontaire liturgie), le processus, le « jeu » même, de la Rédemption : ce corps intact, préfiguré par l'Agneau pascal – « Vous n'en rompez aucun os » (Exode, 12:46) – annonce l'unité du Corps mystique ; et le flanc percé, d'où jaillit comme du Roc au désert la Source de la vie, mais ici sous le double aspect de l'Eau et du Sang, manifeste la communication de cette vie – l'Époux donnant la sienne *pour* son Eglise et, de la sorte, à son Eglise – soit le Sang pour effacer ses fautes, et l'Eau pour lui restituer sa beauté première : l'un et l'autre dons d'ailleurs accordés à l'Épouse, « jusqu'à la consommation de cet éon », dans les deux grands Sacrements de l'Évangile (Jean, 19:32-37). C'est lorsqu'ils « tourneront les yeux vers Moi, qu'ils ont percé », qu'« une Source, en ce jour-là, leur sera ouverte : (le Sang) pour (laver) le péché, (l'Eau) pour (effacer) la souillure » (Zach, 12:10 ; 13:1).

UNE RÉDEMPTION POSTHUME ?

Ainsi, même séparés par la mort, l'âme et le corps du Verbe incarné ont eu, pour l'œuvre de salut, chacun toute efficace sacramentelle. L'âme du Christ, dépouillée du corps qui était *le sien*, restait unie à la divinité du Dieu-Homme ; le corps *du* Christ, isolé de *son* âme, restait uni à cette même divinité. La première « alla », comme dit saint Pierre, consacrer le Paradis, par sa présence, pour en faire un séjour de repos pour les âmes de son peuple, séparées elles aussi de leurs corps (Luc, 23:13). Et le corps inanimé du Seigneur – privé de *son* âme et de *son* esprit, donc coupé de *son* Moi, ce qui ne l'empêchait pas le moins du monde de rester uni à la Personne du Verbe²⁰ – a été déposé dans la tombe pour consacrer la terre, désormais « sainte » (cf. Exode, 3:5), comme un séjour de paix pour les

²⁰ Cf. Paul Galtier. S. J., *L'Unité du Christ*, Paris 1939 ; E. Hocedez, *L'Unité de conscience du Christ*, dans la *Nouv. Rev. Théol.*, Louvain, juillet-août 1946, pp. 391-401.

corps de son peuple, séparés eux aussi de leurs âmes²¹. C'est pourquoi, le Samedi-Saint, l'Eglise chante en ses Litanies *Per mortem et sepulturam tuam, libera nos, Domine !*

Lorsque, triomphalement, l'on « fit monter l'arche de Dieu, de la maison d'Obed-Edom jusqu'en la cité de David », la foule des Juifs chanta fièrement le Psaume *Exsurgat Deus* : « Tu montes sur la hauteur, emmenant la foule des captifs ; Tu *reçois*, les présents *des* hommes ! » Saint Paul, avec son habituelle et imperturbable parrhésie, cite *très* librement ce texte inspiré (les *deux* versions ont l'une et l'autre la garantie du Saint-Esprit) : « Tu as *fait* des largesses *aux* hommes »²². Les dons que le Christ a *reçus*, dans la version juive, ce sont les innombrables, les inexhaustibles grâces que, pour nous, sa divinité a répandues dans son humanité (Jean, 1:16). *Pour nous...* Aussi la version chrétienne, paulinienne, du même texte peut-elle parler des présents *accordés* par le Christ ; car, une fois son humanité indiciblement enrichie par la Résurrection, Il a partagé avec nous ce trésor (« ancien » chez le Verbe, « nouveau » chez l'Homme) ; Il « est remonté », non seulement pour glorifier sa propre nature humaine, mais encore pour parfaire la nôtre par l'effusion de son Esprit : « Il vous est bon que je M'en aille... » C'est pourquoi l'Eglise chante encore : *Per sanctam resurrectionem tuam... per admirabilem ascensionem tuam... per adventum Spiritus sancti... libera nos, Domine...*

« Or, que signifie : Il est remonté, sinon qu'Il était descendu (d'abord) dans les régions inférieures de la terre ? » (Eph, 4:9)... Il « plonge » donc d'abord dans les entrailles de la terre, en son « cœur », pour y atteindre le nadir de sa carrière en tant que « serviteur », pour y proclamer aussi la Bonne Nouvelle du salut et libérer du Cruel qui règne sur le Schéôl quiconque accepte ce message, cet « évangile ». Ses captifs – les « *silencieux* du Schéôl », les « enténébrés du séjour des morts », les « assis dans la nuit », les « prisonniers de l'humus, promis au réveil qui chante, car avec la rosée (de l'aurore pascale) viendra la lumière » d'une vie nouvelle²³ – ces captifs du Hadès, le Rédempteur les entraîna enchaînés par les

²¹ Aussi l'Office de l'inhumation comprend-il, dans l'Église byzantino-slave, le chant du Psaume 23 : *Domini est terra, et plenitudo ejus* (l'homme étant ici la « plénitude » de la terre).

²² Cf. 2 Sam, 6:17 ; Psaume 67:18 ; Eph, 4:8.

²³ Matt, 12:40 ; Phil, 2:10-11 ; Hébr, 2:9-14-15. Cf. Ps. 30:18 ; 142:3 ; Isaïe, 47:5 ; 26:19.

liens de son propre amour (Col, 3:14), pour les taire, avec Lui, « remonter auprès du Père » (Jean, 17:24). Pour « rentrer en possession de l'inébranlable Royaume » (Hébr, 12:28), Il a d'abord « ébranlé ce qui avait eu son accomplissement ». Et il est « remonté », non seulement de cette « terre », de cette nature terrestre où son Incarnation l'avait fait descendre (Jean, 3:31), mais des « enfers », des lieux (ou des états) plus bas que les terrestres, que les humains, là où il n'y a plus qu'obscur et nocturne brassage de forces élémentaires, tout ce que, pour Bossuet, rappelait ce qui « n'a même plus de nom ». Conformément à ce schéma de l'« anéantissement » par l'« humiliation » que résume avec une force unique l'Épître aux Philippiens, Il a passé de la « terre » au Schéôl, puis est remonté au ciel, et même « au delà de tous les cieux » – sur le Trône même de l'Être absolu – pour parachever, parfaire et « plénifier toutes choses » par la sympathie, l'association, la « complicité » de sa seule présence (Eph, 4:10 ; cf. Phil, 2:10-11). C'est à Lui qu'on peut dire, désormais : « Si je monte aux cieux, Tu T'y trouves ; si je descends au Hadès, T'y voilà » (Psaume 138:8). Rien ne rend aussi splendidement que la Liturgie byzantino-slave cette ubiquité triomphale du Christ glorifié : « Présent au tombeau par ton corps, aux enfers par ton âme, au Paradis avec le Bon Larron, Tu ES, ô Christ, sur le Trône, avec le Père et l'Esprit-Saint, remplissant tout, Toi, l'Infini »²⁴.

Saint Pierre apporte à ces réflexions le poids de son témoignage, à la fois infallible et inspiré : « Une fois pour toutes, le Christ a subi la mort pour nos péchés. Lui, juste, pour des injustes²⁵, afin de nous ramener à Dieu²⁶, quant à sa chair devenu mort²⁷, mais pour l'esprit plus vivant que jamais. C'est même en tant qu'esprit, qu'étant cet esprit-là, qu'Il est allé prêcher aux esprits incarcérés, autrefois rebelles » (1 Pierre, 3:18-19). Résumons les implications de ce texte...

Lorsque le Seigneur y descendit, le Schéôl était donc une prison²⁸ pour les âmes fidèles comme pour les dévoyées : elles s'y

²⁴ Prière, à voix basse, du Diacre, dans la Messe « orthodoxe » lorsqu'il encense l'autel avant la Messe.

²⁵ Cf. 1 Pierre, 3:18-19 ; Hébr, 7: 27 ; 9:26-28 ; 10:10 et Rom, 5:6-10.

²⁶ Et non pas de ramener Dieu vers nous. Dans le Nouveau Testament, la réconciliation est toujours des hommes avec Dieu et jamais de Dieu avec les hommes : Il nous aime et nous justifie impies et pécheurs.

²⁷ Quasiment : devenu un mort, comme on est un homme. Il semble que le vocabulaire du N. T. classe les morts à part des hommes, comme une *quasi-espèce*.

²⁸ Les Soviétiques qualifient les leurs *d'isolateurs*, avons-nous dit, et ce mot conviendrait admirablement à celle dont parle saint Pierre.

trouvaient soumises à des privations et restrictions qui nous sont restées inconnues ; mais, même alors, même là, leur sort diffère (d'après leurs « mérites », dit l'Occident ; suivant leurs « aptitudes », riposte l'Orient) : les unes y connaissent une condition misérable, les autres y trouvent un pénombreux avant-goût de la joie (pour déboucher dans la béatitude de l'âme, destinée à devenir Béatitude de l'homme après le Jugement dernier). Le Schéôl n'est, en soi, ni « bon » ni « mauvais » ; ce sont les âmes elles-mêmes qui, d'après leur propre état, s'y font une ambiance d'allégresse ou de détresse (Luc, 16:22-26). Cette conception judéo-chrétienne d'un état intermédiaire, considéré comme une espèce de *confino* – jusqu'à ce que le Seigneur en fasse sauter les portes – le prophète l'explicite ainsi : « Pour toi aussi, à cause du Sang de ton Alliance, J'ai retiré les captifs de la fosse sans eau²⁹ ; revenez à la Place forte, captifs de l'espérance » (Zach, 9:10-11). Bien entendu, ceux de ces prisonniers que « les Anges eux mêmes avaient portés dans le sein d'Abraham » (Luc, 16:22), nous ne pouvons comparer leur incarcération à celle des serviteurs de l'antique Ennemi. Pour les justes – et juste est quiconque, avec une foi sincère, accepte le salut offert par le Christ sans aucun égard à nos *mérites*³⁰ – le Schéôl était un séjour³¹ où, ne pouvant s'approcher de l'Arbre de Vie³², de cette Grâce vivifiante et déifiante qui depuis l'Incarnation

²⁹ La « fosse », c'est, littéralement, le sens premier de Schéôl. Quant à l'Eau, elle est à travers tout le Nouveau Testament, le symbole du Saint-Esprit enfin « déversé ».

³⁰ Nos mérites sont nôtres dans la même mesure que le seraient les bénéfiques réalisés par nous en « affaires » grâce à un capital qui nous aurait été confié par pure miséricorde et qui pourrait à tout instant nous être repris... Millionnaires ? – Non, mais emprunteurs incapables de rembourser, puisque ce ne serait toujours que le fruit de l'argent emprunté. À Monte-Carlo, je suis ruiné. Un bienfaiteur met à ma disposition son argent et sa connaissance extraordinaire de la roulette : je gagne. Mais est-ce moi ? Ou lui en moi (cf. Gal, 2:20) ? La *lex orandi* a là-dessus le frappant témoignage de saint Cyprien, dans son hommage aux Martyrs, repris au Bréviaire romain (Commun de plus. Martyrs en Temps pascal, 2^{me} Noct. de Mat, Leçons IV, V et VI) : « Combien précieuse est, sous le regard de Dieu, la mort de ses justes... qui paie l'immortalité du prix de son Sang (celui du Christ)... Combien le Christ S'est en eux réjoui ! Combien Il a connu la satisfaction en de tels serviteurs, les siens ! Avec quelle bonne volonté Il a combattu (en eux), et le voici vainqueur et protecteur de leur foi. Il donne aux croyants dans toute la mesure de ce que croient prendre ceux qui reçoivent de Lui : c'est Lui qui mène leur combat ; ceux qui livrent bataille pour affirmer son Nom, c'est Lui qui les y pousse, les fortifie, les anime. Et Lui qui a, pour nous, écrasé la mort une fois pour toutes, ne cesse pas de la vaincre encore toujours *en nous* ». Tels sont, dit Cyprien, les « mérites » des Martyrs.

³¹ Ou un état : c'est tout comme pour des esprits désincarnés.

³² Cf. Genèse, 2:9 ; 3:24.

nourrit *nos* âmes comme un sacrement d'éternité (Apoc, 2:7), ils se trouvaient soumis à la tutelle aimante et protectrice des saints Anges, non pas à la tyrannie garde-chiourme de l'Adversaire. *Prisonniers de l'espérance* ! Expression magnifique et digne de l'Esprit-Saint ! Qui « se tourne vers Yahweh – car « Il est bon, une place forte au jour de la détresse... ma force, ma forteresse, mon libérateur, mon Dieu, mon roc où je trouve asile »³³ – quiconque se tourne, par conséquent, oriente déjà tout bonnement « ses yeux », son regard, son désir vers Yahweh, cette « place forte », s'enchaîne à l'espérance, comme Ulysse, les oreilles pleines de cire, au grand mât. Liés par les chaînes du péché, mais assurés du pardon ; garrottés par les entraves de la mort, mais ayant reçu du Rédempteur Lui-même, « prêchant aux âmes incarcérées », l'infailible « évangile » de la résurrection ; préservés des sirènes qui les entraînaient aux abîmes ; l'ouïe fermée à *leur* évangile de pessimisme et de néant, à leur démoniaque existentialisme à l'état pur, par la « cire » de la divine Promesse, par le « sceau » de l'Esprit-Saint³⁴; tout leur être attaché fermement au « mât » de la Croix par ce « lien parfait » qu'est la charité : tels sont les « prisonniers de l'espérance » (Zach, 9:12).

Ils comptent, avec une inébranlable assurance, sur l'engagement pris par Dieu même à l'égard de leurs pères, et dont les douze tribus du peuple choisi, « tant le jour » de la vie terrestre « que la nuit » au Schéôl, « attendent la réalisation » (Actes, 26:6-7). Le but du Sauveur, en « descendant » parmi ces âmes recluses, c'est de leur prêcher une « bonne nouvelle » – comme un esprit séparé peut en enseigner un autre : par son propre exemple, par son épiphanie même – de proclamer, comme le héraut du Père, la vie et la grâce que la Croix venait de leur restituer, comme à l'humanité tout entière. Il transformait *ipso facto* leur « prison » en Paradis, comme Il l'avait promis à Dismas ; car, où Se trouve Jésus-Christ, l'Homme restauré, là se trouve le Paradis, et jusque sur la Croix, pour quiconque se trouve *vraiment* « avec Lui » (Luc, 23:43), non comme une brique « à côté » d'un homme, mais comme un ami sur le Cœur du Bien-Aimé. À la minute, la présence mystique du Verbe incarné appartient à l'Église du Schéôl comme à la « militante », et l'état (ou séjour) des âmes séparées fut inondé de paix, lumière et rafraîchissement ; les quatre fleuves d'Eden

³³ Nahun, 1:7 ; Psaume 17:1. L'image du Roc fendu, dans le creux duquel Yahweh abrite Moïse (Exode, 33:22 ; cf. Zach, 14:4), a, inspiré l'une des plus émouvantes hymnes anglicanes, celle de Top-lady : *Rock of âges, clef for me...*

³⁴ Cf. Eph, 1:13 ; 2 Tim, 2:19.

y propagèrent derechef leurs eaux vivifiantes... ils s'appellent : illumination, de plus en plus révélatrice, des intelligences – faim et soif de Dieu, de plus en plus apaisées, et, du coup, de plus en plus stimulées – progrès spirituel sans cesse en cours, comme un torrent rapide – purification, dépouillement, rejet des scories, bienheureuse et bienfaisante douleur, qui manifeste à l'âme la Présence en son tréfonds du Christ, configuré par l'Esprit-Saint : le Vigneron taille ses bien-aimés sarments !

Mais anticipons quelque peu : dans le sillage du Christ ressuscité, les « saints qui dormaient » – en sommeil, en veilleuse, comme vous et moi – s'échappent à leur tour du tombeau. Si l'on en parle ici, c'est que la Descente aux Enfers – envers spirituel et réalité intérieure de la Descente de Croix — est l'occasion, pour le Rédempteur universel, d'accomplir une autre œuvre de miséricorde : à quelques-uns des siens, si l'on ne tente pas d'« escamoter » un texte de saint Matthieu, Il donne les corps spirituels, grâce auxquels il leur devient possible d'accéder au « ciel » à l'état de Bienheureux par-faits, parachévés, venus à pleine maturité (Eph, 4:13). Leur « corps animal », jeté au sol comme du grain, « semé », « ressuscite corps spirituel » (1 Cor, 15:44). Eux, « que leur foi avait rendus recommandables, n'avaient cependant pas obtenu l'objet de la Promesse ; car Dieu nous a fait une condition meilleure, pour qu'ils n'atteignent pas sans nous leur parfaite maturité » (Hébr, 11:40). Ceci aussi, le prophète l'avait annoncé : « Ainsi parle Yahweh : au temps qui convient à la grâce, je T'exauce ; au jour du salut, Je Te seconde. Car je T'établis Alliance de mon peuple... Pour dire aux captifs : Sortez !... à ceux qui sont dans les ténèbres : Venez dans la lumière !... Ils n'auront faim ni soif ; ni le sable torride, ni le soleil ardent ne leur feront de mal. Car Celui qui a pitié d'eux sera leur Guide, vers les *Eaux* jaillissantes Il les conduira » (Isaïe, 49:8-10). Celui qui devait, dès l'Ascension, siéger sur le Trône, a donc mené son peuple de l'Égypte « au delà » ; Il « les abrite sous sa tente ; ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif ; l'ardent soleil ne les accablera plus, ni aucune chaleur brûlante. Car l'Agneau siégeant sur le Trône sera leur Pasteur et les mènera vers les *Sources d'eau* vivifiantes » (Apoc, 7. 16-17).

À ces deux œuvres d'amour et de miséricorde³⁵, accomplies aux

³⁵ La seconde (épisode des « saints ressuscités ») se trouve racontée avec force détails dans l'Évangile (apocryphe) de Nicodème. Prémices des « endormis », le Christ descendu aux enfers en ramène de la mort avec Lui les justes de l'Ancienne Alliance qui avaient attendu dans les « limbes des Pères », l'achèvement de la

enfers par le Christ « mort », pendant que ses fidèles descendaient son pauvre corps exsangue de la Croix, peut-être est-il permis d'en ajouter une troisième ?... Car, parmi les âmes séparées auxquelles Il a prêché la Bonne Nouvelle du salut, saint Pierre inclut « les rebelles d'autrefois, lorsqu'aux jours de Noé, la longanimité de Dieu temporisait, pendant que se construisait l'Arche » – on la reconstruit sans cesse depuis la Pentecôte – donc cette génération dont il est dit : « Yahweh vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre... Or, la terre » – y compris la nature « terrestre » de l'« homme terrestre » – « la terre se corrompit devant Dieu et déborda de violence ; Dieu regarda la terre, et voici qu'elle était putréfiée, car toute chair avait souillé sa voie sur la terre » (Genèse, 6:5.11-12). Il s'agit évidemment, en ce texte inspiré, garanti par l'Esprit-Saint, des hommes emportés par le Déluge pour la profondeur de leur perversité ; « leur malice était grande ; chaque jour, toutes les pensées de leur cœur se portaient uniquement vers le mal » (*ibidem*). Ainsi lors de la Descente aux Enfers, nulle des âmes incarcérées n'échappa, croyons-nous, à l'appel – et, moyennant accord, à l'étreinte du miséricordieux Amour ; même

Rédemption (cf. Hébr, 12:23). Il semble que, pour saint Matthieu, ces justes d'avant le Christ possédassent déjà leur corps glorieux ; peut-être le tremblement de terre, à la neuvième heure, en ouvrant leurs sépulcres, leur a-t-il permis d'en sortir, de toute façon, ils ne s'en sont dégagés qu'après la Résurrection du Seigneur. C'est le seul endroit du Nouveau Testament où se trouve suggérée une résurrection de corps avant la Parousie. En même temps que l'âme du Seigneur libère la leur aux enfers, leur corps ressuscite pour accueillir le sien. Il est plusieurs façons de comprendre Matt, 27:52-53 : les « saints » revêtent leur « corps glorieux » ; ils reprennent leur ancien corps, pourri et restitué au circulus cosmique depuis des siècles ; ils n'ont eu, de l'organisme physique, que les apparences (fantômes), pour apparaître à ceux-là seuls qui les avaient aimés (pour les plus récemment décédés) et qui avaient, avec eux, attendu le Royaume. S'il s'agit de cas analogues à celui de Lazare, il est étonnant que la Tradition chrétienne n'en ait retenu aucun nom. D'autre part, dans la première aux Corinthiens, Paul, qui énumère avec grand détail les témoins des apparitions pascales et ultérieures, ne souffle mot de cet argument capital : de nombreux morts, compagnons du Ressuscité se seraient, d'après la tradition rapportée par Matthieu, montrés dans leur chair... Reste l'hypothèse, proposée par des exégètes, effarés par les perspectives ouvertes par les autres interprétations, de morts sortis de la fosse comme d'une boîte-à-surprise et exhibés un moment, puis réintégrés dans la tombe. Cette sacrilège hypothèse nous paraît plus digne d'Edgard Poe (*Le Cas étrange de M. Waldemar*) que de *notre* Dieu. Ces prétendus ressuscités ne vaudraient pas mieux que les *zombis* ou cadavres galvanisés dans le folklore haïtien, par les *papaloï* ou sorciers *vaudou*. Mais, par contre, quelle que soit l'hypothèse par toi préférée, lecteur, il te faut la concilier avec le dogme de l'Assomption : Marie première ressuscitée, première mise en possession de son corps glorieux, parmi les membres du Corps mystique (note ajoutée après la promulgation du dogme).

ces brebis très lointainement égarées ont entendu l'appel tendre et clément de leur Pasteur (Jean, 10:16). L'Évangile a été « prêché », dans le Schéôl, aux méchants comme aux bons, à ceux qui se trouvaient loin, et même très loin, comme à ceux qui se trouvaient tout près : aux uns comme aux autres, Il annonçait la paix, et quelle paix !... ÉTERNELLE (cf. Eph, 2:17)... Sans doute, nulle âme ne trouvait alors, ni ne retrouverait d'ailleurs aujourd'hui, en elle-même l'élan, le ressort, la puissance nécessaire au bond qui lui permettrait de franchir l'immense abîme séparant Lazare du Mauvais Riche (Luc, 16:26) ; mais Celui qui possède « les clefs des enfers et de la mort » (Apoc, 1:18) a mené les hommes, par milliards, des ténèbres à la lumière, triomphant ainsi des « Principautés et Dominations » infernales (Col, 2:15), et sauvant quiconque acceptait sincèrement le salut.

NISI GRANUM FRUMENTI...

C'est ainsi que la glorieuse victoire remportée par le Christ sur la Croix a fait le bonheur des morts comme des vivants. Triple fut pour les défunts le fruit de ce triomphe. Dans le *confino* des âmes désincarnées, toutes, absolument toutes, ont entendu la Bonne Nouvelle de l'Expiation propitiatoire : elles sont introduites dans un « Paradis » d'espérance et de joie ; la pénombreuse prison devient l'antichambre lumineuse de la divine Présence, quelques Saints suivent leur Seigneur ressuscité dans leur propre corps glorieux... prémices de l'universelle Moisson, ils « montent » comme Lui – cortège invisible de l'Ascension – dans les « greniers » d'éternité (cf. Matt, 13:30).

Dieu merci, cette « vérité » que nous possédons avec assurance, nous autres, Catholiques, « nous affranchit » de tout préjugé, de toute étroitesse d'esprit, de toute dureté de cœur. Si tel programme politique a pu prendre comme devise : *Tout ce qui est national est nôtre*, à bien plus forte raison pouvons-nous affirmer que TOUT ce qui est vraiment, profondément chrétien, manifestement inspiré d'En-Haut, nous appartient, est de droit catholique : hommes, idées, prières, initiatives, tentatives... C'est pourquoi nous pouvons faire nôtre l'admirable Collecte qui termine les Absoutes anglicanes :

Dieu tout-puissant, c'est avec Toi que vivent les esprits de ceux qui nous ont quittés dans le Seigneur... avec Toi que les âmes des fidèles, délivrées de la pesanteur charnelle, goûtent allégresse et bonheur. Nous Te remercions de tout cœur qu'il T'ait plu de libérer nos frères, de les arracher aux misères de ce monde pécheur. Daigne en ta miséricordieuse tendresse, nous T'en supplions, parfaire bientôt le nombre de tes élus, pour que ton Règne arrive plus vite ; afin qu'avec tous ceux qui sont décédés dans la vraie foi de ton saint Nom, nous puissions atteindre et posséder la plénitude de notre achèvement et de notre béatitude, tant pour le corps que pour l'âme, dans ton éternelle et immuable gloire. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Amen

Or, Jean, prenant la parole, dit au Seigneur : « Maître, nous avons vu un homme qui, sans aller avec nous, chasse en ton Nom les démons, et nous le lui avons interdit, parce qu'il n'est pas de notre suite ». A quoi Jésus : « Ne l'en empêchez pas ! Quiconque, en effet, n'est pas contre nous est pour nous » (Marc, 9:38-40 ; Luc, 9:48-50). Notons ce NOUS : c'est au nom du Corps mystique tout entier de l'Église comme de Lui-même, que parle, ici le Chef, l'Époux. Catholiques, nous justifions cette Sagesse qui nous a donné ce nom qui nous engage (Matt, 11:19), en rejetant tout exclusivisme de secte, en tenant pour nôtre, en saluant avec joie comme nôtre, comme « digne objet de nos pensées », comme teneur adéquate de notre « mentalité », de notre *noûs*, « tout ce qui est vrai, *tout* ce qui est honorable, *tout* ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est digne de dilection, tout ce qui mérite bonne renommée » (Phil, 4:8). C'est ce qui nous met à l'aise pour admirer les traits bibliques, évangéliques et pauliniens de cette prière anglicane : la nostalgie du *veni cito, Domine Jesu*, l'ardent soupir de l'Épouse dans l'Apocalypse, n'y manque même pas. Complète, achève, parfaits le nombre de tes élus... hâte la survenue de ton Royaume... Amène à maturité totale le corps et l'âme qui nous composent... et pour cela, quand ce monde est tout entier plongé dans son « dieu », dans le Malin³⁶, immerge-nous dans ta Gloire !... N'est-ce pas là prier dans l'esprit même de Jésus-Christ, offrir au Père les désirs et les gémissements ineffables du Paraclet³⁷, *Lui-même*, d'après plusieurs Pères grecs, ce *Royaume*, la cohésion vivante de cet empire, et qui nous guette *in abscondito*, parce que, de notre OUI, de la tendresse ou de la dureté de nos cœurs, dépend *son* heure ?

³⁶ Cf. 2 Cor, 4:4 ; 1 Jean, 5:19.

³⁷ Cf. 2 Cor, 4:4 ; 1 Jean, 5:19.

Telles sont, Seigneur Jésus, les réflexions que m'inspire votre Descente de Croix. Puissent-elles, ô Rédempteur, si bien nourrir mes pensées, durant les années de mon pèlerinage terrestre, que, le jour où la Mort approchera de ma face son souffle glacé, je sois sans crainte, à l'abri de toute terreur, ferme, patient, calme, enjoué, constant, paisible et magnanime ; assuré que RIEN, absolument rien : ni mort, ni vie, ni surtout *leur* « survie », ni les Anges du Schéôl, ni les Principautés infernales qui me guetteront, ni les pseudo-réalités présentes – ces mirages, ces pièges – ni les ombres à venir, ni puissances et facultés nouvelles qui me feront un autre moi-même, ni la hauteur du Prince de l'Orgueil, ni l'abîme où me plongera l'inexorable vue de ma bassesse et malice, ni rien de *créé* – d'« excrémental » », dirait l'Apôtre – ne pourra me séparer jamais de l'amour de Dieu, que je trouve en Vous, et en vous seulement, ô « Christ Jésus, notre seigneur » (Rom, 8:38-39)

QUATORZIÈME STATION

Jésus est mis au tombeau

Le soir du 15 Nisan, peu avant six heures, la foule hiérosolymite s'apprêtait, hilare et bruyante, à suivre les délégués du Sanhédrin qui s'en allaient, au-delà du Kédron, dans l'ombreuse vallée des Cendres, moissonner la gerbe des prémices pascales. La veille, on avait marqué le site rituel en y liant en bottes les épis d'orge qui s'y dressaient, ondulant sous la brise. Car, le 16, aux termes du Lévitique, « le Prêtre balancerait cette gerbe des prémices devant Yahweh, pour qu'Il fût favorable à son peuple. Et, le jour où l'on balancerait cette gerbe, on sacrifierait en holocauste à Yahweh un Agneau d'un an, sans tache ». Dès le crépuscule du 15, même s'il s'agissait d'un sabbat, tout juste quand le soleil disparaissait à l'horizon, trois hommes, chacun muni d'une faucille et d'un panier, interrogeaient traditionnellement la foule :

- Le soleil s'est-il couché ?
- Oui ! clamait-elle d'une seule voix.
- Avec cette faucille ?
- Oui !
- Dans ce panier ?
- Oui !
- En ce sabbat ?
- Oui !
- Dois-je moissonner ?
- Oui, oui, oui !

On fauchait alors les épis d'orge, pour en réserver la valeur d'un *éphah*, qu'on criblait, grillait et moulait ; de cette farine, on pétrissait un *'homer* avec de l'huile et de l'encens pilé : c'est cette pâte que, le lendemain, 16 Nisan, deuxième jour de Pâques, le Prêtre « balancerait devant Yahweh ».

Or, ce soir-là, comme la procession s'ébranlait avec des hurle-

ments d'allégresse, sortant de Jérusalem à deux pas d'un « lieu-dit », dénommé Golgotha, elle dut croiser un petit groupe d'hommes las, accablés de tristesse, et qui revenaient d'avoir enseveli leur Maître. Car ce n'est ni dans le Temple, ni dans la main du Pontife juif, mais dans la silencieuse solitude d'une tombe creusée dans le roc, au milieu d'un jardin, que devait se dresser devant Yahweh le premier *'homer* des nouvelles prémices pascales.

L'AUTRE « PÈRE NOURRICIER »

Combinons les quatre narrations évangéliques, nous obtiendrons le récit suivant :

Le soir était déjà venu, et c'était un jour de préparation, c'est-à-dire la veille de Sabbat. Alors, un homme riche, d'Arimatee, ville de Judée, Joseph, membre fort en vue du Sanhédrin, et qui, droit et pieux, ne s'était associé ni au projet de ses collègues, ni à sa réalisation – car, attendant, lui aussi, le Royaume de Dieu, il était [en cela] disciple de Jésus, mais en secret, par peur des juifs – [Joseph, donc,] prit son courage à deux mains, fit irruption chez Pilate et lui demanda le corps de Jésus.

Pilate s'étonna que Jésus fût mort si tôt, appela le centurion [qui avait présidé à l'exécution] et lui demanda s'il y avait longtemps que Jésus était mort. Mis au courant par le bas-officier, il fit largesse du corps à Joseph.

Là-dessus, celui-ci s'en fut acheter un linceul blanc. Nicodème – celui qui était venu trouver Jésus, pour la première fois, en pleine nuit – arriva, lui aussi, apportant un rouleau de myrrhe et d'aloès, qui pesait environ 100 livres. Ils descendirent donc Jésus de la Croix et L'enveloppèrent de bandelettes avec des aromates, comme c'est la coutume d'ensevelir chez les Juifs.

Or, à l'endroit où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin, et, dans ce jardin, un sépulcre neuf, où personne n'avait encore été mis, car Joseph l'avait fait tailler dans le roc pour lui-même. Ils y couchèrent Jésus. C'était, en effet, le jour de la préparation [pascale] pour les juifs, et, [de plus] le Sabbat commençait à luire : [par bonheur,] ce tombeau jouxtait pour ainsi dire [la Croix]. Or, Marie – celle de Magdala – et l'autre Marie – mère de Josès – ces femmes qui étaient venues de Galilée avec Jésus avaient accompagné Joseph ;

elles suivaient avidement du regard l'ensevelissement. Une grande pierre fut roulée à l'entrée du sépulcre – et l'on s'en alla...

Ainsi, mort à trois heures, le Christ, à six, commence déjà, sous terre, sa « préparation pascale ». Pour Le détacher de la Croix, pour obtenir de Pilate son pauvre corps exangue et tuméfié, pour acheter le linge et les aromates, pour laver, embaumer et confier à la tombe la dépouille du nouveau Samson, il a suffi de 180 minutes ! Une atmosphère de hâte, de fièvre silencieuse et de « course contre la montre » plane sur toutes ces démarches. En fait, c'est à six heures du soir que débute le double Sabbat devant, cette année-là, suivre la Parascève. Car, pour les juifs, comme pour la liturgie chrétienne, c'est au crépuscule qu'est inauguré le jour « suivant ». Dès le vendredi soir, on allumait solennellement la « lampe du Sabbat » ; c'est à quoi fait allusion saint Luc. Curieux pressentiment : les compatriotes de Jésus « ignoraient » résolument la nuit comme telle ; elle leur apparaissait comme une amorce de l'aube. De fait, en certains écrits rabbiniques, le vendredi soir porte le nom d'*aurore*. Or, il s'agissait, cette fois, d'un « grand jour », à la fois premier de Pâques et Sabbat. Tout labeur étant interdit sitôt le soleil disparu à l'horizon, il fallait enterrer dare-dare la Victime, avant qu'aux termes de la Loi Unique, les autorités juives ne procédassent elles-mêmes à quelque inhumation dans l'ignominie.

Mais, en réalité, les deux Sanhédristes pressés de devancer leurs collègues, ignoraient le sens profond de leur hâte. C'est le *troisième jour* que devait, d'après les prophéties, surgir de terre le Vainqueur de la Mort ; or, suivant le comput juif, enseveli avant le coucher du soleil, le Christ passait, presque aussitôt, son deuxième jour « dans les entrailles de la terre », pour commencer le troisième à six heures du soir, le samedi. Il *fallait* donc, aurait pu dire Matthieu, que le Fils de l'Homme reçût sa sépulture à l'heure précise, car « l'exactitude est la politesse des Rois ». Au reste, n'est-ce pas en *hâte* qu'on devait, prêt pour le salvifique voyage, manger l'Agneau pascal ? Or, si le Rédempteur accomplissait son Passage, *son Exode – Pesach*, « la Pâque du Seigneur » – c'était *pour nous*, en père et mandataire du nouveau genre humain, et la *Terre* – le vieux limon d'où l'homme a tiré sa chair, l'humus sanctifié par le *fiat* créateur, puis profané par Adam et maudit en lui, comme à travers lui, mais promis à la gloire lorsqu'en surgirait l'Adam nouveau – la Terre, donc, frémissait d'impatience avide ; car il lui fallait, matrice de l'homme, engloutir *en hâte*, comme le veut la Loi, *son Agneau pascal*.

À plusieurs reprises, dans les Évangiles, apparaît un personnage qu'on y appelle « l'ordonnateur du festin ». Ce mystérieux banquet pascal, où la « terre », où l'humus originel de notre nature, récupère ce qu'en avait tiré l'Homme-Dieu, son majordome s'appelle Joseph. Alors que l'Écriture nous laisse ignorer, pour Nicodème, quels étaient son domicile et son origine, elle précise significativement que Joseph provenait d'*Arimathée*, en hébreu *Ramathaim-Zophim*. Or, Ramath, de même racine qu'Abram, signifie à la fois « élevé », « sublime », et *rejeté* ; tandis que Zoph désigne à la fois une tour de garde et les *veilleurs* qui, de ses créneaux, guettent l'horizon. S'agissant de ce Joseph qui « attendait, lui aussi, le Royaume de Dieu » – car « il espère en Yahweh, sa vie n'est qu'espérance, il attend sa Parole ; son âme aspire après le Seigneur, plus que les *veilleurs de nuit* n'aspirent après *l'Aurore* » – l'Esprit-Saint insinuerait-il ainsi que l'expectation de Joseph le condamnait à la solitude, à devenir un maudit, vomé par son peuple ? Ou plutôt que la Providence le destinait à *veiller* sur le *Rejeté*, à guetter dans la nuit, quand tous les autres avaient fuit, l'aube « quand même » triomphale du Messie ! Quoi qu'il en soit, voyons ce « signalement » de Joseph que les Évangiles nous fournissent avec une rare précision.

Marc nous le décrit comme « un Sanhédriste notable », on eût dit à Rome : un personnage « consulaire » fort en vue ; et, précisément, la considération juive, allant à la fortune – preuve irrécusable de la faveur divine et, par conséquent, d'une vie agréable à Yahweh – Matthieu nous révèle que ce personnage était « riche » ; alors que, pour Luc, c'était un homme à la fois « bon », fidèle aux normes de la morale humaine, et « juste », c'est-à-dire d'un parfait conformisme quant à la Loi de Moïse. Parmi les membres les plus distingués de la classe dirigeante, soixante-dix faisaient partie du Grand Conseil. Et Joseph, l'un de ceux-ci, semble avoir bien réalisé, dans sa personne, le triple idéal de l'homme « naturel », suivant les Romains, les Grecs et les Hébreux : pour les premiers, c'est un homme politique d'envergure et de poids, *euskhêmôn*, c'est-à-dire *honestus*, un *gentleman* comme le concevaient Beaconsfield et Palmerston ; à l'intention des Hellènes, Luc le dit *agathos kai dikaios*, ce qui nous rappelle la définition classique du Grec « parfait » : *kalos kagathos* ; mais, dans le monde hellénistique, *euskhêmôn*, « honorable », avait fini, à la levantine et malgré les protestations des puristes, par signifier « cossu », et c'est pourquoi Matthieu interprète Marc et Luc à la juive : pour lui, l'ex-financier, ce qui compte surtout dans le portrait de Joseph, c'est qu'il

était « riche », *plousios*...

Il l'était, en effet, et de quelle espérance ! Ce même Luc, qui a qualifié le vieillard Siméon de « juste » et de « pieux » (il s'agit de celui qui, dans le Temple, tient dans ses bras Jésus enfant), et qui décrit Joseph – entre les bras duquel repose le Christ rigide et glacé par la mort – comme un homme « bon et juste » (*agathos kai dikaios* : le parallèle ne serait-il que fortuit ?), insiste sur cette ressemblance : Siméon « guettait avidement le Consolateur d'Israël », et, de même, Joseph « guettait avidement le Royaume de Dieu ». Cette anxieuse attente des « justes », à laquelle fait un silencieux et douloureux écho celle de toute la création subhumaine, c'est elle qui, d'après Matthieu et Jean, permet de compter Joseph parmi les « disciples de Jésus ».

Joseph d'Arimathée, lui aussi, « guettait avidement le Royaume de Dieu ». C'était un homme « bon et juste ». Lui aussi avait différé sa « conversion » formelle et « extérieure », et c'est seulement « dans le secret » de son cœur – là même où, dit Jésus, le Père nous « guette » et nous récompense – qu'il était, de par son attente même, de par ce cri d'appel qu'il était lui-même tout entier devenu, « disciple de Jésus », parce qu'il avait « peur des juifs », parce qu'une trop humaine et « naturelle » faiblesse lui suggérerait de ne pas heurter de front les oppositions « respectables ». À travers toute l'Histoire sacrée, les Joseph apparaissent comme des timides, des silencieux, des introvertis, plus préoccupés des « songes », que Dieu leur envoie en guise de message, que des avertissements criards et mensongers, des faux poteaux indicateurs, prodigués par la « figure de ce monde ». Leur hardiesse, comme leur gloire, est tout intérieure, faite de patience et d'acceptation ; ils sont *passifs*, mais l'action par excellence, dans la vie du Sauveur, n'est-ce pas une *Passion* ?... On sait combien souvent Jésus comparait la venue et l'épanouissement du Royaume à la croissance imperceptible, doucement et lentement obstinée du monde végétal. Et Paul veut que nous « poussions comme une seule plante » avec le Christ : *sumphutoi*. Or, le nom même de *Joseph* signifie *croissance* et graduelle *poussée* ; il convient donc à la « patience et foi des Saints ». Le premier Joseph entrepose le blé pour parer à la famine ; le second, sitôt le Pain céleste descendu dans le grenier virginal, est la vraie Bethléem, la Maison de ce Pain, et veille jalousement à sa sécurité, pour qu'Il puisse, plus tard, être rompu pour apaiser l'antique disette ; mais, après la Fraction du pain vivant, désormais semence de gloire, le troisième Joseph ramasse avec amour le Grain « tombé » et Le confie au sol « afin qu'Il porte beaucoup de fruit ». Tous trois sont de pru-

dents économes, ces passifs, ces contemplatifs, ont enfoui dans la terre, en des silos d'ombre et d'humiliation, le Talent qui leur a été confié. Si les heureux spéculateurs de la Parabole peuvent figurer au palmarès des âmes actives, aussi habiles à multiplier les richesses spirituelles que les fils des ténèbres à faire fructifier les biens d'en-bas, les Joseph parlent à peine, se contentent *d'obéir* à leurs « songes » et d'accepter, tels quels, les événements, préoccupés tout juste d'y découvrir et sauver, contre tous les Hérodes, la volonté de Dieu. C'est pourquoi le Talent qu'ils ont inhumé se trouve – paradoxe de la Croix et du Dieu qui S'est « anéanti » Lui-même – multiplié au-delà de toute conjecture humaine.

Le fils de Jacob a nourri de pain le peuple dont la Providence lui a miraculeusement confié la garde ; l'époux de Marie a nourri le Pain Lui-même, de son amour, de sa vigilance, de son attentif labeur, de son humilité, de son adoration, de sa *foi* (nul ne pense, parmi les hommes « bien nés », à trouver moliéresque l'épisode du « songe ») ; enfin, le Sanhédriste recueille le Pain vivant de la Cène, désormais privé du levain de la vie, et prépare, en vue de la Pâque, l'Azyme parfait et définitif « dans la force duquel nous marchons » tous, « quarante jours et quarante nuits », à travers heur et malheur « vers la montagne de Dieu ».

Comme Anne la prophétesse, comme le vieillard Siméon, comme plus tard les pèlerins d'Emmaüs, l'homme d'Arimatee « attend avec ardeur la rédemption de Jérusalem », de la cité sainte, épouse adultère, traîtresse, et quand même, dit Yahweh, objet de son *amour éternel*, « car les dons de Dieu » – et celui, surtout, qu'Il a fait de Lui-même – « sont sans repentance » ; lorsqu'Il a mis la main à la charrue, c'est pour aller de l'avant : les meilleurs d'entre nous sont pareils à Joseph : sans « revenir en arrière », nous piétinons sur place, nous confondons l'inertie humaine et la « passivité » divine, nous mijotons dans le vieux jus d'Adam ; comme le premier père, nous avons peur de déplaire à notre entourage : « C'est Eve qui M'a suggéré... », nous « obéissons aux hommes » – et à l'homme en nous – « plutôt qu'à Dieu ». L'instant survient pourtant, de toute manière, où il devient impossible de « reculer », où il faut « sauter ». Le fiancé de Marie a commencé par « ruminer toutes ces choses », on devine avec quelle angoisse – et d'autant plus qu'il « était juste » – mais, sitôt reçu le message du « songe », il se redresse, plante là tout ce qu'il a de « terrestre » et « fait, séance tenante, comme l'Ange du Seigneur le lui avait ordonné »... De même pour « l'éminent Sanhédriste ». Ce

notable, bourré jusqu'à la barbe de respect humain, tout à coup jette par-dessus les moulins son bonnet de prudence : *tolmêsas êîsêlthen*, dit saint Marc. Il ne fait ni une, ni deux, mais, « prenant son courage à deux mains », il se précipite » aussitôt chez Pilate.

Les deux personnages avaient de quoi se comprendre. Pas plus que le gouverneur romain, Joseph « ne s'était associé au dessein des juifs » ; mais, quant à sa « réalisation », si le procureur s'était « lavé les mains du sang de ce juste », le membre du Grand Conseil s'était contenté de se taire : « les corps constitués sont lâches » et, par conséquent féroces (c'est un lieu commun depuis Taine). Mais le grec de saint Marc nous montre Joseph pris d'une inspiration subite : il cède à cette irrésistible impulsion ; l'Esprit qui, naguère, avait littéralement « chassé » le Christ au désert, entraîne impétueusement le Sanhédriste chez son confrère en couardise. Ou plutôt, je me trompe : Pilate, fameux par sa férocité répressive et sa morgue hargneuse envers les juifs, capitule, s'effondre et balbutie (les Royaumes qui ne sont « pas de ce monde » le déconcertent : il n'y a de « réel » que César) ; tandis que Joseph, cet agneau, le triomphe de « ce monde » l'enrage. C'en est fini de sa poltronnerie : la Croix – précisément *par* ce quelle a d'inouï, d'absurde, de « fou » – lui découvre l'envers divin de cette aventure et le transfigure. Le « disciple secret » hurle héroïquement sur les toits ce qu'avec une tremblante circonspection il a reçu jusqu'alors dans le creux de l'oreille.

Il risquait gros, cependant : en tout temps, le Juif inhumateur d'un mort était *ipso facto* souillé pour huit jours ; tout ce qu'il touchait partageait son impureté. Mais, à Pâques, un pareil geste se payait encore plus cher : c'était pour lui, pendant toute la Sainte Semaine, la réclusion à domicile, loin des rites sacrés et de l'allégresse universelle. Le temps n'était plus où le vieux Tobie « cachait les morts dans sa maison pendant le jour, pour les mettre en terre durant la nuit », œuvre « agréable à Dieu » dans la littérature post-exilique. Une religion formaliste avait étouffé chez les juifs toute générosité « imprudente » ; dans la parabole du Samaritain, si le prêtre et le lévite n'osent même pas s'approcher du voyageur étendu sur la route, c'est pour éviter l'impur contact d'un mort éventuel. *C'est pourquoi* Dieu tient Israël tout entier pour souillé : « Tout ce qu'il offre (à Yahweh) est impur ». Non pas même en vertu d'une pollution indirecte et transmise ; mais parce que le « mort », c'est ce peuple lui-même.

Joseph, lui, brûle ses vaisseaux et franchit en coup de vent le seuil de Pilate. D'après un très vieil Apocryphe, ses collègues du

Sanhédrin lui feront expier plus tard sa tardive audace : ce sera pour lui la prison. Entretemps, toutefois, ce « respectueux » se rachète en osant ce qui eût fait reculer un bravache. Pas plus alors qu'aujourd'hui, réclamer la dépouille d'un *traître* exécuté ne constituait une démarche de tout repos. Peut-être Joseph a-t-il béni cette « richesse » que Matthieu souligne comme pour expliquer la prodigalité du personnage : Pilate était réputé pour son extraordinaire rapacité, étonnante même chez un concussionnaire, et, sans doute, l'Arimathéen comptait-il surtout sur ses arguments « en espèces ». Mais le Romain, humilié le matin même par les autorités juives qui l'avaient, en public, devant cette plèbe youpine, contraint d'agir contre son sens tout romain de la justice et d'abaisser sa volonté devant la leur, saisit l'occasion de leur rendre un chiot de leur chienne : *edôrêsato*, il « fit largesse » du pauvre corps gonflé d'œdèmes. Sur les ordres de son chef, le centurion, gratifié sans doute d'un pourboire par Joseph, lui remit ce qui restait, apparemment, de l'universelle Espérance.

Alors, comme l'autre Joseph avait veillé sur « la chose sainte » que portait le sein virginal de Marie, le second père nourricier – celui du Christ en voie de métamorphose glorieuse – s'occupa de confier le Germe, le Grain, l'embryon de la gloire, à des entrailles nouvelles, « où nul homme n'avait encore été mis ».

« ILS COUCHÈRENT JÉSUS »

Ils Le couchèrent. Il s'agit, en effet, de niches horizontalement allongées, contrairement à celle où Lazare attendait, *debout*, comme les Juifs, lors de la première Pâque, le passage de Yahweh. Matthieu, Luc et Jean usent du verbe *etheken*, qui veut dire *déposer* ; Marc, plus précis encore, a *katethêken*, qui montre bien les ensevelisseurs à l'œuvre : « Ils Le couchèrent » ; on Le voit *étendu*...

La mise au tombeau, après la transverbération et l'enquête de Pilate, établit définitivement le nouvel état-civil, si j'ose dire de Jésus : *egenomen nekros*, dit Celui-ci dans l'Apocalypse... « J'étais *devenu* mort », comme on devient chauve, ou vieux, ou acariâtre, ou médecin... comme on entre *dans un état*, dans une phase nouvelle et réelle de son existence, dont on pourra dire plus tard : du temps que j'étais « *un mort* »... lorsque *j'étais mort* (et non : lorsque je *mourus*). Ce mode d'être, qui est celui de l'homme littéralement dé-composé, le

Christ y est resté, suivant la chronologie judaïque de l'époque, trois jours qui sont en même temps, physiquement et spirituellement, des nuits ; pendant toute la durée de cet état, Il n'est « pas retourné au ciel et à son Père », en tant qu'Homme-Dieu, bien entendu. Bien plus, les Evangélistes identifiant le cadavre au Vivant, le corps au Christ Lui-même, on peut dire qu'Il a *consenti* à subir le destin du monde sub-humain, de cette « naturalité de surcroît » que l'homme assume pour la transfigurer :

*Car le sort des enfants des hommes est celui de la bête,
Même destin : comme l'une meurt, l'autre meurt aussi...
Tout est issu de la poussière, et tout retourne à la poussière*¹.

Mais le même Ecclésiaste corrige, avec une acribie discerneuse du naturel et du surnaturel qui ne peut venir que de l'Esprit divin² : en l'homme...

*...la poussière retourne à la terre, selon ce qu'elle elle était ;
mais l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné...
car l'homme s'en en va vers sa maison d'éternité*³.

Et, s'agissant de *l'homme* authentique et donc psychosomatique, le « Dieu d'Abraham d'Isaac et, de Jacob, qui est un Dieu des vivants », arrache à la poussière le corps, quand sont venus « les temps et les moments qu'Il a fixés de sa propre autorité »⁴.

Jésus *condescend* donc à subir toutes les infériorités, carences, lacunes et limitations essentielles à *l'état* de mort ; Il *consent* à pâtir, au-delà de la Passion, un anéantissement dans l'anéantissement, une « vidange de Soi-même » au sein de la « vidange » incarnatrice, une *kénose* dans la kénose⁵. Car le « retour à la terre », c'est la création d'Adam renversée, la restitution de l'homme, *en tant qu'homme*, intégral et donc réel, authentique, au virtuel et à l'indéterminé, le triomphe – semble-t-il – du chaos, du tohu-vabohu primitif.

De cette dissociation, de cette rupture *acceptée* par Jésus – **MAIS QUE LE PÈRE N'ACCEPTÉ PAS ET QU'EMPÊCHE L'ESPRIT-SAINT**, *agent de l'union hypostatique* – de cet éclatement du composé, humain, auquel consent Jésus-Christ, « dans, lequel il

¹ Apoc, 1:18 ; Jean, 20:17 ; sur la « transfiguration » de l'univers par l'homme, voir notre *Cosmos et Gloire*, Paris, Vrin, 1947.

² Cf. 1 Corinth, 2:10.11.15.16.

³ Eccl, 12:5.7.

⁴ Matt, 22:32 ; Actes, 1:7.

⁵ Philipp, 2:6-8.

n'y a eu que *Oui* » – mais « les *promesses* du Père sont *Oui* aussi dans le Christ »⁶ – de cette mort, donc, le Symbole des Apôtres signale une double conséquence : le corps du Rédempteur est inhumé, et son âme descend dans le Schéôl. Ainsi, les conditions normales de l'*homicide* – au sens propre du terme, – sont réalisées par les événements, mais les Évangiles, et après eux le Credo, identifient au Christ lui-même son corps et son âme pourtant séparés par la mort : ce qu'on couche dans la tombe, c'est Jésus⁷. Ce qui constitue, dans cette séparation – dont la double consécration du Pain et du Vin est l'image eucharistique⁸ – la cohérence et l'unité affirmées par la Tradition, c'est la *finalité* de cette mort, son *telos*, le but qui lui donne sens et portée : la Résurrection à venir et c'est bien ainsi que l'entend saint Pierre dans son allocution de Pentecôte : *la Résurrection du Christ VUE D'AVANCE*⁹. La vie du Sauveur est, momentanément, « cachée en Dieu », mais elle « reparaitra » dans trois jours. L'Esprit-Saint, agent de tout ce qui se passe en la carrière humaine du Messie – et jusque « dans les cieux » – et à qui saint Paul et saint Pierre attribuent la Résurrection¹⁰, thésaurise en quelque sorte sa vie d'homme, pour la Lui restituer dans la Nuit pascale¹¹.

Mais le Christ, lui, n'a rien refusé de ce qui pouvait L'humilier et L'« anéantir », rien de ce qui pouvait L'assimiler à nous, en *toutes* nos faiblesses, sauf le péché ; et la plus caractérisquement humaine de ces défaillances n'est-elle pas la dissolution dans la mort ?¹² Peu importe, donc, que celle-ci ne se soit pas réalisée jusqu'au bout : quant à la *volonté* du Fils, elle est, elle fut une réalité. De même que, « dès avant la création du monde » et du temps, donc éternellement, « Il a été désigné », indiqué au sein de la Trinité, vu par le Père et montré à l'Esprit, « comme l'Agneau sans tache et sans défaut », « *autant dire*

⁶ Cf. 2 Corinth, 1:19 ; Jean, 4:31 ; où « la nourriture » qui entretient dans le Verbe incarné sa vie d'homme, « c'est de faire la volonté » du Père « et d'accomplir son œuvre ». Cf. 2 Corinth, 1:20.

⁷ Marc, 15:46 ; surtout Jean, 19:42. Cf. Actes, 2:31.

⁸ Ceci ne signifie aucunement que nous acceptions la thèse bellarminienne sur l'im-molation par la Consécration séparée des éléments.

⁹ Actes, 2:31.

¹⁰ Colo, 3:3 ; Hébr, 9: 14 ; Jean, 11:40 ; Romains, 6:4 ; 2 Corinth, 13:4 ; 1 Tim, 3: 16 ; 1 Pierre, 3:18.

¹¹ Précisément, Pascal (sans calembour) écrit à Mlle de Roannez : « C'est une vérité que le Saint-Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu, jusqu'à ce qu'Il paraisse visiblement en la Résurrection ». (*Pensées*, éd Brunschvicg, Paris, 1900, p. 210).

¹² Hébr, 2:18 ; 4:15 ; 5:7-8 ; « défaillances » rend exactement le grec *astheneiäi*.

immolé »¹³, ainsi, du vendredi soir au dimanche matin, son Père Le contemple-t-il « *autant dire* mort et dissocié ». Si nous ne croyons pas qu'Il a vraiment et réellement passé par cet *état* de mort, nous perdons le sens de la Résurrection, qui devient pour nous une « idée » abstraite. Mais si, comme nous l'avons vu au cours de la XIII^e Station, l'efficace de la Passion se fait déjà sentir dans le monde invisible, que visite son âme, de même, dans le monde sensible, son corps livide et rigide manifeste, par un *signe*, ce qui va bientôt se passer : on l'a percé de la lance parce qu'il est « déjà mort »¹⁴ ; or, il en jaillit du sang. C'est un phénomène inusité chez un cadavre ! D'autant plus qu'à ce sang se trouve mêlée de la lymphe, Or, chez les crucifiés, qui mouraient à proprement parler d'une cardiopathie aiguë, la lymphe *se séparait* très rapidement du sang : c'est même ainsi que se manifestait le début de la décomposition. Visiblement, la chair du Christ, sujette sans doute à la mort, mais sans péché, n'avait en elle rien qui pût engendrer la corruption¹⁵. Le flot de lymphe et de sang *mêlés* indique clairement que, dans le corps de Jésus, l'Esprit-Saint S'est déjà mis à œuvre pour le préparer à la métamorphose de pâques.

En attendant cette résurgence, le Christ accepte et subit, avec une humilité infinie, son ultra-Passion. Puisqu'elle représente pour Lui la volonté du Père, la tombe Lui est chère – « Oh ! si Tu voulais Me cacher dans la fosse, m'y abriter jusqu'à ce qu'ait passé ta Colère, et Me fixer un terme où Tu te souviendrais de Moi !... Tout le temps, du *service que J'y continuerais*, j'attendrais que Tu vinsses me *relever* ! Tu M'appellerais alors, et Je te répondrais ! »

« Parce que J'espère en Toi, le Schéol est pour Moi une demeure, et les ténèbres (de la Mort), une couche où J'attends » que « Tu brises les Portes d'airain, et que Tu rompes les barreaux de fer »¹⁶. Comme toujours, c'est en *pâtissant* que le Sauveur *agit*. De même qu'en acceptant la mort, en la saluant, en disant à Judas « Fais vite », et en Gethsémani : « Le traître est proche, allons à sa rencontre », Il a dépossédé cette mort de son aiguillon, c'est encore en acquiesçant à la tombe qu'Il accomplit son Evangile de libération. Car

¹³ Cf. 1 Pierre, 1:19-20 ; Apoc, 5:7.

¹⁴ Cf. 1 Pierre, 3:19 ; comparer Matt, 25:36.39.43.44.

¹⁵ Psaume 15:10 ; Actes, 2:31.

¹⁶ Job, 14:13-15 ; 17:3. Crampon traduit : « J'ai beau attendre, le Schéol est ma demeure ». Nous préférons la traduction d'A.B Davidson (*The Book of Job*, Cambridge, 1908, pp. 129-130), qui faisant remarquer qu'un même verbe hébreu se traduit par *attendre* et par *espérer*, montre qu'en tenant compte d'un contexte, la phrase est une affirmation de foi et non d'amertume sceptique. Cf. Psaume 106:16.

Il est venu, précisément, pour « ouvrir aux enchaînés les portes de leur prison », pour « sortir de leur geôle les prisonniers allongés dans les ténèbres », pour « apporter la Lumière », qu'Il *est*, « à ceux qui gisent dans les ténèbres, dans l'ombre de la mort »¹⁷. De cette redoutable nuit, la *tsalmaveth* de Job, Milton écrit

*No light, but rather darkness visible*¹⁸...

Cependant, Isaïe voit « resplendir, sur ceux qui demeurent dans l'ombre de la mort, la Lumière » si longtemps repoussée par les ténèbres, mais qu'Elle pénètre enfin. Car « l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue, vivront... L'heure vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres, l'entendront... En vérité, en vérité. Je vous le dis : quiconque écoute ma parole et croit en Celui qui M'a envoyé, il a déjà la vie éternelle... il est déjà passé de la mort à la vie ». Que peuvent encore contre *Lui*, désormais, l'incarcération de sa chair dans la tombe, et la subsistance isolée de son âme dans le Schéol ? S'il « est mort », c'est que « sa vie est cachée avec le Christ en Dieu », la *tombe* de toute imperfection créaturelle, de toute souillure : et « quand le Christ, sa (véritable) vie, apparaîtra, alors il apparaîtra, lui, aussi, avec le Christ, dans la Gloire de Dieu »¹⁹.

« CONSEPULTI »

Ceux qui ne voient dans les Évangiles que des « histoires » ou « biographies » de Jésus trouvent tout naturel que ces « mémoires de l'Apôtre »²⁰ consacrent des périscope spéciales à l'ensevelissement ; pour ceux qui estiment, avec saint Paul, que ces écritures nous sont données, non pour satisfaire notre curiosité, mais pour nous initier au mystère du Salut, le pourquoi de ces périscope pose un problème. Et celui-ci se fait plus pressant devant les brèves et sommaires allusions de l'Apôtre, si chargées de *dogme*. Telle formule a la sécheresse com-

¹⁷ Isaïe, 42:7 ; 61:1 ; 9:2 ; Luc, 1:79 ; cf. Job, 10:21-22 ; 38:17 ; Psaume 22:4 ; 106:10 ; Matt, 4:16.

¹⁸ « Non la Lumière, mais la Ténèbre visible » (*Paradise Lost*).

¹⁹ Pour tout ce paragraphe, voir successivement Jean, 1:5 ; 5:25.28.29 ; Gal, 2:20 ; Col, 3:3-4.

²⁰ C'est ainsi qu'en 150 Justin le Martyr désigne les Évangiles dans la description de la Messe qui figure en son *Apologie*.

pacte et condensée d'une clause « symbolique » ; deux autres insèrent le *fait* de la sépulture dans une catéchèse baptismale : « Je vous ai enseigné *avant tout*, comme moi-même je l'ai appris, que le Christ est mort pour nos péchés, conformément aux Écritures »... « Nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés. *Nous avons donc été ensevelis avec Lui*, par le Baptême, en sa mort ; afin que comme le Christ est ressuscité des morts par la Gloire du Père, nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle »... « *Ensevelis avec Lui dans le Baptême*, vous avez été, dans le même Baptême, ressuscités avec Lui »²¹... Plus tard, les Symboles de foi ont tous, eux aussi, insisté sur la valeur propre de l'inhumation : *est mort et a été enseveli*... Quelle peut être cette portée particulière ?

On dira qu'il s'agit, là d'une tautologie, comme dans l'expression populaire : « Il est mort et enterré », qui signifie : bien mort, réellement, authentiquement, irrévocablement mort ! C'est donc ici la *durée* de la mort, *l'état* qu'elle inaugure, qui, somme toute, est visé. Mais c'est une vue élémentaire, trop superficielle pour nous satisfaire.

D'autres, assez nombreux, Dom Delatte, par exemple, estiment que la mention de la sépulture est d'ordre secondaire, dérivé. Partant de la conviction que le baptisé naît à une vie nouvelle, les premières générations chrétiennes auraient vu dans l'inhumation l'image de l'immersion baptismale. Le rite aurait, en quelque sorte, engendré la croyance. J'admettrais, à la rigueur, qu'un séjour au sein de l'onde fût assimilé à un séjour « dans les entrailles de la terre »²². Toutefois, la « mimique » elle-même du Bain baptismal suggère, non la passivité, l'inertie, l'impuissance radicale du cadavre *couché*, mais, tout au contraire, l'énergie, au moins potentielle, le dynamisme du ressort prêt à la détente, l'audace de la vie qui n'accepte pas la défaite, puisque le baptisé se *tient debout*. Dans la grotte tombale du Calvaire, les bandlettes d'embaumement se trouvaient placées, avec un Ange pour veiller sur ces reliques, « à l'endroit où avaient reposé les pieds de Jésus » ; et la sangle ayant affermi la mâchoire de la Victime, un Ange aussi la gardant, « là où s'était trouvée la tête »²³. Jésus était donc *couché* pour attendre la Résurrection, mais le néophyte se tenait *debout* pour le Baptême. Je ne puis donc cacher ma stupeur, lorsqu'on

²¹ Cf. 1 Corinth, 15:3-4 ; Rom, 6:3-4 ; Col, 2:12.

²² Expression fameuse d'une hymne pascale non moins fameuse de saint Grégoire de Nazianze, et que 150 millions de Chrétiens « orthodoxes » chantent à la Vigile de Pâques.

²³ Jean, 20:7.8.12.

vient me dire que cette dernière position devait symboliser et suggérer la première !

Les exégètes s'imaginent, en effet, que le rite baptismal de *résurrection* spirituelle était représenté par *l'émergence* du catéchumène ; dans ce cas, évidemment, à quoi pouvait correspondre son immersion, sinon à son préalable ensevelissement ? Or, c'est faux : en réalité, c'est la *triple immersion* qui opère sacramentellement le « passage de la mort à la vie », on ne *sort* de l'eau que parce qu'on n'y peut tout de même pas rester indéfiniment ! L'immersion *signifie*, non la *sépulture*, mais la *résurrection*²⁴. Puisque, selon Paul, avoir part au Christ mort, c'est être enté sur le Christ ressuscité – car il n'y a qu'un seul Christ, toujours le même, et qu'on ne compartimente pas²⁵ – être plongé dans l'eau, évident et labile symbole de déliquescence et de chaos, c'est être « baptisé dans la mort du Christ », uni au Christ mort : mais le Christ a sanctifié la mort. Il a purifié l'« eau », l'Esprit-Saint la « couve » et sature en vue de la régénération, de sorte qu'aux amants de Dieu tout apporte une collaboration bénéfique, même la mort²⁶. C'est donc *après coup* que le rite d'immersion baptismale purement « résurrectionnel » quant à sa nature première, est devenu significatif de mort préalable. Mais, pour qu'on y songeât, pour qu'on pût en arriver à cette équation, il fallait qu'avant même de dégager le sens et la doctrine du Baptême, on eût des vues précises sur l'importance et la valeur propre de la mise au tombeau. S'imaginer, comme les exégètes et commentateurs que nous avons lus – du moins ceux d'entre eux qui daignent considérer « à part » le *sepultus* et le *consepulti* des Écritures – s'imaginer, dis-je, que l'Église pouvait symboliser le « néant » de la mort par la position ferme et droite du baptisé, c'est la croire capable de représenter la Pénitence par le confesseur à genoux et le fidèle assis, le Mariage, par des époux se présentant, l'un devant l'Autel, l'autre sous le portail d'entrée !... Les rites sacramentels sont « naturels », et non pas arbitraires, voire absurdes.

La liturgie met en lumière la portée toute particulière que l'Épouse du Christ attribue à l'ensevelissement. C'est ainsi que les

²⁴ C'est pourquoi l'Église byzantino-slave reste fidèle à cette forme primitive du Baptême. L'auteur en parle en connaissance de cause, ayant exercé le sacerdoce dans cette Église, sous la juridiction de feu le Métropolitain Euloge, avant son retour à l'Église catholique en 1940.

²⁵ Hébr, 13:8 ; 1 Corinth, 1:13.

²⁶ Rom., 8:28.38-39 ; cf. Hébr, 10:22.

Litanies des Saints invoquent le Sauveur *per mortem et sepulturam tuam*... Dans l'Église anglicane, la Collecte pour la Vigile de Pâques, reprise au vieux missel de Sarum, demande au Père : « Puissions-nous, par la *tombe* et la porte de la mort, achever notre route vers notre joyeuse Résurrection...par les mérites de celui qui mourut, *fut enseveli* et ressuscita pour nous ». Un leit-motiv tiré du psaume 15 – « Ma chair repose dans l'espérance » – circule à travers, les Matines du Samedi-Saint. À la fête du Saint-Suaire – le vendredi après le deuxième dimanche de Carême – la cinquième leçon des Matines, tirée d'un sermon de saint Ambroise, porte : « Toi donc aussi (comme Joseph d'Arimathée), revêts de sa gloire le corps du Seigneur, afin d'être juste, toi aussi (comme Joseph). Enduis-le de myrrhe et d'aloès, pour devenir toi-même la bonne odeur du Christ... » Un répons veut que le Seigneur ait reçu la sépulture « pour que nous-mêmes, co-ensevelis avec Lui, après avoir dépouillé les vêtements du Vieil Homme, revêtions le linceul de l'innocence ». Enfin, l'oraison du jour demande au Rédempteur qu'Il nous accorde, « par sa mort et par sa sépulture, de parvenir à la gloire de sa Résurrection ».

Que veut exprimer saint Paul lorsqu'il nous voit *consepulti*, « co-ensevelis avec le Christ » et, pour ainsi dire, en Lui, « à travers lui » ? C'est qu'en partageant sa sépulture, nous avons part à toute son œuvre rédemptrice, y compris cet *état* de mort que symbolise l'inhumation. Le Baptême ne se borne pas à notifier, à « claironner » (*katagelleîn*), comme dit l'Apôtre à propos de l'Eucharistie, cette mortification, cette mort au péché par laquelle nous communions avec le Christ dans sa mort, mais aussi notre progrès, notre persévérance dans cette mortification graduelle en quelque sorte, et par laquelle nous participons à son ensevelissement, l'Esprit-Saint œuvrant en nous comme en Jésus dans le tombeau. La sépulture signifie la continuation de la mort, soit, pour le baptisé, une mort incessante au péché.

Pour saint Paul, la mort, l'ensevelissement et la résurrection du Seigneur sont des faits qui relèvent de l'Histoire, sans doute, mais qui appartiennent aussi au monde éternel et transcendant. Ce sont des réalités intemporelles, manifestées dans le cadre du temps. Incorporé par le Baptême au Christ éternel²⁷, le fidèle participe, mystérieusement et ineffablement, à ces actes et à ces expériences. De même que, plus tard, « rendu vivant avec le Christ, ressuscité avec Lui, il siège avec Lui dans les cieux »²⁸, ainsi, pour l'instant, c'est dans la

²⁷ Hébr, 13:8.

²⁸ Eph, 2:5-6 ; cf. Col, 3:1.

mort du Christ, Adam nouveau en qui toute la la race élue a sa réalité surnaturelle, qu'il meurt ; c'est en sa sépulture qu'il est enseveli, en sa Résurrection qu'il ressuscite. Le Baptême est alors conçu comme la résurrection mimée, « dramatique », d'un personnage *déjà mort et préalablement enterré*. Mais, parce que le Baptême n'est pas un simple symbole, mais un hypersymbole, un Sacrement qui effectue réellement ce qu'il représente, cette mort, cette sépulture et cette résurrection mimées, dramatiques, impliquent une mort, une sépulture et une résurrection réelles. Autrement dit, devenu membre du Christ, le fidèle partage sa mort, sa sépulture et sa résurrection. On voit qu'à cette perspective paulinienne la conception du Corps mystique est déjà sous-jacente. Et alors, *après coup*, l'interprétation symbolique du Baptême implique *subsidièrement* une descente dans la tombe mystique, que figurait primitivement la descente réelle, physique, du néophyte, dans la piscine baptismale.

Dans son *Traité des Saints Ordres*, M. Olier projette une heureuse lumière sur le sens « individuel » du *consepulti*. Sans vergogne, citons-le suffisamment : « De même que Jésus-Christ, enseveli dans le tombeau, était mort à toutes les choses de ce monde, les Chrétiens reçoivent, dans le Baptême, un Esprit qui environne le leur [comme une tombe] et les met dans l'obligation de mourir à toutes les choses de la terre, afin que, pareils à Jésus ressuscité, qui est revêtu et tout pénétré de la Gloire de son Père, ils entrent, à son exemple, dans une vie toute nouvelle. Or, comme cette nouvelle vie, quand nous la considérons en Jésus-Christ, suppose les mystères de son crucifiement, de sa mort et de sa sépulture, accomplis en sa personne, puisqu'Il n'est ressuscité qu'après avoir souffert la mort et subi l'ensevelissement, elle les suppose aussi accomplis dans tous les clercs²⁹, puisqu'il n'y en a pas un seul qui puisse être rempli de cette vie qu'après avoir passé par les mêmes mystères ! »... Enfin « il faut être enseveli... en sorte que nous ayons tellement détruit en nous le Vieil Homme, que ses habitudes et ses puissances soient comme anéanties, et qu'il ne reste rien de ses premières dispositions, ni même, s'il se peut, de son apparence. Le grain, enseveli dans le sein de la terre, reste comme dans un état de mort, et ne commence à germer et à pousser un nouveau fruit qu'après y être demeuré quelque temps. [De même] un Chrétien “mort” récemment a encore trop de rapport à sa

²⁹ Et dans tous les chrétiens, le *devoir* de perfection étant, dans l'Évangile, enjoint à tous (Marc signale que, pour prescrire l'impérieuse obligation de la Croix, Jésus « appela la foule avec les disciples »).

première vie, pour mériter véritablement le nom de “ressuscité”, et pour porter des fruits de sainteté. Il faut qu'il ait passé un temps considérable dans le tombeau, et que toutes ses puissances et ses facultés soient détruites, afin d'avoir des preuves d'une vie nouvelle et d'une véritable résurrection. Car, alors seulement, il est évident que ce n'est pas un simple sommeil, mais que c'est un principe nouveau qui l'anime, et qui est la source de tous ses mouvements et de sa vie ».

SÉPULTURE ET SALUT DU MONDE

S'il est une vérité dont l'évidence va croissant, du premier Évangile à l'Apocalypse, c'est que le Verbe incarné n'a pas offert le rachat et la gloire à des créatures isolées, aux « enfants de Dieu dispersés », mais au « Corps unique » qu'ils forment depuis que le Sauveur est mort *dans ce but*, « fondant » et « réconciliant » tous les individus, toutes les collectivités aussi, « en un seul Homme nouveau... en un seul Corps [uni] à Dieu par la Croix... dans un seul et même Esprit ». Dieu donc a, dans le Christ, « réuni *toutes choses*, célestes et terrestres », si bien qu'elles ne forment toutes ensemble qu'un seul Corps, dont la tête unique est le Fils éternel. La « plénitude » du monde créé, comme celle de la Divinité, « habite en Lui, [même] *physiquement*, tout entière », au point qu'en Lui le Père « réconcilie toutes choses avec Lui-même, les célestes comme les terrestres » et « devient toutes choses en toutes choses », parce que le Sauveur a été « une Victime propitiatoire, non seulement pour *nos péchés* » à nous, hommes, « mais aussi pour ceux du MONDE ENTIER »³⁰.

Ainsi, lorsque l'Église byzantino-slave chante, en conduisant ses fidèles défunts à leur « champ de repos », le Psaume 23 : « À Yahweh la terre et *tout* ce qu'elle renferme » – sa plénitude, y compris les corps dans les tombeaux – « à Lui *le monde* et *tout* ce qu'il contient », elle n'entend pas seulement par là que l'ensevelissement du Christ a consacré la terre, comme un abri pacifique, une halte de détente pour nos dépouilles charnelles, mais elle se souvient du cri prophétiquement jeté par Jonas (2:3-8) :

³⁰ Jean, 12:51-52 ; Eph, 2:14-18 ; 1:10 ; Col, 1:19-20.

*Des entrailles du Schéol J'ai crié ; Tu as entendu ma voix.
 Tu m'avais jeté dans l'abîme, tous les flots ont passé sur Moi...
 Moi, je disais : je suis chassé de devant tes yeux.
 Pourtant je contemplerai encore ton saint Temple...
 L'abîme m'environnait, l'algue encerclait ma tête ;
 J'étais descendu jusqu'aux racines des montagnes,
 Les verrous de la terre étaient tirés sur Moi pour toujours...
 Mais alors qu'en Moi ma vie avait défailli,
 Je me suis souvenu de Yahweh, ma prière T'atteignit...
 Et Tu as fait remonter ma vie du Schéol,
 O Yahweh, mon Dieu !*

Si, d'après le Psaume 148 et le cantique des trois jeunes gens dans la fournaise, tout ce qui a l'être est *ipso facto* louange de Yahweh ; si le cosmos étoilé « proclame la splendeur de Dieu » ; si, pour saint Paul, la création tout entière guette passionnément dans une indicible et muette angoisse, la consommation de notre salut parce qu'en dépend sa propre libération ; si le dimanche des rameaux, Jésus certifie qu'à défaut des hommes, les *pierres* elles-mêmes clameront sa louange – on comprend que Jonas, préfigure du Sauveur, alors même qu'en lui la vie s'est éteinte, qu'il n'est qu'inconscience, cet inerte, cette *Pierre* chue au plus profond de l'onde, de l'élément sans forme et chaotique, soit pour l'infinie Miséricorde, *devenu lui-même appel*, imploration ! L'éloquence du misérable, c'est sa misère.

Après avoir sauvé les hommes, porté (nous dit saint Pierre) la Bonne Nouvelle de la Résurrection aux « esprits en prison » – car une âme sans corps est comme un poisson sur la berge – et (suivant saint Paul) « réconcilié les (habitants des sphères) célestes », c'est toute la création physique, inférieure à l'homme, que le Christ, condescendant à son niveau, *visite* cette fois. À maintes reprises, les Écritures des deux Alliances énumèrent les trois ordres de créatures : celles qui, supérieures à l'homme, sont dites « célestes » (les *coeli* et les *invisibilia* du Crédo) ; puis, le monde sensible et accessible à notre expérience, l'homme et son immédiate anthroposphère : les réalités « terrestres » (*terra* et *visibilia* dans le Symbole de Nicée) ; enfin, l'univers « infra-terrestre », élémentaire, inanimé. T.-W. Crafer, commentant l'hymne des créatures dans l'Apocalypse (5:3-13) – où *toutes* les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, *sous la terre* et dans la mer, et toutes les *choses* qui s'y trouvent », chantent la louange de Dieu et de l'Agneau – commente : « Il s'agit ici de la *sub-human creation* ». De même, W.-

H. Simcox, professeur émérite à Cambridge, dans son exégèse du même livre : « Nous avons affaire au monde des esprits célestes, à celui des hommes et des êtres vivants, et à celui des *corps bruts* » (Apoc, 5:13). Si Moïse interdit aux Juifs d'adorer « ce qui est en haut dans le ciel, ce qui est en bas sur terre, et ce qui est dans les eaux au-dessous de la terre », saint Paul reproche aux Galates le culte qu'ils rendent, dans un « climat » de déterminisme astrologique, à ces grandes forces élémentaires du cosmos que le monde païen vénérât sous les noms de Zeus, de Poséidon, d'Agni, d'Indra, de Varouna, de Wotan, etc. (Exode, 20:4). La « terre » qui, dans le symbolisme de la Révélation, est identique à la création psychophysique, a des « profondeurs » irrationnelles et inconscientes – « nature » et « matière » – que le prophète invite à « pousser des cris de joie », parce que Yahweh « a effacé les transgressions de son peuple comme un nuage » et l'« a racheté ». *Retentissez*, dit à ces « profondeurs plus basses que la terre » le même Isaïe, et c'est le mot qui convient, parce que le salut de la « terre » a des répercussions, des retentissements, jusque dans la constitution même de la substance physique, en ce qu'elle a de plus élémentaire, mais aussi d'appelé, comme la création tout entière – « créature » unique et *faisant bloc* – à recevoir la Bonne Nouvelle, « gage de gloire »³¹.

Mais, précisément, saint Paul écrit aux Colossiens que ce « gage de gloire », c'est « le Christ en eux » (Col, 1:27). Si donc le monde inanimé des énergies, des éléments et minéraux peut, au témoignage de l'Apôtre, attendre avec raison d'avoir part à *notre* « liberté glorieuse » (Rom, 8:21), *c'est donc qu'il a reçu « le Christ en lui »*. De fait, le Fils éternel ne S'est pas borné, par l'Incarnation, à Se manifester dans l'« éon » de la vie physique, sur « terre » ; mais Il est descendu et S'est « reposé », Il a choisi et trouvé son *état*, « au cœur de la terre », en ce monde d'éléments et de forces où la biosphère terrestre puise les réalités premières qu'elle assimile, métamorphose et sublime. « Que signifie, en effet : *Il a monté* (au ciel), sinon que (d'abord) Il était *descendu dans les régions inférieures de la terre...* et, s'Il est remonté au-dessus de tous les cieux », c'est « *afin de TOUT remplir* ». « La fosse, le Schéôl, est alors à nu devant Lui, et la *dissolution* n'a point de voile » pour Lui. Dès lors, « si je monte au ciel, il y est ; si je fais mon lit dans le Schéôl, Le voilà ! »³²... Cet aboutissement de l'Incarnation chez les *katakthonia*, dans ce que Goethe, au Second

³¹ Isaïe, 44:22-23 ; Marc 16:15 ; Rom, 8:19-22 ; Col, 1:27.

³² cf. Jean 3:34 ; Matt, 12:40 ; Eph, 4:9-10 ; Job:26:5-6.

Faust, appelle le « séjour des Mères », des substances originelles et des forces élémentaires, est dans la logique même de la kénose (Philip, 2: 6-11) :

*Le Christ Jésus préexistait en condition divine ;
Mais, à cette égalité avec Dieu, Il ne S'est pas cramponné ;
Au contraire : Il s'est vidé de Lui-même en assumant la
condition d'esclave et Se rendant semblable aux hommes.
Tout, dans son comportement, signalant l'homme, Il S'est
abaissé plus bas encore Lui-même, Se faisant obéissant jusqu'à
la mort, et même la mort de la Croix.
C'est pour cela même que Dieu L'a souverainement élevé, et Lui
a donné un Nom qui transcende tout nom ; afin qu'en le Nom de
Jésus tout genou fléchisse : soit des êtres célestes, soit des êtres
terrestres, soit des inférieurs aux terrestres, et que, par la
Gloire de Dieu le Père toute langue³³ confesse que le Seigneur,
c'est Jésus-Christ.*

L'Inhumation suit donc l'Incarnation, comme le salut des *katakthonia* celui des *epigeïa*, comme la glorification rénovatrice des « cioux » et de la « terre » entraînera celle du « vide informe », de l'« abîme », de ces « eaux » primordiales que « l'Esprit de Dieu », après les avoir « couvées » au seuil de la Genèse, pour y « séparer la lumière des ténèbres », rendra totalement limpides et parfaitement translucides – au niveau d'être et suivant la mode qui leur conviennent – lorsqu'enfin la création tout entière proclamera intégralement son message, et que « les pierres jetteront leur cri », à l'unisson des « fils de Dieu »³⁴.

C'est tout cela qu'effectue Jésus-Christ lorsque Verbe *per quem omnia facta sunt*, Il devient, par l'Incarnation, qui s'achève en Inhumation, Rédempteur *per quem omnia salvata sunt*. En vérité : *omnia*, « toutes choses », comme le répète sept fois saint Paul en deux versets de la Première aux Corinthiens (1 Cor, 15:27-28). Et, comme la « convoitise » du « cœur », c'est déjà l'essentiel de l'acte (Matt, 5:27-28), il a voulu, convoité, de tout son être désiré – *desiderio desideravi* – atteindre, par la sépulture, à l'humiliation la plus extrême pour

³³ Toute langue n'est pas nécessairement humaine.

³⁴ Cf. Apoc, 21:1.5 ; Isaïe, 65:17-18 ; Matt, 19-28 ; Actes, 3:21 ; Luc, 19:40 ; Job, 38:7 : les *kathakthonia* sont, chez saint Paul, toutes les réalités inférieures aux célestes ; les *epigeïa*, celles qui leur sont supérieures.

l'homme tiré du limon et qui, s'égalant à Dieu, a renié ce limon : « Souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras à la poussière ». L'humus et Yahweh, voilà les pôles de l'humaine condition. La fameuse formule newmanienne : *my Creator and myself*, c'est cette confrontation de l'Être et du rien qu'elle résume... N'est sauvé par le Christ, dit saint Léon le Grand, que ce qui, par le Christ, est assumé. Si donc, Il entend, comme en témoigne l'Écriture, transfigurer avec l'homme l'anthroposphère, racheter, avec son « humanité de surcroît », la « naturalisé de surcroît », la « poussière » biblique où le Corps du Christ puise toutes ses ressources de présence physique et trouve son complément et son milieu vital – sa « gloire » au sens de la première aux Corinthiens (11:7.3) – il convient qu'Il assume aussi l'univers subhumain, *ad modum suscipientis et suscipiendi*.

Tel est le sens du tête-à-tête absolument solitaire que le Christ S'est réservé, dans la tombe, avec ces forces telluriques et cosmiques de désintégration, dont l'Esprit-Saint, ce créateur de vie, fait constamment usage pour l'universelle palingénésie. L'état de mort signifie, pour Jésus, d'une part, l'évangélisation des âmes séparées par la sienne, et, de l'autre, la réduction de son corps à l'état de cadavre, offert – n'était l'Esprit de Gloire à l'œuvre dès le jaillissement de lymphe et de sang – aux influences et lois qui régissent le monde élémentaire, comme une proie, un *objet*, une *chose* absolument inerte et passive. Sans doute, sa chair d'homme « ne verra-t-elle pas la corruption », mais Il avait, de par l'incarnation, accepté qu'elle en fût tributaire ; car « le salaire du péché, c'est la mort », et l'« aiguillon de la mort », c'est la désintégration, le retour au chaos, l'obscène tohu-vabohu d'avant le « coup d'État » de la Lumière³⁵. Une fois de plus, le Messie « n'a pas résisté, ne S'est pas retiré en arrière, a livré son dos... ses joues... son visage », et sa face est devenue « toute semblable à la pierre » (Isaïe, 50:7); mais le CRI de cette pierre a profondément retenti « jusqu'aux racines des montagnes » (Jonas, 2:7). Au plus profond de sa volonté, au cœur même de son intention profonde, Il S'est laissé faire poussière, éléments chimiques, et Celui que ceux de l'Ancienne Alliance appelaient « le Nom de Yahweh » a, par amour du Père et des créatures, voulu n'être, au sein de la terre, qu'une chose sans nom. Mais...

...QUICONQUE S'ABAISSÉ, SERA ÉLEVÉ.

³⁵ Ps, 15:10 ; Actes, 2:31 ; Rom, 6:23 ; 1 Cor, 15:55.

Et Celui qui S'est humilié jusqu'à vouloir Se confondre avec l'informe et l'anonyme, au « souterrain » domaine où s'élabore la matière, sera pourvu d'un Nom qui transcende tout nom, élevé par delà les cieux les plus sublimes.

Ici s'achève, au soir du 22 avril 1949, cette méditation très incomplète de la *Via Crucis* dont les linéaments essentiels m'apparurent, au bain de breendonk, le 14 septembre 1941. Aujourd'hui, déambuler dans les églises, de « station » en « station », m'est trop souvent corvée n'inspirant que nausée. Mais si j'examine ma vie – car voilà près de huit ans que je *survis* – sans doute rien ne m'échappe de ce qu'elle a de stérile, de mesquin, de sourdement rebelle. Mais je l'aime comme telle : vie de créature, vie de pécheur, vie d'inlassable pénitent, vie de passage, de *Pâque*. Et comme je remercie Dieu qu'elle soit un « chemin de croix ».

*Ut justiticeris in sarmonibus tuis,
et vincas cum judicaris !*

Alors, comme Ézéchias, je me tourne vers la muraille, et dis :

PERE, ô Père ! Père très bon, Père infiniment tendre, Toi qui m'a révélé la Voie douloureuse de Jésus, ton Aîné, Toi que je devine présent, Toi que je pressens infiniment proche de tous les élans de mon aile altérée – Toi qui fais de nos morts quotidiennes aux plaisirs de la chair et du monde une vie nouvelle de l'esprit et du cœur – je ne crois pas que l'univers soit une fosse de cauchemar. Et, seule, ma surdité encore incomplète aux appels séducteurs du vieux sens-propre m'empêche d'entendre ta voix me parler au fond de moi-même, ténue, subtile comme un souffle léger³⁶...

J'ai vécu trop longtemps loin du toit paternel ; j'ai risqué mon va-tout par les chemins où l'on s'enlise ; j'ai voulu « vivre *ma* vie », comme ils disent, alors que ton Fils m'offrait la sienne, la tienne ! Et, rétif à tes pressants appels, je me suis débattu entre tes mains, comme un enfant en colère entre les bras de sa mère.

Mais aie pitié, Sagesse, ô profondeur ; malgré mes cris, opère en moi, par ton Esprit, comme en « *l'Homme Jésus* »³⁷, le brisement suprême, cette mort, cet enfouissement sous le sol foulé aux pieds, cet écrasement qui tue à jamais la douleur et la joie, ou plutôt qui les transforme en paix, plus sereine que la douleur, plus austère que la joie. Et mène-moi par la main vers le but que ton Verbe m'a fixé de

³⁶ Cf. 1 Rois, 19:12.

³⁷ Jean, 8:40 ; Rom, 5:15 ; 1 Cor, 15:47 ; Jean, 3:13.

toute éternité...

Jamais, peut-être, je ne T'ai parlé en toute confiance, comme ce soir, aussi sûr de mon rien, de mon abjection, de mon ingratitude, que d'être ton fils, infiniment aimé, bercé dans tes bras, j'en ai l'assurance, la certitude d'expérience au point que le silence me serait plus aisé car les mots et les idées ne me viennent que peu à peu, et difficilement, comme des larmes de joie.

Mais Toi qui sais, Toi qui vois, Toi qui sondes nos pitoyables coeurs d'hommes et connais le friable limon dont ils sont pétris, tiens-moi ferme dans ta paternelle étreinte, et ne m'abandonne pas à l'incertaine liberté d'Adam, de peur que je ne me blesse en tombant sur la route.

Donne que ma servitude, envers Toi me libère de ma servitude envers moi-même, et qu'au terme de cette *via Crucis* je me réveille enfin d'entre les morts.

Que puis-je souhaiter encore, sinon que ton œuvre s'accomplisse, en moi et par moi, qu'en Jésus mon Aîné Tu daignas « envoyer » pour être *livré*, comme elle s'accomplit d'ailleurs à travers l'univers tout entier ? Que la splendeur libératrice de ton Règne survienne, et comme le Char d'Elie m'enlève à ce monde, à cette terre de doute, d'angoisse, de boudeuse « infirmité »³⁸, où j'ai souffert, où j'ai pleuré, où la vaine recherche d'une Paix souveraine et d'un définitif assouvissement m'a crucifié chaque jour et chaque nuit que Tu fis !

Que la voie de ton Christ soit la mienne, son calice, celui de ma destinée. Afin qu'un jour – Abîme, où se rejoignent tous les élans d'amour, de dévouement et d'abandon de soi-même, qui naissent, par ton Esprit, dans le cœur de l'homme et cherchent, sa vie durant, le Port naturel de leur furtive course – je trouve enfin, demain, plutôt qu'après, aujourd'hui plutôt que demain, la Plénitude, et la Satiété, et la Paix.

In manus tuas, Domine...

³⁸ Matt, 26:41 ; Hebr, 4:15.

